



230 Dictionnaire

articles small place - Chapelle

2 tables pp 381 et 381

travaux
a sept.

3 articles: 10 et 12. histoire
may 63 74

+ pages 220 et 221
sur 220 et 221

date 2 { 1963 - 1964
1964 - 1965
1965 - 1966

Notes on pages p. 225 / 1963
p. 62-63 / 1964



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1836
 (3^e édition)
 Janvier 1836

NOUVELLE AMÉRICAINE.

QUATRIÈME ARTICLE.

Personne n'a oublié le fidèle Vincent que nous avons laissé suivant le cours sinueux de la petite rivière qui le dérobaît à l'ennemi. Dès qu'il n'entendit plus les combats, qu'il put se croire hors de leur atteinte, il chercha son chemin sur la terre à travers la forêt qu'il connaissait presque aussi bien qu'un sauvage. Il souffrait bien, Vincent; car sa blessure le couvrait de sang, et l'eau glacée ruisselait sur ses membres. Mais il souffrait surtout de la destinée de son jeune ami qu'il supposait mort ou prisonnier, aussi de la perte des braves Hurons qu'il avait, sans le savoir, attirés dans le piège. Après une marche longue et pénible il arrive au camp, où déjà les débris de la petite troupe l'avaient devancé. Les Hurons s'étaient signalés par des exploits inouïs, puisque, après tout, malgré leurs pertes, la victoire coûtait encore plus cher aux vainqueurs. Néanmoins on voyait répandues sur tous les visages la honte et la consternation qui appelaient la vengeance. Vincent pouvait craindre de leur part une réception peu amicale, à lui, étranger, cause de ce désastre; mais leur haine se portait sur les seuls ennemis. Vincent faisait cause commune avec les Hurons; il avait combattu avec eux; la mort de plus d'un Iroquois témoignait de sa bravoure. Vincent n'était plus qu'un ami blessé et malheureux qui réclamait leurs soins. Des simples appliquées sur sa blessure le guérèrent en peu de jours. Vers ce temps on vit revenir au village Robert, tranquille voyageur, ignorant tout ce qui s'était passé. Ses regards rencontrèrent à son arrivée l'œil abattu et le visage profondément triste de Vincent. Il s'arrêta épouvanté, et, avant qu'il eût dit un seul

mot, mille conjectures effrayantes avaient traversé son esprit.

« Où est Arthur? dit-il.

— Dieu le sait, jeune homme!

— Comment! Arthur est-il mort?

— Peut-être! Les Iroquois l'ont emmené captif.

— Captif! Et tu ne l'as pas secouru?

— Regardez-moi, jeune homme, et dites si mes traits n'ont pas changé. Voyez si le tomahawk n'a laissé sur ma tête aucune trace sanglante. C'est lorsque, étendu sur la terre, rougie de mon sang, je luttais contre la mort, lorsque mes yeux ne pouvaient rien voir et mes oreilles rien entendre, c'est alors seulement qu'ils ont pu emmener votre ami.

— Bon Vincent, pardonne ce reproche injuste! mais cette nouvelle poignante... Ah! pourquoi l'ai-je quitté? Raconte-moi comment est arrivé ce malheur. »

Vincent lui fit le récit qu'il demandait. Un moment de silence suivit cette relation; Robert le rompit le premier:

« Vincent, dit-il, je ne puis demeurer dans une telle incertitude sur le sort d'Arthur. Il faut que je le cherche, que je l'arrache mort ou vivant aux mains des Sauvages. Dès que tes forces seront rétablies, conduis-moi au lieu du combat: je visiterai toutes les profondeurs de la forêt; j'interrogerai tous les vestiges. Dussé-je ne trouver de ton ami que des ossements épars et calcinés, je veux les rendre à sa patrie et revenir venger sa mort!

— Robert, je suis prêt à vous suivre: je vous guiderai jusqu'aux confins de ces vallées inabordables que l'on suppose cacher les Iroquois. Mais songez que vous-même vous jouez votre vie; vos jours sont

proscrits et menacés. Ne traitez plus de crainte puérole une sage prévoyance fondée sur les faits. Si vous êtes insensible à ces considérations, si vous voulez partir, partons aujourd'hui même.

— Aujourd'hui, Vincent. »

En effet, le même jour ils quittèrent le camp, tous deux, seuls, munis de ce que Vincent crut nécessaire pour ce voyage : des provisions, des fourrures, des armes, tout ce qui pouvait servir à ses projets. Ils ne sollicitèrent point les Hurons de les accompagner; ces hôtes fidèles n'avaient pas eu lieu de s'applaudir de leur hospitalité. Vincent avait presque recouvré ses forces; Robert n'avait rien perdu des siennes. Ils marchèrent tout le reste du jour. Robert s'arrêta près de l'arbre qui portait l'inscription d'Arthur; il y joignit à son tour son nom et quelques mots. « C'est peut-être, disait-il, le seul monument qui parlera de nous; mais qui viendra le consulter au désert?... »

La nuit approchant, ils se disposèrent à la passer en ce lieu, près des débris du feu qu'avaient allumé les Hurons. La saison était déjà avancée, et dans ces climats elle est rigoureuse. Des peaux d'ours les garantirent du froid; ils se fortifièrent de leur mieux contre les attaques, et prirent quelques heures de repos.

Aussitôt que le jour parut, ils poursuivirent leur course. Le théâtre du combat s'offrit à leurs yeux, théâtre toujours horrible, mais surtout lorsque la vengeance refuse à l'ennemi jusqu'au bienfait de la sépulture. Ils examinèrent en tremblant les cadavres informes que se disputaient déjà les vautours. Aucun Blanc n'y était mêlé; ils respirèrent.

« Robert, s'écria Vincent après cette douloureuse investigation, passerons-nous sans donner une tombe à ces braves, nous qui sommes des chrétiens? »

— Dieu nous en garde, Vincent! Ceux-la son' nos frères. »

Quelques heures furent consacrées à ce

pieux devoir. Les deux Français continuèrent ensuite leur pèlerinage. Ils marchèrent longtemps sans voir autre chose que le désert toujours immense. Vers le soir ils s'arrêtèrent à l'endroit où une rivière maintenant desséchée avait creusé un lit vaste et profond. Un rocher qui surgissait au milieu, vert de mousse, avait dû former une cascade. L'œil exercé de Vincent y découvrit une basse ouverture masquée par un amas de branches mortes et de feuilles jaunes. Cette caverne humide et sombre offrait un abri sûr contre tout danger. Nos deux voyageurs s'y glissèrent, le front courbé, et là ils songèrent à réparer leurs forces. La fatigue leur amena le sommeil. Le lendemain, Robert éveillé le premier appela son compagnon.

« Vincent, le jour paraît; notre tâche n'est pas accomplie.

— Sans doute, elle ne l'est pas, et le plus difficile reste à faire. Mais nous approchons de la retraite des Sauvages; il vous faut demeurer ici quelque temps. Moi, qui cours un moindre danger à être découvert, et qui, mieux que vous, peux reconnaître et battre la forêt, je vais quitter seul la caverne. Gardez-vous d'en sortir avant mon retour. C'est alors que, d'après le résultat de mes découvertes, nous aviserons aux moyens de trouver Arthur et de le sauver s'il en est encore temps. »

Robert se soumit avec peine à cette prudente mesure. Resté seul, il essaya de porter son attention sur sa demeure, où les fentes du rocher laissaient pénétrer le jour. Il en admirait les parois brillantes de rocailles et de stalactites; car la chute des eaux y avait pétrifié les objets sous mille formes. Il rappelait au-dessus de sa tête le bouillonnement de l'ancienne cascade et croyait voir glisser une lumière onduleuse au travers d'une belle nappe d'eau. Mais tout cela n'était pas capable de le distraire longtemps de ses pensées. Vincent ne revenait pas; cette attente lui devenait insupportable. Enfin, malgré la défense, il se

hasarde hors de la grotte et fait quelques pas à la rencontre de Vincent. Il s'avance avec précaution, avec inquiétude, sans s'éloigner beaucoup. Mais peu à peu la prudence l'abandonne; la préoccupation de son esprit précipite et entraîne sa marche. Malheur à lui!

Un cri de triomphe suspend sa course; plusieurs sauvages se jettent sur lui, l'entraînent, le désarment; plus de moyens pour échapper à leurs bras nerveux qui le serrent comme les anneaux d'une hydre à vingt têtes. C'en est fait; le voilà tombé au pouvoir des Iroquois, livré au danger qu'il a bravé. « Le sacrilège! le sacrilège! » tels sont les cris que jettent dans les airs toutes ces voix sauvages. Tous les habitants accourus servent de cortège au prisonnier, à son entrée dans leur repaire. C'est par la voûte d'un rocher qu'il y pénètre; c'est après avoir marché longtemps dans une galerie souterraine qu'il se trouve au milieu du village des Iroquois. Guerriers, femmes, enfants, tous s'écrient, tous menacent, tous le saluent de son arrêt de mort.

Robert frémit de rage; il s'agite, il s'indigne contre lui-même. En ce moment le murmure s'accroît; la foule livre passage à un nouveau guerrier qui vole au-devant du captif. On devine quel est ce guerrier. « Robert! — Arthur!... » Et les deux amis se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

« Tu vis, Arthur!

— Oui, mais tu es mort. Pourquoi ici? où allais-tu?

— Te chercher.

— Seul?

— Avec Vincent. Mon imprudence me livre.

— Malheureux!

— Mais toi?

— J'ai vu de près la mort. Je suis fils d'une sauvage; à ce prix j'ai vécu. »

Ce court moment de joie fut envié aux deux amis; un ordre du sachem les sépara:

« Arthur, lui dit le Grand-Chevreuil, que fais-tu? Guerrier des Iroquois, veux-

tu déjà trahir le serment de ta bouche? Souviens-toi que les Peaux rouges sont tes frères et les Blancs tes ennemis. Celui-ci est un impie, il doit mourir; toi et ta famille avec lui si tu essaies de le sauver. L'Iroquois n'a pas deux patries. »

Arthur retourna dans sa cabane, et Robert fut conduit à celle qui servait de prison aux condamnés.

Lui, heureux au moins d'avoir revu son ami, Arthur s'abandonnant au désespoir. Tout se réjouissait à ses yeux d'une nouvelle pour lui affreuse, tout, jusqu'à Méloa, la douce jeune fille, et Robert allait mourir, mourir sous ses yeux et sans qu'il lui fût permis de tenter sa délivrance!

« Cependant qui peut m'obliger à respecter cette défense odieuse? disait-il dans l'agitation de son âme. Qui donc a le droit de me l'imposer? des lois barbares, étrangères à celles de ma patrie. Vainement ils m'ont dit: « Tu n'es plus qu'un Sauvage. » Pense-t-ils effacer de ma mémoire le nom de la France, et de mon cœur les sentiments de la nature? Pourtant je ne suis plus libre; la vie d'une mère, celle d'un enfant sont attachées à ma foi. Mon Dieu! de toute part le crime, l'ingratitude! C'est affreux! Si du moins un Français, un ami, Vincent... Mais quoi! Vincent! Oh! lumière du ciel! Venu avec Robert, il ne peut s'être éloigné; il le cherche. Courons; il le sauvera, lui! »

Il s'échappe inaperçu, favorisé par la confusion de cette journée. Il atteint la galerie souterraine; le voilà en dehors des rochers. Il cherche, il appelle à voix basse: « Vincent! Vincent! » Une voix répond, d'abord lointaine, bientôt plus proche, puis Vincent paraît.

« Arthur! quoi! c'est vous! Ils vous ont donc fait grâce, ces démons, ou bien vous vous êtes échappé!

— Vincent, oublie mon sort; mais écoute-moi: une autre vie est en danger. Robert est en leur pouvoir, sacrifié demain. Je ne puis le sauver. Ne t'en étonne pas; si tu

savais!... Mais toi, toi seul le peux, toi seul le dois.

— Imprudent Robert! S'il m'avait obéi!

— Ami, c'est vrai; mais il faut agir. Trouve un moyen, un stratagème. Cette nuit il sera dans la hutte isolée, au bout du camp; un gardien veillera sur lui. Voici la caverne basse qui sert d'entrée aux Iroquois. Sois prudent. Je te quitte. Que ne puis-je te seconder! mais impossible... Adieu!»

Au bout de quelques instants Arthur se retrouvait au milieu des Sauvages qui, empressés autour du prisonnier, n'avaient pas remarqué son absence. Il affecta le reste du jour de se tenir à l'écart, loin de Robert.

De son côté, Vincent rêvait aux moyens d'accomplir sa dangereuse mission. Il fallait tromper les Iroquois, vigilants, subtils et jaloux de leur vengeance. Il savait les difficultés de l'entreprise, mais il savait aussi l'influence de la superstition sur les Sauvages. Les jongleurs y avaient chez eux un pouvoir plus réel que les sachens. Vingt fois, chez les Hurons et même chez leurs voisins, il avait pu remarquer la manière étrange dont ces jongleurs étaient peints et parés. Nous avons dit que Vincent, prudent par nature et pensant avoir à surmonter de grands obstacles pour trouver Arthur, s'était muni à tout hasard de tout ce qui pouvait servir à ses projets, quels qu'ils fussent. Il se retira donc dans la caverne où il avait passé la nuit précédente. Là il échangea ses vêtements européens contre des peaux de bêtes; quelques ornements empruntés aux Hurons servirent à sa métamorphose. Sa tête rasée ne conserva que la touffe obligée; des plumes de corbeaux ombragèrent son front nu, et la teinte de sa peau disparut sous une couche épaisse de graisse et d'argile de plusieurs couleurs, disposées en raies transversales et en figures symboliques. En un mot, c'était un jongleur achevé.

Quand la nuit s'avança, il se mit en devoir d'exécuter son entreprise. Il n'avait

eu garde, Vincent, de se méprendre au rocher creux qu'Arthur lui avait indiqué comme la mystérieuse entrée du camp des Iroquois. Il y pénétra par l'étroite ouverture, poursuivit longtemps dans les ténèbres sa course héroïque. Arrivé à l'autre issue du souterrain, il s'arrêta, écoute, tremble d'avancer. Il craint l'écho de ses pas, les reflets blancs des rochers, jusqu'aux rayons des étoiles. Heureusement la lune n'est pas encore levée, et le brouillard le protège.

Tout est silence, tout est sommeil. Trois hommes veillent pourtant: Robert dans l'agonie de la dernière heure, son gardien dans un calme attentif, et Arthur dans la fièvre de l'inquiétude. Comme les Sauvages il s'est retiré à sa hutte sans approcher du captif, sans laisser tomber sur lui un regard d'adieu, une parole de consolation. Comme il doit lui sembler ingrat! Attentif au plus léger bruit, Arthur croit distinguer des pas, ceux de Vincent peut-être! Dieu! s'il est découvert, si un miracle ne le favorise, c'est encore une victime qu'il aura précipitée dans la mort. Cette pensée est une nouvelle torture.

Cependant il approche, le fidèle Vincent; il découvre la hutte isolée où brille une torche de sapin. Le voilà en présence du gardien, seul obstacle à écarter. Izon demeure frappé de surprise, en voyant, aux rayons capricieux d'une trompeuse lumière, le costume et les traits d'Atabou, le jongleur. Une religieuse crainte saisit le jeune sauvage. Vincent l'aborde avec dignité et l'apostrophe d'un ton bas, mais solennel. « Ami, lui dit-il, va retrouver ta natte et le sommeil; je viens tenir ta place auprès du prisonnier. Mille craintes m'assiègent; je redoute en sa faveur les pièges de l'esprit du mal. La garde d'un visage pâle est difficile et dangereuse; c'est à moi seul qu'elle appartient.

— Grand jongleur, que diront les chefs s'ils voient Izon revenir à son wigwam?

— Tu répondras: Atabou l'ordonne; lui-même est garant de ce dépôt. Penses-

tu qu'il veuille le laisser ravir? Penses-tu que sa voix retentit moins haut que celle du génie des orages, si le moindre danger appelait votre secours? A vous, guerriers, les prisonniers de guerre; à moi, dépositaire des vengeances divines, l'impie qui ose les provoquer!»

L'Iroquois obéit et regagne tranquille sa cabane, où il s'endormit jusqu'au jour.

Vincent, maître du terrain, ne néglige pas sa prudence ordinaire; il demeure quelque temps immobile et muet, sans regarder dans la cabane. Enfin il s'approche de l'entrée, voit Robert enchaîné, assis dans un angle de la hutte et les yeux fixés sur la flamme de la torche qui devait s'éteindre avec sa vie aux premiers rayons du jour. « Robert, prenez courage; Robert, vous êtes sauvé; vous êtes sous la garde d'un ami! »

A cet appel de salut, à cet accent chéri de la France, Robert se lève à demi, passe une main rapide sur son front, comme on le fait pour écarter une vision. « Robert, répète la voix, Robert, c'est bien moi, c'est Vincent, en dépit de sa métamorphose... Pas un mot, laissez-vous conduire, vous êtes sauvé.

— Et Arthur?

— Paix! vous dis-je. »

Robert se lascia délier, emmener hors de la hutte. Il fallait traverser ce camp où dormaient tant d'ennemis. Mais rien n'a changé, toujours la nuit, toujours le calme; toutes les huttes sont silencieuses, tous les habitants rêvent à la fête du lendemain. Soudain, ô douleur! effroi! de l'une de ces cabanes un bruit léger s'entend; un homme se précipite, arrête le fugitif. « Ah! c'est Arthur!

— Au nom du ciel, amis, dit Vincent, hâte et silence; nous sommes entre la vie et la mort. »

Tous trois s'acheminent au milieu du brouillard, passent la dernière cabane, gagnent l'issue, sortent des rochers; les voilà en liberté dans la forêt.

Alors ils respirent; alors Vincent les conduit à la caverne de la veille, d'où Robert s'était si témérairement échappé. Un feu de broussailles en éclaire les voûtes brillantes. Là s'épanchèrent toutes ces paroles longtemps retenues, ces secrets de l'amitié, ces détails si précieux pour elle.

« Robert, dit enfin Arthur, Robert, il faut nous dire adieu. Voici que la lune s'abaisse à l'horizon; l'aurore doit me trouver dans ma cabane.

— Nous séparer! pourquoi? Est-ce pour t'abandonner ici que je suis venu t'y chercher à travers les périls? Est-ce après le miracle de notre délivrance que tu veux tenter encore le ciel? Quoi! nous sommes libres, nous n'avons plus qu'à fuir, et tu parles de nous séparer! Arthur, y songes-tu?

— Robert, il le faut! Avouerais-tu pour ton ami un assassin, un traître? Je le serais en fuyant. Je te l'ai dit; deux existences de femmes sont attachées à ma foi. Elles se sont si généreusement confiées à cette foi chancelante! Ah! ne la tente pas, mon ami!

— Ainsi tu t'es voué à une vie de sauvage, à une vie que leur soupçonneuse cruauté rend aussi précaire que misérable! Tu renonces à la France, à tes amis; tu consens à t'ensevelir vivant dans ce coin obscur, ignoré de la terre!

— Robert, cesse de me tenter; tes paroles ont bien le pouvoir de me torturer, mais non pas d'ébranler ma résolution. Il fallait qu'une voix me les fit entendre, ces paroles foudroyantes, au moment de prononcer le fatal serment. Renoncer à la patrie, à ton amitié, à la gloire, c'est affreux; mais il le faut. Telle est la promesse que mes lèvres ont laissée tomber au pied de mes juges. J'allais mourir; une mère a demandé ma vie, et j'ai vécu; depuis seulement je sentis à quel prix. J'ai juré à des Sauvages; mais dis-moi la nation, le coin de la terre où le serment ne soit pas un lien sacré et le parjure un crime. Dieu aussi était là pour m'entendre. Dieu, mon sage ami, parle; je te fais juge.... Ah!

tu gardes le silence ; ta droiture ne peut me blâmer !

— Si tu retournes, ami, tu es perdu ; ils t'accuseront de ma délivrance.

— A Dieu seul appartient de nous sauver. Adieu, mes amis ; adieu, Vincent, mon cher et fidèle Vincent ; ne sois plus triste. Et toi, Robert, fuis ; au nom de l'amitié, fuis à la hâte ; car demain, moi aussi peut-être, je serai sur tes pas ; demain je ne suis qu'un sauvage. Quitte le séjour de la forêt, le voisinage des Hurons ; il n'y aurait pas là de sûreté pour toi.

— Eh bien ! adieu ! je t'obéis, Arthur ; je

m'éloigne. Mais ne crois pas que je t'abandonne au sort que tu choisis ; tu n'es pas fait pour la hutte d'un sauvage. Je n'ai pas juré, moi ; je suis libre et je ne veux pas renoncer à toi. Adieu, je pars ; tu me reverras un jour ; je ne serai pas seul alors.

— Robert, garde-toi ! Une trahison !...

— Paix ! Arthur ; tu n'as pas le droit de commander à mes pensées, de combattre mes desseins ; je ne t'en fais pas le dépositaire. Hâte-toi, le jour est proche. Rentre au village ; moi je pars. Embrassons-nous encore.... Adieu. »

HISTOIRE NATURELLE.

ZOOLOGIE,

D'APRÈS LES TABLEAUX SYNOPTIQUES DE M. LÉVI.

La *Zoologie* comprend toutes les parties de l'*histoire naturelle* qui se rapportent au *règne animal*. Les naturalistes partagent le *règne animal* en 4 grandes *divisions* formant 19 *classes*, subdivisées en 77 *ordres*. Les ordres se divisent en *familles*, les familles en *sections*, les sections en *genres*, les genres en *espèces*, les espèces en *variétés*.

<i>Animaux.</i> 4 divisions.	{	1 <i>Vertébrés</i> , 4 classes. Mammifères, oiseaux, reptiles, poissons.
		2 <i>Mollusques</i> , 6 classes. Céphalopodes (têtes-pieds), ptéropodes (nageoires-pieds), gastéropodes (ventre-pieds), acéphales (sans-tête), brachiopodes (bras-pieds), cirrhopodes (vrilles-pieds).
		3 <i>Articulés</i> , 4 classes. Annelides, crustacés, arachnides, insectes.
		4 <i>Rayonnés</i> , 3 classes. Echinodermes (aspérité, peau), intestinaux, acalèphes, polypes (plusieurs pieds), infusoires.

PREMIÈRE DIVISION. — VERTÉBRÉS.

Les animaux compris dans cette division doivent leur nom à une série d'os nommés *vertèbres*, emboîtés l'un dans l'autre comme l'arête principale d'un poisson.

PREMIÈRE CLASSE. — Mammifères.

Ce nom signifie porte-mamelles ; les femelles des mammifères portent deux organes extérieurs nommés *mamelles* où se forme le lait dont elles nourrissent leurs petits.

- 1 *Bimanes* : Cet ordre ne contient qu'un genre, le genre humain. L'homme est le seul être bimanaire, ou à deux mains ; les 3 races principales sont la race Caucasienne, à peau blanche, l'Éthiopienne, à peau noire, et la Mongolienne, à peau cuivrée.
- 2 *Quadrumanes* : Animaux à quatre mains ; les pouces de leurs pieds sont disposés comme ceux des mains de l'homme. (2) Orang-Outang.
- 3 *Carnassiers* : se nourrissant d'autres animaux.
Quelques-uns seulement (les carnassiers *carnivores*) vivent exclusivement de chair.
- 4 familles. {
- a *Cheiroptères*. — Le nom de cheiroptères signifie mains ailées ; les doigts de leurs pattes de devant sont unis par des membranes qui leur permettent de voler. (a) Chauve-souris, Nottion.
- b *Insectivores*. — Se nourrissent uniquement d'insectes. (b) Hérisson.
- c *Carnivores*. — Se nourrissent uniquement de chair. (c) Hyène rayée.
- d *Marsupiaux*. — Les femelles des marsupiaux ont une poche où les petits se réfugient dans le premier âge. (d) Sarigue, Opossum.
- 4 *Rongeurs*. Mangeant principalement avec les dents de devant, plus développées que chez les autres animaux. (4) Cochon d'Inde.
- 5 *Édentés*. — Dépourvus de dents de devant, les édentés ont des ongles énormes ; et se meuvent difficilement ; on les nomme aussi *Paresseux*. (5) Ai.
- 6 *Pachydermes*. — Ce nom signifie à peau épaisse ; les pachydermes-pachydermes ont de plus pour caractère distinctif un museau de forme particulière, nommé groin. (6) Sanglier.
- 5 familles. {
- a *Pachydermes*. (a) Sanglier.
- b *Proboscidiens*. — Ce nom est dû à l'excessive prolongation du nez (trompe, en latin *proboscis*). (b) Éléphant.
- c *Solipèdes*. — Les pieds des solipèdes sont enfermés dans un seul ongle ou sabot, nommé en latin *solea*, d'où dérive leur nom. (c) Cheval.
- 7 *Ruminants*. — L'estomac des ruminants est formé de 3 poches distinctes par lesquelles l'animal peut faire remonter ses aliments jusqu'à la bouche pour les mâcher une seconde fois, ce qui se nomme ruminer. (7) Girafe.
- 8 *Cétacés*. — Ces animaux ont tous une grande analogie avec la baleine (en latin *ceta*) d'où dérive leur nom.
- 2 familles. {
- a *Herbivores*. — Les cétacés herbivores se nourrissent uniquement de végétaux, d'où dérive leur nom. (a) Lamantin.
- b *Souffleurs*. — Munis d'un trou nommé évent, par où ils rejettent l'eau de la mer. (b) Baleine.

DEUXIÈME CLASSE. — Oiseaux.

Les oiseaux se distinguent de tous les autres vertébrés par la conformation de leurs membres antérieurs nommés ailes, destinés au vol.

- 2 familles. {
- 1 *Rapaces* ou de proie. — Vivant de chair ; quelques-uns de poissons ; leurs pieds armés d'ongles durs et tranchants se nomment serres.
- {
- a *Diurnes*. (a) Vautour brun.
- b *Nocturnes*. — Les yeux des oiseaux rapaces nocturnes, entourés d'un cercle de petites plumes, leur permettent de voir dans l'obscurité. Ils fuient la lumière du jour et ne chassent que la nuit. (b) Hibou.

3 familles.

2 *Passereaux*. — Les mâles de cet ordre se distinguent des femelles par leur plumage plus varié ; dans les genres doués d'un chant agréable, ce don est le partage exclusif du mâle ; presque tous sautent au lieu de marcher.

a *Dentirostres*. — Le bec des dentirostres est muni sur les bords de crénelures imitant des dents, servant au même usage. (a) Loriot.

b *Fissirostres*. — Le bec des fissirostres est fendu très profondément ; presque tous se nourrissent d'insectes ailés qu'ils saisissent au vol. (b) Hirondelle.

c *Conirostres*. — Le bec des conirostres est de forme conique, arrondi à la base et pointu au sommet. (c) Geai.

d *Ténuirostres*. — Le bec des ténuirostres est mince et effilé. (d) Huppe.

e *Syndactyles*. — Ces oiseaux doivent leur nom à la soudure du doigt externe avec le doigt du milieu. Le mot syndactyles signifie doigts réunis. (e) Guépier.

3 *Grimpeurs*. — Les oiseaux compris dans cet ordre se distinguent par la position de leurs quatre doigts, deux en avant et deux en arrière. (3) Piver.

4 *Gallinacés*. — Les mâles des gallinacés diffèrent des femelles par leur plumage ; leur chant très court appartient au mâle seul ; ils ont pour la plupart les ailes courtes et le corps volumineux, ce qui rend leur vol pesant ; ils marchent plus qu'ils ne volent et ne sautent point. (4) Gaille.

5 *Échassiers*. — Tous les oiseaux de cet ordre se distinguent par la longueur de leurs jambes, et semblent montés sur des échasses.

a *Brévipennes*. — Oiseaux à ailes courtes ; les brévipennes ne volent pas ; leurs ailes imparfaites servent seulement à rendre leur course très rapide ; les os de leurs jambes surpassent en grosseur ceux de tous les autres oiseaux échassiers. (a) Casar.

b *Pressirostres*. — Le bec des pressirostres est plat et comprimé. (b) Pluvier.

c *Culvirostres*. — Le bec des culvirostres est solide, plat et tranchant comme une lame de couteau. (c) Cigogne.

d *Longirostres*. — Le bec des longirostres est long, mince, flexible et recourbé. (d) Courlis.

e *Macroductyles*. — Ce nom désigne la grandeur des doigts des macroductyles, qui semblent en effet portés sur des pieds d'oiseaux beaucoup plus grands. (e) Poule d'eau.

5 Sections.

6 *Palmipèdes*. — Les doigts des palmipèdes sont unis par des membranes qui leur donnent la faculté de nager rapidement et très longtemps. (6) Plougeon.

a *Plongeurs*. — Les ailes des plongeurs sont courtes et leur servent plus pour nager entre deux eaux que pour voler ; ils marchent peu et nagent presque continuellement. (a) Plougeon.

b *Longipennes*. — L'excessive longueur de leurs ailes rend les longipennes capables de voler fort longtemps ; on les rencontre fort loin en pleine mer. (b) Goéland.

c *Totipalmes*. — Les quatre doigts des totipalmes sont unis entre eux par des membranes ; chez les autres palmipèdes, le quatrième doigt, lorsqu'il y en a un, est libre. (c) Cormoran.

d *Lamellirostres*. — Le bec des lamellirostres est muni sur les bords de petites lames aigües. (d) Canard.

4 familles.

L'histoire naturelle des oiseaux porte le nom spécial d'Ornithologie.

TROISIÈME CLASSE. — *Reptiles.*

Les reptiles ont le sang froid; les femelles pondent des œufs comme celles des oiseaux, mais elles ne les couvent point.

- | | | | | |
|----------------------------------|--|--|---|--|
| <p>Reptiles.
3 familles.</p> | } | 1 <i>Chéloniens</i> ou tortues. — Ces reptiles sont enfermés entre deux plaques osseuses revêtues de larges écailles, formant une boîte où l'animal peut à volonté retirer sa tête et ses pieds; le bouclier supérieur se nomme carapace; l'inférieur se nomme plastron. Les reptiles chéloniens n'ont point de dents. (1) Tortue, Hemyde. | | |
| | | 2 <i>Sauriens</i> . — Les reptiles sauriens ont tous des dents; leur peau est recouverte d'écailles; les femelles gardent leurs œufs et soignent leurs petits. (2) Lézard vert. | | |
| | | 3 <i>Ophidiens</i> . — Les reptiles ophidiens ont le corps excessivement long par rapport à sa grosseur; ils ne marchent qu'en formant des replis sur le sol et sont dépourvus de pieds. (5) Boa. | | |
| | | <table border="0"> <tr> <td rowspan="3" style="font-size: 4em; vertical-align: middle;">}</td> <td>a <i>Anguis</i>. — Les Anguis se distinguent des autres ophidiens par leurs écailles imbriquées, c'est-à-dire disposées en recouvrement les unes sur les autres; leurs yeux sont garantis par trois paupières. (a) Orvet fragile.</td> </tr> <tr> <td>b <i>Vrais serpents</i>. — Le ventre des vrais serpents est garni d'écailles plus larges que celles du reste de leur corps; ils changent périodiquement de peau; les dents de ceux qui sont venimeux se nomment crochets; elles sont creuses et mobiles. (b) Serpent à sonnettes.</td> </tr> <tr> <td>c <i>Serpents nus</i>. — Les écailles des serpents nus sont fort petites et cachées dans les replis de leur peau, qui paraît nue; ils vivent sous terre; leurs yeux, excessivement petits, manquent chez beaucoup d'individus. (c) Cœcilie.</td> </tr> </table> | } | a <i>Anguis</i> . — Les Anguis se distinguent des autres ophidiens par leurs écailles imbriquées, c'est-à-dire disposées en recouvrement les unes sur les autres; leurs yeux sont garantis par trois paupières. (a) Orvet fragile. |
| } | a <i>Anguis</i> . — Les Anguis se distinguent des autres ophidiens par leurs écailles imbriquées, c'est-à-dire disposées en recouvrement les unes sur les autres; leurs yeux sont garantis par trois paupières. (a) Orvet fragile. | | | |
| | b <i>Vrais serpents</i> . — Le ventre des vrais serpents est garni d'écailles plus larges que celles du reste de leur corps; ils changent périodiquement de peau; les dents de ceux qui sont venimeux se nomment crochets; elles sont creuses et mobiles. (b) Serpent à sonnettes. | | | |
| | c <i>Serpents nus</i> . — Les écailles des serpents nus sont fort petites et cachées dans les replis de leur peau, qui paraît nue; ils vivent sous terre; leurs yeux, excessivement petits, manquent chez beaucoup d'individus. (c) Cœcilie. | | | |
| <p>2 familles.</p> | } | 4 <i>Batraciens</i> . — Ce mot signifie analogues à la grenouille; les batraciens ont quatre membres; leur peau est nue et leurs doigts sont dépourvus d'ongles. (4) Grenouille verte. | | |
| | | <table border="0"> <tr> <td rowspan="2" style="font-size: 4em; vertical-align: middle;">}</td> <td>a <i>Sans queue</i>. — Subissent une transformation en sortant de l'œuf; avant leur dernière métamorphose. (a) Grenouille verte.</td> </tr> <tr> <td>b <i>A queue</i>. — On les nomme têtards, quel que soit leur genre ou leur espèce; ainsi l'on distingue le têtard de la grenouille, du crapaud, de la salamandre et des autres batraciens. (b) Salamandre.</td> </tr> </table> | } | a <i>Sans queue</i> . — Subissent une transformation en sortant de l'œuf; avant leur dernière métamorphose. (a) Grenouille verte. |
| } | a <i>Sans queue</i> . — Subissent une transformation en sortant de l'œuf; avant leur dernière métamorphose. (a) Grenouille verte. | | | |
| | b <i>A queue</i> . — On les nomme têtards, quel que soit leur genre ou leur espèce; ainsi l'on distingue le têtard de la grenouille, du crapaud, de la salamandre et des autres batraciens. (b) Salamandre. | | | |

QUATRIÈME CLASSE. — *Poissons.*

Les poissons manquent de l'organe respiratoire nommé poumon; ils respirent par des organes particuliers nommés branchies, en forme de franges, recouverts par deux plaques ou opercules aux deux côtés de la tête.

- | | | |
|--|---|--|
| <p>1^{re} Série.
Osseux.
Poissons.</p> | } | 1 <i>Acanthoptérygiens</i> . — Poissons à nageoires épineuses. (1) Espadon. |
| | | 2 <i>Abdominaux</i> . — A nageoires attachées au ventre. (2) Tanche. |
| | | 3 <i>Subrachiens</i> . — La principale nageoire de ces poissons est attachée immédiatement au-dessous de l'opercule respiratoire. (5) Merlan. |
| | | 4 <i>Apodes</i> . — Dépourvus de nageoires proprement dites, offrant beaucoup de ressemblance avec les serpents. (4) Anguille. |
| | | 5 <i>Lophobranches</i> . — A branchies disposées en touffes; ces poissons ont une enveloppe osseuse analogue à celle de l'écrevisse. (5) Hippocampe. |
| | | 6 <i>Plectognates</i> . — A mâchoires attachées ou nouées par des ligaments qui ne leur permettent pas de s'entr'ouvrir. (6) Poisson-Lune. |

- | | | | |
|--|---|---|---|
| 2 ^e Série.
Cartilagineux
ou Chondropté-
rigieux. | } | 7 | <i>Sturoniens.</i> — Analogues à l'esturgeon, portant sur le dos une série de protubérances. (7) Esturgeon. |
| | | 8 | <i>Sélaciens.</i> — Ou sans écailles. (8) Raie. |
| | | 9 | <i>Cyclostômes</i> ou <i>suceurs.</i> — La bouche de ces poissons est ronde; ils respirent par 7 trous placés aux côtés de la tête. (7) Lamproie. |

DEUXIÈME DIVISION. — MOLLUSQUES.

Les animaux compris dans cette division doivent leur nom à l'absence de parties solides à l'intérieur, quoique plusieurs soient recouverts d'un têt osseux, ou enfermés dans une coquille.

PREMIÈRE CLASSE. — *Céphalopodes.*

Cette classe ne renferme qu'un seul ordre du même nom; ce nom signifie que les pieds ou tentacules tiennent à la tête de l'animal; les céphalopodes habitent tous dans des coquilles nommées casques. Poulpe navigateur.

DEUXIÈME CLASSE. — *Ptéro-podes.*

Cette classe ne renferme qu'un seul ordre du même nom; ce nom signifie que les pieds ou tentacules font l'office de nageoires; les ptéro-podes sont sans coquilles. Clio austral.

TROISIÈME CLASSE. — *Gastéropodes.*

Les animaux compris dans cette classe sont privés de pieds; ils se meuvent en rampant sur le ventre auquel adhère une tumeur contractile tenant lieu de pieds, leur nom signifie *pied au ventre.*

- | | | | |
|------------------------------|---|---|---|
| Mollusques.
Gastéropodes. | } | 1 | <i>Pulmonés.</i> — Les gastéropodes-pulmonés doivent leur nom à des organes respiratoires qui offrent quelque analogie avec les poumons des mammifères et des oiseaux; la plupart habitent des coquilles en spirale. (1) Limaçon. |
| | | 2 | <i>Nudibranches.</i> — Les branchies qui servent à la respiration de ces animaux sont extérieures et à découvert; les nudibranches n'ont point de coquilles. (2) Glaucus. |
| | | 3 | <i>Inférobanches.</i> — A branchies placées à la partie inférieure. (3) Linguelle. |
| | | 4 | <i>Tectibranches.</i> — A branchies recouvertes. (4) Bursatelle. |
| | | 5 | <i>Hétéropodes.</i> — L'organe locomoteur de ces animaux diffère de celui des autres gastéropodes; leur nom signifie pieds différents ou étranges. (5) Carinaire. |
| | | 6 | <i>Pectinibranches.</i> — A branchies en forme de dents de peigne, à couvert; presque tous les gastéropodes-pectinibranches ont des coquilles. (6) Bucain. |
| | | 7 | <i>Tubulibranches.</i> — A branchies enfermées dans un tube. (7) Vermet. |
| | | 8 | <i>Scutibranches.</i> — A branchies cachées sous une coquille en forme de bouclier. (8) Haliotide. |
| | | 9 | <i>Cyclobanches.</i> — A branchies disposées en cercle. (9) Oseabrion. |

QUATRIÈME CLASSE. — *Acéphales.*

Les mollusques acéphales ou sans tête n'offrent qu'une apparence de bouche à peine visible dans leur organisation imparfaite.

Acéphales testacés, enfermés dans une coquille, qu'ils ouvrent et ferment à volonté, Huitre.

Acéphales sans coquille, dépourvus d'enveloppe solide; leur vie se rapproche de l'existence des végétaux. Ascidié.

CINQUIÈME CLASSE. — *Brachiopodes.*

Cette classe ne renferme qu'un seul ordre du même nom; ce nom désigne la disposition des tentacules qui peuvent également passer pour des bras ou pour des pieds. Lingule anatine.

SIXIÈME CLASSE. — *Cirrhopodes.*

Cette classe ne renferme qu'un seul ordre du même nom; ce nom désigne la forme des tentacules qui ressemblent à des filaments nommés cirrhes ou vrilles dans les végétaux. Anatifé.

TROISIÈME DIVISION. — ARTICULÉS.

Les animaux compris dans cette division sont formés de parties distinctes, jointes entre elles par des articulations; dans les classes 2, 3 et 4, les pieds ou organes du mouvement, vulgairement nommés pattes, sont aussi formés de parties distinctes dont les points d'assemblage ou jointures se nomment articulations.

PREMIÈRE CLASSE. — *Annélides.*

- 1 *Tubicoles.* — Ces animaux, les plus simples des articulés, sont formés de simples anneaux logés dans des tubes. (1) Taret.
- 2 *Dorsibranches.* — A branchies placées sur le dos. (2) Ampinome.
- 3 *Abranches.* — Dépourvus de branchies perceptibles. (3) Sangsue.

DEUXIÈME CLASSE. — *Crustacés.*

Animaux revêtus d'une enveloppe calcaire ou peau osseuse.

- 1 *Décapodes.* — A dix pieds; les deux premiers munis de pinces. (1) Crabe.
- 2 *Stomopodes.* — A pieds joignant la bouche. (2) Alyme Hyatine.
- 3 *Amphipodes.* — A pieds doubles. (3) Crevette.
- 4 *Læmodipodes.* — A pieds articulés dans la gorge; la tête de ces animaux se confond avec le premier anneau de leur corps. (4) Cyame de la balcine.
- 5 *Isopodes.* — A pieds tous semblables entre eux. (5) Cloporte.
- 6 *Branchiopodes.* — A branchies faisant les fonctions de pieds. (6) Branchipe des marais
- 7 *Pæcilopodes.* (7) Dichlestion.

TROISIÈME CLASSE. — *Arachnides.*

- 1 *Pulmonaires.* — Respirant par des organes analogues aux poumons des animaux mammifères. (1) Phyné.
- 2 *Trachéennes.* — Respirant par des organes nommés trachées. (2) Faucheur.

Plusieurs naturalistes comprennent les arachnides, ainsi que les 4 premiers ordres des insectes, sous la dénomination commune d'insectes aptères, ou sans ailes.

QUATRIÈME CLASSE. — *Insectes.*

Le nom des animaux de cette classe signifie animaux coupés; leur corps semble en effet coupés en deux ou plusieurs parties distinctes. La partie de l'histoire naturelle spécialement consacrée aux insectes forme une science à part sous le nom d'Entomologie.

- 1 *Myriapodes.* — Ce nom, fort exagéré, signifie animaux à dix mille pieds; les myriapodes ont en effet un grand nombre de pattes. (1) Scolopendre mordante.

- 2 *Thysanoures*. — A queue terminée en frange. (2) Podure velue.
 3 *Parasites*. — Vivant aux dépens des autres animaux. (5) Pou.
 4 *Suceurs*. — Se nourrissant du sang des autres animaux dont ils entament la peau, non pas en la piquant, mais en la suçant. (4) Puce.
 5 *Coléoptères*. — A ailes enfermées dans un étui nommé élytre, que l'insecte ouvre quand il veut voler. (5) Capricorne charpentier.
 6 *Orthoptères*. — A ailes régulières pouvant servir à de longs voyages aériens. (6) Sauterelle émigrante
 7 *Hémiptères*. — A ailes courtes, considérées comme des demi-ailes. (7) Lygée-vermillon.
 8 *Névroptères*. — A nervures formant un réseau visible sur des ailes demi transparentes. (8) Fourmilion.
 9 *Hyménoptères*. — A ailes membraneuses, de la consistance d'un morceau de parchemin demi transparentes. (9) Bourdon.
 10 *Lépidoptères*. — A ailes brillantes; cet ordre comprend les plus beaux de tous les insectes, les papillons. (10) Paon dinrne.
 11 *Rhipiptères*. — A ailes en éventail. (11) Xénos.
 12 *Diptères*. — A deux ailes nues sans élytres. (12) Cousin.

La plupart des insectes, avant d'atteindre à leur état le plus parfait d'organisation, passent par des états intermédiaires, et portent alors les noms de vers, chenilles, larves et chrysalides.

QUATRIÈME DIVISION. — RAYONNÉS.

L'organisation des animaux rayonnés est moins parfaite que celle des animaux des autres classes. Ils offrent en général un centre vital auquel se rattachent des rudiments d'organes.

PREMIÈRE CLASSE. — *Échinodermes*.

Les Echinodermes, ainsi que leur nom l'indique, ont la peau recouverte de piquants ou de simples aspérités.

Pédicellés, ou munis d'un support ou pédicelle.
Sans pieds.

Étoile de mer.
 Siponcle.

DEUXIÈME CLASSE. — *Intestinaux*.

Les intestinaux naissent et vivent dans le corps des autres animaux, aux dépens desquels ils se nourrissent.

- 1 *Cavitaires*, vivant dans les cavités intestinales.
 2 *Parenchymateux*, vivant dans la substance même des organes.

(1) Cérébratules.
 (2) Planure cornue.

TROISIÈME CLASSE. — *Acalèphes*.

- 1 *Simplex*.
 2 *Hydrostatiques*, se maintenant en équilibre dans l'eau.

(1) Mélérite perlé.
 (2) Diphye.

QUATRIÈME CLASSE. — *Polypes*.

Ces animaux sont formés d'un nombre indéterminé de pieds, comme l'indique leur nom.

- 1 *Charnus*, d'une consistance analogue à celle de la chair des mammifères.
 2 *Gélatineux*, formés d'une simple gélatine sans consistance.
 3 à *Polypiers*, enfermés dans un assemblage de tubes nommés polypiers.

(1) Actinie.
 (2) Cristatelle.
 (3) Éponge.

CINQUIÈME CLASSE. — *Infusoires*.

Rouffères, animaux qui se meuvent circulairement.
Homogènes, sans apparence d'organes, derniers des êtres animés.

(1) Brachion plicatile.
 (2) Monades.

LE DERNIER DES GRANDS VASSAUX.

Vous lisez dans vos histoires de France, mesdemoiselles : « Le 1^{er} septembre 1632, bataille de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut pris les armes à la main, et décapité à Toulouse la même année; » et vous passez légèrement sur cette tragique exécution, n'y voyant que la juste punition d'un sujet rebelle. Cependant c'est un important événement, c'est un audacieux coup d'état; c'est le dernier acte d'un long et sanglant drame entre la féodalité et la royauté. D'abord la féodalité fière et insolente méprisa sa rivale; puis marcha de pair avec elle; puis à son tour vaincue, poursuivie dans ses derniers retranchements, elle tomba. Richelieu lui mit le pied sur la gorge, et le supplice du duc de Montmorency fut son cri de mort. La royauté demeura seule, contemplant avec satisfaction son ennemie terrassée, sans songer qu'elle se trouverait bientôt en face d'un autre bretteur plus terrible encore que le premier, et que dans cette occurrence elle crierait en vain : « A moi, mes barons! »

Or, de tous ces grands barons, de tous ces anciens et nobles pairs qui entouraient la royauté d'une barrière inexpugnable, le duc de Montmorency était le plus grand, le plus ancien, le plus noble; l'origine de sa maison remonte selon quelques-uns à un chef franc baptisé avec Clovis; selon d'autres à un certain Lisbieux, martyr au second siècle; un descendant de ce Lisbieux se bat contre les Maures, tue un de leurs rois, fait bâtir un château, et en souvenir de sa victoire nomme ce château Mon-Maure-Occis, dont par corruption on a fait Montmorency.

« Quelle récompense veux-tu? demande le roi au guerrier. — Le titre de premier baron chrétien, répondit-il; c'est à Dieu

que je dois ma victoire; je lègue à mes descendants mon cri de guerre : « Dieu ayde au premier chrétien! » Et ses descendants demeurèrent fidèles à leur Dieu, qui fit de la gloire la compagne des Montmorency. Partout vous les voyez où il y a du danger à redouter, de l'honneur à acquérir, braves entre les plus braves, puissants entre les puissants, toujours les premiers après le roi.

C'est Bouchard de Montmorency que le roi Robert appelle haut et puissant seigneur; c'est Thibaut de Montmorency et Zervé son frère, princes du royaume sous Philippe I^{er}; c'est ce jeune et beau Josselin de Montmorency périssant en Palestine sous les yeux de Philippe-Auguste, tandis que son père ou son oncle, Mathieu de Montmorency, nommé connétable, se courbait à Bouvines sous le poids des bannières prises à l'ennemi; c'est Charles de Montmorency, parrain du roi Charles VI, qui lui écrivit : « Très illustre prince; » c'est Anne de Montmorency auquel la fortune faillit à Saint-Quentin, mais non le cœur; c'est François de Montmorency que la reine Élisabeth décora de l'ordre de la Jarretière, le nommant très haut, très puissant, très noble prince; c'est Henri I^{er}; enfin Henri II son fils, filleul de Henri IV, qui allait épouser la fille de ce roi quand il fut lâchement assassiné. Et il était digne de sa race, ce dernier d'une famille de héros; la fortune le traita en favori; sa belle figure, son port royal, ses grâces chevaleresques rehaussaient les qualités de son âme; il se montra dès l'enfance belliqueux jusqu'à la témérité, franc jusqu'à l'imprudence, libéral jusqu'à la profusion.

« Si la race des Bourbons venait à manquer, disait Henri IV, nul dans l'Eu-

rope ne saurait mieux mériter la couronne de France que mon fils Henri de Montmorency ; » et comme il n'avait encore que treize ans, il lui donna la survivance du gouvernement de Languedoc, que possédait son père.

Les Montmorency recevaient ces insignes honneurs avec reconnaissance, sans doute, mais sans surprise, comme accoutumés à de pareils présents ; leurs gentilshommes les trouvaient affables, leurs vassaux généreux, leurs serfs humains, et tous les cœurs volaient à leur rencontre. Le prince de Condé prit pour femme mademoiselle de Montmorency. Marie de Médicis tint presque à honneur de faire épouser à Henri de Montmorency sa parente, Marie des Ursins, dont l'histoire vante la belle taille, l'air doux et majestueux, passant sous silence sa beauté, ce qui donne à penser que la noble dame n'en possédait guère.

Par ses vertus elle s'acquît le respect de son époux ; il l'aima comme une amie, la consulta comme un conseil ; mais ailleurs il porta son amour ; et, entourée d'honneurs, comblée par la fortune, fière du nom qu'elle portait, la duchesse se noyait dans les larmes de ne point donner d'héritiers à son mari ; puis la jalousie la poignait. Mais plus elle avait lieu de craindre qu'une autre partageât avec elle le cœur de son époux, plus elle montrait de soins, de respect, de tendresse pour s'attacher celui qu'elle aimait à l'égal de Dieu ; sa joie tenait du délire quand elle voyait l'amour que lui portait le peuple ; pour lui plaire elle prenait ses goûts ; elle semait l'or ; et quand la guerre retenait le duc loin de son gouvernement, sa femme y redoublait de profusions, d'affabilité, pour qu'en y revenant il y entendit les mêmes acclamations, il y retrouvât les mêmes preuves d'affection.

Tant de supériorité devait donner au duc de nombreux ennemis ; aussi ne lui manquaient-ils pas, et plus le roi l'élevait en dignité, plus les favoris sentaient croître

leur haine. De Luynes jeta les premières lueurs de soupçon dans l'esprit de Louis XIII en lui peignant Montmorency comme plus puissant que lui-même, le roi, et se vantant de sa puissance. Ces insinuations s'effacèrent devant la belle conduite du duc, qui se signala aux sièges de Montauban et de Montpellier contre les protestants révoltés. Il fut deux fois blessé ; puis quand tout fut calme dans le Midi, on le nomma grand-amiral, et il reçut l'ordre d'aller commander sur les côtes de la Bretagne.

Alors Richelieu était ministre ; Richelieu, ennemi-né de tous les grands du royaume, épiait l'occasion de les trouver en faute pour les perdre, non par jalousie particulière, j'aime à le penser d'un chrétien, d'un prêtre, mais pour faire asseoir son maître sur un trône absolu. Montmorency surtout, le représentant de tous ces redoutables seigneurs effacés un à un des fastes de l'histoire, Montmorency resté debout lui portait ombre ; il ne put empêcher qu'il fût nommé amiral, mais il ne lui fit pas donner l'argent nécessaire pour la subsistance des matelots et des soldats. Le duc ne recula pas devant cet obstacle ; la flotte fut entretenue à ses frais. Deux victoires navales prouvèrent son talent comme marin ; cependant à son retour il reçut du roi un accueil glacé, et peu après sa charge d'amiral lui fut ôtée. Le duc, profondément peiné, ne voulut pas donner à ses ennemis la joie de voir sa douleur ; il dévora ses plaintes et se vengea par de nouveaux exploits.

Les Huguenots, ayant à leur tête le duc de Rohan, recommençaient à troubler le Languedoc, Montmorency y courut ; c'étaient deux grands généraux aux prises ; mais Montmorency, qui devait électriser le soldat, devait l'emporter sur son adversaire, et après une longue et sanglante guerre, Rohan se soumit, grâce au premier baron chrétien. Richelieu vint en Languedoc ; il y vit ce prestige d'amour et d'enthousiasme entourant Montmorency et résolut sa perte ; il lui semblait que tant de puissance nar-

guait la résolution qu'il avait prise de détruire jusqu'au dernier des grands vassaux ; mais il dissimula, se laissant défrayer lui et sa suite aux frais du duc, gagnant son amitié par des caresses, au point que le noble prince voulut servir sous lui en qualité de volontaire, quand le cardinal alla porter la guerre en Italie. Dans cette campagne encore il put se croire aimé du roi, qui le combla d'honneurs et lui confia un corps d'armée. On peut voir dans l'histoire si Montmorency se conduisit alors comme un bon général, un loyal sujet ; pour toute récompense, il demanda le rétablissement des privilèges de sa province que le cardinal avait fait abolir : on les lui refusa ; il supplia le roi de faire grâce à son parent Bouteville qui venait de se battre en duel : Bouteville fut décapité. Les amis du duc commencèrent à s'inquiéter ; il était aisé de le voir, un projet était formé de lasser sa patience ; il devenait impossible de fermer les yeux à tant de vexations.

Ce fut alors que Gaston et la Reine-mère, tous deux hors de France, grâce au cardinal, et se cherchant partout des vengeurs, firent proposer au duc d'entrer dans leur parti, car ils avaient résolu de faire tomber le cardinal ; Montmorency rejeta loin cette proposition, et pourtant le même jour Montmorency sut qu'il devait être arrêté.

« Arrêté, s'écria le noble prince, arrêté ! qu'ils osent donc ! » et, bravant le cardinal, il sortit sans autre escorte que celle de tous les cœurs qui lui étaient dévoués, et qui se pressèrent autour de lui à la première nouvelle du danger qui le menaçait.

Cette fois le ressentiment entra dans l'âme du duc ; l'occasion de se venger était belle. Le Languedoc détestait le cardinal ; Monsieur et la Reine-mère demandaient l'appui du duc ; tous deux le suppliaient de délivrer la France d'un homme odieux. Le duc voyait une haine à mort entre lui et son ennemi ; un des deux y devait périr ;

pendant il hésitait encore ; une trahison révoltait Montmorency.

Alors la duchesse, baignée de larmes, se jeta à ses pieds, le suppliant de songer à sauver sa vie, de ne point se livrer à ses ennemis par un excès de générosité. « Résister au cardinal, s'écria-t-elle, c'est servir le roi ! la France vous bénira. » Hélas ! de combien de pleurs la noble femme devait-elle payer ce conseil.

« Madame, répondit le duc, puisque vous le désirez, je servirai Monsieur ; souvenez-vous qu'il m'en coûtera que la vie. » Et comme elle voulait répondre : « N'en parlons plus, ajouta-t-il, je ne m'en repentirai pas le premier. »

Et le lendemain l'agitation était dans tous les esprits, et les États juraient de ravoir leurs privilèges.

Et malgré les prières, les conseils de l'archevêque de Narbonne, Montmorency annonça qu'il soutiendrait les États ; et Gaston averti de la révolte accourait pour s'y joindre, mais cet esprit inquiet et maladroît arriva avant le temps. Montmorency avait bien pour lui les cœurs, mais non les murailles.

« Oh ! s'écria le cardinal à la première nouvelle de la révolte, le voilà donc à moi, ce fier vassal. » Et il fit avancer les régiments royaux.

« Monsieur gâte tout par sa précipitation, dit le duc à sa femme ; Dieu m'est témoin que je n'aurais rien voulu faire contre la fidélité due au roi ; à présent, le sort en est jeté ; vous l'avez voulu, je suis un rebelle ; ne trouvez-vous pas, Madame, que c'est un noble rôle pour un Montmorency ? »

À ces paroles la malheureuse duchesse s'évanouit ; et là commencèrent ces jours d'angoisse, ces nuits de remords, qui depuis firent de sa vie une longue agonie.

Peu de jours après, le canon grondait dans le Languedoc ; Montmorency conduit au crime malgré lui en acceptait les conséquences. Il comprenait maintenant la faute

qu'il avait faite en comptant sur le misérable Gaston qui ne savait que se révolter contre son frère, et abandonner ensuite ceux qu'il avait séduits; en cette occasion il ne trouva que lâcheté. La peur le prit quand il vit arriver l'armée ennemie; à la fameuse journée de Castelnaudary, quand Montmorency payant de sa personne se vit presque seul au milieu des royalistes, Monsieur qui était là, qui voyait le péril, au lieu d'avancer, jeta ses armes et s'enfuit en criant : « On ne m'y rattrapera plus ! » Montmorency abandonné, blessé, tomba de cheval et se vit contraint de rendre son épée. Saisie d'une frayeur mortelle à la vue du danger que courait son époux, la duchesse perdit la tête; elle voulait courir soulever le royaume et arracher son mari des mains de ses ennemis; mais privées de leur chef, les villes rentraient toutes dans le devoir; chacun attendait dans un inquiet silence ce que le cardinal allait faire.

Alors madame de Montmorency résolut d'aller se jeter aux pieds du roi pour l'implorer; puis elle s'écriait : « Non, il n'oserait faire tomber sa tête; partout le duc aurait des vengeurs. » Puis ses terreurs revenaient, et elle écrivait à tous les amis de son mari pour qu'ils obtinssent sa grâce; pas un grand du royaume ne demeura neutre.

Le duc d'Angoulême, le prince et la princesse de Condé se jetèrent aux pieds du roi; le nonce du pape intercédait pour le duc, au nom de la chrétienté; le maréchal de Schomberg refusa le gouvernement de Languedoc, suppliant le roi de le rendre à son noble maître; mais le mélancolique et timide Louis XIII, qui n'eût pas osé frapper un tel coup, trouva de la fermeté pour refuser une grâce. Plusieurs princes et gouverneurs du royaume, en route pour solliciter le monarque furent, les uns arrêtés, les autres envoyés en exil. Cette rigueur ne put ralentir leur zèle, ils se sentaient frappés au cœur du coup qui perdait Montmorency; tous s'offraient pour garants de la fermeté du duc; leur dévoue-

ment fut inutile. Richelieu était là pour soutenir et exciter l'indolent Louis XIII. Montmorency fut mis en jugement, interrogé, convaincu de haute trahison, et condamné à avoir la tête tranchée..

Quand cette sentence fut connue, tout ce qui entourait l'illustre criminel s'abandonna au désespoir; lui seul conserva sa force d'âme, il regarda sans peur la mort qui s'approchait; mais dans ce siècle de croyance, on ne plaçait pas le courage à être fort contre Dieu même; tel guerrier qui méprisait le plus redoutable ennemi, courbait humblement la tête pour prier.

Au terrible et solennel moment, le premier des barons chrétiens sentit renaître en lui la foi que n'avait pu éteindre une vie agitée par les affaires et les plaisirs; il détacha sa grande âme des affections humaines, et vit dans l'ignominie de son supplice une juste punition de son crime, car un Montmorency devait être fidèle à l'honneur même en trahissant son roi, et le duc ne se dissimulait pas sa faute. Il en demanda pardon à Dieu et au roi, tandis qu'il envoyait le baiser de paix à ses ennemis, qui si lâchement l'avaient entraîné à sa perte; mais fier dans son humilité, il refusa d'implorer le cardinal. Accompagné du père Arnould, son confesseur, il marcha à la mort sans effroi comme sans arrogance; sa tête tomba le 30 octobre 1632.

A cette heure funèbre, un sourd gémissement se fit entendre dans la France entière; mais au milieu de cette stupeur générale un cri de joie partit ironique et cruel; ce cri, ce fut Richelieu qui le poussa en voyant enfin les rois hors du pays.

Mme VICTORINE COLLIN.

(Note.) Madame de Montmorency, inconsolable de la mort de son époux qu'elle aussi avait poussé à sa perte, abandonna le monde, se retira dans un monastère, où elle acheva sa vie dans les exercices de la plus haute dévotion et des plus sublimes vertus.

HISTOIRE

DE L'HABILLEMENT.

« Dans les premiers siècles, dit Goguet, on ignorait l'art de donner aux habits des façons et des grâces. On prenait un morceau d'étoffe plus long que large, et l'on s'en couvrait, ou, pour mieux dire, on s'en enveloppait; car originairement on ne se servait point d'attaches pour retenir les habits; ils n'étaient contenus que par les différents tours que l'on faisait faire à l'étoffe sur le corps. » Plusieurs peuples encore aujourd'hui ne s'habillent pas autrement. Successivement on imagina des manières de se vêtir plus commodes et plus propres à couvrir le corps. Il paraît que l'habillement des patriarches consistait dans une tunique à manches larges, sans plis, et dans une espèce de manteau fait d'une seule pièce. La tunique couvrait immédiatement la chair; le manteau se mettait par-dessus la tunique et s'attachait probablement avec une agrafe.

L'habillement des Égyptiens était fort simple : les hommes portaient une tunique de lin bordée d'une frange qui leur venait jusqu'aux genoux; ils avaient par-dessus une espèce de manteau fait de laine blanche. Les personnes de distinction portaient des habits de coton et en outre des colliers précieux. Pharaon fit revêtir Joseph d'une robe de coton et lui mit au cou un collier d'or. Les femmes n'avaient qu'une espèce d'habillement dont les anciens ne nous ont point laissé la description. Hérodote dit qu'il y en avait de deux sortes pour les hommes, mais ne marque point quelle était la différence de ces vêtements. Nous voyons, au surplus, que cette méthode devait être fort ancienne en Égypte. Moïse dit que Joseph fit présent de deux habits à chacun de ses frères.

Dans les temps héroïques, l'habillement

des Grecs, au rapport de Goguet, consistait, pour les hommes, dans une tunique très longue et dans un manteau qui s'attachait avec une agrafe. On retroussait la tunique par le moyen d'une ceinture lorsqu'il fallait agir, se mettre en route ou aller au combat.

Les femmes grecques, dans ces temps reculés, avaient de longues robes attachées et renouées par des agrafes qui étaient d'or chez les personnes aisées et de distinction. Homère ne dit pas en quoi pouvaient consister l'espèce et la beauté de ces vêtements. A l'égard des autres parures, les femmes grecques, dès les siècles héroïques, portaient des colliers d'or, des bracelets de même métal, garnis d'ambre, et des pendants d'oreilles à trois pendeloques. Ajoutons qu'elles usaient dès lors de quelque fard pour embellir et nettoyer leur teint. On voit au surplus que les femmes distinguées ne paraissaient en public que couvertes d'un voile, ou, pour mieux dire, d'une espèce de mante qui se mettait par-dessus la robe et s'attachait avec une agrafe.

Quant aux différentes espèces et formes des habits des femmes chez les anciens, « il faut, dit Winckelmann (*Histoire de l'Art de l'antiquité*, tom. II, pag. 169), y remarquer trois pièces : la tunique, la robe et le manteau. »

La tunique, qui tenait lieu de chemise et avec laquelle les femmes couchaient, se voit à plusieurs figures déshabillées ou endormies; la tunique était de lin ou d'une étoffe légère, sans manches, et attachée avec un bouton sur les épaules, de sorte qu'elle couvrait toute la poitrine, à moins qu'on ne la détachât de dessus les épaules.

La robe des femmes ne consistait ordinairement qu'en deux longues pièces de

drap, sans coupe et sans forme, cousues seulement dans leur longueur et attachées sur les épaules par un ou plusieurs boutons. On substitua quelquefois au bouton une agrafe pointue. Les femmes portaient encore des robes avec des manches étroites et cousues qui venaient jusqu'au poignet. Les filles, aussi bien que les femmes, attachaient leur robe sur le sein, comme cela se pratique encore dans quelques endroits de la Grèce. Le ruban ou la ceinture servait à soutenir ainsi la robe.

La troisième pièce de l'habillement des femmes était le *manteau*, nommé par les Grecs *peplon*. C'était un drap coupé en rond, de la même façon que sont nos manteaux.

« Comme l'habillement des Romains, ajoute Winckelmann en parlant de l'habillement des figures d'hommes (*ibid.*, tom. II, pag. 204), ne diffère guère de celui des Grecs, je rapporterai ici l'essentiel de l'un et de l'autre.

« Quant aux vêtements du corps, il paraît que la *tunique* a été un des plus nécessaires. Cependant elle ne fut pas généralement reçue, et quelques peuples de l'antiquité la regardèrent comme une mode efféminée. Les Romains des premiers temps ne portaient sur la peau que leur toge; mais en général la tunique devint ensuite l'habillement des Romains comme celui des Grecs, à l'exception des philosophes cyniques. La tunique proprement dite est composée de deux pièces d'étoffe longues et carrées; elles sont cousues des deux côtés, comme on le voit à la statue d'un prêtre de Cybèle, dans le cabinet de M. Brown, à Londres, où l'on remarque jusqu'à la couture. Cette tunique a une ouverture pour y passer le bras; la partie qui descend jusqu'à la moitié du bras supérieur forme une sorte de manche raccourcie. Cependant on portait aussi une espèce de tunique avec des manches qui n'excédaient pas de beaucoup les épaules, manches qu'on nommait *colobia*, raccourcies. » Je ne répéterai

pas ici ce que j'ai dit plus haut à l'article des tuniques des femmes, qui eurent longtemps ce vêtement de commun avec les hommes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les temps anciens, la tunique des Romains n'avait point de manches.

Au lieu de chausses, les Romains se servaient de bandes, avec quoi ils s'enveloppaient les cuisses; mais ceux qui en portèrent passaient pour des efféminés, et Cicéron relève cet habillement dans Pompée comme un trait de mollesse.

Les Grecs portaient leur manteau et les Romains leur toge sur la tunique. Quant aux manteaux, il y en avait de deux espèces: le manteau court, connu sous ces trois dénominations de *chlamyde*, de *chlaina* et de *paludamentum* chez les Romains, outre le manteau long ordinaire.

Au rapport de Strabon, la *chlamyde* était plus ovale que ronde; c'était en général un vêtement de gens de guerre; elle couvrait l'épaule gauche, et, pour n'être pas embarrassante en marchant, elle était courte et s'attachait sur l'épaule gauche. Chez les Athéniens, la *chlamyde* était aussi un vêtement des jeunes gens, c'est-à-dire de ceux qui, depuis dix-huit jusqu'à vingt ans, étaient préposés à la garde de la ville, et qui se préparaient par conséquent à la guerre.

Je distinguerai de ce vêtement un autre manteau court nommé *chlaina*, qui ne s'attachait pas sur l'épaule comme la *chlamyde*; on le portait sur les épaules, à peu près comme le peuple, dans les pays chauds, à coutume de porter sa camisole après l'avoir ôtée de dessus le corps. C'est cette espèce de manteau court qu'Aristophane donne à Oreste, et ce jeune héros le porte replié sur l'épaule gauche.

Le *paludamentum* était pour les Romains ce que la *chlamyde* était pour les Grecs; sa couleur était pourpre; c'était le vêtement de l'ordre équestre, et le manteau que portaient les capitaines, et ensuite les empereurs romains.

Le manteau long des Grecs nous est connu par beaucoup de figures; il était quelquefois doublé comme celui que portait Nestor, à cause de son grand âge. Le manteau des cyniques était pareillement doublé, parce qu'ils ne portaient point de tuniques; d'autres fois aussi ces manteaux étaient sans doublures.

Personne n'a encore indiqué la vraie forme de la robe des Romains nommée la *toge*. Je crois que lorsque Denis d'Halycarnasse dit que la *toge* offre la forme d'un demi-cercle, il n'a pas voulu parler de la coupe, mais de la forme qu'elle prend étant mise sur le corps. Cette draperie était blanche, et, dans les cérémonies sacrées, celui qui y présidait, et qui par conséquent était revêtu de la dignité sacerdotale, avait la *toge* relevée jusque sur la tête, de sorte que le pan gauche, laissant l'épaule droite libre, descendait sur l'épaule gauche et allait sur la poitrine, où les deux bouts étaient passés l'un dans l'autre, de manière pourtant que la robe descendait jusqu'aux pieds.

L'habit long des Romains fut l'habillement des enfants de Clovis, et pendant plusieurs siècles celui des personnes de distinction en France. L'habit court ne se portait qu'à l'armée et à la campagne; l'ornement principal de l'un et de l'autre consistait à être bordé de martre zibeline, d'hermine ou de vair.

Dans le douzième siècle et les trois suivants, les Français étaient habillés d'une espèce de soutane qui leur descendait jusqu'aux pieds. Les nobles imaginèrent qu'en y faisant faire une longue queue ils auraient un prétexte pour avoir un homme pour la porter, et que l'avilissement de cet homme donnerait du relief au maître. Il n'y avait que les chevaliers qui eussent le droit de porter sur la soutane un manteau ou casaque dont les manches très larges se rattachaient par-devant sur le pli du bras, et pendaient par-dérrière jusqu'aux genoux. On ne portait point d'épée; une lon-

gue bourse pendante à la ceinture était une marque de noblesse. Un chaperon, espèce de capuchon qui avait un bourrelet au haut et une queue pendante par-dérrière, servait à couvrir la tête; il était ordinairement de la même étoffe que le manteau ou la soutane et fourré de même peau. Ce chaperon est devenu l'épithète des présidents à mortier, l'aumusse des chanoines, et la chausse que l'on voit aux avocats, docteurs et professeurs de l'Université. Ainsi les présidents à mortier portaient leur ancien bonnet autour du cou; les chanoines le portent encore sur le bras, et les docteurs l'ont sur l'épaule.

Sous Philippe de Valois, la mode vint de porter une longue barbe et l'habit court; c'était une espèce de pourpoint qui ne passait pas la ceinture du haut-de-chausses et qui était fort étroit. Des plumes énormes chargeaient la tête des chevaliers et des petits-maitres, et des chaînes d'or ornaient leur cou.

Sous le règne de Charles V, on ne connaissait ni fraise ni collet; mais on s'avisait d'armoirier les habits. Cette mode bizarre dura près de cent ans.

Sous Charles VI, on imagina l'habit mi-partie, semblable à celui des bedeaux.

Charles VII, qui n'était pas d'une taille avantageuse et qui avait les jambes fort courtes, fit revivre les habits longs, à peu près pareils à ceux dont on se servait avant Philippe de Valois.

Dans les premières années du règne de Louis XI, la forme d'habillement des deux sexes fut entièrement changée; les robes d'hommes furent remplacées par de petits pourpoints qui n'excédaient pas le haut des reins. Ces espèces de camisoles étaient attachées par des aiguillettes et des hauts-de-chausses extrêmement serrés; on resserrait l'entre-deux de ces nouvelles grègues d'étuis indécents appelés *braguettes*, enjolivées de touffes, de franges et de rubans. On en voit la forme dans nos tapisseries antiques, et les hommes, pour paraître larges de poi-

trine, s'appliquaient de chaque côté des épaules artificielles appelées *mahoïtres*. De là vint que le bourgeois, qui ne portait point de ces sortes de pourpoints, appelle, vers l'an 1590, *maheustres* la cavalerie royaliste qui en portait de tels. Le *Dialogue entre le maheustre et le manant*, libelle que les Ligueurs publièrent en 1594, offre au revers du titre une estampe où un gendarme royaliste ou *maheustre* est représenté portant un de ces pourpoints. Joignons à cet équipage burlesque des cheveux longs et touffus sur le front, des manches déchiquetées, un petit chapeau pointu et des souliers armés de pointes de fer d'une demi-aune; car les souliers à la poulaine étaient revenus à la mode. Tel était l'ajustement d'un petit-maitre au quinzisième siècle.

Les dames françaises avaient, ce me semble, pendant près de neuf siècles, entièrement négligé leur parure; leurs robes, armoriées, à droite, de l'écu de leur mari, à gauche, de celui de leur famille, étaient si serrées qu'elles laissaient voir toute la finesse de leur taille, et étaient si haut montées qu'elles leur couvraient entièrement la gorge. L'habillement des veuves avait beaucoup de ressemblance avec celui de nos religieuses. Ce ne fut que sous Charles VI que les femmes commencèrent à se découvrir les épaules et la poitrine. Le règne galant de Charles VII amena l'usage des bracelets, des colliers, des diamants et des pendants d'oreilles. Sous le règne de Louis XI, les femmes, qui avaient porté sous Charles VI des robes d'une longueur démesurée, retranchèrent leurs énormes queues, ainsi que leurs manches qui rasaient la terre. A ces superfluités elles substituèrent de larges bordures qui ne l'étaient pas moins.

Sous Charles VI elles étaient coiffées d'un haut bonnet en pain de sucre, à la pointe duquel elles attachaient un voile plus ou moins bas, selon la qualité de la personne. Le voile d'une bourgeoise ne descendait que jusqu'aux épaules; celui de

la femme d'un chevalier tombait jusqu'à terre. Sous Charles VII et sous Louis XI, leurs têtes se perdirent sous de vastes bonnets. Il avait été nécessaire de rehausser les portes pour les coiffures des dames sous Charles VI, et il fallut les élargir lorsqu'elles se coiffèrent avec ces espèces de matelas de tête, de deux aunes de large, surchargés d'oreilles rembourrées.

Sous les règnes de François I^{er} et de Henri II, elles avaient de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II jusqu'à la fin du règne de Henri IV, elles portèrent de petits bonnets avec une aigrette.

Les hommes, qui avaient quitté l'habit long sous Louis XI, le reprirent sous Louis XII; mais ils ne le gardèrent pas longtemps. François I^{er} donna dans l'extrémité la plus opposée. Un des goûts de ce prince fut de taillader son pourpoint, et tous les gentilshommes suivirent son exemple. Des tapisseries de ce temps-là représentent ce prince et des courtisans vêtus comme de pantalons, c'est-à-dire d'un pourpoint à petites basques et d'un caleçon tout d'une pièce avec les bas. Sous les règnes de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, on était vêtu précisément comme l'étaient nos coureurs avant la révolution, d'autant plus qu'on portait de petites toques sur le retroussé desquelles on faisait broder ses armoiries. A l'armée on enfonçait ces toques dans la tête; à la cour et à la ville on les mettait sur l'oreille droite. L'oreille gauche, à laquelle on attachait une perle en poire, restait découverte. On ajoutait à cet accoutrement un petit manteau qui couvrait les épaules.

Sous François II, les femmes prirent un loup (espèce de masque) et n'allèrent plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite et même à l'église. Au loup succéda une autre espèce de masque, le rouge et les mouches; on prétend qu'elles en mettaient en si grande quantité qu'on avait de la peine à les reconnaître.

Les habillements étaient fort élégants du temps de Henri IV : les hommes portaient des fraises autour du cou ; les manches de leurs habits étaient déchiquetées et nouées avec des rubans ; les manchettes étaient de plusieurs rangs. Les dames avaient de gros colliers de perles ou de pierreries et des fraises soutenues de fil de laiton qui avaient un pied de haut ; leurs cheveux étaient frisés et ornés de fleurs et de pierreries avec un panache blanc.

Sous Louis XIII on s'occupa moins de parures et de modes, et les habits, tant d'hommes que de femmes, éprouvèrent peu de changement.

La casaque parut sous Louis XIV. Ce vêtement, dont on fait remonter l'origine à l'empereur Caracalla, qui, dit-on, en revêtit ses soldats, n'était autre chose qu'un ample manteau avec de grandes manches ; on en diminua l'ampleur et on rétrécit les manches, de sorte qu'il serra le corps et laissa paraître toute la forme de la taille,

ce qui lui fit donner le nom de *justaucorps*. Dans la suite on y fit des plis sur les côtés ; on le garnit de boutons, et il forma l'habit tel que nous le portons aujourd'hui.

Sous Louis XV nos habillements changèrent si souvent qu'il faudrait un volume entier pour les décrire. On vit successivement la taille de l'habit se raccourcir, puis s'allonger considérablement ; les poches furent placées tantôt en travers, tantôt en long ; les manches furent ouvertes et pendantes, puis fermées et arrondies. Les boutons, variés à l'infini, formèrent une branche de commerce, d'abord en France, et puis en Angleterre ; les premiers étaient de poil de chèvre ou de soie ; on en fit ensuite de différents métaux. Les cravates, qui avaient succédé aux fraises, furent remplacées par des cols de mousseline bien plissés et serrés. Les grandes manches furent diminuées, et on laissa paraître à la poitrine un morceau de dentelle ou de mousseline brodée qu'on appela *jabot*.

ORIGINE

DE LA NAVIGATION A VAPEUR.

Les Français et les Anglais sont de tous les peuples de la terre ceux qui ont le plus d'amour-propre et de préjugés nationaux. En France et en Angleterre chacun regarde sa nation comme la plus brave, comme celle qui a acquis le plus de développements en industrie, en science, en art, en littérature, en politesse, en un mot, comme le pays le plus civilisé du monde.

Cette présomption est très nuisible aux deux pays qu'elle empêche par jalousie de profiter des découvertes de l'un et de l'autre. Pour les Français, Paris est toujours le centre de civilisation ; c'est là leur refrain ; ils le disent et le publient chaque

jour. Ce genre d'orgueil ne nous étonnerait pas chez les illettrés et les écoliers ; mais on le trouve partout, chez des hommes distingués de tout rang et de tout âge. J'aurais voulu en excepter M. Arago, mais le luxe d'érudition et de logique qu'il a déployé pour prouver que les machines à vapeur et la navigation à vapeur étaient des inventions françaises m'en empêche. N'est-ce pas en effet une dérision de discuter si longuement la question de priorité, lorsque le perfectionneur de ces machines, Watt, a à lui seul dix fois plus de mérite que le premier inventeur quel qu'il soit. Néanmoins M. Arago, malgré toutes ses

recherches, n'est pas encore parvenu à la connaissance des faits que nous allons citer.

On a beaucoup parlé il y a quelque temps des machines à vapeur. Voici pourquoi : une prétendue lettre de Marion de Lorme, insérée dans presque tous les journaux de Paris, supposait que la découverte appartenait à un fou nommé Salomon de Cause (Français), renfermé à Bicêtre à cause de ses importunités envers le cardinal de Richelieu; et beaucoup de Français ont cru à la vérité de cette prétendue histoire, dans laquelle on paraît croire que le marquis de Worcester, que les Anglais reconnaissent comme l'inventeur des machines à vapeur, se serait emparé des découvertes de ce fou.

Il paraît constant que la puissance de la vapeur était connue des prêtres païens, qui l'employaient à faire mouvoir leurs idoles.

Un journal a dit, il y a quelques années, qu'un officier de Charles-Quint avait fait construire un bateau à vapeur dont on n'avait pu faire usage.

On a soutenu encore que cette découverte datait du temps de Charlemagne.

Le marquis de Worcester publia, en 1663, un livre, *le Siècle des inventions*, contenant la découverte de la machine à vapeur.

Le docteur Papin, membre de la Société Royale, en publia un autre en 1707, à l'effet de retirer l'eau des mines à l'aide des machines à vapeur, mais son entreprise n'obtint pas de succès.

En 1696 le capitaine Savary en avait aussi publié un, intitulé : *L'ami du Mineur*, dans le même but.

Enfin M. Pichot, dans *l'Écho Britannique*, assure que le véritable inventeur des machines à vapeur est Sylvestre II.

D'abord, je ferai remarquer que la multiplicité de ces *premiers inventeurs* démontre le peu d'importance qu'on doit attacher à de pareilles assertions.

Mais, en supposant la vérité de tous ces

faits, le mérite de ces inventeurs serait bien illusoire, puisque l'exécution n'a pu s'en suivre.

En dépit de tout ce qu'on a dit, le résultat de toute investigation impartiale est que l'invention de la vapeur et de son utile emploi appartient à l'Angleterre. Je ne doute nullement que sa *puissance* ne fût connue quand les ancêtres des Français et des Anglais couraient encore sauvages dans les bois; mais où sont les documents qui prouvent l'existence des *machines à vapeur* antérieures à celles de Worcester ?

Pendant bien des années, il régna aussi beaucoup d'incertitudes sur l'origine de la navigation : mais une narration publiée à Edimbourg en 1834 par M. Robert Chambers ne laisse plus de doute à cet égard. Cette narration est accompagnée d'un grand nombre de lettres dont vingt-deux ont été imprimées.

Comme ce récit est inconnu en France, nous présumons qu'il sera lu avec quelque intérêt.

« La première application de la vapeur à la navigation est généralement attribuée, dans la Grande-Bretagne, à M. Henry Bell, et dans les États-Unis, à M. Fulton. Ces deux hommes furent certainement les premiers qui firent connaître d'une manière générale le moyen de naviguer par la vapeur. M. Fulton construisit en 1807 un vaisseau dans la baie d'Hudson, et M. Henry Bell en construisit un semblable en 1812 sur la Clyde. Mais tous deux conçurent l'idée de leur entreprise après avoir vu un bâtiment à vapeur construit par feu M. Patrick Miller et feu M. James Taylor de Cumnock. C'est à ces deux individus, en effet, et en particulier à ce dernier, qu'appartient le mérite de cette importante invention.

M. Miller, d'abord banquier à Edimbourg et ensuite retiré à Dalswinton près de Dumfries, était un homme d'un esprit peu commun, et qui avait consacré la plus

grande partie de ses travaux aux expériences mécaniques. Vers l'an 1745 il s'engagea dans une entreprise ayant pour but l'application des roues aux vaisseaux.

Dans cette même année, M. Miller demanda pour ses deux fils un précepteur qui, aux connaissances littéraires, joignit celles de la mécanique; on lui recommanda M. James Taylor comme un homme avec lequel il pourrait discuter sur toute espèce de sujet. M. James Taylor avait fait ses études en médecine; il avait un goût passionné pour la géologie, la minéralogie, la chimie et la mécanique. Il entra avec empressement dans les vues de M. Miller, et l'aida dans la construction d'un double vaisseau ayant des roues intermédiaires mises en mouvement par un cabestan tourné par des hommes. On fit marcher ensemble ce bateau et un autre mis en mouvement par des rames. Bientôt le bateau à roues laissa derrière lui le bateau à rames; M. Taylor fut convaincu de l'utilité des roues; mais ayant observé que les ouvriers étaient presque épuisés par le mouvement continu qu'ils avaient dû imprimer aux roues, il pensa qu'il fallait employer un pouvoir bien supérieur à la force humaine. Dans une conférence qu'il eut à ce sujet avec M. Miller, celui-ci fit cette réponse: « Je pense comme vous; en ce moment je m'occupe de trouver le pouvoir que vous désirez. Mon but est de combiner la force naturelle du vent et de la mécanique; maintenant que vous comprenez bien le sujet, voyons si en joignant nos idées nous pourrons parvenir à notre but. »

Après cette conversation, M. Taylor examina tous les pouvoirs mécaniques employés jusqu'alors; mais il ne trouva pas moyen de les appliquer. Enfin la vapeur se présenta à son esprit. D'abord étonné lui-même de la hardiesse d'une telle pensée, en y réfléchissant bien mûrement, il eut la conviction que la chose était possible.

En communiquant son idée à M. Miller, il trouva dans celui-ci plus d'étonnement

pour la nouveauté de la conception que de confiance dans la possibilité de l'exécution. Cependant, après plusieurs conversations, M. Miller céda à son opinion et le pria de faire le dessin du mécanisme pour appliquer son système aux roues du bateau.

M. Taylor ayant fait le plan de sa machine, M. Miller s'engagea à subvenir aux frais, pourvu qu'ils ne s'élevassent pas à une somme trop considérable.

Quand tout fut prêt, M. Taylor, accompagné du mécanicien Symington, se rendit, en octobre 1788, à Dalswinton, et l'expérience eut lieu en présence de M. Miller et d'un grand nombre de spectateurs. Le bâtiment était double, et la machine, qui avait un cylindre de quatre pouces, était placé sur le pont. L'expérience commença, le bateau fut poussé par un mouvement rapide, et le succès surpassa l'espérance; le bâtiment parcourut un espace de cinq milles en une heure, et toute crainte sur les dangers et la fragilité des machines s'évanouit. Au nombre des spectateurs était M. Monteath de Cloburn, dont le suffrage se prononça avec beaucoup d'enthousiasme. L'expérience fut répétée le jour suivant, et toujours avec le même succès. Le *Dumfries-Journal* en publia tous les détails; mais comme M. Miller était plus en évidence par l'application primitive de l'invention des roues et par les avances de fonds qu'il fit à lui seul, ils lui attribuèrent naturellement le mérite de l'invention. Or, M. Taylor, qui avait fait exécuter la machine sous ses yeux et avec sa direction, était connu dans tout le pays comme le véritable inventeur.

En 1790, une autre expérience fut tentée avec une machine de calibre ordinaire, construite par le mécanicien Symington, ayant un cylindre de dix-huit pouces; mais la faiblesse des roues n'était pas en harmonie avec la puissance de la machine; elles ne résistèrent que peu de temps. D'autres roues ayant été faites sur un plus fort modèle, une nouvelle expérience eut lieu la même année; le bateau fit sept milles à

l'heure. Les détails de toutes ces expériences, détails rédigés par lord Cullen, furent publiés dans les journaux d'Edimbourg, en février 1790. Quelques différences d'opinions sur les machines de Symington, quelques reproches faits par M. Miller à M. Taylor sur la quantité de frais, suspendirent pendant deux ans des travaux si bien combinés. En 1790, M. Taylor chercha à livrer son invention au continent. Des efforts impuissants furent faits par M. Ferguson pour attirer sur elle l'attention de la cour de Vienne.

Après plusieurs années d'indifférence de la part de M. Miller et de découragement de la part de M. Taylor, le courage de Symington se réveilla, et avec les secours de lord Dumbar il construisit un vaisseau sur le canal de Forth et Clyde; mais il en fut empêché par la compagnie propriétaire du canal, par le motif que le bateau en dégradait les bords. Peu après il proposa au duc de Bridewater d'introduire la navigation à la vapeur dans le canal du noble duc. Taylor et Miller allaient prendre des mesures pour empêcher cet étranger de s'approprier leur invention commune, quand la mort du duc et l'abandon de l'entreprise leur évitèrent cette peine.

Quelque temps après, M. Fulton, des États-Unis, accompagné de M. Henry Bell, visita le bâtiment construit par Symington sur le canal Forth et Clyde. La conséquence fut que M. Fulton construisit, en 1807, un bâtiment sur l'Hudson, et que M. Bell en construisit un semblable sur la Clyde, en 1812. Ce furent bien certainement les deux premiers bâtiments de ce genre livrés au service public dans les deux parties du monde. Ainsi, quand toutes les difficultés primitives sont surmontées, quand la barque est prête, c'est alors que deux individus également étrangers au projet viennent s'en approprier la gloire. Certes, le service qu'ils ont rendu est grand; ils ont surmonté grand nombre de difficultés; mais il est incontestable qu'ils doivent à M. Taylor l'idée primitive de l'exécution et de l'invention.

En effet, M. Taylor est maintenant tellement connu comme l'auteur véritable par la notoriété publique et par les nombreuses lettres des personnages éminents qui demeuraient sur les lieux, que le gouvernement a accordé une pension à sa veuve.

NICHOLSON-BROWN.

LES VERTUS SONT SOEURS.

Il y avait autrefois un chevalier qui, après avoir passé sa jeunesse à chevaucher par monts et par voies, vivait maintenant retiré dans son castel avec ses filles, Béran-gère, Yolande et Sybille. Il était veuf, et les trois damoiselles se trouvèrent sous la surveillance de dame Gertrude, nourrice de défunte la châtelaine.

A présent vieille femme grondeuse, insouciant, distraite et presque avengle, aussi remplissait-elle fort mal l'emploi difficile de gouvernante, ne sachant inspirer à ses élèves ni respect ni affection.

Quant au chevalier Bureau de Fondre-cœur, tout entier au chagrin de se voir sans héritier et de ne pouvoir plus courir périlleuses aventures, il prenait peu de souci de ses filles qui, de cette façon, s'élevaient à peu près seules.

La nature bienveillante à leur égard leur avait octroyé figure agréable, bon cœur et gentille provision d'esprit; mais mal dirigées, sans conseils ni exemples il ne restait vestige de ces bonnes qualités; tandis que les défauts avaient crû comme de mauvaises herbes, vite et abondants. Elles étaient

pareuses, acariâtres, volontaires, sales et coquettes, toutes trois à qui mieux mieux; ne mettant de zèle qu'à se surpasser mutuellement en sottise et en ignorance. Si le bon chevalier eût pris la peine de regarder un peu autour de lui quand il rentrait de chasser au faucon ou d'assister à la passe d'armes voisine, il se serait promptement aperçu des nombreuses imperfections des jeunes filles; mais dédaignant pareille bagatelle, il les laissait agir comme bon leur semblait, pourvu qu'elles ne lui demandassent pas grand argent et qu'elles ne l'étourdissent pas de leurs disputes fraternelles; car j'ai oublié de vous dire qu'elles ne savaient pas de passe-temps plus agréable que de se quereller, inoccupées et maussades qu'elles étaient toujours. Il est vrai de dire, pour les excuser tant soit peu, que la vie qu'elles menaient n'avait rien de bien attrayant. Le chevalier, pauvre comme Job, fier comme un Saint-Georges, n'aurait jamais trouvé moyen d'équiper convenablement trois damoiselles pour les faire paraître honorablement aux tournois ou à la cour de madame la reine, et pour sa part de paradis il ne se serait décidé à les présenter sans une parure et une suite dignes de leur naissance. Pour obvier à ces deux inconvénients, le digne baron jugeait à propos de ne jamais les faire sortir des murs crénelés et fortifiés du vieux castel. Libre à elles de s'y ennuyer et de se disputer de vieilles robes qui avaient jadis appartenu à leur mère, qu'elles tiraient souvent au sort, et dont elles se revêtaient pour passer fièrement devant quelques serfs et vassaux que des affaires d'intérêt menaient au castel, et qui, pour voir leurs châtelaines chétivement vêtues et mal soignées dans leurs atours, ne les saluaient pas avec moins de respect.

Avec de l'ordre et de l'adresse, les jeunes filles auraient encore tiré parti de ces antiques étoffes richement brodées; puis en filant, en maniant habilement les soies et les laines, elles se seraient composées de jeunes et fraîches toilettes. Mais, nous l'avons dit,

elles étaient paresseuses et malpropres, par conséquent sans goût. Plus les années venaient, plus grandissait leur fâcheux caractère; car de nouvelles plaintes se mêlaient à leurs gémissements de vieille date. Bérangère, l'aînée, courait après ses vingt ans; ses sœurs la suivaient de près; elles savaient par les propos de leurs chambrières que les filles de tel et tel chevalier venaient d'épouser, l'une un jeune et puissant seigneur, l'autre un vaillant paladin, la troisième un gentil troubadour; et elles, d'époux pas même l'ombre! «Et comment en viendrait-il!» s'écriaient elles dans leur dépit; savait-on seulement qu'elles existaient. Si parfois, assises sur la tourelle du vieux manoir, elles voyaient passer un chevalier, il tournait à peine les yeux de leur côté, ignorant qui elles étaient et trop loin pour remarquer leur beauté, et si le hasard en menait jamais un au castel, un le plus qu'elles pussent espérer, que serait-ce pour trois qu'elles étaient à marier?

Quand elles essayaient d'amener leur père à parler sur ce sujet, la conversation n'allait pas loin, car dès les premiers mots le baron répondait: «Il y a des cloîtres, retraites honorables pour de nobles filles.» Et comme celles-ci ne se sentaient nul goût pour le convent, elles se taisaient aussitôt; ce qui leur était d'autant plus facile, que le sire de Fondrecœur n'avait nul penchant à la controverse, et que quand arrivaient les reproches, il imposait silence aux trois plaignantes.

Cependant, un soir il rentra plus jovial que de coutume; il se fit apporter une bouteille de bon vin, et tandis qu'il la vidait il se prit à dire:

«Or çà, mes filles, qu'on se rende gracieuses et avenantes; il arrive demain un épouseur.

— Vrai, mon père, dirent à la fois les trois damoiselles, un épouseur!

— Oui, le fils d'un ancien frère d'armes qui vient de me faire savoir que, désirant prendre femme, il la veut de ma lignée, sa-

chant que c'est une bonne et ancienne souche, ajouta le chevalier en se redressant.

— Ah ! ah ! fit aussitôt Bérangère, ceci me regarde en qualité d'ainée.

— Voyez la péronelle, répondit vivement Yolande, pour un an qu'elle a de plus que moi, faut-il qu'elle s'imagine que le chevalier va la prendre sans hésiter ? et s'il me préfère ?

— Vraiment, riposta la blonde et fraîche Sybille, vous êtes plaisantes de m'exclure du concours ; ne suis-je pas en âge de prendre époux ? Qui sait même si le noble seigneur ne me choisira pas, pour cela même que je suis la plus jeune ?

— Petite vaniteuse, s'écrièrent les deux ainées, elle voudrait lutter avec nous, comme si mon père songeait à l'établir avant moi, dit Bérangère ?

— Belle femme de ménage, ajouta Yolande.

— Vous êtes jalouses, reprit Sybille. »

Et les trois caillettes donnant essor à leur langue malignement effilée se disputèrent le mari à venir comme elles tiraient chacune à elle les lambeaux d'une robe fanée ne pouvant servir à parer qu'une seule beauté. A la fin, le père impatienté de ce flux de paroles frappa du pied.

« Qu'on se taise, dit-il, où je ne laisse pas arriver l'épouseur. Du reste, si vous n'aviez laissé achever, vous auriez su que ces paroles sont inutiles ; le chevalier ne tient pas à l'âge, pas à la beauté, il veut choisir non la plus spirituelle, mais la moins coquette, la plus simple. »

Ces mots arrivèrent comme toutes trois se creusaient la tête pour imaginer quelle brimboriole ajouterait à leurs charmes. Ils leur firent changer de batteries, et chacune se retira en se disant à part : « La plus simple, la moins coquette ! Mes sœurs seront bien fines si elles montrent autant de bonhomie, autant d'horreur pour la toilette que moi. »

Et le lendemain, le pont-levis du castel s'abaissa pour laisser entrer le sire Roger de Balencroix, son écuyer et son petit page.

Les trois sœurs accoururent aux travées de leur chambrette pour le voir passer. Il leur sembla bien beau ; mais, selon la réserve de ces temps éloignés, elles n'osèrent se présenter devant lui avant que leur père les demandât ; elles oublièrent à cet instant leur mésintelligence ordinaire pour jaser entre elles d'un événement faisant si grande diversion à leur vie monotone.

Enfin l'heure du diner sonna ; les trois jeunes filles parurent dans la vaste salle à manger. Avec courtoisie et respect Roger salua les filles de son hôte, paraissant frappé de leur beauté, mais de compliments, pas un. Il se contentait, tout en racontant ses combats et aventures ; de jeter de temps en temps un coup d'œil sur les demoiselles ; il fut fâché de les trouver peu soignées dans leur mise ; car pour écarter toute idée de coquetterie, elles avaient affecté moins de recherche encore qu'à l'ordinaire. « Oh ! oh ! pensa Roger, je n'aime point une femme qui ne songerait qu'à sa toilette, mais je la veux gracieuse et propre ; si elle est propre, elle est soigneuse ; si elle est soigneuse, elle est économe ; si elle est économe, elle est travailleuse ; si elle est travailleuse, elle doit être gaie et d'humeur facile ; car les vertus sont sœurs ; mais attendons pour juger. »

Au repas, la conversation s'anima, les trois sœurs s'enhardirent, voulant chacune frapper la première un coup décisif ; on n'était pas encore à moitié du diner, qu'elles avaient déjà trouvé moyen de répéter dix fois qu'elles ne pouvaient supporter la toilette, qu'elles ne prisait rien tant qu'une modeste simplicité ; qu'une femme est toujours belle quand elle est sans art, et Roger demeurait réservé. Le bavardage des trois sœurs lui déplaisait. « Il y a là bien de l'affectation, » se dit-il, d'autant mieux qu'il surprenait Bérangère tournant agréablement les yeux chaque fois qu'il la regardait, puis se posant majestueusement pour être admirée. Yolande passait sans cesse ses doigts dans ses longs et noirs cheveux pour en faire remarquer la beauté, et il

semblait qu'elle se souriait complaisamment, tandis que Sybille, plus vive, plus étourdie que ses sœurs, oubliait à chaque instant son rôle et laissait percer son désir de plaire, son amour pour le luxe, les bijoux et les riches atours. Coquettes et sans ordre! pensait Roger! quelles ruine-maisons, et puis comment sont-elles élevées? je ne vois ni luth, ni fuseaux, seraient-elles désœuvrées? Et il se grattait l'oreille, mais désirant se tromper, il résolut de tenter une nouvelle épreuve. Le lendemain comme on devisait en commun, Roger dit en riant: « Voyons, belles damoiselles, si une bonne fée vous octroyait un don, que choisiriez-vous?

— Moi, s'écria Sybille, je souhaiterais les richesses pour avoir de beaux bijoux et de magnifiques parures. »

En même temps Yolande disait: « Je demanderais un haut rang pour voir tout le monde abaissé devant moi. »

Bérandère aperçut le front du chevalier qui se rembrunissait à ces réponses impolitiques. Ses sœurs se mordaient la langue. Alors d'un air humble et modeste elle répondit: « Je voudrais être sans beauté pour passer inaperçue et oubliée.

— Est-ce du fond du cœur, belle damoiselle, que vous feriez ce vœu? » dit en souriant le malin chevalier; car il n'était pas dupe de la petite ruse hypocrite de Bérandère, dont le moindre coup d'œil démentait cette sublime humilité. Elle vit qu'elle s'était aussi prise au piège et rougit.

Toutes trois rentrèrent dans leur appartement silencieuses et inquiètes, elles ne trouvèrent même pas la force de se quereller. Le lendemain en entrant dans la grande salle, elles n'y trouvèrent que leur père, et apprirent de lui que le chevalier Roger de Balencroix venait de quitter le castel, suppliant son hôte de l'excuser, mais qu'il sentait ne pouvoir rien pour le bonheur de ses filles.

Les trois sœurs demeurèrent stupéfaites.

« Parti! dit Bérandère.

— Partit ajouta Yolande,

— Oui, parti, fit Sybille en colère, et c'est votre faute avec vos hypocrisies.

— C'est bien plutôt la tienne avec tes indiscretes réponses. » Et leur désappointement éclata en amers reproches, jusqu'à ce que le baron, déjà fâché et sombre, les fit taire en les accusant à son tour d'avoir éconduit le fils d'un ancien ami.

Cet incident ajouta à la mauvaise humeur des trois sœurs, d'autant plus qu'elles mouraient de peur qu'il ne se présentât plus de fils d'un vieux frère d'armes.

Cependant au bout de trois mois, le baron, encore à souper, envoya quérir une bouteille de son bon vin; les damoiselles se firent un signe; effectivement, tout en buvant, il dit à ses filles qui se faisaient gracieuses: « Demain arrive un nouveau prétendant; le roi qui se souvient de mes nombreux services, m'envoie un de ses plus illustres guerriers, me priant de lui accorder la main de l'une de vous, et le jeune homme a joint un message à celui de notre gracieux souverain pour me dire de ne prendre nul souci de la dot, qu'il ne demandait ni richesse, ni beauté, et qu'il vient prendre une femme dans une pauvre famille, parce qu'il la veut ménagère, laborieuse et habile à conduire un ménage.

« Ah! dirent à la fois Bérandère, Yolande et Sybille, on ne m'y prendra pas à demeurer oisive, je veux à moi seule faire la besogne pour qu'il ne reste plus à mes sœurs aucun moyen de s'occuper. » Et toutes trois envoyèrent secrètement leur chambrière à la ville voisine quérir des laines, des canevas pour faire de la tapisserie. Dame Gertrude remit en ordre les vieux rouets de feu leur mère, et tout chargés de leur lin, ils furent portés à la salle de compagnie.

Le lendemain parut le paladin Boëmond de Roquencourt, plus beau, plus jeune, plus richement vêtu, avec plus brillante suite que Roger. Lorsqu'on l'aperçut arrivant de loin, les trois sœurs se précipitèrent à l'ouvrage, et quand on introduisit ce

noble seigneur, Bérangère visitait la basse-cour. Yolande aidait les varlets à dresser le couvert, et Sybille filait. « Quel touchant tableau, se disait à part le vaillant Boëmond, que ces jeunes filles déjà si jolies, sont embellies par la vie active qu'elles semblent mener! » Et il se voyait embarrassé de choisir entre les trois.

Quand arriva le moment de diner, pas une ne se trouvait là; il fallut les faire demander par trois fois. « Allons donc, dit le vieux baron lorsque enfin elles se présentèrent.

— Excusez-nous, mon père, dirent à la fois les trois damoiselles.

— Je ne viens que d'achever le fromage que voici.

— Je ne pouvais quitter avant d'avoir rangé l'argenterie que je viens de nettoyer.

— J'avais juré de filer jusqu'à mon dernier brin de lin avant le repas. » Et toutes trois s'assirent sans plus parler.

Le paladin émerveillé en perdit l'appétit. « Cependant, songeait-il, j'aimerais mieux que ces détails de ménage fussent si bien prévus, que personne ne pût en être, sinon gêné, même informé. » Et puis il remarquait avec peine un certain abandon dans la toilette des jeunes filles; leurs cheveux parfaitement relevés n'avaient certainement pas été brossés à fond. Sur leur cou blanc comme neige se dessinaient des raies de poussière; on voyait çà et là des taches sur leur jupe, et leurs pieds mignons semblaient mal faits dans des chaussures larges et éculées. « Sans doute, pensa Boëmond que leurs nombreuses occupations, augmentées par l'arrivée de tant de gens, ne leur ont pas permis de faire un tour à leur chambre; attendons pour juger. »

A table, Bérangère s'empara hardiment du grand couteau à découper qu'elle maniait pour la première fois, et dépeçant tant bien que mal les différents mets, elle en envoya d'abord aux convives, puis fit la part aux varlets assis au bas bout de la table. Mais sa maladresse attestait de son

manque d'habitude; elle jeta une moitié de chevreuil sur la table et fit voler de la sauce sur sa robe et sur le pourpoint du chevalier.

Pendant ce temps, Yolande, qui s'était levée pour inspecter le buffet, cassait un vase de grand prix, mêlait ensemble deux liqueurs différentes, et Sybille s'oubliait et rêvait, la tête nonchalamment posée sur sa main et le coude sur la table. « Qu'est-ce à dire? se demanda Boëmond inquiet; ce n'est pas là ce que j'attendais; quand il rentra dans la grande salle après le repas, les trois sœurs travaillaient déjà; mais il remarqua que Sybille ne pouvait venir à bout de charger sa quenouille; Yolande cassait à chaque instant ses laines sans commencer la fleur dessinée sur l'étoffe, et Bérangère ne trouvait pas à nouer convenablement ses soies. Le chevalier monta tristement à sa chambre. « J'ai des sœurs travailleuses et actives, disait-il, mais les soins du ménage n'excluent pas le soin d'elles-mêmes; et puis quelle adresse, quelle grâce à tout ce qu'elles font! il y a plaisir à les voir tourner le rouet et manier l'aiguille. » Et il s'endormit soucieux. Le lendemain l'aurore perçait à peine, qu'il fut réveillé par des voix de jeunes filles se parlant entre elles en passant vite dans le corridor. « Nous sommes en retard, disaient-elles; les varlets sont levés; les vaches vont aux champs, allons, mes sœurs à la besogne. » Et peu après Boëmond se mettant à sa fenêtre, les vit aller, venir, se heurtant tout ahurés; on eût dit des âmes en peine. Boëmond commençait à avoir quelque soupçon qu'on jouait là une comédie. En descendant, il passa devant l'appartement entr'ouvert des trois sœurs, il lui prit envie d'y entrer, il hésitait; ce moyen indiscret de connaître la vérité lui répugnait. « Cependant, pensa-t-il, les habitudes intimes d'une jeune personne sont un indice certain de leur caractère, les chambres de ces laborieuses damoiselles doivent être de vrais bijoux; le travail conduit à l'ordre, l'ordre

mène a l'économie, l'économie donne le moyen d'être charitable; les vertus sont sœurs.» Et il entra.

.... Quelle vue, bon Dieu ! les vêtements de la nuit épars sur le parquet, la tenture de tapisserie tachée d'huile et de graisse, les ustensiles de toilette non rangés et dégoûtants, les vases ébréchés.... Le paladin se sentant mal au cœur d'un tel désordre s'enfuit au plus vite, donnant ordre à son page de seller les chevaux. Le vieux baron aborda Boëmond et l'invita à venir prendre le repas du matin. Mais celui-ci s'en défendit, et prétextant un vœu anciennement fait, qui le forçait à se rendre à certaine abbaye, il s'achemina vers la grande porte. Les trois sœurs le virent s'éloigner; les bras leur en tombèrent. « Lui aussi s'en va, s'écrièrent-elles, et pourquoi, mon Dieu ! ce n'est pas notre faute, car nous pouvons nous rendre le témoignage que nous n'aurions pas même pu tenir à cette vie agitée; » et elles pleurèrent. Sybille seule commençait à songer qu'il est peut-être plus facile d'acquiescer des vertus que de les jouer au naturel: elle devinait que les deux prétendants n'avaient pas été leurs dupes, et résolut d'essayer si avec quelque peine, il ne lui serait pas possible de posséder les qualités qu'elle feignait inutilement d'avoir. Comme elle mûrissait ce projet, arriva un troisième époux. Un voisin du baron lui envoya son fils unique, mélancolique et paisible jeune homme, voulant entrer dans les ordres parce qu'il n'imaginait pas trouver la femme douce, candide, bonne qu'il rêvait pour sa compagnie. « Vos filles sont belles, écrivait le voisin, et sans doute bien élevées; peut-être que, voyant de si charmantes personnes, mon fils s'attachera à l'une d'elles et renoncera à son fatal projet. » Il fallut voir l'air prévenant, le front serein que se composèrent les sœurs quand leur nouvel hôte fut arrivé, elles forcèrent la souris à demeurer constamment sur leurs lèvres; elles se firent de petites voix flûtées et caressantes; elles inventèrent des noms tendres pour se don-

ner entre elles, elles se faisaient de continuelles amitiés; le bon Manuel en avait les larmes aux yeux. « Quels anges ! disait-il ; ce serait une béatitude que de passer sa vie avec ces jeunes damoiselles. » Et il ne pensait déjà plus tant à être prêtre. Mais voilà qu'un matin, en entrant dans le salon plus tôt que de coutume, il trouva Bérangère le visage rouge, les yeux enflammés, les lèvres tremblantes, et devant elle une pauvre servante pleurait. En voyant Manuel, Bérangère pâlit, et s'efforça de calmer sa colère; mais le jeune homme se dit : « Ce n'est pas cette méchante femme que j'épouserai jamais. » Le reste du jour, il portait de temps à autre ses regards sur Bérangère, alors calme, mais il ne pouvait oublier de l'avoir vue hors d'elle, et dans les fréquents coups d'œil qu'il jetait du côté où travaillaient les trois sœurs, il les surprit tantôt s'arrachant avec humeur un écheveau de soie, tantôt se jetant à voix basse de dures paroles. On aurait dit qu'elles grinçaient des dents, puis en s'apercevant que Manuel les regardait, le sourire de commande revenait.

« Ce n'est pas là ce qu'il me faut, » se dit Manuel, s'acheminant vers le parc, où il s'abandonna si bien à ses rêveries, qu'il en oublia de rentrer dîner; la nuit approchait qu'il errait encore loin du castel; alors un bruit glapissant et désagréable lui fit prêter l'oreille. C'étaient des voix de femmes, mais des voix de colère et de sarcasme, des éclats de rire ironiques, des paroles mordantes; il y avait quelque chose de révoltant dans ce diapason d'accents irrités. Manuel s'approchant, écarta doucement une charmille, et reconnut.... horreur ! il reconnut les filles de son hôte.... Le doux jeune homme se crut en enfer : il se signa et se prit à fuir, sortant du castel sans même prendre congé du baron.

Ce nouvel exemple acheva de fortifier Sybille dans son projet de réforme; elle jura de s'arracher la langue chaque fois qu'elle se sentirait envie de dire quelque chose de méchant. Elle s'enferma seule

dans sa chambre pour perdre l'habitude des querelles; elle fit venir de la ville une jeune ouvrière qui lui apprit toutes sortes de travaux de femme. Le vieux chapelain lui aida à connaître les plantes et à panser les blessés; elle s'assujettit peu à peu à l'ordre, au rangement, elle s'accoutuma à surveiller les domestiques, à prendre note des dépenses. Cette nouvelle vie lui sembla d'abord dure; elle fut souvent découragée, elle eut des jours de rechute, mais à la fin, le ferme vouloir l'emporta, et en moins d'un an, elle en fut à rougir de ce qu'elle avait été. Les sœurs en voyant ce changement se moquèrent d'elle. Elle les laissa dire et n'en continua pas moins ses efforts.

Il ne restait plus rien en elle des anciens penchans, quand des bûcherons amenèrent un jour au castel un pauvre troubadour qu'ils venaient de trouver lâchement assassiné. A cette vue, les jeunes filles se sentirent touchées; mais Sybille eut plus qu'une stérile pitié à donner au mourant. Elle le pansa, elle le soigna, et grâce à sa sollicitude, le troubadour fut bientôt en état de remercier sa jeune libératrice qui, selon les mœurs du temps, assise près de son lit, cherchait à l'amuser en lui chantant quelques lais alors à la mode, en lui lisant des passages du roman de *la Rose* ou autre fabliau, et quand il souffrait elle filait en silence. Ses sœurs partagèrent d'abord les soins que Sybille donnait au blessé; mais leur maladresse les rendait importunes, leur impatience faisait mal au malade. Et puis elles lisaient mal; elles ne savaient par cœur aucun lai d'amour, de sorte qu'il ne pouvait dissimuler sa joie quand sa chère Sybille revenait près de lui. Béragère et Yolande en conçurent de la jalousie, et leur compassion se changeant en haine, elles se prirent à détester, à mépriser l'humble troubadour, reprochant à leur sœur d'oublier son rang en devisant amicalement avec lui, affectant des airs de dédain quand elles le rencontraient pâle et faible, se prome-

nant dans le parc. Elles en vinrent à supplier leur père de renvoyer cet aventurier dont on ignorait le nom et la naissance, et qui peut-être était un espion ou un malfaiteur. Et tandis que l'envie les rendait injustes, Sybille s'attachait de plus en plus au troubadour, et (toujours selon les mœurs du temps) le troubadour déclarait à la jeune fille qu'il l'aimait. « Voulez-vous partager la vie avec moi? lui disait-il. Je chercherai à vous la rendre heureuse et douce. » Et elle répondait : « Parlez à mon père : s'il vous accorde ma main, je vous confierai volontiers le soin de mon bonheur; mais un vain orgueil s'opposera peut-être à notre union.... » et de peur de blesser son ami Sybille n'achevait pas. « Je vous comprends, dit le ménestrel; or, je ne veux pas que votre bonté pour un pauvre trouvère vous soit un sujet de chagrin. Je vais partir, et, s'il plaît à Dieu, je reviendrai quand mon nom et mes exploits auront quelque renommée. » Prenant congé de la jeune fille dont il emportait les *couleurs*, il quitta le castel hospitalier. Sybille versa quelques larmes quand elle le vit s'éloigner, et ensuite demeura triste. Ses sœurs la raillèrent de son amour pour un aventurier; elles lui reprochaient la bassesse de ses sentimens, tandis que, dans leur intérieur, elles mouraient de rage en pensant que leur cadette avait enfin touché un cœur d'homme.

A quelques jours de là, comme elles se promenaient un soir sur la plate-forme des remparts, elles aperçurent de loin une nombreuse escorte qui s'avançait au galop vers le castel. Pensant que ce devait être quelque noble comte ou duc, elles s'arrêtèrent surprises, quand un page, se détachant du cortège, accourut vers le pont-levis, disant que le chevalier Raoul de Champfleury, baron de Faucompré, grand-sénéchal de Monseigneur le Roi, demandait à entrer. Je vous laisse à penser l'agitation des deux sœurs qui crurent en devenir folles. Maintenant Sybille, plus grave et

moins frivole, méprisait cette curiosité oisive, seul passe-temps de ses sœurs. Le chevalier arrive pour recevoir convenablement l'illustre visiteur. D'abord défilèrent les hommes d'armes, puis les pages, les écuyers, enfin le sénéchal, montant un superbe coursier qu'il faisait caracolier avec grâce. Quand il fut près des habitants du manoir, il sauta légèrement de cheval et vint tomber aux pieds de Sybille qui poussa un cri.... elle venait de reconnaître dans ce puissant baron son troubadour qui, je n'ai pas besoin de vous le dire, arrivait en grande pompe demander au vieux chevalier la main de sa fille. Grande fut la jalousie de Bérangère et de Yolande; poignants furent

leurs regrets de s'être méprises sur le rang de l'obscur troubadour. D'abord elles pensèrent en mourir de chagrin ; ensuite elles se décidèrent à prendre leur parti et à profiter des fêtes qu'amenèrent les noces brillantes de Sybille. La jeune épousée les combla de présents, et, mieux que cela, leur apprit son secret pour trouver à leur tour un mari. Comme elles se récriaient sur la difficulté de l'entreprise : « Commencez, leur dit-elle; attachez-vous seulement à déraciner un défaut et à acquérir une qualité; les autres viendront d'elles-mêmes : les vertus sont sœurs.

M^{me} VICTORINE COLLIN.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Elle n'est plus ! le ciel nous l'a ravie !
 Nous la pleurons ; mais regrets superflus !
 Elle a quitté le doux champ de la vie ;
 Elle n'est plus !

Comme s'élève une jeune pensée,
 Naissait la fleur de ses traits ingénus :
 Comme un sourire elle s'est éclipsée,
 Elle n'est plus !

Nous la cherchons dès que la fraîche aurore
 Blanchit des monts les sommets chevelus ;
 Le jour, la nuit, nous la cherchons encore :
 Elle n'est plus !

Quatre printemps composaient tout son âge ;
 Son sein couvrait le germe des vertus ;

De l'innocence il reflétait l'image ;
 Elle n'est plus !

Ces pleurs donnés à son ombre fidèle,
 Pour elle sont les premiers répandus ;
 Ces tristes pleurs seront ignorés d'elle :
 Elle n'est plus !

Son âme au sein de la gloire céleste
 Goûte à longs traits le bonheur des élus :
 D'Evelina le seul tombeau nous reste.
 Elle n'est plus !

ALBERT MONTÉMONT.

PRINCIPAUX SOUVERAINS

DE L'EUROPE.

ÉTATS.	SOUVERAINS.	TITRES.	DATES.		ARMÉES.
			De leur naissance.	De leur avènement.	
Autriche.	Ferdinand.	Empereur.	17 avril 1793.	3 mars 1835.	271,400
Bade.	Léopold.	Gr.-Duc.	29 août 1790.	30 mars 1830.	10,000
Bavière.	Louis I ^{er} .	Roi.	25 août 1786.	13 octobre 1825.	35,800
Belgique.	Léopold I ^{er} .	Roi.	16 décemb. 1790.	4 juin 1832.	47,000
Danem ^{ck} .	Frédéric VI.	Roi.	28 janvier 1768.	13 mars 1808.	30,858
Espagne.	Isabelle II.	Reine.	10 octobre 1830.	29 septem. 1833.	90,000
Etat del'E.	Grégoire XVI.	Pape.	18 septem. 1765.	2 février 1831.	7,400
France.	Louis-Philippe I ^{er} .	Roi.	1 octobre 1773.	9 août 1830.	500,000
Gr.Bretag	Guillaume IV.	Roi.	21 août 1765.	26 juin 1830.	102,283
Grèce.	Othon I ^{er} .	Roi.	21 juin 1785.	7 mai 1832.	11,800
Hanovre.	<i>Voy. Grande-Bretagne.</i>				13,05 f
Hollande.	Guillaume I ^{er} .	Roi.	24 août 1772.	16 mars 1815.	26,800
Modène.	François IV.	Duc.	6 octobre 1779.	9 juin 1830.	1,780
Parine.	Marie-Louise.	Archiduc.	12 décem. 1791.	"	1,800
Portugal.	Maria II.	Reine.	4 avril 1819.	2 mai 1826.	29,645
Prusse.	Frédéric-Guillaume III.	Roi.	3 août 1770.	16 novem. 1797.	162,600
Russie.	Nicolas.	Empereur.	6 juillet 1796.	1 décem. 1825.	7 0,000
Sardaigne.	Charles-Albert.	Roi.	2 octobre 1798.	27 avril 1831.	46,857
Saxe.	Jean.	Roi.	"	"	12,000
D.-Sicules.	Ferdinand II.	Roi.	12 janvier 1812.	8 novem. 1830.	51,510
Suède.	Charles XIV Jean.	Roi.	26 janvier 1764.	5 février 1818.	45,201
Toscane.	Léopold II.	Gr.-Duc.	3 octobre 1797.	18 juin 1824.	4,000
Turquie	Mahmoud II.	Empereur.	20 juillet 1785.	28 juillet 1808.	300,000
Wurtemb.	Guillaume.	Roi.	21 septem. 1781.	30 octobre 1816.	13,955

La Suisse est une république fédérative composée de 22 cantons, qui ont chacun leur gouvernement et leurs lois à part.

Les Etats-Unis d'Amérique se composent de vingt-quatre Etats, d'un district fédéral, et de trois territoires qui n'ont pas encore une existence politique régulière. Sur une étendue de 5,384,381 kilom. carrés, ils comptent 21,800,000 habitants, et leurs revenus s'élèvent à 148,490,000. fr.

TROIS CARACTÈRES.

SCÈNES DE PENSION.

Un grand moment approchait pour les élèves de madame Valerey, la distribution des prix.

Alors les travailleuses redoublaient d'efforts.

Celles qui, dans l'habitude de compter une année si longue que jamais on n'en peut voir la fin, se laissent tout doucement aller à la paresse les premiers mois après la rentrée des classes, celles-là s'étaient réveillées un beau jour en s'écriant : « Quoi ! si tôt la distribution ! » Et maintenant elles travaillaient plus que leurs forces pour rattraper le temps perdu qui malheureusement ne se rattrape guère ; et les sottes créatures, comme il y en a tant en pension, qui ne songent qu'à mal, qui ne veulent rien faire, éprouvaient à l'approche des prix je ne sais quoi d'oppressant, et cherchaient dans leur pauvre tête vide le moyen de n'être pas tout-à-fait oubliées le grand jour, se réservant, faute de mieux, de crier à l'injustice si l'on ne récompensait pas leur ignorance et leur paresse.

Déjà quelques concours étaient clos ; mais il restait encore à composer sur plusieurs parties des études, entre autres l'histoire moderne et le style épistolaire. Toutes lisaient, relisaient leurs cahiers de notes, leurs biographies, leurs études historiques, pour se rafraîchir la mémoire sur les plus petits faits, les moindres anecdotes, et faire une brillante composition ; elles priaient avec ferveur le ciel de leur envoyer une bonne inspiration quand arriverait le moment d'écrire sur un sujet donné.

Parmi les jeunes filles de la grande classe, animées les unes d'un juste espoir, les au-

tres d'une ridicule prétention, trois avaient les droits les plus légitimes aux succès ; c'étaient Clotilde, joyeuse et spirituelle enfant, au travail facile, au bon caractère, passant avec plaisir de l'étude au jeu, et quittant sans plus d'efforts les courses folâtres, les conversations animées pour le silence des classes ; Pauline, frêle et délicate créature que le besoin de savoir dévorait, mais dont la chétive santé retardait souvent les progrès, qui ne devait ses succès qu'à un travail opiniâtre, à une persévérance sans égale, et qui de plus perdait souvent, par une timidité excessive, une méfiance d'elle-même poussée à l'extrême, le fruit de ses peines ; enfin Clara, grande et belle personne pleine de moyens, bonne enfant au fond, mais vaniteuse, fière de sa facilité, dédaigneuse pour ses compagnes, rétive avec ses maîtres, perdant souvent des places aux compositions par sa mauvaise tête, et cela fort heureusement pour les autres ; car la légère Clotilde n'aurait pu supporter l'étude sans récréation, et Pauline ne pouvait ajouter un quart d'heure de travail à ses heures déjà trop remplies pour la délicatesse de sa santé ; et si Clara n'avait eu de temps à autre de mauvaises lunes, comme le disaient ses compagnes, il eût été impossible de lutter avec elle, tant elle avançait vite quand son humeur bizarre n'y mettait point obstacle.

Et le lundi 8 août de cette année, toutes trois bien disposées, toutes trois pleines d'un bon pressentiment, attendaient avec agitation l'entrée de madame Valerey qui devait donner le sujet à traiter.

« Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ? » s'écria Clotilde taillant ses plumes, apprêtant

son papier et montrant un visage riant et heureux.

PAULINE.

Moi, je voudrais quelque chose de gai, quelque chose à traiter sur le ton de la plaisanterie.

CLARA.

Bon Dieu! quelle mouche te pique? Tu vas donner dans le plaisant, maintenant? Eh bien! moi, pour faire diversion (*d'un ton mi-comique, mi-tragique*), moi je voudrais la brise écumante, le pâle soleil d'automne, le scintillement des étoiles, et... et le croassement des grenouilles.

(*Toutes rient.*)

MADemoiselle DESPRÈS, *sous-maîtresse.*

Je vous engage à vouloir tout ce qu'on vous donnera, et à ne pas perdre votre place par de l'humeur.

CLARA.

Oh! par exemple, mademoiselle, ce n'est pas humain ce que vous dites-là. Vous touchez un sujet délicat; et si, en me mettant sur la voie de mes défauts, vous alliez me ravir ma verve, malheur, trois fois malheur sur vous! mademoiselle Desprès.

(*Les élèves rient.*)

CLOTILDE.

Fais comme moi, attends sans désirer.

UNE GRANDE.

Je sais bien à qui je souhaite la première place.

CLARA.

A toi, peut-être?

LA GRANDE.

Oh! je n'y ai pas la moindre prétention; c'est de vous trois que je parle.

TOUTES TROIS *ensemble.*

A qui, à qui, Camille?

CAMILLE.

C'est mon secret.

CLOTILDE.

Je parie que c'est à moi.

CLARA.

En vérité! Et moi donc, je ne compte pas ici?

CAMILLE.

Toujours, ce n'est pas pour toi mes vœux.

CLARA, *douloureusement.*

Ah! traîtresse! Eh bien! je m'en passerai, comme Médée; je me suffirai à moi-même. (*Elle relit en souriant quelques-unes de ses anciennes compositions.*) Je vous jure, mesdemoiselles, que je possède là de vrais chefs-d'œuvre. Voici une page, en voici une autre, puis une troisième, que madame Halida de Savignac, madame d'Abrantès même ne renieraient pas. O Dieu de la poésie, inspire-moi aujourd'hui!

PAULINE.

Qui veut réciter une dizaine de son chapelet pour que j'aie une place?

PRESQUE TOUTES.

Moi, moi, Pauline!

PAULINE.

Merci mille fois, chères petites.»

Alors la porte s'ouvrit, et madame Valerey parut. Toutes les élèves la saluèrent par des acclamations.

MADAME VALEREY.

«Eh bien! mes enfants, qui va bien faire aujourd'hui?

QUELQUES VOIX.

Moi, j'espère.

D'AUTRES, *d'un ton pleureur.*

A quoi servirait de bien faire, puisque nous n'espérons rien?

MADAME VALEREY.

Qui sait! vous pouvez rattraper vos places perdues.

LES PLEUREUSES, *secouant la tête.*

Ah! joliment!

MADAME VALEREY.

Allons, allons, du courage! Vous allez me faire la harangue de Jeanne Hachette aux dames de Beauvais pour leur inspirer

la résolution de défendre leur ville contre les Bourguignons.

CLOTILDE, *en riant.*

Ma pauvre Pauline, adieu les riantes images; et toi, Clara, pas moyen de placer ton pâle soleil ni tes grenouilles.

PAULINE.

Que veux-tu! je changerai de gamme.

(Clara pose sa plume, appuie sa tête sur sa main, sa main sur son pupitre, et boude.)

MADAME VALEREY.

Qu'avez-vous donc, Clara? (*Elle pleure.*) Mais répondez-moi, qu'avez-vous?

CLARA.

Vous avez choisi ce sujet-là, madame, pour que je perde ma place.

MADAME VALEREY.

Pourquoi désiré-je que vous perdiez votre place?

CLARA, *sanglotant.*

Je ne sais pas; mais toujours je ne puis pas le faire; il est difficile, insignifiant et nullement dans mon genre.

MADAME VALEREY.

Vos compagnes en ont-elles un autre? Du reste, plaiguez-vous à monsieur Levasseur; c'est lui qui a désiré qu'on traitât ce sujet.

CLARA.

Eh bien! il n'a qu'à venir le faire; moi je n'essaie même pas.»

Et Clara resserre plume, papier, ferme son pupitre. Madame Valerey, accoutumée à ces boutades, se contente de lui représenter qu'elle ne rendait service qu'à ses compagnes en boudant ainsi; que plus que personne elle était capable de traiter un sujet historique. Puis, voyant ses avis inutiles, elle sortit.

Alors chacune s'occupa de sa composition, mais non sans engager Clara à écrire. Ces mots bourdonnaient autour d'elle : « Clara, écris donc! — Clara, tu vas laisser le prix à Pauline. — Clara, pense à la dis-

tribution. » Et Clara dé répondre : « Tu m'ennuies, » et de toujours pleurer.

Mais au bout d'une heure, quand Clotilde se relisait déjà, que Pauline était à plus de la moitié de sa besogne, et que d'autres toujours sûres d'elles, par cela même qu'elles n'avaient ni moyens ni facilité, venaient de poser leur devoir sur la table de mademoiselle Desprès, Clara essuya ses yeux, se moucha, ouvrit son pupitre, prit son papier et se mit à commencer à écrire, murmurant des mots inintelligibles de colère et de révolte. Mais, ainsi que le lièvre, elle eut beau courir vite, elle n'était pas partie à temps; et le moment d'enlever les cahiers arriva comme elle achevait une première diction. Il fallut remettre la maudite harangue sans l'avoir corrigée, pas même relue. Alors vinrent le repentir, les pleurs, l'accusation d'injustice, etc....

Au réfectoire madame Valerey lut à haute voix les compositions sans nom d'auteur; toutes s'écrièrent : « Voilà la mieux, » et elles désignaient celle de Clotilde ou de Pauline.

Il aurait fallu un esprit plus exercé qu'on ne l'a communément à seize et dix-sept ans pour juger les éclairs de talent qui brillaient dans les lignes non corrigées de Clara; M. Levasseur, madame Valerey et ses dames déplorèrent seuls que tant de moyens fussent rendus inutiles. Quant aux élèves, elles ne virent que les négligences, les répétitions inévitables à un travail aussi prompt, et d'une voix unanime Clara perdit son prix.

D'abord vint le désespoir, puis la honte, le désir de réparer, et à la composition d'histoire Clara fut première d'emblée, laissant après elle Pauline et Clotilde se partager la seconde place. Alors, oublieuse de sa dernière mésaventure, elle reprit sa bonne humeur.

Vous savez, mesdemoiselles, combien les études sont dérangées d'heures le mois des compositions. Il n'y a plus de temps réglé;

on s'occupe spécialement d'une chose, puis d'une autre; on passe des journées entières à étudier la sonate qu'on doit jouer devant les parents rassemblés; on achève un dessin, on confectionne de charmants ouvrages à l'aiguille, et Dieu sait le tapage qui règne alors aux classes; car souvent les maitresses sont forcées de s'absenter ou trop occupées à donner un coup de main à une retardataire pour maintenir une sévère discipline, et, soit dit entre nous, les écolières sont très habiles à profiter de la moindre occasion de bavarder, mais de bavarder, ainsi que le disait une surveillante de ma pension, comme des *pies borgnes*.

Le lendemain de la composition générale d'histoire, toutes les grandes et les moyennes étaient rassemblées dans la même classe : la plupart travaillaient à l'aiguille en riant et causant; d'autres dessinaient, et Pauline, dans un coin de la salle, étudiait son piano, repassant surtout les passages difficiles.

CLARA, *dessinant sans lever la tête.*

« Pauline, quand tu auras fini cette maudite gamme, tu nous le feras savoir, que nous nous réjouissons; car tu nous ennuies à mourir.

CLOTILDE.

Penses-tu qu'elle s'amuse, la pauvre, qui est sur ces trois mesures depuis deux heures?

PAULINE, *découragée.*

Et encore je ne les sais pas.

CLARA.

Ce n'est pourtant pas difficile.

PAULINE.

Tu crois, parce qu'il n'y a rien de brillant; mais il faut une justesse d'expression que je ne puis attrapper.

CLARA, *se levant.*

Tu vas voir comme on fait ce trait. (*Elle va au piano, et, sans s'asseoir, sans hésiter, joue tout le passage avec une délicatesse remarquable. Les élèves ont suspendu leur*

travail pour l'écouter. Quand elle a fini elle se retourne d'un air content d'elle); Voilà, mes enfants, comme il faut jouer cela.

TOUTES, *s'écriant.*

Est-elle heureuse, cette Clara! Elle ne se donne pas le moindre mal; elle perd la moitié de la journée et réussit à tout.

CLARA, *avec un soupir ironique.*

Je ne me donne pas le moindre mal!... Ah! quelle injustice, quand je me consume, que je me dessèche sur le travail! Voyez ma maigreur, la pâleur de mes joues.

LES AUTRES, *riant.*

Oui, mets-toi à côté de Pauline, et nous verrons la plus pâle, la plus fatiguée.

CLARA, *d'un air dédaigneux.*

Que lui en revient-il? Réussit-elle mieux que moi et que Clotilde?

PAULINE, *avec douceur.*

Il m'en revient que je marche tout de suite après vous, ce qui est encore un honneur.

CLARA.

Ah! Pauline! tu m'attendris; je me sens venir une larme.

MADemoiselle DESPRÈS.

J'espère au moins, Clara, que vous accordez bien à Pauline d'être votre égale, et plus que vous elle a sa modestie et sa bonté.

CLARA, *d'un air revêche.*

Je ne lui veux rien ravir de ses éminentes qualités.

PLUSIEURS MOYENNES.

Si on était bien juste, Pauline serait avant toi; on devrait récompenser sa bonne volonté, son assiduité; et... d'ailleurs, j'aime autant son travail que le tien; elle approfondit plus ce qu'elle sait, et...

CLARA, *se redressant d'un air théâtral.*

Vous êtes de misérables ingrates; vous protégez Pauline, et c'est moi qui suis votre sauveur. Qui fait vos calculs, la moitié du

temps? qui corrige vos analyses, qui vous dicte des difficultés et qui vous les explique pendant les récréations? Moi, toujours moi, et vous ne m'aimez pas!

D'AUTRES VOIX.

C'est vrai, il faut en convenir, Clara est bonne compagne.

CLARA, *fièrement.*

La vérité sort de la bouche des enfants. Bien, mesdemoiselles, je suis contente de vous.

MADemoisELLE DESPRÈS.

Clara, vous faites à vous seule plus de bruit que toutes les autres.

CLARA.

C'est pour charmer leurs ennuis, à ces pauvres petites, que je vois là languir sur les difficultés. Henriette a déjà défait six fois sa bourse; l'autre gâte le coin qu'elle brode; voilà l'écran de Nanine à moitié fané, et...

MADemoisELLE DESPRÈS.

Et vous êtes étonnée que, malgré votre obligeance, vos compagnes vous préfèrent Pauline et Clotilde? Vous les molestez sans cesse.

CLARA.

Mais elles n'ont qu'à me le rendre. Tenez, voilà mon dessin; jugez et critiquez.

TOUTES.

Ah! qu'il est joli, ton dessin, qu'il est bien fait!

CLARA.

Mais critiquez donc au lieu de me flatter; vous voyez bien, mesdemoiselles, que ces chères petites m'adorent.

(Elles se mettent à rire.)

CLOTILDE, *bas à Pauline.*

Comme Clara est en belle humeur aujourd'hui!

PAULINE.

Pourvu que cela dure.

(Madame Valerey entre, suivie du professeur.)

MADAME VALEREY.

Nous venons décider avec monsieur Levasseur celle d'entre vous, mesdemoiselles, qui fera le jour des prix le tableau d'histoire.

CLARA.

Moi, madame, n'est-ce pas?

MONSIEUR LEVASSEUR, *riant.*

Vous, mauvaise tête; et si, comme l'année dernière, vous prenez la mouche la veille, et que vous nous laissiez dans l'embarras?

CLARA, *piquée.*

Eh bien! mettons que je n'ai rien dit.

MADAME VALEREY.

Il vaudrait mieux promettre de ne pas avoir d'humeur.

CLARA, *qui s'est remise à son dessin qu'elle retouche à grand revers de bras.*

Merci, madame, je ne veux pas m'en charger.

MADAME VALEREY.

Ma chère enfant, nous nous passerons de vous.

CLARA.

Il sera plaisant de voir un premier prix d'histoire céder à une autre le droit de parler sur l'histoire.

MONSIEUR LEVASSEUR.

Eh bien! donc, faites-le, ce tableau.

CLARA.

Madame ne veut pas.

MADAME VALEREY.

Ne la priez donc pas, monsieur Levasseur. Pauline, c'est vous qui ferez le tableau.

PAULINE, *tremblante.*

Moi, madame? Mon Dieu! je ne pourrai jamais parler haut; je me trouverai mal. Je vous en prie, ne m'y forcez pas.

MONSIEUR LEVASSEUR.

Allons donc, mademoiselle Pauline, plus de vigueur, plus de confiance en vous-même, que diable! Quand on est instruite comme vous, il ne faut pas avoir peur.

PAULINE.

J'essaierai, mais je ne vous répons pas de réussir.

CLOTILDE.

Madame, voulez-vous que je m'exerce aussi? Et si la force manque à Pauline, je tâcherai de la remplacer.

MONSIEUR LEVASSEUR, *frappant sur l'épaule de Clotilde.*

Voilà une bonne élève; jamais d'humeur, toujours prête à tout ce qu'on souhaite d'elle, pas suffisante, mais sans vaines terreurs; elle est sans peur comme sans reproche. Mesdemoiselles Clara et Pauline, apprenez d'elle ce qui vous manque pour être parfaites.

(Pauline sourit; Clara dessine toujours sans répondre.)

MADAME VALEREY.

Voilà qui est entendu; Pauline et Clotilde vont travailler à un tableau de l'Italie moderne comparée à l'Italie ancienne. Si d'autres veulent s'exercer aussi, nous aurons plus à choisir.

QUELQUES VOIX.

Comment lutter avec ces demoiselles?

MONSIEUR LEVASSEUR.

On essaie; vous n'avez pas d'énergie, mesdemoiselles. A votre âge! mais le sang devrait vous bouillir dans les veines. Allons, mademoiselle Clara, montrez-nous une mine radieuse et mettez-vous à l'œuvre.

(Elle secoue la tête sans sourire.)

MADAME VALEREY.

Vous lui faites trop d'honneur, monsieur, d'attacher la moindre importance à elle; ce que nous pouvons faire de plus, c'est de la laisser entièrement libre d'agir comme elle l'entendra. *(Ils sortent.)*

(Un petit moment de silence.)

PAULINE.

Je vais commencer de suite mon tableau pour faire plaisir à madame; mais je sens que jamais je n'aurai le courage de parler en public.

CLOTILDE.

Peut-être, ma chère. Mon Dieu! comment n'essaies-tu pas de prendre un peu sur toi! Mais, en tout cas, j'espère réussir, et....

CLARA.

Et... et... vous croyez bonnement que je vais vous laisser vous arroger mes droits? Pas du tout; je ferai mon tableau et je le réciterai; ainsi vous pouvez vous épargner la peine de commencer le vôtre.

PAULINE.

Il nous sera toujours utile de l'avoir fait.

Et voilà les trois jeunes filles traçant leurs méridiens, leurs parallèles, indiquant la place qu'occupait chaque peuple, chaque ville, les événements remarquables arrivés dans ces antiques contrées, les grands hommes qui y ont vécu, puis les révolutions qui ont fait disparaître ces anciens peuples et ont amené à la longue une nouvelle langue, de nouveaux habitants et des villes modernes.

Toutes trois étaient trop fortes en histoire, toutes trois avaient un style trop pur pour rester inférieure l'une à l'autre, et, en vérité, on n'aurait pu donner la moindre préférence à l'un des trois devoirs. Les jeunes personnes, debout devant la toile noire, répétaient à haute voix, au moins dix fois par jour, ce qu'elles devaient dire à la distribution. Mais Pauline ne cessait d'assurer que son ouvrage ne valait rien, et plus le moment approchait, plus elle se sentait tremblante.

Clara, contente d'elle, avait au contraire quelque chose de trop affecté dans son assurance; on remarquait une certaine emphase, une teinte de pédantisme dans le son de sa voix.

Quand on assiste aux distributions des prix dans les pensions bien tenues, qu'on admire l'ordre admirable régnant parmi les élèves, on s'étonne, mais on ignore quelle peine se sont données les sous-

maitresses pour obtenir un tel résultat, avec quel zèle elles ont stimulé les nonchalantes, comprimé les évaporées, maintenu les indociles, combien de répétitions pour les moindres choses; et c'était ce qui arrivait alors chez madame Valerey. Mademoiselle Desprès, maîtresse de la grande classe, travaillait bien avant dans la nuit pour des ouvrages qui sans elle menaçaient de n'être pas finis, et le jour suffisait à peine pour qu'elle fit répéter la sonate de l'une, la narration de l'autre; les trois tableaux surtout l'occupaient beaucoup. Sa favorite était la douce et bonne Pauline; elle aurait voulu lui donner du courage, rendre de l'assurance à sa voix, l'empêcher d'hésiter en parlant; et voyant que ses efforts seraient inutiles et que jamais Pauline ne prendrait sur elle d'occuper une heure l'attention générale, elle se rattachait à Clotilde; car, sans commettre la moindre injustice envers Clara, elle l'aimait peu. L'impertinente jeune fille l'avait souvent blessée; ces choses-là se pardonnaient, mais ne s'oublent jamais, et de tout son cœur mademoiselle Desprès souhaitait que ce ne fût pas Clara qui brillât le jour des prix. Avis aux pensionnaires ayant à se reprocher peu de soumission; elles peuvent espérer de la justice, mais aucun de ces soins affectueux qui touchent et encouragent les élèves douces et aimables.

« Clara, — avait déjà répété vingt fois mademoiselle Desprès, — Clara, ayez donc plus de naturel dans la voix; ne soyez pas si droite et si raide au tableau.

CLARA.

Vous aimeriez peut-être mieux, mademoiselle, que je me misse à balbutier comme Pauline, ou à répéter mon catéchisme comme Clotilde?

MADemoiselle DESPRÈS.

Il n'est pas question de vos compagnes; vous avez la mauvaise habitude de les mêler sans cesse à votre conduite.

CLARA.

C'est parce que je trouve qu'il y a à dire sur elles comme sur moi.

MADemoiselle DESPRÈS.

Aussi entendez-vous que je ne leur ménage pas les observations, et du moins elles tâchent d'en profiter.

CLARA.

Mais moi je m'amuse à présent, et quand il le faudra je saurai bien prendre le ton convenable.

MADemoiselle DESPRÈS.

Non; si vous vous accoutumez à mal faire, vous ne pourrez plus changer.»

Mais Clara, sans tenir compte de l'avis, continuait à déclamer avec emphase. A la fin elle fâcha tout-à-fait mademoiselle Desprès, qui jugea que cette affectation continuelle à lui tenir tête devenait d'un mauvais exemple, et promit de faire donner une sévère leçon à l'indocile Clara.

Quand madame Valerey entra dans la classe, elle lui dit : « Madame, il est impossible de forcer Pauline à se charger du tableau; la pauvre enfant en tomberait malade. Quant à Clara, elle déclame comme au théâtre, et trouve sans doute que ce genre est parfait; car malgré mes conseils, même mes ordres, elle ne veut rien y changer.

CLARA.

Ah! par exemple, mademoiselle, je vous ai dit que le jour des prix je...

MADemoiselle DESPRÈS.

Je ne saurais assez me plaindre de son insolence et de son manque de soumission.

MADAME VALEREY.

Cela suffit : voilà quinze jours que Clara occupe la maison par son humeur et ses caprices; il est temps que tout ceci finisse. Clara recevra la récompense due à son travail, c'est juste; mais elle doit être privée de toute distinction. Clotilde, vous lirez le tableau.»

A ces mots prononcés avec calme, mais

sevérité, Clara pâlit, car elle vit que maintenant tout était dit; et la douleur lui arriva, car, vaniteuse et suffisante, ce devait être un triomphe pour elle que les éloges, les applaudissements du public, et elle s'en voyait privée. Elle viendrait, comme tant d'autres, recevoir ses prix, mais n'attirerait pas l'attention d'une manière particulière; tout serait pour Clotilde. Clara sentit s'évanouir sa fierté; elle pria madame Valerey, mademoiselle Desprès inutilement; la sentence était irrévocable. Elle devait comprendre enfin qu'il ne suffit pas de pouvoir bien faire, qu'il faut encore pour réussir une volonté ferme et une certaine souplesse de caractère qui fasse écouter les avis.

Le jour des prix, les plus unanimes bravos furent pour Pauline, proclamée l'élève

la plus studieuse; la plus parfaite de la maison; elle eut la blanche couronne donnée au nom des compagnes à celle dont la bonne conduite ne s'est pas démentie dans l'année. Les autres prix qu'elle obtint firent connaître que la douceur chez elle n'excluait pas les moyens. Clotilde ravit tout le monde par la simplicité et la netteté de son récit, par sa mémoire facile et sa mine ouverte et franche.

Quant à Clara, qui depuis la veille pleurerait et se désolait, elle vint chercher ses prix les yeux rouges, la figure altérée, et *ne produisit pas le moindre effet*. Elle fit en ce jour de sages réflexions, et nous espérons qu'elle les aura mises à profit l'année suivante.

M^{me} VICTORINE COLLIN.

LE BARDE¹.

I. 1.

« Que la destruction s'attache à tes pas, impitoyable roi! Que la honte suive tes étendards, quoique la victoire les caresse de son aile sanglante et qu'ils bravent le ciel avec une vaine pompe! Ni ton casque, ni les triples mailles de ton hautbert, ni même tes vertus, tyran! ne te protégeront dans le silence des nuits contre les secrètes alarmes, contre les malédictions des Gallois, les pleurs des Gallois. »

Tels étaient les accents que faisait entendre un désespoir farouche contre l'orgueil du premier Édouard, alors que, sous les flancs hérissés de Snowdon, il guidait

(1) Cette ode est fondée sur une tradition conservée dans le pays de Galles. On suppose que lorsque Édouard I^{er} acheva la conquête de cette province, il fit périr tous les bardes qui tombèrent entre ses mains.

ses nombreux guerriers, fatigués d'une marche pénible. L'intrépide Gloster a tressailli dans un muet étonnement. « Aux armes! » s'écrie Mortimer, et il agite sa lance.

I. 2.

Sur un roc dont le front menaçant domine les flots écumeux de l'antique Conway, enveloppé dans le noir manteau du malheur, le barde roulait des yeux hagards. Sa barbe épaisse et sa chevelure blanchie flottaient dans les airs comme un sinistre météore. D'une main savante, avec un feu prophétique, il frappait les cordes de sa lyre.

« Écoute comme ces antres solitaires et ces chênes gigantesques mêlent leurs mugissements à la voix auguste du torrent! C'est sur ta tête, ô roi, qu'ils étendent leurs cent bras; c'est sur toi que leur lugubre

murmure appelle la vengeance! Ils ne répondent plus, depuis le jour fatal aux Gallois, ni à la harpe du noble Hoël, ni aux doux chants de Lelwellyn.

I. 3.

« Elle est muette la bouche de Cadwallo, qui apaisait la mer orageuse; le brave Urim dort sur sa froide couche. Montagnes, c'est en vain que vous pleurez Modred, lui dont les magiques accords forçaient l'énorme Plinlimmor à incliner son front ceint de nuages. Ils reposent sur les bords affreux de l'Arvon, tout pâles et souillés de sang. Loin, bien loin d'eux, fuient les corbeaux épouvantés; l'aigle affamé jette un cri d'effroi et poursuit sa course. Chers compagnons de mon art mélodieux, qui m'êtes ravis pour jamais; chers comme la lumière qui visite encore ces tristes yeux, chers comme les ruisseaux de pourpre qui échauffent mon sein, vous êtes morts au milieu des sanglots de votre patrie mourante. Mais je cesse de verser des larmes. Non, ils ne dorment pas; ils sont assis sur ces collines; je vois leur troupe menaçante. Ils sont là pour venger leur terre natale; ils unissent leurs accents aux miens avec une sauvage harmonie, et déroulent de leurs mains sanglantes le tissu de la postérité. »

II. 1.

« Ourdissons la trame, ourdissons le funèbre linceul de la race d'Édouard! Laissons sur la terre assez d'espace pour y tracer des caractères infernaux; marquons l'année et marquons la nuit où les échos de la Saverne répèteront avec effroi les cris de mort qui retentiront sous les voûtes de Berkeley, cris d'un roi expirant¹. Tigresse française² qui déchires de tes

(1) Édouard II; assassiné dans le château de Berkeley.

(2) Isabelle de France, épouse adultère d'Édouard II, et mère d'Édouard III.

griffes impitoyables les entrailles de ton époux égorgé, qu'il naisse donc de toi celui qui doit verser sur ton pays tous les fléaux du ciel! Quelle terreur l'environne! La consternation et la fuite lui servent d'avant-garde; le hideux fantôme du Désespoir et la Solitude marchent après lui.

II. 2.

« Puissant monarque, puissant vainqueur, il repose sur son lit funéraire. Pas un cœur sensible, pas un œil compatissant pour honorer d'une larme ses obsèques¹. Le prince Noir a-t-il disparu? Ton fils, il n'est plus! il est couché parmi les morts². L'essaim qui t'escortait aux jours de ta prospérité, il est parti pour saluer le soleil levant. L'aurore sourit d'un air favorable; un doux zéphir enfle les voiles, tandis que le brillant navire glisse fièrement sur la plaine azurée. La Jeunesse est sur la proue et le gouvernail³. Ils ne songent pas aux fougues génies de la tempête qui, dans un silence farouche, attendent leur proie du soir!

« Emplissez la coupe étincelante, préparez le somptueux banquet privé d'une couronne. Il peut encore prendre part au festin; mais déjà, près du fauteuil royal, la Soif cruelle et la Faim dévorante observent avec un affreux sourire leur hôte abusé⁴. Entendez-vous mugir l'airain des combats⁵? La lance rencontre la lance, et le coursier heurte le coursier. Le Destin, ouvrant une longue carrière de désastres, arme des escadrons de frères et de concitoyens. O vous, tours de César! éternel opprobre de Londres! souillées dans l'hor-

(1) Mort d'Édouard III, abandonné par ses enfants.

(2) Le prince Noir, mort quelque temps avant son père.

(3) Allusion à la magnificence du règne de Richard II.

(4) Richard II, mort de faim.

(5) Guerres civiles d'York et de Lancastr.

reur des nuits de tant de meurtres affreux¹, respectez la foi de son épouse², le nom de son père³; épargnez la tête sainte de l'innocent usurpateur! Partout nous entrelaçons la rose blanche et sa rivale, tandis qu'à l'ombre du buisson épineux le sanglier hérissé se roule dans le sang de deux enfants⁴. C'est maintenant, amis, que, courbés sur ce tissu funeste, il faut y tracer notre vengeance et marquer son arrêt.»

III. 1.

« Ourdissons la trame; le fil est préparé. Édouard, nous dévouons aux coups inexorables du sort la moitié de ton cœur⁵. La toile est achevée; l'œuvre est accomplie. »
« Arrêtez, chers compagnons, arrêtez! Par pitié, ne m'abandonnez pas ici pour pleurer seul, sans espoir et sans consolation! Hélas! dans ce lumineux sillon qui brille à l'Occident, ils s'évanouissent, ils disparaissent à mes yeux. Mais quel sublime spectacle couronne le sommet de Snowdon et déploie lentement sa pompe solennelle? Tableaux glorieux, épargnez ma vue débile! Siècles futurs, n'accablez pas mon esprit éperdu! Nous ne pleurons plus notre Arthur, objet de tant de larmes. Salut, nobles rois! fils de la Grande-Bretagne, salut!

III. 2.

« Entourés de leurs barons intrépides, ils lèvent un front radieux. Des dames majestueuses, de vénérables ministres forment

(1) Henri VI; Georges, duc de Clarence; Édouard V; Richard, duc d'York, assassinés, dit-on, dans la tour de Londres.

(2) Marguerite d'Anjou.

(3) Henri V.

(4) Richard III, meurtrier d'Édouard V et du duc d'York, avait pour devise un sanglier d'argent.

(5) Eléonore de Castille mourut peu d'années après la conquête du pays de Galles.

leur cortège. Au milieu d'eux paraît une beauté divine : son œil atteste qu'elle est du sang breton; son port de reine, ses traits augustes mêlent leur fierté à la douceur des grâces virginales¹. Quels sons enchanteurs s'élèvent dans les airs! Quelle ravissante harmonie se fait entendre autour d'elle! Écoute du fond du tombeau, écoute, grand Taliessin²; leurs accents vont ranimer ta froide argile; la vive allégresse t'appelle, et, prenant ton essor au milieu des plus doux concerts, agite à la clartés des cieux ses ailes éblouissantes.

III. 3.

« La poésie consacre encore dans ses chants la guerre farouche, et l'amour fidèle, et la sévère vérité embellie par l'aimable fiction. La pâle Douleur, la tendre Pitié, et la Terreur, tyran des cœurs émus, triomphent sur la scène³. Les brises légères apportent des bosquets d'Eden une voix aussi mélodieuse que celle des chérubins⁴, et des concerts délicieux qui parviennent à peine à mon oreille expirent dans le lointain des âges. Homme insensé et impie, crois-tu que ce nuage sanglant répandu par ton haleine a éteint l'astre du jour? Demain il reparaitra dans toute sa gloire et versera sur les peuples de nouveaux torrents de lumière. Pour moi, j'ai assez vécu; je reconnais avec joie l'arrêt différent que nous garde le destin. Que le désespoir et les soucis du trône soient ton partage; triompher, mourir sont le mien. »

Il dit, et, s'élançant du sommet de la montagne au sein des vagues mugissantes, se plonge dans l'éternelle nuit.

GRAY.

(1) Elisabeth, reine d'Angleterre.

(2) Taliessin, chef des bardes.

(3) Shakspeare.

(4) Milton.

COUP D'OEIL
SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

COURS SUPÉRIEURS.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

FRANCE. — LITTÉRATURE EUROPÉENNE.

Nota. Les numéros marquent les siècles ; — (?) signifie douteux.

Portez vos regards sur la foule brillante et nombreuse des hommes célèbres qui ont ouvert ou illustré le siècle de Louis XIV, et le parallèle que vous en pourrez faire sur-le-champ suffira pour vous convaincre que la France a obtenu une supériorité que lui devait la justice et que la postérité a confirmée.

Ce siècle de Louis XIV, sous le rapport des sciences et des lettres, ne commence qu'avec le milieu du dix-septième siècle. En remontant de l'époque où nous sommes jusqu'à la mort d'Henri IV, nous trouvons tout le règne de Louis XIII (de 1610 à 1643), c'est là que vous pouvez placer en regard comme contemporains Descartes avec Bacon, Malherbe avec Shakspeare, et vous aurez pour mettre en balance avec trois poètes et deux savants anglais les Scévole de Sainte-Marthe, littérateurs d'une érudition immense; Claude Saumaise et Pierre du Puy, l'un critique excellent et l'autre profondément versé dans le droit et dans l'histoire; Petan, le plus habile chronologiste, le plus estimé; de Thou, l'historien le plus fidèle et le plus éloquent; Jean-

nin, l'un des plus grands hommes d'état que la France ait produits; Voiture, Vaugelas, Balzac, enfin ce savant ingénieux, ce philosophe émule et rival de Descartes, Pierre Gassendi, et ce véridique Charron, dont le livre par sa singularité plutôt que par sa hardiesse rappelle le mérite de Montaigne.

Suivez maintenant le cours des années qui commencent avec le règne de Louis XIV et voyez combien d'hommes illustres et d'écrivains célèbres se pressent pour ajouter, à la gloire militaire de son règne, l'éclat plus doux mais plus durable des sciences, des lettres et des arts. Il faudrait un cadre plus vaste que celui-ci pour nous les présenter tous; mais je vous nommerai du moins ceux que la postérité a distingués et dont le mérite a recueilli les plus honorables suffrages.

Dans le groupe des savants, vous voyez à la tête ce penseur religieux et profond, ce précoce génie qui devina ce que les autres sont obligés d'apprendre, Blaise Pascal, dont la plume savante sut fixer la clarté, la délicatesse et l'énergie de la langue française; Samuel Bochart, prodige

d'érudition qui répandit tant de lumières sur la géographie sacrée depuis *Jean Picard* grand astronome; *Jacques Spon*, célèbre investigateur des antiquités de l'histoire; *Ducange*, dont la profonde science est devenue classique pour la connaissance des langues inusitées; d'*Herbelot*, le plus savant orientaliste de ce temps; *Mabillon*, dont les recherches laborieuses ont fourni tant de secours à la diplomatie et à l'histoire; le marquis de *L'Hôpital*, dont la sagacité sut étendre si loin le domaine des mathématiques; *J. Barbeyrac* et *Amelot de la Housaye*, l'un et l'autre très versés dans le droit public et l'histoire; *Tournefort*, aussi intéressant par ses voyages qu'il est illustre parmi les botanistes; *Bernard Lami*, bon mathématicien; *La Hire*, savant géomètre et astronome; enfin *Malebranche*, philosophe célèbre, et que j'aurais dû nommer d'abord si *Pascal* ne se fût emparé de la première place que la renommée donne au génie.

Voyez ensuite cette foule d'auteurs célèbres, d'écrivains distingués, de poètes et de littérateurs de tout genre qui semblent disputer entre eux de talents, de mérite et de gloire; *A. Arnould*, *Nicole* et *La Bruyère* recevront vos premiers hommages, celui-ci ne vous offre que ses *Caractères*, mais l'ouvrage est d'une perfection inimitable; les deux autres recevront une partie des éloges dus à l'école célèbre de *Port-Royal*, qui laissa tant de leçons importantes sur l'art de raisonner et d'écrire, tant de précieux modèles à la littérature nationale. Vous voyez naître le bel-esprit et la sentencieuse philosophie, dans les productions ingénieuses de *Lamothe le Vayer*, du *duc de la Rochefoucauld* et de *Saint-Evremond*. Le goût de l'érudition, d'heureux efforts pour naturaliser en France les beautés classiques de l'antiquité conduisent la plume des *d'Ablancourt*, des *Ménage*, des *Perrault*, des *Cousin*, des *Dacier* et des *La Monnoye*. De laborieux et élégants écrivains tiennent les crayons de l'histoire; *Tillemont* trace

avec fermeté le portrait des empereurs; *Saint-Real* écrit les révolutions de *Venise*; *Fleury* élève ce vaste et beau monument de l'*Histoire de l'Eglise*, qui a la majesté et la simplicité d'un édifice antique et que les efforts du temps ne sauraient détruire; le sévère et véridique *Mézerai* grave sur l'airain les *Annales françaises*; l'*Histoire de l'Académie*, fondée par *Richelieu*, est confiée à *Pellisson*; *Félibien* donne celle des peintres; d'*Orléans* celle d'Espagne et *Rapin Thoiras* celle d'Angleterre.

L'imagination, le goût et les grâces offrent ensuite à vos regards le cortège précurseur de ces talents illustres, qui dans leur ensemble ont porté la littérature française à ce haut degré de perfection que le siècle suivant a pris le parti d'abaisser un peu en désespérant de l'atteindre.

La poésie marche à la tête; les Muses latines s'honorent d'avoir été cultivées par *Santeuil*, *Commire Rapin* et *La Rue*. Ces poètes, heureux imitateurs des modèles du siècle d'*Auguste*, semblaient se méfier de la souplesse et de l'abondance d'un idiome déjà perfectionné par des écrivains du premier ordre, et abandonnèrent l'honneur de cet essai aux plumes élégantes et gracieuses des *La Suze* et des *Deshoulières*, des *Racan* et des *Benserade*, qui trouvèrent de dignes émules de leurs aimables talents dans *Segrais* et *Boursault*, *Pavillon* et *Vergier*, mais surtout dans *La Fare* et *Chaulieu*, ces deux favoris des Muses si dénués de mélancolie, mais si riches de ce genre d'esprit d'insouciance et de gaieté que nos écrivains du jour appelleraient la philosophie du plaisir.

En se rapprochant autant qu'il est possible des charmes de la poésie dans les ouvrages qui peignent avec décence les tendres émotions du cœur, vous voyez des plumes élégantes et pures entre les mains des *La Fayette*, des *Scudéry* et des *La Sablière*; celle de *M^{me} d'Aulnay* trace des esquisses qui sont encore les originaux de tant de jolis contes, tandis que *M^{me} De*

Sévigné écrit ces lettres pleines de charme et qu'un naturel inimitable embellit de ce genre d'intérêt que les grâces mettent à l'abri des injures du temps.

L'éloquence, à son tour, attire vos regards sur des modèles dans tous les genres. Vous reconnaissez comme les représentants de tant d'hommes célèbres qui l'ont illustrée, les *Lamoignon* et les *Bourdaloue*, les *Talon* et les *Fléchier*, et les *Muscarin*, et cet *Olivier Patru* qui joignit à ses talents oratoires le genre de travail qui lui valut le nom de Quintilien français.

Déjà vous apercevez ce temple de la renommée où vous allez voir *Louis XIV* tout rayonnant de la gloire que réfléchissent sur lui les hommes illustres dont il honora le mérite. C'est dans le rapprochement de la puissance avec le génie qu'il est en effet majestueux et grand. Franchissez, en suivant ceux que je viens de vous nommer, ce beau péristyle qui se présente à vos yeux ; entrez dans cette superbe rotonde semblable à celle dont *Raphaël* conçut la noble architecture pour y placer tous les grands hommes de l'école d'*Athènes* ; voyez, sur les estrades qui soutiennent le trône du monarque, d'un côté *Bossuet* et *Fénélon*, *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, *Molière*, *Quinault* et *La Fontaine* ; de l'autre ces hommes illustres et ces héros que le génie conduisit à la gloire, *Turenne* et *Colbert*, *Louvois* et *Condé*, *Villars* et *Catinat*, *Vauban* et *Vendôme*, *Duquesne* et *Tourville*, *Duguay-Trouin* et *Jean-Bart* ; au milieu d'eux *Louis XIV*, dont les regards dominent tous ces grands hommes, son sourire encourage les beaux-arts, et ils ne produisent que des chefs-d'œuvre. La peinture nous montre *Le Poussin*, *Lebrun*, *Mignard*, *Boulogne*, *Lafosse* et *Jouvenel* ; la sculpture, *Girardon*, *Puget*, *Coysevox* et *Coustou* ; la gravure, *Audran* et *Sébastien Leclerc* ; l'architecture, *Perrault*, *Mansard* et *Blondel*. Tous les talents sont frères et tous ces grands artistes sentirent et apprécièrent le mérite des *Lulli* et des *Campra*, qui faisaient re-

naitre la musique en France, tandis que *Le Nôtre* lui donnait le plan du plus beau jardin de l'Europe et peut-être de l'univers.

Si vous cherchez la cause qui rendit si brillante cette époque héroïque et littéraire de la France sous un prince qui la gouverna pendant un demi-siècle, vous la trouverez dans ce peu de mots : « *Louis XIV* sut deviner le génie, encourager les talents, honorer tous les arts ; il n'accorda sa confiance qu'à la vertu, sa faveur et son estime qu'au vrai mérite, et il trouva le moyen de s'attacher tellement la gloire qu'elle ne l'abandonna ni dans sa vieillesse ni dans ses revers. »

Représentez-vous maintenant plusieurs avenues à la suite de ce *Panthéon littéraire* et toutes aboutissant à une immense galerie dans laquelle vont se placer successivement les savants, les hommes célèbres, les écrivains distingués qui ont partagé le brillant héritage du siècle de *Louis XIV* et qui forment l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. Plusieurs de ceux qui survécurent à ce grand prince conservèrent sous la régence les principes sages et la tradition du bon goût, qui bientôt ne se trouva plus d'accord avec les mœurs et les opinions du temps ; ils semblent appartenir également à l'un et à l'autre siècles ; tels sont : *Massillon*, *Louis Racine*, *J.-B. Rousseau*, *La Mothe*, *Fontenelle*, et beaucoup d'autres.

Mais avant d'entrer dans ce musée où nous verrons tous les hommes célèbres qui ont maintenu d'une manière encore assez brillante la supériorité de la littérature française, et qui dans les sciences ont fait faire de nouveaux progrès à l'esprit humain, considérons ceux que l'enthousiasme et peut-être l'émulation produisirent chez les nations contemporaines dans le dix-huitième siècle qu'il nous reste à parcourir ; ceci nous servira d'introduction à la dernière époque de la littérature française.

Quelques rayons de la vive lumière qui brillait alors en Europe pénétrèrent jusque

dans l'Asie et l'Amérique. On vit naître des sociétés savantes à *Batavia* et à *Philadelphie*, et les noms de *Davila*, de *Claviger*, de *Moline* et de *Franklin* les ont rendues célèbres.

La *Russie*, jadis regardée comme barbare, vit s'élever l'académie de *Saint-Petersbourg*, dont les Mémoires sont maintenant l'un des plus riches recueils que les savants aiment à consulter; elle a d'ailleurs pour but la perfection de la poésie, de l'éloquence et des arts. *Lomonosof*, *Platon Soumarocof* et *Schoualof* ont donné d'heureux essais que la culture et l'étude des bons modèles peuvent perfectionner encore.

Les voyages de *Pallas* et ses profondes connaissances en histoire naturelle feront un éternel honneur à son pays.

En *Suède*, les académies d'*Upsal* et de *Stockholm* s'honorent des noms célèbres de *Wallerius* et de *Linné*, de celui-ci surtout qui soumit toutes les productions du globe terrestre à sa méthode, comme *Newton* avait soumis tous les mouvements célestes à son calcul.

L'*Espagne* continue de se distinguer par des ouvrages savants en mathématiques, en physique, en histoire naturelle, tels que ceux de *Feijoa*, de *Juan d'Ullva*, d'*Urtégu*; en philosophie et en littérature, par ceux de *Luzan*, de *Montiano*, de *Perez*, *Bayer des Maians*, des *Moédans*, et l'histoire de la poésie espagnole est complétée par *Joseph Velasquez* et *Sarmiento*.

La première moitié du dix-huitième siècle n'a pas produit un seul poète espagnol qui mérite d'être cité, mais la seconde vous dédommage en vous montrant *Thomas Yriarte*, dont les fables rappellent la grâce et la naïveté de notre *La Fontaine*, et *Juan Melendez*, *Valdès*, le *Théocrite* et le *Tibulle* moderne de l'Espagne; ses églogues et ses poésies pastorales sont un moule de délicatesse et de cette vérité de sentiment qui fait le principal ornement, le mérite de ce genre.

La *Hollande* donne le jour à trois grands

hommes, auxquels elle doit la plus grande partie de sa célébrité littéraire, *S'Gravesande*, *Musschenbroeck* et *Boerhaave*.

Les têtes allemandes, que de laborieuses et patientes méditations endurent à la science, multiplient les ouvrages qui l'étendent et l'enrichissent; *Sthal* se rend célèbre en médecine et en chimie, *Albert Schaltens* dans les langues orientales, *Jean Fabricius* et *P. Burman* par leurs savantes recherches sur les auteurs grecs et latins, *Christ. Wolf* par ses profondes connaissances en philosophie et en droit public, *Laurent Mosheim* par l'ingénieuse conception d'un système intellectuel, *Winckelmann* par un ouvrage classique sur les beaux-arts, *Euler* enfin par les lumières qu'il répandit sur les hautes sciences et par les hommages que lui rendent tous ceux qui les cultivent. Un autre temps dira tout ce qu'elles doivent et tout ce qu'elles devraient encore au savant *Humboldt*, dont le zèle infatigable et une prodigieuse sagacité leur donnent l'espoir d'accumuler des conquêtes qui deviendront le patrimoine de la postérité.

La philosophie du célèbre *Kant* et les commentaires de ses nombreux sectateurs ne laisseront peut-être pas des traces aussi brillantes. L'Allemagne et tous ses cercles rendront justice aux travaux des nombreux écrivains dont le savoir inouï et les facultés font vraiment peur, selon l'expression de *Mme de Staël*; on reconnaîtra avec plaisir dans *Schiller*, *Muller* et le baron *Hornmayr*, des historiens profondément instruits; dans *Herder* et *W. Schlegel*, des critiques et des littérateurs du premier mérite, mais la poésie s'enorgueillira d'avoir vu ses charmes se rajeunir sous les couleurs touchantes et naïves des *Hagedorn*, des *Gronnegh*, des *Kleist* et surtout des *Haller*, des *Gessner*, des *Klopstock* et des *Lessing*. Le genre dramatique et celui des romans présenteraient encore une liste plus nombreuse dont se remplissent les fastes littéraires de l'Allemagne; mais d'après une réputation bien établie dans le pays sur des produc-

tions très abondantes et très variées, telles que celles de *Gellert*, de *Goethe*, de *Claudius* et de *Richter*, je dois vous nommer *Wieland*, chargé de vous représenter tous les littérateurs de sa patrie, comme *Voltaire*, auquel on a jugé à propos de le comparer, pourrait vous représenter tous les littérateurs de France.

Portons maintenant nos regards sur l'Italie, cette terre classique des talents et des arts, où le repos du génie la fait changer de direction en l'appliquant de préférence au genre sérieux, des sciences de l'histoire, de la politique et de la haute littérature; le nombre en est grand, mais l'estime qui dispense d'une renommée bien établie distingue à vos yeux *Maraldi*, *Bianchini*, *Marsigli*, profondément versés dans les mathématiques et l'astronomie, *Giannone* et *Muratori*, élégants et laborieux historiens, modèles imités par le savant *Denina*; *Apostolo*, *Zéno*, *Quirini*, *Gravina*, *Zanotti*, *Algarotti*, qui se disputent entre eux le prix de l'érudition la plus variée; *Passeri* et *Pacciendi*, dont les recherches curieuses s'appliquent à la critique et aux antiquités; *Filanghieri*, l'un des plus célèbres publicistes de ce siècle; *Traboschi*, le plus entendu et le plus exact appréciateur des productions littéraires de l'Italie; *Beccaria*, dont le traité des délits et des peines a été traduit dans toutes les langues, comme un hommage à la justice et à l'humanité; puis une foule de savants dont les études et les observations ont si rapidement accéléré les progrès des sciences naturelles. A leur tête vous voyez l'illustre *Vallisneri*, et sur ses traces *Fontana*, *Scopoli*, *Volta*, *Spallanzani*, *Malacarne*, enfin *Galvani* avec *Aldini*, son neveu, dont les précieuses découvertes perfectionnées par l'expérience, pourront devenir un jour la source de bienfaits et de soulagement pour l'humanité souffrante.

Ce zèle pour l'accroissement des connaissances dans ce genre scientifique ne fait qu'amortir sans l'éteindre le goût national qui se porte toujours vers l'art dra-

matique, la musique et la poésie, depuis l'ode jusqu'au sonnet, qui est l'éternelle production du climat.

La poésie, dans le genre lyrique, vous a montré *Chiabrera*, celui de tous les Italiens qui sut le mieux rendre les grâces aimables d'*Anacréon* et suivre le vol hardi de *Pindare*, *Filicaja* et *Florentin*, distingué par un élan de sentiment patriotique et par les vers qu'il composa sur les malheurs de sa patrie; dans le genre épique, *Alexandre Tassoni*, dont l'imagination riante répandit dans son poème du *Seau enlevé*, moins de grâce et de gaieté peut-être que *Carteromaco* dans son poème charmant de *Richard et Ricciardetto*, le dernier des poèmes chevaleresques dans le goût de l'*Arioste*, ajoutons *Racciolini* qui, dans le sien, tourna les Dieux du paganisme en ridicule et donna naissance à ceux de *Lorenzo Lippi* (il Malmantile racquistato) et de *Paolo Minucci* (il Torra-chiano desolato), qui sont du même genre. La scène italienne vous présente *Maffei*, célèbre par sa *Méropé*, première tragédie italienne faite sur le modèle des Grecs; *Métastasio*, comme un modèle qu'aucun autre n'a pu imiter; *Goldoni*, qui a presque rendu *Plaute* et *Térence* à l'Italie, et cet *Alfieri* si abondant, si original, et qui, ne consultant que la nature, s'est rapproché des anciens qu'il n'avait pas lus. Sa haine contre la tyrannie donne une même couleur à toutes ses tragédies et son ardeur patriotique ressemble à la fureur. Il fut à plaindre, il ne faisait pas cas de *Racine*.

Voyez ensuite dans des genres différents de poésie, soit comme originaux, soit comme traducteurs, les *Frugoni*, les *Bondi*, les *Parini*, et parmi ceux dont les écrits illustreront le dix-huitième siècle, *Cesarotti*, imitateur d'*Homère* et très bon traducteur d'*Ossian*; *Louis Savioli*, dont les poésies charmantes rappellent celles d'*Anacréon*, et *Vincentio Monti*; je laisse *J.-B. Casti* sous un voile que la décence ne permet pas de lever. Vos regards se porteront avec plus d'intérêt sur les célèbres compo-

siteurs qui ont porté la musique à sa perfection, *Pergolese, Sacchini, Cimarosa, Piccini, Paesello* et tant d'autres, dont le génie naturalisé en France y produit une exaltation dont l'Italie doit s'enorgueillir.

En Angleterre, vers cette époque, les hautes sciences furent portées à un degré de splendeur qu'elles n'avaient point encore atteint; les Mémoires de l'Académie royale de Londres, les célèbres universités d'*Oxford*, de *Cambridge*, et des transactions philosophiques, sont des monuments qui l'attestent en consacrant le nom de ceux qui ont si laborieusement enrichi le dépôt des connaissances humaines. Le plus éminent sans doute est *Newton*, dont le génie aurait suffi pour enorgueillir deux siècles et que le dix-huitième siècle peut bien réclamer en partie, puisqu'il n'est mort qu'en 1727. Les mathématiques, la physique et l'astronomie s'honorent, après lui, d'avoir été cultivés par *Halley, Simpson, Hales* et *Bradley*; la philosophie et la métaphysique, par *Bolingbroke, Chesterfield* et *Wollaston*; l'histoire par *Laurent, Echard, Robertson, Goldsmith, David Hume* et *Gibbon*; la médecine par *Sydenham, Willis, Buchan, Cullen*, et l'immortel auteur de l'importante découverte de la vaccine; l'histoire naturelle par *Woodward* et *Priestley*; la chimie par *Cavendish*; l'astronomie par *Herschel*; la littérature par *Swift* et *War-ton*; la poésie enfin par *Congrève, Jean Gray, Young, Macpherson* et *Pope*, le plus illustre de ceux qui parurent dans ce siècle et dont l'érudition, le talent et le goût don- nèrent à sa patrie deux chefs-d'œuvre et

un Homère anglais qui n'a rien perdu de son antique beauté.

Un succès qui tient à la gloire nationale a fait distinguer les Anglais parmi tous les voyageurs, et l'Europe a recueilli une foule de connaissances des travaux continuels, du zèle infatigable et même des dangers de ces hommes que l'estime publique et que l'humanité honorent d'une gratitude éternelle. A ces traits vous reconnaissez les *Cook*, les *Bruce*, les *Byron*, les *Wallis*, les *Vancouver*, les *Macartney*, les *Mackensie*, les *Anderson*, les *Mungo-Park*, et tant d'autres dont les recherches, les récits et les aventures disséminent l'instruction avec ce charme de l'intérêt que ne présente aucune autre lecture.

Des goûts moins sérieux pourront donner la préférence à un autre genre, dans lequel le génie anglais a fourni des modèles que la France a peut-être trop cherché à imiter; ce sont les romans, productions de l'esprit frivoles en apparence, mais dont la morale pouvait tirer tant de secours, si le respect qu'on lui doit avait toujours eu la préférence sur l'art de s'emparer de toutes les faiblesses du cœur, pour donner aux passions exagérées l'empire du sentiment et de la vertu. Vous excepterez cependant de cette improbation que les Français ont dédaignée les productions estimables de *Richardson*, de *Fielding*, de *Sterne* et de *Miss Burney*; celles-ci du moins offrant une peinture fidèle du caractère et des mœurs nationales, ont l'avantage de prêter au roman les couleurs de l'histoire et de présenter sous l'appât d'un touchant intérêt d'excellentes maximes et d'importantes leçons.

MERVEILLES DE LA CRÉATION

DANS LES PETITS OBJETS.

La muse ne dédaignera pas de rappeler dans ses vers et d'ennoblir par ses chants la bruyante famille des insectes de l'été; chétifs, mais non méprisables favoris du soleil, c'est de lui qu'ils reçoivent le feu qui les anime.

Éveillés par ses brûlants rayons, les jeunes reptiles déploient soudain leurs ailes, soutenus de l'air léger, plus légers encore, et pleins d'ardeur. Du creux des murailles, des coins les plus obscurs où ils sommeillaient pendant les rigueurs de l'hiver, ou bien sortant de leurs tombeaux pour jouir d'une vie plus active, ils s'élançant à la fois par d'innombrables essaims et ils étalent toutes les couleurs dont l'astre paternel, source de leur beauté, peut les enrichir. Des millions de créatures ailées, des millions de tribus diverses peuplent les champs de la lumière. Les uns, par un fatal instinct, volent sur les tièdes ondes, et se jouent en tournoyant à la surface, ou, glissant sur le ruisseau, sont tout à coup saisis par la truite à l'œil perçant ou par l'agile saumon. D'autres se plaisent à errer à l'ombre des vastes forêts, et trouvent leur abri, leurs plaisirs et leur pâture dans le frais feuillage. D'autres, plus voluptueux encore, choisissent les prairies, et visitent chaque fleur, chaque brin d'herbe; car la douce tâche de propager leur espèce, et d'envelopper dans des lits moelleux leur jeune famille qui doit bientôt éclore, occupe leurs plus tendres soins. D'autres enfin dirigent leur vol vers la ferme, le bercail et la laiterie, s'abreuvent dans le seau à longs traits, ou savourent le fromage épais; souvent leur imprudence rencontre la mort dans cette liqueur pure, et, se débattant en vain dans la jatte avec leurs ai-

les impuissantes repliées autour d'eux, ils expirent.

Mais c'est vers la fenêtre surtout que les mouches téméraires trouvent une mort certaine; là se tapit dans l'ombre l'impitoyable Arachné, odieux mélange de ruse et de barbarie. En embuscade au milieu d'un amas de cadavres impurs, elle surveille d'un œil vigilant ses toiles flottantes. Chaque fois que l'insecte voyageur approche sans défiance de l'ancre funeste, la scélérate montre sa tête; enfin sa proie est dans le piège; terrible, elle s'élançant d'une course rapide le long du mobile réseau, et, attachant ses cruelles serres sur sa malheureuse victime, la frappe en arrière avec une joie farouche. Une aile tremblotante, des sons plus aigus annoncent les derniers abois, et implorent la pitié d'une main libératrice.

La surface du gazon résonne sans cesse, et ce bourdonnement continu n'est pas sans délices pour celui qui médite à midi dans l'épaisseur des bois, ou pour le pasteur assoupi qui repose languissamment, les yeux à demi fermés, sous le feuillage ondoyant des pâles saules qui ombragent le ruisseau.

Depuis ces essaims visibles, quelles nombreuses familles qui, se dérochant même à l'œil du microscope, descendent par des degrés insensibles! La nature entière tressaillit pleine de vie; merveilleux amas d'animaux ou d'atomes organisés qui attendent le souffle vital, quand un Dieu créateur leur enverra son haleine. Le marais fangeux exhale avec d'impurs vapeurs un nuage vivant qui infecte l'air. Dans ses entrailles souterraines, où l'active chaleur du soleil s'ouvre un passage, la terre animée s'agite; la fleur dans ses feuilles verdoyan-

tes renferme d'heureux habitants ; la pierre même recèle une multitude tranquille à l'abri de ses tortueux remparts. Mais surtout les rameaux touffus de la forêt qui frémissent au souffle des brises caressantes, les moelleux tribus du verger, la pulpe savoureuse des fruits mûrs, nourrissent des légions sans nombre d'insectes imperceptibles. Dans l'étang couvert d'herbag es, des myriades invisibles errent sous la flottante verdure. Chaque liqueur, ou douce, ou piquante, soit qu'elle enflamme, rafraîchisse ou ranime le sein, regorge d'animaux divers ; le ruisseau du plus pur cristal, ou l'air le plus diaphane, malgré leur éclat transparent, ont aussi leur population inaperçues. Cachés par l'art délicat d'une providence attentive, ces êtres échappent aux organes trop grossiers de l'homme, car, si les mondes contenus dans les mondes pouvaient s'offrir à ses sens, il repousserait avec horreur les mets les plus exquis, les breuvages les plus délicieux ; et, dans le calme des nuits, quand le silence règne sur la nature, il serait assourdi par un fracas importun.

Que des censeurs impies et audacieux cessent d'accuser la sagesse du Créateur, comme s'il avait rien fait en vain, ou sans un but admirable. L'ignorance hautaine d'un être chétif décidera-t-elle qu'elles sont imparfaites les œuvres divines dont la moindre partie confond la vue étroite de l'âme humaine ? Comme si sur un dome pompeux et régulier, soutenu par de ma-

jestueuses colonnes, un insecte, dont le débile rayon s'étend à peine à la plus faible distance, osait, critique téméraire, blâmer dans son aveugle présomption la structure de tout l'édifice. Où se reconnaîtrait-il celui dont l'intelligence universelle embrasse d'un coup d'œil le vaste ensemble des choses, observe leur dépendance et leurs immuables rapports, pour prononcer ensuite d'une voix assurée que telle partie ne sert à rien ? Quelqu'un a-t-il mesuré la chaîne puissante des êtres, qui va s'amoindrisant depuis l'infinie perfection jusqu'au bord du néant redoutable, menaçant abîme, d'où l'âme éperdue recule avec effroi... ? Jusquelà que des hommages respectueux et des hymnes d'une pieuse admiration montent seuls vers la Divinité, dont la sagesse brille à nos âmes d'un éclat non moins aimable que celui dont le soleil, son ministre, brille à nos yeux ravis.

Dans un sillon de lumière, ces agiles essaims se pressent, montent, descendent, tournoient, se jouent en mille sens divers, jusqu'à ce que la saison rigoureuse les emporte avec l'aile de la tempête loin de la face du jour. Ainsi les insoucians mortels passent l'éphémère printemps de leur vie dans l'éclat de la fortune, fugitive splendeur ! Ainsi ils voltigent de plaisirs en plaisirs, et des vanités aux vices ; enfin la mort souffle sur eux ; l'oubli vient derrière elle, et les efface pour jamais du livre de la vie.

THOMSON.

CONSOLATIONS A RACINE

APRÈS LA CHUTE DE PHÈDRE.

(Sujet donné au Cours de M. Lévi.)

Il est des êtres que le monde n'est appelé ni à connaître ni à juger, parce que le génie ne peut être véritablement apprécié que par le génie.

Quand l'ingratitude et les crimes du genre humain eurent provoqué la vengeance céleste, Dieu se montra clément jusque dans sa colère, et il envoya aux hommes l'espérance, pour les consoler et les soutenir.

La haine a prévalu : l'œuvre de ton génie,
Phèdre tombe, ô Racine ! et la douce harmonie,
Et l'accent toujours pur de tes vers enchanteurs,
Et tes accords touchants qui pénètrent les cœurs
N'ont pu de la cabale écraser la puissance ;
Car la foule est vendue à l'or de la vengeance ;
Car tu n'as, pour juger tes chefs-d'œuvre nouveaux,
Que lâches ennemis et perfides rivaux.

Comme l'oiseau des nuits redoute la lumière
Et craint de soulever sa pesante paupière,
Ainsi leur cœur se ferme aux sublimes beautés
Que ton hardi pinceau trace de tous côtés.

Mais ce dernier tribut qu'on paie à l'ignorance,
La honte n'en doit pas rejaillir sur la France,
Elle en fera justice : oui, l'orgueilleux Pradon,
Même avant de mourir verra périr son nom ;
Et toi, tu régneras ! ô prince des poètes !
Et, faisant parmi nous revivre les prophètes,
Tu verras, en tumulte, accourir à ta voix,
Et les grands, et la cour, et le peuple, et les rois.

Si ce n'est pas assez pour effacer l'outrage
Que maintenant subit ton immortel ouvrage,
Racine, il est encor, dans la religion,

Un plus vaste sujet de consolation ;
Des préceptes sacrés ta patrie éclairée,
La scène, par tes soins, désormais épurée ;
Et l'Europe, en un mot, te devant ses plaisirs,
Et la postérité, jusque dans ses loisirs,
Apprenant à bénir le Dieu que tu révères,
Sont-ce des résultats que tes vertus sincères
N'oseraient acheter au prix de ton repos ?
Parle, si de ton cœur tu veux calmer les flots,
Si, pour rendre la vie à ton âme brisée,
Il te faut, loin du bruit, replonger ta pensée
Dans le sein de ton Dieu, fuis ; mais auparavant
Conçois du moins l'espoir d'un retour plus brillant ;
Contemple, dès ce jour, contemple avec ivresse
La noble récompense offerte à ta vieillesse ;
Dans les murs de Saint-Cyr vois tes admirateurs,
Des siècles à venir fidèles précurseurs,
Dans leurs justes transports prédire à ta mémoire
Pour ce triomphe heureux, une éternelle gloire,
Et te placer au rang de ces esprits divins
Que le ciel a donnés comme exemple aux humains.

M^{lle} PAVY.

HISTOIRE

DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN-ÂGE

PAR J.-C.-L. SIMONDE DE SISMONDI.

COURS SUPÉRIEURS.

Lorsque l'Europe commence à se relever de la dégradation et de la barbarie auxquelles le despotisme des empereurs romains et les invasions des peuples du Nord l'avait condamnée, l'Italie fut la première contrée où l'on vit apparaître les germes d'une nouvelle civilisation. Partout ailleurs l'ignorance brutale et la férocité dominaient encore; mais en Italie les souvenirs d'une ancienne gloire due aux vertus, aux lumières et à la liberté, aidaient les peuples à reconnaître ce qu'ils devaient rechercher par eux-mêmes. Les Italiens ne pouvaient espérer que les maîtres barbares qui les avaient conquis songeassent à améliorer leur sort; ils voulaient cependant retrouver l'ordre, la paix, les lois, les lumières, la prospérité dont avaient joui leurs ancêtres, et ils ne les demandèrent qu'à leurs propres efforts, à leur accord mutuel. Plus en Italie que dans le reste de l'Europe barbare, des grandes cités demeuraient debout, et elles comptaient un plus grand nombre d'habitants. Ceux-ci s'engagèrent par des serments à se défendre les uns les autres contre la violence et l'oppression; ils s'armèrent, ils se partagèrent en compagnies de milice, ils se donnèrent des chefs, ils formèrent un trésor public par leurs contributions volontaires, et, ne songeant qu'à se défendre contre le brigandage, ils se trouvèrent ainsi en possession du pouvoir, de la souveraineté et d'un gouvernement républicain.

Cette confédération de bourgeois obscurs, qui fonda les républiques italiennes du moyen-âge, a changé les destinées de

l'Europe et celles du genre humain; avec elle a commencé la période progressive dans laquelle nous trouvons aujourd'hui.

Les hommes eurent de nouveau sous leurs yeux l'exemple des gouvernements qui n'avaient pour but que l'utilité commune, que le bien-être et l'avancement de leurs subordonnés, qui ne prétendaient pas avoir des droits, mais des devoirs; qui ne parlaient pas de leur gloire, mais de l'avantage de l'état confié à leurs soins. Cinq siècles s'étaient écoulés depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la naissance de ces républiques, et ces cinq siècles avaient été perdus pour le genre humain qui n'avait pas fait un pas vers les lumières, vers la morale, vers la liberté. Les peuples barbares s'étaient successivement arraché leur proie par le carnage et la perfidie, sans obtenir aucune garantie par leurs victoires; les dynasties s'étaient succédé les unes aux autres, sans rien fonder, sans rien améliorer. Les républiques italiennes mirent un terme à cette anarchique barbarie; elles se formèrent, elles grandirent quelque temps à l'ombre de leurs garanties municipales; mais au douzième siècle, elles établirent leur indépendance par leurs victoires sur Frédéric Barberousse. Dès lors le monde apprit qu'il peut y avoir des lois à l'abri desquelles les âmes s'ennoblissent; dès lors aussi les mœurs se purifièrent, la raison humaine se développa, la population s'augmenta; l'industrie, le commerce prirent de l'extension, les richesses s'accumulèrent, les arts libéraux

commencèrent à naître, et les hommes entrevirent le bonheur et le perfectionnement pour lequel ils furent créés. La supériorité dans les arts, dans l'activité, dans l'intelligence, que les Italiens durent à leur liberté, les mit en contact avec tous les peuples de l'Europe, parce que tous avaient besoin des produits de leur industrie; ils communiquèrent à tous les premières notions des droits des sujets, des devoirs des gouvernements; ils apprirent aux villes de Provence, de Catalogne, de Flandre, à former leurs communes, et leur exemple, bientôt imitée dans toute l'Europe occidentale, donna enfin cette impulsion vers l'amélioration de toutes les institutions politiques, qui, nous devons l'espérer, ne s'arrêtera point que le genre humain tout entier ne soit sorti de la barbarie.

L'histoire des républiques du moyen-âge n'intéresse donc pas seulement les citoyens de ces villes d'Italie, redevenues pour la plupart obscures et dépendantes; elle se lie à celle de toutes les nations de l'Europe, car elle est pour chacune la cause peut-être cachée, mais toujours puissante de la civilisation. Chaque nation de l'Europe a vu commencer son industrie, son commerce, ses richesses, ses lumières, sa liberté, par l'affranchissement de ses communes; elle retrouve dans les républiques d'Italie un fait analogue à cet événement domestique, mais un fait bien plus grand dans ses conséquences et bien mieux éclairé par l'histoire. Les communes du reste de l'Europe, trop faibles, trop pauvres, trop éloignées les unes des autres pour se défendre contre leurs redoutables voisins, ne s'élevèrent jamais jusqu'à l'indépendance; elles ne continrent jamais que des bourgeois. Celles de l'Italie étaient peuplées de citoyens : les premières n'osaient prétendre qu'à mettre des bornes à la rapacité des seigneurs, et elles ne pouvaient se dérober à leurs mépris. Celles d'Italie donnèrent naissance à toutes les vertus républicaines; elles apprirent de

nouveau au monde étonné ce qu'était l'héroïsme dont le modèle avait disparu avec les républiques de l'antiquité, et elles devinrent les distributrices de la gloire. L'Italie fut le premier pays qui produisit des architectes, des sculpteurs, des peintres, des poètes et des historiens, et qui enseigna les règles et la pratique de tous les arts libéraux. Tous les grands hommes qui doivent l'immortalité au ciseau et aux pinceaux des uns, aux chants et aux récits des autres, ne l'auraient point obtenue sans les enseignements des Italiens. Ainsi l'histoire des républiques italiennes grandit par le développement de toutes les vertus, de tous les talents, de toutes les prérogatives de l'esprit qui ennoblissent la race humaine.

L'histoire de l'Italie avait été écrite à plusieurs reprises, mais avec des ménagements toujours timides, quelquefois honteux pour ceux qui avaient détruit tout ce qui avait illustré cette contrée, tout ce qui avait mérité pour elle la reconnaissance du genre humain. M. de Sismondi, le premier, a montré sa vraie place dans l'histoire de la civilisation, dans celle de la liberté; au lieu de présenter à ses lecteurs, comme seuls personnages historiques, les maîtres des nations qui souvent les dégradent, il a attaché ses regards sur les citoyens qui les ennoblissent. Il a cherché à faire comprendre la constitution de chaque état, ses développements, ses révolutions. Comme il n'a point épargné son travail, il ne s'est point cru obligé non plus de se renfermer dans les bornes étroites que prescrivent les lecteurs superficiels; il a conservé tous les détails qui lui ont paru propres à peindre les hommes, à éclairer la politique, à avancer la science du gouvernement. Ce ne fut pas sans inquiétude cependant qu'il présenta seize volumes au public français, sur une histoire étrangère, mais le succès a couronné ses efforts. *L'Histoire des républiques italiennes du moyen-âge*, traduite en allemand, adoptée par les Italiens comme un ouvrage national, a déjà eu une

édition française en Suisse et trois en France. Nous recommandons cet ouvrage aux élèves de nos *Cours supérieurs* et aux

institutrices qui veulent compléter leur enseignement.

LE SEL.

ENTRETIEN INSTRUCTIF.

Peu de jours avant celui où Léon devait quitter cette maison dans laquelle il avait appris qu'il y avait tant de choses à apprendre, une discussion assez vive eut lieu devant lui au sujet du sucre de canne et de betterave, de la traite des noirs et de l'impossibilité où l'on est, dans les colonies, de se passer du travail des esclaves. Six semaines plus tôt, Léon n'avait pris aucun intérêt à une conversation qu'il se serait imaginé ne pouvoir comprendre; mais maintenant il savait qu'avec de l'attention, un enfant, même bien ignorant, peut s'instruire de beaucoup de choses curieuses, rien qu'en regardant autour de lui et en écoutant.

Caroline aussi prêtait attentivement l'oreille à ce qui se disait. La discussion s'animaît et devenait de plus en plus intéressante, parce que chacun citait des faits à l'appui de l'opinion qu'il soutenait. Les uns étaient pour l'esclavage des noirs, les autres pour l'affranchissement des esclaves; les uns déclaraient le sucre indigène tout aussi bon que celui des colonies, tandis que d'autres prétendaient que jamais il ne pourrait le remplacer, et que vainement on se flattait de l'espoir d'arriver un jour à suppléer aux ressources ouvertes par celles-ci. Puis vint la question des droits prélevés sur les épices que donnent les pays chauds; ensuite, on parla des impôts auxquels le sel est soumis, et enfin, on se sépara sans s'être convaincus les uns les autres, ce qui est assez souvent le résultat de beaucoup de discussions.

Le lendemain, à déjeuner, M. et Madame Villeneuve se virent assaillis d'une foule de questions. Eugène demandait comment se fabrique le sucre de canne et de betterave; Caroline s'informait de la différence qu'il y a entre le sel gemme et le sel marin, et Léon voulait savoir à la fois comment se fait la traite, et pourquoi l'on n'oblige pas tous les possesseurs d'esclaves à les rendre à la liberté.

«—Il me vient une idée, papa, dit tout à coup Eugène; c'est que, comme le disait hier ce grand monsieur avec des lunettes vertes, les épices ne sont pas pour nous une chose nécessaire, puisque le bon Dieu les fait pousser dans les pays au-delà des mers.

M. VILLENEUVE.

Ce raisonnement, mon fils, n'est pas juste, et tu vas le comprendre toi-même. Puisque, pour me servir de la même expression, Dieu a donné à l'homme, en lui donnant l'intelligence, les moyens de franchir la barrière liquide et immense placée entre les pays où abondent les arbres, les plantes qui produisent les épices, et les pays où ces productions ne sont pas d'un usage journalier, tu penses bien que, raisonner comme le faisait ce monsieur, c'est mettre en doute la toute-puissance de Dieu, et faire remporter à l'homme sur la divinité un triomphe, qui au fait n'en est pas un. Ce prétendu triomphe, tu le vois, est tout simplement le résultat des facultés intellectuelles que l'homme possède, et qui sont

comme les étincelles de l'intelligence su-
prême.

CAROLINE.

C'est vrai au moins!

EUGÈNE.

Papa, et cet autre monsieur qui disait
qu'il y a du sucre dans tout, avait-il raison?

M. VILLENEUVE.

Mon ami, on peut dire qu'il y a du su-
cre dans tout, comme il y a du fer, de l'air
dans tout, même dans un œuf; mais tu com-
prends bien que ce ne saurait être dans les
mêmes proportions. Ainsi, la canne à sucre,
espèce de roseau que l'homme cultive avec
tant de succès dans l'Amérique du Sud et
dans l'Afrique, renferme plus de matière
sucrante ou sucrée que la betterave; et
celle-ci en donne autant, et peut-être da-
vantage que l'érable, qui est la canne à
sucre de quelques pays septentrionaux.

EUGÈNE.

Ah! l'érable donne aussi du sucre! Pa-
pa, est-ce qu'on le met en presse comme
les betteraves?

M. VILLENEUVE.

Pas plus, mon enfant, qu'on ne met en
presse le bois de quelque espèce qu'il soit,
pour obtenir du vinaigre de bois. Le vi-
naigre de bois est le résultat de l'acide py-
roligneux qui se dégage lorsqu'on chauffe
fortement le bois pour le réduire en char-
bon sans lui permettre de flamber; le jus
sucré donné par l'érable s'obtient en fai-
sant à l'arbre des incisions dans certaines
saisons de l'année. La liqueur qui s'écoule
par ces incisions est soigneusement recueil-
lie, et, de même que le jus des cannes et
de la betterave obtenu par le moyen de la
pression, elle s'épaissit sur un feu doux par
l'effet de l'évaporation; celle-ci, plus ou
moins bien conduite, donne un sirop plus
ou moins coloré. Ce sirop est de nouveau
soumis à l'action d'un feu doux; ensuite
vient l'opération du raffinage et de la cris-
tallisation. Depuis la découverte des pro-
priétés sucrantes du suc de betteraves, des

alambics chauffés à la vapeur ont été ima-
ginés pour amener cette évaporation par
des degrés presque insensibles. Vous trou-
verez le dessin et l'explication de l'un de
ces alambics dans votre volumè sur l'indus-
trie française et étrangère.

LÉON.

Mon oncle, quand le sucre de betteraves
sera plus abondant en France, les colons,
n'est-ce pas, donneront la liberté à leurs
nègres, puisqu'ils n'auront plus besoin d'eux
pour cultiver la canne à sucre?

M. VILLENEUVE.

Il faut espérer, mon ami, que l'émanci-
pation des nègres ne sera pas reculée jus-
qu'à cette époque, probablement fort éloi-
gnée. D'ailleurs, ce n'est pas seulement la
canne à sucre que l'on cultive dans l'autre
hémisphère; c'est encore le café, le poivre,
le gérosfle, la cannelle, la vanille, le riz, le
coton, le cacaoier, les épices, enfin.

CAROLINE.

Papa, est-ce vrai ce que dit Madeleine,
que le sel est falsifié?

M. VILLENEUVE.

Ce que tu as entendu hier à ce sujet ré-
pond à ta question. Oui, bien malheureu-
sement on mêle au sel des substances étran-
gères et souvent malfaisantes.

LÉON.

Mais, mon oncle, quel intérêt a-t-on à
falsifier une marchandise si commune et de
si peu de valeur?

MADAME VILLENEUVE.

Demande, mon enfant, à nos cultiva-
teurs, qui donnent du sel à leur bétail, si
c'est un objet commun et de peu de valeur?

M. VILLENEUVE.

L'impôt dont le sel est frappé pèse par-
ticulièrement sur le peuple.

CAROLINE.

Papa, où donc recueille-t-on le sel
gemme et le sel marin?

M. VILLENEUVE.

Le sel gemme est un produit de la nature ; on le trouve dans le sein de la terre. La Pologne et l'Autriche, entre autres pays, en possèdent des mines qui sont pour toutes les deux la source de grandes richesses. Vous vous rappelez peut-être les petits moutons de pierre de sel que votre oncle Darbouville vous avait rapportés d'Allemagne et que vous avez cassés ?

EUGÈNE.

Oui, papa ; mais après les avoir donnés à lécher à Pataud, qui en était bien friand. J'y avais aussi goûté et Caroline aussi.

M. VILLENEUVE.

Cette pierre de sel, c'est le sel gemme. On la détache par blocs, puis on la réduit en poudre. Le sel marin est le résultat, comme son nom vous le dit assez, de l'évaporation des eaux de la mer. Rarement elle a lieu naturellement ; cependant on trouve quelquefois un peu de sel marin dans les rochers. Nous avons en Bretagne, en Normandie et dans le Bas-Poitou ce qu'on appelle des *marais salants*. Là, sont établis des encaissements d'une profondeur de trois pieds, et séparés les uns des autres par de petits murs de terre glaise. Des écluses ne permettent à l'eau de la mer de couvrir le marais qu'à la volonté du propriétaire ou des surveillants. Bientôt l'action des vents de nord-est et du soleil aide à l'évaporation de l'eau de la mer, et les cristaux de sel se forment partout, à peu près dans le même temps. Aux marais salants de Peccais, dans le Languedoc, les ouvriers prennent plaisir à jeter dans l'eau de mer des branches de bois arrangées de manière à former des croix, des couronnes ; le sel se cristallise jusque sur les plus petites branches, et l'on obtient ainsi des objets de curiosité fort jolis.

CAROLINE.

Ah ! je serais bien contente d'avoir une croix ou une couronne de sel ainsi cristallisé !

M. VILLENEUVE.

Ailleurs on fait tout simplement évaporer dans des chaudières de plomb, les eaux salées fournies par les lacs, les sources qui contiennent en assez grande quantité du sel en dissolution ; ailleurs enfin, en France comme en Allemagne, on a recours à un procédé fort curieux pour obtenir l'évaporation de l'eau et la cristallisation du sel.

Imaginez-vous un grand bâtiment ouvert de tous les côtés, rempli dans toute sa longueur de doubles rangées de fagots divisés en sept parties. Au-dessous de chacune de ces sept parties se trouve un réservoir. Les pompes jouent et arrosent d'eau salée la première partie ; l'eau tombée à travers tous ces fagots dans le réservoir, est reprise par une autre pompe qui asperge la seconde partie, et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Pendant ces sept opérations semblables, l'eau très divisée a offert à l'air des surfaces multipliées qui ont rendu l'évaporation facile et prompte ; aussi l'eau salée, arrivée dans le dernier réservoir, est-elle bien moindre en volume, et sept fois plus chargée de parties salantes. C'est alors qu'on achève dans des chaudières l'évaporation ainsi commencée.

CAROLINE.

Quelle invention !

M. VILLENEUVE.

Ce procédé n'est mis en usage que pour les eaux peu chargées de sel. Ce qui est à remarquer en ceci, il me semble, c'est que, pour recourir à de tels moyens, afin d'enlever à l'eau tout le sel qu'elle peut contenir, il faut que le produit apporte aux fabricants de grands bénéfices ; et en effet, la consommation du sel est si grande, que des centaines de millions de francs sont annuellement mis en circulation pour ce commerce seul, et que l'impôt auquel le sel est soumis rapporte à l'état de très beaux revenus.

MADAME VILLENEUVE.

Il me semble avoir entendu dire que sur nos côtes, dans le Nord de la France, il y a

encore une manière de recueillir le sel marin; t'en souviens-tu, mon ami?

M. VILLENEUVE.

Il est vrai, et tu me le rappelles; et ceci est une nouvelle preuve de l'importance de ce genre d'industrie. On a imaginé de recueillir le sable mouillé par les eaux de la mer, de le faire sécher au soleil, et de le laver ensuite dans de l'eau douce, qui se charge de tout le sel dont chaque grain est comme enveloppé. Cette eau, ainsi salée par artifice, est soumise sur le feu à l'évaporation, et l'on recueille dans les chaudières le sel marin, à mesure qu'il se cristallise.

CAROLINE.

C'est singulier que personne ne se doute de la peine qu'il faut prendre pour préparer la moindre de ces choses dont on se sert tous les jours!

M. VILLENEUVE.

Espérons qu'avec le temps, cette indifférence, qui est, en quelque chose, le propre de l'ignorance, sera remplacée par une curiosité louable; et alors seulement, mes enfants, disparaîtra le sot orgueil qui persuade encore à bien des personnes que plus la vie est inutile, plus on mérite d'égards et de respect; que plus au contraire elle est active et remplie par des travaux souvent pénibles, moins on est digne de

considération. Le savoir est la pierre de touche qui aide à distinguer les idées saines des préjugés, de même que la conscience est la pierre de touche qui aide à distinguer le bien du mal, au milieu du clinquant dont les entourent souvent la mauvaise foi et les raisonnements spécieux. Pour vous le faire comprendre, je vous rappellerai ce que nous avons découvert en commençant cet entretien, dans les paroles du monsieur à lunettes, qui prétendait que Dieu lui-même a placé une barrière infranchissable entre nous et le pays aux épices.

CAROLINE, avec vivacité.

Nous avons trouvé, papa, que, si Dieu avait voulu que cette barrière fût infranchissable, il n'aurait pas donné à l'homme l'esprit de faire des vaisseaux pour aller chercher des épices.

M. VILLENEUVE, en riant.

Ce n'est pas absolument dans cette intention que sont partis les premiers navigateurs; mais de leurs découvertes ont résulté pour nous toutes les jouissances que les peuples civilisés se procurent si facilement aujourd'hui. Il faut seulement être assez sage pour en faire usage avec modération.

Mademoiselle S. ULLIAC TRÉMADEURE.

UN CHATEAU GOTHIQUE

AU DOUZIÈME SIÈCLE.

(DÉPART POUR LA CROISADE.)

Et tous les chevaliers se croisaient en répétant :
« Dieu le veut ! Dieu le veut ! !... »

« Oui, dans ce même lieu, d'où je t'ai vu partir,
« J'allais chercher l'espoir de te voir revenir ;
« Je hâtais, je pressais, j'implorais ton retour !
« Je t'attendais la nuit, je t'attendais le jour...
« Et souvent je disais : Oui, ta vie est la mienne !
« Viens me rendre mon âme errante avec la tiennel..

DUCIS.

« Voyez-vous là-bas, sur le sommet de ce petit mont que domine la Loire, ce vieux château tout hérissé de créneaux, de tourelles, se mirant dans les eaux limpides du fleuve ! Distinguez-vous à travers le léger brouillard qui enveloppe encore ce beau paysage de Touraine, distinguez-vous ses formes gracieuses, ses murailles dentelées ? L'apercevez-vous, comme il s'élève fièrement au-dessus des coteaux boisés, luttant même avec la flèche pointue qui surmonte le clocher du village ? Eh bien ! venez-y avec moi ; nous monterons ensemble la colline ; nous frapperons tous deux à la haute porte que protègent d'étroites meurtrières par lesquelles un œil menaçant nous surveille. Le héros d'armes nous introduira près de la dame châtelaine, et peut-être accompagnera-t-elle d'un doux sourire les mots de bienvenue. Nous verrons ses nobles dames, ses jolis pages si malicieux, les écuyers de son seigneur et maître, au maintien grave, à la tournure martiale. Nous le verrons lui-même, et si nous admirons ses lévriers élancés, ses armures antiques, peut-être nous offrira-t-il, avec la coupe du départ, quelque souvenir précieux de ces siècles qui s'éloignent rapidement, et auquel nous cherchons à

nous rattacher par les plus petits détails comme par les plus grandes pensées, bien que nos esprits, avides de progrès, méconnaissent souvent le mérite de ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes. »

Était-ce un preux chevalier qui parlait ainsi ou un sage chroniqueur ? Je ne le sais ; aussi ne vous entretiendrai-je plus de lui, et vous dirai-je seulement ce qui se passait au château lorsqu'il y arriva.

Les murs dégarnis de soldats, la cour encombrée de nobles seigneurs, d'écuyers, de gardes, de chevaux ; les femmes parcourant les longs corridors d'un air triste, mais empressé ; les cris des enfants, les aboiements des meutes, les hennissements des coursiers, tout, en un mot, parlait d'un départ et se ressentait du tumulte qui l'accompagne toujours. Mais traversons cette foule inquiète et impatiente ; laissons de chaque côté ces groupes hardis devisant déjà sur les triomphes et les dangers d'une si périlleuse expédition, et pénétrons doucement dans cette pièce retirée, aux fenêtres en ogives, aux grands fauteuils gothiques, au prie-Dieu de velours noir, sur lequel repose une sainte Bible dont les pages sont encore humides de pleurs ; c'est l'oratoire de la jeune châtelaine.

C'est là que s'écoule une partie de sa tranquille vie, entre les plaisirs de famille, les soins de l'intérieur et la lecture des lais des gracieux troubadours. C'est là que chaque jour elle prie pour son noble époux et pour ses petits enfants dont l'aîné soulève déjà la masse d'armes de son père!

Maintenant elle était encore là et assise auprès d'un chevalier à la haute stature, au front calme et fier.

« Hélas! lui disait-elle, quoi déjà vous voulez partir?... me quitter!... abandonner ces pauvres petits!... et vous en aller si loin, si loin de nous qui vous aimons tant!... Quoi, déjà!... » Et des larmes amères coulaient de ses beaux yeux en sillonnant ses joues pâlies par l'inquiétude!

« Isaure, ma bien-aimée, ne cherchez pas à me retenir; n'amollissez pas, par vos douces prières, l'ardeur qui m'anime et qui doit faire battre tous les cœurs chrétiens dans une si sainte cause. Oh! ne me regardez pas ainsi!! Je ne puis céder! Le roi, notre sire, m'a mandé à sa cour, l'armée est prête à se mettre en marche pour la croisade, et lorsque Philippe notre maître m'appelle, vous-même, Isaure, ne pouvez me dire de rester!... » Et il croyait, ce fier chevalier, que de pareilles considérations devait sécher les larmes de sa jeune épouse!... Et il ne comprenait pas que, dans ce cœur tout d'amour, rien ne pouvait taire la douleur qui l'accablait!...

Ils restèrent encore quelque temps ensemble, pressés dans les bras l'un de l'autre. Mais le moment du départ vint; la trompette guerrière en donna le signal. A ce son, la jeune femme tressaillit comme une biche alarmée.... Elle cacha sa tête blonde sur le sein de son époux.... ses larmes inondèrent la cuirasse brillante de sire Raoul.... Elle reçut un baiser brûlant... c'était le dernier!...

« A cheval! à cheval! » criait-on de toutes parts dans la grande cour, et la troupe fidèle s'élança au galop dans la longue avenue.

Quand la jeune Isaure rouvrit les yeux, ce fut en vain qu'elle chercha autour d'elle le tendre regard de son époux bien-aimé; ce fut en vain qu'elle l'appela, qu'elle écouta au loin le son de sa voix chérie!... Ce tendre regard ne devait plus se fixer sur elle, et cette voix était muette pour toujours!... Lorsque, frappée comme d'un pressentiment terrible, elle se précipita à genoux en s'écriant : « Le reverrai-je?... » si Dieu l'eût éclairée, elle aurait frémi à cette réponse déchirante : « Jamais!! ».

Mais pour elle, l'espérance se prolongea pendant plusieurs mois pleins d'angoisses, de craintes, de déceptions!... Pendant longtemps elle crut au bonheur du retour; pendant longtemps elle forma de délicieux projets pour l'avenir, en caressant la jolie tête du favori de sire Raoul, en lui redisant les récits qui parlaient de gloire acquise en Terre-Sainte; c'était un beau rêve! Puis vint le jour du réveil, où toutes les illusions s'envolèrent comme un léger nuage chassé par le vent du nord... où toutes les espérances tombèrent flétries, comme des fleurs brûlées par un soleil d'été!... Et ce jour-là, en apprenant toute l'horreur de sa situation, toute l'étendue de son malheur, Isaure ne prononça que quelques mots rendus inintelligibles par ses sanglots convulsifs; mais Dieu les comprit, car ces mots étaient un vœu :

« A vous, Seigneur, dit-elle, et plus tard encore à lui!... »

Peu de temps après, on comptait dans un saint monastère une sœur de plus; un jeune front s'était incliné sous le voile virginal, et une âme abattue par l'infortune retrouva peu à peu dans cet asile de paix, sinon le bonheur, mais cette croyance qui seule fait supporter avec espoir le fardeau d'une vie décolorée, la croyance à une autre vie où les liens rompus se renouent, où les cœurs brisés s'apprennent à tressaillir de joie!... Vie toute d'amour et de prières que Dieu nous a annoncée par ces paroles :

« Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra lors même qu'il serait mort, et quiconque vit en moi ne

mourra point pour toujours! (Imitation de J.-C.). »

M^{lle} MATHILDE.

Publications Nouvelles.

Nous recommandons particulièrement aux mères de famille et aux instituteurs trois ouvrages nouveaux :

- 1° La *Méthode d'écriture Soref*;
- 2° *Une lecture par jour*, de M. Boniface.
- 3° *Nouveau Manuel des aspirantes aux brevets de capacité*, par M. E. Lefranc.

La *Méthode Soref* est en vogue de succès. L'écriture de l'élève, après quelques mois de leçons, est brillante et *solide*; elle ne se déforme pas comme on le voit trop souvent dans les écritures qui s'obtiennent *à forçait*. C'est la belle écriture française mêlée à l'élégante anglaise; c'est la réunion, en un mot, de l'utile et de l'agréable. Les cahiers et les tableaux des jeunes personnes de nos Cours sont un garant du progrès que l'on fait par cette nouvelle *calligraphie*. Le prix du cahier, avec douze modèles gradués et les feuilles d'explication, est de 1 fr., rue de Lille, 17.

La réputation de M. Boniface vient de s'accroître encore par la publication de cette *mosaïque* littéraire, historique, mo-

rale et religieuse; les 365 pièces de ce recueil sont extraites avec goût des prosateurs français anciens et modernes. Les institutrices y trouveront des sujets et des modèles de style. Chez Magnen, libraire-éditeur, quai des Augustins, 21.

Le *Manuel des aspirantes* est un ouvrage essentiel pour les institutrices. Rédigé avec talent par M. Lefranc, auteur estimé de plusieurs ouvrages, il facilitera le travail des aspirantes aux brevets de capacité, pour l'instruction primaire élémentaire. Ce *manuel*, que nous adoptons pour notre nouveau *Cours normal d'Institutrices* qui s'ouvrira en novembre, est composé d'après le dernier programme universitaire, et dispense des ennuyeux cahiers que l'on imposait autrefois. Il renferme, outre les questions et les réponses, 1° deux tableaux d'analyse et du système comparé des poids et mesures; 2° cinquante figures de dessin linéaire. — Rue de Lille, 17, 4 fr. — Chez Delalain fils, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 5.

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME. (1832)

Première et deuxième Livr. — OCTOBRE ET NOVEMBRE.

Portrait de madame de Sévigné.	pag.	Trad. de M. Genty de Bussy.	31
Un mot sur le passé et l'avenir du journal. Lévi.	1	Le Japon.	31
Aperçu général des connaissances. Charles Lebrun.	2	La fable.	38
Grammaire. Mots invariables.	5	Les araignés, fable. D. L.	59
Le dernier homme. Ode. Albert Montémont.	6	L'ange gardien. M ^{lle} M. C.	40
Découvertes.	7	Mort d'un enfant 1835. M ^{lle} Pavy.	41
Scarron (Paul). Maigrot.		Légende écossaise. M ^{lle} G. de L.	42
De l'étude des mathématiques. Arithmétique. J.-B. Fellens professeur.	10	Histoire naturelle de la structure du globe.	45
Saint-Germain-l'Auxerrois. M ^{lle} Augustine Gombault.		De la littérature savante et de la littérature romane au moyen-âge. Carpentier.	49
Gymnastique.	20	La féodalité. M Iphigénie W.	52
Les Kalendes de janvier sous Auguste. Ch. Dezobry.	22	L'ancienne Grèce. Thomson.	54
Marie Stuart.	24	De la voix et de sa formation.	56
Les lapons. Ampère.	26	Physique et chimie. Leur part dans les sciences naturelles. E. Delaire.	61
Histoire naturelle. Grèce. Paulin Teulières.	30	Chant du barde Eudomir sur l'entrée des Francs dans la Gaule.	62
Sur la prise d'Alger par un algérien.		Un mot sur la littérature universelle.	64

Troisième Livraison. — DÉCEMBRE.

Karl. Dumas.	65	Le réfectoire des Chartreux. M ^{lle} Amélie de J.	82
Mort de Pompée. Plutarque. Trad. par Anyot	69	La rime. Princesse de Salm.	85
Grammaire. Solutions.	71	Coup d'œil sur l'histoire de la littérature.	87
Une république de chiens de prairie. M ^{me} L. Bernard.	75	Distribution des arbres et arbustes croissant sans culture.	90
La mort des poètes. M ^{lle} Aug. Gombault.	75	Le polype qui renaît sous le couteau qui le frappe, par Bonnet.	94
Emanations putrides.	76	Les rats gascons. M ^{me} Céleste Vien.	96
Nécrologie de 1835.	78	Sur une nouvelle édition des ouvrages classiques de M. Lévi.	96
La pauvre femme. M ^{lle} Anaïs Ségalas.	80		
Madame de Sévigné. E. Jouy.	81		

Quatrième Livraison. — JANVIER.

La bible maternelle. <i>M^{me} Eugénie Ni- boyet.</i>	97	Notions sur les différentes écoles de peinture. <i>Voizat.</i>	107
Coup d'œil sur l'histoire de la littéra- ture, (2 ^e article).	100	Richard Cœur-de-Lyon. <i>Marie Lafon.</i>	112
Anne d'Autriche et le jeune Louis XIV. Scènes de la Fronde. <i>M^{me} A. Tastu.</i>	104	Tableau d'une procession dans la cam- pagne. <i>Delile.</i>	115
Harmonies générales du globe. <i>Bernar- din de St.-Pierre.</i>	106	Héleine. Nouvelle. <i>M^{me} Victorine Col- lin.</i>	117
Dépenses des Romains. <i>Eugénie L.</i>	108	La fête de Cambrai. <i>Etienne de Jouy.</i>	122
		Le roi Baudouin I ^{er} . <i>Albert d'Aix.</i>	
		Trad. de M. Guizot	124

Cinquième Livraison. — FÉVRIER.

La cigale et la fourmi.	129	Le chant des Scythes. <i>Denne-Baron.</i>	145
La famine au fort des Portets. Epi- sode de 1805. <i>M^{lle} Mathilde.</i>	151	Le mauvais regard de l'homme en- vieux.	146
Consultation chez une sorcière. <i>M^{lle} Louise.</i>	153	Littérature. Bohême, histoire nationale. <i>Anpère.</i>	146
Silence. <i>M^{lle} Flore M.</i>	154	Intérieur d'une chaumière vendéenne. <i>M^{lle} Mélanie Valdor.</i>	150
Marie. <i>M^{lle} Caroline L.</i>	154	Les oracles.	155
Le linceul. Conte fantastique.	155	Les feux Saint-Elme.	156
Le mardi gras. <i>M^{lle} H. D.</i>	157	Le diamant. <i>Drapier.</i>	159
Le petit pêcheur. <i>M^{lle} P.</i>	158	Des femmes en Allemagne; considéra- tions générales. <i>M^{me} la princesse de Salm.</i>	159
Coup d'œil sur l'histoire de la littéra- ture (3 ^e article).	159		
Un condottiero. Scène d'Italie. <i>M^{lle} Ju- lie de R.</i>	142		

Sixième Livraison. — MARS.

David Téniers.	161	Le Kent. <i>M^{me} Victorine Collin.</i>	175
Note sur l'incendie qui termina les fêtes du mariage de Napoléon avec Marie-Louise.	165	Quelques vues sur l'histoire du prin- cipe de l'unité nationale.	179
Murat, roi de Naples. <i>Constant.</i>		L'imprudence, conte d'enfant. <i>M^{me} M.</i>	183
Au clair de la lune, amusement litté- raire. <i>M^{lle} Emilie de Saint-A.</i>	167	Coup d'œil sur l'histoire de la littéra- ture (4 ^e article).	184
La chasse aux abeilles.	168	Musique populaire. <i>M^{lle} M. de C.</i>	187
Francis, fille de Cromwell. <i>M^{lle} Valé- rie M.</i>	170	La terre vue du sommet des montagnes. <i>Bory de Saint-Vincent.</i>	189
Les ruines de Troie. Nouvelle grecque. <i>M^{lle} Aurélie F.</i>	171	Les enfants d'Edouard. <i>Casimir Dela- vigne.</i>	191
Le larmoyeur, tableau de Scheffer; <i>M^{lle} Clarisse L.</i>	174		

Septième Livraison. — AVRIL.

Pétrarque. 1304-1374. <i>M^{lle} Adèle d'H.</i>	193	cipe de l'unité nationale (2 ^e article).	209
Histoire de la pomme de terre.	194	Du cerveau. <i>M^{me} Victorine Collin.</i>	210
Arithmétique, première leçon. <i>J.-B. Fellens.</i>	196	Le pèlerinage de Béthusam. <i>M^{me} Victorine Collin.</i>	215
Cyropédie de Xénophon.	198	Famille de Napoléon.	216
La mouche. <i>H. Duval.</i>	202	Philippe Desportes.	218
Fabius.	203	Coup d'œil sur l'histoire de la littérature (5 ^e article).	220
Le berger et son chien.	204	Chaleurs et sécheresses extraordinaires.	223
Grammaire. Orthographe de la lettre R.	205	Découvertes.	224
Plaines de l'Amérique méridionale. <i>Humblot.</i>	206	Souverains contemporains. Famille royale de Russie.	224
Le nouveau meunier de Sans-Souci. <i>M^{lle} Virginie Delafolie.</i>	207		
Quelques vues sur l'histoire du prin-			

Huitième Livraison. — MAI.

Entretien sur les produits chiniques.		La semaine rapide. <i>Eugène Duval,</i>	243
Histoire d'un chiffonnier de Paris.	225	Coup d'œil sur l'histoire de la littérature (6 ^e article).	247
Grammaire. Orthographe absolue. E final.	228	Portrait de Mayerbeer.	
Mythologie. Psyché et les Grâces; dialogue. <i>M^{me} Dupin.</i>	230	Esquisses biographiques. — Jacomo Mayerbeer.	
L'habit du chevalier de Grammont. <i>Hamilton.</i>	234	Episode de la Saint-Barthélemy. <i>Ramus.</i>	252
Un dernier chapitre à don Quichotte. <i>M^{lle} Sidonie A.</i>	237	Synonymes.	254
Peste d'Athènes. <i>M^{lle} A. d'H.</i>	241	Retour au pays. <i>M^{me} Caroline L.</i>	255
		Ma mère ! <i>Mary Lafon.</i>	256

Neuvième Livraison. — JUIN.

Programme et conditions des cours de <i>M. Lévi.</i>	257	La tour des souris, légende allemande. <i>Une élève de M. Lévi.</i>	281
Madame Campan. <i>M^{me} A. Dupin.</i>	265	L'église de village. <i>Une élève de M. Lévi.</i>	283
Grammaire. Lettre P.	269	La jeunesse de Louis XIV. X.-X.	284
Le forçat libéré. <i>M^{lle} Julie de R.</i>	270	Les deux pêcheurs. Idylle. Littérature russe. <i>M. Gnéditsch.</i>	285
Kalby, histoire véritable. <i>M^{lle} Bourgoin.</i>	272	Aux mères de famille et aux institutrices. <i>D. Lévi.</i>	288
Ahmed le savetier. <i>M^{me} Bernard.</i>	274		

Dixième Livraison. — JUILLET.

Caractères des peuples d'après la forme des contrées. <i>Michelet.</i>	289	Arithmétique. Huitième leçon. <i>J.-B. Fellens.</i>	300
Moyen d'éducation littéraire. Recueil de compositions, etc.	290	Coup d'œil sur l'histoire de la littérature (7 ^e article).	303
Le mal du pays. <i>M^{lle} Elvire D.</i>	291	L'oratoire. <i>M^{me} Wetzell.</i>	306
Légende danoise. <i>M^{lle} Elise P.</i>	292	La toilette de Minet. <i>M^{lle} Alie L.</i>	310
Morale.	296	Vassy. <i>Victor Boreau.</i>	310
Cantate en l'honneur de M. de Quélen. <i>D. L.</i>	298	Lettre de la princesse Catherine de Wurtemberg à son père.	312
Description de la fleur. <i>J.-J. Rousseau.</i>	297	Extrait des Mémoires de M. de Lavallette.	315
		Les roses. <i>Espach.</i>	319

Onzième Livraison. — AOÛT.

Les rédacteurs du Musée des familles à M. Lévi. <i>E. Boutmy.</i>	321	La brise de mer. <i>M^{lle} Julie de R.</i>	339
Le monde n'est qu'un néant. <i>M^{lle} B. Gastellier.</i>	322	Province poétique. Annonce.	340
Voyage en Belgique, 1856. <i>M^{lle} Clémence M.</i>	325	Géographie. Voyage du Havre à Saint-Petersbourg.	341
Histoire du bâton et de la canne.	327	Les éclaircisseurs. <i>M^{lle} Augustine Gombault.</i>	344
La grotte du chien. <i>Valmont de Bompagne.</i>	350	La vie humaine comparée à l'Océan. <i>Young.</i>	349
Coup d'œil sur l'histoire de la littérature (8 ^e article).	351	Visite au Musée. <i>M^{lle} Eveline MacCarthy.</i>	350
Sur les fêtes publiques chez diverses nations. <i>Malte-Brun.</i>	354	Un dernier épisode à l'oratoire. <i>W.</i>	351
Tableaux des dynasties dans les Gaules. <i>M. Vélaz.</i>	358	Publications nouvelles de M. Lévi.	351
		Recommandation de publications nouvelles.	352

Douzième Livraison. — SEPTEMBRE.

Merveilles de la Création. <i>Thomson.</i>	369	Matière des Numéros de octobre, novembre, décembre.	381
Consolations à Racine.	371	Janvier, février, mars.	382
Républiques italiennes.	372	Avril, mai, juin.	383
Le sel.	374	Juillet, août, septembre.	384
Le château gothique.	378		
Publications nouvelles.	380		

LA

MÈRE INSTITUTRICE.

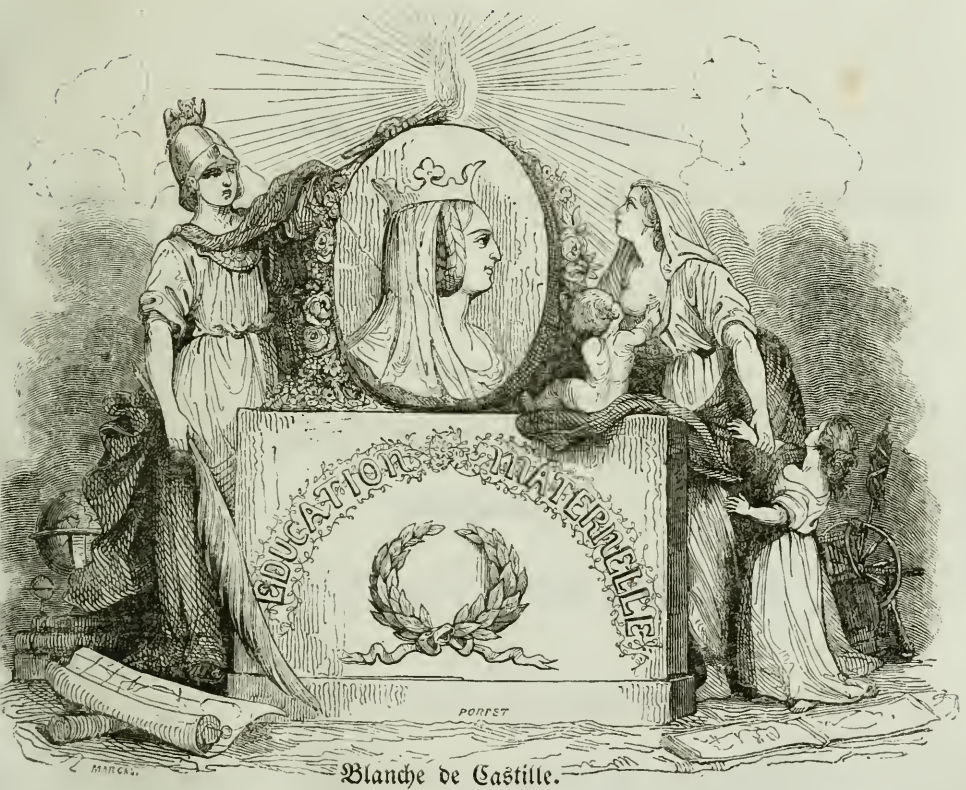
REVUE HISTORIQUE

LA

MÈRE INSTITUTRICE

OU

LECTURES RELIGIEUSES, MORALES ET LITTÉRAIRES.



Blanche de Castille.

PARIS,
RUE DE LILLE, 47.

1857.

LA
MÈRE INSTITUTRICE

OU

LECTURES PIEUSES, MORALES ET LITTÉRAIRES,

PUBLIÉES

PAR D. LÉVI (Alvarès).

ESQUISSES LITTÉRAIRES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

DE LA FORMATION DU LANGAGE

jusqu'à

LA CONFUSION DES LANGUES.

Les *corps* font une impression physique sur les *sens*. Leur impression sur les *sens* en excite la *perception* dans l'*entendement*.

L'*entendement* s'occupe de ses perceptions selon les trois facultés qui lui sont propres : la *mémoire*, la *raison*, l'*imagination*.

De l'usage de ces trois facultés proviennent toutes les opérations de l'esprit (dont les principales sont : se *souvenir*, *comparer*, *inventer*), et par suite toutes les connaissances humaines.

L'homme, pour aider son *entendement*, a créé la *logique*.

La *logique* comprend l'*art* de penser,

l'art de retenir les pensées, l'art de les communiquer.

On communique sa pensée de trois manières, ou par des *gestes*, ou par des *sons* articulés, ou par des *caractères* tracés.

Chacune de ces manières s'appelle *signes* ou *langage*. Nous avons donc :

Les signes ou le langage d'*action* ou des *gestes* ;

Les signes ou le langage de la *parole* ou des sons articulés ;

Les signes ou le langage de l'*écriture* ou des caractères tracés ;

La *pantomime* ne peut exprimer que des idées simples et des sensations.

La *parole* et l'*écriture* expriment les sensations, les sentiments, les pensées et les idées les plus abstraites.

La *parole* est un don de Dieu comme la *pensée* ; la parole et la pensée ne peuvent se concevoir séparément pas plus que le corps et l'âme. Néanmoins, Dieu n'a pas donné à l'homme un langage tout fait, pas plus qu'il ne lui a donné une intelligence toute développée, il a mis en lui la parole aussi bien que la pensée à l'état de germe, abandonnant le développement de l'une et de l'autre à l'action nécessaire de la *perfectibilité humaine*.

Les principales influences qui ont déterminé la formation du langage semblent avoir été :

1° Les besoins de la sociabilité auxquels il faut rapporter une masse première de mots indispensables à la vie commune, et qui correspondent dans l'organisme à ce que certains métaphysiciens ont reconnu de primitif dans l'âme sous le nom d'*idées innées*.

2° La conformation et le jeu *physiologique* de l'instrument oral, d'où il a pu résulter (par des nécessités analogues) que l'expression de certaines choses sollicitât plus spécialement un mouvement labial, dental, guttural : de là des catégories de *mots* corrélatives à des catégories de *faits*, comme par exemple, l'appellation

enfantine, *maman*, produit du rapprochement machinal des lèvres correspondantes à l'époque de la succion.

3° La répercussion des bruits naturels qui, par un phénomène semblable à celui de l'écho, renvoie des mots analogues aux sons qui ont frappé l'esprit de l'homme : de là la classe des mots imitatifs ou des *onomatopées* (onoma), tels que *tommerre*, *cliquetis*, *glouglou*, *bruissement*, etc., que quelques-uns ont à tort regardés comme la source unique du langage humain, par une opinion qui attribuerait tout à la vie naturelle et rien à la vie sociale, aussi *essentielle* et plus *spéciale* à l'homme que la première.

4° Enfin lorsque, grâce à ces diverses influences, il s'est produit un corps complet de *radicaux* suffisant aux besoins primitifs, survient la civilisation qui, délaissant le procédé lent et laborieux de la création des expressions, les multiplie à l'infini par la combinaison et la transformation, et fait des mots avec les mots et non plus avec les choses ; mots qui s'éloignent autant des origines véritables du langage, que les besoins qui les ont fait naître s'éloignent des besoins originaires de l'humanité. Ainsi fécondé, le langage humain devient un océan où l'étude aura bien de la peine à démêler et les sources premières qui l'ont formé et les crues intellectuelles qui l'ont successivement grossi et menacent de le faire déborder, c'est-à-dire de le faire sortir du lit où le *discernement* et la *mémoire* peuvent suivre son cours.

L'histoire sacrée établit que la race de Noé, abusant sans doute de la faculté de parler, comme la race d'Adam avait abusé de la faculté d'agir, provoqua une seconde colère de Dieu.

Dieu voulant briser l'orgueilleux faisceau des intelligences humaines, afin que la communication qui faisait l'audace des hommes ne soit plus universelle, mais seulement partielle, fait le miracle de la

confusion des langues, déluge qui abîme et confond les paroles, comme le vrai déluge avait abîmé et confondu les faits et gestes de l'humanité naissante.

Cette confusion des langues oblige les hommes à se séparer, et l'humanité se scinde en un certain nombre de populations distinctes, selon que son langage commun a été fractionné par la colère divine.

Ainsi les langues suivront le classement des peuples primitifs après le déluge.

Les descendans de *Cham* donneront naissance aux langues *chamiques* ou *africaines*.

Les descendans de *Sem* aux langues *sémitiques* ou *asiatiques*.

Les descendans de *Japhet* aux langues *japhétiques* ou *européennes*.

Voyez nos *Esquisses Historiques*.

Des langues parvenues à une existence grammaticale et littéraire.

Dès lors la langue constitue l'élément principal de cette existence individuelle de chaque peuple qu'on appelle sa nationalité.

Mais le langage et l'intelligence étant, comme nous l'avons déjà dit, étroitement liés et ne se développant que simultanément, il arrive que la langue ne prend pas un caractère monumental qui la rende propre à être traitée historiquement : 1° Chez les peuples où la civilisation ne dépasse pas le cercle des choses convenues et usuelles; 2° Chez les peuples où la civilisation en s'élevant haut et en s'étendant largement se concentre néanmoins dans les préoccupations religieuses, morales, belliqueuses ou autres, qui absorbent les nations au point de ne pas laisser une part suffisante de son activité aux travaux intellectuels proprement dits.

Les langues qui sont parvenues à une existence grammaticale et littéraire se divisent en groupes ou familles, dont nous

établissons la filiation dans la seconde partie de cet ouvrage; on les résume généralement comme il suit, d'après leur parenté plus ou moins justifiée :

FAMILLES. — EN ASIE :

- 1° Hébraïque, Arabe ou Araméennée.
- 2° Sanskrite et Zende.
- 3° Chinoise.

EN EUROPE.

- 4° Celtique (plus intéressante scientifiquement que littérairement).
- 5° Traco-Pélasgique ou Greco-Latine.
- 6° Germanique.

Les autres familles appartenant exclusivement au domaine de la Philologie et de l'Ethnographie et point à celui de la Littérature, nous remettons à en parler au temps où nous traiterons de ces sciences spéciales.

De la naissance et de la hiérarchie des différens genres littéraires.

A Dieu les prémisses de l'intelligence humaine : la religion est le premier de tous les faits sociaux, et la *poésie sacrée* le premier de tous les faits littéraires. Les hommes adressent en commun au ciel des prières et des actions de grâce, expression du besoin universel des âmes; ce langage emprunte à son origine une ineffable harmonie; encens fait pour monter jusqu'au Créateur, ce langage emprunte à sa destination la pureté et l'élévation; peu à peu ces cris confus d'amour et de reconnaissance se régularisent en même temps que les cérémonies avec lesquelles ils constituent la *partie dramatique* du culte. Les pontifes, premiers poètes, soumettent aux lois musicales du rythme la voix passionnée du sentiment religieux; et l'humanité possède un premier type du beau dans les arts... ces *hymnes sublimes d'enthousiasme* et de naïveté, seule communication possible entre la terre et le ciel. Une fois créé, ce

magnifique langage ne se borne pas à rendre les choses divines : tout grand sentiment qui fait explosion l'adopte nécessairement ; ainsi les législateurs qui font appel à l'amour universel et à la raison universelle ; ainsi les chantres d'une gloire ou d'une grandeur quelconque recourent à la puissance de ce langage, qui reçoit le nom de lyrique, du nom d'un instrument dont il reproduit les éclatans et suaves accords ; ainsi naquirent l'hymne, le cantique et l'ode.

Ainsi les premières langues des hommes furent des *chants*, plutôt que des discours ; elles expriment plutôt leurs *sentimens* que leurs *idées* ; c'est le *cœur* qui parle plutôt que l'*esprit*. Ainsi les discours des peuples primitifs ont un caractère très *poétique* ; tout est animé, emblématique, métaphorique, allégorique : c'est le langage des peuples sauvages, c'est le langage, mais frappé au sceau de l'inspiration, de l'*Ancien Testament* et des anciennes poésies profanes. *Moïse*, *David*, les *prophètes* ; Orphée, Linus, Homère, etc.

Cependant la vie sociale se complique. Les nationalités se heurtent, les événemens surgissent et avec eux *la narration*. Tôt ou tard, dans l'existence d'un peuple comme dans celle d'un individu, il se produit quelque fait immense, décisif, générateur des destinées à venir. Par exemple, chez les Hébreux, la *suite d'Égypte* qui les met sur la voie de la Terre promise ; chez les Grecs, la *guerre de Troie*, qui assure la prépondérance de la civilisation européenne sur celle de l'Asie, etc., etc.

Tôt ou tard aussi, après le *fait*, se produit le *poète* qui doit le consacrer. La grandeur de son génie répond à la grandeur du sujet. L'œuvre colossale reçoit la désignation d'*Épique* ou d'*Épopée*, et reste appendue au temple des Muses comme un tableau où se reflète une nationalité entière, et où l'on pourra retrouver la brillante physionomie, si les faits qui la composent se perdent, et si le fil de la tradition vient à se rompre. Le *caractère du Poème épique* est essentiellement encyclopédi-

que : il résume la civilisation contemporaine du sujet qu'il traite dans toutes ses parties : les lois, les coutumes, les sciences du temps et même les costumes ; et les mille particularités de la vie publique et de la vie privée qui constituent les mœurs d'un peuple. Cette grande production de l'intelligence appartient à la seconde période des civilisations ; au moment où, après avoir triomphé des dangers qui assiègent leur débile enfance, elles commencent à se reposer dans la sécurité et dans la conscience de leur durée. Il semble qu'alors leur premier soin à l'heure du calme soit de dresser un tableau de la tempête, pour se réjouir et s'enorgueillir de la force et de la sagesse qui les a conduites au port.

Si la paix est affermie au dehors, si le travail d'organisation s'est accompli au dedans, et que la société repose longuement sous la sauvegarde d'une forte législation et de mœurs publiques bien établies, alors l'homme passe insensiblement de l'action à la contemplation. La nature, un peu négligée dans le premier événement social, reprend ses droits, et la poésie, fidèle étoile qui accompagne ou précède l'humanité dans ses déviations, revient à la nature et se fait *descriptive*. L'art suit ainsi une progression descendante de Dieu aux hommes et des hommes aux choses, dont la littérature populaire de la Grèce nous offre la glorieuse personnification dans la trinité d'Orphée, d'Homère et d'Hésiode ; et comme l'univers, objet des dernières extases de la poésie, est l'œuvre de Dieu, elle remonte de l'ouvrage à l'auteur, et tourne dans ce cycle éternel dont Dieu est le principe et la fin ; mais après que le besoin d'admirer s'est satisfait par la poésie, le besoin de connaître donne naissance à la *philosophie*.

Pour arriver aux abstractions de la philosophie, les langues ont dû subir des révolutions ;

plus elles s'enrichissent de mots ou de signes représentatifs des idées, plus elles deviennent claires, méthodiques, nettes, mathématiques : mais si elles font plus *penser*, elles font moins *sentir* ; elles ne prêtent plus autant à la poésie, à la véritable éloquence ; elles n'admettent plus des expressions vives, énergiques, pittoresques ; elles font entendre des mots précis, corrects, froidement conçus. Les *poètes* qui toujours aussi précédé les *philosophes* ; quand ceux-ci brillent, la poésie est éclipsée. — La forme *dramatique* cesse, la forme *didactique* la remplace, c'est l'imagination qui aide à la raison.

La *philosophie* n'est pas telle ou telle spécialité, mais bien la science des sciences, et la régulatrice des voies intellectuelles. *Connaître Dieu !* de cette ambition téméraire et trop haute sans doute pour l'esprit humain, naissent, sous le nom de systèmes, de sublimes tentatives, qui, si elles n'atteignent pas le but, du moins produisent pour l'âme le résultat de la gymnastique sur le corps, et la développent jusqu'à des proportions gigantesques : témoins la sublimité de toutes les cosmogonies indienne, scandinave, grecque, etc., etc. *Connaître l'homme !* de là découlent toutes les sciences morales, si en honneur dans l'antiquité ; élément principal de l'éducation publique en Perse ; long-temps considérées chez nous comme en dehors de l'enseignement public, et néanmoins récemment installées dans notre Académie, où elles sauront peut-être conquérir la prépondérance qui leur est due. Enfin *connaître les choses*, vœu qui a engendré les *sciences naturelles et physiques* ; vœu long-temps chimérique, et auquel les progrès merveilleux de nos dernières années semblent promettre maintenant la satisfaction plus prochaine et moins incomplète que celle que pourront obtenir les deux autres vœux de l'esprit humain. Pendant que les sages spéculent, les sociétés marchent, la civilisation se développe de plus en plus avec ses innombrables bienfaits et ses calamités nombreuses ; de toutes parts surgissent des droits, des devoirs et surtout des inté-

rêts, occasions de luttes incessantes ; de même que d'abord les populations se sont disputé le globe, de même aujourd'hui les populations d'un même pays se disputent la patrie, c'est-à-dire le pouvoir et les richesses qu'elle dispense ; les passions concentrées dans d'étroites limites n'en sont que plus violentes ; la vie politique commence, et de là date une ère nouvelle pour l'art. L'art se fait pratique, applicable : éminemment national, il s'incarne au peuple et l'étreint dans ses affaires par l'*éloquence*, dans ses loisirs par le *théâtre*, et dans sa gloire par l'*histoire*.

Enfin la civilisation des différents peuples a beau se faire variée et multiple à l'infini ; elle a beau, comme le caméléon, présenter des aspects différents... plus mobile, plus subtile et plus prompt qu'elle, nouveau Prothée, l'art se transforme sans cesse pour ne pas sortir de ses conditions de corrélation avec la civilisation et refléter fidèlement ce soleil des sociétés.

Si bien, qu'une fois déterminées, les grandes divisions de l'art qui correspondent aux besoins principaux et aux préoccupations prédominantes de l'humanité, il est impossible de faire une distribution exacte des genres, de numéroter et de définir les productions de l'esprit humain, qui pas plus que la civilisation dont il exprime les vicissitudes n'a jamais donné son dernier mot.

On pourrait donc admettre, après ces genres essentiels dont nous avons parlé plus haut, genres qui ne font défaut à aucune civilisation de long cours, les genres qui ne sont qu'accidentels, indigènes dans tel pays, exotiques dans tel autre et dont la quantité menace d'augmenter beaucoup si la fantaisie continue à régner despotiquement dans la république des lettres,

Les principaux de ces genres dont on pourrait presque préciser la cause originelle sont :

L'Allégorie ou fable, fille d'esclavage, qui oblige la vérité à se parer des vête-

mens du mensonge ; la *Satire*, espèce d'auxiliaire de la morale et de la bien-séance contre le débordement du mal et du ridicule ; l'*Élégie*, appel de la douleur ou de la passion individuelle aux sympathies de la foule ; le *Roman*, épopée bâtarde des nations très civilisées : le *Conte*, opuscule récréatif à l'usage des enfans ou des hommes restés enfans ; et, le plus léger et le plus insaisissable de tous, la *Chanson*, qui tantôt s'élève jusqu'au lyrique, et remplace l'Ode, et tantôt si bonne à résonner, joyeuse et vide, comme les grelots dont la Fable a paré la Folie.

Récapitulons nos principales observations : Les

peuples barbares, les peuples primitifs sont naturellement poètes ; leurs lois, leur religion, leurs histoires, se chautent en vers ; c'est en vers que s'expriment les premiers législateurs, les premiers prêtres. La nature inspire tous les sentimens, toutes les affections. Les Pélagés avaient leurs *Rapsodes*, les Scandinaves leurs *Scaldes*, les Chaldéens leurs *Pardes*, les Allemands leurs *Minnsengers*, nos bons aïeux leurs *Trouvères* et leurs *Troubadours*. Le langage se perfectionne, la littérature et les arts fleurissent ; à la suite de ces époques glorieuses succèdent toujours les âges de la science et de la philosophie. Le langage suit la même progression que celle de la civilisation et des idées répandues dans le corps de chaque nation ; la littérature, c'est-à-dire les ouvrages qui la représentent, n'en sont que le résultat. C'est ainsi que la littérature est l'expression de la société.

D. LÉVI.

CHRONIQUES DE RUSSIE.

OTRÉPIEFF.

RÈGNE DU FAUX DMITRI.

(1605.)

Otrépieff, pour parvenir au trône, avait un obstacle à vaincre, c'était le fils de Boris-Godounof ; mais les crimes lui coûtaient peu, et dans son impatience de régner, vous allez voir à quoi il se déterminait.

Ce fils de Boris se nommait Fédor ; c'était un beau jeune homme, âgé de seize ans, plein de vertus, d'esprit, de science, et qui annonçait toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner un peuple. Quoiqu'il fût fils d'un homme qui avait usurpé le trône, les Russes reconnaissant ses grandes qualités et désirant avant tout la tranquillité de l'État, ce qui ne peut exister dans un pays où il n'y a point de chef, le nommèrent Tzar : on lui donna trois ministres pour l'aider de leurs conseils, et sa mère fut nommée régente.

Fédor n'était que depuis peu de jours

sur le trône, lorsque des gens envoyés par le faux Dmitri arrivèrent à Moskou pour soulever le peuple en sa faveur ; ils se rendirent sur la place de la ville et là ils firent aux habitans de si beaux discours et de si belles promesses, que tout le monde se mit à crier : *Vive le tzar Dmitri ! Vive le tzar Dmitri !* Aussitôt ces envoyés, profitant des bonnes dispositions du peuple, l'entraînent au palais, se saisissent du jeune Fédor et l'enferment avec sa mère et sa sœur dans une maison où ils mettent des gardes, puis ils courent avertir Otrépieff de tout ce qui venait de se passer.

Celui-ci ne balançait pas sur le parti qu'il avait à prendre ; persuadé qu'il ne serait pas tranquille sur le trône tant que le jeune tzar vivrait, il ordonna qu'on le mit à mort ainsi que sa mère, et chargea de

ce crime d'infâmes scélérats qui étranglèrent ces deux malheureux avec une affreuse cruauté.

Aussitôt qu'Otrépieff fut certain qu'ils avaient cessé de vivre, il partit pour Moskou avec ses deux armées russe et polonoise, et entra dans la ville au milieu des cris de joie du peuple, qui était bien convaincu qu'il revoyait le véritable Dmitri, échappé au fer des assassins.

Ce qui contribuait à tromper ainsi les Russes, c'est qu'en effet Otrépieff avait quelques traits de ressemblance avec le jeune Dmitri, quoiqu'il fût beaucoup plus laid; il avait comme lui la taille petite, les épaules larges, les yeux bleus, le nez gros, une verrue sous l'œil droit, une autre sur le front, et un bras plus court que l'autre; du reste, il était hardi, éloquent, plein d'esprit et de noblesse dans les manières.

Le faux Dmitri était bien parvenu à se faire nommer tzar de Russie, mais une chose l'inquiétait beaucoup; la mère du véritable Dmitri vivait encore enfermée dans un monastère, où elle pleurait le meurtre de son pauvre enfant, et Otrépieff tremblait qu'elle ne déclarât un jour qu'il n'était pas son fils. Dans cette incertitude, il lui envoya des députés avec des présens magnifiques et un des plus beaux carrosses de la cour pour l'engager à venir partager son trône.

Cette pauvre femme, qui avait joui de tous les honneurs et de tous les plaisirs d'une reine, se trouvait si malheureuse dans ce couvent où elle était privée de tout cela, qu'elle ne put résister au désir de régner de nouveau, et consentit à tromper les Russes en feignant de reconnaître Otrépieff pour son véritable fils.

Elle partit donc dans le carrosse qu'on lui avait envoyé, et elle rencontra en chemin le faux Dmitri qui était venu au devant d'elle avec toute sa cour: ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, avec une si grande tendresse en apparence,

que tous ceux qui les virent restèrent persuadés que c'était bien une mère qui retrouvait son fils.

Vous vous souvenez, mes enfans, que lorsqu'Otrépieff était simple domestique en Pologne, son maître avait promis de lui donner en mariage la belle Marina, sa fille, s'il parvenait à devenir tzar de Russie. Ce seigneur polonais s'imaginait sûrement que le tzar ne pensait plus à sa fille, lorsque tout à coup, à son grand étonnement, il vit arriver des ambassadeurs qui venaient de la part d'Otrépieff chercher la jeune Marina, et qui lui offrirent une quantité prodigieuse de pierreries.

Marina, transportée de joie, partit avec son père, et, arrivée à Moskou, elle trouva tout disposé pour célébrer son mariage. Les deux époux se rendirent de suite à la cathédrale, qui était toute tendue en velours cramoisi, et quand la cérémonie fut terminée, ils revinrent au palais au bruit des canons et des cloches.

Otrépieff était au comble du bonheur, et certainement il ne s'attendait pas qu'un règne qui commençait d'une manière si heureuse pût finir si tristement; mais il n'avait pas reçu l'éducation convenable à un prince qui doit un jour gouverner un grand peuple; il était brutal, ivrogne, orgueilleux, et laissait entièrement aux ministres qu'il avait choisis le soin du gouvernement: aussi les Russes commencèrent-ils bientôt à se plaindre tout haut de l'ignorance et de l'injustice de ce nouvel usurpateur.

Il y avait alors à Moskou un boyard très ambitieux nommé Chouiski: ce seigneur entendait tous les jours le peuple murmurer de ce que toutes les places, toutes les dignités, toutes les récompenses étaient accordées aux Polonais, qu'Otrépieff favorisait, parce que c'était principalement à eux qu'il devait d'être monté sur le trône; déjà les plus mécontents des Russes avaient formé une conjuration pour se défaire de ce faux Dmitri, et il ne

leur manquait plus qu'un chef, quand Chouiski, se présentant à eux, leur offrit de diriger le complot.

Le hasard voulut qu'Otrépieff eût connaissance de cette conspiration, et comme il vit que le nombre des conjurés était trop grand pour les punir, sans causer une révolte, il imagina une ruse pour s'en défaire d'un seul coup.

Il fit publier que, le 15 mai suivant, il donnerait une fête militaire, à laquelle devait assister toute la garnison russe de Moskou, et afin que la fête fût plus brillante, il voulut que l'on élevât une forteresse en bois garnie de véritables canons, que les Russes devaient faire semblant d'attaquer; mais les Polonais avaient ordre de se défendre sérieusement, de tirer le canon avec des boulets, puis de massacrer tous les Russes quand ils les verraient surpris et en désordre.

Heureusement pour les Russes, Chouiski, informé de cet épouvantable projet, prévient les conjurés, qui courent aux églises, sonnent le tocsin et mettent tout le peuple en révolution: Chouiski paraît alors un poignard dans une main, un crucifix dans l'autre; il anime tous les révoltés, et les entraîne au palais, afin de s'emparer d'Otrépieff.

Le faux Dmitri, épouvanté en entendant les cris des Russes, qui, dans leur fureur, massacraient les Polonais, et apprenant qu'on en veut à sa vie, cherche à se sauver du palais; mais comme toutes les portes étaient déjà gardées, il saute par une fenêtre, tombe sur le pavé, se casse une jambe et se fait une grande blessure à la tête: alors on s'empare de lui et on le porte à moitié mort dans une église voisine.

Chouiski, pour détromper entièrement le peuple, envoya bien vite demander à la tzarine mère si Otrépieff était véritablement son fils. La princesse toute troublée avoua que c'était un imposteur; aussitôt les envoyés revinrent en instruire les Russes qui, furieux d'avoir été si indignement trompés, achevèrent le malheureux tzar et traînèrent son cadavre par les rues de la ville.

C'est ainsi que périt le fameux Otrépieff connu sous le nom de faux Dmitri; de simple domestique, il était devenu empereur, et avait occupé près d'un an le trône de Russie: sa mort fut un châtement bien juste de son imposture, et vous prouve que Dieu finit toujours par abaisser ceux qui ne se sont élevés que par le mensonge et la méchanceté.

NAGUI ET MARINA.

VASSILI V. — CHOUISKI.

(1606.)

Vous avez sûrement deviné, mes enfans que les projets de Chouiski, en faisant cette dernière révolution, étaient de se faire nommer tzar à la place du malheureux Otrépieff: il s'occupa donc promptement de se faire des partisans et envoya ses plus fidèles serviteurs par la ville pour parler au peuple en sa faveur.

Il y avait déjà plusieurs jours que les

Russes, assemblés pour l'élection d'un tzar, étaient dans l'incertitude sur le choix qu'ils devaient faire, quand un des partisans de Chouiski venaient à prononcer son nom au milieu de la foule, et plusieurs personnes autour de lui l'ayant répété, tout le peuple se mit à crier qu'il ne voulait pas d'autre tzar que Chouiski, et, sans tarder davantage, il fut conduit à l'église

cathédrale, où se fit la cérémonie du couronnement.

Les habitans de Moskou venaient à la vérité de nommer un tzar ; mais ceux des provinces étaient très mécontents qu'on ne les eût pas consultés là dessus, et plusieurs boyards, qui croyaient avoir autant de droits au trône que Chouiski, profitant de ce mécontentement, imaginèrent de répandre le bruit que Dmitri n'était pas mort. Les uns prétendaient qu'on avait massacré un de ses officiers à sa place, que le cadavre avait une grande barbe, tandis que Dmitri n'en avait pas ; d'autres disaient avoir remarqué que le jour où l'on croyait avoir massacré Dmitri, trois chevaux avaient manqué à l'écurie du prince, et que c'était lui assurément qui les avait pris pour fuir avec deux domestiques fidèles.

A peine ce bruit fut-il parvenu dans les provinces qu'il parut tout à coup plusieurs Dmitri qui voulaient se faire passer pour le dernier tzar, échappé, disaient-ils, aux soldats de Chouiski.

Le plus fameux de ces nouveaux imposteurs fut un jeune homme appelé *Nagui*, fils d'un simple maître d'école de village : ce jeune homme s'associa un camarade aussi menteur que lui, et tous deux se rendirent dans une ville où ils n'étaient pas connus.

Le camarade de Nagui raconta aux habitans de cette ville que le véritable Dmitri, échappé au poignard de Boris et à celui de Chouiski, venait d'arriver chez eux ; mais qu'il voulait y vivre comme un simple particulier, en attendant que la providence lui rendît son trône occupé par l'usurpateur Chouiski. Le peuple fut assez simple pour croire à un conte aussi ridicule ; on sonna aussitôt toutes les cloches en signe de réjouissance, et chacun voulut savoir dans quelle maison était logé ce prince, afin de lui aller prêter serment de fidélité.

Cette nouvelle s'étant répandue dans les

environs, plusieurs boyards vinrent se soumettre au nouveau Dmitri, et peu après il apprit que les Polonais, qui cherchaient toujours à entretenir des troubles en Russie, lui envoyaient des troupes pour le soutenir : avec ces secours il remporta plusieurs victoires sur ceux des Russes qui refusaient de le reconnaître, et déclara qu'il allait marcher sur la capitale.

Cette résolution mit la ville de Moskou dans la plus grande consternation ; les seigneurs parlaient déjà d'abandonner Chouiski, et ce prince effrayé résolut de renvoyer en Pologne la belle *Marina* et son père qu'il retenait prisonniers, croyant ôter par là aux Polonais tout prétexte de lui faire la guerre.

Nagui, averti du départ de Marina, songea de suite à profiter de cette heureuse circonstance ; il envoya une troupe de ses soldats, afin de s'emparer de la belle veuve et de la lui amener ainsi que son père : son projet était de la forcer à le reconnaître pour le véritable Dmitri, et par conséquent à l'accepter pour époux. Cette ruse réussit : soit frayer, soit ambition, Marina, quoiqu'elle s'aperçût bien que ce nouveau Dmitri ne ressemblait en rien à son dernier mari, que d'ailleurs elle savait bien être mort, ne rougit pas de commettre une action honteuse en faisant semblant de retrouver son époux ; elle espérait que Nagui réussirait à se faire nommer tzar et qu'elle se verrait encore sur le trône de Russie ; mais Dieu ne le permit pas, comme je vais vous l'apprendre.

Ce mensonge de Marina contribua beaucoup à persuader aux Russes que Nagui était le véritable Dmitri ; plusieurs autres villes se soumirent à lui : les généraux que Chouiski lui opposa furent presque toujours battus, tandis que les troupes de cet imposteur grossissaient de jour en jour, si bien que les habitans de Moskou commencèrent à abandonner ouvertement leur

tzar : il se forma même une conspiration contre lui. Quelques conjurés coururent au palais pour le poignarder ; mais son courage le sauva. Au lieu de fuir, Chouiski se présenta fièrement à ces furieux en leur demandant ce qu'ils voulaient ; cette audace, à laquelle ils ne s'attendaient pas, les effraya tellement, que, sans penser qu'ils étaient plusieurs contre un seul homme, ils prirent la fuite et se rendirent vers Nagui, qui était campé près de la ville.

Toutefois le courage de Chouiski ne servit qu'à lui sauver la vie ; les habitans de Moskou, lui attribuant tous les malheurs de la guerre civile, l'entraînèrent dans un monastère, et le forcèrent à embrasser l'état religieux. Peu de temps après, on le fit partir pour la Pologne, où il mourut de chagrin.

Nagui croyait bien réussir par cette révolution ; mais il n'en fut pas ainsi : personne à Moskou ne voulut le reconnaître pour le vrai Dmitri, de sorte qu'il se vit forcé de s'éloigner pour attendre une occasion favorable, et se retira dans le pays des Cosaques, où il trouva la mort, comme vous allez voir.

Cet homme avait dans son camp un prince russe qui avait formé le projet de l'assassiner ; en ayant eu avis, il attira ce prince dans un lieu écarté, le tua de sa

main et fit jeter son corps dans une rivière voisine ; mais ce prince russe avait un ami qui jura de le venger, et un jour que Nagui venait de sortir pour une partie de chasse, il le suivit, le joignit à un quart de lieue du camp, lui abattit la tête d'un coup de sabre, et se sauva dans la Crimée, presque au midi de la Russie.

Peu de temps après, Marina fut faite prisonnière, envoyée à Moskou et enfermée dans une étroite prison, où elle ne vécut pas long-temps.

La mort de Nagui ne rendit pas la paix à la Russie ; chacun prit les armes et alla se ranger sous un chef de son choix, de sorte qu'on ne voyait partout que des bandes de gens armés qui ravageaient leur propre pays. Trois années se passèrent ainsi, pendant lesquelles aucun tzar n'occupait le trône, et qui furent un temps de désolation pour la Russie : c'est que pendant les révolutions, mes enfans, les peuples qui n'ont plus de maîtres, et qui veulent se conduire eux-mêmes, deviennent cruels, ambitieux, insensés, et se rendent ainsi bien malheureux, jusqu'à ce que, reconnaissant leur erreur, ils reviennent à la raison et finissent par se choisir un chef ; car les peuples sont comme une grande famille, qui a toujours besoin d'un père pour conserver son bonheur et sa tranquillité.

VICES DE PRONONCIATION.

DE LA BLÉSITÉ,

PAR M. COLOMBAT (DE L'ISÈRE), MÉDECIN.

On a désigné sous ce nom plusieurs vices de la parole, qui consistent à substituer à certaines lettres le son de plusieurs autres ; mais avant de parler des principales espèces de blésité, je vais dire quelques mots sur les premières espèces

ou blésité proprement dite, qui consiste à donner le son du Z et de l'S adouci aux deux lettres réunies CH ; dans le premier cas on dit *Zaloux* pour *Jaloux*, *Zentille* pour *Gentille*, *Z'avais* pour *J'avais* ; dans le second, au contraire,

cheval, chien, château font seval, sien, sâteau.

Pour combattre ces vices de l'articulation, il s'agit, dans la première variété, de faire retirer la langue dans l'arrière-bouche et porter cet organe vers le voile du palais; alors en faisant une forte aspiration la langue vibrera de manière à produire un son analogue à celui de la syllabe *je*, sans cependant avoir eu l'intention de produire aucun son avec un E muet. Il en est de même pour la seconde variété de blésité; cependant l'aspiration et la position de la langue, comme je viens de l'indiquer, imiteront mieux le son de CHE; aussi cette dernière variété est-elle plus facile à combattre. Lorsqu'on voudra faire suivre le J et le CH d'une voyelle autre que l'E muet, on emploiera le même moyen que pour ce dernier; mais après avoir fait entendre faiblement le son de l'E, on articulera A, I, O, U, selon la voyelle dont on a besoin. Ainsi, *jaloux, Jupiter, chameau, chirurgien* seront d'abord *je-aloux, Je-upiter, che-ameau, che-irurgien*. Puis, ces mots étant articulés plus vivement, il est facile de concevoir que le J, le G et le CH reprendront facilement leur son naturel. Il y a encore plusieurs espèces de blésité: les uns consistent à substituer au son de l'S celui du T; ceux qui en sont atteints disent *taint* pour *saint*, *tucre* pour *sucre*, *tel* pour *sel*, etc.

Les autres consistent à prononcer les L mouillés comme s'il y avait un Y. Ainsi, *paille, fille, bouteille font paye, fiye, bouteye*; ce vice de langage est général à Paris, et les Parisiens ont l'habitude d'appeler Gascons ceux qui prononcent autrement. Il arrive aussi quelquefois que le T remplace l'F et le C, et que le D reçoit le son du T, enfin ces transpositions sont si nombreuses et si variées que je ne finirais pas si je voulais toutes les indiquer ici. Il est probable, je le répète encore, que, si les personnes qui sont chargées d'apprendre à parler aux enfans prenaient de bonne heure le soin de les faire articuler avec exactitude, on préviendrait encore plus facilement que pour le grasseyement la plupart des derniers vices de la parole que je viens de signaler. Si l'on rencontre un aussi grand nombre de personnes parlant d'une manière défectueuse, c'est que beaucoup de parens ont l'habitude de regarder comme des gentilleses les mots mal articulés que les enfans se plaisent à répéter ainsi, parce qu'ils savent que, loin d'être repris par eux, ils obtiendront, au contraire, leur approbation.

VERS. — EXERCICES.

Mais c'est ici que l'S en serpentant s'avance,
A la place du C sans cesse elle s'élance;
Elle souffle, elle sonne, et chasse à tout moment
Un son qui s'assimile au simple sifflement.

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

TITYRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Cher Tityre, étendu sous la voûte d'un hêtre,
Tu modules des airs sur la flûte champêtre;
Pour nous, infortunés, bannis loin de ces lieux,
Nous quittons nos doux champs, le sol de nos aïeux;
Nous fuyons... et toi seul, reposant sous l'ombrage,
Du nom d'Anaryllis tu charmes le bocage.

TITYRE.

O Mélibée, un dieu m'accorde ce repos:
Oui, pour son dieu Tityre a choisi ce héros;
Ma main sur ses autels, d'une blanche génisse
Ira souvent offrir le simple sacrifice.
C'est lui qui laisse errer mes paisibles troupeaux,
Et permet qu'à mon gré j'enfle mes chalumaux.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ton bonheur m'étonne
 A l'aspect de nos champs que le trouble environne.
 Moi-même tu me vois accablé de chagrins,
 Conduisant mes troupeaux dans un pays lointain.
 Cette chèvre... avec peine elle suit ses compagnes,
 Elle vient de laisser, sur d'arides montagnes,
 Deux jumeaux, tendre espoir de mes jeunes trou-
 peaux.
 J'aurais dû le prévoir; de sinistres corbeaux
 Faisant, du creux d'un chêne, entendre un cri funeste
 Et l'arbre prophétique, atteint du feu céleste,
 Souvent, il m'en souvient, m'annonçaient ce mal-
 leur.
 Mais apprends-moi, berger, quel est ton bienfaiteur.

TITYRE.

J'avais pensé que Rome, il faut que je l'avoue
 Insensé que j'étais, ressemblait à Mantoue,
 Où souvent nos bergers vont porter leurs agneaux;
 Je comparais ainsi des objets inégaux,
 Des chiens à leurs petits, des chevreux à leur mère..
 Rome sur les cités lève sa tête altière,
 Comme le haut cyprès sur le roseau fangeux.

MÉLIBÉE.

Et quel puissant motif te guidait en ces lieux?

TITYRE.

La liberté : trop tard, mais enfin secourable,
 Elle vient de jeter un regard favorable
 Sur un vieillard oisif, blanchi dans le malheur.
 Depuis qu'Amaryllis a su fixer mon cœur,
 J'ai quitté Galatée. Hélas! tant que fidèle,
 Je me vis retenu dans sa chaîne cruelle,
 De tout soins dégoûté, je négligeai mes biens
 Et languis sans espoir dans ces honteux liens :
 Des victimes en vain sortaient de mon herbage ;
 En vain j'épaississais la crème de laitage :
 A l'ingrate cité je portais tous mes fruits ;
 Ma main ne put jamais en recueillir le prix.

MÉLIBÉE.

Je vois, Amaryllis, pourquoi triste, éperdue,
 Tu fatiguais les dieux d'une plainte assidue,
 Et laissais tes fruits murs suspendus aux rameaux.
 Tityre était absent, Tityre, ces ruisseaux,
 Ces pins, tout rappelait ta présence en nos plaines.

TITYRE.

Que faire? Aurais-je pu, pour sortir de mes chaînes,

Loin de Rome, trouver l'appui des immortels?
 J'y vis ce jeune dieu pour qui, sur nos autels,
 Douze fois tous les ans fument les sacrifices.
 Je l'invoquai : « Berger fais paître tes génisses,
 » Soumets eneor au joug tes taureaux mugissants.»

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard! tu conserves tes champs,
 Assez féconds pour toi, malgré les marécages
 Dont les jones limoneux couvrent les pâturages.
 Tes fidèles agneaux, errans en d'autres lieux
 Ne seront point atteints d'un mal contagieux.
 O fortuné vieillard! au milieu des fontaines,
 Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
 Tu goûteras eneor et l'ombre et la fraîcheur.
 Là, venant aspirer le doux suc de la fleur,
 Des saules verdoyans qui bordent tes herbages,
 Souvent du mont Hybla les abeilles volages,
 Par leur murmure égal au léger bruit des flots,
 Inviteront tes sens à jouir du repos.
 Le bûcheron du haut de ces roches antiques,
 Ébranlera les airs de ses fredons rustiques,
 Et tes ramiers chéris, tes jeunes tourtereaux
 Roucouleront sans cesse à l'ombre des ormeaux.

TITYRE.

Le chevreuil bondira dans la plaine éthérée ;
 Oui, rejetés au loin sur l'arène altérée,
 On verra les poissons délaissés par les mers ;
 Et changeant de climat, des bouts de l'univers
 La Parthe viendra boire à la Saône dormante ;
 Du Tigre le Germain boire l'onde écumante,
 Avant que de mon cœur ses traits soient effacés.

MÉLIBÉE.

Nous, hélas! malheureux, nous fuyons dispersés...
 L'un verra les frimats de la Scythie aride,
 Ou les bords arrosés par l'Araxe rapide,
 Et l'autre les Bretons isolés des humains,
 Ou les affreux déserts des brûlans Africains.
 Ah! si mes yeux du moins pouvaient revoir eneor
 Et ma douce patrie et ces champs que j'adore!
 Hélas! si je pouvais, après quelques moissons,
 Admire seulement ces modestes sillons,
 Cette pauvre cabane au toit couvert de chaume,
 Et contempler eneor mon rustique royaume!
 Mais, hélas, ces épis que fit naître ma main,
 Vont échoir en partage au soldat inhumain!
 Romains, voilà les fruits des discordes civiles!
 Voilà pour qui nos bras rendaient les champs fertiles.
 Berger, cours maintenant autour de tes foyers,
 Cours aliguer ta vigne et greffer tes poiriers.

Allez, troupeaux, allez, chèvres jadis heureuses !
 Mollement étendu sous ces grottes moussues,
 Je ne vous verrai plus pendantes sur les monts.
 Ah! de votre berger oubliez les chansons!
 Bientôt vous ne pourrez, quoique je vous conduise,
 Brouter le saule amer et la fleur de cytise.

TITYRE.

Cependant avec moi tu peux encor en paix
 Passer ici la nuit sur un feuillage épais.
 J'ai la molle châtaigne et des pommes vermicelles,

Du laitage, et le miel de mes jeunes abeilles.
 Déjà l'on voit fumer les toits de nos hameaux,
 Et les ombres croissant descendent des coteaux.

VIRGILE.

QUESTIONS.

- 1.—Dans quel siècle vivait Virgile ?
- 2.—Dans quel genre s'est-il distingué ?
- 3.—Quels sont ses ouvrages ?
- 4.—A quelle occasion composa-t-il cette églogue ?
- 5.—Quels sont les écrivains du siècle d'Auguste ?

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI.)

Il est entre les biens si trompeurs et si faux,
 Il est un bien réel, doux charme de nos maux,
 Dont on sent dès l'abord la paix enchantresse,
 Dont on jouit sans trouble et non pas sans ivresse,
 Qui suit l'homme, en dépit des destins inconstans,
 A tout âge, en tous lieux et dans tous les instans;
 Qui, sans cesse nouveau, s'accroît par l'habitude,
 Plein de calme, d'oubli, d'innocence : l'étude,
 L'étude, plaisir vrai, dont la source est en nous,
 L'étude, heureux trésor qui les remplace tous !

LEBRUN.

Comme J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre n'écrivit que fort tard, quand l'expérience du malheur eut mûri son génie. Comme lui, voyageur égaré par les orages, il marcha long-temps dans le sentier de la vie, sans guide et sans appui. Son excessive sensibilité fut pour lui une source de chagrins amers et de vives jouissances. Les passions cependant n'eurent pas le pouvoir d'user son cœur, il conserva dans toute son ardeur ce foyer d'où jaillit la flamme qui chauffe ses écrits.

Dès son enfance, il donna des preuves du caractère ardent et impressionnable qui entourait sa vie d'illusions. A neuf ans, de pieuses lectures exaltèrent sa jeune imagination ; il voulut, à l'exemple des solitaires de la Thébàide, consacrer ses jours aux austérités de la pénitence ; et, après avoir mûri son projet, il quitta

un matin la maison paternelle pour finir un monde corrompu, où son salut courrait de si grands dangers. Heureusement que sa Thébàide n'était qu'un verger du voisinage ! On le retrouva, sur le soir, demi-mort de faim et de peur, et on lui promit le fouet si, au lieu d'aller à l'école, il lui prenait encore fantaisie de se faire anachorète.

A peine était-il sorti du collège, où il avait remporté le premier prix en mathématiques, qu'obligé de prendre un état, il entra dans le génie militaire. Il fit quelques campagnes ; mais ayant osé critiquer les opérations de son général, sa franchise, ou son imprudence, lui valut son exclusion du corps du génie. Il resta sans ressources et sans protection. Ce fut alors que commença sa vie aventureuse.

Al'exemple du bon abbé de Saint-Pierre,

son parent, il avait imaginé un mode de gouvernement, dans un but philanthropique, il est vrai, mais il est probable qu'il s'y mêlait un grain d'ambition. Pour le mettre en pratique, il fallait un pays neuf, un peuple neuf; il tourna ses vues vers le nord: les steppes presque inhabitées de la Sibérie lui parurent convenables à ses projets; en conséquence, il se rendit en Russie. Sa personne fut accueillie à la cour de Catherine II, mais son projet fut rejeté. Pour tout dédommagement, on lui offrit le grade de sous-lieutenant dans les armées de l'impératrice; cruel désappointement pour le jeune législateur! Il y avait loin de là à la vice-royauté qu'il avait rêvée. Mais ses ressources s'épuisaient, il fallut bien accepter.

Après quelques années de séjour dans ce pays, il espérait de l'avancement, lorsqu'un accident imprévu le ramena dans sa patrie: une conspiration fut tramée contre l'impératrice; les protecteurs que Bernardin s'était faits, y furent impliqués et jetés dans les fers. Craignant que ses liaisons avec les coupables ne lui devinssent nuisibles, il quitta furtivement la Russie.

Il s'arrêta quelque temps en Pologne, où son séjour fut marqué par une foule d'aventures qui ne peuvent trouver ici leur place.

Après de longs voyages à Malte, en Allemagne, à l'île de France; après des vicissitudes sans nombre, il revint à Paris, désabusé des hommes et de l'ambition, avec l'expérience que donne l'infortune, et le plan d'un roman dont il avait conçu l'idée pendant son séjour. Il avait alors quarante ans; ses utopies, rêves de sa jeunesse, avaient cessé de l'occuper; ses illusions s'étaient évanouies. Pauvre et sans protection, il chercha dans son travail les moyens de subsistance, et l'étude vint à son secours. Entouré de ses livres chéris, il retrouva la paix du cœur, qu'il avait tant cherchée, son génie s'éveilla, et dès lors il put sourire à l'espé-

rance d'un meilleur destin. Toutefois, le produit de quelques leçons de mathématiques fut pendant quelque temps sa seule ressource.

Cependant il cherchait à sortir de son obscurité. Il se lia avec quelques-uns des beaux-esprits de l'époque, qui le présentèrent à mademoiselle de l'Espinasse, chez laquelle se réunissaient les hommes les plus distingués dans les arts, les sciences et la littérature. Dans cette société, où l'on jugeait en dernier ressort les auteurs et les ouvrages, le nouveau-venu se trouvait petit; il s'humiliait devant ces sommités; il était ébloui de toutes ces gloires, lui chétif, dont le nom était encore inconnu.

Depuis quelque temps, cependant, il avait terminé son roman de *Paul et Virginie*, et il en avait fait la confidence à l'un de ses nouveaux amis. Celui-ci annonça à la société l'œuvre de M. de Saint-Pierre, et demanda pour l'auteur *une lecture*. On consentit à l'entendre, et l'on fixa le jour de la réunion.

Les juges étaient assemblés; le modeste auteur, tremblant devant cet imposant aréopage, tira en hésitant son manuscrit de sa poche, puis, d'une voix émue, il en commença la lecture. D'abord on l'écouta avec attention; les idées si fraîches et si riantes de cette délicieuse production semblent inspirer quelque intérêt. Mais bientôt des conversations à voix basse s'établissent parmi les auditeurs: Marmontel regarde à sa montre, Buffon demande ses chevaux; d'autres bâillent et semblent complètement indifférents. Le pauvre auteur qui, du coin de l'œil, consulte le visage de ses juges, s'aperçoit facilement de l'ennui qu'il produisait; le peu d'assurance qu'il avait s'évanouit, sa lecture devint monotone, sa voix perdit ses inflexions; on ne l'écoutait plus! il cessa de lire... personne ne l'engagea à continuer, et tout en resta là.

Il sortit de cette maison découragé, humilié, désespéré. Hélas! il venait de

perdre le reste de ses illusions. Cet ouvrage, qu'il n'avait pas cru sans mérite, était jugé et condamné, et l'arrêt était sans appel; car de tels juges pouvaient-ils se tromper? Un moment il avait espéré un bien-être, il avait cru sortir de son obscurité... chimère! le voilà retombé dans son néant.

Il marchait, plongé dans ses pénibles réflexions, il errait sans but, lorsqu'il fut abordé par un de ses amis, par le peintre Joseph Vernet. Celui-ci lut facilement sur le visage de Bernardin les souffrances de son âme; il l'interrogea avec intérêt, avec tendresse.

Ah! c'est quand la douleur nous oppresse qu'il est doux d'entendre une voix amie qui nous en demande la confiance! Bernardin avait besoin d'épancher son cœur; il raconta avec effusion à son ami l'échec qu'il venait d'éprouver, et lui donna les détails de la fatale séance où il avait reçu son brevet d'incapacité.

Tout en causant, ils arrivèrent à la modeste chambre que Bernardin occupait au cinquième étage dans la rue Saint-Etienne-du-Mont. « Voyons donc, dit Vernet, cet ouvrage si dédaigneusement accueilli par nos potentats littéraires; lisez-moi quelques passages. » Bernardin céda à son désir; et bientôt cette lecture fit sur Vernet, homme d'esprit, une vive impression. « Ah! les barbares! s'écriait-il de temps en temps, les Welches! n'avoient point admiré cela!... mais ils n'ont donc point d'âme? » Enfin, cédant à son émotion, il saisit et presse vivement la main de l'auteur: « Mon ami, il faut porter ce manuscrit chez l'imprimeur? Cela réussira, cela réussira, vous dis-je, je vous prédis un succès certain; car s'il est vrai que les sots sont en majorité, il reste encore assez de gens d'esprit pour admirer un chef-d'œuvre, oui, mon ami, un chef-d'œuvre! — Cependant, nos grands hommes lui ont refusé leur suffrage. — Je le crois bien! ils ne l'ont pas fait!

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

— Ah! vous me ranimez, vous me rendez la vie! je vous obéirai. »

Le manuscrit fut porté chez l'imprimeur. On accueillit avec une sorte d'enthousiasme cet ouvrage, où respire une raison aimable, où les couleurs sont mélangées avec un goût exquis, et qui touche de près à la perfection continue. Ajoutons qu'il n'est peut-être, dans toute notre littérature, qu'une seule production de ce genre, la *Chaumière indienne*, du même auteur, qui puisse être comparée à *Paul et Virginie*.

Quoi qu'il en soit, ces deux ouvrages ne sont pas, à beaucoup près, le seul titre littéraire de cet ingénieux et touchant écrivain. Ses *Etudes* et ses *Harmonies de la Nature* l'élèvent au premier rang de nos prosateurs. C'est dans ce vaste champ qu'il déploie sa brillante et féconde imagination; c'est là qu'il revêt de son coloris frais et pur les plus riants tableaux de la nature. Beaux-arts, politique, voyages, éducation, harmonies du globe, l'auteur traite tout; et se montre toujours original, toujours aimable, parce qu'il est toujours vrai.

Le talent de Bernardin de Saint-Pierre se retrouve dans son *Voyage en Silésie*, opuscule agréable; il se retrouve dans les *Arcades*, joli roman, que l'auteur n'a point terminé, et qui rappelle les gracieux pinceaux qui ont tracé les images touchantes de *Paul et Virginie*.

Il est rare que les ouvrages de génie ne renferment pas une idée dominante; l'idée fondamentale de Bernardin de Saint-Pierre est la Providence. Il reconnaît son pouvoir partout, dans la cabane du pauvre comme dans le palais des rois; elle est partout, parce qu'elle est nécessaire, et que c'est une domination intelligente et bonne.

Toutes les productions de cet écrivain sont embellies par la magie d'un style constamment harmonieux, doux, flexi-

ble, parfois plein d'éclat, quelquefois aussi simple que la nature, et qui semble destiné à la peindre dans sa grace et dans sa subtilité.

Né au Havre en 1737, mort à Éragny en 1814, ses dernières paroles furent : « Que ferait une ame isolée dans le ciel même. »
MAIGROT.

GÉOLOGIE.

Cours Supérieurs.

FORMATION DE LA TERRE.

Depuis que les naturalistes se sont posé cette question : comment le monde a-t-il commencé ? une multitude de systèmes ont été établis pour expliquer la formation de notre planète, Avouons-le franchement, il est très douteux que l'homme pénétre jamais dans une telle profondeur des temps ; il ne pourra probablement donner, à ce sujet, que des hypothèses plus ou moins brillantes, des conjectures plus ou moins bien raisonnées. Néanmoins, comme il est intéressant de connaître où en sont les opinions des géologues relativement aux âges qui ont précédé l'espèce humaine sur ce globe, en voici un tableau abrégé.

Première Époque. La terre, d'abord *incandescente*, n'est qu'une agglomération de matières en fusion, dont quelques-unes, telles que l'eau, le soufre, le plomb, le zinc, etc., forment une atmosphère embrasée, exerçant sur la masse centrale une pression considérable. De toutes parts, le globe, roulant dans l'espace, projette une immense quantité de calorique ; il finit par éprouver à sa surface un refroidissement qui permet aux matières de se solidifier et de former peu à peu une croûte au globe terrestre ; puis les vapeurs minérales, par la même cause, se déposent sur cette croûte, en augmentent l'épaisseur et s'y cristallisent en formant le *terrain primitif*, dont les granites et les gneiss forment les bases, et dans lequel on

rencontre le cristal de roche, les beaux marbres, la terre à porcelaine, quelques pierres précieuses, quelques filons de cuivre et d'or. Aucun être vivant n'apparaît encore.

Deuxième Époque. Quand la terre se fut assez refroidie, les autres vapeurs se condensèrent ; l'eau se répandit sur la surface du globe, y forma des mers et des grands lacs. Alors commencèrent à paraître les premiers être organisés : des animaux marins, des reptiles amphibies, des végétaux gigantesques. La chaleur étant très forte, les plantes croissaient vite et se multipliaient beaucoup ; elles s'entassèrent au fond des lacs où elles formèrent ces immenses dépôts de charbon de terre, uniquement composés de souches d'une grandeur énorme, seule espèce qui alors, probablement, s'élevait sur le globe. Les vapeurs, les gaz renfermés dans le sein de la terre, pressés par la croûte qui les environnait et se dilatant par l'effet de la chaleur, acquéraient une force considérable, formaient des ondulations, des soulèvements qui produisaient des montagnes ; ils perçaient cette croûte, et lançaient sur la terre une immense quantité de matières qui s'accumulaient en hauteur. L'atmosphère se déchargeant des matières que la chaleur lui faisait tenir en dissolution, s'abaissait et devenait plus transparente ; elle laissait parvenir jusqu'à la terre les rayons solaires. Les minéraux et les mé-

taux qui doivent leur formation à cette époque sont en grand nombre ; ce sont : les ardoises, les calcaires, les grès, la pierre de touche, l'alun, le vitriol, le soufre, le jaspe, presque tous les filons de métaux, les marbres, les albâtres, les pierres à bâtir, les meules de moulin, les mines de charbon de terre.

Troisième Époque. Elle est remarquable par l'apparition d'animaux terrestres, de coquillages et de poissons d'eau douce ; le monde se peuple d'êtres organisés, mais le règne animal ne présente plus de créations nouvelles ; cependant une succession alternative de couches marines et de couches d'eau douce fait présumer que la mer a envahi plusieurs fois ces terrains ; dans les premières couches on trouve en grande abondance des fossiles marins ; dans les secondes, des ossemens de mammifères, dont les espèces n'existent plus ou dont les analogues se trouvent entre les tropiques ; on y retrouve également des oiseaux, des reptiles, des poissons et des coquillages d'eau douce, des empreintes de végétaux et de fleurs. Enfin, pour le règne animal, les terrains de la troisième époque, ou *intermédiaires*, renferment des agathes, des turquoises, des bois pétrifiés, des opales, du soufre, des argiles, des pierres, des meulières, du plâtre, du grès, etc.

Quatrième Époque. Elle est signalée par une grande catastrophe, par un déluge universel, car d'immenses dépôts de cailloux roulés se trouvent dans toutes les parties du monde, gisent loin des montagnes, loin des eaux ; ces cailloux n'ont pu être ainsi arrondis que par le frottement des vagues et semblent attester la présence des eaux sur toute la surface de la terre. Comme on n'a trouvé aucun fossile humain avant cette époque, on peut présumer que l'homme n'était point encore créé. Les grandes races d'animaux de la troisième époque disparaissent, ou bien il n'en reste que quelques espèces

analogues vers les climats chauds. Enfin, les poissons et les plantes que l'on découvre parmi les fossiles de cette époque sont en grande partie dans la zone torride, et tout donne à penser qu'il y a eu un changement dans les pôles de la terre, qui devaient être alors dans la direction du nord-est au sud-ouest.

Des déluges partiels suivirent ce déluge universel ; l'histoire de tous les peuples en fait mention. Ils furent causés par l'engorgement des lacs, ou par des soulèvements de grandes masses de terres qui ont formé, par l'effet des éruptions volcaniques, les grandes chaînes de montagnes. C'est dans le sol de cette époque que l'on trouve ces blocs erratiques (errans), dont quelques-uns pèsent jusqu'à cent mille livres, les cailloux roulés, les mines d'or, de platine, de fer, les diamans, les saphirs, les rubis tous formés pendant la première époque, mais soulevés par la grande catastrophe qui détruisit les montagnes, où ces substances avaient été déposées ; ce sont là les *terrains secondaires* dans lesquels on trouve aussi les fossiles de grands quadrupèdes mêlés avec des animaux marins et des végétaux pétrifiés.

Depuis, il s'est encore formé d'autres terrains, dit *tertiaires*, *d'alluvion* ou de *transport* ; ils proviennent de soulèvements ou de déluges partiels, et contiennent des argiles, des tourbes, du salpêtre et des fossiles d'espèces qui existent encore dans les mêmes endroits.

On a cherché à calculer, d'après le temps nécessaire à la formation des couches, quel peut être l'âge de la terre, et l'on est porté à croire qu'elle a trois cent mille ans d'existence ; suivant les géologues, des successions de siècles ont marqué chaque époque, et en regardant chacun des jours de la création suivant Moïse comme une époque, on arrive à une concordance approximative avec la *Genèse*, d'autant mieux que le mot hébreu qui veut dire

jour exprime également une espèce de temps indéterminé.

Quoi qu'il en soit, l'homme fut créé et doué de Dieu de facultés physiques et morales; avec des mains habiles et hardies, avec l'intelligence pour les diriger, il devait marcher toujours à la tête de la création; il devait soumettre des animaux dont la douceur et la patience lui promettaient de se faire obéir et aider pour repousser les bêtes nuisibles qu'une expérience prompte lui apprit ne devoir point lui céder; il put, sur une terre vierge encore, féconde et pleine de vigueur, se créer les ressources premières pour la nourriture de chaque jour, par la culture et la chasse.

Les premiers liens furent nécessairement ceux de la famille; le père fut chef de la société. Puis bientôt la population se multipliant, des hommes se levèrent que des aptitudes intellectuelles dirigèrent vers une autre série de travaux, et les arts furent trouvés; il y eut échange d'occupations. Mais la population s'étant accrue, des différens survinrent; l'autorité fut dévolue de plein droit aux plus anciens dans chaque famille. L'Écriture sainte nous offre de nombreux exemples de l'autorité des pères sur leurs enfans, et l'idée en est exprimée par le nom d'*Abimelech* (1), un des premiers souverains dont il soit fait mention.

D'autres hommes s'élevèrent aussi, forts, indomptables, formés déjà au combat par leurs luttes contre les animaux farouches; ils usèrent de cette force sur ceux qui les entouraient. Devenus grands parmi leurs compatriotes, ils trouvèrent bon de se faire servir, et dès lors il y eut des conquérans et des sujets, des maîtres et des esclaves. L'histoire nous apprend que la forme originaire du gouvernement était monarchique. Les plus anciens peuples dont parle Moïse, les Babyloniens, les

Assyriens, les Égyptiens, les Élamites, les Chananéens, et toutes les autres nations qui habitaient les bords du Jourdain et la Palestine, étaient soumises à des rois. L'histoire profane s'accorde en ce point avec les livres saints. Homère exalte toujours les prérogatives de la royauté et les avantages de la subordination. Durant cette longue suite de siècles dont les Chinois se vantent, ils n'ont jamais été gouvernés que par des rois. Il ne paraît pas que les premiers peuples aient eu l'idée d'une autre forme de gouvernement.

Les premiers souverains ont dû leur élévation aux services qu'ils avaient rendus à la société. Selon Moïse, Nembrod fut le premier qui commença à être puissant sur la terre, et il mérita la reconnaissance et la soumission de ses égaux en dépeuplant les forêts et les campagnes des animaux malfaisans et ennemis de l'homme; car Moïse ajoute que Nembrod était un chasseur très habile et très renommé.

Ces rois héritèrent de l'autorité qu'avaient jusqu'alors exercée les patriarches. Cependant, il paraît que cette autorité fut d'abord très limitée et que les peuples avaient beaucoup de part au gouvernement. Les fonctions du souverain ne consistaient guère que dans le soin de rendre la justice et de marcher à la tête de la nation lorsqu'elle était attaquée.

Mais les peuples devinrent plus nombreux, les villes se multiplièrent, les royaumes s'agrandirent; et les rois, ne pouvant plus suffire à la multiplicité des affaires et des différends qui étaient soumis à leur décision, durent déléguer une portion de leur pouvoir à des hommes probes et expérimentés qui rendirent la justice en leur nom. Les prêtres furent d'abord les arbitres que l'on choisit; les jugemens se rendaient devant le peuple assemblé, en plein air et le plus souvent aux portes des villes.

En déléguant une partie de son autorité,

(1) Abimelech signifie en hébreu *mon père roi*.

le souverain comprit que l'unité indispensable à toute justice ne pouvait plus régner, s'il n'établissait des règles ou coutumes pour guider les juges. Ce sont les premières *lois positives* qui furent publiées (1), et dès lors chacun ne fut plus juge indépendant dans sa propre cause.

Ces lois roulaient principalement sur les crimes, et on remarque que les plus fréquens étaient le meurtre, le vol, le

(1) Avant l'invention de l'écriture, le moyen de publication le plus usité était de composer en vers l'histoire des faits dont on voulait conserver la mémoire, et de chanter ces vers Apollon, suivant une tradition très ancienne, passait pour un des premiers législateurs. Cette même tradition disait qu'il avait publié ses lois au son de la lyre.

viol, le rapt, les injures, en un mot tout ce qui se commet par la violence. Les premières lois politiques, publiées comme base et soutien de la société, eurent trait au mariage et au soutien de la religion.

L'accroissement que prit la population, et la naissance de l'agriculture et de l'industrie qui en fut la conséquence, nécessitèrent bientôt d'autres lois. Ce sont les *lois civiles* qui réglèrent le partage des propriétés et des successions, les ventes, le commerce, les contrats, enfin tous les intérêts particuliers des différens membres de la société.

Ici se borne ce que nous avons à dire sur l'origine de l'humanité; car nous ne voulons pas anticiper sur les événemens.

COURS ÉLÉMENTAIRES.

CALCULS DE TÊTE.

ADDITION.

I.

Caroline a reçu cinq pommes de son père, huit de sa mère et trois de son frère : combien de pommes a-t-elle ?

II.

Un garçon avait épargné dans une semaine quinze centimes; dans une autre semaine, dix centimes, dans une troisième, vingt-cinq centimes. Il a acheté un livre avec cet argent; combien ce livre a-t-il coûté ?

III.

Un journalier a travaillé pendant quatre semaines : la première semaine il a gagné douze francs; la seconde quinze francs; la troisième, huit francs, et la quatrième, onze francs; combien a-t-il gagné en quatre semaines ?

IV.

Une paysanne a vendu pour quatre francs de beurre; pour un franc d'œufs, pour six francs de volaille : combien d'argent a-t-elle eu ?

V.

Dans une chambre il y avait huit personnes; dans une autre il y en avait treize; une troisième en contenait quinze, et dans la quatrième il s'en trouvait douze : combien de personnes y avait-il dans les quatre chambres ensemble ?

VI.

Une famille comptait, outre le père et la mère, trois enfans et une servante; une autre, outre les parens, quatre enfans et deux servantes; le père d'une troisième famille était mort et avait laissé sa veuve

et cinq enfans : combien de personnes ces trois familles comptaient-elles ensemble ?

SOUSTRACTION.

I.

Un enfant avait vingt noix ; il en perdu huit au jeu : combien lui en restait-il ?

II.

Une fille avait deux pièces de cinq francs, trois pièces de deux francs et encore un franc de petite monnaie ; elle alla acheter un chapeau qui coûta onze francs : combien lui resta-t-il d'argent ?

III.

Un ouvrier avait gagné six francs dans une semaine, quatorze francs dans la semaine suivante ; mais dans cet espace de temps il avait acheté pour seize francs de viande : combien d'argent lui restait-il ?

IV.

Une jardinière vendit pour onze francs de légumes, c'est-à-dire des asperges et des choux-fleurs. Pour les asperges elle eut quatre francs : combien eut-elle pour les choux-fleurs ?

V.

Un enfant reçut six pommes de son père, quatre de sa mère, douze de sa tante et vingt de son oncle. Au bout de deux jours il ne lui en restait que trente ; car il avait mangé les autres : combien de pommes avait-il mangées ?

VI.

Quelqu'un avait deux pièces de vingt francs, cinq pièces de cinq francs et trois francs de monnaie. De cet argent il a payé une note du libraire qui montait à qua-

rante-neuf francs : combien d'argent aura-t-il de reste ?

VII.

Une mère avait à partager entre ses trois enfans la somme de trente francs ; Philippe en eut seize ; Louise neuf : combien en restait-il pour la petite Caroline ?

VIII.

Quel âge avez-vous ? demanda Frédéric à son père. Le père lui répondit : Ta mère et moi nous avons ensemble cinquante ans, et ta mère en a vingt-cinq. Maintenant tu me diras toi-même quel est mon âge ?

IX.

Un garçon avait acheté un canif et un livre qui, ensemble, avaient coûté quatre-vingt-quinze centimes : le canif avait coûté cinquante-cinq centimes, et le livre ?

X.

Un boucher avait en sa bourse soixante-douze francs. De cet argent il acheta un veau pour vingt-cinq francs, et deux brebis chacune seize francs : combien d'argent avait-il de reste ?

XI.

Si tu déduis quinze francs de l'argent que j'ai, il me reste encore trois pièces de cinq francs, moins trois francs : combien ai-je d'argent ?

XII.

Pour m'habiller à neuf, mon père a voulu dépenser cent francs. Le pantalon, le gilet, la cravatte et la redingote, ont coûté ensemble cinquante-six francs ; le chapeau, neuf francs ; les bottes seize francs, le reste a été pour moi. Devine, mon ami, combien d'argent j'ai eu pour ma part ?

LE MENUET DU BOEUF.

(CHRONIQUE VIENNOISE.)

En 1770, la réputation de Haydn était répandue dans toute l'Europe. Ce grand compositeur, le père de la symphonie, qui jusqu'à cette époque était presque inconnue en France, venait de recevoir le baptême de la célébrité à Paris, où grace au zèle de son élève chéri Ignace Pleyel, on avait exécuté, au concert des Amateurs, une des belles compositions instrumentales du maître viennois. La maison modeste que possédait Haydn dans un des faubourgs de la capitale de l'Autriche était le centre de toutes les illustrations de l'empire; c'était là que se réunissaient les grands seigneurs de la cour jaloux de passer pour connaisseurs, et, plus d'une fois, de pauvres artistes venus de lointains pays y trouvèrent des conseils et des secours donnés avec cette bonté et cette générosité qui faisaient le fond du caractère de Joseph Haydn. Né de parens peu favorisés de la fortune, il pouvait dire comme le grand Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée !

Aussi, que d'aménité il montrait dans tous ses rapports avec les artistes ! Mais Haydn avait l'âme fière, et jamais, malgré les rapports journaliers qu'il avait avec la plus haute aristocratie allemande, on ne le vit trahir son caractère d'homme et d'artiste, pour devenir un plat flagorneur.

Une seule chose manquait à Haydn pour être parfaitement heureux ; c'était cette douce quiétude qu'on éprouve dans l'intérieur d'une union bien assortie. Marié fort jeune à une femme dont la beauté physique avait plutôt déterminé son choix que les qualités de l'âme, il portait depuis trente ans une lourde chaîne ; et pourtant jamais on ne l'entendit proférer une seule plainte, et malgré toutes les occasions

qui se présentèrent à lui de corriger tout ce que son destin matrimonial avait de malheureux, il fut toujours fidèle à la femme qui portait son nom. Avant d'aimer la créature, il aimait l'art ; et ce fut peut-être à ce mariage malheureux que la patrie d'Haydn est redevable des chefs-d'œuvre qu'il a écrits pour la postérité.

Les femmes qui épousent des hommes supérieurs devraient surtout s'efforcer à charmer la vie de leurs maris.

De retour à Vienne, Haydn retrouva sa femme comme il l'avait laissée dans sa maison, c'est-à-dire acariâtre, morose, difficile à vivre et d'une lésinerie d'autant plus mesquine que leur fortune s'était plus arrondie par l'heureux voyage d'outre-mer du grand compositeur. Privé de ce bonheur de tous les jours que le pauvre artisan goûte plus souvent que l'homme riche ou l'artiste de génie, Haydn oubliait un soir la journée orageuse que le caractère intraitable de sa femme lui avait fait passer, lorsque son domestique lui amena un homme qui désirait lui parler pour une affaire pressée. « Qu'il entre, dit Haydn, en posant sur la table le poème de la *Création*, que le baron Van Swiéten venait de lui envoyer. — Pardon, excuse...., dit un gros personnage, tenant à la main une bourse pleine de florins, et vêtu en bouvier. On vous renomme, monsieur, dans toute l'Autriche et plus loin encore pour le plus grand compositeur de menuets ; et comme je marie ma fille après-demain, je viens vous prier de vouloir bien en faire un pour le bal de ses noces... — Mais, mon ami, dit Haydn, vous me mettez dans un grand embarras : je n'ai jamais fait de menuets comme vous l'entendez ; les mor-

ceux de ce nom que j'ai écrits ne pourraient vraiment pas servir à danser; d'ailleurs, ils sont plus savans qu'amusans, et c'est plutôt aux artistes qu'ils sont destinés.

— Raison de plus ! reprit le marchand de bœufs, c'est ce qu'il me faut; mon gendre futur est très fort sur la clarinette et ma fille touche du clavecin, vous voyez donc, monsieur Haydn, que votre superbe musique ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd. Et puis, vous l'avouerez-je? je suis fier comme l'empereur, quoique bouvier de mon état... J'ai entendu votre belle messe le jour du sacre de Joseph II, notre gracieux souverain, je me suis dit : Voilà un compositeur qui fera le menuet d'ouverture aux noces de ma fille, ou je ne m'appelle pas Hermann de Rorhau !

— De Rorhau ! s'écria Haydn; ainsi vous seriez de ce petit village hongrois ? — Sans doute ! et pourquoi ? — J'y suis né et depuis quarante ans je ne l'ai pas revu !... Embrassez-moi, mon ami, mon cher compatriote. » Et les larmes de Haydn coulèrent avec attendrissement. En embrassant Hermann, il crut serrer dans ses bras tous ceux qu'il avait aimés dans son enfance, alors que pauvre et malheureux il allait chanter au cœur de son village, afin d'y gagner, avec sa voix pure comme celle des anges, un morceau de pain pour sa mère.

« Vous êtes de Rorhau ! reprit encore Haydn, en respirant avec bonheur, asseyez-vous, et causons du pays... du pays qu'on aime toujours quoiqu'on y ait souvent bien souffert !... » Hermann était tout attendri et n'osait s'asseoir dans le cabinet de son célèbre compatriote, cependant il prit un peu d'assurance, et après avoir causé de la patrie absente, du bonheur de la revoir bientôt, il quitta Haydn avec la promesse formelle que celui-ci lui enverrait la partition du menuet désiré.

Sensible comme un enfant, Haydn était encore tout ému de la visite qu'il venait de recevoir, et il se disposait à commencer son menuet épithalamal, lorsqu'en se dirigeant vers son clavecin, cet ami fidèle et harmonieux, ce confident de ses peines secrètes ou de ses joies d'artiste, il y trouva la bourse qu'Hermann avait à la main en entrant dans le cabinet. Elle portait ces mots écrits au crayon sur un petit papier : *Hermann, bouvier, rue Saint-Etienne, au plus grand compositeur de l'Allemagne.* Haydn fut pénétré de reconnaissance; mais, ayant sonné son domestique, il lui donna l'ordre de se rendre dans une heure chez son compatriote, pour y porter cet argent avec un cahier de musique. Puis, étant resté seul, il écrivit le fameux menuet tant désiré par l'honnête et reconnaissant Hermann.

Jamais Haydn n'avait été si bien inspiré, même quand il écrivait pour des rois, qu'en jetant sur le papier les idées musicales destinées aux noces de la fille du bouvier. Le plaisir qu'il avait eu de reconnaître en lui un compatriote, et la conversation qu'ils avaient eue ensemble, donnaient à l'inspiration mélodique qui s'échappait de sa plume en traits de feu, une couleur hongroise charmante et naïve; enfin, Haydn était dans cette douce extase de l'esprit qu'éprouve l'artiste content de son travail, lorsque sa femme entra tout en colère... Sa visite mit en fuite le démon familier du compositeur, et l'harmonie la plus discordante succéda bientôt à la mélodie céleste, qui embaumait l'instant d'avant le cabinet du bon et vicieux époux.

« Que vient de m'apprendre Franz, votre domestique, dit madame Haydn à son mari, avec un accent avant-coureur de l'orage conjugal, vous renvoyez une somme qui vous est légitimement acquise, puisque c'est en échange de votre travail qu'on vous l'avait laissée !... — Ma femme, répondit Haydn avec douceur, ne te fâche

pas, et sois plus juste; un malheureux petit menuet vaut-il une somme aussi forte? Ce serait voler ce brave M. Hermann que de la garder, vraiment.

— Toujours le même ! s'écria madame Haydn, vous n'aurez jamais rien, et votre grandeur d'âme vous mènera tout droit...

— Au temple de mémoire, ajouta Haydn en souriant. — A l'hôpital bien plutôt, prodigue et faible mari...

— Allons, laisse-moi en repos; j'ai besoin d'être seul, afin de mettre la dernière main à ce menuet; je l'ai promis, et tu sais que je ne manque jamais à ma parole: j'y suis religieusement fidèle, Lisbeth...

Madame Haydn, craignant de se laisser attendrir par son mari, qui, excellent époux depuis vingt-cinq ans, avait conservé pour elle toute la tendresse d'un jeune mari, le repoussa froidement, et lui réitéra l'injonction de garder la bourse d'Hermann; mais voyant qu'il ne voulait pas lui céder sur ce point, elle eut recours à un autre expédient, afin de faire naître une querelle plus sérieuse entre elle et son mari.

Haydn, ainsi que tous les hommes de lettres qui n'écrivent pas l'épée au côté, la perruque à la maréchale sur la tête, et en manchettes de points d'Angleterre, comme feu M. Buffon, se plaisait dans le désordre de son cabinet; il trouvait du bonheur à voir près de lui ses manuscrits épars; souvent l'encre qui marquait de ces points magiques sur le papier réglé, serpentait en zigzag sur la table de chêne du maestro, et les touches du clavecin étaient recouvertes d'un sable fin et délié. Enfin, l'intérieur du cabinet d'Haydn offrait à la première vue un pêle-mêle d'objets les plus incohérens. C'était un des grands chagrins de sa femme, et quand elle voulait le mettre hors de lui, elle n'avait qu'à vouloir rétablir l'ordre dans le sanctuaire musical où son mari se retirait loin d'elle. Madame Haydn se saisit donc d'un balai, sceptre avec lequel elle

gouvernait sa maison, et se mit en devoir de faire un nuage de poussière qui fit tasser trois fois son pauvre mari; et non contente de l'avoir presque asphyxié, elle ramassa les feuilles de musique qui volaient dans tous les coins de la chambre, et profita de l'absence de son mari, qui, n'y tenant plus, était passé dans une chambre voisine, et sans s'informer si ce qu'elle jetait au rebut était d'une valeur quelconque, elle attisa le feu de la cheminée avec le nouveau menuet qu'Haydn venait d'écrire presque en entier!... et se retira enchantée d'avoir décrassé son époux, disait-elle...

Haydn rentra bientôt, et ayant cherché son manuscrit nouveau inutilement, il jeta par hasard les yeux dans sa cheminée et reconnut avec effroi le trio de son menuet qui achevait de se consumer. Un vertige lui monta à la tête... Il crut entendre sa partition, poussa un cri de désespoir et il tomba accablé sur son grand fauteuil... Il était trop tard pour refaire un autre menuet: la nuit était venue, et la santé chancelante d'Haydn ne lui permettait pas de travailler le soir... Désolé du malheur qui le poursuivait, justement courroucé contre sa femme iconoclaste, il appela son domestique, et lui dit d'aller chez son éditeur le prier de lui remettre le manuscrit du dernier quatuor qu'il lui avait envoyé et de le porter de suite chez M. Hermann. Le domestique obéit à son maître avec promptitude, et Haydn se coucha l'âme tranquille, mais non sans beaucoup regretter le menuet flambé, qu'il regardait comme ce qu'il avait écrit de meilleur en ce genre.

Le menuet envoyé au bouvier, sans le mérite qu'Haydn reconnaissait à sa dernière composition, était pourtant élégant, gracieux, et d'un style large comme tout ce qui est sorti de la plume de ce compositeur, sans la venue duquel l'art n'eût jamais eu son Mozart et son Beethoven. Hermann, en recevant le précieux manus-

crit, l'embrassa avec reconnaissance, et le donne à un copiste afin d'en avoir de suite les parties séparées. Des musiciens forains, qui passaient à Vienne, furent réunis par les soins du gendre d'Hermann, et le soir même, ils exécutèrent le morceau aux applaudissemens de tous les invités à la fête nuptiale.

— C'est d'Haydn ! s'écriait avec transport le beau-père, et versant du vin du Rhin à ses nombreux amis ! C'est pour moi, son compatriote, qu'il a composé ce merveilleux menuet !... — Vive Haydn ! s'écria-t-on de toutes parts ; vive le grand artiste !...

— Allons le remercier sur-le-champ de l'honneur qu'il nous a fait, dit le gendre d'Hermann à celui-ci.

— Je t'avais prévenu, mon fils, répondit le compatriote d'Haydn, et, de plus, j'ai ménagé une surprise à cet excellent homme. Je lui avais laissé une bourse assez rondelette, il me l'a renvoyée, puisqu'il ne veut pas de mon argent, je veux m'acquitter avec lui en nature.

— Ce sera comme dans l'âge d'or, où tout se faisait par échange, observa judicieusement un vieux conseiller aulique invité au repas de noces ; M. Haydn vous a donné un menuet, et vous, par réciprocité, vous allez lui présenter...

— Un bœuf ! s'écria Hermann, et vivant encore ! Il pèse douze cents !... C'est un animal magnifique, et auprès duquel le fameux bœuf-gras, dont on parle tant à Paris, ne serait qu'un petit mouton.

— A l'étable ! à l'étable !... dirent les garçons en agitant leurs chapeaux bariolés de rubans de toutes couleurs !... On se dirigea en masse vers le bœuf privilégié, et ses belles cornes onduleuses furent pavoisées de rubans et de fleurs. Bientôt le cortège se dirigea en silence vers la maison d'Haydn. Chacun se plaça dans la cour, et les musiciens exécutèrent encore une fois le menuet du maître. Il était minuit. Haydn goûtait enfin un doux repos ; sa

chère moitié, Lisbeth dormait aussi d'un profond sommeil... Le bruit que l'on faisait dans la cour le réveilla en sursaut, il se leva tout chagrin, croyant que c'était sa femme qui continuait la scène de la veille... Mais sa surprise fut extrême lorsqu'ayant prêté plus d'attention, il reconnut son menuet ; seulement, il fut très intrigué à cause d'une partie de basse, partie étrange, qui reparaisait par intervalle dans l'accompagnement, et dont le son avait quelque chose d'inconnu à son oreille. Cette fantastique mélodie, c'était le bœuf apanaché qui l'ajoutait de sa propre autorité, en poussant des beuglemens profonds semblables au bruit de la mer agitée.

Après avoir passé sa robe de chambre à ramages et s'être muni d'un flambeau, Haydn parut à la fenêtre et y fut accueilli par les bravos de la foule qui s'agitait à ses pieds. Il remercia avec effusion son compatriote de l'attention qu'il avait eue de venir si tôt et si tard tout à la fois lui exprimer sa gratitude mais quand Hermann lui eut offert son bœuf comme un souvenir d'amitié, il ne put s'empêcher de rire aux éclats ; mais craignant de le désobliger, il accepta avec bonté, descendit dans la cour, où, après avoir fait une ample récolte de bouquets, il embrassa la mariée et se retira l'âme émue du procédé du brave Hermann.

La sérénade improvisée avait mis en rumeur tous les locataires de la maison qu'habitait Haydn, et rien ne fut plus comique que de les voir tous, femmes et vieux, en bonnet de nuit avec le ruban vert traditionnel et portant un bougeoir à la main.

L'aventure du menuet fit du bruit dans Vienne ; chacun voulut l'avoir ; et ce bienheureux morceau augmenta la fortune de l'éditeur du grand symphoniste. Le nom de menuet du Bœuf resta à ce morceau, qu'on peut lire au Conservatoire de la collection des œuvres du créateur de la

musique instrumentale. Quant au bœuf, preuve vivante de la reconnaissance d'Hermann, Haydn en fit don à l'hospice de la ville, malgré les représentations de sa femme, qui en éprouva tant de déplaisir qu'elle en mourut de chagrin.

Enfin Haydn, devenu veuf après quarante ans d'union mal assortie, goûta un bonheur inconnu jusqu'alors : c'était un peu tard, mais le proverbe l'a dit : vaut mieux tard que jamais ! N.

LA TRAITE DES BLANCS,

ET

LES NÉGRIERS NOIRS AUX ÉTATS-UNIS.

Les nègres échappés des Antilles et devenus libres en touchant le sol des États-Unis font un usage assez singulier de leur indépendance, une fois qu'ils ont réussi à s'installer dans leur nouvelle patrie d'adoption.

Presque tous ces maraudeurs s'établissent dans les ports de l'Amérique du Nord sous le titre de barbier, et sur le rebord d'un cabaret, au fond duquel on loge la nuit, à l'occasion, les matelots qui le matin sont venus se faire faire la barbe par le Figaro du logis. Aussi voit-on quelquefois au-dessous du plat à barbe traditionnel qui sert d'enseigne et d'armoiries à tous les fraters du globe : *Ici on fait la barbe et la chaudière.*

Mais l'utile profession du rasoir n'est pas la seule industrie qu'exercent les nègres barbiers des ports de l'Union : la plupart de ces artistes ont, comme dit vulgairement un ancien proverbe, deux cordes à leur arc.

Vous allez savoir quelle est la corde supplémentaire que les noirs raseurs ont su monter sur l'arc ou sur la lyre que la Fortune ou les Muses leur ont mis sous les doigts aux États-Unis.

Quand un navire étranger arrive dans le port, tous les barbiers quittent à l'instant les mentons qu'ils ont commencé à savonner ou à râcler, et, au risque de ne plus

repandre la besogne entamée, ils passent vite leur redingote, se couvrent de leur chapeau gris et courent sur le *wharf* pour attendre que le bâtiment signalé vienne s'amarrer sur le bord du quai.

Une fois cette dernière opération faite et le navire en face d'eux, les malins nègres commencent à travailler l'équipage et à faire fonctionner cet instinct télégraphique qu'ils ont pour ainsi dire, comme tous les hommes de leur race, dans les mains, dans les yeux, dans leurs mouvements de tête et jusque dans leurs gestes de jambes. Ils n'adressent pas la parole d'abord aux matelots qu'ils veulent embaucher : cette initiative paraîtrait un peu trop hasardée. Le capitaine et les officiers sont d'ailleurs sur le pont, et il faut que les convenances s'observent ; mais les noirs démons de l'embauchage sourient à la proie qu'ils veulent dévorer : une amarre est jetée à terre ; cinq ou six barbiers s'emparent du bout de l'amarre pour aller le tourner officieusement au pieu ou sur le point qu'on leur indique. Premier moyen d'introduction.

Les nègres, et surtout les nègres marons, sont bredouilleurs polyglottes ; ils baragouinent toutes les langues et n'en parlent aucune. Si le bâtiment est français, ils hasardent, après avoir tourné un bout d'amarre, une plaisanterie en fran-

çais ; s'il est anglais, ils risquent un mot plaisant en anglais... Les matelots sourient ; un coup de tête accueille le soirire du matelot ; dernier moyen d'introduction... Les barbiers franchissent alors timidement encore le bord du navire ; ils entrent, admirent le grément, saluent le capitaine et vont causer devant avec les gens de l'équipage qu'ils convoitent, qu'ils raseront et dont ils feront ensuite leurs esclaves, eux qui, pendant long-temps, ont été les esclaves des blancs, qu'ils tiennent enfin sous la main et sous le rasoir !

On dîne à bord, ou l'on soupe ; le matelot qui arrive n'est pas fier, et il est surtout hospitalier. Ce nègre raseur, dont la dédaigneuse hospitalité de l'Amérique a fait un Paria au sein de l'indépendance, se trouve admis à la gamelle de l'équipage ; on lui prête une cuillère et il partage la soupe des Spartiates du gaillard-d'avant ; le mousse sert la ration de vin, et un quart de vin, prélevé sur le total des rations que renferment le bidon, est offert au nouveau-venu. Le nouveau-venu boit avec reconnaissance ; il a aussi sa politesse à faire après le repas... Il invite ses hôtes à venir à terre, pour se laisser raser, pour se rafraîchir des fatigues de la mer, et à accepter un verre de *wisky* avec lui pour se reconforter le cœur ou se remonter l'estomac. Tous les barbiers africains de Boston, de Philadelphie ou de New-York sont physiologistes par état et hommes de bonne compagnie par industrie.

On descend à terre, car le *wharf* est là, et il n'y a qu'un pas à faire pour passer au plat-bord sur le quai, et aux Etats-Unis le capitaine n'est plus que le maître fort problématique de sa barque, et le chef plus problématique encore de son équipage. Partout ailleurs ses matelots lui demanderaient, au moins par déférence, la permission de s'absenter du bord... Mais, dans le pays de la liberté, la terre

est à tout le monde et l'autorité à personne. Chacun à bord connaît ses droits dans les différens pays que le bâtiment aborde. Un équipage français est une espèce d'Alcibiade mangeant du brouet avec les Lacédémoniens après s'être plongé dans le luxe d'Athènes, et se carrant au festin du grand roi après avoir tâté de la sauce noire de Lacédémone et avoir renversé les statues des Athéniens.

Le lendemain de la visite que l'équipage a faite au frater nègre, le capitaine s'aperçoit qu'il n'a plus de matelots à bord, et qu'à l'exception de son second, son lieutenant, son cuisinier (s'il est mauvais), et son mousse, s'il est ivrogne, il ne lui reste pas un seul homme pour continuer son voyage, et faire même le travail du jour.

Il demande alors au maître du *wharf* ce que ses gens peuvent être devenus, et le propriétaire du *wharf*, qui connaît le pays, lui répond, en haussant les épaules, que les diables de nègres-barbiers n'en font jamais d'autres, et que, dans un pays bien organisé, on devrait les envoyer au fond du quai pour engraisser les huîtres.

Le capitaine commence alors à connaître le pays : il s'adresse à son consul, qui *diplomatisé* pour réclamer les déserteurs. Les déserteurs boivent, mangent, se font raser à crédit pendant ce temps de protocole... C'est le nègre embaucheur qui paiera tout...

Le navire, abandonné par les citoyens de sa nation, part avec un nouvel équipage de rencontre, laissant ses déserteurs se noyer dans les délices de Capoue... Le nègre, qui chaque matin leur fait la barbe, rit à son tour en voyant la physionomie de ses pratiques s'allonger sous sa main légère et infernale : cette main va s'emparer de leur peau qu'elle rajeunit...

Quinze jours se sont passés, et l'on n'a pas encore parlé d'argent. Mais au bout de ce temps, le maître du cabaret, enchanté, propose à ses hôtes de s'embar-

quer, de renoncer aux plaisirs dans lesquels ils se sont retrempés à terre.

— Mais je ne demande pas mieux, répond chaque hôte. Et combien nous donnera-t-on ? Et sur quel navire prendre du service ?

— On vous donnera sept dollars par mois, à bord d'un schooner qui part demain pour faire la traite de la gomme et de la poudre d'or. J'ai parlé au capitaine : trois mois d'avances, et je vous souhaiterai le bonjour.

— Sept gourdes ! mais on paie les matelots douze et treize gourdes ; c'est le prix de la place.

— Sans doute, pour les matelots qui sont libres et qui peuvent attendre ; mais vous autres ?

— Eh bien ! nous autres, est-ce que nous ne sommes pas libres, et qu'est-ce qui nous empêche d'attendre ?

— Oh oui ! vous pouvez bien attendre, vous, mais c'est moi qui suis pressé, attendu que chacun de vous me doit quatorze gourdes pour nourriture, bière, wiskey et barbe... C'est sept dollars qui vous resteront à dépenser chez moi, une fois que vous aurez reçu vos avances.

— Eh bien ! compère, on verra, on verra ; en attendant, donnez-nous un petit verre de quelque chose, pour avoir

encore l'honneur de boire à votre chère santé.

— Un petit verre, non ; mais un ordre de vous faire mettre en prison pour dettes, oui... C'est le juge qui me l'a accordé ce matin, cet ordre...

— Il faut donc à présent aller en prison ou engager sa peau au dessous du cours de la place... Il n'est donc pas de lois dans cette baraque à piment de pays libre ?

— Si, vous voyez bien qu'il y a des lois, puisque j'ai dans les mains un warrant du juge contre vous...

— Ah ça, mais c'est donc la traite des blancs ici, à présent ?

— Ah ! écoutez donc, c'est un capitaine blanc qui m'a débarqué il y a vingt-deux ans au Français, île Guadeloupe.

— Etre traité et vendu comme Joseph en Egypte, et encore par un nègre, par un nègre-Guinée ! Diable de sort ! dis donc, mal-blanchi, en attendant fais-nous donner pour les sept gourdes restantes sur les avances de notre peau ; fais-nous donner à boire et à manger comme s'il en pleuvait, jusqu'au moment de l'appareillage de ton méchant schooner !... Entends-tu, esclave, c'est moi qui paie ; obéis... Va donc un peu plus vite que ça !... c'est physique ceci, ceci est physique, n'est-ce pas les amis ?

CORBIÈRE.

EXERCICES SYNONYMIQUES.

Trouver une chose qui existait déjà, mais qui était inconnue jusqu'alors, c'est *découvrir*.

La *recherche* précède donc la *découverte*, à moins que l'on ne fasse une découverte par *hasard* ; par exemple : les Phéniciens ont *inventé* l'art de teindre en pourpre ; mais on dit que c'est un chien de berger qui, ayant brisé des coquillages dont le sang lui avait teint la gueule, a servi à faire la *découverte* de la couleur de pourpre.

Dites-moi maintenant, s'il y a *invention* ou *découverte* lorsque je vous parle des faits suivans :

Jean Guttenberg a — la typographie (l'imprimerie) en 1436.

Christophe Colomb a — l'Amérique, en 1492.

Vasco de Gama a — la route maritime pour aller aux Indes orientales.

Jürgens a — le rouet, en 1530.

Othon de Guericke a — la machine pneumatique et la machine électrique, en 1654.

Boëtcher a — la porcelaine, en 1703.

Mongolfier a — le ballon aérostatique, en 1783.

Chappe a — le télégraphe, en 1783.

Tschorn Hausem a — le miroir ardent.

Corneille Drebbel a — le thermomètre vers 1630.

Sennefelder a — la lithographie, en 1807.

François Rousseau a — la cire d'Espagne (à ce que l'on dit).

Les microscopes et les télescopes ont-ils été inventés ou découverts.

William Lée (prononcez Li) a — le métier pour la fabrication des bonneteries.

Les Chinois ont — le papier à écrire.

Les Arabes, dit-on, ont — la boussole.

Bertholt Schwartz doit avoir — la poudre à tirer.

Le frère *Pierre Ponce*, moine espagnol, mort en 1584, a — l'art d'instruire les sourds-muets.

OBSERVATION.

Les jeunes lectrices répondront à ces questions en motivant leur opinion et en donnant des explications sur les *découvertes* et les inventions. Elles feront aussi la biographie des hommes remarquables à qui elles sont dues.

LES SAUTERELLES

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Nous lisons dans un recueil hebdomadaire (*le Semeur*) un article sur le voyage de MM. Zwick et Schill, parmi les tribus des Kalmouks du gouvernement d'Astracan.

Le fragment suivant contient de curieux détails sur les sauterelles, dont saint Jean-Baptiste se nourrissait dans le désert.

Les principaux animaux qui habitent ces déserts sont des chevaux sauvages, des antilopes (*antelopa sagax*), en grand nombre, des renards, des loups, le *depus jarben* et le *mus jaçulans*. Les serpens et les lézards y sont très communs.

On croit qu'il ne se trouve des serpens que sur le Mont-Bogdo, mais on voit partout des mille-pieds de six ou huit pouces de long, des tarentules, et l'animal encore plus venimeux auquel on a donné le nom de *phalangium aroincades* et que les Kalmouks appellent *Belbussun charra*. Ce qui fixa surtout l'attention de nos voyageurs, ce furent des essaims de sauterelles qui obscurcissaient souvent l'air de leurs bruyantes légions et qui dévastaient tout sur leur passage.

Un soir vers le coucher du soleil, disent-ils, nous vîmes accourir du midi comme une colonne effrayante qui avait plus d'une verst de largeur, et qui demeura plus d'une heure à défilér. Comme ce phénomène remarquable eut lieu à peu de distance de notre voiture, nous allâmes nous mettre au milieu de cet essaim, pour observer ces insectes de plus près; ils formaient une sorte d'arche impénétrable au dessus de nos têtes. Le bruit qu'ils faisaient en volant ressemblait à celui d'une chute d'eau un peu éloignée, accompagnée d'un léger cliquetis.

Ils font ailleurs la description d'un autre essaim qui avait plusieurs verstes de large; les têtes des sauterelles étaient toutes tournées vers l'occident; et dans cette direction elles dévoraient chaque brin d'herbe avec une effrayante voracité; leurs ailes brillaient au soleil comme de l'argent ou du verre, et réfléchissaient une lumière tremblante. Lorsque nous passions dans leurs rangs, elles se levaient en épais nuages, avec un cliquetis assez fort, qu'elles produisaient en frappant leurs ailes l'une contre l'autre, et elles bourdonnaient autour de nous en groupes irréguliers, comme la neige lorsqu'elle tombe à gros flocons. L'espace qu'elles nous laissaient était d'environ vingt pas plus large que ce qui nous eût été strictement nécessaire; et à mesure que nous avançons, il était immédiatement rempli à la même distance derrière nous, comme par des nuages qui seraient tombés. Elles étaient si légères que nous avions de la peine à les attraper, surtout dans la chaleur du jour, car elles sont toujours plus actives quand le soleil brille. Plusieurs de ces sauterelles étaient dans leur premier état, elles sont alors d'une couleur orange foncé; d'autres avaient atteint presque tout leur développement. Au bout de peu de jours, elles avaient presque toutes accompli leur transformation, et elles étaient en état de s'élever dans les airs comme leurs compagnes, pour chercher de nouveaux districts. Cette espèce de sauterelles (*Gryllus migratorius*) a de trois à quatre pouces de longueur. Les ailes, qui ne couvrent pas d'abord tout le corps, le dépassent de beaucoup, lorsqu'elles ont atteint tout leur accroissement. Ces insectes ne dévorent

pas seulement toute l'herbe, mais aussi les tiges des arbrisseaux, les plantes marines et jusqu'au feutre qui couvre les tentes, si on les laisse s'y établir. Cette espèce sert encore de nourriture en Arabie aussi bien que le *Gryllus cristatus* que mangeait Jean-Baptiste dans le désert, et que les nations de l'Orient préparent de différentes manières ; les Kalmouks s'en abstiennent par suite de scrupules que leur inspire le *Budd'hisme*, mais on dit à nos voyageurs qu'on recherchait beaucoup la chair des loups, des chiens, des antilopes, des moutons et des autres animaux qui s'étaient nourris de sauterelles.

Ce n'est pas seulement l'intérêt que présentent ces détails qui nous a engagés à les reproduire ; c'est surtout le jour qu'ils répandent sur les nombreux passa-

ges de la Bible où les sauterelles sont représentées, à juste titre, comme un des plus grands fléaux qui puissent désoler les peuples. Elles sont appelées, dans le prophète Joël, l'armée du Seigneur, à cause de l'ordre parfait qui règle leur marche ; il compare le bruit qu'elles font à celui d'une puissante armée qui se prépare au combat. L'usage qu'ont encore aujourd'hui les Orientaux, et surtout les classes pauvres de l'Orient, de se nourrir de sauterelles, nous prouve aussi qu'il résulte de ce qui est rapporté dans les Évangiles de la manière de vivre de Jean-Baptiste, qu'il vivait comme les pauvres du pays, et non pas, ainsi qu'on l'a cru long-temps, en homme sauvage, et pour ainsi dire dans un état de nature.

POUR SON FRÈRE.

Une jeune fille de 13 ans, fraîche, d'une mise propre et décente, en qui rien n'annonce ni la misère, ni les privations qu'elle entraîne, est prévenue de mendicité. La pauvre enfant est toute honteuse, de grosses larmes coulent sur ses joues rosées, et la présence de son père, appelé comme civilement responsable, est impuissante à la rassurer contre l'appareil de dame justice, un peu foncé, il est vrai, pour des yeux de treize ans.

Le père, interrogé, donne, sur ses moyens d'existence et sur ceux qu'il peut procurer à sa famille, les renseignemens les plus satisfaisans. Il est ouvrier, sa femme travaille également, leur fille Eugénie apprend aussi un état ; elle a interrompu quelque temps son apprentissage pour se préparer à faire sa première communion. Il réclame sa fille, et ne comprend pas qu'elle ait pu mendier. Forcé est donc d'en demander le motif à Eugénie elle-

même, qui fait son possible pour ne pas pleurer trop fort, et, de la voix la plus basse, elle dit :

« Moi, j'allais au catéchisme avec mon petit frère sur mes bras, comme maman m'avait dit de l'emmenner pour pas qu'il l'impatiente. Tout le long du chemin il n'a fait que me demander du nanan, et moi je n'en avais pas, ni argent pour en acheter. J'ai eu beau l'embrasser, c'était toujours pas du nanan, et il s'est mis à pleurer, et moi, ça m'a fait de la peine ; et j'ai été demander un sou à un monsieur, et il en est venu un autre avec une épée qui m'a arrêtée, et j'ai eu bien peur et mon petit frère aussi, et que maman en a été malade. »

Le tribunal, qui n'est pas accoutumé à entendre de pareilles plaidoiries, ne savait plus s'il devait rire ou pleurer, et, se ménageant bonne contenance, s'est hâté bien vite de rendre Eugénie à son père.

MIGRATIONS DES QUADRUPÈDES.

L'univers est comme une immense hôtellerie, où tout est sans cesse en mouvement. On en voit sortir, on y voit entrer une multitude de voyageurs. Il n'y a peut-être rien de plus beau, dans les migrations des quadrupèdes, que les voyages des bisons, à travers les savanes de la Louisiane et du Nouveau-Mexique. Quand le temps de changer de climat est venu, pour aller porter l'abondance à des peuples sauvages, quelque buffle, conducteur des troupeaux du désert, appelle autour de lui ses fils et ses filles. Le rendez-vous est au bord du Meschacebé; l'instant de la marche est fixé vers la fin du jour. La troupe s'assemble, le moment arrive. Le chef, secouant sa crinière qui pend de toutes parts sur ses yeux et ses cornes recourbées, salue le soleil couchant en baissant la tête et en élevant son dos comme une montagne; un bruit sourd, signal du départ, sort en même temps de sa profonde poitrine, et tout à coup il plonge dans les vagues écumantes, suivi de la multitude des génisses et des taureaux qui mugissent d'amour après lui.

Tandis que cette puissante famille de quadrupèdes traverse à grand bruit les fleuves et les forêts, une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue en silence à la faveur des zéphirs et à la clarté des étoiles. De petits écureuils noirs, après avoir dépouillé les noyers du voisinage, se sont résolus à chercher fortune, et à s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt, élevant leur queue et déployant au vent cette voile de soie, la race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes, pirates imprudens que l'amour des richesses transporte. La tempête se lève, la flotte va périr. Elle essaie de gagner le hâvre prochain; mais quelquefois une armée de castors s'oppose à la descente, dans la crainte que les étran-

gers ne viennent piller les moissons. En vain, les légers escadrons débarqués sur la rive se sauvent en montant sur les arbres, et insultent, du haut de ces remparts, à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse: des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le bélier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers qui s'en consolent avec quelques fruits et quelques jeux: Athènes, prise par les Lacédémoniens, n'en fut ni moins aimable, ni moins frivole. En remontant la rivière au nord, sur le paquebot de New-York à Albany, nous vîmes un de ces infortunés qui essayait inutilement de traverser le fleuve. On le retira de l'eau demi-noyé; il était charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avait deux fois la longueur de son corps; il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté; une jeune passagère en fit son esclave.

Les rennes du nord de l'Europe, les caribous et les ovignaux de l'Amérique septentrionale ont leur temps de migrations, toujours correspondant aux besoins de l'homme. Il n'y a pas jusqu'aux ours blancs de Terre-Neuve, dont la fourrure est si nécessaire aux Esquimaux, qui ne soient envoyés à ces sauvages par une providence miraculeuse. Ces monstres marins abondent aux côtes du Labrador, sur des glaces flottantes, ou sur des débris de navires où ils se tiennent comme de forts matelots sauvés du naufrage.

Les éléphants voyagent aussi en Asie; la terre tremble sous leurs pas, et cependant il n'y a rien à craindre: intelligent, sensible, Behemot est doux parce qu'il est fort, paisible parce qu'il est puissant. Premier serviteur de l'homme, et non passon

esclave, il tient le second rang dans l'ordre de la création : après la chute originelle, les animaux s'éloignent du toit de l'homme; mais on pourrait croire que les éléphants, naturellement généreux, se retirèrent avec le plus de regret, car ils sont toujours restés aux environs du berceau du monde.

Ils sortent de temps en temps de leur désert, et s'avancent vers un pays habité, afin de remplacer leurs compagnons morts sans se reproduire au service des fils d'Adam.

CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme.*

MANIÈRE

DE MESURER LA DISTANCE DES PLANÈTES DE LA TERRE.

Ce qui cause universellement le plus d'admiration, avant qu'on ait appris l'astronomie, c'est la connaissance de la véritable distance ou de l'éloignement des planètes; on est surpris de nous entendre affirmer que la lune est à 86 mille lieues de nous; mais l'étonnement cessera dès qu'on aura senti les moyens que nous employons pour y parvenir.

Pour connaître l'éloignement d'une planète, il suffit de savoir quelle différence on trouve en la regardant de différens endroits de la terre; car plus un objet est près de nous, plus il paraît changer de position quand on change de place. Pour le regarder, quand nous montons, les objets paraissent descendre; quand nous sommes aux Tuileries, les arbres nous paraissent élevés: si nous allons au haut du bâtiment, ils nous paraissent abaissés, parce que le rayon visuel par lequel nous les voyons s'incline ou s'abaisse à mesure que votre œil est plus haut. Cette différence, quand il s'agit des astres, s'appelle *parallaxe*, c'est-à-dire changement.

Ne craignons point de nous servir du terme de *parallaxe*, quoiqu'il paraisse trop scientifique; l'usage en sera commode, et ce terme explique un effet qui est bien familier et bien simple. Si l'on est au spectacle derrière une femme dont le chapeau

soit trop grand et empêche de voir la scène, on se retire à droite ou à gauche, on s'incline; tout cela est une parallaxe, une diversité d'aspect, en vertu de laquelle le chapeau paraît répondre à un autre endroit du théâtre que celui où sont les acteurs.

C'est ainsi qu'il y a une éclipse de soleil en Afrique, tandis qu'il n'y en point à Paris, et que nous voyons parfaitement le soleil, parce que nous sommes assez haut pour que la lune ne puisse pas nous le cacher.

Supposons deux observateurs A et B, qui soient diamétralement opposés sur la terre, c'est-à-dire aux antipodes l'un de l'autre, et qui aient observé la lune en même temps; à leur retour s'ils comparent leurs observations, ils trouveront que la lune paraissait plus élevée de deux degrés pour l'un que pour l'autre, pourvu qu'ils aient tous deux rapporté la lune à la même étoile pour juger de sa situation.

Ainsi, d'après les observations, la largeur entière A B de la terre produit deux degrés de différence ou un angle A L B sur la position de la lune, c'est-à-dire que les rayons visuels des deux observateurs sont inclinés l'un à l'autre deux degrés. Si on veut savoir ce qui en résulte pour l'éloignement de la lune, on n'a qu'à faire

sur un carton un angle de deux degrés, c'est-à-dire tirer deux lignes qui fassent entre elles un angle de deux degrés; on verra que l'écartement de ces lignes est partout la neuvième partie de leur longueur ou environ, d'où il suit que les deux rayons visuels, qui des deux extrémités de la terre vont faire sur la lune un angle de deux degrés, sont trente fois plus longs que leur écartement qui est le diamètre de la terre; donc ce diamètre étant de 2,900 lieues, l'éloignement de la lune est de 84,000 lieues environ.

La parallaxe peut même se reconnaître dans un seul endroit en observant avec soin une planète quand elle se lève et quand elle se couche, et qu'elle est tout près d'une étoile. Pour le bien comprendre, il faut considérer que la parallaxe qui abaisse toujours la planète produit cependant un résultat différent à l'orient et à l'occident; à l'orient, la parallaxe fait paraître la planète plus orientale que l'étoile, et à l'occident elle la fait paraître plus occidentale; ainsi la planète paraîtra s'écarter de l'étoile en deux sens différens; et si l'on observe avec grand soin cette différence du levant au couchant, dans le cours d'une même nuit, on reconnaîtra la quantité de parallaxe, comme par les observations faites en deux pays éloignés; et l'on en conclura de même la distance de la planète.

Les passages de Vénus observés en 1761 et 1769 nous ont procuré le moyen de déterminer exactement la distance du soleil à la terre au moyen des grands voyages qu'on a entrepris pour les observer à la fois dans les pays très éloignés: deux observateurs à deux mille lieues l'un de l'autre, regardant Vénus sur le soleil, la voyaient par des rayons différens ou des directions différentes, et par conséquent la voyaient répondre à des points différens du disque solaire. L'un la voyait sortir de dessus le soleil plus tôt que l'autre, et la différence était de plus d'un quart d'heure. Cette

différence, étant bien observée, a fait connaître de quelle manière se croisent les rayons qui, des deux extrémités de la terre, vont se diriger au soleil, et par conséquent quelle est la distance du soleil; car l'angle est d'autant plus ouvert que le sommet en est plus près, comme nous l'avons déjà expliqué; l'on ne juge de l'éloignement d'un objet dans le ciel ainsi que sur la terre que par l'effet ou le changement que produit la distance entre deux observateurs.

Nous ne pouvons rien dire de la distance des étoiles, elles sont si éloignées qu'il n'y a aucun moyen d'éprouver une parallaxe; il n'y a rien à notre portée qu'on puisse leur comparer, et ce n'est jamais que par des comparaisons qu'on peut avoir des mesures. Si quelque chose pouvait nous donner un terme de comparaison, ce serait l'orbite que la terre décrit en un an; mais quoiqu'elle ait soixante-huit millions de lieues, cependant, lorsque la terre est à une des extrémités de cette immense orbite, nous voyons les étoiles de la même manière et dans la même direction que quand nous sommes à l'autre extrémité; s'il y avait une différence d'une seule seconde, qui fait un deux-cent-millième de la distance, nous nous en apercevriens dans les observations faites à six mois de distance; mais il semble qu'il n'y a pas même cette petite différence; et dans ce cas les étoiles seront pour le moins quatre cent mille fois plus loin que le soleil, ou à plus de quatorze millions de millions de lieues. Quand on connaît la distance d'une planète, et l'angle sous lequel elle nous paraît, il est aisé de savoir de quelle grandeur elle est, ou de connaître son vrai diamètre. Par exemple, si la lune nous paraît d'un demi-degré, c'est la cent quatorzième partie du rayon d'un cercle; il faut qu'elle soit cent quatorze fois plus petite que la distance à laquelle nous la voyons, et comme cette distance est de quatre-vingt-six

mille lieues, il s'ensuit que le diamètre de la lune est d'environ huit cent trente lieues. On verra plus exactement le résultat de ces calculs dans la table que nous donnerons.

Comme les distances des planètes va-

rient par rapport à nous, j'ai marqué seulement la plus petite distance. J'y ai joint la durée des révolutions seulement en jours et les diamètres de chaque planète en lieues de deux mille deux cent quatre-vingts toises. (*La suite au prochain N^o.*)

REVUE DE L'HISTOIRE (1).

L'histoire est, de toutes les connaissances humaines, la plus agréable à acquérir, et la plus utile à cultiver; elle tient l'homme par le plaisir et l'intérêt, elle lui donne une connaissance de lui-même qu'il ne saurait acquérir dans la société que par une expérience longue, pénible et souvent funeste. C'est dans l'histoire, comme dans un dépôt public, que les actions des hommes se conservent. Ce qu'elle seule dit aux grands, seule elle le dit au reste des hommes. C'est à elle qu'on doit cette grande vérité, que les meilleurs conseillers sont les morts.

L'Histoire est nécessaire pour nous conduire dans le chemin du devoir; ce ne serait point encore assez si elle ne nous le faisait chérir; mais l'idée qu'elle nous donne du vice ne peut manquer de nous inspirer de l'horreur; le portrait qu'elle nous fait de la vertu ne peut que nous enflammer pour elle. N'ayant point de bandeau, elle ne sait point déguiser le vice, elle nous montre la vertu dans son plus bel éclat, et la fait honorer de ses contemporains. Dans l'histoire de tous les peuples les méchans paraissent environnés de périls et de la haine publique. Il en est peu qui parviennent à exécuter leurs infâmes

projets; il n'y en a point qui jouissent de leur succès sans remords et sans alarmes. On brise, après leur mort, la statue des monstres que la lâcheté a encensés de leur vivant, et l'on imprime sur leurs noms le caractère de l'opprobre. La mémoire des bons, au contraire, vit jusque dans les siècles les plus reculés, qui les vengent de l'injustice qu'on leur a faite.

L'histoire, cette antique et respectable souveraine, que le temps respecte seule, s'avance fièrement à travers les débris des empires, et vient asseoir son tribunal redoutable au milieu de l'univers, dont ses regards perçans embrassent l'immense étendue; là, ouvrant son registre immortel, où sont inscrites les actions de tous les peuples de la terre, sa voix les appelle, pour ainsi dire, les interroge et leur ordonne de se justifier. C'est alors que l'on voit les conquérans fameux, couverts de lauriers teints de sang, descendre de leurs chars de triomphe, et venir subir leurs jugemens en présence de la postérité qui les écoute, recevoir ses applaudissemens ou ses imprécations. Ici, les tyrans apparaissent seuls, dépouillés de la terreur qui les précédait; ils n'effraient plus par l'affreux spectacle de leurs règnes sanglans et le vil cortège de satellites qui les environnaient; cependant, parmi ces innombrables modèles qui sortent, pour ainsi dire, du sein de leurs tombeaux, et s'avancent en foule de

(1) Cette revue sera analysée comme le coup-d'œil sur la *littérature*; on rendra compte des grands événemens, on fera la biographie des guerriers célèbres, on indiquera l'origine et la chute des empires.

tous les pays et de tous les siècles, les uns avec la noble confiance qui accompagne toujours les grandes vertus; les autres avec une secrète terreur que réveille en eux le souvenir de leurs lâches cruautés; on voit un mélange utile et quelquefois dangereux, de grands exemples à suivre ou à éviter, de vertus et de vices, de beaux talens et de honteuses faiblesses.

Le vaste tableau de l'histoire nous propose un magnifique spectacle, on y voit tous les siècles précédens se développer, en quelque sorte, devant les regards du lecteur, on voit comme les empires se succèdent et s'élevèrent sur les ruines les uns des autres, et l'on peut comprendre ainsi dans sa pensée, toutce qu'il y a de sublime et d'immortel dans l'histoire, de grand parmi les hommes, et tenir presque le fil de toutes les affaires du monde.

Elle nous présente un miroir où nous composerons notre vie sur les vertus d'autrui. C'est comme le feu sacré destiné à entretenir la lumière de la science et la chaleur de la vertu. Étudions l'histoire, et nous verrons les empires sortir du chaos, briller de l'éclat le plus frappant, et retomber ensuite dans l'abîme. Elle nous fera voir les débris des monumens les plus célèbres; elle nous montrera que les vérités seules résistent au temps qui détruit tout. Étudions l'histoire, elle nous décrira les prodiges et les délires de la raison humaine. Enfin, étudions l'histoire, elle nous fournira une multitude d'exemples de sagesse, de générosité et d'héroïsme, qui frapperont notre ame, ennobleront nos sentimens, nous élèveront au dessus de nous-mêmes, et nous feront travailler sans relâché au bonheur de nos semblables.

Essayons de tracer le tableau imposant que l'histoire nous représente des révolutions des empires, et jetons un coup-d'œil rapide sur les principaux événemens dont chaque pays a été le théâtre.

L'Égypte, paisible et industrieuse, se signale par la sagesse et les arts dont elle fut le berceau; ses superbes monumens nous attestent encore, malgré l'empire du temps, le génie de cette nation; l'imagination se les représente à peine, ils nous retracent en quelque sorte le degré de gloire auquel les connaissances et les vertus s'élevèrent en cette contrée. Il n'y a rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux; ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable, l'architecture de leurs nombreux palais montrait partout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit; leurs statues étaient des colosses, leurs colonnes étaient immenses. L'Égypte visait au grand et voulait frapper les yeux de loin.

Il n'appartenait qu'à ce pays de dresser des monumens pour la postérité. Les obélisques sont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur majestueuse, le principal ornement de Rome; et la puissance romaine, désespérant d'égaliser les Égyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monumens de leurs rois.

Comme le Nil dans ses débordemens, l'Égypte, aussi sage qu'industrielle, porta au loin la fécondité de la science et des arts, parmi les peuples incultes et barbares.

Aucun pays ne jouit d'une plus antique célébrité que la *Perse*, aucun n'éprouva d'alternatives plus étonnantes de grandeur et d'abaissement, de gloire et de malheurs, d'une haute prospérité et d'infortunes inouïes. L'art militaire avait, parmi les Perses, la préférence qu'il méritait, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos; mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peuvent dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et campemens, et enfin une certaine conduite qui

faisait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient ramassé sans choix un peuple immense qui allait au combat courageusement, mais sans ordre.

Cependant, avec leur grand appareil, les Perses étonnaient les peuples qui ne savaient pas mieux la guerre qu'eux; Cyrus, à leur tête, paraît sur la scène du monde, remplit l'Asie du bruit de ses exploits, anéantit la vieille monarchie de Babylone, et forme le plus vaste royaume du monde. L'Asie mineure est vaincue, la Syrie reçoit des fers, l'Égypte tremble.

Les Perses effrayèrent leurs voisins par la hardiesse de leurs entreprises et leur haute valeur, échouant toutes les fois qu'ils osaient lutter contre des peuples aussi vaillans qu'eux, et de plus, disciplinés et vertueux. Cambyse ravage l'Égypte, et se trouve vaincu par la constance des peuples de l'Éthiopie; son armée est ensevelie sous leurs sables brûlans. Darius est vaincu aux plaines de Marathon. Xercès, à la tête de plus de douze cent mille Perses, inonde la Grèce, trois cents Spartiates l'arrêtent aux Thermopyles et combattent son armée; sa flotte est détruite dans le détroit de Salamine, et son armée de terre dans les champs de Platée; c'est alors qu'il connut ce qu'il n'avait jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, des armées médiocres, à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et du reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même ame.

Bientôt un héros sorti de la Macédoine s'avance à la tête de trente mille guerriers, et la puissance colossale de Darius s'éroule devant lui. Alexandre meurt, et la Perse abattue voit ses capitaines se dis-

puter ses lambeaux. Pendant plusieurs siècles cet empire anéanti ne reparut plus au nombre des puissances.

Mais sous le nom de *Parthes*, les anciens Perses se ressouvenant encore de leur grandeur passée, balancent la fortune des Romains, font déplorer au peuple-roi la perte des légions de Crassus, et parviennent seuls à opposer une digue à ce torrent qui menaçait d'inonder la terre.

La sagesse et les arts de l'Égypte passèrent dans la Grèce qui étonna longtemps l'univers. On eût dit, au siècle de Philippe et d'Alexandre, qu'un nouvel astre s'était levé sur cette seconde patrie des arts et des sciences. La philosophie que Socrate avait fait descendre du ciel, rappelait à la vertu par la bouche de Platon et des Aristote; Eschyle et Démosthènes lançaient les foudres de l'éloquence; Euripide et Sophocle réchauffaient dans les cœurs l'amour de la liberté; Aristophane et Ménandre exerçaient la censure des mœurs. Les conquérans les plus renommés regardaient Homère comme un grand maître qui leur apprenait à bien régner. Dans la main de Phidias le ciseau donnait la vie au marbre; le pinceau dans celles d'Appelles, reproduisait les graces et les richesses de la belle nature; Thucydide et Xénophon conservaient, dans les fastes immortels de l'histoire, la gloire de leur patrie.

Dans cette belle contrée, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on rencontrait partout des monumens de la gloire; les rues, les temples, les portiques, tout donnait des leçons aux citoyens; et les Grecs, victorieux et libres, ne sentaient, ne respiraient partout que de la gloire et de l'immortalité. C'est animés de ce noble enthousiasme qu'on les voit marcher au combat, et s'illustrer dans les plaines de Marathon. Mais hélas! ils ne payaient que trop souvent d'ingratitude les services d'une foule de grands hommes, la gloire

et l'honneur de leur patrie ; *Miltiade* fut puni d'exil pour avoir conduit une armée à la victoire. Une poignée de Lacédémoniens, commandés par *Léonidas*, courent recevoir la mort aux *Thermopyles*, arrêtent une armée immense, étonnent *Xercès* par leur courageuse intrépidité et leur héroïque dévouement. Après avoir rompu cette barrière trop faible contre plus de douze cent mille ennemis, les Perses se répandent dans la Grèce ; mais leur nombre n'effraie point les *Grecs* : ils sont invincibles sous les ordres de *Thémistocle* et d'*Aristide*, et se couvrent de gloire au détroit de *Salamine*, et dans les champs de *Platée*. *Epaminondas* donne à sa patrie un exemple mémorable de vertus, de sagesse et de courage, qui excite encore notre admiration. Il meurt comme il a vécu, en héros, chargé de trophées, et regretté de toute la Grèce, dont il était le plus ferme appui ; et *Xénophon*, aussi savant historien qu'habile capitaine ; fait trembler les Perses vainqueurs par une retraite plus célèbre que la victoire la plus signalée. Si je me transporte de l'orient à l'occident, je vois dans un coin de l'Italie Rome, qui se soutient à peine, s'affermir, s'élever insensiblement, tout à coup s'étendre dans les climats lointains, faire trembler tous les peuples, et couvrir l'univers entier de son ombre.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais à la fois le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le *peuple romain*, l'amour de la liberté était un trésor qu'il préférerait à toutes les richesses de l'univers. Un tyran veut en vain la détruire : plus forte que son pouvoir, elle lui résiste, et son trône s'écroule ; la république s'élève alors et étonne toute la terre par des prodiges d'héroïsme et de vertus, jusqu'au moment où l'excès de sa grandeur et de sa puissance corrompt ses

mœurs, lui fait adopter les vices des peuples conquis, soumet les maîtres de la terre à des tyrans, et livre enfin à une nuée de barbares sortis des régions glacées du nord cette nation si étonnante par l'éclat de ses vertus, par l'étendue de ses lumières, par la profondeur de sa politique, par le succès de ses armes, qui se glorifiait d'avoir enchaîné tous les rois et donné des lois à presque toute la terre.

On peut rechercher ailleurs la gloire des siècles passés, dans les monumens échappés aux ravages des temps ; mais à Rome, c'est surtout les hommes qu'il faut étudier ; ils nous offrent les plus beaux et les plus grands monumens de leur patrie.

Horace, comblé à la fois d'honneurs pour avoir triomphé des *Curiaces*, et de honte pour avoir tué sa sœur, est jugé par le peuple ; il fut absous par sa patrie dont il était le libérateur.

On frémit encore en voyant dans l'histoire la triste fermeté de *Brutus*, qui ordonne froidement la mort de ses deux fils, et les offre, pour ainsi dire, en holocauste à la liberté qu'il venge au prix de tout son sang.

Horatius Coclès étonne les ennemis de Rome par une action digne d'un grand courage ; nouveau *Léonidas*, il combat seul contre une armée, lui résiste et revient fièrement jouir de son triomphe au milieu de ses concitoyens, dont son bras vainqueur vient de repousser l'ennemi.

Mucius Scevola, indigné à la vue du danger que court sa patrie attaquée par toutes les forces de *Porsenna*, osa entreprendre de la délivrer ; il y parvint en forçant, par son courageux dévouement, *Porsenna* à demander la paix.

Par un zèle religieux, *Bélisaire*, un des plus grands capitaines de son siècle, s'illustra par son courage et ses talens militaires ; ses conquêtes firent la puissance de l'empereur *Justinien*, qui le récompensa par l'exil. Ce grand général fut

aussi étonnant au sein de l'adversité qu'il l'avait été par ses victoires. Sa patience se montra plus forte que le malheur, dont il éprouva toute l'amertume avec une résignation digne d'un sort plus heureux. Enfin, de révolutions en révolutions, l'empire envahi tour-à-tour par les Huns, les Goths et les Visigoths, fut renversé par Mahomet, qui consumma sa ruine par la prise de Constantinople. Telle fut la triste fin de l'empire d'Orient; bientôt le despotisme des vainqueurs plongea dans les ténèbres de l'ignorance ces belles contrées. Les muses éplorées se réfugièrent en Italie; et le génie des lettres et des arts renaissant de ses cendres, vint jeter en Europe un éclat plus brillant et plus durable.

Ce fut alors qu'on vit paraître des royaumes puissans, qui tous élevèrent dans leur sein des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs vices, subirent de funestes révolutions suivies de grands changemens, et furent bouleversés par des guerres désastreuses et sanglantes.

L'Espagne compta des héros : le Cid,

Alphonse d'Aragon, la reine Isabelle et don Carlos, l'illustrèrent tour-à-tour; elle s'agrandit aussi, et sut encore ajouter à sa gloire, par la découverte mémorable de l'Amérique.

Le Portugal se rendit également célèbre en produisant deux hommes fameux, l'un par ses écrits, l'autre par ses découvertes. Je veux parler de Camoëns et de Vasco de Gama.

La France vit s'élever, à l'école de César, les Condé, les Turenne, les Duguesclin et les Montmorency. On n'admire pas les Henri IV et les Louis XIV sans les aimer, et on ne les aime pas sans chérir la mémoire de leurs vertus.

Le beau ciel de l'Italie produisit une foule de grands génies et de talens distingués; elle fut à la fois le berceau des sciences, des arts et de l'imagination.

L'Allemagne eut son Frédéric; la Russie son Pierre-le-Grand; et l'Angleterre, accablée sous le poids de ses propres divisions, vit couler plus d'une fois le sang de ses concitoyens.

ETHNOGRAPHIE.

Les peuples civilisés de la vieille Europe prennent en général un assez faible intérêt à leurs frères à peau noire et à cheveux crépus; les récits des historiens et des voyageurs sur cette intéressante portion de la race humaine, altérés, mutilés, mêlant des fables absurdes à quelques vérités, sont éternellement compilés par les faiseurs de dictionnaires géographiques et de traités de géographie à l'usage de la jeunesse; les erreurs s'y perpétuent de pédant en pédant, sans que personne juge à propos de prendre la peine de les relever. Il y a sous ce rapport un reproche grave à adresser aux véritables savans; ils dédai-

gnent comme une besogne trop au dessous de leur savoir, les livres élémentaires destinés à l'éducation; ils abandonnent ce travail à des hommes la plupart de temps incapables d'en sentir l'importance; il leur manque ce genre de dévouement qui accepte une tâche obscurément utile; rien ne porte un préjudice plus grave à la propagation des idées saines et des notions exactes. Nous n'avons sur la race nègre aucun travail complet qui puisse donner une idée du rôle qu'elle joue parmi les divisions de la grande famille humaine. A la considérer sur son sol natal, elle apparaît dans la plus complète barbarie, depour-

vue d'organisation. Le sentiment religieux s'y manifeste seulement par son expression la moins rationnelle de toutes, le *fétichisme*; la famille, malgré des lois très rigoureuses contre l'adultère, y est sans force et sans lien; aucun contre-poids n'y balance les inconvéniens de la polygamie; l'esclavage le plus impitoyable et le manque de fixité dans la propriété achèvent de nous montrer les Nègres tout en bas de l'échelle de la civilisation. On ne voit guère au dessous d'eux que les peaux rouges du continent américain, et les noires de la Nouvelle-Hollande qui semblent tenir le milieu entre le singe et l'homme. Cependant les Nègres ont sur les naturels de l'Amérique un immense avantage, ils sont cultivateurs; la chasse et la pêche font la seule ressource des Américains; ils se laissent tuer plutôt que de travailler à la terre. Le trait essentiel du caractère des Nègres d'Afrique paraît être l'incurie; elle est telle que sur le chemin le plus fréquenté, on fait le tour d'un arbre que le vent a renversé, plutôt que de le tirer à côté du passage; on remonte un ruisseau jusqu'à l'endroit guéable plutôt que d'abattre un arbre pour le traverser, on s'abrite sous les débris d'une hutte tant qu'ils garantissent à peu près des intempéries de l'air, et ce n'est qu'à l'extrémité qu'on en construit une nouvelle; tout le reste est à l'avenant. Quoique l'islamisme ait fait quelque progrès chez les Nègres éloignés des côtes, ils n'ont emprunté aux Arabes ni leurs instituteurs, ni l'amour de la poésie, ni la tribu, cette antique forme sociale qui supplée chez les Orientaux à tant d'autres institutions. Du reste, humains, hospitaliers, se livrant avec transport à des divertissemens d'enfans, dépourvus de toute valeur militaire, n'attachant aucune honte à la lâcheté et changeant de sentiment avec une mobilité excessive, voilà comme ils nous sont représentés par les voyageurs dignes de foi, au premier rang desquels nous croyons devoir placer les frères Lan-

der. Le récit de ces intrépides Anglais porte tous les caractères de la sincérité; il nous semble digne de servir de modèle à tous les travaux de ce genre. Mais ce tableau ne se rapporte qu'aux Nègres livrés à eux-mêmes, sans contact avec leurs voisins les Arabes ou avec les Européens. Ainsi chez les peuplades voisines des colonies de la côte de Guinée, la haine de race, l'envie de posséder les objets de luxe, et par-dessus tout les deux grands fléaux de l'eau-de-vie et des armes à feu, ont dénaturé leur caractère natif en y ajoutant les vices, la violence et la cruauté; témoin la dernière guerre des Ashantis. Il y aurait de bien curieuses études psychologiques à faire sur les résultats moraux du contact des peuples dans l'enfance avec la portion la plus active, la plus entreprenante et la plus corrompue des nations anciennement civilisées. L'infâme trafic des esclaves dont nous ne pouvons nous former en Europe une juste idée, le vol, le pillage, la piraterie, font de la côte d'Afrique un théâtre d'horreurs alimenté par les grandes et puissantes maisons de commerce qui en recueillent le profit et sont gérées en Europe par d'honorables négocians. Il faut remarquer comme une exception la classe laborieuse des *konmans* ou matelots nègres qui s'enrôlent volontairement à bord des navires d'Europe et servent avec autant de zèle que de probité. On connaît fort peu de chose de l'état intérieur des possessions portugaises au Congo; les naturalistes ou observateurs qui ont tenté d'y pénétrer n'en sont jamais revenus. A bien considérer l'ensemble de tous ces faits ethnographiques, il en résulte que les destinées de la race nègre ne paraissent pas devoir s'accomplir en Afrique. C'est de l'autre côté de l'Océan, sur le sol américain qu'un développement rapide, hors de toute proportion avec celui des autres races vivant sous le même climat, lui présage dans un temps, peut-être fort peu éloigné, un avenir brillant, déjà

en partie réalisé par l'existence de la république d'Haïti. Tout l'archipel des grandes et petites Antilles paraît toucher au moment de subir, avec moins de rigueur, il faut l'espérer, le sort de Saint-Domingue; les Nègres ont là sous les yeux l'exemple de leurs frères affranchis; leur force numérique y est telle qu'il leur suffirait pour ainsi dire de se lever sans armes pour étouffer les colons. Au Brésil, le défaut de lois protectrices et l'exemple contagieux des mœurs atroces des blancs s'opposent à la propagation de la race nègre; c'est la colonie qui en possède le moins, toute proportion gardée; c'est de toutes celle qui en reçoit le plus; ils y vivent peu et n'y multiplient presque pas. Mais, au nord de ce vaste et débile empire du Brésil, derrière les petites possessions qui portent les noms de Guyane française, anglaise et hollandaise, un vaste territoire auquel on ne saurait assigner de limites fixes est occupé par les Nègres qui peuvent, tout à leur aise, s'y multiplier et s'étendre sans gêner personne. Dans l'origine, quelques fugitifs des plantations les plus avancées vers le désert, ayant emporté des habitations des graines et des instrumens aratoires, ont vécu en partie de leur industrie agricole, en partie du pillage des propriétés de leurs anciens maîtres, ce qui obligeait les Hollandais à entretenir à Surinam une nombreuse garnison de mercenaires de tous les pays. Le capitaine Stedman, chef d'une de ces bandes, nous a laissé sur le genre de guerre qu'elles avaient à soutenir contre les Nègres fugitifs, une relation pleine de faits d'un haut intérêt ethnographique. De nos jours, ils comptent par centaines de mille; bientôt peut-être ils compteront par millions. Ils se sont arrangés avec les Hollandais qui entretiennent auprès d'eux un résident chargé de faire écouler vers la colonie les produits de leur agriculture, trafic lucratif qui paraît s'exercer à la satisfaction des deux parties intéressées. Avec le temps, cette colonie d'un nouveau

genre semble appelée à mettre en culture une vaste portion du continent de l'Amérique du sud: s'avancant toujours à l'est, les Nègres ne tarderont pas à rencontrer sur l'Orénoque les Llaneros espagnols, race paresseuse, pillarde et vagabonde, surnommée à juste titre les Tartares de l'Amérique, race qui ne tiendra pas devant les Nègres laborieux et cultivateurs. Au centre de la partie la plus civilisée de l'autre continent américain, dans les provinces du sud des États-Unis, les Nègres croissent en nombre avec une effrayante rapidité. Considérés là comme ailleurs, au rang des bêtes de somme, ayant affaire aux planteurs les plus avides, et en même temps les meilleurs calculateurs de l'ancien continent, ils se sont trouvés jusqu'ici dans les conditions les plus favorables pour multiplier. Aujourd'hui, l'on commence à les craindre; la haine du peuple contre les noirs n'est que l'expression de la peur. On croit y remédier par des lois atroces, on frappe de peines exorbitantes tout homme convaincu d'avoir tenté d'apprendre à lire à des esclaves; ce n'est pas par là que les destinées de la race nègre avorteront. L'espace nous manque pour caractériser les conditions très diverses des Nègres esclaves dans les colonies des différentes nations établies dans le Nouveau-Monde; nous ne pouvons toutefois terminer cet article sans mentionner une louable tentative due à des négrophiles américains, en faveur des noirs affranchis.

Une colonie a été fondée en Afrique sous le nom de Libéria. Les Nègres libres rachetés par le produit des souscriptions, affranchis par leurs maîtres, ou parvenus à se racheter eux-mêmes sur leurs économies, y ont été transportés pour former le noyau d'un état libre, et y jouir de tous les droits de citoyen sous le patronage des États-Unis. Malheureusement, la force seule pourrait assurer le succès complet de cette tentative, et il ne faut pas songer

à l'employer. Les idées qui répondent pour nous aux mots patrie et liberté n'existent pas dans la tête d'un noir esclave; pour lui, être libre c'est cesser d'être esclave, c'est travailler quand il veut, comme il veut, et recevoir un salaire; pour la plupart ils ne connaissent que la colonie où ils sont nés; ceux même qui viennent directement d'Afrique, et c'est le plus petit nombre, n'ont aucun intérêt à revoir leur terre natale, aucun désir d'y retourner quand ils parviennent de manière ou d'autre à sortir d'esclavage. Tous veulent jouir de leur nouvelle condition sans sortir du pays où ils ont vécu esclaves; ils y exercent d'ordinaire avec beaucoup d'intelligence et de probité, soit un petit négoce, soit un métier manuel; ils ne voient rien au-delà; très peu de volontaires se présentent pour la colonie de Libéria qui ne fait pas de grands progrès. C'est donc en Amérique, sur ce sol où par un rescrit de Charles-Quint, quatre mille Nègres furent vendus pour la première fois par des marchands flamands et génois que la race à peau noire doit par-

courir toutes ses phases; l'avenir est le secret de la Providence; mais, à juger selon les lumières humaines, cette race paraît destinée à étouffer toutes les autres dans le Nouveau-Monde. C'est déjà dans son état actuel un spectacle digne de toute l'attention de l'historien et du philosophe que cet immense déplacement qui verse sur le moins peuplé des continents, la plus féconde des races, et couvre d'hommes à peau noire un sol originairement occupé par la race à peau rouge. On s'étonne en Europe de l'ineurable anarchie qui travaille les nouvelles républiques; le mélange des trois races noire, rouge et blanche et les seize nuances distinctes qui en résultent, ayant chacune un rang différent dans l'échelle sociale et jalousant toutes les autres, suffirait seul à l'expliquer. Dans toute l'Amérique on regarde comme dégradante la descendance d'un Nègre, à quelque degré que ce soit; et pourtant il n'y aura bientôt plus que les blancs purs qui puissent être certains de n'avoir pas dans les veines quelques gouttes de sang africain.

A. ISABEAU.

LES FOURCHES CAUDINES.

(NOUVELLE ROMAINE.)

I.

C'était le camp romain : les soldats s'exerçaient au saut et à la lutte; tantôt franchissant un fossé de lances aiguës, tantôt combattant corps à corps. Les consuls eux-mêmes, assis devant leurs tentes, se délassaient de leurs pesans travaux en admirant la force, l'agilité, l'ardeur martiale de ces belles légions, fleur de la jeunesse de Rome. La gloire d'un triomphe récent, les apprêts d'une victoire nouvelle avaient imprimé sur le front de chaque soldat l'orgueil romain; leurs

yeux étincelaient, leurs muscles nerveux se dessinaient, leurs nobles cœurs battaient dans ces jeux qui n'étaient cependant encore que le simulacre de la guerre. Tout-à-coup les jeux cessent, les consuls rentrent sous leurs tentes, les officiers des légions suivent leurs pas, les licteurs repoussent la foule animée qui se presse autour de la tente, demandant avec impatience des nouvelles de l'ennemi. Des soldats romains qui parcouraient la campagne venaient d'arriver au camp suivis de troupes nombreux et de leurs ber-

gers. C'étaient ces bergers campaniens qu'ils avaient conduits devant les consuls.

— Quelques minutes se passent dans le silence et l'agitation. Postumius sort le premier de la tente. « Soldats, nos fidèles alliés, les Apuliens, sont assiégés par les Samnites dans leur ville de Lucérie; souffrirons-nous qu'ils se rendent à nos ennemis? Lucérie! Lucérie! répondent les légions. Les soldats courent aux armes en désordre, ils se mêlent, se confondent, s'appellent, se félicitent mutuellement; il semble, à voir leur allégresse, qu'ils soient au lendemain et non à la veille du combat. En voyant cette foule guerrière s'agiter tumultueusement dans la plaine, comme les flots d'une mer irritée, les Samnites tremblent sous le manteau de berger qui les couvre. Viturine ordonne le silence: il s'adresse aux officiers du conseil: « Romains, deux chemins nous sont ouverts pour arriver à Lucérie, engageons-nous les légions dans les défilés dangereux de Caudium, ou bien traverserons-nous les vastes plaines du Volturum qui nous offrent un trajet plus long, mais que la prudence nous conseille. — Est-il le moment de délibérer sur la route que nous devons suivre, quand les Apuliens attendent notre secours, répond Postumius en fronçant un sourcil sévère: « que parles-tu de dangers? les Samnites sauront notre marche lorsqu'ils verront nos soldats sur les murs de Lucérie. » — Les Romains applaudissent et mêlent le nom de Postumius à ceux de Lucérie et de Victoire. L'armée se met en marche, encore dans le tumulte de sa joie; les consuls ont peine à faire entendre leur voix: l'ordre s'établit enfin. Les légions s'avancent en colonne serrée, les aigles romaines se déploient et planent au dessus d'elles, le fer des lances et des boucliers brille, la crinière des casques flotte avec fierté, la terre résonne sous les pas altiers des soldats chargés de fer, et leur haute

stature répand l'ombre sur les guérets qu'ils foulent.

Trois autours effrayés prennent leur vol à la gauche de l'armée et fuient vers l'occident; mais en vain l'augure élève sa voix fâcheuse, les cris terribles et menaçans des Romains lui imposent silence, l'écho en retentit, les fanfares joyeuses s'élèvent jusqu'aux nues.

Déjà la tête de la colonne s'est enfoncée dans les défilés, et les dernières légions font encore voler dans la plaine des tourbillons de poussière.

II.

C'est la nuit: l'armée romaine est campée dans une plaine entourée de montagnes inaccessibles, des feux sont allumés, les lances et les javelots forment de nombreux faisceaux, la tente des consuls est dressée, le conseil est assemblé. Mais ce n'est plus cette brillante armée campée dans les plaines de Capoue. Les chefs sont indécis et ne commandent plus, les soldats sont accablés et murmurent; la consternation, un sombre désespoir, sont empreints sur leurs fronts baissés vers la terre; ils creusent lentement et en silence un rempart inutile.

Aux sommets des rochers les plus élevés qui les entourent on voit briller d'autres feux, on entend des cris de triomphe et de menace, ce sont ceux des Samnites qui se réjouissent de leur facile victoire. Cependant Pontius assemble le Conseil: « Samnites, les Romains aveuglés par leur témérité et leur orgueil, ont donné dans le piège que notre politique leur a tendu. Les voilà resserrés dans un cercle de hautes montagnes dont ils ne sauraient sortir, nos flèches les environnent de tous côtés: l'armée romaine est à notre merci. Maintenant aidez-moi de vos sages conseils, afin que nous tirions le plus grand parti de notre victoire. » — « Pontius, dit un vieillard, les Dieux ont conduit

tout ceci, c'est à eux qu'il faut demander conseil. Envoie donc un héraut au pontife Hérennius, ton père; qu'il vienne dans notre camp; ses paroles ont la sagesse de l'oracle, nous suivrons ses avis.»

Pontius envoie un héraut vers son père, les Samnites se couchent sur la terre autour de leurs feux, et s'abandonnent au sommeil. La nuit passe, nuit terrible pour les Romains, et l'aurore, dissipant les étoiles, précédée du crépuscule du matin, paraît sur les montagnes de l'orient. Alors les échos retentissent des cris de rage et de joie. Les Romains ont reconnu toute l'horreur de leur position: les rochers nus et à pic qui les entourent forment une chaîne interrompue seulement aux extrémités de la plaine, où les rochers, s'écartant à leur base, forment deux arcades étroites et basses. Les Samnites ont fermé ces passages par des troncs d'arbres renversés et des morceaux de roc qu'ils ont fait rouler sur le penchant de la montagne. Et ne se fiant pas encore à ces remparts insurmontables, une double haie de Samnites armés veillent sur ces issues. Les Romains, en levant les yeux, voient partout des ennemis. Les Samnites couronnent les sommets des rochers comme des bouquets de bois touffus; leurs arcs sont bandés, leurs flèches sont dirigées sur leurs victimes, et leurs cris et leurs rires insultent aux Romains vaincus.

III.

Cependant le sage Hérennius arrive au camp des Samnites. Son corps est courbé en deux par l'âge et par la fatigue du chemin qu'il a fait en grande hâte. Depuis long-temps ce sage vieillard a quitté les emplois, les honneurs, les richesses, pour vivre dans la retraite. Sa barbe, blanchie par les années et les travaux, tombe sur sa poitrine, ses longs sourcils couvrent ses paupières, le feu de ses yeux en paraît plus vif; mais le respect du peuple est dû à sa prudence, à ses vertus

plus encore qu'à son front chauve et à ses cheveux blancs. Sa présence dans le camp est saluée par des cris de joie et des battemens de mains. Il arrive au conseil. « Amis, le Samnite que vous avez envoyé vers moi dit que les Romains étaient enfermés dans les Fourches Caudines. Samnites, si vous êtes sages vous les renverrez tous au plus tôt dans leurs foyers, sans profiter de votre avantage. » Les officiers se regardèrent avec étonnement. « Quoi, se disaient-ils l'un à l'autre, ce sage vieillard n'a-t-il rien de mieux à nous dire? » — « Ou bien, ajouta Hérennius, passez-les tous au fil de l'épée, et qu'il n'en reste pas un seul. » Quelques-uns applaudirent, d'autres reculèrent à l'idée d'un si grand carnage, le plus grand nombre crut que les années avaient affaibli la tête du pontife, puisqu'en un même moment il donnait deux avis si différens. Eh! quoi! n'avez-vous rien de mieux à nous dire? s'écrièrent-ils encore. . . . — « Non: si vous rendez à Rome ses légions qui sont tombées en votre pouvoir, vous vous acquerrez une puissante alliée qui vous assurera la paix ou la victoire. Mais si vous préférez détruire à jamais cette formidable nation qui tient le premier rang dans toute l'Italie, frappez. . . mais gardez-vous d'en excepter un seul, car de ce dernier Romain pourrait naître un peuple qui vengerait un jour la défaite de ses ayeux. »

L'assemblée garde le silence: le respect dû au vieillard, au pontife, au père de leur général, empêche les Samnites de manifester leurs sentimens. — Pontius s'écrie enfin: « Vieillard, retourne dans ta retraite, va prier les Dieux, consulter les Augures, interpréter les songes, mais laisse au guerrier, dont la tête est forte comme son bras, le soin de donner son avis dans les conseils. »

Au même instant, comme il achevait cette réponse hautaine, les députés envoyés par les consuls se présentent devant

le général, la lance baissée et un feuillage vert dans la main gauche, ils demandent la paix. — « Allez, répond l'orgueilleux Pontius, allez dicter mes conditions aux Romains : vous jetterez vos armes, vous passerez tous sous le joug, et vous retirerez vos troupes et vos colonies du pays des Samnites. »

Les députés romains restent immobiles à leur place, attendant vainement une autre réponse, muets de douleur et d'indignation.

IV.

Les Romains ne voyant plus de bornes à leur malheur, ne mettent plus de bornes à leur désespoir ; ils ne contiennent plus leurs murmures. Quoi ! disaient-ils, rendre nos armes sans avoir combattu, quoi ! passer sous le joug comme de vils esclaves, quoi ! revoir nos femmes et lire dans leurs yeux le mépris que nous leur inspirerons, quoi ! répondre à nos enfans, quand ils nous demanderont le récit de notre victoire : nous avons été vaincus. — Non, c'est en vain que les consuls prétendraient nous faire accepter un traité aussi honteux ; leur conduite imprudente, aveugle, nous a dégagés du serment d'obéissance. Qu'ils aillent, s'ils le veulent, baisser indignement la tête sous le joug des Samnites, pour sauver leurs jours ; pour nous nous voulons mourir, mourir comme nos pères, en soldats romains.

Cependant les licteurs rassemblent leurs légions. Postumius leur redit les dures conditions des Samnites. Alors l'indignation des soldats se manifeste avec violence, la voix des chefs est méconnue, des pierres, des javelines, sont dirigées contre les consuls, et particulièrement contre Postumius. — C'est lui qui nous a livrés, c'est un traître, il a vendu les légions romaines aux Samnites. — La fureur du peuple augmente. . . « Amis, s'écrie Lentulus, n'est-ce pas assez des maux que nous font les Samnites ? faut-il

encore y ajouter les discordes intestines ? Arrêtez, conservez votre force et votre indignation pour le jour de la vengeance. Vous voulez mourir, dites-vous, mourir comme vos pères, et pour qui ? Rome est ici tout entière ; il ne reste dans ses murs que des enfans, des vieillards, ou des esclaves ; où trouvera-t-elle d'autres légions pour la défendre et relever sa gloire ? Bientôt les Samnites feront paître leurs troupeaux dans le Capitole. Soldats, je ne vous dirai rien de vos enfans, ce n'est point ainsi qu'on parle à des Romains ; je vous parlerai de Rome, de Rome qui n'espère qu'en vous. Vos pères ont dévoué leur vie au salut de la patrie, faites plus encore, dévouez-lui votre honneur. Abaissons-nous un seul instant sous le joug des Samnites : ils paieront cher un jour d'avoir humilié les Romains. »

Lentulus se tait, les soldats gardent un morne silence, les consuls se rendent au camp des Samnites pour signer le traité. . . Quelques instans après les légions romaines défilaient, sans armes, entre les rangs armés des Samnites. Les consuls, dépouillés des marques consulaires, passent sous le joug, les soldats les suivent, la pâleur sur le front, la rage dans le cœur. Les cris insolens des Samnites les poursuivent encore dans la campagne. Quand les Romains ont cessé de les entendre, ils se couchent sur la terre, accablés de fatigue et de honte.

V.

Rome est en deuil : ses temples sont fermés, ses tribunaux sont suspendus, ses rues sont désertes ; les citoyens, enfermés dans le lieu le plus secret de leur maison, déplorent la défaite honteuse de l'armée. Le sénat délibère s'il ouvrira les portes de Rome aux vaincus ; les pères se demandent s'ils ouvriront à leurs fils déshonorés, la porte de leur maison ; les femmes, vêtues de longs voiles noirs, à

genoux devant leurs pénates, prient en versant des larmes; elles élèvent vers le ciel les mains de leurs enfans nouveau-nés, et tout en gémissant sur le sort de leurs époux, une consolation secrète se glisse dans leur cœur et adoucit l'amertume de leur douleur: Eux du moins n'auront pas passé sous le joug, eux du moins relèveront la gloire de Rome et de leurs pères.

Le jour baisse et s'enfuit, l'ombre s'étend sur Rome et la campagne, la nuit est sombre, pas une étoile ne brille au ciel... Alors des pas isolés se font entendre dans les rues désertes, les portes des maisons s'ouvrent et se referment sans bruit... C'est l'armée romaine qui rentre dans Rome; c'est cette même armée qui tant de fois était montée au Capitole, ses aigles déployées et avec les honneurs du triomphe. Alors on jetait sur son passage des feuillages et des fleurs; alors on élevait jusqu'au ciel sa force et son courage; alors c'était en plein jour, sur la place publique, que chaque soldat embrassait son père, ses enfans et sa femme. — Et

maintenant c'est dans l'ombre, comme un proscrit, qu'il rentre dans Rome et sous le toit paternel. Maintenant il est assis près de son foyer, les yeux tournés vers l'âtre. Son père invoque les Dieux lares et laisse tomber une larme sur sa barbe blanchie; son plus jeune fils cherche à grimper sur ses genoux, retombe et recommence sans cesse, sa femme serre avec émotion sa main entre les siennes, et tourne vers lui des regards d'amour et de pitié. — Mais lui ne voit rien... rien que le joug suspendu au dessus de sa tête.

VI.

D'autres consuls sont nommés, d'autres légions sont formées; Posthumius a dégagé, par son généreux sacrifice, la foi romaine; la guerre recommence, « CAUDIX », s'écrient les Romains, et les Samnites sont vaincus; Lucérie est prise, sept mille soldats passent sous le joug... l'honneur romain est vengé.

AURÉLIE F.



SYNCHRONISMES

POUR L'HISTOIRE DES PRINCIPAUX PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ,
D'APRÈS LES HISTOIRES RACONTÉES,
POUR LES COURS ÉLÉMENTAIRES DE M. LÉVI.

SIÈC.	SAINTE.	ANCIENNE.	GRECQUE.	ROMAINE.
50 ^e	4963. Création du monde.			
49 ^e	4833. Mort d'Abel.			
34 ^e	3308. Le Déluge.			
30 ^e	3907. Dispersion des hommes.			
25 ^e	2296. Vocation d'Abraham.	2467. Premiers Egyptiens. Dieux de l'Égypte.		
	2211. Sacrifice d'Abr. 2261. Agar et Ismaël.			
22 ^e	2122. Fils d'Isaac.			
21 ^e	2282. Joseph et ses frères.	2075. Rois pasteurs. 2040. Monumens de l'Égypte.		
	2076. Jacob en Égypte.			
20 ^e		1993. Nemrod le chasseur.		
		1968. Ninus roi d'Assyrie.		
		1916. Sémiramis.		
19 ^e			1835. Les Pélasges.	
18 ^e	1725. Moïse sauvé des eaux.			
17 ^e	1645. Israélites dans le désert.	1645. Sésostris.		
	1605. Pass. du Jourdain Prise de Jéricho.			
16 ^e			1582. Fondation d'Athènes.	
	1584. <i>Les Juges.</i>		1531. Déluge de Deucalion.	
14 ^e			1350. Les Argonautes.	
			1318. OEdipe.	
			1307. 7 ch. d. Thèbes	
13 ^e	1261. La fille de Jephthé.			
	1212. Samson et les Philistins.		1280. Guerre de Troie.	
12 ^e			1190. Retour des Hébraïques.	
	1092. <i>Samuel.</i> Ruth et Noémi.			
11 ^e	1080. Règne de Saül.			
	1048. Le roi David.			
10 ^e	991. Temple de Salomon.			
	962. Schisme de Samarie.		907. Homère.	
9 ^e	876. Rois de Juda.		860. Lycurgue.	
8 ^e	718. <i>Tobie.</i> Fin du royaume d'Israël.	759. Mort de Sardapale.	776. Jeux olympiques	753. Fondation de Rome.
		759. Emp. des Mèdes.	744. Jeunes filles de Sparte.	Romulus.
		708. Anneau de Gygès		714. Numa Pompilius.

SIÈC.	SAINTE.	ANCIENNE.	GRECQUE.	ROMAINE.
7 ^e	658. Judith et Holopherne. 606. Captivité de Babylone.	625. Invasion des Scythes. 605. Songe de Nabuchodonosor.	680. Aristomène dans le Cœda.	667. Tullus Hostilius. 640. Ancus Martius. 615. Tarquin l'Ancien.
6 ^e	586. Daniel dans la fosse aux lions. 519. Esther et Mardochée.	599. Jeunesse de Cyrus 559. Crésus et Solon. 558. Ésope en Lydie. 548. Bataille de Thymbrée. 538. Ruine de Babylone. 525. Cambyse en Égypte. 522. Smerdis le Mage.	593. Solon. 562. Tyrans d'Athènes. 517. Roi de Perse.	578. Servius Tullius. 534. Tarquin le Superbe. 509. Brutus et ses fils. 508. Siège de Rome par Porsenna.
5 ^e	LES HÉBREUX soumis AUX PERSES.	462. Reine Amestris. 465. Artaxerce L. M. 405. Famille d'Artaxerce. 404. Memnon. 401. Retraite des dix mille.	490. Bataille de Marathon. 480. Léonidas aux Thermopyles. 481. Oracle de Delphes 452-49. Cimon et Périclès. 431. Guerre du Péloponèse. 404. Alcibiade. 403. Lysandre et Trasybule. 400. Mort de Socrate.	494. Membres et l'estomac. 488. Coriolan. 480. Famille des Fabius. 449. Virginie. 443. Tribunat militaire.
4 ^e	LES HÉBREUX soumis AUX PERSES ET AUX MACÉDONIENS.	397. Vengeance de Parysatis. 362. Fils d'Artaxerce. 331. Chute de Darius. 324. Successeurs d'Alexandre. 305. Colosse de Rhodes.	388. Tr. d'Antalcidas 375. Exilés de Thèbes 363. Epaminondas à Mantinée. 368. Denys le Tyran. 361. Dion de Syracuse 345. Denys à Corinthe 360. Philippe roi de Macédoine. 344. Démosthènes et Phocion. 338. Jeunesse d'Alex. 331. Fuite de Darius. 331. Alex. à Babylone 324. Mort d'Alexand.	387. Camille et les Gaulois. 343. Fourches caudines.
3 ^e	LES HÉBREUX soumis AUX MACÉDONIENS.	296. Démétrius et les Athéniens. 287. Bibliothèque d'Alexandrie. 251. Aratus et les Achéens. 235. Rois de Sparte. Cléomène. 301. R. des Séleucides 184. Philopœmen.		280. Pyrrhus et ses éléphants. 264. Régulus et les Carthaginois. 219. Annibal en Italie. 212. Scipion l'Africain. Caton le Censeur.
2 ^e	166. Les Machabées. 141. Royauté rétablie.	146. Jeux Isthmiques.		146. Ruine de Carthage 133. Les Gracques. 105. Cimbres et Teutons.
1 ^{er}	Naissance de J.-C.			78. Marius et Sylla. 50. Jules César. 31. Antoine et Cléopâtre. 43. 2 ^e Triumvirat Clémence d'Auguste.

ÉTUDE DE LA LANGUE ANGLAISE.

MM. MARQUIS ET BROWN.

Deux professeurs recommandables à la fois par leur caractère, leur talent et leur succès, ont été appelés au cours d'éducation maternelle de M. Lévi, pour donner aux jeunes personnes des leçons d'anglais. Messieurs Marquis et Brown suivent une marche toute différente et cependant arrivent au même but. L'un, disciple savant de M. Robertson, pense qu'il est nécessaire d'aider l'élève en se servant, dans les explications, de sa langue maternelle afin de comparer les deux idiômes. L'autre, fort de l'opinion de philologues célèbres, croit que l'introduction de l'idiôme maternel est nuisible aux progrès; et c'est par l'anglais qu'il explique l'anglais. Les résultats obtenus par les deux ingénieuses méthodes laissent dans l'indécision ceux qui veulent juger définitivement. La lutte amicale et noble qui va s'engager entre les deux professeurs dans l'intérieur de la famille adoptive de M. Lévi, sera curieuse et intéressante. A la fin de l'année, les jeunes personnes qui auront suivi les cours d'anglais, seront réunies, et des conférences seront ouvertes. Des dames anglaises seront présentes et prendront part à la conversation. Les deux cours ont commencé, l'un rue de Provence, celui de M. Brown; l'autre rue de Lille, celui de M. Marquis, et dès les premières leçons, on peut prévoir les succès des deux méthodes. Les dames, et les jeunes personnes étrangères au cours de M. Lévi pourront suivre la langue anglaise; mais il est indispensable qu'elles soient présentées par une des mères de famille qui appartiennent à ces cours.

Nous donnons cette fois le texte des *neuf premières leçons* que M. Marquis développera. Dans le premier numéro,

nous suivrons la même marche pour le cours de M. Brown.

Les neuf premières leçons d'anglais d'après la méthode ROBERTSON.

1.—We are told that sultan Mahmoud, by his perpetual wars abroad, and his tyranny at home, had filled his dominions with ruin and desolation; and had unpeopled the Persian empire.

2.—The vizier to his great sultan (whether an humorist or an enthusiast, we are not informed) pretended to have learned of certain dervise to understand the language of birds; so that there was no a bird that could open his mouth, but the vizier knew what he said.

3.—As he was one evening with the emperor in their return from hunting, they saw a couple of owls upon a tree, that grew near an old wal, out of a heap of rubbish.

4.—I would fain know, says the sultan, what those two owls are saying to each other; listen to their discourse, and give me an account of it.

5.—The vizier approached the tree pretending to be very attentive to the two owls. Upon his return to the sultan: Sir, says he, I have heard part of their conversation, but dare not tell you what it is.

6.—The sultan would not be satisfied with such an answer, but forced him to repeat word for word every thing the owls had said. You must know, then, said the vizier, that one of these owls has a son, and the other a daughter

between whom they are now upon a treaty of marriage.

7.—The father of the son said to the father of the daughter, in my hearing : Brother, I consent to his marriage , provided you will settle upon your daughter, fifty ruined villages for her portion.

8.—To which the father of the daughter replied : Instead of fifty, I will give

five hundred, if you please. God grant a long life to sultan Mahmoud! Whilst he reigns over us, we shall never want ruined villages.

9.—The story says the sultan was so touched with this fable, that he rebuilt the towns and villages, which had been destroyed, and, from time forward, consulted the good of his people.

PHILOSOPHIE ET RELIGION.

Errant dans ce monde, triste, solitaire et sans abri, l'homme a besoin d'un autre édifice que l'école philosophique, pour reposer sa tête battue par tant d'orages. La philosophie l'engage à être *honnête*, mais on ne peut être honnête dans ce monde, sans abnégation de soi, et sans sacrifices de tous les genres. Voici la différence entre la philosophie et l'idée religieuse. La philosophie recommande à l'homme d'être heureux; la religion va plus loin : elle entreprend de le consoler, s'il ne l'est pas. La philosophie lui permet de jouir sans abuser; la religion lui déclare que cette vie est *une vallée de larmes*, qui le mène à sa véritable patrie. La philosophie espère en l'immortalité, en la providence, en une autre vie; la religion n'espère point : elle lui assure la résurrection, le jugement, la récompense. La philosophie mène tristement le deuil des funérailles; la religion accepte la mort comme une délivrance, et brise sur le sépulchre cette faux meurtrière qui fait tout trembler. La philosophie enseigne que la vie est quelque chose, que le présent seul nous appartient, que l'heure fugitive qui s'écoule, doit nous instruire à profiter avec modération de celle qui vient, à sacrifier enfin l'avenir au présent. La religion fait tout le contraire; elle nous crie que cette

vie est périssable, qu'elle est un chapitre, un passage, un fragment, une épreuve, qu'il faut souffrir pour être glorifié; enfin que l'avenir est seul quelque chose, et que le présent n'est rien; elle nous lève à nos sens, à nos plaisirs, à l'univers et à toutes ses pompes; elle nous sépare de tout ce qui peut attacher et asservir notre activité; elle immole tout aux principes, et elle nie l'intérêt; elle veut, non point des vertus et de l'honnêteté, mais du désintéressement, des sacrifices, de l'héroïsme. — Voilà le ministère de la religion. Qui ne voit à l'instant qu'elle embrasse un autre ordre de choses que la philosophie? Qui ne voit qu'elle a pour but de rendre les hommes, non pas *honnêtes*, mais *dévoués*; non pas *estimables*, mais *héroïques*, et cherchant leur récompense, non dans ce monde, mais oubliant ce monde pour regarder vers le ciel. Les devoirs étrangers, les vertus idéales, les convictions transcendantes, forment son domaine. A l'endroit où la raison délaisse l'homme, elle s'en empare pour le mener plus loin. C'est une erreur complète de s'imaginer que la religion s'empare de l'homme, seulement dans la jeunesse de son intelligence, dans la décadence de ses facultés, dans l'enfance de sa civilisation; elle lui offre son flambeau sacré à

toutes les époques de son existence, et toujours lorsque ses réflexions reculent devant le doute, à ce point où, écrasé par l'incertitude ou le malheur, il voit s'ouvrir devant lui un sombre avenir, sans lumière et sans consolation. C'est dans cette position que le *Christ* lui adresse ces magnifiques paroles « *Et moi, je vous donne la vie éternelle, et vous ne périrez pas, et personne ne vous ravira de ma main. Je suis la résurrection et la vie; s'il croit en moi, quoiqu'il soit mort, le fidèle vivra.* » Ces lignes imposantes sont le résumé et la substance de tout ce qu'on doit entendre par *révélation*. C'est une série de convictions et de préceptes d'où

découle un ordre de devoirs que la philosophie ne saurait imposer. Il est d'ailleurs évident que cette révélation, véritable voix du ciel, ne peut être admise que d'après des preuves décisives. Il faut un ordre de convictions supérieures pour animer les hommes de ces sentimens qui vont chercher ailleurs que dans ce monde leur but et leur récompense. Comment la raison seule pourrait-elle enseigner aux masses populaires que leur devoir est de tout souffrir pour les principes, et que pour eux l'homme doit se tenir debout au milieu des ruines de l'univers. Avouons-le franchement : il n'est qu'une religion pour populariser un tel sublime.

CURIOSITÉS DE LA CAFRERIE.

Il y a dans la Cafrerie, pays encore peu connu, un canton nommé Toraca. Dans ce canton et au milieu de montagnes qui contiennent, dit-on, plusieurs mines de fer, on voit un monument vaste et superbe dont personne n'a pu, jusqu'à ce jour, expliquer l'origine ni la destination. Ce monument consiste en une espèce de forteresse carrée dont tous les murs sont en pierres de taille d'un très beau poli. Ces pierres sont très larges et s'appliquent l'une sur l'autre sans être liées par aucun ciment. Les murailles ont près de neuf

pieds d'épaisseur. On y voit un grand nombre d'inscriptions qu'aucun savant n'a pu lire. On ne peut même déterminer à quelle langue ancienne ou moderne les caractères de ces inscriptions appartiennent. Les traditions du pays ne donnent aucune lumière sur ces constructions extraordinaires; seulement les Cafres disent que ce château merveilleux a été construit par le diable. L'édifice le plus voisin de ce monument est un fort portugais situé près de la ville de Iacuta, à deux cents lieues de distance.

RELATION DU SIÈGE DE LÉRIDA.

Sire, M. le prince de Condé assiégeait Lérída. La place n'était rien, mais don Grégorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de vieille roche, vaillant comme le Cid et fier comme tous les Guzman ensemble. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont, dont la maxime était qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Grégoire Brice ; mais M. le prince, couvert de gloire et fier des campagnes de Rocroi, de Norlingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter sur la première tranchée, en plein jour, par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce.

La nuit venue, nous voilà tous à gouguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa fraise, que nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passait à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvaise augure qui partait du rempart, et qui répéta deux ou trois fois : « Alerte, à la muraille ! » Ce cri fut suivi

d'une salve de canon et de mousqueterie, et cette salve fut suivie d'une vigoureuse sortie qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand-garde.

Le lendemain, Grégorio Brice envoya par un trompette, des présens de glaces et de fruits à M. le prince, priant bien humblement son altesse de l'excuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avait eu la bonté de lui donner ; mais que, s'il avait pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcherait de la faire durer tant qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole, et dès que nous entendions : « Alerte, à la muraille ! » nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nétoyait la tranchée, comblait nos travaux et tuait ce que nous avions de meilleurs soldats et en officiers. M. le prince en fut si piqué qu'il s'opiniâtra, malgré les sentimens des officiers généraux, à continuer un siège qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

Comme nos troupes se retiraient, don Grégorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille circonstance, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le prince.

HAMILTON.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

L'AIEULE.

PERSONNAGES : Le comte ZDENOKO DE BOROTIN ; BERTHE, sa fille ; GUNTHER, gouverneur du château ; l'AIEULE.

ACTE I. — SCÈNE I.

LE COMTE BOROTIN, BERTHE.

(On est dans l'hiver ; la nuit est avancée ; un flambeau est posé sur la table).

LE COMTE (*assis près de la table, et regardant d'un œil fixe une lettre qu'il tient avec les deux mains*). — Eh bien ! soit ! que le destin s'accomplisse. Je vois les rameaux tomber les uns sur les autres, le tronc pourri ne résiste plus qu'à peine ; encore un coup et il va tomber lui-même ; il sera couché dans la poussière, ce chêne superbe qui étendait au loin son majestueux ombrage ; il a vu des siècles naître, croître et disparaître comme eux. Il ne restera pas une trace de ce qu'ont fait nos pères, de leurs exploits, de leurs efforts ; à peine un demi-siècle sera-t-il écoulé, que personne au monde ne saura plus s'il a existé un Borotin.

BERTHE (*à la fenêtre*). — Quelle nuit affreuse, ô mon père ! c'est le froid et l'obscurité du tombeau. Les vents déchainés poussent des cris lamentables comme ceux des spectres nocturnes. Aussi loin que la vue peut s'étendre, sur les collines, sur les montagnes, sur les arbres, dans les champs, ce n'est partout que neige. La terre, pareille à un cadavre, est enveloppée dans le linceul de l'hiver, et le ciel sombre et sans étoiles semble fixer l'orbite inanimée de ses yeux éteints sur l'affreux tombeau de la nature.

LE COMTE. — Que le temps s'écoule

avec lenteur ! Berthe, quelle heure la cloche annonce-t-elle ?

BERTHE (*quittant la fenêtre, et s'asseyant en face de son père pour travailler*). — Il vient de sonner sept heures.

LE COMTE. — Sept heures ! Et déjà règne une profonde obscurité.... Hélas ! l'année est parvenue à sa vieillesse ; ses jours s'abrègent, son pouls s'arrête engourdi par le froid ; elle-même s'avance en chancelant vers le tombeau.

BERTHE. — Eh bien ! l'aimable mois de mai viendra nous consoler ; la campagne se revêtira d'une nouvelle parure ; les vents feront sentir une plus douce haleine, et nous verrons les fleurs renaître.

LE COMTE. — Oui, l'année recouvrera sa jeunesse, ces champs leur verdure, ces ruisseaux le libre cours de leur onde ; la fleur, aujourd'hui flétrie, sortira d'un long sommeil ; semblable à un enfant qui se réveille, elle élèvera sa tête au dessus du blanc et moelleux duvet qui l'enveloppe ; elle ouvrira ses beaux yeux à la lumière avec un aimable sourire, telle alors qu'elle fut autrefois. Tous ces arbres qui maintenant luttent contre la tempête, et dont les bras dépouillés, desséchés, s'élèvent vers le ciel comme pour implorer son secours, tous ces arbres se revêtiront d'une verdure nouvelle. Tout ce qui vit et se meut dans le vaste empire de la nature, tout dans les champs et dans les forêts peut espérer de rajeunir encore, tout va refleurir au printemps ; le nom des Borotins ne refleurira plus jamais.

BERTHE. — Vous êtes triste, mon père.

LE COMTE. — Heureux, oui, trop heureux celui qui entend sonner sa dernière

heure au milieu de ses enfans ! sortir ainsi du monde, ce n'est point mourir ; car alors on vit dans le souvenir des autres, on vit dans les fruits de ses travaux, on vit dans les actions de ses enfans, on vit dans les entretiens de ses neveux. Ah ! qu'il est beau de confier, au sortir de la vie, ce qu'on a semé dans le monde, à des êtres chéris qui sauront le cultiver avec un soin religieux, qui recueilleront, quand le moment sera venu, et qui éprouveront en jouissant le double sentiment du bonheur de jouir et de la reconnaissance ! Ah ! qu'il est doux, qu'il est consolant de laisser à ses enfans ce qu'on a reçu de ses pères, et de survivre à soi-même !

BERTHE. — Lettre fatale ! Vous étiez d'abord si gai, mon père ! vous paraissiez la recevoir avec tant de plaisir ! et à peine l'avez-vous lue, que je vous vois tout bouleversé.

LE COMTE. — Hélas ! ce n'est point cette lettre.... J'en pouvais soupçonner le contenu.... mais être persuadé, être toujours de plus en plus convaincu que le destin a résolu d'exterminer de la terre la race des Borotins !.... Ecoute ; on m'écrivit qu'un parent, que j'ai vu à peine une fois, le seul avec moi du nom de Borotin, cassé de vieillesse, a été emporté par une mort subite dans l'espace d'une seule nuit. Il meurt sans enfans ; ainsi je reste le dernier rejeton d'une illustre famille, qui va s'éteindre avec moi. Ciel ! pas un fils pour suivre mon cercueil ; un héraut conduira tristement ma dépouille mortelle ; et les armoiries de ma maison si connues au champ d'honneur, l'épée qui fut portée par de si nobles mains, il les déposera dans la fosse où je serai moi-même descendu. Il est une ancienne tradition qui s'est conservée en passant de bouche en bouche : En punition de quelque forfait, la femme de qui descend notre famille, serait, dit-on, condamnée à errer sans

cesse, tant que le dernier rejeton de la maison qu'elle a fondée ne sera pas exterminé de la terre.

SCÈNE II.

(Un moment de silence. L'horloge sonne huit heures ; au dernier coup les lumières s'éteignent ; la salle est ébranlée par un violent coup de vent ; la tempête mugit au dehors, et au milieu d'un bruit extraordinaire paraît l'aïeule ; son extérieur est celui de Berthe ; son costume est le même, à l'exception d'un voile flottant. Elle se tient près du comte endormi dans son fauteuil, et se penche douloureusement vers lui.)

LE COMTE (*endormi, mais agité*). — Loin de moi !.... Retire-toi.... retire-toi. (*Il se réveille*). Ah !.... Berthe, ma fille, es-tu ici ? Ciel ! le terrible rêve, mon ame se soulève encore ! Berthe, prends ta harpe ; j'ai besoin d'entendre de la musique. *Le spectre s'est dressé ; il attache sur le comte des yeux ouverts, mais sans mouvement. Le comte est tout effrayé*. Pourquoi fixes-tu sur moi ce regard immobile, épouvantable ? Mon cœur est celui d'un homme, et cependant il frémit, en proie à l'horreur, à une cruelle angoisse ; la moelle se fige dans mes os. Détourne ce regard ; détourne ces yeux. La voilà telle que je l'ai vue en songe, et je sens encore bouillonner ma cervelle brûlante. Veux-tu donner la mort à ton père ? (*Le spectre se détourne et fait quelques pas vers la porte*.) Bien.... Maintenant je reviens à moi. Où es-tu, mon enfant ?

LE SPECTRE (*se retournant près de la porte, et d'une voix étouffée*). Chez moi. (*Il sort. Le comte retombe dans son fauteuil, comme frappé de la foudre, et reste quelque temps en silence*).

LE COMTE. — Qu'ai-je éprouvé... Est-ce donc un songe ? Ne l'ai-je pas vue debout devant moi ? N'ai-je pas entendu sa

voix éteinte? Est-ce que je ne me sens pas maintenant encore mon sang s'arrêter, glacé par cet horrible aspect... Quoi! une fille aussi douce... Berthe! Berthe! écoute.

SCÈNE III.

LE COMTE, BERTHE, LE GOUVERNEUR DU CHÂTEAU.

BERTHE (*accourant*). — Ah! qu'avez-vous, mon père?

LE COMTE. — C'est toi!... Que t'importe? Parle, fille dénaturée, qu'as-tu donc à errer la nuit, comme un fantôme, à travers les salles désertes? Pourquoi troubler, par cette manie bizarre, le sommeil d'un homme fatigué de la vie?

BERTHE. — Moi, mon père?

LE COMTE. — Toi, toi-même; quoi tu as l'air d'ignorer? Et maintenant encore, ton regard immobile et semblable à celui des morts, reste comme un poignard enfoncé dans ma poitrine.

BERTHE. — Mon regard?

LE COMTE. — Ton regard... N'ouvre pas de grands yeux en signe d'étonnement. Vois-tu? c'était cela... Mais non, un regard bien plus immobile!.. La langue n'a point de mot assez fort. Veux-tu, par un air caressant, effacer l'impression de cet affreux instant? Vains efforts! Tant que je vivrai, je verrai devant moi cette épouvantable image, elle me poursuivra jusque sur mon lit de mort. Ton regard a beau avoir ce doux éclat que la lune répand sur la campagne pendant la nuit, ah! je le sais, il peut donner la mort.

BERTHE. — Hélas! qu'ai-je donc fait pour vous jeter dans une pareille agitation, pour exciter votre colère contre ces yeux qui cherchent les vôtres avec tant d'inquiétude, et qui se remplissent de larmes arrachées par la douleur? Me reprochez-vous peut-être de vous avoir quitté dans

voire sommeil, de m'être retirée sans égards....

LE COMTE. — De t'être retirée?... D'avoir été ici?

BERTHE. — D'avoir été ici?

LE COMTE. — N'étais-tu pas ici, ici-même, à cette place, lançant tes flèches glacées dans le sein de ton vieux père.

BERTHE. — Pendant votre sommeil?

LE COMTE. — A l'instant, oui, à l'instant même.

BERTHE. — Je reviens à l'instant de la plate-forme. Lorsque le sommeil vous eut fermé les yeux, entraînée par mon ardeur impatiente, je sortis pour voir si je ne découvrirais pas mon ami.

LE COMTE. — Honteuse imposture! Ma fille, veux-tu te jouer de moi?

BERTHE. — Me jouer de vous?... Moi, mon père?... (*tournant vers Gunther des yeux baignés de larmes*). Ah! parlez, vous.... Je ne sais.... Je ne puis....

GUNTHER. — Oui, c'est la vérité, mon noble seigneur; oui, mademoiselle vient de la plate-forme où j'étais avec elle, et nous regardions dans la campagne blanchie par la neige, si nous ne verrions pas venir un voyageur. Ce n'est qu'au moment où elle vous a entendu l'appeler à grands cris, qu'elle s'est hâtée d'accourir.

LE COMTE (*surpris*). — Mais j'ai vu...

GUNTHER. — Vous avez vu?

LE COMTE. — Rien.

GUNTHER. — Vous avez vu peut-être...?

LE COMTE. — Rien, rien, dis-je; (*à part*) point de doute, c'est un rêve. En vain les sens murmurent, en vain la mémoire assure le contraire; oui, le fait est certain, c'est un rêve. Est-il possible qu'une apparence vaine se couvre à moi du voile de la réalité? Cette main que je regarde, je

ne la vois pas plus distinctement que je n'ai vu cette image. Quoi ! une fille aussi douce... Point de doute, c'est un rêve... Berthe, pourquoi t'éloigner de moi ? Chère enfant, n'adresse tu aucun reproche à un père dont l'humeur dure et farouche te cause des chagrins si amers ? Hélas ! tu fus dès l'enfance telle que tu te montres maintenant ; toujours tu supportas avec une égale patience la cuisante douleur qui accompagne l'offense, et l'injustice de celui qui t'avait blessée. Toujours innocente, il semblait toujours que tu fusses coupable.

BERTHE (*en s'appuyant sur le sein de son père*). — Et ne suis-je pas coupable en effet, sinon comme la cause, du moins, hélas ! comme l'objet de votre courroux ?

LE COMTE. — Ainsi, ma fille, tu me pardones ?

BERTHE. — Sans doute, c'est un rêve qui vous a troublé, mon père. Oui, il y a des rêves qui approchent bien de la réalité. Peut-être aussi l'obscurité de cette salle trop faiblement éclairée par des flambeaux a-t-elle créé de images fantastiques pour tromper votre œil appesanti par le sommeil. Ah ! je l'ai souvent éprouvé ; impuis sans serviteurs de notre ame, les sens vivement irrités, admettent sans peine la

vérité, la réalité des images confuses que l'esprit produit en lui-même. Hier encore, mon père, à la faible lueur du crépuscule, je traversais la salle où sont réunis les portraits de nos aïeux. Au milieu est suspendue une glace terne, usée par le temps et remplie de taches ; je m'y arrête en passant pour examiner ma toilette, et au moment où je porte les mains à ma ceinture, tout-à-coup... vous rirez, mon père, et peu s'en faut que je ne rie moi-même de ma faiblesse et de ma crainte frivole ; mais alors je ne pus voir sans trembler, sans être saisie d'horreur, cette bizarre illusion ; comme j'abaisse les mains pour rajuster ma ceinture : mon image, retracée dans la glace, porte ses mains à la tête, et moi, stupéfaite, immobile. je vois mes traits s'altérer dans cette glace qui a perdu son éclat : ils sont encore les mêmes, et cependant ils diffèrent, ils offrent une horrible différence ; enfin la ressemblance n'est pas plus grande entre mon image et moi-même qu'entre un homme vivant et son cadavre. Le spectre ouvre de grands yeux, attache sur moi un regard immobile, et me montre un doigt menaçant.

GUNTHER. — Ciel ! l'aïeule !...

GRILLPARZER.

LA DANSE DES MORTS.

Habitans du cercueil, levez-vous en cadence;
De la lyre d'ébène entendez les accens;
Un magique pouvoir vous invite à la danse
Dans l'effrayante nuit de la fête des morts.

LAMOTHE-LANGON.

Le célèbre peintre Holbein ¹ a représenté sur les murs d'une église de Bâle, avec une vérité effrayante, cette danse des morts, naguère objet de curiosité et d'admiration pour tous les étrangers. Il est incroyable avec quel art Holbein donne l'expression de la vie et du sentiment à ces squelettes hideux, à ces figures décharnées. Toutes ces morts ² vivent, pensent, respirent; tous ont le geste, la physionomie, j'allais presque dire les regards, et les couleurs de la vie ³.

Je connais deux danses des morts; l'une à Dresde ⁴, dans le cimetière au-delà de l'Elbe; l'autre en Auvergne, dans l'admirable église de la Chaise-Dieu ⁵. Cette dernière est une fresque que l'humidité ronge chaque jour. Dans ces deux danses des morts, la mort est en tête d'un chœur d'hommes d'âges et d'états divers. Il y a le roi et le mendiant, le vieillard et le jeune homme, et la mort les entraîne tous après elle. Ces deux danses des morts expriment l'idée populaire, de la manière la plus simple. Le génie d'Holbein a fécondé cette idée dans sa fameuse danse des morts du cloître des Dominicains. A Bâle, c'était une fresque, et elle a péri comme périssent peu à peu les fresques. Il en reste au Musée de Bâle quelques débris et des miniatures colorées. La danse d'Holbein n'est pas, comme celles de Dresde et de la Chaise-Dieu, une chaîne continue de danseurs menés par la mort : chaque danseur a sa mort costumée d'une façon différente, selon l'état du mourant; de cette manière,

la danse d'Holbein est une suite d'épisodes réunis dans un même cadre; il y a quarante-une scènes dans le drame d'Holbein; et, dans ces quarante-une scènes, une variété infinie; dans aucun de ces tableaux vous ne trouverez la même pose, la même attitude, la même expression. Holbein a compris que les hommes ne se ressemblent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et que, comme nous vivons tous à notre manière, nous avons tous aussi notre manière de mourir ⁶.

L'idée de cette danse est juste et vraie : ce monde-ci est un grand bal où la mort donne le branle ⁷ ! On danse plus ou moins de contredanses, avec plus ou moins de joie; mais cette danse enfin, c'est toujours la mort qui la mène; et, ces danseurs de tous rangs et de tous états, que sont-ils? Des mourans à plus ou moins long terme.

Voici un enfant qui vient au monde, bien attendu, bien désiré, bien chéri; vous appelez cela naître, mot charmant aux oreilles maternelles, en dépit des douleurs et des peines; si vous comprenez la poésie de la danse des morts, il ne naît pas : il entre dans cette longue chaîne de danse qui traverse le monde d'un abîme à l'autre, de l'abîme qui précède la vie à l'abîme qui la suit ⁸, chœur immense qui s'agite, qui tourbillonne, qui se replie sur lui-même sans pouvoir échapper, quels que soient ses replis, à l'élan terrible et inexorable que son conducteur lui imprime ⁹. Dansez donc, qui que vous soyez, Dieu vous attend ! ! ! !

dancez, dancez vite. « Mais ma couronne qui va tomber ! Mais mon épée qu'il va falloir quitter ! Mais ma soutane qui va se déchirer ! Mais ma beauté qui va se passer à mener cette danse rapide ⁴⁰ ! Mais mes livres que je ne pourrai plus lire ⁴¹ ! »
 Pauvres rois, comme si leurs couronnes n'étaient pas faites pour tomber ; pauvres capitaines, comme si leurs épées devaient toujours rester attachées à leurs flancs pour qu'ils se croient invincibles et immortels ; pauvres prêtres, comme si le lin-cenl n'était pas là pour remplacer leurs soutanes usées ; pauvres jeunes femmes, comme si leur beauté n'était pas faite pour être fanée ; pauvres savans, comme si savoir l'ordre et le train de ce monde pouvait l'arrêter ! Telle est la poésie de la danse des morts, poésie sublime et grotesque, qui respire une si profonde douleur sous une forme si gaie et si ironique.

SAINT-MARC GIRARDIN.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Né à Paris, le 22 février 1801, professeur à la Faculté des Lettres, maître des requêtes au Conseil d'État, et membre de la Chambre des Députés, il est un des littérateurs les plus distingués de notre époque.

On lui doit : 1^o un Tableau de l'histoire de la littérature française au seizième siècle, jusqu'à 1610, qui, en 1829, a partagé avec M. Chasles, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française ; 2^o de l'État politique de l'Allemagne actuelle ; 3^o Allemagne, notices politiques et littéraires ; 4^o de l'Instruction intermédiaire et de son état dans le midi de l'Allemagne, ouvrage qu'il a publié à la suite d'une mission dont l'avait chargé M. Guizot, ministre de l'instruction publique.

Depuis 1828, M. Saint-Marc-Girardin concourt à la rédaction du *Journal des Débats*.

OBSERVATIONS.

1. Holbein, peintre célèbre, né à Bâle, en 1495, apprit de son frère les principes de son art. Thomas Morus l'ayant invité à venir en Angleterre, il plut tellement à Henri VIII, que ce prince se l'attacha. Il mourut de la peste, à Londres, en 1554.

On dit qu'il peignait de la main gauche.

2. Dans ce cas, mort est du féminin, et l'auteur a eu raison de dire : toutes ces morts.

3. Ces effets sont obtenus par l'entente des poses et la direction des lignes. La première étude du peintre doit être celle de l'ostéologie. Ceux d'entre eux qui l'ont négligée, ne parviennent qu'avec de grands efforts à dessiner purement, et surtout à donner à leurs figures des attitudes vraies et naturelles.

4. Dresde, capitale du royaume de Saxe.

5. L'abbaye de la Chaise-Dieu, fondée par Saint-Hubert-de-Brioude, est à cinq lieues de cette ville.

6. Cette réflexion se lie assez mal à ce qui précède, et peut sembler oiseuse. Il n'y a en effet aucun rapport entre les manières diverses de vivre ou de mourir, et les attitudes variées qu'un peintre donne à des squelettes qu'il représente comme doués de la vie.

7. Cette expression, donner le branle, rappelle cette sinistre prédiction de Fénélon : « La France est une vieille monarchie délabrée qui va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné, et qui achèvera de se briser au premier choc.

8. On dit plus brièvement, vivre c'est mourir, et mourir c'est vivre.

9. Belle image, où l'adjectif inexorable est employé d'une manière fort heureuse.

10. Mener n'est pas le mot propre : c'est la mort qui mène la danse.

11. Imitation d'un charmant dialogue de Lucien.

Observation générale. On peut dire de

cette description remarquable ce que l'auteur dit lui-même de la peinture d'Holbein : que c'est une poésie sublime et grotesque, et qu'elle respire une profonde douleur sous une forme gaie et railleuse.

Bossuet a aussi représenté la vie comme un intervalle entre deux abîmes : l'homme, poussé par une sorte de fatalité, va de l'un à l'autre sans s'arrêter jamais. Toutes les fois qu'il demande un peu de repos, cette fatalité le presse, et lui dit :

Marche ! Marche ! Cette idée sublime a quelque chose d'analogue à la danse des morts d'Holbein ; mais, dans Bossuet, ce sont des images grandes et terribles ; c'est un tableau grave et sérieux. Là, au contraire, les images sont grotesques ou plaisantes ; la vie est une danse folle dont l'abîme est au bout, c'est un galop infernal : le sourire s'arrête, quand on jette les yeux sur ce tombeau, seuil fatal où tous trébucheront en terminant ce bal étrange.

LAMARTINE A REBOUL.

LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ.

Le souffle inspirateur qui fait de l'ame humaine
Un instrument mélodieux,
Dédaigne des palais la pompe souveraine ;
Que sert la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnans des cieus ?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couvre en souriant un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs !

C'est Homère endormi, qu'un esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour ;
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chevreaux que ses mains menaient
paître,
Et qui sera Virgile un jour.

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile
Sur l'onde, au hasard des courans,
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille,
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile
Pour la tombe de ses tyrans.

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité :
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité !

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,
Mais dont nul ne sait le berceau !

Ne t'étonne donc pas qu'un songe d'harmonie
Viene d'en haut te réveiller.
Souviens-toi de Jacob ! Les songes du génie
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie
Qu'une pierre pour oreiller.

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que j'échangerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde,
Pour une heure du temps où je n'avais au monde
Que ma vigne et que mes figuiers ;

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon ame
Et que nul or ne peut payer,
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme
Que ma mère allumait, ainsi qu'une humble femme
Éclairait son étroit foyer,

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre
Que nous préparait son amour,
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,
Riches des simples fruits que le champ faisait naître
Et d'un pain qui suffit au jour !

REBOUL A LAMARTINE.

Mon nom, qu'a prononcé ton généreux délire,
 Dans la tombe avec moi ne peut être emporté;
 Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,
 Se revêt d'immortalité.

S'il est vrai que ma muse, en plus d'une mémoire,
 A laissé des accords et des pensers touchans,
 Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire!
 Mes chants naquirent de tes chants.

C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière,
 Qui se laisse tomber du haut du firmament,
 Et qui, sur le palais comme sur la chaumière
 Se repose indifféremment.

Tu l'abattis vers moi; des sphères immortelles
 Tu me vantas l'éclat, les chœurs mystérieux;
 Et soudain, comme toi je secouai mes ailes,
 Et nous partimes pour les cieux!

Quelle extase inconnue a subjugué mon être!...
 Quel jour éblouissant mes yeux ont vu paraître,
 Et quel concert ai-je entendu!
 Dans ces ravissements mon ame s'évapore,
 Et je voulais franchir quelques mondes encore...
 Saus toi je me serais perdu!

Mais tu m'as dit : « Voilà l'inflexible barrière ;
 » Tu vas voir s'éclipser nos songes de lumière.
 » Descendons ; les ordres divins
 » Veulent que ce bonheur, ces elartés sans mélange
 » Passent rapidement, pour que l'homme de l'ange
 » N'envahisse pas les destins.

» Attendons que le temps ait achevé sa course,
 » Que la mort à l'esprit abandonne la source,
 » De cette pure volupté ;
 » Que des jours éternels l'astre éternel se lève ;
 » Alors, la terre alors ne sera que le rêve,
 » Et le ciel la réalité! »

Et quand tu me rendis aux célestes domaines,
 Je sentis s'allumer une fièvre en mes veines,
 Dont rien n'a pu calmer l'ardeur,
 Si ce n'est une lyre entre mes mains vibrante,
 Et faisant apparaître une image enivrante
 De tout ce qu'éprouva mon cœur.

Rayons, dont s'inonda mon avide paupière,
 Et comment, replongé dans cette ombre grossière,
 Comment ne pas vous exalter?
 Ineffables accords des célestes génies,
 Comment, en retrouvant d'humaines harmonies,
 Comment ne pas vous répéter?

REBOUL, boulanger à Nîmes.

STATISTIQUE DU CANTON DE GENÈVE.

La population totale du canton de Genève est de 57,000 habitans, dont 27,000 appartiennent au chef-lieu, 3,000 aux faubourgs, et 5,000 à la ville de Carouge. C'est une augmentation de près d'un dixième depuis douze ans. Le nombre des protestans (luthériens et calvinistes) y est à celui des catholiques, dans le rapport approximatif, de 16 à 11. Une partie très considérable de ces derniers appartiennent à la population étrangère, qui se compose de plus de 18,000 individus des deux sexes, dont environ 7,500 Suisses des autres cantons.

Le rapport numérique des deux sexes, très rapproché de l'égalité dans les campagnes, est dans la ville de Genève celui de 7 à 6 en faveur du sexe masculin. On compte à Genève 2,600 domestiques des deux sexes, et près de 8,000 ouvriers de tout genre, dont les deux cinquièmes au

moins sont étrangers au canton. Il y a environ 100 Israélites tant à Genève qu'à Carouge; ils n'y jouissent jusqu'à présent que des droits civils; mais plusieurs d'entre eux, s'étant prévalus de leur ancienne qualité de citoyen français, ont établi dans le département de l'Ain leur domicile politique.

Le nombre moyen des condamnations à diverses peines, celui des enfans fréquentant les écoles, et des individus vivant en tout ou en partie d'assistances, n'ont point encore fait l'objet d'un recensement officiel sur la rigoureuse exactitude duquel on puisse compter. La proportion des naissances illégitimes n'a point essentiellement changé depuis un certain nombre d'années, le maintien de la loi française sur la recherche de la paternité a eu à cet égard un effet plutôt avantageux que nuisible.

STATISTIQUE DE LA BELGIQUE.

Le nombre total des villes et communes rurales de la Belgique est de 2,738, dont 96 villes et 2,642 communes rurales renfermant une population de 958,227 habitans dans les villes, et de 3,103,555 dans les campagnes, total : 4,061,782. La population en Belgique est ainsi répartie : on compte 1,581 communes de 1,000 ames et au dessous; 919 de 1,000 à 3,000 ames; 216 de 3,000 à 10,000, 8 de 10,000 à 15,000, 4 de 15,000 à 20,000, 4 de 20,000 à 25,000, 1 de 25,000 à 30,000; 5 de 40,000 et au-dessus. Le nombre des électeurs concourant à former la représentation nationale est : dans les villes de 14,835, dans les campagnes de 33,018, ensemble 47,853. Ces chiffres établissent

les rapports suivans entre le nombre des électeurs et la population du royaume : dans les villes, il y a 1 électeur sur 65 habitans; dans les campagnes 1 sur 94; et, pour tout le royaume 1 sur 85. En Belgique il y a un représentant sur 39,821 habitans et 469 électeurs; 1 sénateur sur 79,642 habitans et 930 électeurs; 46,099 électeurs, c'est-à-dire, 1 sur 80 habitans, ont concouru à la formation du Congrès national.

Le nombre des électeurs municipaux dans les villes de la Belgique, d'après l'arrêté du gouvernement provisoire, était de 21,719; il sera, d'après la loi projetée, de 29,423; excédant 8,660.

AUX MÈRES DE FAMILLE,

A MESDAMES LES INSTITUTRICES, ET AUX JEUNES FILLES

DONT JE DIRIGE LES ÉTUDES.

Mesdames et mes jeunes amies,

Le Roi, sur le rapport de M. Guizot, ministre de l'Instruction publique, vient de me nommer chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

Cette récompense m'est d'autant plus précieuse que c'est la première qu'on accorde en France, en Europe même, à l'éducation et à l'instruction des femmes.

Toutefois, dans la joie que j'éprouve naturellement, je ne me fais pas illusion sur mes titres à cette insigne faveur; je sais que je ne la dois pas seulement à l'impulsion morale que j'essaie de donner, depuis vingt ans par mes ouvrages et mes cours publics, à l'éducation maternelle, mais au dévouement des mères, à la prudence éclairée des institutrices, aux succès moraux, religieux et intellectuels des jeunes filles qui me sont confiées.

Grâces donc soient rendues à vous, mesdames, à vous, mes jeunes amies, qui m'avez identifié avec vos nobles sentiments,

Au MINISTRE, dont la haute sagesse en a fait apprécier l'influence sociale,

Au PRINCE, qui les a honorés de sa royale sanction.

Grâces soient rendues à la PREMIÈRE MÈRE DE FAMILLE de France, qui a daigné

joindre son approbation auguste et protectrice au suffrage honorable des savants, des magistrats, des hauts fonctionnaires publics, dont le caractère et les talents sont l'orgueil de notre pays.

Grâces enfin soient rendues à l'éloquent député de Rennes, qui le premier, à la tribune nationale, a proclamé et encouragé l'utile mission de la femme dans ses devoirs de fille, d'épouse et de mère.

A une époque comme la nôtre, cet encouragement est inappréciable dans ses conséquences, et je suis heureux et fier d'avoir été choisi pour personnifier la pensée généreuse du gouvernement.

Je sens toutes les obligations que m'imposent un tel choix et une telle distinction.

Je demande à Dieu le temps et les moyens de les remplir dignement, afin de continuer l'œuvre que j'ai commencée, en m'inspirant des paternelles leçons de Fénelon, de Rousseau, de Pestalozzi, de l'abbé Gaultier; des conseils maternels de mesdames Guizot, Rémusat, Campan, Necker de Saussure; sous les yeux même, et avec la coopération des mères de famille, des institutrices et des jeunes filles, l'espoir du bonheur domestique, c'est-à-dire de notre pays tout entier.

D. LÉVI ALVARÈS.

NOTRE PÈRE !

Au fond de la vallée, sur la gauche, à deux lieues de Versailles, on voit encore aujourd'hui une maison élégante, si heureusement située, que les bois, les collines, les pâturages et les hameaux qui l'environnent semblent les fabriques naturelles de son parc et de ses jardins. A côté de cette maison, un peu au-dessus du ruisseau, est une école de village bien ombragée, et dont le modèle ne se trouve que dans les romans d'Auguste La Fontaine. En face, un pont, dominé par un moulin, créé pour le plaisir des yeux et l'amusement des peintres; enfin une petite chapelle où repose, sous un marbre modeste, la dame du lieu, morte à la fleur de l'âge, mais dont la piété et la beauté ont laissé de longs souvenirs. Ce groupe d'arbres, de maisons et de pavillons, et deux tourelles gothiques qui apparaissent dans le bois, forment un point de vue ravissant au milieu de la plus profonde solitude, car le chemin n'est sillonné que par les lourdes voitures des bûcherons et les pieds des troupeaux qui vers la fin de l'automne animent la vallée.

Tous les dimanches, averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageoises dans leur simple parure, s'acheminer à la même heure et de tous les points du vallon, à travers la prairie; je dis les villageoises, car dans les hameaux il n'y a plus que les femmes qui aillent à l'église. Il arrivait cependant quelquefois que j'avais un compagnon. C'était un homme vénérable, dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue. Malgré ses vêtements grossiers et quelque apparence de misère, tout, dans sa personne, exprimait le calme, et par un charme inexplicable ce calme arrivait de son âme à la mienne, à mesure que je le contemplais. La rencontre de cet homme excita ma cu-

riosité; je pris des informations, et je sus bientôt qu'il vivait de la charité publique. C'est, me dit-on, que, dans un âge avancé, il a perdu deux braves garçons qui auraient été ses soutiens: l'un est mort à la Bérésina, l'autre à Waterloo, et leur mère n'a pas été longtemps à les rejoindre. Le voilà vieux et seul, il ne peut plus travailler; mais le propriétaire du château aide un peu le vieillard, et la commune fait le reste. Encouragé par ces récits, je l'abordai, en lui offrant un léger secours.

« Vous avez besoin d'un habit plus chaud, lui dis-je; l'hiver sera rude, et il faut y songer un peu à l'avance. »

Il leva les yeux sur moi, son regard était serein.

« Et qu'ai-je besoin d'y songer, dit-il d'une voix émue, puisque Dieu en met le souci au cœur des braves gens? »

Voilà un homme bien résigné, dis-je à part moi, il faut que je m'enquière des occupations de sa vie, et du nombre de ses pensées.

« Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui monsieur. Dans ma jeunesse, j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme qui se plaisait à instruire les enfants.

— Et vous avez des livres?

— Oh! à mon âge on ne lit plus, on prie!

— Vous priez donc souvent?

— C'est un si grand bonheur de prier! Le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane que vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil, et je dis: Notre père!

— Et c'est là toute votre prière?

— Y en a-t-il qui remplisse mieux le cœur? Notre père! Souvent, après avoir prononcé ces mots, je m'arrête; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le so-

leil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies, les fruits de nos arbres et le blé de nos champs. Oh ! alors, je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots : Notre père !

— Et dans la mauvaise saison, que faites-vous ?

— Je regarde le ciel. Je vois ces grands nuages qui le traversent, et qui viennent, je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit, et versant, comme des arrosoirs, la pluie çà et là dans les plaines qui reverdisent et nous donnent du pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah ! notre père, qui êtes dans les cieux, vous vivrez toujours ! les hommes ne peuvent pas vous faire mourir comme ils ont fait mourir mes pauvres enfants ! »

En parlant ainsi, les yeux du vieillard se remplirent de larmes ; sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelques mots, comme s'il eût continué sa prière.

« Mon pauvre Bertrand, reprit-il après un moment de silence, c'était le plus jeune, et il est mort à Waterloo en criant : Vive l'Empereur ! Ah ! s'il avait crié : Vive notre Père qui est aux Cieux ! il vivrait peut-être encore ! et ma pauvre femme, qui est allée le rejoindre, je ne l'aurais pas perdue ! mais c'était la volonté de notre père ; et je le bénis, ajouta-t-il en essuyant ses yeux, car il a remplacé mes enfants par les gens de bien.

— Vous êtes trop solitaire au fond de la

vallée ; vous devriez vous rapprocher un peu du village.

— Hélas ! reprit-il, je ne puis quitter ma maison ; j'y ai vu naître mes enfants, et leur mère y est morte ; d'ailleurs, comme dit notre curé, celui qui veut parler à Dieu n'est jamais seul.

— Et vous êtes content de votre sort ?

— Comment ne le serais-je pas ; Dieu ne m'a jamais abandonné !

— Oh ! vous méritez de l'être encore davantage, m'écriai-je, brave homme ! Tenez, prenez cet argent et priez pour moi, pour moi soumis à moins d'épreuves, et qui n'oserais me dire aussi heureux que vous.

— Est-ce donc qu'on prie pour de l'argent ? » dit-il avec émotion ; et d'une main tremblante il éloignait le don que je voulais lui faire.

Je sentis que je l'avais blessé.

« Pardonnez-moi, lui dis-je ; j'ai voulu faire, comme tous les gens du monde, un don intéressé ; mais je reconnais ma faute et je saurai la réparer. »

En parlant ainsi je saisis ses mains pieuses, que je baisai avec un saint respect ; puis je m'éloignai le cœur plein de tout ce que je venais d'entendre.

J'avais à peine fait quelques pas qu'il me cria : « Je prierai Dieu pour vous, et aussi pour vos petits enfants, si vous en avez qui ne sachent pas encore prier. »

AIMÉ-MARTIN.

DISCOURS

*Prononcé sur la tombe du vénérable abbé GAULTIER¹, ami dévoué de l'enfance,
le 19 septembre 1818.*

Quel tableau vient s'offrir à mes yeux ?
Que veulent ces enfants ? Quel art ingénieux,
Sans tumulte, sans bruit, tout à coup les rassemble,
Les fait penser, s'instruire, et se mouvoir ensemble !

X. B. SAINTINE.

Tu meurs ; mais tes bienfaits vivent où tu n'es
plus.

DELLILLE.

Mon vénérable ami !

Ce n'est pas un éloge que ton disciple consterné vient prononcer sur ta tombe. Il a accepté la triste mission d'être l'organe d'une douleur commune. Il vient, précédant le cortège de tes élèves, de tes enfants désolés, pleurer sur ce cercueil une perte irréparable. Tu les as vus autour de toi ; ils étaient réunis pour recevoir ton dernier soupir. Ils t'accompagnaient pour te dire adieu. Il y a peu de jours, ta main pouvait encore presser la leur ; ils te contemplaient douloureusement ; ils ne te verront plus ! Ah ! pourquoi les as-tu si promptement quittés ? Comment ont-ils mérité de te perdre ? Ils t'aimaient avec tant de tendresse, tant de reconnaissance² ! Ah ! si quelque chose peut en ce jour leur donner la force de la résignation, c'est l'exemple de ta mort.

Disciples d'un juste, réunissez-vous encore une fois autour de sa dépouille mortelle ; contemplez avec respect ce qui reste ici-bas de l'homme qui était votre protecteur et votre maître. Vous savez tous quelle fut sa vie ; vous avez vu quelle a été sa fin. Sublime et touchant modèle de résignation et de douceur ! toujours la même égalité, toujours le même calme. Il semblait encore sourire avec bonté, comme pour vous dire l'adieu que ses lèvres glacées ne pouvaient plus articuler. Rappelez-vous sans cesse

ce tableau que vous a offert un juste, un bienfaiteur de l'humanité prêt à quitter la terre. Sa mort n'est pas la moins grande leçon qu'il vous ait donnée.

Oh ! jamais il ne sortira de ma mémoire cet édifiant et triste spectacle ! Quel père de famille, à son heure suprême, fut plus entouré que ce père adoptif de la jeunesse tout entière ? Il avait fait tant de bien !

Pauvres enfants, venez pleurer sur lui. Quel ami vous avez perdu ! Mères de famille, pleurez aussi, vous qu'il avait instruites et dont il instruisait les enfants sous vos yeux. Hélas ! il se félicitait de voir déjà la troisième génération de ses élèves. Qui pourra nous le rendre ? où retrouver cette tendresse paternelle pour l'enfance, ces soins désintéressés, ce besoin de rendre au jeune âge le bonheur que la nature semble lui avoir destiné ! Tes élèves, ô notre bon ami, feront leurs efforts pour rendre à ta mémoire l'hommage le plus digne d'elle, et pour marcher sur les traces que tu leur as laissées. Mais peuvent-ils espérer d'adoucir nulle part⁵ des regrets qu'ils sentiront toujours de même ? Ah ! tu as disparu trop tôt de ce monde. Après tant d'efforts, tant de soins, le succès s'offrait à tes regards et s'apprêtait à couronner tes vœux. Cette grande et belle entreprise, à laquelle ton influence et tes lumières ont si puissamment concouru, cette heureuse réforme de l'in-

struction primaire s'accomplit, et tu n'as pas le temps d'en jouir!

Déplorable condition humaine! Mais du moins, avant d'expirer, tu as entendu le premier cri de la victoire. Ami désintéressé de l'humanité, cette assurance t'a suffi pour

quitter le monde sans regrets; mais nous, qui pourra nous consoler? Qui nous rendra l'ami, le collaborateur, le guide que nous perdons en toi?

L. JUSSIEU.

JUSSIEU (LAURENT - PIERRE DE),

ÉCRIVAIN PHILANTHROPE, NÉ A LYON, LE 7 FÉVRIER 1792.

Il a publié : 1^o *Simon de Nantua* ou le *Marchand forain*, excellent ouvrage populaire qui a remporté le prix fondé en faveur du meilleur livre destiné à servir de lecture au peuple des villes et des campagnes; 2^o *Antoine et Maurice*, qui a obtenu un autre prix proposé pour l'amélioration des prisons (c'est un livre de lecture pour les détenus); 3^o *Histoire de Pierre Giberne, ancien sergent de grenadiers*, ou *Quinze Journées aux Invalides*, ouvrage publié pour l'instruction et l'amusement des soldats de l'armée française; 4^o *les OEuvres posthumes de Simon de Nantua*; cet ouvrage, dont le but est d'améliorer l'instruction morale du peuple, a obtenu un des prix Monthyon.

Véritable ami de l'enfance, M. de Jussieu a publié un journal, *le Bon Génie*, qui, pendant cinq années, a fait les délices de la jeunesse; c'est le meilleur ouvrage qu'on ait jamais écrit dans ce genre. Les jolies fables qu'il renferme ont été recueillies en un volume qui a d'autant plus de mérite qu'elles sont toutes composées pour l'enfance et la jeunesse. Les pensées de M. Abel Dufresne, connues sous le titre de *Mots à l'oreille*, ont aussi formé un charmant recueil.

On doit encore à M. de Jussieu un *Exposé analytique des méthodes de l'abbé Gaultier*, dont il s'honore d'avoir été l'élève et l'ami; des *Notices nécrologiques* sur l'abbé Gaultier, de Montègre, Moreau de Saint-Méry, etc., et une traduction des

discours prononcés par Fox au parlement d'Angleterre.

Aujourd'hui secrétaire général de la préfecture du département de la Seine, M. de Jussieu rend encore de grands services à l'instruction élémentaire qui lui a dû, pendant près de dix ans, la rédaction du *Journal de l'Education*, recueil qui a puissamment contribué à propager l'enseignement mutuel en France et à l'étranger.

NOTES.

1. Lors de la Révolution, l'abbé Gaultier passa en Angleterre et y fonda un cours public en faveur des enfants de famille. Pour se rendre utile à plusieurs émigrés, il les initia dans sa méthode et confia à chacun d'eux la direction d'une *classe* ou *division*; mais, ingrats envers cet homme généreux, ils s'entendirent pour l'abandonner tous ensemble (ils étaient douze), afin de former par eux-mêmes un cours à l'instar du sien.

Les nombreux élèves de l'abbé Gaultier se rendent à son cours comme à l'ordinaire; aucun des *présidents* (professeurs) n'est à son poste. On attend, on s'étonne, on s'inquiète, lorsqu'enfin arrive une lettre qui annonce la démission en masse de ces messieurs. L'abbé Gaultier ne se trouble point; car sa présence d'esprit était fort remarquable. Il choisit dans chaque salle l'élève le plus habile, l'installe comme président, et la leçon n'en est que mieux donnée et mieux prise. Quelques jours après

un autre obtient la présidence, et ainsi de suite, à la grande satisfaction des élèves et des parents.

Cet enseignement *mutuel improvisé*, le premier qu'on ait établi, excita merveilleusement l'émulation des élèves si heureux d'être délivrés de leurs pédants qui n'eurent en partage que le mépris, les sarcasmes et la honte. On ne tarda pas à parler de cette nouvelle méthode, à la prôner avec enthousiasme et à placer le digne abbé au premier rang des instituteurs de la jeunesse. De retour en France, l'abbé Gaultier perfectionna sa méthode et en fit à Paris la plus heureuse application, qui est continuée avec succès par les élèves qu'il a formés.

2. *Aimer avec reconnaissance*, nouvelle

alliance de mots qui exprime l'union des deux sentiments, l'amour et la reconnaissance dont étaient pénétrés les élèves du bon abbé Gaultier.

3. *Nulle part est impropre; jamais était d'autant plus ici l'expression convenable que l'auteur a employé toujours dans la seconde partie de la phrase.*

Observation générale. — Une sensibilité vraie, un style simple approprié au sujet distinguent ce discours de ceux qu'on prononce en de semblables occasions. Il n'y a ici ni affectation ni recherche; c'est le langage du cœur, mérite assez rare aujourd'hui.

(Extrait de la Mosaïque
de M. A. BONIFACE.)

LES ANIMAUX MENACÉS DE LA RAGE.

(FABLE.)

IMITATION.

Sur un sol desséché par le soleil brûlant
D'un été sans haleine et d'un ciel sans nuage,
Les sources tarissaient; tout était haletant,
Les animaux souffrants succombaient sans breuvage,

Et des chiens, soupçonnés d'être atteints de la rage,
Avaient des villageois reçu le coup fatal.

Tout fuyait effaré: l'égoïsme brutal

Occupait seul les cœurs. Les brebis, ô misère!

Laisaient languir au loin leurs agneaux sans espoir;
Plus de douce caresse et plus d'amour de mère;

Dès lors plus de bonheur! Un dogue au mufle noir,
Renfrogné, regard dur, poil roux, oreille rase,

Assemble tous les chiens au fond d'une forêt,
Monte sur un tronc d'arbre, et dit avec emphase:

« Frères, puisque à la mort chacun doit être prêt,
Ecoutez mon conseil; le ciel qui nous accable

Sans doute a résolu la mort du plus coupable;

Par un prompt dévouement, prévenons son arrêt,

Faisons notre examen. Le ciel veut la justice!

Peut-être que, touché d'un pieux sacrifice,

Il mettra bientôt fin à nos calamités.

Qui de nous a commis le plus de cruautés?

Pour vous prêcher d'exemple, amis, moi je confesse

Avoir, dans le manoir à ma garde confié,

Dévoré trois dindons, puis mordu ma maîtresse,

Et puis, de ses clameurs à la fin ennuyé,

Sur son fils au berceau je jette ma colère...

Il est étranglé net. Ai je été trop sévère?

Parlez!... Mais, jugeons tout.» En achevant ces mots,

Dans sa gueule entr'ouverte il fait voir de loqs crocs.

Un basset humblement demande la parole:

« Seigneur dogue, dit-il, d'un scrupule frivole

Cessez, au nom du ciel, cessez de vous troubler,

Quoi! manger des dindons qu'on devait immoler

Serait mal? Oh! non, non! Et l'injuste fermière,

Grâce à cette leçon pour nous sera moins fière.

Son marmot, après tout, comme tant de marmots,

Dans deux ans eût voulu vous grimper sur le dos;

Il vous aurait tiré la queue et les oreilles.

Vous avez d'un héros accompli les merveilles:

Honneur à la prudence! honneur à vos bienfaits!

Il dit, et l'on entend un écho de roquets
 Répéter à l'envi d'un ton d'apothéose :
 « Honneur ! triomphe ! honneur !... » C'était juger la cause.

D'aveux, d'enquêtes, point. Arrive au bord du bois
 Un gentil épagneul, petit chien de trois mois,
 Patte blanche, nez rose. Il demandait sa mère,
 Inquiet, mais pourtant jouant sur la bruyère.
 L'aréopage dit : « Jeune chien, approchez...
 Approchez, qu'on vous juge ! Ici !... Vous vous couchez !

Vous ne folâtrez plus ! vous sentez le coupable !
 N'auriez-vous point commis un crime détestable ?...
 — Je cherchai à têter, répond le petit chien ;
 Depuis deux jours entiers je n'ai plus de soutien,
 Ma mère m'a sevré ; j'ai faim. Vers l'ermitage,
 Sur le gazon, à l'ombre, où j'allais la chercher,
 Était un vieux missel ; j'en mordille une page...
 Mes dents me démangeaient... le besoin de mâcher...

Que sais-je ?... Il n'était pas cause de ma misère,

Ce livre... Oh ! c'est bien mal ! j'ai peur de vous fâcher. »

Le tribunal se lève en criant : « Téméraire !
 C'est toi qui fis du ciel éclater la colère !
 C'est à toi d'expier le plus grand des forfaits !
 Quoi ! détruire un saint livre et montrer cette paix !
 Pent-ou si jeune encore avoir l'âme si noire !
 L'ermite était peut-être en prière pour tous :
 Peut-être il nous maudit !... La mort !... Que tardons-nous... ? »
 Tous répètent : « La mort ! » Avant qu'il pût le croire,
 On avait étranglé le pauvre petit chien.

Hélas ! le crime heureux au sein de la puissance
 Du lâche et du méchant fait son digne soutien,
 Et l'injustice impie accable l'innocence !

M^{lle} VIRGINIE DELAFOLLIE,

Directrice d'enseignement universel,

TABLEAU RAISONNÉ

Des TERMINAISONS qui indiquent la connexion que les noms de lieux ont avec l'histoire ou la position de ces lieux.

A

Aber.	En gallois, chute d'eau, embouchure, indique dans les noms de lieux, qu'ils sont situés près d'une embouchure d'où.	{ Aberdeen. Aber-Iswith.
Acra.	{ Dans les noms grecs, indique un lieu sur les hauteurs, d'où.	{ Acradina, un des 4 quartiers de Syracuse. Acrocerania-Juga; les monts de la Chimère, en Épire.
Acro.		
Ad.	Préposition qui, dans la géographie anc., entrait dans la composition d'une infinité de mots. (Voyez l'encycl. méthod. Géog. anc. t. I, p. 32 et suiv.)	
Aigues. ? . . .	En languedocien <i>eau</i> , indique dans les noms de lieux des <i>eaux remarquables</i>	{ Aiguebelle. Aigues-Mortes. Aigue-Perse. Aix en Provence Aix-la-Chapelle. Aix en Savoie.
Aix.	Indique des <i>eaux thermales</i> , d'où.	

- Al. Signifie *le* ou *la* en turc, d'où. { Al-Gézir (1).
Al-Cazar (2).
Al Garbe (3).
- Albe. Mots celtiques qui signifient *montagnes* ou *lieux situés*
Alp. { sur une *hauteur*, d'où. { Les Alpes.
Alba, en Italie et en Espagne.
Albergua en Italie.
- Alexandria. . Dans la géog. anc. nom donné à toutes les villes fondées
ou supposées fondées par Alexandre. { Alexandria. } Ariæ.
(Il y a 25 villes de ce nom dans la géog. anc.) . { Egypti.
Bactriæ.
- Alt. En allemand, et *old* en anglais, signifie *vieux*, et dans
cette acception il entre dans la composition des noms de { Altdorf.
Alstadt.
Alt-Kloster.
Old-Aberdeen.
Old-Sarum.
- Antiochia. . . Nom donné à toutes les villes fondées par les *Antiochus*
ou en leur honneur. { Antiochia. . . } Syria.
(Il y avait 15 villes de ce nom chez les anciens.) { Pisidiæ.
Mœandri.
- Apamea. . . . On trouve dans la géog. anc. sept villes de ce nom, ap-
pelées ainsi d'après les princesses qui le portèrent et
qui furent pour la plupart mères, femmes ou sœurs
des Antiochus. { Apamea. . . } Mœsia.
Syria.
- Aphrodisias.. On compte dans la géog. anc. 15 villes de ce nom, et 3
qui portent le nom d'Aphroditopolis; c'étaient les villes
bâties en l'honneur de Vénus, dont le nom grec
est. { Aphrodisias. } de Cilicie.
de Carie.
d'Afrique.
- Apollonia. . . Villes bâties en l'honneur d'Apollon ou consacrées à
ce dieu; il en avait environ 25. { Apollonia. } de Thrace.
de Crète.
d'Illyrie.
- Arsinoé. . . . On trouve dans la Géog. anc. 14 villes de ce nom. Il
leur fut donné en l'honneur ou mémoire des princesses
mères, femmes ou sœurs des rois d'Égypte pour la
plupart, ou des rois d'Asie, qui y régnerent après
Alexandre. { Arsinoé. . . } 3 d'Égypte.
de Syrie.
d'Étolie.
de Cyrénaïque.
- Augusta. . . . Villes fondées par Auguste ou seulement impériales; il
y en avait 28 dans la géog. anc. Quelques-unes ont
conservé dans la géog. mod. la première syllabe de
leur ancien nom. { Augst.
Augsbourg.

B

- Bach, Pach. En allemand, finales de villes près de quelque ruis-
seau. { Lauterbach.
Anspach.

(1) Voyez plus bas le mot *Gézir*.

(2) *Cazar* en arabe et en langue turque signifie château, et les lieux en Espagne où les Maures avaient des forteresses ont conservé le nom d'*Al-Cazar*: ainsi il y a un *Al-Cazar* près de Ségovie, un autre près de Grenade, et un troisième non loin de Valence.

(3) Voyez au mot *Garbe*.

- Baden. . . . En allemand. . . } Villes où il y a des *bains*. . . . } Baden.
 Bath. . . . En anglais. . . } Bath.
- Beni. . . . Finale arabe qui indique un lieu sur une montagne ou
 hauteur. . . . } Beni-Araz.
 Beni-Allied.
- Berg, Perg. . En allemand, finales de noms de lieux situés sur des
 montagnes ou hauteurs. . . . } Bamberg.
 Lansberg.
 Reigelsperg.
- Beth. . . . Entre dans la construction de plusieurs noms de lieux
 dans la Judée, et signifie *bourg, maison*. . . . Bethléem.
- Biel. . . . En russe signifie *blanc*, dont l'on a fait } Bielgorod, ville blanche.
 Biel-Moor, mer Blanche.
- Bœuf. . . . Final celtique qui, entrant dans la composition des noms
 de lieux, signifient qu'originaires ils étaient des
villages. . . . } Marbœuf.
 Quillebœuf.
 Criquebœuf.
- Bona. . . . Finale celtique, qui en latin signifie la même chose que
dunum.
- Bourg. . . . } En allemand. } Finales de noms de lieux qui ont été des
 Borg. . . . } En anglais. } *villages*. . . . } Fribourg.
 Borough. . . } Strasbourg.
 Fredensborg.
 Pétersborough.
 Malborough.
- Briva. . . . En latin. . . . }
 Brive. . . . En français. . . } Indiquent un endroit près d'un *pont*. . } Briva-Isaræ.
 Bruck. . . . En allemand. . } Osnabruck.
 Bridge. . . . En anglais. . . } Cambridge.
 Wadbridge.
- Burg. . . . En anglo-saxon signifie *ville* et indique que les noms de
 lieux et villes qui ont cette terminaison ont été des
 villes bâties ou possédées par les Saxons. . . . } Shafsburg.
 Sudburg.
 Tewsburg.

POPULATION DU ROYAUME.

TABLEAU COMPARATIF DES RECENSEMENTS FAITS EN 1831 ET 1836.

DÉPARTEM.	RÉSULTAT des RECENSEMENTS.		AUGMENT.	DIMIN.	DÉPARTEM.	RÉSULTAT des RECENSEMENTS.		AUGMENT.	DIMIN.	
	1831.	1836.				1831.	1836.			
Ain	346,030	346,188	158		Lozère . . .	140,347	141,733	1,386		
Aisne . . .	513,000	527,095	14,095		Maine-et-L ^{re}	467,871	477,270	9,399		
Allier . . .	298,257	309,270	11,013		Manche . . .	591,284	594,382	3,098		
Alpes (B -).	155,896	159,045	3,149		Marne	337,076	345,245	8,169		
Alpes (H.-).	129,102	131,162	2,060		Marne (H.-).	249,827	255,969	6,142		
Ardèche . .	340,734	353,752	13,018		Mayenne . . .	359,586	361,765	9,179		
Ardennes . .	289,622	306,861	17,239		Meurthe . . .	415,508	424,366	8,798		
Ariège . . .	253,121	260,536	7,415		Meuse	314,588	317,701	3,113		
Aube	246,361	253,870	7,509		Morbihan . . .	433,522	449,743	16,221		
Aude	270,125	281,088	10,963		Moselle . . .	417,003	327,250	10,247		
Aveyron . .	259,056	370,951	11,895		Nièvre	282,521	297,550	15,029		
B.-du-Rh. .	359,473	362,325	2,852		Nord	289,938	1,026,417	36,629		
Calvados . .	494,702	501,775	7,073		Oise	397,725	398,641	916		
Cantal . . .	558,594	262,117	3,523		Orne	441,881	443,688	1,807		
Charente . .	362,591	365,126	2,595		Pas-de-Cal.	655,215	664,654	9,439		
Char.-Inf. .	445,249	449,649	4,400		P.-de-Dôme	573,106	589,438	16,332		
Cher	256,059	276,853	20,794		Pyrén. (B.-).	428,401	446,398	17,998		
Corrèze . . .	294,834	302,433	7,599		Pyrén. (H.-).	233,031	244,170	11,139		
Corse	195,407	207,889	12,402		Pyr.-Orient.	157,052	164,325	7,272		
Côte-d'Or . .	775,877	385,624	9,747		Rhin (Bas-).	540,213	561,859	21,646		
C.-du-Nord.	598,872	609,563	6,691		Rhin (H.-) . .	424,258	447,019	22,761		
Creuse . . .	265,384	576,234	10,850		Rhône	434,429	482,024	47,595		
Dordogne . .	482,750	287,502	4,752		Saône (Hte-)	338,910	343,298	4,388		
Doubs	265,535	276,274	10,739		Saône-et-L ^{re}	523,970	538,507	14,536		
Drôme	299,536	305,499	5,943		Sarthe	457,372	466,878	9,513		
Eure	424,248	424,762	514		Seine	935,108	1,108,891	171,787		
Eure-et-L ^{re} .	278,820	285,058	6,238		Seine-Infér.	693,683	720,525	26,842		
Finistère . .	524,896	546,955	22,559		Seine-et-M.	323,893	325,881	1,988		
Gard	357,383	366,259	8,876		Seine-et-O.	448,180	449,582	1,042		
Garonn.(H.)	427,856	454,727	26,871		Sèv. (Deux-)	294,850	304,105	9,255		
Gers	312,160	312,882	722		Somme	543,704	552,706	9,002		
Gironde . . .	554,225	555,809	1,584		Tarn	335,841	346,614	10,770		
Hérault . . .	346,207	357,846	11,639		Tarn-et-Gar.	242,509	342,184	»	325	
Ille-et-Vil. .	547,052	547,249	197		Var	317,501	223,404	5,903		
Indre	245,289	257,350	12,061		Vaucluse . . .	239,113	236,071	6,958		
Indre-et-L ^{re}	297,016	304,271	7,255		Vendée	330,350	341,312	10,962		
Isère	550,258	573,643	23,385		Vienne	282,731	288,002	5,261		
Jura	312,504	315,355	2,851		Vienne(Hte)	285,130	293,012	7,882		
Landes	281,504	284,918	3,414		Vosges	397,987	411,034	13,047		
Loir-et-Ch. .	285,750	244,043	8,293		Yonne	352,487	355,237	2,750		
Loire	391,216	412,497	21,281							
Loire (H.-).	292,078	295,384	3,306							
Loire-Infér.	470,093	470,768	675							
Loiret	305,276	316,189	10,913							
Lot	283,827	287,003	3,176							
Lot-et-Gar. .	346,885	346,400	»	485						
						32,560,934	33,540,908	980,784	810	
						A déduire		810		
						Augmentation . . .		979,974		
						(Moniteur.)				

SOUVENIR.

ÉLÉGIE.

Il fut un temps où je désirais vivre,
Et je voyais avec effroi
La pâle mort m'inviter à la suivre.
Ma mère alors n'avait que moi
Pour alléger le poids de sa vieillesse,
Pour entourer ses jours de mille soins touchants,
Encourager, soutenir sa faiblesse,
Et d'elle écarter les méchants.

« Amis, disais-je avec inquiétude,
Pour elle réservez votre sollicitude;
Vous le savez, je ne veux pas guérir,
Et peu m'importe de souffrir.
Mais que la mort encor un peu m'attende;
Mourir avec ma mère est ce que je demande;
Il me suffit qu'en toutes ses douleurs
Mon tendre amour la calme ou la soulage.
Dans ce moment donnez-moi du courage,
Pour qu'elle espère en me voyant sans pleurs. »

Trop tôt le ciel exauça ma prière;
Près de fermer pour toujours sa paupière,
Elle disait, en regardant les cieux :
- Je vais dormir; demain je serai mieux. »
Par ces mots, moi-même abusée,
Je sentais un furtif espoir
Remplacer ma crainte apaisée;
Je croyais encor la revoir!..

En vain sa main se glaçait dans la mienne,
Je l'échauffais de ma brûlante haleine;
En vain ses yeux étaient clos par la mort,
Je me disais: « Doucement elle dort;
Sans bruit veillons, car sa force perdue
Par ce repos lui peut être rendue. »
J'aurais voulu prolonger son sommeil,
Et, sans pleurer, j'attendais son réveil..

Non! dans son cœur et si bon, et si tendre,
Dieu n'avait pas éteint tout sentiment;
Elle pouvait ou me voir, ou m'entendre,
Vivait encore... mais pour moi seulement.

L'amitié parfois est cruelle;
Un jour on m'entraîna loin d'elle;

Malgré les pleurs que je versais
On m'en sépara pour jamais.

Aussi des malheureux quand la dernière amie
Voulut briser le réseau de ma vie,
Je ne me sentis plus souffrir;
Ma douleur devint moins amère;
Il m'était si doux de mourir!
Au ciel j'aurais rejoint ma mère.

Pourtant tous mes amis, par des soins délicats,
Voulaient me consoler et ne le pouvaient pas;
Ils fatiguaient vainement ma tristesse
De leur inutile tendresse;
J'avais même oublié qu'avant je les aimais;
Mais une mère, hélas! l'oublia-t-on jamais?
Non, c'est un souvenir qu'avec sa main de glace
Le temps même jamais n'efface.

Ah! que n'ont-ils été vains les secours
Qu'à nos nouveaux dieux d'Épidaure
On demandait pour prolonger mes jours!
Souvent l'homme heureux les implore
Sans en pouvoir obtenir la santé.
Moi qui suis loin de l'avoir souhaité,
Me faudra-t-il, au banquet de la vie,
Reprendre encor la coupe des douleurs?
N'en ai-je pas assez goûté la lie?
N'est-il pas temps qu'on me couvre de fleurs?

Que la violette et la rose
Cachent bien sous leur frais manteau
La place où sera mon tombeau,
Et que de vivre enfin je me repose.

On oubliera ma vie et mes douleurs;
Mais, attiré par les douces odeurs,
Le jeune enfant rempli d'insouciance
Viendra souvent, grâce à son ignorance,
Sur mon toit vert se livrer à ses jeux.
Hélas! peut-être un jour, comme moi malheureux,
Il reviendra sur cette même terre
Pour dire d'éternels adieux
A sa mère.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

CINQUIÈME PARTIE.

Quand l'aurore parut, tout reposait encore dans la vallée; on eût dit qu'un charme s'étendait sur les cabanes pour y enchaîner le sommeil. Le brouillard épais, répandu sur la nature, semblait vouloir dérober jusqu'aux moindres traces des événements de la nuit. L'ami de Robert, retiré dans sa hutte, calculait dans son esprit la distance que le fugitif pouvait avoir parcourue, et se plaisait à le croire bientôt hors d'atteinte. D'ailleurs, Vincent l'accompagne. Nous aussi, tranquilles sur son sort, nous le perdrons de vue pour quelque temps.

Un bonheur constant avait présidé à l'entreprise d'Arthur; un seul point l'inquiétait encore, c'était le moment d'une découverte inévitable. Quelle allait être la surprise des Iroquois? Sur qui tomberait leur fureur? Naturellement le soupçon devait s'arrêter sur lui. Heureusement il était presque impossible de le convaincre. Il résolut de faire face au danger et de se tenir en garde contre les pièges. Ces diverses pensées l'agitèrent jusqu'au jour.

Il arriva le moment fatal où plusieurs guerriers, rassemblés en corps, se dirigèrent vers la cabane déserte. L'épaisseur du brouillard les empêcha de remarquer d'abord l'absence du gardien. « Izou, cria l'un d'eux en approchant, que le brave Izou se montre; voici que ses amis viennent le délivrer. Il ne paraît pas; le prisonnier est un grand magicien s'il a trompé sa vigilance.

Presque effrayé de ce calme, l'Iroquois se précipite dans la cabane où fumait encore la torche éteinte. « Quoi! personne!... échappé! Maudit serpent!..... Izou, mon

brave Indien, qu'avez-vous fait de la chair blanche? Un repas à vous seul! Traître, paraissez donc!

— N'injuriez point Izou, dit le jeune sauvage en accourant. J'ai quitté le prisonnier blanc, mais par l'ordre du grand Atabou qui vint lui-même prendre ma place.

— Atabou n'a pas quitté sa natte, répliqua le jongleur d'un ton grave et courroucé. Prends garde au nom que tu prononces, jeune imprudent, et crains d'aggraver ta faute en déguisant la vérité.

— Izou n'a jamais connu le mensonge; ses lèvres sont pures. Écoutez-moi : cette nuit je veillais, fidèle à mon devoir, et j'écoutais la voix du Niagara qui prophétise. Atabou s'est alors présenté devant moi, si l'on peut en croire le témoignage de ses yeux, et les miens n'étaient pas fermés par le sommeil. J'ai contemplé sa taille, son visage, sa parure, l'image du chevreuil sur sa large poitrine, le diadème noir de son front. Ses lèvres se sont ouvertes, et j'ai reconnu sa voix. C'était bien Atabou, ou l'esprit du mal sous son image. Pourquoi m'accusez-vous d'avoir sauvé le visage pâle? Étions-nous amis? Est-ce moi qui ai couru vers lui à son arrivée? Je suis innocent de sa fuite; elle ne peut être que l'ouvrage des génies.»

Les paroles d'Izou portaient la conviction; sa candeur était bien connue et son courage éprouvé. Personne n'en doutait, pas même le jongleur qui, tout en protestant de son ignorance, cherchait à pénétrer le secret de ce mystère. Tous les Sauvages demeuraient silencieux et incertains de ce qu'ils devaient croire. Quelle apparence que le jongleur eût voulu sauver

Robert, et quel être inconnu avait emprunté son aspect? « Guerriers, dit un Indien, je devine le traître; c'est Arthur, ce fier étranger qu'on nous a dit de nommer notre frère. Il était l'ami du captif et s'en est souvenu hier, malgré sa promesse. C'est Arthur qui a sauvé le coupable.

— Quand des flocons de neige ressembleront à la fleur rouge de l'érable, j'aurai foi dans ces paroles. Mes yeux auraient-ils pu confondre la fleur éclatante de l'étranger avec une peau rouge? son front, caché sous une épaisse chevelure, avec le chef hardi et nu de l'Iroquois? Non, non, ce n'était point Arthur.

— Ne peut-il avoir employé la ruse pour nous tromper, avoir métamorphosé son aspect?

— Amis, reprit le jongleur, laissez-moi le soin de découvrir la vérité. Je vais à la hutte d'Ouhama; j'y trouverai Arthur, à moins qu'il n'ait pris la fuite avec le coupable. Je saurai bien lui arracher son secret. »

En effet, Atabou parut à la porte de la cabane; Arthur y était seul et préparé à cette épreuve. « Jeune homme, lui dit le prêtre, tes pas sont bien tardifs; nous n'attendons que toi pour le sacrifice. Le blanc va mourir; viens, si tu es un Iroquois, viens prendre ta part du festin. » Arthur ne put s'empêcher de frémir; mais devinant la ruse, il soutint son rôle. « Grand Atabou, reprit-il tristement, épargnez à mes yeux un cruel spectacle, à ma main la souillure du sang fraternel. Le coupable fut l'ami de ma jeunesse; il ne m'est plus cher, car vous avez sujet de le haïr. Mais laissez-moi l'oublier dans ma cabane, de peur qu'en le voyant déchirer je ne m'abandonne à quelque faiblesse indigne d'un Indien. Accomplissez votre vengeance; mais que je n'en sois pas le témoin. Je fais assez pour mon devoir; que nos frères n'en exigent pas plus.

— Mon fils, pour l'honneur de ton nom, pour la sécurité de tes jours, il faut parai-

tre à la cérémonie, ne fût-ce qu'un instant. Dira-t-on : c'est l'ami du coupable, il est faible, il craint de voir le sang; c'est un guerrier timide, un faux frère. Viens, si tu es un homme; viens, je te l'ordonne. Daus un instant sois au milieu de nous; implore le manitou de la haine. Adieu; ne tarde pas. »

À ces mots il quitte la hutte. Arthur avait prévu la ruse et résisté à dessein; mais l'assurance du jongleur était sur le point de lui en imposer à lui-même.

« Le blanc ignore tout, » dit le jongleur en rejoignant les Sauvages sur la grande place où s'étaient déjà réunis la plupart des guerriers, et parmi eux le Grand-Chevreuil, instruit de la catastrophe. « J'ai tendu un piège à sa crédulité; j'ai peint le captif près de mourir, en l'invitant à partager la danse et le repas. S'il eût été complice ou seulement instruit de sa disparition, j'aurais vu l'étonnement se peindre sur son visage; ou, se défiant du stratagème, il aurait, pour détourner mes soupçons, consenti sans peine à me suivre. Il serait venu, fier et sans crainte, à la hutte, sachant bien n'y pas trouver le prisonnier. Au contraire, j'ai lu dans ses traits les combats de son âme; je l'ai vu triste et résigné, sans bravade, sans joie secrète, fidèle aux Iroquois. Il se souvient encore de son amitié pour le coupable; il m'a fallu la voix de l'autorité et toute la force des raisonnements pour le décider à quitter sa cabane. Il vient; observez-le; sa démarche est incertaine, et ses regards craignent de rencontrer ceux du blanc. » Ce fut le Grand-Chef qui prit alors la parole. « Avance, guerrier des Iroquois; viens prendre part à leur juste colère; saisis la torche, et pousse le cri de guerre. Vois, le coupable est échappé; un pouvoir inconnu l'a dérobé à notre justice. Recherchez tous, amis, les pas du traître! »

Quelle était douce, l'harmonie de ces paroles, aux oreilles de l'inquiet Arthur! Comme avec peine il dissimula sa joie sous les dehors d'un naïf étonnement! Il im-

portait maintenant de s'empresser avec les autres à la poursuite du fugitif.

En un instant tous les guerriers sont sous les armes, prêts à partir. Les femmes se tenaient sur leur passage, les excitant du geste et de la voix. La petite Méloa s'y est aussi glissée; elle voit Arthur presque en tête de la colonne. « C'est bien, frère! » lui dit-elle tandis qu'il passait. La troupe atteint le ténébreux défilé, s'y engage et reparait au dehors de la vallée. Izou marche un des premiers, jaloux d'effacer la honte dont cette nuit l'a couvert. Mais ici la vue la plus perçante se trouve en défaut; le sol pierreux ne conserve nulle trace des pas qui l'ont foulé. Il faut s'abandonner au hasard ou suivre des vestiges imaginaires. Tout à coup Izou, ardent à la déconverte, s'écrie qu'il aperçoit le sentier. En effet, des branches rompues çà et là, un taillis percé et même quelques légères marques laissées par un pied humain indiquaient une fuite rapide et se prolongeaient en tournoyant vers le nord. Peu de précaution avait accompagné cette retraite; aussi les Iroquois ne l'eussent-ils pas attribuée à un Indien; mais un étranger pouvait manquer de prudence. Les guerriers se précipitèrent sur cette voie, Arthur un des premiers, heureux de voir les Indiens prendre le change, en dépit de leur sagacité habituelle, et s'éloigner de plus en plus de la Caverne des adieux qu'il tremblait qu'on ne découvrit.

Un élan, poursuivi par un chasseur algonquin, avait, en fuyant à travers la forêt, laissé ces vestiges menteurs. Quoi qu'il en soit, trompés par cette illusion, les Indiens parcourent une vaste étendue, sombres, silencieux, agités par le doute et l'espoir, attentifs aux mouvements d'Arthur qui étudiait toujours sa contenance.

Enfin les nombreux détours qu'ils parcoururent les amenèrent au bord d'un lac sombre, bassin étroit dont les rives, défendues par des rochers à pic, formaient un affreux précipice. Jamais le canot de l'In-

dien ne se hasarda sur cette mer ténébreuse, où luisent à peine, au milieu du plus beau jour, quelques rayons d'une lumière pâle et voilée. Des nuages éternels se traînent pesamment sur les flancs hideux des montagnes et dérobent aux yeux la dentelure bizarre de leurs cimes et les aiguilles qui s'élancent hardies vers les cieux. En tout temps la foudre y gronde; les ondes bouillonnent irritées, et jamais la main glacée de l'hiver ne parvint à les enchaîner. L'imposante horreur de ce lieu eût oppressé l'âme de tout mortel. Il était impossible que l'esprit d'un Sauvage, docile aux impressions de la nature, poétique et superstitieux, ne le peuplât de divinités fantastiques. Il avait fait de ce lac la demeure habituelle du génie des orages; et Michabou, le dieu des eaux, Athaensic, la vengeance, aimaient encore à s'y montrer.

A la vue de cette retraite, plus sauvage encore que celle qu'ils habitent, les Indiens s'arrêtent consternés; un saint respect les saisit, une même pensée les éclaire. Enfin, Atabou fait entendre sa voix: « Amis, vous le voyez, notre course est accomplie; qui de nous oserait la prolonger d'un pas? Qui de nous oserait violer l'asile sacré sans craindre de voir bientôt punir son audace impie, sans crainte d'entendre pendant la nuit l'oiseau de la mort secouer sur le toit de neige de sa hutte la noire poussière de ses ailes? Ici s'évanouissent les traces qui nous ont guidés; ici s'arrêta l'émissaire chargé de nous ravir le prisonnier. N'accusons point Arthur, n'accusons point nos frères; c'est un pouvoir suprême qui a pu séduire la vigilance d'un Iroquois, qui a pu revêtir à ses yeux une trompeuse ressemblance. Nos divinités se réservent le soin de leur vengeance, ou ces étrangers, couleur de la lune, sont eux-mêmes des dieux. Rappelez-vous le blanc, ami des Hurons, que le tomahawk endormit un instant sans lui donner la mort. Rappelez-vous le songe qui vint épouvanter mon sommeil, la nuit qu'Arthur passa dans la

« abane les dernières heures. Malheur à nous si ce guerrier était tombé ! Les visages pâles sont de la race des génies : les prodiges accompagnent leurs pas ; la mort n'oserait les atteindre. Partons, amis ; retournons à nos wigwams. Si les Hurons se trouvent sur notre passage, c'est contre eux que se tourneront nos armes ; ce sont leurs prisonniers qui subiront les peines réservées à d'autres plus heureux. »

Atabou cessa de parler ; sa voix se perdit dans la vague, et le tonnerre lui servit d'écho. Tous les Indiens reprirent le sentier qui les avait éloignés du camp. Chacun avait assez de son dépit, de ses impressions et de ses conjectures pour occuper son esprit, sans interroger la pensée de ses compagnons. Leur contenance ne présentait ni la fière audace du vainqueur, ni le courroux humilié du vaincu ; le sentiment qu'ils éprouvaient était nouveau pour eux-mêmes. Arthur avait acquis de l'importance à leurs yeux ; il leur paraissait d'un ordre plus élevé que les autres créatures ; ils aimaient mieux lui accorder quelques attributions divines que de lui supposer, comme homme, aucune supériorité sur eux.

Dès ce moment Arthur devint un objet de vénération, mais aussi pour quelques-uns un objet de défiance et de haine.

Délivré de l'anxiété mortelle où l'avait jeté la venue de Robert, il rendait grâces à Dieu dans le secret de son âme ; mais son esprit, jusqu'alors tout entier envahi par une seule pensée, revenait au sentiment de sa propre situation. Arthur, la veille encore si fort contre les séductions de l'amitié, s'abandonnait aujourd'hui aux regrets et à la faiblesse.

« C'en est fait ! dit-il en découvrant au loin les rochers voisins du lac ; voilà désormais ma patrie, mon univers. Plus de France, de gloire ; plus rien qu'un exil éternel et une vie de sauvage ! » Et il se perdit dans un abîme de réflexions désolantes.

Pendant ce temps la nuit s'était faite ob-

scure et bien froide. La neige tombait à gros flocons ; mais Arthur ne la sentait pas glacer ses membres, frapper son visage ; le givre hérissait ses cheveux sans rafraîchir son front brûlant.

Les guerriers iroquois rejoignirent bientôt la tribu qui veillait dans l'attente et préparait une garde nombreuse au captif s'il était rendu à leurs désirs. Leur espoir fut trompé. Le récit du jongleur, enrichi de toutes les réflexions que lui suggérèrent ses terreurs superstitieuses, répandit la conviction en éveillant dans les cœurs un mystérieux effroi. On se dispersa, et chacun alla chercher le repos sur sa natte. Le seul Arthur n'en goûta pas les douceurs ; l'insomnie, le délire et la fièvre veillèrent à son chevet pendant toute cette nuit. La rigueur inaccoutumée d'un hiver de ces climats, une nuit passée dans la forêt, une autre dans les terreurs de la mort, la dernière dans les angoisses de l'inquiétude, un changement si grand, des mœurs si nouvelles, enfin l'abattement d'une douleur sombre et la pensée d'un éternel exil, c'en fut assez pour allumer dans ses veines un feu dévorant et rapide. Pressé par une soif ardente, il sortit de la cabane, errant dans la nuit au souffle d'un âpre vent du nord ; puis il tomba épuisé sur la neige épaisse.

C'est là qu'après un évanouissement de plusieurs heures il se réveilla aux clartés du jour, et se vit entouré d'une foule inquiète où s'agitaient surtout les deux femmes et le jongleur. Les forces d'Arthur l'avaient complètement abandonné ; toute sensation était en lui confuse. Il fut transporté dans la hutte où les soins ne lui manquèrent plus. Atabou, grand médecin aussi bien que prêtre, ne le quitta presque pas. Il voulait se faire honneur de cette cure, bien qu'il fût parfois quelque peu embarrassé de son rôle. Le mal du patient mettait en défaut son expérience. En outre, le sentiment de respect qu'inspirait généralement Arthur lui imposait à lui-même et l'empêchait d'avoir recours aux artifices

d'une grossière magie, auxiliaires accoutumés de sa profonde science. Il mit donc en usage les simples secrets qu'il avait surpris à la nature, et, puissamment secondé par la jeunesse et la vigueur du malade, il eut la gloire de le sauver, et ne manqua pas d'exalter la malignité du charme opiniâtre qu'il avait eu à combattre.

Quoi qu'il en soit, le blanc dut la santé, moins peut-être aux exorcismes et aux graves appareils du jongleur qu'aux ten-

dres soins dont l'entouraient Ouhama et sa jeune fille. Cette dernière surtout, jusqu'ici enfant, naïve et folâtre, semblait avoir acquis soudain cette maturité d'âme, ce zèle dévoué et cette prescience exquise que le sexe faible trouve comme inné en soi dans les occasions importantes de la vie, et qui font que l'humanité en péril est presque toujours confiée aux mains d'une femme.

L'ÉVEIL DES CLOCHES

DU VIEUX PARIS (1470).

Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne,
Les scènes de la vie, ou leurs jeux inconstants!
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps!

ÉMILE DESCHAMPS.

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte¹, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière; et assistez à l'éveil du carillon². Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois³. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer⁴. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue⁵, voyez s'élever, au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit⁶, comme une fumée d'harmonie⁷. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis, peu à peu, en grossissant elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent

l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert⁸. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au-delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations⁹. Cependant cette mer d'harmonie¹⁰ n'est point un chaos, si grosse et si profonde qu'elle soit¹¹, elle n'a point perdu sa transparence¹²; vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes, qui s'échappe des sonneries¹³; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crecelle¹⁴ et du bourdon¹⁵; vous y voyez sauteler¹⁶ les octaves d'un clocher à l'autre, vous les regardez s'élançant ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois¹⁷; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse des sept cloches de Saint-Eustache¹⁸; vous

voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zig-zags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; ici la voix sinistre et bourruée de la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes¹⁹, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées de beffroi de Notre-Dame²⁰, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau²¹. Par intervalles, vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave-Maria²², qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles²³. Audessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris, le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti²⁴ des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes²⁵, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgue²⁶; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte²⁷, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré²⁸, de plus éblouissant²⁹ que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique³⁰; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierres³¹, hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le

bruit d'une tempête. (Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*.)

NOTES.

1. — A Pâques, cela se peut; mais à la Pentecôte le soleil est depuis deux heures sur l'horizon quand les cloches se font entendre.

2. — *L'éveil des carillons pour l'éveil des cloches* est une métonymie : l'effet pour la cause. Cependant *carillon* se dit aussi des cloches mêmes disposées de manière à former des sons en accords; tel était le carillon de la Samaritaine.

3. — Belle expression; elle donne la vie et le sentiment à ces églises qui chantent d'allégresse.

4. — Comparaison gracieuse et originale.

5. — Il y a en effet une grande conformité entre ces deux sens : l'aveugle *Saunderson* se représentait la couleur écarlate par le son de la trompette. Les mots qui s'appliquent aux phénomènes de l'un s'appliquent aussi aux phénomènes de l'autre : la lumière est *éclatante* comme le son; on dit les *ondes sonores* comme on dit les *ondes lumineuses*, etc., etc.

6. — Alliance de mots très pittoresque.

7. — Autre alliance de mots fondée, comme la précédente, sur la conformité des organes de l'ouïe et de la vue.

8. — Il n'est rien de plus exact que cette fusion graduelle qui fait de tous ces bruits isolés un bruit unique.

9. — L'addition de l'épithète *mourantes* à *oscillations* eût encore mieux exprimé le bruit décroissant des cloches, à mesure qu'il s'étend au-delà de l'horizon.

10, 11, 12, 13. — Métaphores hardies, justes, et en parfait accord.

14. — *Crécelle*, moulinet de bois avec lequel on faisait du bruit pour appeler les fidèles à l'église, le jeudi et le vendredi saints, jours où l'on ne sonne point les cloches. *Boileau* a dit dans le *Lutrin* :

Prenons du jeudi saint la bruyante crécelle.

15. — *Bourdon*, grosse cloche; le *bourdon* de Notre-Dame de Paris pèse 32 milliers, et le battant 976 livres.

16. — *Sauteler*, vieux mot inusité qui signifiait *aller en sautant tant soit peu*. Amyot a dit, dans sa traduction de Daphnis et Chloé : on voyait les agneaux *sauteler*. On dit aujourd'hui *sautiller*.

17. — Voilà des images frappantes de justesse.

18. — *Une gamme qui descend et remonte des cloches* est sans doute une expression technique signifiant *qui les parcourt* en tons ascendants et descendants.

19. — *Tril* ou *trill*, de l'italien *trillo*, espèce de cadence. Au propre, il signifie *battement de gosier*. L'Académie ne lui donne que le genre masculin.

20. — *Coupetée*, mot qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. Il signifie sans doute *suite de coups, coups répétés d'une manière continue*.

21. — Comparaison originale et hardie.

22. — *Strette*, terme de musique emprunté à la langue italienne ; il vient

d'un mot qui signifie *saccade, secousse*.

23. — Pièce de feu d'artifice.

24. — *Tutt*, terme de musique emprunté à la langue italienne et qui répond à notre mot *ensemble* ou *final*.

25. — En 1470, la population de Paris était loin de s'élever à 500,000 habitants ; en 1467, elle n'était que de 150,000 habitants, et en 1590 de 250,000.

26, 27. — Comparaisons pittoresques et justes.

28, 29, 30, 31. — Alliances de mots que justifie tout ce qui précède.

Observation générale. Le style de ce morceau est une admirable peinture pour les yeux, une admirable harmonie pour l'oreille ; il est resplendissant et sonore. N'entendez-vous pas ce concert des cloches ? ne voyez-vous pas pleuvoir de tous côtés une grêle de notes lumineuses et retentissantes ? C'est à la fois de la peinture, de la musique. Cette merveilleuse description vous laisse ébloui et charmé.

(Extrait de la Mosaique de M. Boniface.)

LE FOSSÉ DE LA POULE.

TRADITION POPULAIRE.

Non loin du château de Windek, dans le grand-duché de Baden, est une ferme appelée le Fossé de la Poule (*der Hennegraben*). Au milieu des plus riants vignobles et de bois touffus de hauts châtaigniers, on remarque encore les vestiges d'un fossé qui entourait les fortifications du château. Jadis, lorsque le doyen de la cathédrale de Strasbourg fut conduit en captivité à Windek, on voyait au pied de la montagne, dans un lieu nommé Wolfhag, une chaumière où habitait une femme fort âgée, et connue dans tous les environs sous le nom de Petite Femme de la forêt. Elle connaissait

mille choses cachées, particulièrement les vertus secrètes des plantes et des racines ; et les bêtes féroces des bois, loin de lui faire du mal, semblaient plutôt obéir à sa voix. Toute sa richesse consistait en quelques poules blanches d'une grosseur extraordinaire, qui allaient chercher leur nourriture dans la forêt.

Un jour que cette vieille femme était assise dans sa cabane, elle vit venir à elle deux jeunes garçons d'une rare beauté. Ils étaient fatigués et tristes, et demandèrent le chemin du château. Elle les accueillit fort amicalement et leur donna du pain et des

fruits pour se rafraîchir. Le plus jeune, c'était un enfant de treize ans, mangea de bon appétit; mais l'aîné, qui pouvait avoir de seize à dix-huit ans, était tout abattu; il gardait dans ses mains les pommes qui lui avaient été données, et ses yeux étaient noyés de larmes. Afin de cacher ses pleurs, il alla à la fontaine voisine, et se lava le visage avec l'eau fraîche et limpide d'une roche.

Comme la rose rafraîchie par la rosée, ses joues brillèrent alors du vif incarnat de la jeunesse. La femme de la forêt le regarda avec plaisir, et lui dit : « Certes, tu n'es pas un garçon, tu es une fille. Mais ayez confiance en moi, mes enfants; dites-moi où sont vos parents et ce que vous allez demander au château de Windek. » Les deux enfants se prirent à pleurer, et l'aîné répondit : « Oui, je suis une fille; je m'appelle Imma d'Erstein, et voici mon frère. Notre oncle, le doyen de Strasbourg, nous a jusqu'à présent tenu lieu de père. Maintenant il est la-haut retenu prisonnier, et nous allons supplier le seigneur du château de lui accorder la liberté.

— Mais apportez-vous sa rançon? leur demanda la femme de la forêt.

— Hélas! répondit la jeune fille, en tirant de son sein une croix de diamants, hélas! je n'ai que cela; mais nous priérons le seigneur de Windek de nous retenir en otage, jusqu'à ce que notre oncle se soit racheté.

— Eh bien! c'est moi qui rachèterai le doyen, » reprit la vieille femme. Et sa main caressait les boucles qui ornaient le visage de la jeune fille. « Écoutez-moi, mes enfants: les Strasbourgeois vont bientôt approcher et assiéger le château. Cette nuit encore, j'ai épié deux éclaireurs qui s'étaient cachés ici, dans l'épaisseur des bois; ils ont bien observé la situation du château; ils ont surtout remarqué le côté faible des fortifications, là, vers la forêt de sapins, où vous voyez cette croix funéraire en pierre. Montez chez le seigneur Reinhard,

c'est le jeune chevalier de Windek; dites-lui qu'il doit se hâter d'y creuser un profond fossé, qu'il doit le faire encore aujourd'hui, car je crains que les ennemis n'arrivent déjà cette nuit.

— Mais le chevalier accordera-t-il la liberté à notre oncle? dirent les deux enfants.

— Je vais vous donner sa rançon, » répondit la vieille femme. Alors elle claqua des mains, et aussitôt ses poules blanches se hâtèrent de voler vers elle de tous côtés. Elle en prit une et la donna à Imma en lui disant : « Porte cette poule au chevalier de Reinhard, pour qu'il accorde la liberté au doyen d'Ochsenstein. »

Les enfants la regardèrent tout stupéfaits.

« Faites ce que je vous dis, poursuivit cette femme. Aussitôt que le soleil sera couché, le chevalier placera cette poule au pied de la croix où les ennemis veulent faire une attaque. Il n'a pas assez de bras dans son château pour faire un fossé assez large et assez profond. Mais ma bonne poule suffira à tout. » A ces mots, elle caressa la poule, et chanta d'une voix faible et qu'on avait peine à entendre :

Écoute ce que je vais dire :
 A l'heure où le jour se retire,
 A l'heure où les hiboux hûront,
 Creuse un fossé large et profond.
 Il te faudra gratter la terre
 Jusqu'à l'asile du trépas,
 Jusqu'à cette lame guerrière
 Que la rouille ne ronge pas.
 Va, qu'avant l'heure de minuit
 Tout ton ouvrage soit fini.

Imma prit cette poule en tremblant; mais la vieille femme lui parlait avec tant de bonté, d'un ton si amical, qu'elle se rassura bientôt. Son frère ne montra pas la moindre crainte; il se réjouissait même du spectacle merveilleux que lui allait donner cette poule. Ils étaient parvenus presque au milieu de la montagne, sur laquelle

était bâti le château, lorsqu'ils rencontrèrent un jeune chevalier. Il avait une figure distinguée : l'air sérieux qui régnait sur tout son visage intimida d'abord la jeune fille ; mais la douceur de sa voix dissipa bientôt toutes ses craintes.

Il leur demanda qui ils étaient, et ce qu'ils venaient chercher dans son château. « Noble chevalier, lui répondit Imma, notre oncle, le doyen de Strasbourg, est en captivité chez vous. Hélas ! c'est notre père, car nous n'avons plus de parents. Nous venons vous supplier de lui accorder la liberté et de nous retenir en otage. »

Le chevalier ne put cacher son émotion ; il considéra les deux enfants l'un après l'autre, et ses regards se fixèrent involontairement sur la poule blanche que portait Imma. Imma rougit, et raconta dans un discours souvent interrompu les motifs pour lesquels on lui avait confié cet oiseau.

Le châtelain l'écoutait attentivement ; ses yeux étaient toujours fixés sur elle, et elle se trouvait dans un trouble visible ; ses paroles n'avaient aucune suite ; son frère le remarqua, et voulut venir à son secours.

« Imma, ce n'est pas là ce qu'a dit cette femme. »

Imma rougit à ces mots, comme si une flamme s'était élancée à son visage. « Noble demoiselle, lui dit le chevalier, c'est la main de Dieu qui vous a conduite en ces lieux. Restez ici sous la protection de mon bras ; vous pourrez retourner chez vous quand vous le désirerez. Maintenant, suivez-moi ; venez procurer à votre oncle une agréable surprise. »

Pendant qu'Imma et son frère étaient auprès du doyen, le chevalier poursuivait les préparatifs nécessaires pour la défense du château. Il connaissait bien la partie

faible des fortifications du côté de la forêt de sapins, et y faisait travailler à un fossé depuis quelques jours. Mais le temps était trop court, et c'était fort à propos qu'il venait de recevoir les avis et les secours de la femme de la forêt. D'ailleurs en se rappelant toutes les circonstances, il dut être rempli de la plus grande confiance. Aussitôt que la première étoile commença à briller au firmament, il porta la poule au pied de la croix funéraire où son grand-père était mort dans un combat singulier, et où il avait été enterré.

Au coup de minuit, s'étant rendu de nouveau dans ce lieu, il y trouva à son grand étonnement un large et profond fossé bordé d'un parapet, et à la clarté des étoiles, il vit briller l'épée de son grand-père que l'on avait mise avec lui dans la tombe. La poule avait disparu. Vers la pointe du jour les Strasbourgeois avancèrent déjà sur trois colonnes ; ils étaient disposés à donner un assaut, mais le Fossé de la Poule déconcerta tous leurs projets et ils furent repoussés avec une perte considérable.

Cependant Imma avait produit une vive impression dans le cœur du chevalier de Windek, et elle-même n'était pas restée indifférente aux charmes du châtelain ; mais le doyen prisonnier ne voulut pas entendre parler d'une union entre ces deux jeunes amants.

Néanmoins, lorsque la guerre fut terminée, Imma devint l'épouse du chevalier de Windek, et ce fut le doyen lui-même qui les unit dans la cathédrale de Strasbourg.

Le fossé a conservé le nom de Fossé de la Poule, mais la tradition semble se perdre de jour en jour.

A. SCHREIBER.

COURS DE LA SORBONNE.

ÉLOQUENCE AU XVI^E SIÈCLE,

PAR M. GERUSEZ,

Suppléant de M. Villemain.

POUR LES COURS SUPÉRIEURS.

Le seizième siècle nous apparaît comme une époque de trouble et de confusion ; mais c'est un chaos d'où devait sortir la civilisation moderne. La crise qui éclata alors était préparée de longue main. Deux grands faits historiques dominent cette époque : la renaissance des lettres et la réforme religieuse. Le lien qui les unit est facile à reconnaître ; quoique l'un n'ait pas engendré l'autre, il est clair qu'il lui a prêté une force nouvelle et préparé son triomphe.

La renaissance littéraire, c'est-à-dire l'exhumation des trésors intellectuels de l'antiquité, en faisant briller au milieu de la société formée par le catholicisme et la féodalité, les langues, la politique, la philosophie, les croyances religieuses de Rome et d'Athènes, devait porter un coup terrible à une organisation déjà épuisée par sa durée et par ses propres vices.

Au reste l'invasion des lettres anciennes ne fit pas naître l'idée de la réforme ; cette idée n'était pas nouvelle, plusieurs fois elle avait fait explosion : le douzième siècle avait eu ses réformateurs, réprimés d'abord par l'autorité des conciles et plus tard par la force des armes. Plus forte au quatorzième et au quinzième siècles, elle avait eu pour apôtres Wicléf, en Angleterre ; Jean Hus et Jérôme de Prague, en Allemagne. Animée par le ressentiment d'un supplice odieux, elle avait failli triompher par la puissance d'un chef incomparable, de Zisca

vainqueur des troupes impériales dans huit grandes batailles. La renaissance ne fit donc point naître la réforme, elle la releva et la fit triompher.

Plusieurs causes indépendantes du progrès des esprits avaient ébranlé l'édifice catholique ; la papauté avait elle-même travaillé à sa ruine : les désordres d'Alexandre VI, l'esprit guerrier de Jules II, la mollesse païenne, l'épicurisme de Léon X avaient successivement affaibli le respect des peuples pour la tiare.

Le pays où l'imprimerie, ce puissant auxiliaire de la science, avait été découverte et où la science avait été le mieux cultivée, devait donner le signal de la réforme. Il partit de l'Allemagne à la voix de Luther. Ce grand nom est étranger à mon sujet ; mais comme sa réforme en France est fille de la réforme en Allemagne, je ne saurais le passer sous silence. Luther a fait plus qu'il n'a voulu : l'ébranlement qu'il a causé lui inspira un effroi qui fit le tourment de sa vieillesse ; mais que l'homme soit rabaisé, le mouvement qu'il a produit ne perd pas de son importance et de sa grandeur. Il importe peu que Luther ait prétendu asservir la volonté humaine ; il suffit qu'il ait affranchi l'intelligence. L'Église reconnaissait le libre arbitre et refusait le libre examen : Luther accorda ce que refusait l'Église, et non ce qu'elle accordait. Je vois là un enchaînement lo-

gique et non une contradiction ; en brisant la chaîne qui attachait l'humanité au trône pontifical, Luther ne voulut pas la laisser tomber à terre, il la releva et la porta plus haut. La souveraineté qu'il enlevait au pape, il dut la rendre à Dieu ; ce système a sa grandeur, l'homme ne saurait être abandonné à lui-même : si vous lui ôtez le point d'arrêt qu'il trouvait sur la terre, il faut en retour que le ciel lui donne un appui.

Le contre-coup de ces doctrines et de ces graves événements vint frapper la France au moment où la royauté resplendissait d'une grâce chevaleresque dans la personne de François I^{er}, et jouissait dans sa plénitude d'une autorité sans contrôle. François I^{er}, qui ne comprit pas d'abord la portée politique de la Réforme, ne s'en alarma point et laissa germer le protestantisme au sein même de sa cour. Marguerite sa sœur le favorisa ouvertement, et son valet de chambre, Clément Marot, traduisit les Psaumes à l'usage des Réformés. Si plus tard il se fit persécuteur, ce fut par politique et par faiblesse. L'âme de ce roi n'avait qu'une fausse grandeur ; aucun sentiment élevé n'y avait poussé de profondes racines. Sa religion, pas plus que sa chevalerie, n'avait de réalité ; ce n'est guère qu'un héros de théâtre, jaloux de paraître et non d'être : sa bravoure, que ne soutenaient ni la force de la raison, ni sa grandeur d'âme, se manifesta par des témérités et des fanfaronnades ; sa galanterie, délicate à l'excès dans ses madrigaux et dans les discussions des cours d'amour, se souilla dans la pratique par de honteuses débauches ; sa loyauté est démentie par la ruse et par bien des parjures. Protecteur des lettres, il brisa un jour toutes les presses de son royaume, et ne les rétablit qu'en les enrayant par la censure. Ainsi les faits se réunissent comme à plaisir pour donner un démenti à ses paroles et faire tomber pièce à pièce toute son armure héroïque. Un roi sans croyances n'était pas en mesure d'arrêter la Réforme, de l'é-

touffer dans son berceau. Aussi pendant qu'à l'intérieur, pour reconnaître les services de la papauté qui lui avait subordonné le clergé par le Concordat, et pour satisfaire aux passions populaires, il donnait en spectacle à sa cour les flammes d'un bûcher dévorant les hérétiques, sa politique au dehors favorisait les protestants d'Allemagne, et donnait à l'Europe chrétienne le scandale de l'alliance de la croix et du croissant. La Réforme devait donc suivre son cours, puisque la persécution de l'intérieur était tout juste assez vive pour ranimer l'ardeur de ses prosélytes et qu'elle puisait de nouvelles forces dans la politique extérieure qui rattachait la France au protestantisme et à l'islamisme. L'imprévoyance de François I^{er}, les contradictions de sa conduite préparaient donc la lutte où ses successeurs devaient succomber, et qui allait amener la ruine de sa maison au profit d'une branche collatérale, entachée d'hérésie.

La prédication du prêtre de Noyon, de Jean Cauvin, si grand dans l'histoire sous le nom de Calvin, transforma tout à coup une secte religieuse en parti politique, qui se fortifia promptement et put transporter la discussion sur les champs de bataille. Les disciples de Luther en France ne pouvaient donner à leurs frères que l'exemple du courage en mourant sur les bûchers ; ceux de Calvin se mirent en mesure de défendre leur foi nouvelle à la pointe de l'épée.

La puissance du parti calviniste fit la grandeur de la maison de Lorraine ; la royauté fut dupe de ses premiers ménagements. Les grands seigneurs formèrent contre elle deux camps opposés, dont l'un voulait la détruire et l'autre la supplanter. Les Condé et les Châtillon tendaient à former par le mélange de l'esprit féodal et de l'esprit nouveau une sorte de fédération républicaine, qui menaçait l'unité et la nationalité française ; les Guises, les nouveaux maîtres du palais des Valois, puisaient leur

force dans la puissance royale, dans l'organisation des libertés communales et le sentiment de l'unité nationale; mais ils voulaient faire tourner ces forces au profit de leur propre grandeur, et s'attribuer le domaine dont ils protégeaient l'intégrité. La royauté se trouva donc placée entre deux périls. Nous verrons plus tard comme elle essaya de s'en tirer.

Le premier danger qu'elle courut lui vint des calvinistes. Le but de la conjuration d'Amboise était de lui faire la loi et de la soumettre aux réformateurs. Les Guises firent bonne garde autour du trône. Les conjurés arrivèrent de toutes parts pour se faire égorger, et leurs cadavres, suspendus aux créneaux des murailles, firent naître l'effroi et de longs ressentiments. Ce fut là que le jeune d'Aubigné puisa cette haine qu'il exhala plus tard dans des vers pleins d'énergie qu'on n'a pas oubliés, et dont la rude écorce ne voile pas toutes les beautés.

Ce coup de violence ne termina rien; il accrût l'ascendant de la maison de Lorraine sans détruire le parti calviniste. Après la potence on essaya de transiger, mais le temps des accommodements n'était pas venu. La transaction politique tentée par les notables de Fontainebleau comme par les états d'Orléans, et la transaction religieuse essayée au colloque de Poissy, échouèrent également. La guerre seule peut trancher de pareils nœuds, et ce n'est que de guerre lasse que l'on parvient à s'entendre. Certes, lorsque des hommes tels que L'Hôpital savent tenir leur âme pure et leur esprit droit contre la corruption et les sophismes du siècle, on ne peut se défendre de les admirer; mais on comprend du reste pourquoi leurs vertus et leur éloquence sont également stériles.

Dans les temps de fièvre sociale, la modération vertueuse et la modération corrompue sont également impuissantes; l'une, après de vains efforts, se retire à l'écart dans le silence et dans la douleur; l'autre,

mêlée aux événements dont elle est le jouet, ne sort de l'inaction que par de sourdes intrigues ou de criminelles violences. Ils furent d'un côté L'Hôpital, de l'autre Catherine de Médicis et ses fils.

Au reste, le spectacle des guerres civiles, surtout des guerres religieuses, n'est pas sans grandeur; leur ressort, c'est la croyance, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus noble dans l'humanité; c'est la conscience aux prises avec la conscience. La foi, surtout dans l'hérésie, donne aux âmes un merveilleux élan. L'hérésie a le double charme d'une croyance et d'une découverte; elle satisfait tout ensemble la foi et l'orgueil, et ce n'est pas merveille que ces deux mobiles redoublent l'énergie de l'âme. La foi traditionnelle aux prises avec la foi nouvelle se ravive aussi par le danger qui la menace. Ces guerres arrosent la terre d'un sang généreux, mais qui ne coule pas en vain. Dans la lutte ardente du glaive et de la parole, les âmes et les corps se trempent fortement et produisent l'héroïsme et le génie.

Le moment critique pour la morale, c'est celui de la transaction et des capitulations de conscience. Le spectacle de ces marchés honteux, qui constatent l'affaissement des âmes, est plus douloureux et plus funeste que celui de la guerre avec ses désordres et ses vengeances.

Jusqu'à présent nous avons vu croître les forces des calvinistes et grandir à côté du trône ces intrépides Lorrains, dont l'arbre généalogique remontait à Charlemagne, et qui protégeaient la royauté pour la supplanter. Nous avons vu ces deux forces menacer d'un double péril la royauté, qui ne savait ni ne pouvait se décider entre elles. En 1572, l'imminence du péril était encore du côté du calvinisme: c'est de ce côté que la royauté frappa les premiers coups, et en cela elle fut l'instrument des Guises. Le catholicisme pour se défendre avait rallié toute sa puissance; les intérêts municipaux, les corporations de métiers et

de religion s'étaient armés pour sa défense ; en outre, pour ressaisir plus sûrement la société qui lui échappait, il avait organisé l'inquisition, l'ordre des jésuites et les frères mendiants. Par l'inquisition, il atteignait les consciences ; par les jésuites, il s'emparait du foyer domestique ; par les frères mendiants, il se mettait en contact avec le peuple, et l'attirait par le mensonge de la pauvreté. L'action simultanée de ces moyens de terreur et de séduction avait donné aux passions catholiques une énergie extraordinaire ; elle fit explosion par un crime dont la souillure flétrit encore nos annales ; vous avez nommé la Saint-Barthélemy. De nos jours où l'on se croit en droit de tout réhabiliter, parce que le passé est mieux compris, on a prétendu atténuer l'horreur qu'inspire ce massacre en prouvant qu'il n'était pas le résultat d'un complot tramé de longue main, mais l'explosion des passions populaires. Cela est vrai : Catherine de Médicis et son faible fils ne furent pas les instigateurs des violences du peuple ; ils obéirent aux inspirations des Guises, organe de la volonté populaire ; ils consentirent par faiblesse, pensant détruire d'un seul coup leur plus terrible adversaire. Mais le crime commis par faiblesse n'en est que plus odieux, et l'initiative démocratique n'est pas une justification, car le peuple n'est pas infallible.

Cette abominable boucherie flétrit la royauté sans la tirer d'embarras. Elle devra désormais compter avec ses prétendus libérateurs. La Ligue va s'organiser sans elle et contre elle. Cette association puissante, qui embrasse tous les intérêts anciens, aura pour chefs naturels les Guises. Paris se soulèvera bientôt contre son roi et l'obligera de fuir. Le roi de la Ligue est plus puissant que le roi de France. Après la journée des Barricades, il aurait pu s'asseoir à sa place, il se contenta de l'avoir menacé. Ce qu'il pouvait prendre par un coup de main, il voulut l'obtenir d'une assemblée des États ; mais il venait se placer

sous le poignard d'un rival. La royauté, que les Guises avaient instruite au crime, se servit de leurs leçons contre eux-mêmes ; ils furent assassinés. Mais le poignard de Henri III ne réussit pas mieux que l'arquebuse de Charles IX : ces deux coups de violence n'amènèrent aucun dénouement ; le massacre et l'assassinat, destinés à repousser un double péril, laissèrent subsister l'un et l'autre. En vain la royauté avait-elle essayé de dominer la Ligue, en vain essaya-t-elle plus tard de rallier les protestants en s'unissant à leur chef ; tout cela fut perdu. Le coutelas d'un moine anéantit la race des Valois, race que le crime avait souillée, que la débauche avait épuisée, et qui périssait d'elle-même si le fanatisme n'en avait pas hâté la destruction.

J'aurais pu, pour donner plus de clarté à ces faits, adopter l'ingénieuse division introduite par un historien moderne ; cette division se résume en trois mots : action, réaction et transaction. La période d'action contient la naissance et les progrès de la Réforme ; la réaction embrasse la lutte des deux partis, lorsque le catholicisme rassemble toutes ses forces pour anéantir l'hérésie politique et religieuse du calvinisme ; la transaction amenée par l'épuisement des partis, embrasse les derniers efforts de la Ligue expirante et l'avènement de Henri IV ; c'est le dénouement de ce drame sanglant que je dois vous présenter.

L'extinction de race des Valois fut un bienfait pour la France. Par un autre coup de fortune, la direction de la Ligue échoit à un prince irrésolu, trop faible pour vouloir les moyens de la fin à laquelle il tendait. La pusillanimité de Mayenne servit le Béarnais mieux que sa bravoure ; il se chargea lui-même d'anéantir la Ligue en frappant les Seize, auxiliaires incommodes, mais nécessaires. Les états de 1593, assemblés pour enfanter un roi, préparèrent l'avènement d'Henri IV par leur indécision ; d'ailleurs la Ligue était découragée, com-

battue et décimée par son chef ; elle manquait d'appui. La misère, née de la guerre civile, la présence des étrangers qui désolaient Paris, la crainte d'une usurpation espagnole, tout concourait à ranimer le sentiment national étouffé dans la lutte des partis. Pour avoir une idée de l'effroyable misère du royaume, il suffit de lire un passage de la *Ménippée* qui exprime avec énergie la douleur des gens de bien et les regrets des désordres enfantés par la guerre civile.

« O Paris, qui n'es plus Paris, mais une
 « spélunque de bêtes farouches, une cita-
 « delle d'Espagnols, Wallons et Napolitains,
 « un asile et une retraite de voleurs, meur-
 « trieurs et assassinateurs, ne veux-tu ja-
 « mais te ressentir de ta dignité et te souve-
 « nir qui tu as été, au prix de ce que tu es ?
 « ne veux-tu jamais te guérir de cette fré-
 « nésie, qui pour un légitime et gracieux
 « roi t'a engendré cinquante roitelets et
 « cinquante tyrans ? Te voilà aux fers, te
 « voilà en l'inquisition d'Espagne, plus in-
 « tolérable mille fois et plus dure à suppor-
 « ter aux esprits nés libres et francs, comme
 « sont les Français, que les plus cruelles
 « morts dont les Espagnols se sçauroient
 « adviser. Tu n'as pu supporter une légère
 « augmentation de tailles et d'offices, et
 « quelques nouveaux édits qui ne t'importu-
 « naient nullement ; mais tu endures qu'on
 « pille tes maisons, qu'on te rançonne jus-
 « qu'au sang, qu'on emprisonne tes sé-
 « nateurs, qu'on chasse et bannisse les bons
 « citoyens et conseillers, qu'on pende,
 « qu'on massacre tes principaux magis-
 « trats. Tu le vois et tu l'endures ; tu ne
 « l'endures passeulement, mais tu l'approu-
 « ves, le loues et n'oserois et ne sçaurois
 « faire autrement ; tu n'as pu supporter
 « ton roi si débonnaire, si familier, si fa-
 « cile, qui s'était rendu comme concitoyen
 « et bourgeois de sa ville qu'il a enrichie,
 « qu'il a embellie de somptueux monu-
 « ments, accrue de forêts et superbes rem-
 « parts, ornée de privilèges et exemptions

« honorables. Que dis-je, pu supporter ?
 « c'est bien pis, tu l'as chassé de sa ville, de
 « sa maison, de son lit ! Quoi chassé ! tu l'as
 « poursuivi ! quoi poursuivi ! tu l'as assas-
 « siné, canonisé l'assassinateur et fait un
 « feu de joie de sa mort. Et tu vois main-
 « tenant combien cette mort t'a profité !...
 « Où sont nos festins, nos tables si friands ? »

Lorsque l'état des choses arrachait ces plaintes éloquentes à un noble cœur, il était clair que le dénouement approchait. Paris ne pouvait être plus longtemps un asile de voleurs et de meurtriers ; d'ailleurs Henri IV avait dit que cette bonne ville valait bien une messe, et son abjuration avait enlevé aux Ligueurs le principe de leur force.

Le Béarnais était bien l'homme d'une transaction ; indifférent entre toutes les sectes, il désarmait le catholicisme en l'embrassant, et le souvenir de son hérésie ralliait à lui les protestants. Mais ces gages donnés aux deux partis, en aplanissant les voies du trône, lui préparaient des obstacles lorsqu'il y serait monté. En tenant la balance égale, il ne devait satisfaire ni ceux qui l'avaient servi ni ceux qui l'avaient combattu. Il ne s'en inquiéta pas, résigné d'avance aux plaintes, aux amers reproches des uns, aux soupçons des autres. Il prit pour règle de conduite l'intérêt de sa puissance et la grandeur du pays. Comme homme privé, il fut ingrat : il oublia les services au moins autant que les injures. Comme roi, il fut irréprochable et fit courageusement son métier ; sa politique mit les factions hors de cause. Mais les passions religieuses survivent à la lutte dans les âmes ardentes et sombres ; en s'isolant elles fermentent et s'aigrissent ; à défaut d'un champ de bataille où elles puissent lutter ouvertement et loyalement, le désespoir les porte à de terribles extrémités. La haine se concentre alors, et, par une étrange illusion, elle pense triompher, si elle réussit à frapper une seule poitrine. C'est là tout le secret de ces tentatives homicides, que

la fortune de Henri IV déjoua si souvent, et qui réussirent enfin, sans rien produire qu'un deuil inutile et prématuré.

Tels sont, du moins à mes yeux, la marche des idées et l'enchaînement des faits, dans le siècle qui va faire l'objet de nos études : la naissance et les progrès de la Réforme, favorisés par l'indécision du pouvoir politique, et l'impulsion donnée aux intelligences par la renaissance des lettres ;

l'opiniâtre résistance du catholicisme, ralliant toutes ses forces dans cette lutte suprême ; enfin le triomphe de la raison par la conquête de la liberté de conscience, et la grandeur de la France, s'élevant par l'indépendance au premier rang des nations. C'est sur le terrain remué et sillonné par ces guerres et ces controverses que nous recueillerons les monuments laissés par l'éloquence religieuse et politique.

THOMAS BECKET.

La foule se précipite dans l'église de Cantorbéry, les moines et les serfs y accourent pour remercier le Seigneur du retour de leur saint archevêque. Tous sont joyeux, et les accents de leur reconnaissance font encore briller le front fatigué de Thomas. Ses peines, ses persécutions sont oubliées ; il ne sent plus que le bonheur d'être aimé de ceux pour lesquels il a tant souffert. Il veut les remercier, mais sa voix émue peut à peine se faire entendre, et ces paroles : « Je suis venu vers vous pour mourir au milieu de vous, » se confondent aux cris d'enthousiasme qui s'élèvent autour de lui : « Amour, amour à Thomas de Cantorbéry !... »

Mais le triomphe a cessé ; seul dans une chambre de l'immense palais, le voyez-vous appuyant son noble visage sur ses mains brûlantes ? Combien ses yeux, jadis animés par le feu du génie, sont ternes et éteints maintenant ! Combien ses beaux traits sont défigurés par des rides précoces ! Comme il est pâle et abattu ! Les paroles sinistres de Henry ont retenti dans son âme. « Martyr ! s'es-t-il écrié, cette félicité me serait-elle réservée ? Martyr pour la cause du pauvre et du faible contre le riche et le puissant, à laquelle j'ai consacré ma vie ! O mon Dieu, écoute ma prière ; mes biens m'ont été enlevés pour satisfaire à l'avarice des courti-

sans d'Henry, et je vois la misère du peuple sans pouvoir la soulager, et mon cœur se brise.. O mon Dieu, martyr à Thomas de Cantorbéry !... »

« Qu'ai-je dit ? Seigneur, pardonne ce souhait insensé. La vie me pèse, mais cette vie est-elle à moi ? O vous à qui elle appartient, ô vous Saxons, mes frères opprimés, pardonnez-moi ! Tu menaces, Henry, mais que m'importe ? mon courage est dans la justice de ma cause. Je puis mourir, mais elle ne mourra pas. Je suis jeune et puissant encore ; mes années et mon pouvoir, je les emploierai à déjouer l'ambition de l'usurpateur, à réaliser les projets que le ciel m'inspire en faveur de mes malheureux concitoyens. Oh ! oui, Seigneur, je l'implore à genoux : Longue vie à Thomas de Cantorbéry. »

Dans une salle richement décorée, quatre hommes d'armes s'agitaient impatiemment, écoutant les paroles qui s'élevaient parfois d'une pièce voisine. « Toujours cet archevêque audacieux, » s'écria enfin Guillaume de Tracy à l'un de ses compagnons, tandis que les deux autres, Regnault et Richard-le-Breton, causaient à voix basse. « Roger d'York n'arrive en France que pour supplier le roi d'agir sévèrement contre ce sujet rebelle ; Hugues, ne l'avez-vous

pas entendu? — Et le roi, interrompit Hugues de Morville, maudit sa funeste crédulité qui lui fit aimer et protéger ce Becket, le fils d'un valet Saxon. Oui, Guillaume, ce fut un grand jour lorsque ce courtisan somptueux renvoya au roi le seau de chancelier, et, devenu simple dans ses habits et frugal dans ses repas, parut insulter au luxe et à la prodigalité d'Henry. Oui, ce fut un grand jour lorsque le roi d'Angleterre jura une haine éternelle à Thomas de Cantorbéry.»

Le roi!! Les veines de son front sont gonflées de colère, et ses mains froissent un papier, l'excommunication de l'archevêque d'York. « Quoi! s'écrie-t-il, un misérable qui a mangé mon pain, un mendiant qui est venu à ma cour portant tout son bien derrière lui, insulte son roi, la famille royale et tout le royaume; et pas un de ces lâches chevaliers que je nourris à ma table n'ira me délivrer d'un traître qui me fait

injurer et vainement je réclamerai vengeance contre Thomas de Cantorbéry? » Et tandis que les protestations d'une cour toute dévouée calmaient et adoucissaient Henry, quatre hommes s'embarquaient pour l'Angleterre en répétant: « Vengeance contre Thomas de Cantorbéry! »

Ils approchent. Fuis, fuis, Thomas! car rien ne pourra te sauver de leur fureur. Mais lui, revêtu de ses habits pontificaux, calme et immobile, s'agenouille devant l'autel. « Que voulez-vous de moi? crie-t-il aux assassins. — Ta mort. — Me voici. Dites à Henry que je lui pardonne, mais que le ciel ne lui pardonne pas. » Et le sang du martyr rejaillit sur l'autel du Christ... Et quelque temps après un roi, accablé de douleur et de honte par la révolte de ses fils bien-aimés, pria, couvert d'un cilice, sur la tombe de saint Thomas de Cantorbéry!

M^{lle} SABINE G.

MER.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe. Ces eaux occupent toujours les plus basses, elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant, nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer,

nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre: nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général: on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où

les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent ; ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir ; au-delà j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonnier devient inutile, où il faut rester et périr. Enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles, et viennent comme des montagnes flottantes voyager et se fonder jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous of-

fre le vaste empire de la mer : des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue : les uns couverts d'écailles légères en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres chargés d'une épaisse coquille se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs ; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières ; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers ; et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.

SOUHAITS

POUR UN NOUVEAU-NÉ.

Te voici parmi les vivants,
 Nouvel être de qui les charmes,
 Les sons, les faibles mouvements,
 Font notre joie et nos alarmes.
 O toi ! fruit du plus tendre amour,
 Puisse-tu, comblant ta tendresse
 De celle dont tu tiens le jour,
 Être l'appui de sa vieillesse !

Puisse le prix de la santé
 T'être connu sans maladie ;
 Parviens exempt d'infirmité
 Au plus long terme de la vie !
 Que dans tes mœurs toujours égal,
 Ton esprit soit toujours lucide ;
 Que la raison soit ton fanal,
 L'éducation ton guide.

Puisse un regard plein de caudeur,
 La gaité, l'aimable franchise,
 Donner à ton extérieur
 Un attrait que rien ne déguise !
 Puisse-tu trouver des amis
 Inaltérables dans leur zèle,
 Par l'estime à toi réunis,
 Auxquels tu sois toujours fidèle

Puisse-tu par de légers soins,
 Par ton travail, par tes études,
 Sur l'objet des premiers besoins
 Être affranchi d'inquiétudes !
 Puisse la médiocrité
 Gager du bonheur de la vie,
 Dérober ta sérénité
 A la pitié comme à l'envie !

Puisse du brillant des honneurs
 Ton âme n'être point émue,
 Et la passion des grandeurs
 T'être pour jamais inconnue!
 Puissent tes modestes désirs,
 Toujours réglés par la sagesse,
 N'amener aucuns repentirs,
 N'exiger aucune bassesse !

Veuille le ciel te procurer
 La faveur d'aider tes semblables !
 Que tes mains puissent se livrer
 Aux douleurs d'être secourables !
 Puisse un noble instinct te porter
 Au vif amour de la patrie !

Que tes bras puissent ajouter
 A sa gloire, à son industrie !

Tout peuple a respecté les dieux ;
 Il poursuit de sa juste haine
 Quiconque ose afficher contre eux
 Une incrédulité hautaine.
 Que la publique opinion
 Par tes égards soit consacrée ;
 Que par toi la Religion
 En tous climats soit révérée.

CARNOT.

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES.

Ier SIÈCLE AVANT J.-C.

Il s'est enfin levé, ce siècle d'éternels souvenirs, ce siècle où deux époques distinctes viennent s'entrechoquer et combattre la liberté d'une ville et la liberté d'un monde ; ce siècle où les événements, pressés, multipliés, se hâtent de paraître et de disparaître comme pour faire place à cette grande lutte du ciel avec la terre qui se prépare à éclater. Déjà la corruption étend ses lourdes ailes sur la superbe Rome, l'étreint de ses chaînes, l'endort du léthargique sommeil de la confiance, et peu à peu l'entraîne vers l'abîme que la reine du monde s'est creusé dans son orgueil. Et tandis que la ville aux sept collines élève, avec plus de fierté que jamais, son front couronné des drapeaux conquis à l'univers, tandis qu'elle se montre pompeuse et altière, parée des dépouilles de Carthage, des chefs-d'œuvre de la Grèce, un esprit de rébellion, d'indépendance, commence à murmurer sourdement contre cette cité qui veut être seule libre, qui veut voir le monde enchaîné se courber devant elle et

ramper à ses pieds. Des pirates envahissent ses mers, et, dans leurs fragiles esquifs, osent se mesurer avec ses flottes redoutables ; les voix de quelques esclaves, de quelques obscurs gladiateurs, se font entendre, héroïques et menaçantes, au sein même de Rome, et réclament la liberté les armes à la main. Mithridate conçoit le projet de subjuguier la République à l'aide de ces hordes barbares qui, cinq siècles plus tard, doivent, dans un baptême de sang et de destruction, régénérer la ville éternelle et échanger sa gloire, ses richesses, sa force contre des ruines, des souvenirs, contre une puissance toute de paix et d'humilité.

Ainsi les faits semblent prophétiser sa prochaine décadence ; ainsi, pendant que les nations qu'elle a subjuguées tentent de se relever de l'oppression, de secouer le joug qu'elle leur impose, Rome va perdant les austères vertus qui l'entourèrent d'une glorieuse auréole aux jours des Scævola, des Fabius, des Cincinnatus, des Camille. Déjà flétrie par Jugurtha d'une accusation de

vénalité, elle ne craint point de séduire un fils : Pharnace découvre les plans de son père, et Mithridate est vaincu, et Lucullus reçoit les honneurs du triomphe ! Sertorius est invincible au milieu de ses braves Lusitaniens. Rome engage l'un des siens à la trahison, et il meurt assassiné par Perpenna, et le front de Pompée se couronne d'un laurier vainqueur. La République est fière des nombreux héros qu'elle enfante pendant la durée de ce siècle; elle s'enorgueillit de leur savante politique, de leur courageuse valeur, de leurs talents militaires, de leur éloquence entraînant. Mais ne tournent-ils point contre elle ces précieux avantages; agissent-ils pour leur patrie avec ce chaleureux amour, cet enthousiaste dévouement d'Horatius Coclès, de Decius, de Regulus, ou bien servent-ils seulement leur ambition ? Ne dirait-on pas que l'Empire romain s'est transformé en une vaste arène où les combattants ne sont autres que ses citoyens contre ses citoyens, où la victime désignée à leurs coups est Rome elle-même, où le prix du vainqueur est la perte de sa liberté et de sa gloire ? Ne semble-t-il point qu'on voit se succéder tour à tour Marius et Sylla, trainant après eux leurs sanglantes proscriptions, leur haineuse rivalité ; l'orateur Cicéron, foudroyant de sa parole éloquente le traître Catilina ; l'orgueilleux Pompée, l'avare Crassus, l'habile César, unissant leurs pouvoirs pour comprimer plus de puissance; puis rompant subitement, et Pharsale devenant le théâtre de la ruine de Pompée, de la fortune de César ? Ne semble-t-il point qu'on entende sortir de cette multitude romaine, attentive à cette joute si périlleuse pour elle, un cri de vengeance et de liberté, et que Cassius et Brutus, courant à César, ne lui fassent perdre la puissance avec la vie ? Ne semble-t-il point que, devenue

tout à coup inconstante, cette même multitude, se prenant à regretter César, favorise trois nouveaux concurrents, Antoine, Lépide et Octave ? Alors on se transporte par la pensée à Philippes où périssent les derniers Romains, à Actium où la république reçoit le coup mortel, au-dessus de Rome dont la tête s'incline devant un seul maître, que désertent les ombres de ses vieux héros, et l'on croit voir la liberté chanceler et s'éteindre sur les marches du Capitole, comme le diadème impérial est posé sur le front d'Octave, comme le peuple romain salue Auguste César du titre d'empereur. C'en est donc fait ! la liberté est-elle à jamais bannie de la terre ; le monde doit-il fléchir sous la volonté d'un seul homme ? Non ! tandis que le trône d'Auguste brille et resplendit d'un éclat égal à celui de Périclès ; tandis que Virgile fait vibrer sa lyre harmonieuse sur les bords du Tibre, que Propertius, Tibulle jettent leurs suaves inspirations à travers les bocages enchantés de Tivoli, que leur poésie mélodieuse et cadencée se marie aux murmures du Cascade, que la Grèce, que Rome, unissant leurs grands hommes, célèbrent sur tous les tons l'empereur romain ; là-bas, à l'horizon de la Judée, sous cette étoile nouvelle, commence un autre règne. Déjà, dans son attente, les Catacombes ont tressailli sous Rome, les faux dieux ont frémi sur leurs autels, l'ange a marqué du doigt les douze pêcheurs qui bientôt s'en vont aller par le monde prêcher ces mots régénérateurs et inconnus : *Égalité, Charité !* Et les prophéties sont accomplies ; car la liberté, qui s'était éteinte sur les degrés du Capitole, se dresse de nouveau, radieuse d'un éclat plus sublime et plus pur, au-dessus de la pauvre étable de Bethléem, où le Christ vient de naître pour le salut de tous.

M^{lle} MICHEL.

ÉPITRE

A M. LE BARON DE PRONY,

PAR MADAME L. DE C. , SA NIÈCE.

Oh! que de fois mon cœur, appelant l'harmonie,
 Voulut chanter l'appui le plus cher de ma vie!
 Mais trop craintive, hélas! en ma témérité
 Je n'osais espérer un regard de bonté!
 Pourrais je m'élever jusqu'à l'esprit sublime
 Qui de tous les savoirs a découvert la cime?
 Je ne puis le tenter!... Arrêtez-vous mes vers!...
 Ce que vous pourriez dire est su de l'univers.
 Mais vous pouvez parler du foyer domestique;
 C'est là que, parmi nous, mon bon oncle pratique
 Et les vertus du cœur, et les jeux de l'esprit.
 Après le mot touchant vient celui dont on rit.
 Il se plaît à parler des jeux de son enfance.
 Car de Prony toujours il garda souvenance,
 Et souvent de sa mère un pieux souvenir
 Rend sa voix plus émue et vient nous attendrir.
 J'arrivais près de lui, pauvre enfant en bas âge;
 Près de lui je trouvais le port pendant l'orage.
 Je fis mes premiers pas au milieu des jardins
 Embellis et plantés par de bien chères mains!...
 Oh! pourrais-je oublier les rivages d'Asnières?
 C'est là que je trouvais la plus tendre des mères;
 Sa main semait partout des bienfaits et des fleurs..
 Taisons-nous.. dans tes yeux je vois naître des pleurs!
 Je grandis à ton ombre et par la bienfaisance
 Tu fis développer ma faible intelligence.
 Je connus l'harmonie et tu sais que parfois
 A mes chants tu daignas mêler ta noble voix!

Oh! quels doux souvenirs! qu'ils enchantent mon âme!
 Non! tu n'as jamais su de quelle sainte flamme
 Mon pauvre cœur d'enfant pour toi fut agité!...
 Je fus toujours craintive; et pourtant ta bonté
 Encourage les cœurs; car ma fille chérie
 Sait mieux que moi répondre à ta parole amie,
 Et lorsque tu veux bien d'un regard caressant
 Encourager l'essor de son jeune talent:
 La douleur du veuvage en devient moins amère,
 En toi je vois pour elle un bon et tendre père.
 Ah! puisse-t-elle un jour, en marchant à l'autel,
 S'appuyer comme moi sur ton bras paternel!
 Mon cœur l'espère aussi pour ma nièce chérie;
 Ce bonheur bénira leur innocente vie!
 Nouvel Anacréon, la jeunesse te plaît;
 Pour elle aussi combien ton langage a d'attrait!
 Et lorsque sous tes doigts la harpe harmonieuse
 Vibrant avec amour rend notre âme rêveuse,
 On dirait d'Ossian les accords enchantés
 Et le si noble front aux cheveux argentés!
 Ah! mon cœur le prédit, tu verras un grand âge!
 Aimant, aimé toujours, et charmant le voyage
 Par les arts, le génie et le doux souvenir
 D'un passé sans remords; l'immortel avenir,
 Instruit par tes travaux, prépare une couronne
 Que déjà la patrie avec amour te donne;
 Et si de la patrie elle a paré ton nom,
 C'est de ton auréole un bien faible rayon!...

LA KABBALE.

Le mot *kabbale* est tiré d'un mot hébreu qui signifie tradition, une acception purement religieuse. C'était une espèce de théologie secrète enseignant à découvrir le sens mystérieux des livres sacrés; mais, dans le moyen-âge, et même à une époque plus reculée, on en fit plus spécialement l'art de commercer avec les esprits qui animent le monde invisible, et celui de se rendre semblable à eux par la contemplation.

On divisait autrefois la kabbale en deux sections : la première est désignée sous le nom de *beressith*; c'est la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde; l'autre, appelée *mascara*, est la connaissance des choses surnaturelles.

Il y a une espèce de kabbale, d'un ordre infiniment moins élevé, qui consiste dans la combinaison de certains mots mystérieux que l'on porte sur soi, et qui ont, entre autres vertus, celle de chasser les démons ou de rendre invulnérables. C'est sans doute dans cette série qu'il faut ranger le fameux mot *abracadabra*. Parmi les formules kab-

balistiques de ce genre, on révère surtout le mot *agla*. Ce mot puissant, prononcé en se tournant vers l'Orient, fait retrouver les choses perdues, découvre ce qui se passe aux pays lointains, et opère encore mille autres merveilles; mais les savants qui ont sondé toutes les profondeurs de la kabbale n'ajoutent point foi à ces espèces de formules talismaniques, qui nous sont peut-être parvenues sous une forme altérée, et dont l'origine religieuse est entourée de mystères.

Questions.

1. Que signifie kabbale? Dans quelle langue?
2. Qu'est-ce que la kabbale?
3. Quelles sont les deux espèces de kabbale?
4. En quoi consiste la kabbale d'un ordre inférieur?
5. Qu'opère le mot kabbalistique *agla*?
6. Que pensent les savants de la kabbale?

ERRATA.

Dernière ligne de l'article intitulé: *Le dernier des grands vassaux*, au lieu de: *Il mit les rois hors de pays*, lisez: *hors de page*.

LE DUEL.

La gloire du Seigneur et le bien de l'humanité, voilà les objets de tous les soins d'un prêtre, la règle immuable de sa conduite. De là vient que tout éveille sa sollicitude. Il ne voit, il n'entend rien avec cette funeste indifférence qui familiarise l'esprit avec les misères et les égarements des hommes. Soit qu'il s'agisse de soulager le malheur ou d'enchaîner le crime, il l'entreprend sans hésiter. Ni la crainte, ni les préjugés ne l'arrêtent; il se confie à la sainteté de son ministère et à la puissance de sa foi. Je viens de l'éprouver, cher Eusèbe! Le Seigneur a déjà daigné m'appeler à des travaux difficiles; il m'a fortifié dans l'accomplissement d'une de ces œuvres qui sembleraient exiger toute l'expérience et toute l'autorité d'un vieillard.

Le hasard, ou plutôt cette Providence qui nous cache souvent ses moyens, et déchire, quand elle veut, le voile de nos secrets, me fit apprendre qu'un jeune homme, objet des espérances les mieux fondées, et fils unique d'un des premiers magistrats de la ville, devait en venir aux mains avec un adversaire de son âge et renommé par son adresse dans les armes.

Ce dernier avait vu son ambition contrariée par des préférences accordées non moins à la réputation du père qu'au mérite du fils, et, peu généreux sur les moyens de la satisfaire, il écrivit contre le vieillard un libelle outrageant que celui-ci ne put lire sans verser des larmes. Loin de rougir de ses torts, quand le fils de l'offensé vint les lui reprocher, il y joignit la menace, proposa la raison des armes, et le lendemain, au point du jour, ils devaient vider leur querelle et combattre jusqu'à la mort. Le malheureux père avait appris ces détails par une voix étrangère; car son fils qui redoutait sa douleur n'était point rentré sous le toit paternel; et n'espérant plus

le revoir ni détourner sa résolution, il envisageait déjà son malheur dans les suites les plus funestes, et se livrait à tous les transports du désespoir.

A cette nouvelle, je n'hésitai pas sur le parti que j'avais à prendre. Quelques circonstances m'avaient heureusement mis à même de connaître le lieu où ces jeunes gens devaient combattre; et comme leur impatience leur ferait peut-être devancer le lever du jour, je résolus d'aller le soir même les attendre à quelque distance de la ville; je sentis mon cœur se serrer en mettant le pied dans l'endroit fatal. C'était un champ borné par des bois, dont le silence favorisait les scènes de mort auxquelles il était destiné.

J'avais passé le reste de la nuit, assis au pied d'un arbre, et absorbé par de pénibles réflexions, je ne m'apercevais pas que déjà le ciel se nuancait des premières clartés de l'aurore. Tout à coup il me sembla entendre des voix confuses. En me tournant, j'aperçus quatre personnes; deux, animées d'une féroce ardeur, allaient croiser leurs épées. J'implorai le secours divin et m'élançai vers les combattants.

Mon aspect imprévu les trouble; mais bientôt l'un d'eux me repousse sans ménagement, et s'adressant à son ennemi: « Que nous veut cet homme? dit-il; sa présence ne servira point de refuge à la lâcheté; défendez vos jours! » Je me jetai sur son épée. « Vous le savez ce que je veux, m'écriai-je. Cet habit vous dit assez que je ne suis pas venu vous voir baigner dans le sang l'un de l'autre. Je ne souffrirai pas qu'à mes yeux deux hommes se déchirent comme des loups farouches; ces regards, ces gestes menaçants ne m'effraieront point. Loin que ce glaive ne me fasse pâlir, vous me verrez, s'il le faut, lui présenter ma poitrine. L'humanité m'a dicté mes devoirs,

la mort seule m'empêchera de les remplir.

— Je ne veux point votre mort, me répondit-il; mais votre présence, votre état, tout ce que vous pourrez dire sur ma future, ne m'empêcheront point de la satisfaire. » Il s'adressa alors aux témoins et leur dit de s'emparer de moi. Rien ne saurait peindre mon indignation, quand je vis ces hommes, au lieu de joindre leurs efforts aux miens, m'ordonner de quitter cette scène.

« Et que fais-je ici, leur criai-je, que vous n'auriez dû faire, hommes lâches et pusillanimes? C'est contre vous que le sang versé criera vengeance et que la justice divine lancera sa foudre. Quoi donc! de jeunes insensés vont précipiter leurs bras dans le sein l'un de l'autre! Vous, vous assisterez à leur mort avec le silence approbateur d'un sauvage en face d'un combat de bêtes féroces! C'était à vous d'arrêter leur fer coupable; c'était à vous de faire crier la voix de la conscience, et d'imposer silence à celle d'un préjugé misérable qui fait expier une faute par des forfaits, et punit par le sang humain quelques paroles échappées au dépit ou à la colère. N'avez-vous donc point d'entrailles? et puis-je en concevoir tant d'aveuglement? Je vois sur le front de l'un de vous les traces pesantes de la vieillesse; l'autre a passé l'âge où le feu des passions excuse les résolutions de la colère, et tous deux vous vous tiendrez immobiles, sans opposer à ces bras imprudents la maturité de vos années! Ne me parlez pas du monde et de ses lois; c'est vous qu'elles devraient flétrir, vous qui semblez prendre votre passe-temps à voir s'égorger vos semblables. Vous m'ordonnez de m'éloigner; à mon tour, je vous rappelle à vous-mêmes et vous presse de me seconder dans une démarche bien plus conforme à la générosité que je dois supposer dans des hommes. »

Ces paroles ne restèrent pas sans effet. Le plus âgé baissait les yeux en silence; quant à l'autre, il s'approcha des jeunes

gens et leur dit quelques mots pour les engager à se séparer.

Mais celui qui m'avait déjà repoussé, rejetant brusquement sa médiation: « Vous laisserez-vous imposer, dit-il, par les discours d'un prêtre? Retirez-vous si vous ressemblez à des femmes timides; pour moi, mon âme sera de fer contre ses conseils. Peut-être, continua-t-il en regardant son adversaire et faisant errer sur ses lèvres le sourire d'une affreuse ironie, monsieur les écoute-t-il avec plus de calme? Mais s'il craint la mort, si la vue d'une épée le fait frissonner, qu'il se retracte, qu'il abandonne le champ d'honneur. Je rendrai justice à son courage.

— Tu ne m'outrageras plus, s'écria l'autre; je mourrai ou vengerai mon père! » et il s'élançait plein de fureur. Mais le forçant à reculer en me jetant au-devant de lui:

« Oui, lui dis-je, vengez votre père; guérissez la blessure qu'ont pu faire à son honneur les paroles du dépit et de la calomnie. Assurez le repos de sa vieillesse. Vous en prenez le chemin. Livrez-vous donc sans plus de délai au fer ennemi; que tout à l'heure, le front livide et le cœur glacé par la mort, on lui rapporte celui qu'il appelait le soutien de ses vieux jours; qu'après avoir gémi sur une vaine insulte, il s'en console en embrassant le cadavre sanglant de son fils. Insensé! vous voulez vous exposer à payer de votre sang le crime d'un autre. Voilà ce qu'une prétendue sagesse a nommé la réparation d'honneur. Celui qu'on insulte ne doit pas se contenter de vouer l'offenseur à l'indignation des gens de bien; non, il doit lui donner sa vie. Ainsi il dépendra du premier gladiateur de sacrifier sans péril, sous la sauvegarde des préjugés, l'objet de son envie ou de sa haine! S'il immolait sa victime avant de l'avoir outragée, le glaive des lois tomberait sur sa tête; mais il l'insulte, à la force, sans prétexte de courir à la vengeance, à s'effrir d'elle-même au coup mortel, et son forfait reçoit le nom d'une affaire d'hon-

neur. Frémissez avec moi, jeune homme, d'une loi si révoltante, et n'en soyez pas la victime.»

En entendant ces mots, son adversaire fit un geste terrible et son impatience barbare ne voulait plus aucun retard. Mais les témoins, dont les yeux s'étaient dessillés, et qui sentaient le désir de réparer leur faute, s'opposèrent à ses efforts et lui prescrivirent formellement d'attendre. Pour le second jeune homme, il paraissait ému. J'allais de nouveau combattre ses desseins. « Vous avez dit trop vrai, me dit-il, mais mon sort est décidé. Le monde est impitoyable pour ceux qu'il croit des lâches : il me vouerait à l'ignominie si je reparaissais devant lui sans avoir vengé mon père.

— Je le sais, répondis-je; le monde va vous juger. Eh bien! souillez-vous d'un assassinat, ou recevez vous-même le coup mortel, et entraînez votre père dans la tombe : voilà le choix qu'il vous laisse. Vous frémissez à une alternative aussi affreuse; le cœur et la raison réclament leurs droits en même temps que cette opinion du monde, que, dans le fond de votre âme, vous nommez vous-même un préjugé barbare et détestable. Les premiers ne se démentiront jamais; le monde, au contraire, ne s'occupera de vous qu'un moment. Soit qu'il ait loué votre bravoure ou blâmé votre lâcheté, l'influence de ses jugements sera courte, et vous serez toujours réduit à vous juger vous-même. Oui, monsieur, le mépris, quand il est injuste, peut se présenter à l'honneur comme un fantôme redoutable, mais il s'évanouit aussi comme une ombre. Le reproche de lâcheté ne saurait durer quelque temps que contre l'homme vicieux et méprisable d'avance, chez lequel on ne peut supposer de nobles motifs. Mais en outre, soyez juste à votre tour envers le monde. Est-il unanime comme vous le supposez? Si, en méprisant le plus affreux des préjugés, vous êtes sûr des reproches d'un côté, ne l'êtes-vous

pas des applaudissements de l'autre? Et si vous donniez à l'insensé le sujet de louer votre bravoure, le sage ne gémirait-il pas sur votre faiblesse? Aux yeux de bien des hommes, l'honneur s'allie avec la déraison et le crime; mais alors qu'est-il aux yeux du sage? extravagance et barbarie. Et, pour ne point éluder ce qui touche peut-être votre jeunesse, s'il est des femmes exaltées dont la vanité plus que le cœur se plaît à distinguer un féroce courage, n'en est-il pas aussi dont il épouvante la candeur? Songez-y, monsieur, ce monde qui vous tyrannise, vous ne le contenterez pas. En vain lui sacrifieriez-vous votre conscience et votre vie, vous ne satisferez que les bons ou les méchants, les sages ou les insensés. Vivez vertueux au gré des uns; tuez ou mourez criminel, au gré des autres, voilà le choix réel qui vous reste en interrogeant le monde.»

Il allait céder : le doute se peignait sur ses traits; sa main languissante laissait échapper le glaive, et déjà je rendais grâce au Ciel d'avoir béni mes paroles. Mais l'adversaire, furieux de me voir remporter un tel triomphe, ne put contenir sa colère. « Quitte, dit-il, quitte cette hésitation factice qui ne m'en impose point. C'est toi dont les lâches conseils ont fait venir ce prêtre. Va, qu'il te ramène, qu'il te cache à l'ombre de ton père; tu vauds mieux à pleurer qu'à te défendre. Soyez témoins, dit-il ensuite aux assistants, que ce misérable a pâli devant mon épée et refusé l'honneur de me combattre.» La douce persuasion que j'avais fait passer dans le cœur du jeune homme ne tint point contre un tel orage. Ses traits, dépouillant leur doute mélancolique, s'armèrent d'une énergie cruelle. Son ennemi, qui n'attendait que cet instant, se mit en défense. Déjà leurs fers étincelaient, leurs yeux enflammés se mesuraient avec plus d'orgueil que jamais. Mais en appelant les témoins à mon secours et me remplissant moi-même de toute la majesté du sacerdoce :

« Arrêtez, jeunes téméraires, m'écriai-

je ; vous ne m'avez point écouté quand j'ai fait parler la raison ; mais qu'une considération des plus terribles vous fasse trembler au bord de l'abîme. L'un de vous doit périr, tous deux peut-être ; et si j'en crois vos fureurs, la mort se balance déjà sur vos têtes. Dans un instant, l'un de vous sentira le tranchant du glaive glacer ses entrailles ; il redemandera vainement ce jour qu'il respire encore. Malheureux ! puisque sans frémir vous l'avez envisagé, ce trépas qui vous attend, croyez-vous donc mourir tout entiers ? Et votre âme, ne l'entendez-vous pas crier : Je suis immortelle ! Songez-vous, dans votre audacieuse imprévoyance, que le même coup qui tuera votre corps sera pour elle l'arrêt du sort affreux qu'une éternité tout entière armera de nouvelles douleurs ? Misérables vers de terre ! vous osez braver celui dont un souffle peut anéantir les mondes, et tout à l'heure peut-être vous paraîtrez devant lui. Comment soutiendrez-vous son regard ? ce regard écrasant pour les pécheurs est leur plus affreux supplice. Que lui direz-vous, quand il vous demandera de quel droit vous êtes venus sans son ordre ? En vain percerait sur vos lèvres le sourire amer du doute, en vain me direz-vous comme tant d'impies : Peut-être la crainte d'un autre monde est le fantôme des cœurs timides. Je vous répondrai : En êtes-vous sûr ? êtes-vous sûr que la voix de tous les peuples, que celle que vous entendez au dedans de vous n'annonce qu'une chimère ? Êtes-vous sûrs que Dieu fit l'homme pour ramper à l'égal des bêtes, et lui donna pour se jouer de lui cet invincible désir que l'impiété la plus brutale ne peut éteindre ? Si vous n'avez qu'un doute, comment, dans un si grand péril, vous exposerez-vous à ces chances ? Comment vous lancerez-vous dans une mer immense, incertains des écueils, incertains du port et sans nulle étoile qui vous guide ? Mais moi, je vous le déclare, et puisse ma voix formidable épouvanter vos cœurs ! Oui,

votre âme est immortelle. Celui qui l'attend n'a plus de pitié pour les pécheurs, quand ici-bas ils ont fatigué sa clémence. Vous tomberez dans ses mains, chargés d'un crime qu'il a couvert d'anathèmes ; car il vous a donné la vie pour le bénir, et non pour la prostituer indignement, en l'arrachant aux autres. Mais que la mort se contente d'une seule victime, que l'un de vous survive à l'autre ; à moins qu'il ne soit un scélérat, qu'il n'ait acquis l'insensibilité des tigres, oh ! que plus tard l'affreux triomphe qu'il aura remporté lui coûtera cher ! Malheureux ! le feu de la vengeance qui bouillonne maintenant dans tes veines a troublé la voix de la conscience ; mais parce que cette conscience sommeille, a-t-il cru qu'elle ne s'éveillerait jamais ? Jour terrible que celui où, revenu de son égarement, il contempera froidement son bras meurtrier, son épée teinte du sang d'un frère ! Il ne cherchera plus, pour colorer son crime, les vains prétextes de l'honneur et de l'orgueil d'une âme outragée. Ce crime se lèvera de sa conscience bourrelée sous le nom d'assassinat. Dans les ténèbres de la nuit, son imagination vengeresse élèvera sur sa couche le fantôme sanglant de sa victime ! Il la verra montrant sa plaie, il l'entendra lui reprocher les heures qu'il donne au sommeil et qu'il devrait donner au repentir. Comme alors il maudira ces préjugés féroces qui le forcèrent à souiller son glaive et sa conscience. De quel mépris il poursuivra cet infâme point d'honneur, qui place la gloire à verser le sang, qui jette le vaincu dans des maux dont l'imagination s'épouvante, et réserve au vainqueur la guerre affreuse de ses remords ! Eh ! puisqu'il doit les détester un jour, puisqu'il doit pleurer en larmes de sang ces lois vomies par l'enfer, que ne commence-t-il à l'instant même ? Que ne venez-vous, malheureux jeunes gens, confondre dans une mutuelle indignation l'horreur qu'elles vous inspirent ! L'un de vous a commis une faute, voici l'instant de la réparer

avec honneur. Qu'il se relève à ses propres yeux, qu'il force le vieillard dont il a causé les chagrins à baigner de pleurs sa main généreuse. Cessez donc de disputer avec vos cœurs; rejetez loin de vous ces glaives inhumains; ne retenez plus ces pleurs qui demandent à couler. On vous a vus partir enflammés par des pensées de vengeance; que l'on vous voie revenir amis! Que, sur ce champ même où vos mains brûlaient de se plonger dans le sang l'un de l'autre, elles scellent entre vous la promesse d'une amitié éternelle. Allez apprendre à ces misérables qui vous ont donné leurs lois pour celles de l'honneur, qu'un tel joug est fait pour des barbares, et qu'il n'appartient qu'à des monstres de verser froidement le sang humain. »

Comme j'achevais ces mots, le fils de

l'offensé ne put retenir ses larmes. Il me laissa sans résistance prendre son épée, et le pardon généreux que son cœur avait déjà prononcé se balançait sur ses lèvres. « Votre âme se montrera-t-elle moins noble? dis-je à son adversaire; vous refuserez-vous la gloire d'expier un instant d'égarément par le plus beau des triomphes? »

J'allais continuer; mais se retournant vers les témoins: « Déclarez, dit-il, que mon ennemi s'est conduit en homme d'honneur. Et s'adressant à moi: Monsieur, vous avez dompté le cœur le plus fier. Finissez votre ouvrage; faites-nous sortir amis du lieu où nous devons nous égorger. » Son adversaire en entendant ces mots se jeta dans ses bras et leurs querelles furent oubliées.

Je ne te dis point quel fut mon bonheur: aucune expression ne saurait le peindre.

GÉOGRAPHIE.

EXPLICATION DES PRINCIPAUX RADICAUX EMPLOYÉS EN GÉOGRAPHIE.

(Voyez le Numéro de février.)

C

Capla	En hébreu, <i>hauteur, château, fort</i> ,	} indiquent le lieu où était un <i>château</i> ou un <i>fort</i> .	Caphar-Dagon. }	
			Caphar-Naïm. }	
			Caphar-Salama. }	
			Castellum Morinorum (1). }	
			Castellum Trojani (2). }	
			Castelnaudari. }	
			Castel-Geloux. }	
			Castel-France. }	
			Castel-Gondolfo. }	
			Château-briant. }	
			Château-Chinon. }	
			Châtillon-sur-Marne. }	
			Châtillon-sur-Seine. }	
		Castillon en Guienne. }		
		Castillon en Espagne. }		
		Castighone en Italie. }		
		Hooru-Castle. }		
		New-Castle. } en Angleterre.		
Castellun.	en Italie.	}		
Castel.	en Italie.		}	
	dans le midi de la France.			
Château	} en France.		}	
Châtillon.				
	dans le midi de la France.			
Castillon	en Espagne.			
Castiglione.	en italien.			
Castle	en anglais.			
Cazar.	en turc.			

(1) Cassel, au département du Nord, ci-devant l'Artois.

(2) Cassel, près de Mayence.

Castrum	} dans la géographie ancienne	} indiquent un nom de lieu	}			
Castra (1)				} en Italie et en Espagne.	} établi un <i>camp</i> ou un	} retranchement.
Castro						
Charles.	On appelle ainsi les villes qui ont été fondées par des rois de ce nom.	Charleville.	Charleroi.	Charles-Town.		
Chester.	Terminaison anglaise employée dans le sens de <i>Castrum</i> . Voyez ce mot.	Chester.	Chester-fields.	Colchester.		
Colonia.	Indique dans la géographie ancienne des villes fondées ou formées par des colonies.	Colonia Agrippina (3).	Colonia Apulensis (4).	Colonia-Julia (5).	Colonia-Ulpia-Trajana (6).	

D

Dam	} En hollandais <i>digue</i> , indique une ville située près des digues.	}	Amsterdam.
			Rotterdam.
Dorf.	} En français, anciennement équivalait à <i>Dominus</i> , c'est-à-dire maître, seigneur.	}	Dammartin.
			Dampierre.
Dun	} Finale allemande qui indique un lieu autrefois village.	}	Dusseldorf.
			Dun (Meuse).
Dun	} en français.	}	Châteaudun.
			Issoudun.
Dunum.	} en latin.	}	Verdun.
			Dunkerque.
Duynen.	} en hollandais.	}	Lugdunum (7).
			Verodunum (8).
Dunen.	} en allemand.	}	Loozdugnen.
			Down.
Down.	} en anglais.	}	Down-Stow.

E

Emporium . . dans la géographie ancienne indique des ports marchands ou destinés au commerce. Il répond assez bien à notre mot comptoir. Voyez la géographie ancienne.

F

Feld	En allemand, lieu en plaine.	Biefeld.	Rhinfeld.
Fels	En allemand, ville située sur un rocher.	Weissenfels.	Hartenfels.
Field	En anglais, est la même chose que le <i>feld</i> de l'allemand.	Morffield.	Petersfield.

(1) Voyez pour les mots *Castrum* et *Castra*, l'Encyclop. Méth., Géog. Anc., tome I, p. 457 et suiv., et pour *Castro*, la Géog. de Vosgien.

(2) Castello, au royaume de Naples.

(3) Cologne.

(4) Weissembourg.

(5) Valence en Espagne.

(6) Kellen, en Allemagne.

(7) Lyon.

(8) Verdun.

Ferté.	Indique que le lieu a été une <i>forteresse</i>	{ La Ferté-Alais. La Ferté-Milon.
Fleet.	En anglais et en allemand, désigne un lieu près de la mer.	{ Wainfleet Lartfleet.
Fleur.	En français signifie la même chose que fleet.	{ Harfleur. Honfleur.
Forum	Dans la géographie ancienne indiquait les villes de l'empire romain où il y avait des foires ou de forts mar- chés, tels que (1).	{ Forum-Julii (2). Forum-Alieni (3).

G

Garbe	En arabe, <i>terre fertile</i> (Voyez Al.).	Al-Garbe (4).
Gaw.	Terminaison celtique qui équivaut à <i>canton, district</i> .	{ le Rbeingaw. le Brigaw.
Gezir.	En arabe, <i>île</i> . (Voyez Al.).	Al-Gezir (5).
Gow.	Synonyme de <i>Gaw</i>	Glasgow.
Gorod	En russe, <i>ville</i>	{ Novogorod. Bielgorod.

H

Hal, Hall.	En anglais et allemand, <i>cour, palais</i>	{ Frédéricshal. Witthehall.
Ham.) Ont la même signification que <i>dorf</i>	{ Buckingham.
Hausen.		{ Mühlhausen.
Heim.		{ Manheim.
Heraclea	Géographie ancienne ; ville fondée par Hercule ou bâtie en son honneur (6).	{ Heraclea Coca-Baria (7). Hillsboroug.
Hill	En anglais, <i>montagne</i>	{ Mendix-Hill. Marsley-Hill.

(1) On compte dans la géographie ancienne près de 60 villes qui portaient le nom de *Forum*. Voyez la géographie anc. au mot *Forum*.

(2) Fréjus.

(3) Ferrare.

(4) Les Maures donnaient ce nom aux contrées fertiles. C'est ainsi que, pendant leur séjour dans le midi de l'Europe, ils ont appelé la partie méridionale du Portugal *al-Garbé*, le champ fertile, nom qu'elle a conservé et qu'elle ne dément point encore aujourd'hui.

(5) Gésir ou Gézirah signifie *île ou presque-île* en arabe. Les Maures donnent ce nom aux portions de terres entourées d'eau ; on en trouve plusieurs en Afrique, et une en Espagne sous la dénomination d'Algésiras.

(6) Plus de 40 villes ont porté ce nom, tant en Europe qu'en Asie, Afrique et îles de la Méditerranée. Voyez la géographie anc. au mot *Heraclea*.

(7) Saint-Tropez.

COMPARAISONS MORALES.

VOIR LES *POURQUOI* ET LES *PARCE QUE* DE M. LÉVI.

Cours supérieurs et secondaires.

1° *Pourquoi* les eaux de la mer, qui depuis tant de siècles fournissent de toutes parts le sel *marin*, ne s'en trouvent-elles pas épuisées, ni même appauvries?

1° *Parce que* le sel qu'on extrait de la mer ne s'anéantit point; qu'il n'est que dispersé; qu'étant fixe, il ne peut que se répandre à la surface de la terre ou s'y enfoncer peu profondément. Les eaux douces doivent nécessairement s'en charger dans leur route; or, comme toutes aboutissent à la mer, le sel qui en était sorti y rentre continuellement; si ces eaux terrestres ne conservent pas moins leur douceur, c'est que la quantité qu'elles en portent est trop faible pour qu'elles s'en trouvent sensiblement affectées.

Ainsi Dieu, sagesse, beauté, douceur, puissance infinie, reste toujours le même, depuis le commencement du monde; sa charité, bien qu'étendue sur tous les hommes, ne diminue point; son amour, si souvent manifesté, n'éprouve aucune altération, ne se ralentit jamais, parce qu'il est fécond, inépuisable, immense; parce que ses rayons vivifiants, ses trésors de grâce portent en nous des fruits salutaires, et que tout ce qu'il y a de vertu, de désintéressement, de grandeur, de vraie noblesse ici-bas remonte incessamment vers lui, comme à sa source, dans la prière, les sacrifices, les aumônes et les larmes.

2° *Pourquoi*, quand on place sur la braise un tube de fer dont les deux extrémités sont bouchées avec des bouchons de liège, le bouchon part-il?

2° *Parce que* la chaleur a augmenté le volume d'air contenu dans le tube; l'air, occupant ainsi un plus grand espace, chasse l'obstacle qui s'oppose à ce qu'il s'étende.

Ce phénomène est causé par la *dilatabilité*, c'est-à-dire par la propriété qu'ont les corps d'acquérir une augmentation de volume sans changer d'état.

Ainsi, ce n'est guère qu'après de fortes commotions politiques, quand la terre s'est en quelque sorte ébranlée, qu'apparaissent ces hommes de progrès, ces êtres à part qui fixent les regards de l'univers.

En temps de calme, chacun repose dans une sphère bornée; le génie s'assoupit et se cache, ignorant de lui-même; pendant les troubles tout se remue, tout s'agite; le sol est brûlant, les imaginations s'exaltent, les distinctions de rang et de fortune s'aplanissent et s'effacent. Obligé d'être quelque chose par soi-même quand les titres ne comptent plus, on ose se montrer, on se sent fort de sa propre énergie, on grandit en raison des circonstances. Compagne inséparable de l'histoire, la littérature, secouant alors sa vieille poussière, se relève brillante et radiense. Les croisades enfantent nos troubadours; les guerres civiles de Florence donnent à l'Italie le Dante et Pétrarque; le règne tumultueux de Louis XIII prépare la gloire des Français, au 18^e siècle; la régence du duc d'Orléans, fatal mélange de grandeur et de dépravation, nous jette Voltaire; la révolution, Gilbert et Chénier. L'écrivain n'est le plus souvent que Péclo, le résumé de son siècle, la grande époque fait le grand homme.

3° *Pourquoi* le volume d'une éponge augmente-t-il dans l'eau ?

3° *Parce que* l'eau pénètre dans les pores de l'éponge, elle en écarte les molécules, et parvient ainsi à donner à ce corps un volume plus considérable. Ce phénomène est causé par la *porosité*, c'est-à-dire par la propriété qu'ont les corps d'avoir des espaces entre leurs molécules.

Ainsi, dans un temps qui n'est pas encore très éloigné de nous, l'éducation des femmes, presque nulle en France, se bornait à charger leur mémoire de mots qu'elles répétaient le plus souvent sans les comprendre. La superficie était ornée, le dedans restait vide de réflexions et de pensées. Avec l'apparence de l'instruction, elles ne savaient rien, ou presque rien. Une fois dépouillées de ce fatras d'expressions pompeuses qui leur étaient étrangères, de ces lambeaux d'histoire dont elles n'avaient saisi que la forme, leur ignorance paraissait dans tout son jour; et elles en venaient au point de se demander à elles-mêmes quel fruit elles avaient retiré de ces belles années de leur jeunesse employées si tristement, si laborieusement à d'arides études. Voilà où nous en étions, dans un siècle qu'on nommait cependant le siècle des lumières. Toute science aux hommes, rien aux femmes. — Les femmes en savent toujours assez, disait-on. — Oh! détrompez-vous; plus l'esprit humain s'agrandit, plus aussi l'âme s'épure et se divinise. Et ne l'a-t-il pas bien compris celui qui, plus habile à lire dans le cœur humain, jeta en quelque sorte les fondements d'une civilisation nouvelle, en consacrant ses soins, ses veilles, ses talents, à l'instruction de cette partie de la société si négligée jusqu'alors, si heureuse aujourd'hui de l'avoir pour guide et de répondre autant qu'il est en elle à sa tendre sollicitude!

4° *Pourquoi* l'eau éteint-elle le feu ?

4° *Parce que* l'eau isole le corps enflammé

du contact de l'air, le prive par conséquent d'*oxigène*, et que le feu s'éteint avant d'avoir pu décomposer l'eau.

O vous dont les passions excitées à chaque instant s'enflamment et s'irritent, vous que l'ambition dévore, jetez un regard en arrière; voyez le torrent qui vous entraîne; arrêtez-vous au bord de l'abîme! La Providence vient à votre aide, elle vous offre un abri dans la tempête, un dernier port de salut. Fuyez le monde, fuyez ses charmes; venez retremper votre âme dans la solitude; là seulement vous goûterez les joies pures et réelles de la vertu, la paix de la conscience, le bonheur de pouvoir vous estimer encore; et vous bénirez le ciel de vous arracher à la corruption et d'éloigner de vous ces plaisirs bruyants et trompeurs quis'évanouissent comme un songe et ne laissent après eux qu'amertume et longs regrets.

5° *Pourquoi* la pluie donne-t-elle plus d'activité à un incendie ?

5° *Parce que*, quand il pleut sur un édifice incendié, la chaleur réduit promptement en vapeur l'eau de la pluie et décompose cette vapeur; les deux éléments dont elle était formée se séparent; l'*hydrogène*, qui est combustible, fournit un aliment de plus à l'incendie, et l'*oxigène*, qui sert à la combustion, augmente l'activité du feu.

Ainsi, le malheur, loin d'abattre une âme grande et noble, ne fait que redoubler son énergie et sa vigueur; ce n'est qu'un aiguillon de plus qui la pousse à la gloire. Riche, l'homme de génie se serait amolli dans une vie de délices, les flatteries prodiguées à des œuvres peut-être imparfaites auraient éteint dès ses premières années sa soif de renommée et d'illustration; fier d'une célébrité éphémère, il aurait laissé reposer sa muse sur des coussins de soie; mais pauvre, mais privé de tout, mais en butte aux injures et à la haine, quelles

passions ne viennent pas l'agiter chaque jour et faire jaillir de son esprit de nouvelles étincelles. Il a la conscience de son génie et les hommes le méconnaissent, et ils lui préfèrent des ignorants qui n'échappent à l'oubli qu'à force de dissimulation et d'intrigue. Rejeté des grands, calomnié par ses rivaux, abandonné de tous, pourquoi écrit-il encore; le poète? pourquoi toute espérance, toute ardeur n'est-elle pas éteinte en lui? Oh! c'est qu'il a faim, c'est qu'il lui faut du pain.... Et il chante, pendant que de grosses larmes coulent de ses yeux et sillonnent son visage pâle et amaigri. Il chante, et les traits de la malignité dirigés contre lui seront désormais l'origine et la base de sa gloire; car il y a une justice dans le monde, et quand elle éclate le génie est vengé, l'immortalité devient son partage.

6° Pourquoi les objets renfermés avec

des flacons d'essence sont-ils imprégnés de l'odeur qui s'en exhale?

6° Parce que ce sont des molécules ou petites parties déliées du parfum qui se sont dégagées du flacon et ont embaumé tous ces objets. Ce phénomène s'opère par la *divisibilité*, c'est-à-dire par la propriété que les corps ont de se diviser.

Ainsi, les idolâtres, touchés du dévouement et de l'inépuisable charité des chrétiens, adouciaient leurs mœurs et les purifiaient à mesure que la bonne odeur de la vertu parvenait jusqu'à eux. Les apôtres n'allaient point les armes à la main imposer leur religion nouvelle; il ne fallait pas avec eux croire ou mourir, mais la douce persuasion coulait de leurs lèvres; Dieu se révélait dans leurs actions et malgré soi l'on se sentait entraîné à les imiter et à l'essuivre.

Mademoiselle FANNY P.

COURS *

D'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Professé à l'Athénée royal de Paris

PAR M. S. LAMBERT.

Analyse de la première Leçon.

Le professeur, après quelques paroles sur l'établissement de l'Athénée, qui n'a-

(*) Ce cours d'histoire universelle, qui résume toutes les œuvres capitales des principaux historiens grecs, latins, français, italiens, anglais, allemands, etc., est en vente chez Moutardier, libraire, 25, rue des Grands-Augustins. Il formera 2 gros volumes, in-8°, de 500 pages chacun, sous le titre d'*Histoire des Histoires*. Les 20 livraisons coûteront 15 francs; on peut ne souscrire que pour 10 livraisons à la fois.

rait besoin que d'une généreuse impulsion pour recommencer ses beaux jours, est entré en matière. Il a dit que l'histoire était non-seulement l'enseignement des princes, mais encore l'enseignement de tous les hommes; il a cherché à intéresser, selon les hautes vues du gouvernement, les femmes elles-mêmes à cette simple et solennelle connaissance des temps passés, enfin au mouvement passionnel de l'humanité. Adoptant pour ce cours le titre d'*Histoire des Histoires*, il a

déclaré qu'il s'efforcera d'en justifier le titre en suppléant aux lacunes des histoires universelles qui s'arrêtent à la Judée ou à l'Égypte, et se taisent sur les civilisations de la Chine et de l'Inde, dignes des recherches de l'histoire et des considérations de la philosophie; et que, pour atteindre ce but de réhabilitation orientale et de haute moralité historique, il réunirait dans cet ouvrage laborieux, qui n'est national que parce qu'il est social et que toute nation est une partie de l'humanité, il réunirait et comparerait entr'eux les divers systèmes des Vico, Héder, Bossuet, Guizot, Thiers, etc., et les soumettrait, en les conciliant, aux vastes formes de son nouveau système dont il a du reste puisé les principes dans les ouvrages des principaux philosophes. Prenant la vérité comme il la comprend par sa seule bannière, il ne pliera, a-t-il dit, ni devant l'amitié, ni devant les pensées hostiles, convaincu qu'on ne peut accomplir une tâche utile qu'avec la liberté de discussion et d'examen qu'il revendique pour lui comme pour tous.

« Loin de nous, a-t-il ajouté, le manque de respect pour nos laborieux devanciers, pour les hommes éloquents qui ont apprécié différents les civilisations et les progrès du genre humain; mais aussi, loin de nous toute flatterie nuisible à la cause de la vérité. »

Après avoir signalé cette ignorance de l'Orient d'où tout vient, religions, sciences, langues et peuples, contes et philosophes, objets précieux et fléaux, il a manifesté le désir de voir étudier l'histoire sous trois aspects principaux, géographique, historique, philosophique. D'abord le théâtre des événements, les événements sur ce théâtre; au-dessus de ces événements, l'appréciation de la philosophie.

Puis, arrivant à l'histoire chez les anciens, il la divisa en deux genres, l'idéologique et le positif. Le premier, dans les « mythes antiques et les poésies sacerdotales, semble, dit-il, planer au-dessus du « monde matériel qu'il avait à décrire; « plus souvent dans les hauteurs des cieux « que parmi les enfants des hommes, « il s'occupa des systèmes qui s'élabo- « raient dans la région des idées. » Ce genre d'histoire fut le premier qui parut et qui donna dans la suite naissance au second, qui, suivant une route contraire, s'attacha à l'individu, puisa jusque dans son intérieur et rendit compte des moindres actions de son héros. Enfin naquit Hérodote, heureux mélange de ces deux écoles entre le ciel et la terre, entre les idées et les hommes, qui s'attacha pour ainsi dire à cacher sous des emblèmes ingénieux et des allégories transparentes la vérité que la Grèce savait toujours discerner, malgré tant de brillants ornements.

Descendant aux historiens des temps modernes, le professeur constata l'ordre fautif des civilisations successives des peuples, ordre mal disposé dans la plupart des historiens qui préposent la Judée à l'Égypte, l'Égypte à l'Inde et à la Chine, et qui donnent à croire à l'élève que l'histoire de la Grèce commence après celle de l'Égypte, celle de Rome après celle de la Grèce.

Enfin, ne partageant exclusivement ni le système fataliste ou providentiel, il s'est attaché à concilier tous les systèmes et à les réunir dans le vaste cadre où paraissent successivement les trois grandes puissances de l'univers, la Providence, le destin et la volonté de l'homme.

D. L.

LITTÉRATURE.

SUJET DONNÉ AU COURS DE M. LÉVI.

CONSEILS A UNE JEUNE FILLE QUI FAIT DES VERS.

Ne faites plus de vers ; un génie infernal,
 Un feu dévorateur, à son repos fatal,
 Le démon de la gloire, enflamme le poète ;
 Et moi qui vous chéris, ah ! je vous le répète,
 Ne faites plus de vers !

Quoi ? rompre pour toujours

Avec le seul objet qui charme encor mes jours ;
 Avec la poésie et si sainte et si pure
 Qui rehausse à mes yeux les dons de la nature,
 Et me fait adorer avec plus de ferveur
 Celui qui, d'un regard, en fut le créateur ?
 Mais vous ne pouvez pas exiger qu'en mon âme
 J'éteigne ce flambeau de la céleste flamme,
 Ce rayon qui m'éclaire, et qui seul, ici-bas,
 Au sentier du bonheur peut conduire mes pas.

Quand le timide oiseau, caché sous le feuillage,
 Fait entendre de loin son gracieux ramage,
 Vous ne lui dites pas de suspendre ses chants ;
 Votre oreille avec joie écoute ses accents ;
 Aux modulations de son gosier flexible
 Malgré vous, en secret, votre cœur est sensible.
 Laissez-moi, comme lui, chanter le long du jour
 Le Dieu de l'univers, dans un hymne d'amour.
 Laissez-moi, laissez-moi déployer ma pensée
 Par de vains préjugés trop longtemps oppressée.
 « Comprimez votre élan ! femmes, n'écrivez pas !
 « Cette ardeur est souvent compagne du trépas ! »
 Voilà ce qu'on nous dit. Eh bien ! moi je l'affronte,
 Le trépas mille fois préférable à la honte
 De vivre comme vit l'arbre de la forêt,
 Qui, de la loi commune accomplissant l'arrêt,
 Germe, croît, tombe, meurt, achève sa carrière
 Sans s'être demandé d'où venait la lumière,
 Ou quelle main versait en bienfaisants ruisseaux
 L'onde qui, de ses pieds, remontait aux rameaux ;
 Soit que, vaporisée, au sein de l'atmosphère
 Le soleil l'enlevât, soit qu'aux sues de la terre,
 Pour composer la sève, elle allât se mêler,

Et que de branche en branche on la vît circuler.
 Des merveilles d'en-haut dont l'aspect nous enchante,
 Rien ne peut émuvoir ni réjouir la plante :
 Toute chose est muette et sourde devant Dieu ;
 Mais l'âme le connaît et le voit en tout lieu ;
 Et l'âme d'une femme, encore plus qu'une autre,
 De son culte a besoin de se faire l'apôtre.
 Pour combler ses désirs il lui faut un bonheur
 Qui parte du ciel même et remplisse son cœur.
 Et qui peut nous donner, au milieu de ce monde,
 (De vice et de remords source toujours féconde)
 La joie intérieure et le calme parfait,
 Siuon le souvenir qui reste d'un bienfait ;
 La paix avec son Dieu, la paix avec soi-même,
 Les consolations qu'on reçoit ou qu'on sème,
 La charité, l'amour, douce réunion
 Que désigne pour nous le mot religion ?
 Et puis, il faut le dire, et puis la poésie ;
 La poésie, enfant premier-né du génie,
 Qui prit le peuple grec au sortir du berceau
 Et doit du genre humain célébrer le tombeau ?

La poésie ! ô ciel ! on voudrait que la femme !
 Ne s'éclauffât jamais à sa riante flamme !
 Et qui donc, pour nous peindre un enfant nouveau-
 né,
 De CLOTILDE eût saisi l'accent passionné ?
 Qui donc aurait décrit avec plus d'énergie
 De l'amour ELIAL ¹ la puissante magie ?
 Quelle autre qu'une mère, autour de ses enfants
 Eût de la pauvre FEMME exprimé les tourments ?

Ah ! que l'homme, paré du titre de poète,
 Des vainqueurs et des rois se fasse l'interprète ;
 Qu'il décrive, s'il veut, la pompe des combats !
 Notre vol aussi haut ne s'élèvera pas :
 Nous ne disputons point la palme de victoire,
 La statue érigée au temple de Mémoire ;

(1) Les *Filiales* de Mademoiselle Soumet.

L'encens et les parfums qu'on profane souvent,
Et les discours flatteurs, nous les jetons au vent.

Pour viser aux grandeurs notre âme n'est point faite;
Ce qu'il nous faut à nous, c'est une humble retraite :

La candeur, qui doit seule embellir notre front,
Sous le moindre laurier se fane et se corrompt.
Vous en qui le génie et fermente et pétille,
Femmes, ne sortez pas du cercle de famille ;
C'est là que doit pour vous s'arrêter l'horizon ;
Aux dépens du repos on achète un grand nom.
Assez d'autres déjà, victimes de la gloire,
Ont recherché l'honneur de vivre dans l'histoire ;
Ne leur envie point une place au soleil :
Plus l'ombre s'épaissit, plus calme est le sommeil.
Foncez aux pieds l'orgueil ; restez, restez obscures,
Et vos heures sans bruit couleront toujours pures.

Mais je ne vous dis pas, Dieu m'en garde jamais,
De renoncer aux arts, d'oublier leurs attraits.
Cultivez au contraire, ah ! cultivez sans cesse
Les beaux-arts qui de fleurs entourent la jeunesse,
Et qui, lorsque le cœur s'y livre tout entier,
Ouvrent à la pensée un plus vaste sentier.
Chérissez, adorez surtout la poésie ;
Seule elle donne à tout et la grâce et la vie ;

Seule, elle a des trésors qui, pour être ignorés,
N'en seront à vos yeux encor que plus sacrés.

Oui, la lyre à la main, pour charmer la veillée,
Venez, à vos enfants, chanter sous la feuillée
Les bienfaits du Très-Haut, les astres, l'univers,
L'Homme-Dieu qui languit sous le poids de ses fers.
Imprimez de bonne heure à leur âme candide
Le respect et l'amour pour ce Dieu qui nous guide ;
Sachez, de la vertu leur montrant les douceurs,
Eunoblir leur esprit et captiver leurs cœurs.
Et quand vous aurez pu donner à la patrie
Ces héros qu'on révère avec idolâtrie,
Ces valeureux guerriers, dont la célébrité
N'égale pas encor la générosité ;
Quand vous aurez formé ces immortels poètes,
Des volontés du ciel religieux prophètes ;
Alors, nul n'osera diriger contre vous
Le venin malfaisant de son regard jaloux,
Nul ne vous blâmera d'avoir, dans le silence,
Travaillé sans relâche au bonheur de la France ;
Et, du sein de la paix et de l'obscurité,
Vous jouirez d'avoir à la postérité
Révélé ce grand mot qu'ignore le vulgaire :
« L'avenir des enfants est l'œuvre de la mère. »

M^{lle} F. PAVY.

LE SONGE DE GALILÉE.

Galilée, qui avait rendu aux sciences
d'immortels services, passait sa tranquille
et glorieuse vieillesse à Arcetri dans le duché
de Florence.

Il était déjà privé du plus précieux des
sens. Cependant le printemps avait encore
pour lui des charmes ; il jouissait des
chants du rossignol et du parfum des fleurs ;
il se rappelait avec un plaisir bien vif les douces
sensations qu'il avait autrefois éprouvées.

Un jour, dans son dernier printemps, il
se fit conduire par Viviani, le plus jeune
et le plus reconnaissant de ses élèves, dans
la campagne aux environs d'Arcetri. Sentant
qu'il allait trop loin pour ses forces,
il pria en plaisantant son conducteur de ne

pas lui faire dépasser le territoire de Florence. « Tu sais, dit-il, ce qu'il m'a fallu promettre au Saint-Office. » Viviani le fit asseoir sur un petit tertre pour se reposer. Là, foulant de plus près les herbes et les fleurs, assis comme dans un nuage de parfums, le vieillard se rappela ce transport, cet élan vers la liberté qu'il avait senti un jour à Rome à l'approche du printemps. Dans ce moment il voulut épancher contre ses cruels persécuteurs la dernière goutte d'amertume qui restait encore sur son cœur ; mais tout à coup il s'arrêta et se reprocha à lui-même cette pensée en disant : « L'ombre de Copernic pourrait s'en irriter. »

Viviani, qui ne connaissait pas encore le songe auquel Galilée faisait allusion, lui demanda l'explication de ces paroles. Mais le vieillard, redoutant pour ses nerfs affaiblis la fraîcheur et l'humidité du soir, voulut, avant de la donner, revenir chez lui.

Alors, après s'être un peu remis de sa fatigue, il commença : « Tu sais, dit-il, combien mon sort était cruel à Rome et combien ma délivrance trainait en longueur. Quand je vis que la puissante intercession de mes protecteurs, les Médicis, que la rétractation même à laquelle je m'étais abaissé restaient sans effet, un jour je me jetai sur mon lit, faisant sur ma destinée d'amères réflexions et murmurant contre la Providence. Aussi loin que tu puisses reporter ta pensée, m'écriai-je, comme ta vie a toujours été irréprochable ! plein de zèle pour ta noble vocation, que de peines n'as-tu pas eues à parcourir les sentiers troupeurs d'une fausse philosophie pour avoir la lumière que tu ne pouvais pas trouver ! Avec quelle ardeur tu as employé toutes les forces de ton âme pour percer jusqu'à la vérité, et pour combattre et terrasser à tes pieds tous ces préjugés surannés et puissants qui te fermaient le chemin ! Que de fois, avare pour toi-même, tu as fui les plaisirs de la table vers lesquels tu te sentais entraîner ! Que de fois tu as arraché de tes lèvres la coupe que tu allais vider pour ne pas apporter dans les travaux de l'esprit une pesanteur funeste ! Combien tu as dérobé d'heures au sommeil pour les consacrer à la philosophie ! Et tandis qu'autour de toi tout était plongé dans un paisible repos et réparait ses forces épuisées pour goûter de nouveaux plaisirs, que de fois tu as bravé la piquante froidure pour contempler les merveilles du firmament ! Que de fois, dans les nuits sombres et voilées, tu as veillé à la lueur d'une lampe pour publier la gloire de Dieu et éclairer le monde !... Malheureux ! et quel est maintenant le fruit de tes travaux ? Qu'as-tu

gagné à glorifier ton Créateur, à instruire l'humanité?... Le chagrin sèche le globe de tes yeux ; ils s'éteignent de jour en jour davantage, ces fidèles ministres de l'âme, et bientôt ces larmes que tu ne peux retenir t'auront privé pour toujours du peu de lumière dont tu jouis encore.

« Au milieu de mes plaintes, le sommeil vint fermer mes paupières. Tout à coup je crus voir un vieillard respectable s'approcher de mon lit ; debout devant moi, il me considérait en silence et avec un air de contentement, tandis que mes yeux se reposaient avec surprise sur son front pensif et sur les boucles argentées de sa chevelure.

« Galilée, me dit-il enfin, ce que tu souffres maintenant, tu le souffres pour les vérités que je t'ai enseignées ; et la superstition qui te persécute me prendrait aussi pour sa victime, si la mort n'avait mis pour jamais ma liberté à l'abri de ses fureurs.— Quoi ! c'est Copernic ? m'écriai-je ; et, sans lui donner le temps de répondre, je le serai dans mes bras. O Viviani ! elles sont donc les parentés du sang qui ont leur source dans la nature même ; mais combien plus douces encore sont les parentés de l'âme ! Combien les liens mêmes de l'amour fraternel sont moins tendres, moins intimes que ceux de la vérité ! Avec quel heureux espoir d'étendre sa sphère d'activité, d'augmenter les puissances de son âme, de pouvoir puiser librement aux trésors de la science, on vole au-devant d'un ami qui vient auprès de nous, conduit par la sagesse !

« Vois, me dit le vieillard, lorsque nous nous fûmes embrassés de nouveau, j'ai repris cette enveloppe qui m'enfermait autrefois, et je veux être dès ce moment pour toi ce que je serai à l'avenir, ton guide ; car, dans ces lieux où l'esprit dégagé de ses liens ne connaît plus la fatigue et se livre à une continuelle activité, dans ces lieux le repos n'est qu'un changement de travail ; toujours occupés à sonder les profondeurs de la Divinité, nous ne suspen-

dans nos recherches que pour instruire les enfants de la terre arrivés après nous; et le premier qui guidera ton âme vers la connaissance de l'infini, c'est moi. » Il me conduisit par la main à un nuage qui était descendu sur la terre, et nous primes notre vol dans l'espace incommensurable des cieux. Là, Viviani, je vis la lune avec ses montagnes et ses vallées; je vis les constellations de la voie lactée, des pléiades et d'Orion; je vis les taches du soleil et les satellites de Jupiter. Tout ce que j'avais vu le premier ici-bas je le vis beaucoup mieux là, sans que mon œil eût besoin d'un secours étranger, et je me promenais au ciel au milieu de mes découvertes, plein de ce ravissement intérieur avec lequel sur la terre un ami des hommes marche au milieu de ses bienfaits. De chaque heure consacrée ici à un pénible travail naissait là une félicité que ne peut goûter celui qui arrive vide de connaissances dans ce monde céleste. Aussi, Viviani, même dans ma tremblante vieillesse, je ne cesserai jamais de m'appliquer à la recherche de la vérité; car celui qui la cherche ici trouve là, de quelque côté qu'il porte ses regards, une source de joie dans chaque découverte confirmée, dans chaque doute détruit, dans chaque secret dévoilé, dans chaque erreur qui se dissipe. Oui, voilà ce que je sentis dans ces moments de délices; mais il ne m'est resté de ces impressions que le souvenir de les avoir éprouvées. Mon âme était trop pleine et chacune de ces jouissances se perdait dans cet océan de sensations délicieuses.

« Tandis que j'étais ainsi en extase et absorbé dans la grandeur de celui dont la sagesse toute-puissante créa ces merveilles, que soutient et conserve l'action éternelle de son amour, la voix de mon guide m'éleva à de plus hautes pensées. « Les bornes de tes sens, me dit-il, ne sont pas celles de l'univers. Du fond d'un lointain où se perd l'imagination, des légions de soleils lancent leurs rayons jusqu'à toi; mais

dans les plaines de l'éther, il en est des millions encore que ton œil ne peut apercevoir; et chaque soleil, comme la sphère qui l'entoure, est peuple d'êtres sensibles, d'âmes pensantes. Partout où pouvait se décrire un orbite roulent des mondes; partout où des créatures pouvaient se trouver heureuses existent des créatures. L'immensité de l'infini n'offre pas le plus petit espace où la main économe du Créateur n'ait répandu l'existence ou semé des principes de vie; et dans cette innombrable variété de créatures, du soleil jusqu'au moindre atome, règne un ordre immuable; d'éternelles lois établissent entre ces cieux, ces terres, ces soleils une ravissante harmonie. Le sage immortel, sondant l'éternité de ses sublimes méditations, trouvera un abîme sans fond et une source de jouissances inépuisable. Mais pourquoi te dévoiler déjà ces mystères, Galilée? Ces jouissances, elles échappent à la conception d'un esprit qui, enchaîné à un corps pesant, ne peut aller plus loin que ne lui permettent les forces de ce compagnon paresseux, et se sent ramené vers la terre, lorsqu'à peine il a commencé à prendre son essor.

« Il est vrai, m'écriai-je, il ne peut les concevoir dans toute leur plénitude, ces jouissances divines; mais, Copernic, il est certainement capable de se faire une idée de leur nature et de leur essence. En effet, quelles joies ne procure pas la sagesse déjà dans cette vie terrestre! Quelle volupté ne ressent pas un esprit même enfermé dans cette enveloppe mortelle, lorsqu'une première aurore commence à percer le vague crépuscule de ses idées, et que cette clarté bienfaisante s'étend toujours de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin se lève le grand jour de la science, qui découvre à l'œil ravi des contrées d'une beauté infinie! Toi-même, qui pénétras si avant dans les secrets de la Divinité, et qui découvris le plan de la création sortie de ses mains, souviens-toi de ce moment où la première pensée

hardie s'éleva dans ton sein, et où toutes les forces de ton âme s'empressèrent avec joie à la saisir, à lui donner une forme, une suite régulière. Souviens-toi, lorsque le système fut complet, et qu'un accord admirable en réunit toutes les parties, souviens-toi comme tu contempas d'un œil ivre d'amour le merveilleux ouvrage de ton âme, et comme tu sentis ta ressemblance avec l'infini, dont tu avais pu saisir et rendre la pensée!... Oh! oui, Copernic, ici-bas déjà la sagesse est féconde en joies célestes. Eh! si elle n'avait pas cet avantage, pourquoi, retirés dans son sein, regarderions-nous si tranquillement les vanités du monde? »

« Le nuage qui nous portait était descendu sur la terre, et il me sembla qu'il s'arrêtait en ce moment sur une des collines qui avoisinent Rome; la capitale du monde était devant nous, mais, pénétré d'un profond mépris, de la hauteur où j'étais j'étendis la main et je dis : « Ils n'ont qu'à se croire grands, les orgueilleux habitants de ces palais, parce que la pourpre enveloppe leurs membres, parce que l'or et l'argent couvrent leurs tables de ce que produisent de plus précieux l'Europe et les Indes! Mais comme l'aigle jette un œil de dédain sur la chenille enfermée dans son tissu de soie, le sage abaisse de même sa vue sur ces êtres vils et rampants. Leur âme est captive; ils ne peuvent s'élever au-dessus de la feuille à laquelle ils sont attachés; tandis que le sage, libre de toute entrave, foulant les hauteurs où il est monté, laisse tomber ses regards sur le monde, ou s'élance sur les ailes de la méditation jusqu'à la Divinité, et marche au milieu des étoiles. »

« A ces mots, Viviani, un air grave et sérieux couvrit le front de mon guide, il retira son bras de mon épaule et son œil lança jusqu'au fond de mon âme un regard menaçant : « Homme indigne! s'écria-t-il, quoi! tu les as goûtées déjà sur la terre,

ces joies du ciel? tu as rendu ton âme glorieuse devant les sages des nations? tu as su donner un noble essor à toutes les facultés de ton âme; bientôt, plus libre et plus puissante, elle pourra continuer à s'exercer éternellement dans la carrière de la vérité; et maintenant, que Dieu te juge digne d'être en butte à des persécutions, maintenant que ta sagesse va devenir un mérite pour toi et que ton cœur doit s'embellir de vertus, comme ton esprit s'est orné de connaissances, maintenant le souvenir du bien s'efface sans laisser de trace dans ton cœur, et ton âme se révolte contre Dieu. » Ici je m'éveillai et je me vis du sein des splendeurs célestes plongé dans mon affreux cachot, et un torrent de larmes inonda ma couche. Alors, au milieu des ténèbres de la nuit, j'élevai mes yeux vers le ciel et je prononçai ces mots : « O Dieu plein d'amour! quoi! le néant, qui par toi est devenu quelque chose, a osé blâmer tes voies! La poussière, à laquelle tu donnas une âme n'a pas craint de compter au nombre de ses mérites ce qui était des dons de ta miséricorde; l'être indigne que tu as nourri dans ton sein, pres de ton cœur, sur lequel tu as laissé couler si souvent de ta coupe inépuisable des gouttes de félicité, a oublié tes bienfaits et les avantages dont tu l'avais comblé; frappe son œil de cécité; ne lui permets pas plus d'entendre jamais la voix de l'amitié; laisse-le blanchir au fond d'une prison; qu'il sache supporter son sort avec résignation, se rappelant avec reconnaissance les jouissances qu'il a goûtées autrefois, et heureux dans l'attente de l'avenir. »

« C'était mon âme tout entière, Viviani, qui s'épanchait dans cette prière; mais Dieu n'écoula pas le murmure du mécontentement; il n'entendit que l'expression de la soumission et de la reconnaissance, puisqu'il me destina à tant de bonheur. En effet, tu le vois, je suis libre à Arce tri; aujourd'hui même encore mon ami a

guidé mes pas au milieu des fleurs du printemps.»

En disant ces mots, l'illustre vieillard cherchait la main de son disciple pour la

presser avec reconnaissance; mais Viviani saisit la sienne et la porta respectueusement à ses lèvres.

ENGEL.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

SIXIÈME PARTIE.

Une année s'écoula tout entière, puis un hiver encore; on était au commencement du printemps. Le village des Iroquois ne renfermait que des femmes et des vieillards; on attendait le retour des chasseurs, absents depuis plusieurs mois. Ils étaient partis, selon la coutume, pour explorer les forêts glacées du nord, et y poursuivre tour à tour le castor, l'ours, l'original et le bison. Pendant ce temps, les femmes préparaient, dans les huttes, de nouvelles parures pour leurs frères et leurs époux, jusqu'à ce que la terre amollie permit à la herse d'entamer son sein.

Sur ces femmes sauvages reposaient tous les travaux de la vie domestique; la guerre et la chasse étant les seuls passe-temps dont s'honorât l'Indien. Une inaction complète charmait ses loisirs, tandis que sa compagnie, brisée sous d'accablants fardeaux, vouée à la fois aux soins maternels et à la culture des champs, supportait à elle seule tout le poids de la première malédiction divine.

Pourtant, le soleil chaud avait fondu la neige; ce jour-là, tout ce qui restait de la tribu s'était rendu au champ qu'il fallait préparer à recevoir la semence. C'était une fête joyeuse, car le printemps souriait, avec lui la nature, avec lui tous les êtres, ravivés par une lumière tiède et caressante. Tous les bruits de la forêt, longtemps endormis, renaissaient tour à tour, bruits de

cascades, de vent lointain, de brises légères, de feuillage naissant, cris féroces, concerts d'oiseaux, chants de femmes, car elles chantaient ces femmes, courbées sur le sol: les mères chantaient à leurs nouveau-nés, les jeunes filles chantaient au ciel bleu, au nuage qui passe, à la vie qui commence.

Une seule est silencieuse, la plus jeune, celle qui, pour la première fois, accomplit cette laborieuse tâche. N'allez pas croire qu'elle en est triste, vous ne connaissez pas Méloa. Une autre pensée l'occupe; sa mère, la sage Oukama, est retenue dans sa hutte par la maladie, et sa jeune fille la remplace au champ. Méloa ne peut chanter et s'éloigne quelque peu; elle s'avance au-delà des limites du champ et tourne souvent ses regards du côté qui doit ramener les chasseurs; car elle attend et désire l'arrivée d'Arthur, pour réjouir sa mère.

C'est donc Méloa qui, la première, fut aperçue par Izou au pied léger, messenger ordinaire de la troupe; un cri l'annonça au loin, et Méloa tressaillit de joie. «Heureux présage! dit le chasseur en l'abordant: tu es la première fleur du printemps que j'aie rencontrée sur ma route, car je viens du pays des glaces.

— Sois le bienvenu, répondit-elle; Izou fut-il jamais porteur d'un triste message! » Puis elle courut rejoindre les femmes, en s'écriant: «Vite au fleuve, grande nouvelle! voici les chasseurs.»

En peu d'heures, toute la population fut rendue au lieu du débarquement. On pousse de grands cris, on s'interroge, on se compte, on se presse confusément.

Les jeunes gens montrent avec orgueil les canots chargés de gibier, de fourrures, de dépouilles; les femmes se chargent gaiement de ce précieux butin pour le transporter à la vallée, où les chasseurs les devançant sous le poids léger de leurs armes.

Arrivés au village, on prépare le splendide festin qui doit terminer les chasses, et là, chacun raconte ses exploits, en se chargeant tout seul du soin de sa renommée.

« Et qu'a donc fait Arthur, dit enfin le grand chef? Est-il resté oisif à contempler ses frères, ou, s'il a pris sa part du combat, pourquoi garde-t-il le silence? »

— Puisqu'il ne veut pas faire son éloge, s'écria Izou, moi, je veux le faire à sa place. Arthur est vraiment un homme, un chasseur, et c'est bien à tort qu'il se tait; mais je sais que dans les forêts de sa patrie, le plus brave guerrier ne raconte pas lui-même ses exploits: il en laisse le récit à ses compagnons. Apprenez, illustres sachems, que c'est Arthur qui mérite les honneurs de la chasse. Écoutez son histoire.

« Au commencement, j'ai douté de sa bravoure; quand les Iroquois ont surpris le castor, endormi sous la glace, au milieu de ses wigwams, quand nous l'avons attiré par ruse au bord du lac, notre ami a laissé paraître je ne sais quel sentiment de répugnance et de pitié. Mais quand, plus tard, il a fallu poursuivre l'ours affamé, furieux, jusqu'à son dernier refuge; quand il a fallu escalader le tronc d'arbre au haut duquel l'animal veillait en sentinelle, je l'avoue, le danger était grand; chacun de nous pensa qu'il valait mieux attendre le moment de son sommeil. Arthur, sans rien écouter, monte seul à la rencontre de l'ennemi, le provoque, l'attaque avec tant d'audace et de bonheur, qu'il le précipite

du haut de l'arbre, avant que la pesante bête ait eu le temps de se mettre en garde, ou même de remuer un de ses membres. Voilà ce qu'a fait notre ami, le visage pâle, et il se tait!

— Arthur, dit le Grand-Chevreuil avec sa gravité accoutumée, tu as fait l'action d'un héros, mais ta conduite est celle d'un imprudent. Lorsqu'un Iroquois se dispose au premier combat ou à la première chasse, on lui dit: « Mon fils, tu es un homme, tu ne peux manquer d'être brave, mais avant tout, sois prudent. N'attaque point à force ouverte avant d'avoir employé la surprise; meurs plutôt que de fuir à la face de l'ennemi, mais n'engage le combat que s'il y a du moins chance égale de victoire. » Voilà ce que disent les sachems, et ce que parfois les jeunes gens oublient. Les usages de ton pays sont-ils différents des nôtres? Pourquoi n'es-tu pas né parmi nous? »

Le repas continua; il devait durer une grande partie du jour, car une loi religieuse défendait qu'on laissât le moindre vestige de l'animal égorgé. Arthur bientôt se déroba au spectacle peu attrayant qu'offrait aux yeux d'un Européen cette orgie de sauvages, que la nature avait faits sobres, et que la superstition dégradait.

Il se lâta vers sa cabane, impatient de revoir une famille qui lui était devenue chère. Son arrivée répandit la joie sur les traits flétris d'Oukama.

Cependant Arthur fut frappé du changement que la maladie avait opéré sur elle en quelques mois.

« Bienvenu soit mon fils, dit-elle! Ah! j'ai compté bien des soleils pendant ton absence; la lune a plus d'une fois découvert et voilé sa face; pendant ce temps, hélas! la douleur s'est emparée de mes membres. O mon fils! conjure-la, cette douleur hideuse, car tu es un Manitou.

— Ma mère, ne parlez pas ainsi; gardez-vous de me croire autre chose qu'un simple mortel. N'ai-je pas, moi aussi, lutté sous le poids de cette douleur qui vous accable?

Rappelez-vous les dernières neiges; pendant que les guerriers chassaient l'ours et le castor, vous m'avez vu étendu sur ma natte, semblable à l'homme qui va mourir; sans vous, sans vos soins de mère, je ne serais plus. Qu'étais-je alors, sinon la plus faible des créatures sous la main irritée de Dieu?

— Qui sait jusqu'où les Manitous peuvent descendre pour éprouver les hommes?

« En ta présence, mon fils, je me sens renaître à la vie, à la joie; béni soit ton retour. Je veux quitter ma triste cabane, je veux respirer l'air pur du printemps. Mes enfants, conduisez-moi vers le grand rocher, que je voie aujourd'hui le soleil. » Et tous trois sortirent de la hutte, et cheminèrent lentement. Un groupe de matrones s'offrit à quelque distance; elles vinrent au-devant d'Oukama, en laissant éclater leur joie de la revoir, car depuis bien longtemps elle n'avait pas paru au milieu d'elles.

« Allez, mes enfants, dit la veuve, nous nous rejoindrons au wigwam, je suis bien, laissez-moi parmi les mères. »

Arthur et Méloa s'éloignèrent et gravirent un rocher énorme dont la plate-forme était le lieu accoutumé de leurs entretiens. Bien souvent ils y étaient venus. Arthur avait parlé de longues heures, et Méloa l'avait écouté avidement; car il parlait de son Dieu, de sa patrie, de tout ce qu'il voulait enseigner à sa jeune compagne. « Tu es triste, Méloa, lui dit-il; ne te souvient-il plus de mes leçons?

— Tes leçons, frère, ne sont point oubliées: tu verras que je les ai bien recueillies dans ma mémoire, et repassées dans mon esprit. J'ai bien songé au grand Dieu que tu m'as fait connaître. Je l'ai cherché aux lieux où tu m'as fait sentir sa présence; je l'ai demandé à la nature, son ouvrage, au torrent, aux tempêtes, aux nuages, à la forêt. Mais tu n'étais pas là pour me protéger de ton ombre, et ton Dieu m'a semblé terrible. Seule en sa présence, j'ai frémi de crainte.

— Dis, n'est-ce pas qu'il y a des génies

entre nous et lui pour peupler cet immense espace et nous adoucir son aspect. Dieu, ma sœur, est si grand qu'il remplit à lui seul tout le vide de l'immensité. Néanmoins, tu ne dois pas le craindre; il n'est redoutable qu'aux méchants. Mais quitte, enfant, cet air abattu et rêveur; sois donc joyeuse comme autrefois; ces graves pensées ne doivent pas attrister ton âme. Qu'est devenu ton sourire et ta folle gaieté?

— Oh! tu ne sais pas qu'en ton absence je suis devenue sage et sérieuse à force d'inquiétude et de douleur. Ma mère, ah! si tu l'avais vue presque mourante, appelant Arthur à grands cris. Moi, je pleurais, je priais ton grand Dieu, et j'allais à la forêt avec les autres femmes. Mais la première fois, mon bras était encore faible, mes genoux ployaient sous les fardeaux, et je m'arrêtais pour respirer. Alors on m'adressait de dures paroles, ou des railleries amères; quelques femmes plus compatissantes venaient au secours de ma faible. Hélas! pensais-je, si mon frère était là, lui qui ne dédaigne pas de partager les travaux des femmes? Puis, je songeais à ton pays où elles sont si heureuses, aux grandes choses que tu m'as révélées, à ces contrées qui existent au-delà du grand lac. Cependant l'habitude m'a rendue plus forte, et ma patience m'a gagné les cœurs.

— Ah! ma sœur, garde-toi de ces pensées, ne t'abandonne pas au regret, à la tristesse. Je me maudrais d'avoir éclairé ton esprit, si c'était aux dépens de ta sécurité. Songe qu'en te parlant comme j'ai fait, en te révélant tout un monde inconnu, en t'initiant aux mystères du seul et vrai culte, je n'ai voulu qu'élever ton regard au-delà de cette vie, t'associer à de sublimes espérances, t'enrichir d'un nouveau trésor. Enfin, Dieu me le pardonnera: j'ai voulu, dans mon exil, me réserver des joies pures, instruire à me comprendre ton âme de jeune fille, lui enseigner, avec le langage de ma patrie, celui de mes pensées, afin que je ne fusse pas seul dans je

monde à m'entretenir de tout ce que j'ai perdu. Pardonne si j'ai plus fait pour mon bonheur que pour le tien, si j'ai sacrifié peut-être ton paisible avenir à ma destinée inquiète. Pardonne, ma sœur, si j'ai pu méconnaître envers toi les desseins de la Providence. Mais, non, cette Providence ne m'aurait pas jeté là étourdi sur ton passage; ses vues sont profondes.

— Ne t'accuse pas d'avoir troublé la paix de ma vie. Il est vrai que souvent, inhabile à saisir tes leçons, à fixer mes pensées errantes, je pleure sur mon ignorance; souvent accablée sous la confusion de deux mondes d'idées qui se heurtent dans mon esprit, j'oppose les souvenirs et les croyances de toute ma vie aux sublimes révélations émanées de ta bouche. Alors, mille doutes m'assiègent; j'appelle en vain la vérité. En ton absence, le passé agit sur moi si puissamment, que je prie involontairement les Manitous et les génies, je crois n'avoir fait qu'un songe merveilleux; mais dès que tu parais, que tes paroles se font entendre, alors je crois à ton Dieu, et me prosterne devant lui. Mais toi, frère, tu n'es point heureux, tu éprouves des regrets; nous ne pouvons rien t'offrir de notre vie sauvage qui vaille ce que tu as perdu.

— Tu te trompes, ma sœur, cette vie ne manque pas de charmes; la nature, grande et sublime comme elle est ici, embellit l'existence.

— Dis-moi, la chasse a dû te plaire; on raconte que tu en as remporté les honneurs.

— Je l'avoue; honteux de mon inaction, il me tardait d'y paraître et de m'y distin-

guer. Je me suis plu à rencontrer le danger face à face; aussi, n'ai-je point hésité à l'attaque. Il est vrai que j'ai été plus heureux que prudent; mais si j'ai goûté quelques instants la joie du triomphe, de combien de sensations pénibles ne l'ai-je pas achetée! Te dirai-je l'impression d'horreur que produisit en moi le sacrifice au génie du désert? Les cris du malheureux animal, suspendu vivant et abandonné dans ce passage étroit font encore frémir mon oreille. Cette cruauté, accomplie de sang-froid, m'émut au dernier point. Oh! telles ne sont pas les chasses de ma patrie.

— Mon frère, reprit doucement Méloa, ne repète pas ces paroles en présence des Indiens; pour eux, le fils adoptif n'est pas un exilé. Malheur à lui, s'il se rappelle la hutte de son père, car il a juré de l'oublier.

— Mais, toi, tu ne me trahirais pas, Méloa: tu connais toutes mes pensées.

— Oh! non, jamais. »

Le soir était venu pendant cet entretien; tous deux quittèrent le rocher pour rejoindre la veuve. Le retour fut silencieux, car les dernières paroles d'Arthur avaient affligé Méloa; et lui se reprochait en quelque sorte les soins qu'il avait pris de cultiver l'esprit de la jeune sauvage: il craignait d'avoir éveillé dans cette âme paisible bien des éléments de trouble. Ces reproches, il se les faisait souvent, mais il n'était plus temps d'y remédier. Il avait déjà trop fait pour Méloa, il avait offert trop d'idées nouvelles à son intelligence, pour s'arrêter dans sa tâche; il résolut donc de l'achever.

HISTOIRE NATURELLE

D'APRÈS LES TABLEAUX DE M. LÉVI.

Suite du 4^e Numéro.

ORGANES.

Les organes des végétaux sont compris dans quatre divisions, savoir :

- | | | |
|----------|---|--|
| ORGANES. | } | 1 <i>Primitifs</i> : cellules (<i>a</i>), vaisseaux (<i>b</i>), trachées (<i>c</i>). Il y a des (<i>a</i>) cellules rondes, cellules oblongues, des vaisseaux (<i>b</i>) continus, vaisseaux en chapelet, des trachées à spirale simple, trachées à spirale double (<i>c</i>). |
| | | 2 <i>Fondamentaux</i> : tige (<i>d</i>), racine (<i>e</i>), feuille (<i>f</i>) comme mélisse (<i>b</i>), bardaine (<i>e</i>), marronnier d'Inde (<i>f</i>). |
| | | 3 <i>Reproducteurs</i> : fleurs (<i>g</i>), fruit (<i>h</i>), bulbille (<i>i</i>), comme le lilas (<i>g</i>), la poire (<i>h</i>), la jacinthe (<i>i</i>). |
| | | 4 <i>Accessoires</i> : calice (<i>j</i>), bractée (<i>k</i>), épine (<i>l</i>), comme la rose (<i>j</i>), sauge (<i>k</i>), aubépine (<i>l</i>). |

ORGANES PRIMITIFS.

Cellules : premiers rudiments d'organisation végétale. Les végétaux les plus simplement organisés ne sont formés que de cellules; on les nomme pour cette raison végétaux cellulaires, comme le champignon.

Tissu cellulaire : assemblage de cellules, se rencontre dans tout le règne végétal, fait partie de tous les végétaux, sans distinction.

Vaisseaux : servent à porter la sève jusqu'au sommet des plus grands végétaux et sont nommés pour cette raison vaisseaux séveux; reçoivent toutes les sécrétions végétales, gommés, résines, baumes, etc., et sont nommés dans ce cas vaisseaux propres. Les végétaux formés de tissu cellulaire et de vaisseaux sont nommés végétaux vasculaires : l'orme.

Trachées : se rencontrent mêlées aux vaisseaux dans la substance des végétaux vasculaires.

ORGANES FONDAMENTAUX.

Tige : support des organes reproducteurs et accessoires; est toujours garnie de feuilles; présente 9 principales variétés, savoir :

- | | | |
|--------|---|---|
| TIGES. | } | 1 <i>Herbacées</i> : de consistance molle, le plus souvent annuelles : la renouële bulbeuse. |
| | | 2 <i>Charnues</i> : tenant souvent lieu de feuilles; le plus souvent vivaces : le cactus opuntia. |
| | | 3 <i>Ligneuses</i> : de consistance solide, toujours vivaces : le chêne. |
| | | 4 <i>Nodeuses</i> : fistuleuses, interrompues par des nœuds plus solides que le reste de la tige : le froment. |
| | | 5 <i>Articulées</i> : pleines, interrompues par des nœuds cassants : l'aillet. |
| | | 6 <i>Rampantes</i> : poussant des racines en terre : la renouële rampante. |
| | | 7 <i>Radicantes</i> : poussant en l'air des racines qui s'implantent en terre : le clusier rose. |
| | | 8 <i>Traçantes</i> ou <i>stolonifères</i> : poussant des jets ou filets qui prennent racine en terre : le fraisier. |
| | | 9 <i>Grimpantes</i> ou <i>volubiles</i> : montant en spirale autour des corps cylindriques : le liseron. |

Hampe : tige dépourvue de feuilles, partant de la racine, supportant seulement la fleur : narcisse.

Rhizome : tige à fleur de terre, ou couchée sur le sol, munie de feuilles et de racines : polypode.

Stipe : tige de très grande dimension, plus solide à l'extérieur qu'à l'intérieur : le palmier.

Tronc : tige de très grande dimension, plus solide à l'intérieur qu'à l'extérieur : le chêne.

Les végétaux dont la tige est suffisamment apparente sont nommés caulescents.

Les végétaux dont la tige est presque nulle sont nommés acaules ou subascaules.

Il n'y a pas de végétaux acaules, proprement dits : toute plante est munie d'une tige, mais quelquefois peu perceptible.

Les dimensions des tiges ligneuses donnent lieu à trois subdivisions, savoir :

- | | | |
|---------------------|---|--|
| TIGES
LIGNEUSES. | } | <p>(1) Sous-arbrisseau : ramifié depuis le niveau du sol, dépourvu de bourgeons ; demi-hauteur d'homme. (1) Armoise.</p> <p>(2) Arbrisseau ou arbuste : ramifié depuis le niveau du sol, pourvu de bourgeons ; une hauteur d'homme. (2) Le lilas.</p> <p>(3) Arbre : dépourvu de rameaux près de la base, plusieurs hauteurs d'homme. (3) Le saule pleureur.</p> |
|---------------------|---|--|

Les supports particuliers des feuilles se nomment pétioles ; ceux des fleurs et des fruits se nomment pédoncules. Les feuilles, fleurs et fruits qui manquent de pétioles ou de pédoncules se nomment sessiles.

Racine : fixe au sol la plupart des végétaux ; fixe sur un autre végétal quelques plantes, nommées, pour cette cause, plantes parasites, présente huit principales variétés, savoir :

- | | | |
|----------|---|---|
| RACINES. | } | <p>(1) Pivotante, ramifiée ; poussant son cours principal vers le centre de la terre : le poirier.</p> <p>(2) Pivotante, fusiforme, entière ; dirigée vers le centre de la carotte : la carotte.</p> <p>(3) Pivotante, napiforme : entière, munie d'une racicule dirigée vers le centre de la terre : le radis.</p> <p>(4) Tuberculeuse, ramifiée ; supportant des corps charnus nommés tubercules : pomme de terre.</p> <p>(5) Tuberculeuse, granulée, fibreuse, supportant des globules tuberculeux : saxifrage.</p> <p>(6) Tuberculeuse, orchidée, fibreuse, surmontant deux tubercules ronds, attachés à la tige : orchis.</p> <p>(7) Fasciculée, assemblage de racines simples, réunies par le sommet : asperge.</p> <p>(8) Capillaire, assemblage de fibres simples, très fines, réunies par le sommet : froment.</p> |
|----------|---|---|

Les racines jouent le rôle principal dans la nutrition des végétaux. Les bulbes, longtemps classées parmi les racines, sont des bourgeons surmontant des racines fibreuses capillaires (*Voyez Organes reproducteurs.*)

Feuilles : contribuent à la nutrition des végétaux, en décomposant l'air atmosphérique ; tiennent quelquefois lieu de tiges ; présentent 42 variétés principales, savoir :

FEUILLES.

- | | |
|--|--|
| <p>1 Subulée, imitant la forme d'une alène : le genevrier.</p> <p>2 Linéaire, étroite et de largeur uniforme dans toute sa longueur : if.</p> <p>3 Cylindrique-fistuleuse, vide à l'intérieur : l'ognon.</p> <p>4 Ensiforme, imitant la forme d'une lame de sabre : l'iris germanique.</p> | <p>5 Rubanaire engainante (roseau à quenouille).</p> <p>6 Spatulée, imitant la forme d'une spatule : othone-spatule.</p> <p>7 Charnue, épaisse de consistance, analogue à la pulpe d'un fruit : ficoïde.</p> <p>8 Infundibuliforme, en entonnoir : nélumbo.</p> <p>9 Lancéolée dentée, en fer de lance : saule houx.</p> |
|--|--|

- 10 Ovale acuminée, plaqueminiér.
 11 Trinervée, mélastome, rameux.
 12 Cordiforme, en forme de cœur : tanne commun.
 15 Réniforme, tussilage odorant.
 14 Orbiculaire peltée : capucine.
 13 Trapézoïforme, adianthe.
 16 Quadrangulaire, châtaigne d'eau.
 17 Hastée, en fer de pique, rumex d'Abysinie.
 18 Sagittée, en fer de flèche : fléchère.
 19 Oblongue sinuée : chêne.
 20 Runcinée, à dents aiguës, dirigées vers le bas : chicorée.
 21 Lyrée, en forme de lyre ou de violon : *erysimum*.
 22 Opposée conjointe, chevreuille.
 23 Amplicaulé, embrassant la tige : campanule.
 24 Perfoliée, traversée par la tige : buplèvre.
 25 Bilobée : aristoloche bilobée.
 26 Quadrilobée : tulipier.
- 27 Pennatilobée, à lobes pennées : *comptonia*.
 28 Trifoliée : ménianthe.
 29 Quadrifoliée : marsilea.
 30 Tripartie : passiflore glauque.
 31 Quinquépartie : passiflore bleue.
 32 Multipartie : médecinier.
 33 Lancéolée pinnatifide : artichaut.
 34 Pennée, imitant la disposition des barbes d'une plume : tamarin.
 35 Pennée engainante : chou palmier.
 36 Bipennée : pincillade élégante.
 37 Bipennée multifide : coréopsis en fêrle.
 38 Digitée, imitant la disposition des doigts : potentille.
 39 Laciniée, déchirée irrégulièrement : *geranium*.
 40 Palmée en éventail : doum.
 41 Capillaire-utriculaire, supportant de petites outres : utriculaire.
 42 Radicale ascidiée, munie d'un vase terminal : népenthès.

La disposition des feuilles sur la tige donne lieu à 4 dénominations principales, savoir : *alternes* (tilleul), *opposées-croisées*, (*filaria verticillées* (caille - lait), *fasciculées* (mélèze).

On nomme *stipule* une sorte d'excroissance foliacée qui se développe aux ramifications de quelques végétaux. *Stipule sagittée* (gesse odorante), *stipule subulée* (mélianthe).

LITTÉRATURE.

COMMENT NOTRE THÉÂTRE CESSA D'ÊTRE ORIGINAL POUR DEVENIR IMITATEUR.

Cours Supérieurs.

Lorsque Eschyle parut, il y avait déjà cinq cents ans que la langue grecque était formée. L'ionien Homère, que ses longs voyages avaient familiarisé avec les quatre dialectes que l'on parlait dans le Péloponèse, dans l'Achaïe et dans l'Archipel, les fondit ensemble, plus encore par amour national que par calcul philologique. En

effet, le devin antique avait pressenti, soit par le génie, soit par le cœur, la grande lutte de l'Asie et de l'Europe; il avait compris que le coup qui frapperait sa patrie lui viendrait de l'Orient. Dès lors, Assyrien; Mède ou Perse, n'importe, tout lui était ennemi. Il choisit donc pour sujet de son poème la première victoire de l'Europe

sur l'Asie; et afin que les chants qui célébraient cette victoire devinssent populaires, il créa une langue unitaire avec les éléments doriens, ioniens, éoliens, auxquels il joignit encore le dialecte de l'Archipel et le patois des côtes. Puis il fit de chacune des îles le berceau d'une déesse, la demeure d'un dieu ou la tombe d'un héros, et les rallia toutes par le lien de la religion au mont Olympe, où se tenait la cour de Jupiter. C'est ainsi que procéda le Dante deux mille ans plus tard, lorsque, dans le même esprit d'unité, il composa sa *Divine Comédie* avec tous les dialectes italiens.

La langue, telle que l'avait faite Homère, fut donc adoptée; et de ce jour la civilisation grecque est en progrès: Philon d'Argos fait frapper la monnaie d'argent, Lycurgue donne un code de lois à Sparte, la dynastie souveraine se tient à Corinthe et fait place aux Prytanes; les Éphores sont établis à Lacédémone, les Archontes gouvernent Athènes, Tyrtée et Pindare chantent, Solon, proclamé législateur et souverain arbitre, refuse le trône pour établir le commandement de la loi; Thalès de Milet, Chilon de Lacédémone, Pittacus de Mytilène, Bias de Priène, Cléobule de Rhodes, Périandre de Corinthe, se réunissent à lui et forment les sept fleurons de sa couronne antique. C'est dans ce moment que se réalisent les pressentiments de l'auteur de l'Iliade; la réaction de l'Europe contre l'Asie s'opère. Darius, pour se venger des Athéniens, qui avaient envoyé aux Grecs de l'Asie-Mineure quelques secours d'hommes, à l'aide desquels ils avaient brûlé Sardes, prépare une grande expédition contre la Grèce. Mardonius en reçoit le commandement, perd une partie de son escadre en doublant le mont Athos, revient en Perse, remet le commandement à Dats qui part à son tour, pénètre jusqu'à 140 stades d'Athènes et se fait battre par Miltiade dans les plaines de Marathon. Eschyle, âgé de 35 ans, est blessé dans ce combat.

Voilà donc où en est la civilisation de

la Grèce, lorsque le nom de père de la poésie dramatique est prononcé pour la première fois, non pas sur la scène, mais sur le champ de bataille. Elle en était à sa seconde période: elle avait déjà eu une école de sculpture et de peinture, qui était à l'école de Phidias et d'Apelles ce que furent le Grotto et Jean de Pise à Raphaël et à Michel-Ange. Au siècle de la législation et de la sagesse, qui touchait à sa fin, allait succéder pour elle le siècle de la richesse et du plaisir. Les Athéniens étaient donc assez instruits en religion et en histoire pour reconnaître au premier coup d'œil les dieux et les héros qu'on leur offrait en spectacle, et assez avancés en art pour comprendre le simple. Eschyle fit représenter *Prométhée*, le Faust antique.

Jusqu'à ce premier essai tragique, les seules représentations publiques étaient l'*Ode à Bacchus* que l'on chantait sur un char ou sur des tréteaux, pendant les jours consacrés à la fête de ce dieu. Eschyle introduisit sur la scène un interlocuteur parlant qui relégua les chanteurs au second plan et devint le personnage principal. La tragédie de *Prométhée* n'est qu'un long monologue interrompu par le chant, et cependant il y a déjà progrès sur Thespis, son devancier.

Les *Sept chefs devant Thèbes* succèdent à *Prométhée*, le dialogue au monologue: le chœur continue de représenter la société, qui encourage ou accable, récompense ou frappe, purifie ou maudit.

Au milieu de ces premiers essais d'Eschyle, le cri de guerre se fait entendre de nouveau, le poète dépose sa lyre et tire son épée: le soldat de Marathon court à Salamine.

C'est encore l'Asie qui envahit l'Europe, le fils qui reprend le chemin frayé par le père. Xercès suit Darius, part à son tour des ruines de Troie, étend un pont d'Abydos à Sestos, passe entre la riche Thasos et la commerçante Abdère, perce auprès

de Sana l'isthme du mont Athos, passe sur le corps de Léonidas et de ses trois cents Spartiates, met au niveau de l'herbe Thèbes, Platée et Thespies, qui se trouvent sur sa route, se fait dresser un trône sur une des collines qui dominent l'Europe, fait asseoir à ses côtés les rois de Tyr, de Sidon et de Cilicie; envoie des troupes dans les îles voisines, afin qu'aucun Grec ne puisse échapper à la destruction générale, et donne le signal du combat de Salamine.

Pendant ce temps, et au bruit de la méléée, une pauvre marchande d'herbes met au monde un fils, auquel, en souvenir de la victoire remportée par Thémistocle, la mère donne le nom d'Euripide.

Eschyle retourne à Athènes avec les vainqueurs, et y est reçu à la porte par le jeune Sophocle, coryphée des adolescents.

Huit ans après, il fait représenter *les Perses* : c'est de l'histoire contemporaine, c'est de la tragédie nationale. Dans cette composition un nouveau progrès se fait sentir, le trialogue succède au dialogue.

Voilà où en est l'art, lorsque Sophocle lui vient en aide, et fait jouer les *Trachimennes*; ce n'est cependant encore qu'un élève; *OEdipe roi* en fera un rival, *OEdipe à Colonne*, un vainqueur.

Sophocle naquit avec l'âge brillant de la Grèce; il vit sortir de terre les Propylées, et s'arrondir dans les airs les marbres du Parthénon; il fut le contemporain de Périclès, d'Aspasie, de Socrate, de Laïs et de Platon. Il connut ce jeune Alcibiade, qui enfant ne voulut point apprendre à jouer de la flûte, parce que cela le défigurait; qui jeune homme se vêtait de pourpre, combattait avec un bouclier d'or, envoyait sept chars aux Jeux Olympiques et remportait trois prix à la fois; qui, sachant adopter tour à tour les vices et les vertus des peuples qu'il visitait, étonna l'Asie par son luxe, Sparte par sa frugalité, la Thrace par son intempérance, la Béotie par sa vigueur, l'Ionie par sa mol-

lesse; qui répondit à l'amour de Timéa, femme d'Agis, non point parce qu'il l'aimait, mais afin de laisser un roi de sa race pour amollir Lacédémone. C'était l'époque où Périclès répudiait sa femme pour épouser Aspasie, proscrivait Thucydide et Cimon, afin de n'avoir pas de comptes à rendre à la république, employait un million par an à corrompre les Spartiates, augmentait les tributs d'un tiers pour faire tailler des statues, et déclarait la guerre aux Mégariens parce qu'ils avaient enlevé une courtisane.

L'art dramatique ne pouvait rester grand et sévère au milieu d'un pareil siècle. Eschyle avait guidé ses premiers pas; Sophocle le mena à son apogée; Euripide vint à son tour, et ouvrit à sa vieillesse la route splendide de sa décadence.

Après Euripide, vous chercheriez vainement l'art dramatique en Grèce. Les rhéteurs remplacent les poètes, les discours succèdent aux œuvres, les chaires fleurissent et les théâtres tombent. L'école d'Alexandrie meurt en avortant d'une argutie; une seule palme reste encore à la Grèce, c'est celle de l'éloquence. Cicéron vient la cueillir, et la rapporte à Rome, humide encore des larmes de Molon-le-Vieux, rhéteur de Rhodes.

C'est que les temps de la Grèce sont révolus, et que ceux de Rome commencent. La civilisation fait un nouveau pas d'Orient en Occident; Scipion remplace Thémistocle, César succède à Périclès; Rome, qui a emprunté à l'Etrurie éteinte ses cérémonies religieuses, une partie de ses lois, ses personnages consulaires, sa couronne d'or, sa chaise curule, son bâton d'ivoire, va emprunter à Athènes, qui s'éteint, ses arts, ses sciences, sa langue et sa poésie; car Rome est encore âpre, sauvage et inculte, et lorsque Rhodes, Athènes et Corinthe renferment à elles trois plus de cent mille statues, Rome ne possède encore qu'une image de Cérés, fondue avec l'or confisqué à Spurius Cassius, condamné à mort par

son père pour avoir conspiré contre la république.

La langue grecque est peu connue à Rome pendant les cinq premiers siècles de sa fondation. La mission des ambassadeurs envoyés par les décemvirs pour étudier les lois d'Athènes et de Sparte n'est rien moins que prouvée, puisque le style des douze tables est essentiellement latin. Les premiers essais dramatiques des Romains furent nationaux et populaires, et les vers fescennins et saturins, dont se composent les jeux scéniques représentés à Rome, l'an 392, n'étaient empruntés à aucune littérature étrangère. Ce ne fut que l'an 514 de Rome, 130 ans après la mort d'Euripide que Livius Andronicus fit jouer sa première pièce, imitée des Grecs. Cinq ans après Ennius Nævius suit son exemple. Ce dernier, qui du reste était né en Calabre, parlait si correctement les deux langues, qu'il écrit dans l'une et apprend l'autre à Caton l'Ancien. L'élève, satisfait du maître, le ramena de Sicile à Rome, et lui donna une maison sur le mont Aventin. La richesse de la récompense prouve que Caton avait reçu d'Ennius un présent encore rare en Italie.

Peu à peu ses rapports commerciaux avec la Grande-Grèce et avec l'Archipel, ses guerriers avec la Sicile, et son alliance avec Marseille, popularisèrent à Rome la langue de l'Attique. Plaute et Térence ne sont que des imitateurs d'Aristophane et de Ménandre. Sénèque traduit Sophocle et Euripide : *Virgile est la lune d'Homère*.

Bientôt l'invasion du Christianisme donne un nouvel éclat au flambeau athénien. Les pères de l'Eglise attaquent les croyances de l'Iliade avec la langue d'Homère, les rhéteurs leur répondent dans le même idiome. On parle encore latin à Rome, mais on ne dispute et l'on n'écrit plus qu'en grec. Néron raille Sénèque sur la rudesse de son accent, et Marc-Aurèle professe hautement son mépris pour la langue de Tacite et de Juvénal. Enfin, Constantin lui porte le dernier coup, le jour où il transporte

le siège de l'Empire des rives du Tibre aux bords de la mer Noire; les arts et les sciences suivent en courtisans l'émigration impériale; l'Orient pour la dernière fois l'emporte sur l'Occident. Rome appauvrie du grec redevient latine. Le Christianisme, protecteur de tout ce qui est proscrit, adopte la langue populaire et la sauve de l'invasion des Barbares en l'abritant dans les cloîtres.

Cette fois, c'est l'Asie tout entière, l'Asie trop féconde et trop peuplée, qui ne peut plus nourrir ses enfants et qui déborde sur l'Europe; c'est un déluge de nations fauves qui se répandent sur la civilisation antique, l'envahissent, l'étreignent et l'étouffent. Territoire, mœurs, langage, tout disparaît sous le flot pressé des peuples qui se succèdent; le passé se sépare du présent, tous les liens qui l'y rattachent sont violemment rompus, le monde décrépît est mis à la refonte; une nouvelle division de royaumes s'opère, le soleil du Christianisme se lève sur eux illuminant une ère nouvelle qui date d'hier; au-delà tout est la nuit, car la seule lumière qui pourrait l'éclairer veille au sanctuaire des églises.

Dans cette grande loterie des empires, la Gaule, de province romaine qu'elle était, devient royaume germanique et trois éléments se combinent, de la réunion desquels naîtra la France : ces trois éléments sont le celtique, le roman et le teuton.

Ces trois éléments n'étaient point encore parfaitement fondus ensemble lorsque nous voyons poindre l'art dramatique à la surface de la société féodale; aussi apparaît-il sous l'aspect opposé qu'il avait en Grèce, c'est-à-dire muet, au lieu de déclamateur.

C'est qu'en jetant les yeux sur la France du dixième siècle on s'aperçoit que la première unité nécessaire à l'art dramatique lui manque, celle du langage. En effet, le peuple parle la langue romaine, l'aristocratie la langue teutonique, le clergé la langue latine. L'art, pour se faire comprendre

au milieu de cette Babel du moyen-âge, est donc forcé de recourir au geste, idiome primitif et universel; mais caché sous le nom de jonglerie, il reste stationnaire et circonscrit entre deux hommes, deux femmes, un ours et un singe, dont se compose généralement la troupe comique, depuis le commencement du règne de Charlemagne jusqu'à la fin du règne de saint Louis.

C'est que les règnes précédents viennent de voir s'accomplir une grande révolution philologique : la *langue d'Oïl* l'a emporté sur la *langue d'Oc*, les trouvères sur les troubadours; un empire national se constitue à la rive droite de la Loire; la France vient de naître de la Gaule et commence à balbutier, avec Godefroy de Paris, les premiers mots de la langue que parleront Corneille et Molière.

S'il'on veut étudier le point de suture entre l'idiome savant et le dialecte populaire, que l'on prenne Villehardouin, Nangis et Joinville; alors on verra le latin, la langue sainte, la langue mystérieuse, la langue des initiés, qui, conservatrice des traditions du vieux monde, s'est perpétuée dans le nouveau, lutter dans sa vieillesse et sa décadence avec sa jeune et vigoureuse rivale : Nangis est à Tacite ce que Zosime est à Homère.

Le défaut d'études spéciales et le désir d'être compris du plus grand nombre détermineront Villehardouin et Joinville à écrire dans la langue vulgaire; l'envie de connaître les événements de la Terre-Sainte était si grande qu'elle força les chroniqueurs à adopter l'idiome méprisé, mais répandu. Villehardouin et Joinville crurent ne faire qu'un récit sans prétention, et au même coup ils écrivirent une histoire et créèrent une langue.

Dès qu'il vit un moyen de transmettre sa pensée et sa parole, l'art s'en empara et reléqua le geste au second plan, comme le monologue avait fait du chant : de ce jour il se trouva en progrès.

Cependant, histoire profane, histoire ca-

tholique, tout se trouvait enfermé dans les cloîtres, arches saintes qui, flottant sur l'inondation des Barbares, conservèrent au monde nouveau les archives du vieux monde.

La Bible seule, livre de consolation, de croyance et de foi, était, sinon dans toutes les mains, du moins dans toutes les mémoires; l'imagination s'appuya sur elle, et, ne se sentant pas assez forte pour voler avec ses ailes, elle s'en fabriqua avec les plumes de l'histoire sacrée.

Alors l'art dramatique se trouva en France, sous un rapport du moins, dans la même position où il s'était trouvé en Grèce agissant dans un monde tellement connu et tellement populaire, qu'il n'avait qu'à nommer ses dieux et ses héros, car ses dieux et ses héros étaient connus de tous.

C'est ainsi que le mystère du Vieux-Testament représenté un demi-siècle après la mort de Joinville, et dans la langue de Joinville, se compose de soixante-deux mille vers, occupe cent acteurs, et s'empare de tout l'espace compris entre la création du monde et le triomphe de Mardochee.

Lorsque la Bible fut épuisée, on passa à l'Évangile : le mystère de la Conception, le mystère de la Passion et le mystère de l'Assomption furent joués vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Ils employaient, le premier, quatre-vingt-dix-huit acteurs; le second, quatre-vingt-sept; le troisième, trente-trois.

Lorsque l'Évangile fut à sec, on fouilla les livres apocryphes. Le Protévangion de Jacques-le-Mineur, les deux évangiles de l'enfance, celui de Nicomède, furent mis à contribution, et l'on en tira une multitude d'œuvres scéniques dont le catalogue serait aussi long qu'ennuyeux.

Au milieu de tous ces essais, deux efforts remarquables sont tentés : l'un de réaction, l'autre de progrès; l'un, par la langue savante, l'autre, par la langue vulgaire.

L'un est le mystère de la destruction de

Trois, première évocation du spectre antique au milieu de la société du moyen-âge, effort de la science pour ramener à la science. Il fut écrit en latin par Jacques Mirlet, étudiant ès-lois de l'Université d'Orléans, puis traduit en français. Quoique l'auteur se soit inspiré de Darès et non d'Homère, l'analyse nous paraît inutile. Sa date remonte à 1450.

L'autre est le *Chevalier qui donne sa femme au Diable*, première apparition d'une œuvre originale et populaire, effort de la nationalité pour créer un théâtre national; première pièce d'origine française, s'appuyant sur les traditions et les mœurs françaises. Sa date est de 1505. Quant à son analyse, la voici :

Un chevalier dissipe son bien en orgies, en chasses et en tournois, à l'instigation de ses deux écuyers, et malgré les avis de sa femme. Lorsqu'il ne possède plus ni terres, ni chevaux, il cherche à emprunter, mais chacun lui ferme sa porte et sa bourse. Le diable alors lui apparaît, profite de sa détresse, fait un pacte avec lui, et lui rend la richesse à la condition qu'il lui livrera sa femme au bout de sept ans : le chevalier renie Dieu, renie Jésus; mais dans sa courtoisie chevaleresque, refuse de renier la vierge Marie.

Le terme arrivé, le chevalier conduit sa femme dans un bois, et là il lui avoue dans quel but il l'a amenée et entre quelles mains il va la remettre. Cet aveu se fait à la porte d'une église qui se trouve sur la route. La femme du chevalier demande et obtient comme dernière faveur d'entrer dans la chapelle pour faire sa prière. Elle s'agenouille devant la vierge Marie. Alors la mère de Dieu descend de l'autel, prend les traits de celle qui l'implore, la laisse dans l'église et sort à sa place. Trompé par la ressemblance, le chevalier la conduit à Satan; mais au moment où il va mettre la main sur elle, elle reprend son auréole céleste et son visage virginal. Satan, épouvanté, recule, car il reconnaît celle qui,

de son pied nu, a brisé la tête du serpent. Trente personnes suffisaient à la représentation de ce mystère.

L'art français, on le voit donc, procède encore sur ce point comme sur celui de la pantomime, d'une manière toute contraire à l'art grec. En France, nous descendons du composé au simple; à Athènes, nous montons du simple au composé: les deux arts se rencontreront au milieu de l'échelle, et le même progrès se trouvera atteint lorsque le nombre des deux auteurs sera fixé à un chiffre rationnel, quoiqu'il soit parti des deux extrémités opposées.

Jusqu'ici, comme on le voit, notre théâtre est original: original par la forme lorsqu'il traite les sujets d'histoire; original par la forme et par le fond lorsqu'il traite les sujets de l'imagination.

Pendant, vers cette époque, de grands événements littéraires et politiques viennent de s'accomplir autour de la France et vont réagir sur elle. Dante est né comme mourait Joinville, qui, dans sa longue vie, avait vu passer six rois. Dante donne une langue à l'Italie, comme Homère en avait donné une à la Grèce, et Joinville à la France. Outre celle qu'il créa, Dante connaissait et parlait quatre langues, le latin, le provençal, l'allemand et l'hébreu.

Pétrarque qui vient après lui, aux mêmes connaissances philologiques, moins celle de l'hébreu, essaie de joindre l'étude de la langue grecque. Il prend pour maître un savant de Constantinople, comme Caton a pris un poète de la Calabre; mais moins heureux que Caton, il ne réussit qu'à demi, et familier comme il l'était avec Cicéron et Virgile, il ne put arriver à traduire couramment Homère.

Boccace lui succède, et tout en demeurant original, il n'en étudie pas moins la langue de l'Iliade et de l'Énéide, qu'il possède presque à l'égal de la sienne. Cette science l'encourage à fouiller les vieilles bibliothèques, dans lesquelles il trouve des fragments d'Anacréon et des manuscrits in-

connus de Plaute, de Térence et de Scèneque.

L'empire grec s'écroule en 1453 : la conquête de Mahomet II fait refluer en Sicile plusieurs familles grecques. De la Sicile elles passent en Italie, s'arrêtent en Toscane, rencontrent une langue toute formée, entendent bégayer quelques mots de l'idiome maternel, et s'établissent à Florence, à laquelle elles font don, en retour de son hospitalité, des manuscrits d'Aristophane, de Ménandre, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Alors le bruit se répand, avec le retour des armées de Charles VIII et de Louis XII, avec les alliances de Henri II et des Médicis, que de merveilleuses compositions scéniques, écrites dans un idiome inconnu, viennent d'être rapportées d'un monde oublié. Rabelais, Ronsard et Montaigne étudiaient la langue; Robert Garnier, Alexandre Hardy et Jodelle s'emparent des œuvres. Trop faibles pour continuer de mener à sa perfection le théâtre national, ils adoptent le théâtre étranger, remontent vers le passé, n'osant point marcher vers l'avenir, substituent l'imitation à l'originalité, et font représenter Hippolyte, fils de Thésée, Antigone, Cléopâtre, Didon, Achille, Cornélie et Marc-Antoine, réactions du théâtre antique sur le théâtre moderne; rayon du

soleil grec à son midi qui fait pâlir notre aurore française.

A compter de ce moment, il n'y eut plus chez nous de théâtre national; toute œuvre postérieure au seizième siècle adopta systématiquement la forme et l'allure grecques, même quand le fond était tiré d'une autre histoire. Il en fut de la tragédie comme de l'architecture, la *renaissance* tua le *gothique*.

Les merveilleuses compositions de Rotrou, de Corneille et de Racine sanctionnèrent la révolution qui avait détrôné l'art national, et leur poésie fut l'huile sainte qui sacra l'art étranger; la civilisation du Christ fut reniée pour celle de Jupiter; nos vierges, nos martyrs et nos guerriers firent place aux demi-dieux et aux héros du paganisme: ce fut un culte splendide, mais ce n'en fut pas moins une idolâtrie.

Il n'y eut point jusqu'à Molière, cet apôtre de la comédie populaire, qui ne se fit un instant apostat; mais pareil aux Israélites dans le désert, il ne perdit jamais de vue la colonne de feu; elle le conduisit à la terre promise.

La mission de l'école nouvelle est large et belle; elle a déjà eu le courage de reprendre l'art national: maintenant elle lui donne la force où il a été abandonné.

ALEXANDRE DUMAS.

LITTÉRATURE.

SUJET DONNÉ AU COURS (IMPROVISATION).

L'EXTASE.

Qui de nous peut se flatter de les avoir éprouvés ces moments de douce ivresse où l'âme semble abandonner ce monde

pour se balancer entre la terre et le ciel? Les hommes de génie ont peut-être de plus grandes souffrances, de plus grandes

douleurs que le reste du genre humain. Mais aussi combien les jouissances que leur procurent l'élévation de leurs sentiments doivent être pures et sublimes. C'est surtout chez le poète sacré que ces jouissances sont plus exaltées. Demandez-lui ce qui l'émeut si vivement, cet être au regard mélancolique, tandis que nous sommes calmes et froids ? Pourquoi son âme ardente se revèle-t-elle sur sa physionomie inspirée ? C'est que pour nous la vie est positive, et que pour lui elle est idéale !... C'est que dans le son de la cloche qui se meurt, dans la flamme qui s'éteint, dans le chant de l'oiseau qui jette à la nuit sa dernière plainte, il n'y a pour nous rien qu'un son, rien qu'une lumière, et que pour lui, il y a toute leur âme cachée dans ce mystique langage que la terre adresse aux cieux. Et qui pourrait me dire ces nobles impressions lorsque, oubliant ce monde, cette vie pour ne

penser qu'à la sublime éternité, la grandeur de Dieu lui est comme révélée !

Les heures s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive : il oublierait qu'il tient encore à la terre si des larmes brûlantes ne venaient lui rappeler que l'homme ne peut être complètement heureux sans une sorte de souffrance, et que c'est au moment où l'âme est le plus détachée du corps, le plus rapprochée de Dieu, qu'elle retombe avec le plus de violence !

Mais il viendra un jour où cette âme aura brisé les liens qui la rattachent à la terre. Elle s'élèvera pure vers les cieux, elle s'exhalera avec le dernier souffle de la brise du soir, et sa félicité près de son créateur sera de pouvoir jouir sans souffrance et sans interruption de ce Dieu dont ce bonheur, dont ces extases d'ici-bas n'étaient que le noble et sublime pressentiment.

M^{lle} MARIE DE C.

L'ORPHELINE.

Si jeune ! et de mes yeux tant de pleurs ont coulé !
Et déjà dans mon cœur l'illusion est morte.
L'illusion ! beau rêve et que le temps emporte
Laisant un vide affreux dans le cœur désolé.

O beaux rêves si purs ! rêves de jeune fille,
Qui m'aviez tant promis un heureux avenir,
Lorsque, riieuse enfant, au sein de ma famille
Je ne pensais jamais qu'un jour tout dut fuir.

Qu'êtes-vous devenus ? Que de fois dans ma vie
J'ai voulu ressaisir une heure du passé ;
Goûter encore un jour la paix sitôt ravie
A mon cœur, maintenant de chagrins oppressé.

Mon Dieu ! vous qui m'avez sitôt repris ma mère,
Que ne me faisiez-vous avec elle mourir !

Où ne me donniez-vous la force nécessaire
Pour vivre encor longtemps à pleurer et souffrir !

Ma mère n'est plus là, plus là pour me sourire ;
Je n'y crois pas encor, je l'attends tous les jours ;
Pourtant, en s'écoulant, tous les jours semblent
dire :
« Seule il te faut rester ; oui seule, et pour tous
jours. »

Sous le poids du malheur lentement je succombe.
Si je pouvais mourir ! c'est là qu'est mon espoir ;
Et je dis chaque jour en pleurant sur ta tombe :
« Demain, demain, ma mère, oh ! j'irai te revoir ! »

M^{lle} ADELÈ SAMSON.

L'AURORE BORÉALE.

Une vapeur qu'au nord le firmament envoie,
 Se déployant en arc, trace une obscure voie,
 S'allonge, et, parvenue aux portes d'Occident,
 Vomit, nouvel Hécla, les feux d'un gouffre ardent.

ROUCHER.

A mon retour à Stockholm¹, un autre spectacle encore plus frappant m'attendait; c'était celui d'une aurore boréale. Je me retirais vers minuit, avec un de mes compagnons de voyage, par un beau clair de lune. Nous aperçûmes tout à coup une lueur vague et blanchâtre répandue dans le ciel. Nous nous demandions si c'était une nuée éclairée par la lune; mais c'était quelque chose de moins compacte encore, de plus indécis; on eût dit la voie lactée ou une lointaine nébuleuse². Tandis que nous hésitions, un point lumineux se forma, s'étendit d'une manière indéterminée, et on vit tout à coup de grandes gerbes, de longs glaives, d'immenses fusées dans le ciel; puis toutes ces formes se confondaient, et à leur place paraissait une arche lumineuse, d'où tombait une pluie de lumière. Le plus souvent ce qui se passait devant nos yeux ne pouvait se comparer à rien: c'étaient des apparences fugitives, impossibles à décrire, et que l'œil avait peine à saisir, tant elles se succédaient, se mêlaient, s'effaçaient rapidement. Jamais on ne pouvait prévoir une seconde à l'avance³ ce qu'allait offrir le *Kaléidoscope* céleste⁴. Ce qu'on croyait voir avait disparu, tandis qu'on cherchait encore à s'en faire une idée distincte. Le merveilleux spectacle semblait toujours finir et recommencer, et il était impossible de saisir le passage d'une décoration à l'autre. On ne les voyait pas apparaître dans le ciel, mais tout à coup elles s'y trouvaient, et il semblait qu'elles y avaient toujours été. En un mot, rien ne

peut donner une idée de tout ce qu'il y a de mobile, de capricieux, d'insaisissable dans ces jeux brillants d'une lumière nocturne; et encore la lune, qui se trouvait pleine⁵ en ce moment, nuisait par son éclat à celui de l'aurore boréale. C'est pour cette raison que la lueur de celle-ci était blanche et pâle; sans cela, aux variations de formes se seraient jointes les variations de couleurs, les reflets rouges-verts, enflammés, qui donnent souvent aux aurores boréales l'apparence d'un grand incendie. Mais à cela près, la nôtre fut une des plus riches qu'on pût voir; elle dura plusieurs heures, se renouvelant, se déplaçant, se transformant sans cesse, et l'on nous dit que depuis trente ans, il n'y en avait pas eu de plus belle à Stockholm.

J. J. AMPÈRE.

(Revue de Paris.)

NOTES.

1. Stockholm, capitale du royaume de Suède, située sur le détroit qui unit le lac *Mèler* à la *Baltique*. C'est l'entrepôt du commerce de la Suède centrale; les environs en sont délicieux.

2. On donne le nom de *nébuleuses* à certains amas d'étoiles fort éloignées de nous et dont la lumière est pâle. La *voie lactée* est composée d'un nombre immense de ces étoiles.

3. Il faut ici *d'avance*.

4. *Métaphore* trop technique et mesquine.

5. *Dans son plein* est ici l'expression adoptée.

Observation générale. — Description

brillante, style coloré, mobile, rempli d'images variées comme le spectacle qu'il décrit ou plutôt dont il donne la peinture. Un peu de correction cependant n'eût point nuï à l'effet.

GRAMMAIRE.

ORTHOGRAPHE ABSOLUE.

SON AN.

PRINCIPE. Il est *opulent* et *bienfaisant*.

Les adjectifs en *an* au masculin et en *ante* au féminin, s'écrivent par *ant* s'ils se composent ou dérivent d'un participe en *ant*, et par *ent* dans le cas contraire.

EXCEPTIONS :

- 1 *Adhérent, affluent, coïncident, divergent, différent, équivalent, précédent, président, résident, violent.*

OBSERVATION. Ces mots employés comme participes ou verbes, s'écrivent par *ant* : cet homme *différant* d'opinion avec nous, ne peut nous convenir.

- 2 *Élegant, fringant, suffragant.*

- 3 *Appétissant, ambiant, ambulant, ascendant, bienveillant, constant, contondant, dirimant, distant, exubérant, exorbitant, fébricitant, fainéant (à cause de néant), glutinant, galant, instant, impétrant, lancinant, méchant, mécréant, malveillant, nonchalant, pétulant, pédant (pédagogue), protubérant, pimpant, puissant, sanglant, savant, semillant, transcendant, vaillant, vigilant, radiant, stagnant.*

Plusieurs de ces adjectifs ou dérivent d'anciens verbes, comme *ambulant, ascendant, constant, impétrant*, etc., ou sont

d'anciens participes, comme *mécréant, puissant, vaillant*.

Les substantifs dérivés de ces adjectifs suivent la même orthographe : *opulent, opulence, distant, distance*.

EXCEPTÉ :

Existant, *existence*; exigent, *exigence*.

SON IN.

PRINCIPE. *Indien, imberbe* et *imprudent*.

Le son *in* initial s'écrit par *in*, et par *im* avant un *b* ou un *p*, excepté *ainsi*.

PRINCIPE. Mon *dessein* n'est pas de *feindre*.

Le son *in* s'écrit par *ein*.

1. Dans les verbes *indre*, après une consonne.

EXCEPTÉ :

Craindre, plaindre, contraindre.

Leurs dérivés suivent la même orthographe : *peintre, enceinte, teinture*, etc., excepté *cintré*.

- 2 Dans *sein* (partie du corps), *dessein* (projet), *frein* (à cause d'effréné), *plein* (plénitude), *rein* (rénal), *serein* (sérénité).

On écrit *seing* (signature).

VERSAILLES.

Voyez ces murs déserts : là, le pompeux Versailles
 Etalait autrefois l'orgueil de ses murailles ;
 Là, mille passions, mille vœux à la fois !
 Les princes et les grands, les députés des rois,
 Les intérêts rivaux, les vanités trompeuses,
 Sans cesse s'agitaient sur ces routes pompeuses.

DELILLE.

C'est là un pèlerinage poétique. Partir de Paris à deux heures, traverser cette grande route par laquelle tout le dix-septième siècle a passé, ce chemin de Versailles à Paris, traversé par la royauté de France dans des appareils si divers et pour des causes si différents. Au bord de ces chemins, quand passait Louis XIV, ses sujets s'agenouillaient dans la poussière ; deux rois plus tard¹, ces mêmes sujets s'en allaient à main armée chercher de force le petit-fils de Louis XIV, lui, sa femme, sa sœur et son enfant, et du château de Versailles, cette monarchie de tant de siècles passait dans les prisons, et de là à l'échafaud. Quel drame de gloire et d'infamie s'est passé sur cette grande route aujourd'hui si tranquille ! Aujourd'hui la bourgeoisie a remplacé la cour ; elle va à Versailles pour voir jouer les eaux ; elle en revient au galop des chevaux de coucou². Elle est la reine de ces beaux lieux, reine paisible et sans peur et à l'abri de toute calomnie. Demandez à qui appartient le château de Louis XIV aujourd'hui. Il appartient au premier bourgeois qui s'y vient promener avec sa femme et son enfant. Ils foulent tranquillement ces belles allées où passèrent comme un songe tant de grands et tant de beautés : le grand Condé, M. de Turenne, Racine, Molière, La Vallière, Montespan.

Le château de Versailles est beau, surtout

quand vient l'automne souffler de sa tiède haleine sur la feuille qui jaunit et qui tombe. Alors, quand toute verdure a cessé³, quand tout oiseau fait silence, quand les eaux dorment dans leur prison de plomb, quand le buis seul, ce buis travaillé par Le Nôtre⁴ en pyramides factices, jette seul⁵, sur tout cet ensemble, son éternelle, languissante et monotone verdure ; alors, quand toutes les statues du parc, ce peuple de marbre et de bronze, apparaît tout nu et tout froid à travers ces charmilles dépouillées ; alors seulement, au milieu de cette désolation des jardins, qui s'accorde si bien avec le silence du palais, le château de Versailles vous apparaît dans toute son historique beauté ; il est grand, il est froid, il est solennel. Levez la tête ! peut-être que Louis XIV va se mettre là-haut à son balcon de marbre. Prêtez l'oreille : n'entendez-vous pas Bossuet qui se promène dans l'allée des philosophes ? Quelle est cette robe blanche qui étincelle là-bas, non loin des bains d'Apollon ? Eloignez-vous ; c'est la belle *Fontanges*⁶ qui ne veut pas être vue. Le château de Versailles est le seul château du monde qui perde sa beauté au printemps, quand tout s'éveille, quand le soleil est chaud, quand l'eau murmure, quand l'oiseau chante dans l'air. Mais aussi, quand ces vastes jardins ne sont plus que désolation et silence, quand la lune se lève dans le ciel, jetant une clarté mourante sur

ces arbres morts, enveloppant de son silence éternel tout ce grand silence royal, quelle joie d'être seul à parcourir ces grandes allées, à se perdre dans ces sinueux détours, à contempler ces grands arbres, tout ridés, témoins de tant de mystères, à poser son pied sur ce sable effleuré par tant de pieds légers ! Quelle joie et quel orgueil de se dire : « A cette heure, me voilà l'héritier de Louis XIV ; à cette heure, je foule le sol de Louis XV ; à cette heure, je suis assis sur le même banc de pierre où la reine Marie-Antoinette venait s'asseoir pour entendre les sons lointains de la musique, par une belle soirée d'été. »

JULES JANIN.

NOTES.

1. Expression pittoresque et hardie du plus heureux effet; *deux rois plus tard*, et non *deux règnes plus tard*, puisque la comparaison porte sur les hommes et non sur les temps.

2. Ironie qui aujourd'hui n'a presque aucune portée, la plupart des coucous étant remplacés par des voitures élégantes et dont la course est rapide.

3. *Cessé* est ici impropre ; il indique la

fin d'une action plutôt qu'un changement d'état. La verdure *passé* ou *se fane*.

4. Le Nôtre (André), dessinateur des jardins de Louis XIV, naquit en 1613. Il planta les jardins de Versailles, des Tuileries, de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Sceaux, de Saint-Germain et de Fontainebleau. Il mourut à Paris, en 1700.

5. Cette répétition de *seul* est d'un assez bel effet.

6. Marie-Angélique, duchesse de Fontanges, née en 1661, était fille d'honneur de Madame, lorsque son éclatante beauté séduisit le roi ; mais son triomphe fut de courte durée. Ayant, à la suite d'une maladie, perdu à la fois et sa beauté et le cœur de Louis XIV, elle se retira dans l'abbaye de Port-Royal, et y mourut en 1681, âgée seulement de vingt ans.

Observation générale. Ce tableau de grandeur et d'infortune, de gloire et d'abaissement, offre d'énergiques contrastes ; la peinture du château, quand l'automne l'a rendu à sa majestueuse solitude, emprunte encore un intérêt plein de tristesse au passé dont elle réveille le souvenir et dont elle laisse entrevoir les ombres gracieuses ou sublimes. Le style, en rapport avec le sujet, est harmonieux et d'un coloris pur et sévère.

DE LA GRACE DANS LES MANIÈRES.

Il est un désir de plaire qui a sa source, non dans une vanité condamnable, mais dans l'honorable besoin de mériter l'affection d'autrui.

Ce désir de plaire est légitime, louable même, car il peut exciter aux vertus, et loin de le blâmer en vous, j'essaierai, jeunes

lectrices, de vous fournir les moyens de le satisfaire.

L'attention qu'attirent une jolie figure, un esprit facile, peut flatter l'amour-propre ; elle ne saurait contenter le cœur le plus noble dans ses exigences. Ce qu'il demande, ce n'est point un succès passager,

mais un sentiment raisonné, durable. Pour obtenir ce sentiment, il faut aux qualités attachantes d'un aimable caractère joindre les formes gracieuses et modestes qui révèlent une éducation distinguée.

Il y a dans les manières d'une personne bien élevée un charme qui séduit et captive; ces manières sont un maintien simple, aisé, des gestes doux sans affectation, un ton naturel sans familiarité, une attention obligeante à deviner les désirs des autres, un gracieux empressement à les satisfaire.

Les signes d'une bonne éducation ne sont pas seulement dans la conversation qui, chez les jeunes personnes, doit être modeste et réservée; on les distingue encore dans le son de la voix, dans le regard, dans le silence même. Combien de gens en blessent d'autres en les écoutant d'un air distrait, en les interrompant pour exprimer une pensée qu'ils craindraient qui leur échappât.

Les rapports de la société doivent s'accorder avec les principes de la morale; et quand celle-ci vous impose l'obligation d'être bienveillante, humble, charitable, complaisante, la société exige de vous les dehors de ces touchantes vertus. Ne croyez donc pas qu'il suffit d'avoir des intentions droites, des motifs vertueux pour s'acquitter complètement de ses devoirs; non, car c'est un devoir encore de faire aimer ce qui est bien, en le représentant sous des formes aimables et d'exercer par là une influence salutaire.

J'ai connu des personnes fort estimables dont on évitait avec soin la compagnie. Il ne fallait attendre d'elles aucun de ces égards, aucune de ces prévenances qui ressemblent tellement aux marques de l'amitié que plus d'une fois ils l'ont fait naître. Ces personnes, par des mouvements vifs et brusques,

vous heurtent sans vous faire une excuse. Elles prennent le pas sur vous, bien que n'y attachant aucune idée de préséance; elles vous laissent le soin d'ouvrir et de fermer les portes; elles ne savent ni déguiser un bâillement impoli ni réprimer un sourire moqueur. Et pourtant il y a de la bonté chez ces personnes; mais il leur manque le talent de la faire apprécier.

Peut-être, mesdemoiselles, avez-vous l'expérience de tout ce qu'une semblable société a d'importun. Songez bien cependant qu'en vous offrant ces traits d'une éducation imparfaite mon intention n'est point de donner lieu à votre critique, mais de vous faire prendre la résolution d'éviter les défauts qui vous choquent dans les autres.

Reconnaissons donc qu'il n'est point indifférent d'avoir des manières nobles ou vulgaires, polies ou affectueuses, un langage épuré ou des expressions triviales, et qu'enfin les habitudes de la bonne compagnie excluent également la brusquerie et la nonchalance, la gaucherie et la hardiesse, l'importunité et la négligence.

Gardons-nous cependant de donner aux formes plus d'importance qu'au fonds; elles sont l'accessoire obligé, mais non le principal, et se revêtir des apparences de vertus qu'on n'aurait pas serait une hypocrisie bien autrement condamnable que l'impolitesse et le manque de goût. Je vous dirai donc, jeunes filles: Accoutumez-vous à l'affabilité, à la modestie, à l'indulgence, et ces sentiments mettront dans vos manières cette grâce touchante et pudique qui vous vaudra des succès que ne pourront vous contester ni la jalousie ni l'amour-propre, car cette grâce même vous les aura gagnés.

M^{me} LE BASSU D'ELPH.

LE MENUISIER POÈTE.

M. Durand, menuisier de Fontainebleau, a dernièrement fait paraître un recueil de poésies très remarquables. — Dans une de ces dernières pièces de vers, il se demande avec beaucoup d'esprit s'il abandonnera le *villegrequin* pour la *lyre*. M. Lévi a profité de l'incertitude du nouveau *maître Adam*, pour donner ce sujet de style à ses élèves :
Conseils à M. Durand. Voici la composition d'une jeune personne des Cours supérieurs.

CONSEILS A M. DURAND.

Si j'osais quelque jour te dire, à toi poète :
« Les hôtes des forêts, la colombe inquiète,
« Le rossignol craintif, le timide bouvreuil
« Abandonnent leurs nids; la nature est en deuil;
« La place où tu venais rêver sous la fenillée,
« Pour tromper les ennuis d'une longue veillée,
« Le rocher, la cascade, et les prés, et les bois
« Sont déserts maintenant; l'écho reste sans voix,
« Le souffle du zéphyr n'agit plus le chêne,
« Et le voyageur seul lentement se promène
« Dans les vastes sentiers, où parmi les roseaux
« Serpentent tristement de limpides ruisseaux. »
Tu me demanderais par quel pouvoir étrange
Tout dans ce beau séjour s'ancântit et change,
Pourquoi les chantres nés de ton Fontainebleau
Quittent de leur pays le magique tableau
Et s'en vont, au hasard, chercher une patrie
Par-delà tes forêts, ton lac et ta prairie?

Et tu voudrais, dit-on, génie ambitieux,
Fuir ton humble retraite et t'échapper comme eux?
Crois-tu donc retrouver au milieu de nos villes
L'air pur du sol natal, et ces grottes tranquilles,
Et ce parc entouré de verdoyants genêts,
Et ces épais taillis, et ces vallons secrets
Où, disciple ignoré de la philosophie,
Ta pensée, en courant, croît et se fortifie;
Où chaque arbre qui meurt te laisse un souvenir.
Et dans ses rejetons te parle d'avenir.

Oh! si pendant vingt ans tu vécus solitaire
Du produit d'un travail utile et salutaire;
Si tu goûtas vingt ans la douce paix du cœur,
Montre-toi vraiment sage et garde ton bonheur.
Que t'importe l'encens des louanges publiques,

Chante à l'ombrage frais de tes sapins antiques;
Du sommet de tes monts plane sur l'univers,
Mais ne viens pas ici prostituer tes vers;
Qu'ils descendent sur nous, purs comme la rosée
Dont la fleur, au matin, se réveille arrosée;
Qu'ils soient comme un bienfait que nous verse le ciel.
Crois-moi, l'abeille ici trouverait peu de miel.
Libre dans ses déserts, que ta muse rustique
Ne vienne pas ramper sous un étroit portique;
Vis obscur et content : que ton Fontainebleau
Te serve tour à tour d'asile et de tombeau;
Reste, car il est noble, après une victoire,
De périr sur le champ témoin de notre gloire.
Reste, reste. — Vit-on jamais soldats vainqueurs
Désertier leur bannière et changer leurs couleurs?
Reste à Fontainebleau, c'est là que ton génie
Doit se nourrir d'extase et vivre d'harmonie;
Ainsi que ses grands pins tu naquis dans ses bois,
Ton sort est d'y vieillir; et, si le roi des rois,
Le souffle créateur de toutes ces merveilles
T'inspire encore des vers qui charment nos oreilles,
Retrace, aux doux accords d'un luth aérien,
Ces agrestes beautés que tu chantes si bien;
Des temps qui ne sont plus raconte-nous l'histoire;
Peins-nous le bon Henri d'éternelle mémoire,
Dis nous... Mais, dans ces lieux tout remplis de ton
nom
La nature est à toi; tu n'as point d'horizon...
Embrasse d'un regard et le monde et l'espace;
Puis, comme l'aigle au nid vient reprendre sa
place,
Rentre dans la forêt, et sous tes vieux ormeaux
Viens soupirer encor des chefs-d'œuvre nouveaux.
M^{lle} F. PAVY.

VISITE

A NOTRE-DAME-DE-LORETTE.

Et moi aussi je voulais visiter l'église nouvelle, je voulais trouver dans cette œuvre du dix-neuvième siècle un souvenir de ce Dieu dont la pensée remplit si intimement tous les cœurs; mais où le chercher vainement à Notre-Dame-de-Lorette. L'or, l'argent, la peinture, la sculpture, tout y a été prodigué, une seule chose y a été oubliée : la foi, et sans la foi il ne peut pas y avoir d'église. Ah ! nos pères comprenaient mieux que nous les besoins du cœur, ils ont élevé au Dieu éternel des maisons de prières où l'âme accablée de douleur peut se soulager; elle y trouve une chapelle solitaire, un demi-jour favorable à la méditation, le silence, le recueillement; elle s'épanche devant le Seigneur, elle prie et elle pleure; mais le moyen de prier, de pleurer, de méditer dans cet édifice doré que l'on appelle Notre-Dame-de-Lorette; où il ne se trouve pas un coin obscur pour échapper à la foule et s'entretenir avec Dieu. Ici la voûte haute est remplacée par un plafond droit qui refoule la prière dans le cœur. empêche l'hymne sacré et le parfum de l'encens de s'élever jusqu'au ciel. A Notre-Dame-de-Lorette il faut toute la foi du catholique pour ployer le genou; il faut toute la force de la volonté pour prier; dans nos vieilles églises la prière est un besoin auquel on ne peut résister, l'impie lui-même se découvre la tête et sent dans son cœur une agitation, une émotion qui lui dit qu'il se trouve dans la maison du Seigneur.

Notre-Dame-de-Lorette est un chef-d'œuvre d'architecture; c'est un monu-

ment dont s'enorgueillissent les arts; je le veux bien, mais ce n'est pas une église catholique. Sous le ciel ardent et pur de la Grèce et de l'Italie, dans les jours du paganisme, on a dû immoler à Jupiter le taureau couronné de fleurs, dans des temples comme celui-ci; mais le culte du Très-Haut s'y trouve à l'étroit. A nous chrétiens les voûtes hardies et élancées, les ailes obscures, les chapelles retirées, les jours mystérieux des vitraux à mille couleurs; il nous faut le recueillement et la solitude parce que notre Dieu parle à nos cœurs et non à nos sens. Il faut dans nos églises que les arts eux-mêmes soient chrétiens; nos vierges ne doivent pas ressembler à des femmes mondaines, il faut que le ciel se reflète sur leurs fronts comme il habite dans leurs cœurs.

Il ne faut pas non plus que nos martyrs marchant au supplice aient l'air de héros romains remportant une couronne civique. Tout dans une église catholique doit rappeler le culte d'un Dieu crucifié, et c'est ce qui manque à Notre-Dame-de-Lorette. De grands artistes l'ont ornée des œuvres de leur génie, mais ils ont oublié qu'il fallait croire pour reproduire dignement les scènes de la religion. En sortant de la nouvelle église, l'âme chrétienne éprouve une sensation douloureuse, elle se dit : Voilà une maison de prière, où la prière est impossible; voilà un temple consacré au Seigneur, et la pensée de Dieu n'a pas présidé à sa construction, lui seul y a été oublié.

M^{lle} E. M.

UNE HEURE DE FAR NIENTE.

Ma vue au hasard arrêtée,
 Longtemps de la flamme agitée,
 Suit les caprices éclatants
 Ou s'attache à l'acier mobile
 Qui compte sur l'émail fragile
 Le pas silencieux du temps.

Madame TASTU.

Attendre seule, au coin du feu, pendant une heure, sans un livre, sans une broderie, sans un crayon pour passe-temps, c'est triste. Pourtant il le faut, et cette attente ne doit pas durer moins d'une heure. Hélène le sait; c'est au bout de ce temps que sa mère doit revenir et l'emmenner.

Que faire pendant cette heure mortelle? S'il était jour, on pourrait observer les nuages qui traversent le ciel en cortèges flottants, et tantôt, monstres formidables, tantôt élégants pavillons, majestueux édifices ou forêts mouvantes, offrent à l'œil les panoramas les plus variés, à l'imagination les thèmes les plus inspirateurs. Mais il est nuit, et cette lampe mélancolique n'éclaire que d'une lumière voilée le cadran vieilli de la gothique pendule. Hélène, portant ses regards de la flamme aux chenets, des rosaces du plafond aux bronzes de la cheminée, finit par les arrêter sur l'aiguille qui marquait six heures, sur cette aiguille, rapide ou paresseuse, pourtant toujours la même, qui inspira tant de réflexions salutaires sur la fuite des heures et le prix du temps. Elle se prit à contempler ce cercle immobile que parcourent à tour de rôle les deux infatigables marcheuses, cercle étroit autour duquel se déroule la vie tout entière, cercle infranchissable s'il en fut! Elle eut un sentiment de compassion pour ces deux pauvres aiguilles, rivées au centre

et destinées à tourner incessamment sous le poids de cette sentence : *Tu n'iras pas plus loin*, et de cette autre : *Marche! marche!*

Puis, tout à coup, ses pensées prirent un autre cours : à force de ramener sa vue sur ces chiffres placés en couronne autour du cercle fatal, elle se prit à chercher si ces nombres n'avaient pas en eux quelque vertu qui pût attacher son jeune esprit; elle se souvint que bien des savants avaient passé les longues années de leur studieuse vie à rêver aux propriétés des nombres. Hélène n'était pas assez profonde mathématicienne pour les suivre dans leurs savantes abstractions; pourtant il lui vint à ce propos en esprit quelques pensées qu'elle nous a depuis communiquées.

Laissons-la parler.

« Le nombre *un* m'arrête longtemps et me rappelle des idées de force, de grandeur, de puissance. Je pense à Dieu dont l'unité remplit l'espace, au soleil qui luit seul sur notre système planétaire, à la lune seul flambeau de nos nuits, à l'ancienne autorité patriarcale, à la royauté absolue qui en est l'image. Je pense à la foi qui doit être une, à la conscience, à l'opinion qu'on ne saurait diviser sans les détruire.

« L'unité, c'est le départ et le but, c'est la naissance et la mort, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. L'unité, c'est la

base, l'élément, le principe de toute chose. Unité dans les vues, dans les actes, dans la volonté, dans la vie entière; sans elle, point de force, point d'existence. L'unité, c'est l'esprit, c'est l'intelligence, c'est l'âme, c'est le maître qui commande; c'est l'individualité, cachet des œuvres de Dieu. L'unité me fait songer à la solitude, à la vie ascétique des Antoine et des Jérôme, et de tous ces pieux anachorètes qui, dans les temps de foi vive, peuplaient le désert. C'est dans la solitude que furent conçues les grandes pensées, que s'accomplirent les grands travaux de l'intelligence et du génie. La solitude est la vie de l'âme, de l'esprit, la vie de la science, la vie sacerdotale; elle élève l'homme, mais en même temps elle le détache de ses semblables. C'est une vie d'exception.

« Le nombre *deux*, moins élevé, moins grand, moins solennel, est plus doux et plus consolant. Si *un* est le nombre de l'esprit, *deux* est celui du cœur, le nombre cher à l'amitié, à l'estime. C'est l'image du lien conjugal établi par Dieu sur la terre; c'est le premier pas vers la sociabilité. *Un* est écrasant pour la faiblesse et l'homme né faible a besoin de trouver un appui dans son semblable. *Deux* est le premier nombre divisible; premier élément de l'harmonie, il l'est aussi de la discorde. Il faut deux lignes pour former un angle. La nature, toujours sage en ses desseins, a doublé un grand nombre des parties de notre corps; l'homme, à son exemple, attelle deux bœufs à sa charrue, deux chevaux à son équipage. *Deux* me fait songer qu'il y avait deux consuls à Rome, deux rois à Sparte, que Janus avait deux visages, chimérique et bizarre union de l'avenir et du passé. *Deux* est le nombre de la ressemblance et des contrastes, du duel et de la fraternité; c'est Oreste et Pylade, Étéocle et Polynice. Attraction, répulsion, deux lois régissent le monde matériel; le double principe du mal et du bien, voilà pour le monde moral. *Deux*, c'est l'égalité ou plutôt l'équilibre.

« Me voici parvenue au nombre *trois*, nombre premier, de tous le plus mystérieux, et celui qui offre à mon esprit le plus de souvenirs et de singuliers rapprochements. Ce triangle symbolique rayonne dans l'antiquité comme dans les temps modernes; le monde profane comme le sacré semblent en avoir deviné les propriétés magiques.

« La sainte Trinité est le premier des mystères du christianisme et ces mystères sont au nombre de trois. Trois vertus conduisent au bonheur: foi, espérance, charité; aimable et sainte alliance, triple guide de l'homme en son exil. Le Christ meurt à trente-trois ans, après trois ans de prédication; il expire la troisième heure après midi, et demeure trois jours au tombeau. Le nombre *trois* lui-même est un mystère, figuré par les trois mots qu'un roi coupable vit tracer en lettres de flammes par une invisible main.

« Si nous perçons la nuit des siècles, c'est la trimourti indienne qui frappe nos regards: Brahma, Vichnou, Schiva, le créateur, le conservateur, le destructeur. L'Égypte nous offre Osiris, Isis et Typhon, moins différents pour les mêmes symboles. La Grèce a Jupiter, Pluton et Neptune, et partout la mythologie grecque reproduit le nombre *trois*. Partout on se heurte à son triangle: aux enfers, ce sont les parques, les euménides, les gorgones, les harpies, le gardien à trois têtes, hideux assemblages enfantés par la crainte.

« Puis la sévère Trinité des juges; ailleurs le joli groupe des grâces.

« Le Nord a ses walkiries et ses trois fées: Urda, Verandi et Skulda, ou le passé, le présent et l'avenir. Il a les trois fils de Loke et de la géante Angerbode, trois monstres variés, sous la forme du loup Fenris, du grand serpent de Medgarel, et de la redoutable Hela, déesse de la mort.

« Quittant les mythes de toutes les nations, j'interroge à son tour les annales de l'histoire. Rome se présente avec son triple

duel des Horaces et de leurs adversaires, avec ses guerres puniques, avec ses deux triumvirats. Venise eut ses trois juges secrets, tribunal dont le nom seul fait encore frémir. L'histoire littéraire me propose sa triple unité dramatique, de temps, de lieu et d'action, et, pour me convertir à ses classiques préceptes, elle m'offre les trois grands tragiques de la Grèce, Eschyle, Euripide et Sophocle, auxquels je donne pour rivaux Corneille, Racine et Voltaire.

« Enfin, sans m'arrêter aux trois règnes de la nature, je songe aux trois ordres qui composaient les états-généraux, et je m'arrête à la trinité des pouvoirs qui constituent nos modernes gouvernements. C'est sur cette base triangulaire que s'appuie tout l'édifice social; c'est de ce trépied désormais que doivent émaner les oracles de nos destins.

« *Quatre* présente à mon esprit des idées d'ordre, de régularité, de symétrie. Ce n'est plus le triangle mystérieux rayonnant au ciel, flamboyant symbole qui éblouit l'œil assez hardi pour le contempler; c'est la pierre carrée, base de tout solide monument. Il y a quatre évangélistes, quatre conciles généraux. Mais *quatre* est l'ouvrage de l'homme; ce nombre répond au besoin d'ordre et de classification qui le tourmente. Il a trouvé le nombre *quatre* écrit dans quelques pages du livre de la nature; il a vu que beaucoup d'êtres, doués d'une grande force matérielle, s'appuyaient sur une base de quatre pieds; il a fait de *quatre* le nombre de la solidité. La plupart de ses habitations ont eu quatre faces, et chacune des pièces qui les composent ont quatre parois régulières. Il a donné quatre roues à ses véhicules, quatre pieds à la plupart des meubles de sa maison. Une immense quantité d'objets ont pris une forme quadrangulaire; le cadre s'est multiplié à l'infini. L'horizon fut divisé par quatre points; l'année s'est naturellement partagée en quatre saisons. La lune dans son cours a présenté quatre phases, la vie hu-

maine quatre époques. Enfin, tel a été l'amour de l'homme pour le nombre *quatre*, qu'il l'a partout appliqué, même arbitrairement. Il a inventé pour la nature la division de quatre éléments, et ces quatre éléments, qui n'en étaient pas, ont subsisté presque jusqu'à nos jours. *Quatre* se retrouve jusque dans ses jeux; ce n'est pas assez que les cartes aient quatre côtés, il faut encore qu'elles présentent quatre signes différents. Ce nombre est prosaïque et terrestre; ces quatre angles réguliers fatiguent partout ma vue à force de symétrie.

« Je passe donc au nombre voisin qui, lui non plus, n'éveille pas dans mon esprit cette foule de souvenirs que les premiers y avaient fait naître. Néanmoins, je rends grâce au ciel des cinq sens qu'il nous a donnés, précieux assemblage! Malheur à celui pour qui ce nombre est réduit. Cinq doigts ornent chacune de nos mains; *cinq* est sans contredit un nombre utile. Toutefois, c'est plutôt à l'histoire qu'à la nature que je demanderai des souvenirs. Je songe d'abord au Pentateuque, à cette antique et sainte histoire du monde naissant, à ce simple et savant récit de faits merveilleux, à ces fastes du genre humain qui déjà renferment tant de douleurs. Puis je vois le courroux de Dieu s'arrêter sur la Pentapole, et le feu vengeur du ciel dévorer les cinq villes coupables. Je me souviens en passant que cinq éphores gouvernaient à Sparte, et franchissant les âges, j'arrive aux cinq directeurs qui pour un temps, régiront la France. Je ne sais à quel propos les cinq fleuves du Tartare me reviennent à la mémoire. Je remarque avec plus d'intérêt que plusieurs princes, cinquièmes du nom, laissèrent des traces mémorables.

« Charles V, roi de France, mérita le surnom de *Sage*; le roid' Angleterre Henri V puisa sa gloire à la source de nos malheurs; Charles-Quint remplit le monde de son nom et de sa puissance; Sixte-Quint s'éleva de la houlette du chévrier au sceptre du souverain pontife qu'il tint d'une main

ferme et sûre. Tous ces hommes ont été de grands politiques, des hommes nés pour gouverner la foule. *Cinq* est un nombre puissant, harmonieux.

« *Six* complète les jours de la Création; c'est le dernier jour de travail. Six heures, c'est le quart d'un jour, c'est la moitié du cercle des heures. *Six* était le nombre des victimes commandées par Edouard, victimes sauvées à la prière d'une femme. C'est aussi le nombre des épouses infortunées de Henri VIII.

« Une femme d'esprit et de cœur a fait le livre des *Six Amours*. *Six* rappelle les faces d'un cube; c'est un nombre que la nature semble se plaire à reproduire. Les colonnes de basalte qui rendent célèbre la grotte de Fingal, à Staffa, sont des colonnes hexagones, d'une admirable symétrie. Je me suis demandé souvent pourquoi les étoiles du ciel paraissent toutes avoir six pointes, et pourquoi dans l'hiver, lorsqu'il tombe une neige très fine, chaque parcelle de givre est une étoile grosse comme une tête d'épingle et armée de six aiguilles d'une parfaite régularité. Ces problèmes sont pour l'heure insolubles. Passons outre.

« *Sept*, nombre premier, est après *trois* celui qui parle le plus haut à la pensée; *sept* est partout écrit, dans l'antiquité, dans le moyen-âge. Le septième jour marque le repos du Seigneur; c'était le jour du Sabbat. Sur les jours de la Création s'est mesurée la semaine, nombre si bien en rapport avec l'économie des forces de l'homme et la nécessité de les réparer.

Sept paraît être le nombre biblique. La hiérarchie céleste présente sept ordres d'anges, investis de pouvoirs et d'attributs divers, gradins mystérieux de l'échelle que Jacob vit en songe. Pendant sept fois dix ans, les saules de Babylone prêtèrent leur ombrage aux Hébreux captifs, tandis que les harpes silencieuses pendaient à leurs rameaux.

« Nabuchodonosor erra sept ans, privé

de sa raison humaine et confondu, le puissant roi, parmi les animaux broutants.

« Pendant sept jours, Jéricho refusa d'ouvrir ses portes, et le septième, au son des sept trompettes, alors que les Lévites eurent sept fois fait le tour, sa ville opiniâtre vit s'évanouir ses murs. La version des septante rabbins a illustré le règne de Ptolémée. Enfin, à l'expiration des semaines comptées par Daniel, parut le Messie.

« L'Apocalypse nous offre les sept églises interrogées à leur tour, les sept chandeliers d'or, le livre des *Sept Sceaux*.

« Aujourd'hui l'Eglise compte encore sept sacrements, sept péchés capitaux. L'empire germanique avait sept électeurs.

« Les anciens connaissaient sept planètes, sept métaux, sept merveilles. La Grèce avait sept sages; Niobé pleura sur la mort de sept fils et d'un égal nombre de filles. Le ciel a ses deux ourses et les pléiades, groupes radieux formés du nombre *sept*.

« *Sept* me fait penser encore à l'heptarchie anglo-saxonne, puis à l'heptameron de Marguerite, reine de Navarre. Sept notes donnent la gamme. La clergie qu'enseignait au moyen-âge l'université de Paris comprenait sept sciences distinctes. Enfin le nombre *sept* se retrouve jusque dans les contes qui ont bercé mon enfance. Qui peut avoir oublié que Barbe-Bleue eut sept femmes, et que le Petit Poucet était le septième de ses frères?

« Que dire sur *huit*? *sept* a tout épuisé! C'est l'octave diatonique qui me vient le premier en pensée. *Huit* offre une symétrie complète; c'est le nombre qu'il faut pour un quadrille; huit mesures plusieurs fois répétées en marquent la cadence. *Huit* pieds est un mètre qui plaît à la poésie; Le Tasse a surtout immortalisé l'octave. C'est dans la poésie française un système gracieux, léger, moins solennel que l'alexandrin; il s'y mêle avec avantage et forme à sa suite une chute harmonieuse. *Huit* est le nombre de la musique et de la poésie.

« *Neuf* est pauvre en souvenirs. N'étaient les muses pour en perpétuer la mémoire, ce nombre était muet. Toutefois, je me souviens que Hérodote ayant présenté aux jeux olympiques les neuf livres de son histoire, on leur donna pour éloge les noms des neuf divines sœurs.

« *Dix* est plus riche et plus heureux ; il a pour lui le décalogue, l'ancienne dîme prélevée par l'église, les dix plaies de l'Égypte, les dix persécutions endurées par les premiers chrétiens. Rome eut ses décenvirs, de tyrannique mémoire, drame de trois années, dont la dernière scène fut le meurtre d'une jeune fille et la chute des oppresseurs. Tant de fois l'outrage envers le sexe faible éveilla la colère assoupie des peuples, fit sortir furieux de son antre le lion qui patiemment souffrait ! A propos de lion, je songe à la décade républicaine, inventée en haine de la semaine, et vainement imposée pendant douze ans au peuple, désaccoutumé de ses vieux et sacrés usages. Un monument plus durable élevé sur le nombre *dix* est l'admirable système métrique que nous devons aux savants du dernier siècle ; c'est là une de ces vastes combinaisons qui honorent à jamais l'esprit humain. Après avoir parcouru les temps, jusqu'au *Décameron* de Boccace, je retombe sur mes dix doigts. Au moyen de ces instruments que la nature a donnés à l'homme, que de merveilles n'a-t-il pas enfantées et ne crée-t-il pas chaque jour ! C'est pour les

délices de nos oreilles que furent créés les dix doigts de Listz, de Thalberg et de tant d'autres enchanteurs qu'il serait trop long de nommer.

« De *dix* à *onze* la chute est fatale. *Onze* ne m'apporte rien, sinon les onze mille vierges et les onze planètes qui sillonnent l'éther dans leur gravitation incessante.

« L'aiguille approche du chiffre *douze* qui marque le milieu des jours et des nuits. Aussitôt les douze fils de Jacob surgissent devant moi avec leur postérité innombrable. Les douze apôtres m'apparaissent à leur tour, parés des attributs qui les distinguent. Je quitte à regret ces douze têtes vénérables, blanchies par les souffrances et la prédication. Les douze mois de l'année viennent me saluer tour à tour sous des traits bien divers, revêtus de couleurs et d'emblèmes variés, et couronnés chacun de l'une des constellations du zodiaque. Voilà pour le nombre *douze*, à moins d'y ajouter encore la loi des douze tables, les douze premiers pairs du royaume et les douze preux de la table ronde.

« Mais on frappe... Adieu ma rêverie ! Voilà mes douze chiffres qui dansent en rond autour du cercle avec leur fantasmagorie de souvenirs. L'heure est passée déjà ! Adieu, pendule magique ; tu m'as sauvée de l'ennui. »

M^{lle} A. GOMBAULT.

COUP D'OEIL
SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

COURS SUPÉRIEURS.

SUITE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

HISTOIRE.

Nota. Les numéros marquent les siècles ; — (?) signifie douteux.

L'histoire s'associe volontiers avec les voyages, les écrivains qui les ont rédigés sont aussi nombreux et aussi variés que les différentes contrées qui en sont l'objet. Vous en ferez à loisir la revue dans une bibliothèque des voyages en six volumes, où vous pensez bien que le moins important trouve sa place, vous en conserverez une sur vos tablettes, pour les collections qu'ont données *Prevost, La Porte et La Harpe*. Après avoir distingué tous ces voyageurs, qui depuis le milieu de ce siècle ont prodigué les connaissances qu'ils avaient acquises en parcourant le monde, vous rendrez hommage à *Bougainville* qui en fait le tour, à ces intrépides savants qui s'exposèrent à mille dangers pour satisfaire le désir bien innocent de connaître la figure de la terre, à *Maupertuis, Clairant, Camus* et le *Moniur* s'enfonçant dans les glaces de la Laponie tandis que la *Condamine, Bougainville* et *Godin* bravent les feux de la zone torride pour arriver à un résultat qui laisse encore quelque incertitude au célèbre *La Pérouse*, dont les sciences ont déploré la destinée, ainsi que l'intéressant et malheureux *Péron* affrontant les dangers de la

mer du Sud et les récifs de la Nouvelle-Hollande, au laborieux *Adanson*, à l'infatigable *Anquetil* qui pénétrèrent dans le Sénégal et l'autre dans l'Inde, à *Le Vaillant* explorant l'Afrique encore inconnue, à *Volney* restaurant l'intéressant tableau de l'Égypte, au baron de *Tott* initié dans tous les secrets de l'empire Ottoman, au comte de *Choiseul-Gouffier* illustrant la Grèce sous l'égide savante de la critique et du goût, à beaucoup d'autres encore qui, comme *M. A. de Laborde* dans son récent itinéraire d'Espagne et dans la riche description de ses plus beaux monuments, ont joint à l'étendue et à la variété des connaissances toute la séduction du style et tous les charmes de l'intérêt.

La série des sciences nécessaires aux navigateurs, aux antiquaires, aux naturalistes, à tous ceux qui devaient porter sous des latitudes éloignées les connaissances et les arts de l'Europe, cette série, dis-je, va vous offrir la réunion des hommes célèbres dont le mérite, dans la balance du dix-huitième siècle, peut seul établir sa supériorité sur le précédent.

Suivez avec moi les occupations diverses de quelques-uns seulement de ces hommes

utiles et laborieux dont l'Europe savante estime les ouvrages. Montucla donne l'histoire des mathématiques récemment complétée par L. Bossut, et des premiers éléments remontant jusqu'aux divisions transcendentes, on les voit indiquer les traces qu'ont si glorieusement prolongées les *Bouguer*, les *Clairant*, les *d'Alembert*, les *Bélibor*, et les de *Prony*. Toutes les profondeurs de la géométrie sont abordées dans les savants ouvrages des *Legendre* et des *Lacroix*, des *Laplace* et des *Lagrange*; l'illustre et infortuné *Bailly* écrit l'histoire de l'astronomie ancienne et moderne, et l'embellit de ce style élégant et correct que les savants avaient trop négligé jusqu'à lui. La science qui avait pris de grands accroissements par les travaux ingénieux de *Cassini*, de *Lacaille*, de *Chappe*, de *Camus*, de *Rochon*, de le *Gentil*, de le *Monnier*, en prit de nouveaux et de plus brillants encore par ceux de *Lalande* et de *Lambert*, de *Méchain* et de *Delambre*. L'astronomie ne pourra que s'enrichir encore par les observations et le zèle soutenu des *Messier*, des *Bouvard* et des *Arago*.

Ici vous voyez *Regnault* et *Nollet* occupés à débrouiller le chaos de la physique dont les progrès s'étendent sous les observations lumineuses des *Maupeituis*, des *Mairan*, des *Berthollet*, des *Monge*, de *Hauy*, et deviennent presque magiques sous les adroites mains de *Charles* et de *Robert*, heureux imitateur du génie de *Mongolfier*. Là, de savants chimistes consacrent leurs veilles laborieuses à rendre aux fabriques ainsi qu'aux arts cet éclat qui en fait la richesse et la gloire; ils en divisent, en recomposent la nature, en voudraient même simplifier les éléments, et c'est par la combinaison des résultats de tant d'essais renouvelés avec une patience infatigable que se rendent utiles et parviennent à se rendre célèbres les *Lauraguais* et les *Rouelle*, les *Lavoisier* et les *Fourcroy*, les *Vauquelin* et les *Guyton*, les *The-nard* et les *Chaptal*. Du laboratoire de la

chimie, vous n'auriez qu'un pas à faire pour entrer dans celui de la médecine, où nous verrions inscrits les noms des hommes d'un grand mérite qui s'y distinguent encore, et dont le désintéressement et les vertus partageraient notre considération et notre estime si nous n'étions obligés de les reporter entièrement sur leurs ouvrages.

L'histoire naturelle vous a déjà présenté celui des hommes célèbres qui l'a le plus illustrée. *Gueneau de Montbelliard* et *Lacépède*, s'associent à sa gloire, l'un en donnant ses soins à quelques parties de son ouvrage, l'autre en y ajoutant les ovi-pares qui manquaient à cette belle collection. Les branches différentes entre lesquelles se subdivise l'étude de la nature se rapportent toutes à trois classes principales, communément désignées par les dominations de règne animal, de végétal et de règne minéral. Le premier vous offre les noms célèbres et les productions généralement estimées de *Réaumur*, de *Daubenton*, de *Trembley*, de *Lyonnnet*, de *Vicq-d'Azyr*, de *Brongniart* et de *Latreille*; le second ceux de *Sussieu*, de *Lamarck*, d'*Adanson*, de *Desfontaines*, de *Ventenat*, de *Dupetit-Thouars*, etc.; le troisième de *Saussure*, de *Ramond*, de *Desmarests*, de *Dolomieu*, de *Deluc*, de *Cuvier*, et de *Sage*, qui le premier forma cette belle collection de minéraux dont le cabinet du roi imita l'ordre savant en doublant sa richesse.

Vous retrouverez ensuite l'origine et la marche des hautes sciences en rapport avec la littérature et les beaux-arts, dans les lettres sur les sciences de *Bailly*, les antiquités de *Caylus*, et vous estimerez le travail de *Dupuis* dans ses recherches savantes, celui de *Court* de *Gebelin* dans son monde primitif, en vous tenant en garde toutefois contre la singularité de leurs idées et la hardiesse de leurs systèmes.

Il ne vous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les auteurs qui ont traité différents sujets de science, de littérature et

de morale, sur ceux qui en ont composé des mélanges, enfin sur ceux qui, préférant aux froides leçons de l'histoire le tableau des passions orageuses du cœur ou des égarements de l'esprit, ont essayé de plaire en intéressant et d'amuser pour instruire.

LES ENCHÈRES.

Reportez-vous à cette matinée de floréal où l'orphelin parcourait avec Cyprien la vieille maison; le luxe du printemps en volait la dégradation avancée. Les tilleuls épandaient leurs grappes de fleurs pour cacher ses murs. Devant les fentes de la façade retombaient en panaches nains les bouquets d'acacia; sur les toits, s'il vous en souvient, la cymbalaire avec ses fleurs bleues, les draves aux blanches pétales, la giroflée jaune, les petites marguerites croisaient pêle-mêle entre les tuiles et le gazon.

C'était plaisir de voir étinceler le soleil à travers la verte et vigoureuse feuillaison de tous ces arbres, c'était bonheur de se sentir vivre dans cette atmosphère printanière du midi, au parfum des pommiers frais épanouis, à l'air pur du matin, au chant mélancolique des hirondelles.

« Quelle heureuse vie nous allons passer ensemble! avait dit Henri au chasseur; quelle vie de poésie, s'était-il répété à lui-même! oublié des fangeuses passions du monde; paix dans le présent; dans le passé, pieux souvenirs, rien n'y manquera!

« Le bonheur n'est une vérité que sous le ciel de son pays, entre un berceau et une tombe. »

Ces paroles de jeune conviction, Henri les avait oubliées, mais non Cyprien, et par la matinée d'hiver dont il s'agit maintenant il se les rappelait avec amertume.

C'était un dimanche; debout dès le point du jour, le vieillard errait tristement au milieu des arbres nus ou chargés de givre; mais il avait beau s'enfoncer en tous sens dans les allées désertes et les charmilles

dépouillées, un mouvement instinctif le ramenait toujours devant la porte vitrée du salon. Là une large affiche jaune, frappée au timbre de la République, annonçait que ce jour même à *deux heures de relevée, la maison, avec l'enclos contigu et les meubles meublants*, serait publiquement vendue au plus offrant et dernier enchérisseur.

Voilà une idée qui ne pouvait pénétrer dans l'esprit de Cyprien: la maison de son jeune maître vendue aux enchères! Parfois il s'accusait mentalement de folie; mais cette funeste réalité qui trouve toujours le moyen de se faire entendre lui oppressait si fortement le cœur qu'il croyait, et devenait pâle.

Heureusement son bon ange ne tarda pas à lui venir en aide. Il regarda ses chiens avec amour, et secouant cette triste actualité comme un mauvais rêve, c'est à la chasse qui avait seule versé quelque douceur sur sa douloureuse existence qu'il demanda une journée d'oubli.

Il se réfugia dans les bois; mais bien qu'il s'efforçât de dissimuler son émotion, la vieille femme de charge remarqua qu'il était rêveur en partant et qu'il tremblait.

Tout ce qui se passa ensuite jusqu'au soir entre le public et les agents de la justice vous le verrez, ô mes lecteurs, si vous avez la patience de lire la lettre que Marceau écrivit au chevalier, au sortir de la vacation légale.

Il s'exprimait ainsi (autant que je puis le déchiffrer dans son écriture hiéroglyphique):

« Je viens de voir un spectacle qui m'a

ému et qui m'a laissé dans l'âme une profonde impression de tristesse.

« Comme nous en étions convenus, je me suis rendu à l'encan dans l'espoir de l'y rencontrer, car son arrivée, disait-on, était annoncée. Je ne puis vous dire tout le monde que j'ai trouvé dans cette maison; il y avait certainement deux fois autant de curieux que d'acheteurs, et si je ne savais que la vue de fortune est un aimant qui attire toujours l'égoïsme humain, j'aurais eu peine à m'expliquer cette affluence.

« Le croirez-vous, chevalier, les dames de la petite ville, toutes les dames de Lafrangaise étaient venues là parader avec leur toilette du dimanche, comme au champ de foire! Oh! mon Dieu! que j'aurais voulu pouvoir les laisser lire dans mon cœur! que de mépris j'y sentais pour elles, moi qui les vis si différentes en vendémiaire.

« Une des choses qui m'ont le plus affecté en ce genre, c'est la gaité de deux jeunes filles. Partout ailleurs elles m'auraient semblé jolies, mais leur rire était si cruel, leur regard si indifférent, qu'en vérité je m'en indignais. Il y a de coutume tant de douce pitié dans le cœur des femmes, que les voir autrement, les surprendre moins bonnes est une peine. Et vous verrez ce qu'elles ont fait celles-ci?

« L'encan s'est ouvert à l'heure fixée; le notaire Daniel qui remplissait les fonctions de commissaire-priseur n'a pas cru devoir accorder une minute de sursis, et cependant il eut aussi, il y a trois mois, quelque obligation à M. Neuville!

« La voix de l'huissier s'est donc élevée, et après elle, et avec elle, les cris des adjudicataires, des enchérisseurs, des sur-enchérisseurs, couverts par l'éternel glapissement de l'officier ministériel. Je vous épargne le tableau de toute cette cupidité bourgeoise aux prises avec la bande noire. C'était une mêlée, un pillage, un épouvantable tumulte! Depuis qu'à mon retour d'Égypte j'ai vu vendre à la porte du lazaret les hardes des pestiférés, pareil empres-

sement à se disputer des guenilles mortuaires ne m'avait pas frappé.

« Mais là-bas j'avais de l'horreur; ici au contraire, c'était de la tristesse que j'éprouvais en regardant tous ces vieux meubles passer un à un dans des mains étrangères.

« Ces poudreuses armoires à colonnes torsées, à sculptures gothiques, ces commodes en cerisier surchargées d'ornements de cuivre, ces trumeaux en filigrane, ces immenses fauteuils de velours rouge, ces rideaux de soie pourpre et de damas vert, cette infinité de petites choses que trois ou quatre générations accumulent dans les familles mises au grand jour avec leur poussière antique et leur odeur de la tombe, tout cela a disparu en moins de trois heures.

« Alors s'est passé le scandale que je vous avais fait pressentir. Plus rien ne restait à vendre; une des jeunes filles dont je vous ai parlé a montré des roses du Bengale qui, tristes et à demi closes, fleurissaient encore à ce soleil. Le notaire Daniel s'est hâté de comprendre et bientôt la voix de l'huissier a mis les pauvres fleurs aux enchères. Vraiment, il était douloureux à voir le concours exprimé de toutes ces femmes; on eût dit qu'elles prenaient un inexprimable plaisir à cette cruelle parodie; du moins ne l'ont-elles pas goûté jusqu'au bout, car j'ai acheté toutes les roses et je les ai effeuillées à leurs yeux.

« Il en reste encore, s'écriait déjà le notaire; mais cet homme que vous n'aimez pas et qui porte cependant un cœur si noble sous l'habit de laine des montagnes, Guiral a répondu avec sa rudesse ordinaire: il n'en reste plus! car j'achète la maison!

« On a aussitôt allumé les feux, et après les trois criées d'usage, elle a été adjugée à Guiral. Avec la dernière flamme s'est donc éteinte toute possession pour lui, et vous voyez si j'avais raison de dire l'autre

jour qu'il ne conserverait pas de terre en Quercy la grandeur de son ombre.

« Maintenant, ô mon père, car vous m'autorisez à vous donner toujours ce nom, il faut que je vous conte une chose dont le souvenir seul me fait mal à l'âme.

« Vers la fin de la vente et au moment de la plus grande confusion, le vieux chasseur est tombé tout d'un coup dans cette foule. Le pêle-mêle était si bruyant que personne peut-être, excepté moi, n'a remarqué son arrivée. Appuyé sur son fusil, immobile, il contemplait cette scène d'un œil fixe et en silence.

« Mais quand l'huissier a mis à prix un portrait qu'on m'a dit être celui de madame Neuville, il s'est avancé et a couvert trois fois l'enchère. Malheureusement il fallait payer comptant. Or, Cyprien est pauvre, l'expression qui a glacé ses traits à la demande du notaire m'a déchiré, et je n'oublierai jamais le rire stupide de cet homme

lorsque le vieillard a offert son fusil. J'ai acheté le portrait et j'aurais voulu que l'argent jeté par moi sur ces mains ignobles les eût écrasées.

« Il s'était retiré dans un coin en baissant la tête; tout le monde avait disparu; nous deux restions seuls, et je le voyais à la même place. Je me suis approché; de grosses larmes sillonnaient ses joues pâlies, j'avais peine à retenir les miennes; Cyprien, lui ai-je dit, voulez-vous me permettre de vous offrir ce portrait?

« Il a levé les yeux et m'a pris la main... O mon père, comme le malheur est un lien sympathique! en me la serrant il étouffait des sanglots, et moi... moi je me suis enfui! »

Et Marceau oublia d'écrire au chevalier qu'il avait acheté aussi la couronne de roses blanches.

MARY LAFON.

PILPAY,

CONTE ORIENTAL.

Pilpay, le père de l'apologue chez les Orientaux, était, comme tous les nourrissons des Muses, en butte à la colère de l'aaveugle et inconstante déesse.

Mais quoique en proie à la plus affreuse pauvreté, il avait recueilli sous le hangar qu'il habitait de jeunes orphelins dépourvus et chassés du toit paternel par un homme puissant. Indigné d'un pareil attentat, le poète se rend au palais du gouverneur et demande à lui parler. A sa vue les courtisans tournent le dos. Un esclave se rend au sérail, séjour de la mollesse et des voluptés, et de la porte: « Seigneur, un mendiant demande à vous parler. » Sa grandeur

sourit avec pitié. L'esclave comprend la réponse, s'incline avec respect et de retour près de Pilpay: « Va-t-en, misérable; crois-tu que mon maître ait le loisir d'entendre des gueux de ton espèce. » Pilpay se retire et ne se décourage pas. Le lendemain et les jours suivants mêmes démarches, mais pas plus de succès; dix fois déjà il a essayé les mêmes outrages, lorsque tirant ses tablettes, il écrit quelques mots, prie l'esclave de les porter et se retire dans un coin, résolu d'y rester jusqu'à ce que justice lui soit rendue. Cependant le gouverneur a reçu les tablettes, il les ouvre et y lit ce court apologue, sous le voile duquel lui était adressée une énergique leçon:

LE NABAB ET LE SOLEIL,

FABLE.

Enivré de l'encens qu'au fond de ses palais,
 Brûlaient sur ses autels de fastueux valets,
 Un Nabab s'appelait dans l'excès du délire,
 Un flambeau d'équité, la splendeur de l'empire,
 Le frère du soleil!.. lorsque du haut des cieux
 L'astre indigné, s'écrie : audacieux !
 Mes rayons bienfaisants, mes faveurs signalées
 Dans la profondeur des vallées
 Vont cherchant l'herbe obscure et la naissante
 fleur,
 Pour les vivifier d'une douce chaleur,
 Et toi, méchant, les pleurs de l'infortune,
 Bien loin de l'émouvoir blessent ton cœur per-
 vers.
 Tremble ! Dieu maudit ceux que le pauvre im-
 portune,
 Car le pauvre est l'ami du Dieu de l'univers.

Frappé de la vérité de ces paroles, le gouverneur se lève, et hors de lui : « C'est Pilpay !.. Où est-il ? où est-il ? Esclave, que je le voie !.. » Et suivi de l'esclave et des courtisans il se rend dans la salle où l'attend l'auteur de l'apologue. Les yeux fixés à terre, le sage méditait en ce moment un de ces drames fameux, devenus pour la

postérité une précieuse source d'instruction et de délices. « Le voilà, dit l'esclave en le montrant. Le misérable ne s'aperçoit pas de la présence de son seigneur. Tenez, il griffonne encore, je vais l'avertir... Gueux ! — Silence, misérable, dit à voix basse le gouverneur, en portant la main sur la bouche de l'esclave. Sous ces haillons de l'indigence est caché le plus rare trésor de l'univers. Si le sort était juste il serait le maître de ce palais, c'est moi qui en assiégerais la porte. Nous lui avons fait faire antichambre, faisons antichambre à notre tour : que le génie reçoive au moins une fois l'hommage qui lui est dû. » A ces mots l'émir s'assied à terre, l'esclave, les grands de la cour suivent son exemple, et tous dans un profond silence attendent que le favori des Muses sorte de ses méditations pour leur donner audience.

Puissances de la terre, retenez cette leçon de l'émir, ceux à qui le ciel a refusé les dons du génie, ne sont grands aux yeux de la postérité qu'autant qu'ils ont su s'abaisser devant lui.

BONVALOT.

UNE ÉCOLE SANS MAITRE,

OU

LES EFFETS D'UNE BONNE LECTURE.

Après la lecture de l'histoire du roi de la Fève, que le bon Génie rapporte dans son journal du 15 janvier 1826, je dis un jour à toute ma classe dont j'étais fort content : « Qui est-ce qui veut être roi ou maître de l'école ?

— Moi ! moi ! répondent à la fois tous les élèves en élevant la main.

— Vous pensez donc qu'il est très facile

de vous gouverner, puisque vous enviez tous ma place ? Il faudra cependant que mon remplaçant se conduise aussi bien que le héros du bon Génie ; qu'il se charge des peines et des tracasseries que vous me causez trop souvent ; en un mot, qu'il sache récompenser, punir et faire travailler, de manière à acquérir dans tous les cas l'amitié et la reconnaissance de ses sujets. Qui

veut maintenant avoir le courage d'être roi?... Vous ne répondez donc plus?...

—Moi, monsieur, réplique enfin Charles S..., âgé de 11 ans.

—Vous êtes bien hardi, mon ami, si vous vous engagez à conserver votre royauté jusqu'à dimanche.

— Je vous le promets.

— En ce cas, je vous remercie, vous allez me délivrer d'un bien lourd fardeau : voilà mes clefs, le sifflet et la boîte aux billets; disposez de tout à votre volonté. Puis m'adressant aux élèves : « Voulez-vous accepter pour votre roi et maître le sieur Charles et lui obéir en toute chose comme à moi-même? »

—Oui! oui! ha! ha! bon! bon!»

Je donne en conséquence ma démission avec promesse de ne me mêler de rien pendant 3 jours. La joie et les contentements éclatent en même temps par des rires, des claquements de mains, des trépignements ou des casquettes en l'air. Ce tableau, aussi bruyant que comique, effraie déjà le nouveau maître qui s'avise, heureusement assez tôt, de donner un coup de sifflet. Le silence est de suite rétabli; on fait la prière parce qu'il est midi et la classe sort comme d'habitude.

Pour son premier acte, Charles vient spontanément me demander si je veux lui permettre de rendre à Félix A..., la médaille que je lui avais enlevée depuis un mois. Je lui réponds d'un air colère de ne point me parler de ce mauvais sujet et de faire ce qu'il voudrait en sa qualité de roi.

Ce Félix, moniteur général, âgé de 12 ans, et notre Charles s'étaient battus un matin dans la classe; Charles avait pardonné à Félix en l'embrassant, mais celui-ci, quoique auteur de la querelle, n'avait pas voulu rendre la pareille à Charles, ni même avouer ses torts. Son obstination et sa désobéissance furent poussées si loin, que les mouiteurs le destituèrent d'abord, puis le condamnèrent à être chassé s'il ne faisait point les soumissions justement exigées dans

la nouvelle quinzaine qu'on lui avait accordée. J'avais tout essayé, douceur et sévérité, promesses et menaces, influence des parents et conseils des camarades, pour vaincre l'entêtement de Félix, rien n'avait encore pu réussir au moment où Charles voulait le faire pardonner, et le délai fatal allait expirer!...

... Revenons au jeune maître.

Au moyen des contes qu'il fait débiter, la récréation de 250 présents se passe sans bruit. La classe rentre à l'heure; l'ordre le plus parfait règne pendant toute la séance; tout se fait exactement et avec plaisir; les moniteurs et les plus sages reçoivent double récompense, et les élèves partent en chantant, extrêmement satisfaits de leur nouveau directeur, qui, suant à grosses gouttes, paraît réellement plus content qu'un roi, surtout de n'avoir infligé aucune punition.

Le vendredi, même zèle, même obéissance, même contentement et mêmes succès.

J'arrive le samedi comme visiteur, vers les 10 heures et tout marche à ravir. La satisfaction et une espèce de défi sont peintes sur tous les visages; le roi est tout transporté; les moniteurs remplissent leurs devoirs avec une sorte d'enthousiasme : bref, on paraît ne plus avoir besoin de moi.

Inquiet néanmoins de ce que Charles n'avait pas suivi son premier mouvement de générosité, je ne pus rester plus longtemps sans lui en demander le motif, et voici sa réponse mot pour mot :

« Félix aurait sa médaille depuis jeudi, « s'il n'avait pas refusé de la recevoir de « ma part. Il m'a fait dire, par celui que je « lui ai envoyé pour connaître ses disposi- « tions, de ne pas lui faire l'affront de m'oc- « cuper de lui; que j'étais seul cause de sa « disgrâce et qu'il m'en voulait toujours. « Alors je n'ai pas dû insister ni en parler « à la classe, pensant que son refus public « vous aurait chagriné et lui aurait attiré la « honte d'être renvoyé sur-le-champ. » Vous devez juger combien je fus surpris et ému

de la délicatesse des procédés de cet intéressant élève.

Sans offrir un grand désordre, la séance du soir est un peu turbulente ; le maître est fatigué et la boîte aux billets se trouve vide. Un grand silence règne pourtant tout à coup sur les trois heures, et, à la surprise générale, Charles et Félix s'embrassent. Félix qu'un faux amour-propre avait trop longtemps retenu, va le premier au-devant de Charles ; déclare hautement ses fautes en pleurant ; prie ses camarades d'oublier qu'il a donné le mauvais exemple, et vient se jeter dans mes bras en me promettant de faire tous ses efforts pour regagner mon estime. Voyant son repentir et la grande victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, je le reçus et l'encourageai comme l'aurait fait un tendre père. J'eus raison de ne pas être exigeant, car Félix ne tarda pas à obtenir, avec la remise de ses titres, l'amitié de son maître et l'affection des élèves.

Par ordre du roi, on se rend en classe le lendemain dimanche, à 11 heures. Les billets que chacun a gagnés dans la semaine sont inscrits ; un moniteur lit une histoire morale et amusante ; la croix de sagesse est impartialement donnée à ceux qui en sont publiquement reconnus les plus dignes ; et le sifflet m'est rendu à midi au bruit d'un applaudissement unanime. En félicitant Charles d'avoir su employer son temps aussi bien que le roi de la Fève, je lui livre

la première médaille pour récompense, et parlant ensuite à mes enfants : « Si vous vouliez toujours être raisonnables comme depuis deux semaines, il ne vous faudrait un maître que pour vous amuser et vous faire changer de classes : car vous n'oublieriez jamais que le bonheur à venir dépend particulièrement de la bonne conduite tenue dans l'école. » Convaincus enfin des avantages d'une bonne lecture par les résultats que nous venons d'obtenir, nous allons tous à la messe prier Dieu qu'il daigne nous maintenir dans ces heureuses dispositions.

Après m'avoir tourmenté pendant 5 ans par la vivacité et la mobilité de son caractère, Félix, devenu mon meilleur élève, ne s'est plus attiré le moindre reproche. Quant à Charles, depuis sa réconciliation avec Félix, il n'a pas cessé de se distinguer ; et quoiqu'il eût peu de facilité pour apprendre, il parvint, 2 ans après, à force de travail et de constance, aux premières places dans nos 6 branches d'enseignement.

Aussi, tant à cause de leur *exactitude*, de leur *activité*, de leur *douceur* et de leur *sévérité*, que de leur *indulgence*, de leur *bonté* pour tous les élèves indistinctement, et de leur *attachement* pour moi, je me plais, mes amis, à vous présenter ces deux moniteurs généraux comme d'excellents modèles à imiter.

BOULET.

COURS DE LA SORBONNE.

COURS D'ÉLOQUENCE PAR M. GERUSEZ.

DEUXIÈME LEÇON.

Dans sa première séance, le professeur a essayé de déterminer ce qu'avait été la marche des idées et l'enchaînement des faits dans le seizième siècle. Dans cette seconde séance il indique les questions à traiter, montre les hommes et les faits principaux, signale les circonstances où l'éloquence religieuse et civile a pu jeter quelque éclat; mais avant tout il jette un coup d'œil sur le passé et sur l'avenir.

Le professeur a commencé l'histoire de l'éloquence à une époque pleine de vie et de grandeur, à ce moment où le catholicisme, dans toute sa splendeur, se jette sur l'Asie à la voix de Pierre l'ermite et d'Urbain II. Il a montré combien la prédication de cette croisade avait été logique, raisonnée, éloquente. Nous avons été étonnés de voir, dans une époque que nous appelons barbare, une conscience aussi réfléchie de la réalité, car l'enthousiasme qu'échauffait cette grande entreprise n'était pas un aveugle emportement, mais le résultat d'un principe posé depuis longtemps et faisant explosion lorsque tout était préparé pour en assurer le triomphe. Le catholicisme avait la conscience d'une mission divine, elle s'accomplit comme un devoir.

Le monument le plus remarquable de cette époque est le discours d'Urbain II, qui peut être considéré comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de logique et de politique. En suivant ces prédications on reconnaît qu'à mesure que les événements marchaient, l'esprit primitif qui avait déterminé l'explosion allait en s'affaiblissant;

que la première croisade avait été spontanée, mais que les autres n'étaient que des imitations, et que tous les discours qui suivirent furent calqués sur les premiers. En regard des croisades il place Abeilard qui réveille, dans ce siècle de croyance, l'esprit de résistance et d'opposition qui s'est constamment maintenu depuis.

L'homme qui a attiré principalement notre attention dans ce siècle, parce qu'il en est la personnification, c'est saint Bernard. On est frappé de la grandeur de son caractère, de la supériorité de son génie; nous l'avons vu constamment poursuivre la même idée et toujours avec un progrès continu. Ainsi, soit qu'il agisse sur sa famille ou sur le cloître, qu'il combatte le schisme, qu'il poursuive l'hérésie ou qu'il pousse l'Europe sur l'Asie, nous l'avons vu dominant par l'ascendant de son génie, par l'exemple de ses vertus. La gloire de saint Bernard c'est d'avoir constamment agi sur la société sans retour sur lui-même, de n'avoir songé qu'à l'humanité et de s'être oublié, de n'avoir poursuivi ni la grandeur ni la richesse, mais de s'être contenté de cet ascendant moral qui en fait le véritable souverain du quatorzième siècle. Il a eu pour but de purifier les mœurs, de sanctifier l'humanité et de conquérir la terre au profit du ciel. En parcourant ses sermons on est transporté par la beauté du langage, par la puissance des idées et par cette éloquence pleine de mouvement et d'action que le christianisme seul peut inspirer.

Après saint Bernard nous trouvons Foul-

ques de Neuilly qui reproduisit en partie les merveilles de Pierre l'ermite, Innocent III, digne successeur des Grégoire et des Urbain. La croisade qu'ils prêchèrent eut pour historien Villehardouin et pour héros les Dandolo, les Quesne de Béthune, les Baudoin; leurs harangues offrent une éloquence noble et énergique dans laquelle vient se refléter leur âme pleine de foi. Plus tard un autre Champenois, Joinville, racontant avec grâce et naïveté les vertus et les grandes actions de Louis IX, nous fait assister à ses conseils où se réglaient les grands intérêts de la religion et de la patrie.

Le quatorzième siècle, avec Philippe-le-Bel, nous offre l'avènement de l'esprit politique. Ce roi perfide, dont le seul but était l'abaissement du catholicisme et l'augmentation de ses propres grandeurs, semblait avoir pris pour devise la maxime sacrilège: « La fin justifie le moyen. » La liberté, donnée malgré lui aux communes, fut tournée, un demi-siècle plus tard, contre la royauté elle-même, et sous le roi Jean les états-généraux agissent en maître, puis, débordés à leur tour par le mouvement communal et par le mouvement des campagnes, les partis se succédèrent jusqu'à ce que la royauté se fut de nouveau emparé du pouvoir.

Le professeur rappelle ensuite les discordes civiles sous Charles VI, et cite le discours de Jean Petit qui fait l'éloge du régicide et du parjure; il cite aussi un prédicateur qui, appelé à parler devant Isabeau de Bavière et le duc d'Orléans, leur adresse de vifs reproches, les interpelle au nom de la misère publique, et montre que les souffrances du peuple sont les résultats de l'immoralité des princes et des dépenses qui épuisent le trésor au profit de leurs débauches.

Après avoir montré combien le sentiment moral, l'esprit de nationalité s'était affaibli au milieu des discordes civiles, le professeur parle d'un monument très important mais peu connu des historiens: c'est le Quadrilage

d'Urbain Chartier, secrétaire de Charles VII, qui, ne désespérant pas du salut de la France, ni de la Providence, fait un appel à toutes les passions généreuses et montre que le salut est encore possible si la France n'oublie pas qu'elle est catholique. Ces pensées sont exprimées dans un langage remarquable par son élévation et son éloquence; la mission de Jeanne d'Arc, accomplie ensuite, n'est que la mise en action de ce manifeste publié sept ans auparavant.

Le règne de Louis XI, époque silencieuse, où le cri même des victimes était étouffé, ne peut nous offrir aucun orateur; mais nous avons les états de 1483, assemblés sous la minorité de Charles VIII; le récit des travaux de cette assemblée fut rédigé par Jean Musulin qui en devint le secrétaire après en avoir été l'orateur.

Cette époque n'est pas sans intérêt; il est curieux de rechercher le moment où la parole se réveille après le long silence du règne de Louis XI; d'observer l'énergie avec laquelle les sentiments se manifestèrent. L'éloquence politique devra donc ici nous occuper d'abord, mais à côté de la tribune s'élève la chaire catholique, et l'on trouve, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, les noms des Maillard, des Mériot, des Taullin, qui nous offrent des pages bien éloquentes.

Le professeur montre aussi, à la fin du quinzième siècle, l'éloquence politique sur le théâtre, encouragée par Louis XII, qui permettait à Pierre Gringoire Aristophane Grossin de faire la guerre aux vices, à la corruption et à l'ambition du clergé et de la noblesse, et qui se livrait lui-même aux traits de la satire afin de mieux connaître la vérité; mais il dit qu'il serait inutile de chercher de l'éloquence dans ces essais dramatiques.

Il divise le seizième siècle en trois périodes distinctes: la période d'action, la période de réaction et la période de transaction à laquelle on pourrait ajouter la période d'organisation qui comprend le règne de Henri

IV et les efforts de ce prince pour assurer la société sur des bases inébranlables. Dans la première période qui contient la marche ascendante du calvinisme, il voit d'abord quelques libres penseurs tels que Marot et Rabelais, et arrive ensuite à Calvin, qui au commencement du seizième siècle opéra une réforme dans la langue française, et dont la prose harmonieuse et logique se prête merveilleusement aux mouvements de l'âme et à la rigueur du raisonnement. Ensuite il nous fait assister aux états de Blois et la réunion des notables à Fontainebleau, où se montre dans sa grandeur et son impuissance la noble figure du chancelier de l'Hôpital. C'est à peu près tout ce que lui offre cette époque.

La deuxième période est bien plus en action qu'en parole, c'est la crise du combat, c'est la lutte du catholicisme et du calvinisme par les armes. On y trouve cependant un grand nombre de sermons, de discours et d'écrits politiques et religieux dans lesquels il faudrait étudier les progrès de la langue et l'action des passions sur la langue. Ces faits oratoires peuvent se grouper autour du massacre de la Saint-Barthélemy et des états de Blois.

Pendant cette période de réaction en dehors des événements politiques et religieux, le professeur remarque quelques hommes qui appartiennent exclusivement

à la littérature, tels que Ronsard, Baif et Jodelle, qui réformèrent la langue à l'aide du grec et du latin, mais qui étaient en même temps les plus fermes soutiens de l'antique foi religieuse et politique; il leur oppose d'Aubigné, dont les satires amères et violentes respirent l'indépendance et l'audace de l'esprit réformateur, Philippe de Mornay, qui défendit sa cause avec l'épée et la plume, Montaigne et Étienne de la Boétie.

La période de transaction offre une abondante moisson; c'est le dernier effort des passions qui s'éteignent, mais qui en s'éteignant jettent une vive lumière. Le principal monument de cette époque est la satire Ménippée.

La période d'organisation nous offre Henri IV sous un aspect nouveau; nous trouvons dans ses lettres et ses discours une précision d'idées et de langage qui permet de le classer parmi les écrivains et les orateurs.

C'est un trait qui lui sera commun avec l'homme le plus complet, le plus vaste génie des temps modernes. Lorsque ces hommes rompus aux affaires, habiles à manier l'épée, prennent la parole, comme leur esprit s'est trempé à l'égal de leur caractère, leur langage reluit et frappe comme l'acier qui a brillé dans leurs mains.

M^{lle} M***.

LES DEUX PRIÈRES.

Le crépuscule étendait sur Grenade la belle ses draperies brumeuses, quelques lueurs rouges, indécises, vacillaient encore çà et là sur les cimes dentelées de ses coupes moresques, telles que les mourantes clartés d'un feu qui s'éteint; mais déjà la lune se levait dans l'azur du ciel et versait sur la cité du maure sa lumière soyeuse et blanche. Enfin, la dernière frange pourprée

que le soleil peignait à l'occident et qui brillait sur la délicate architecture découpée à jour de l'Alhambra et de l'Albaycin, comme une étoffe de pourpre brochée de gris cendré, venait de disparaître, et les étoiles laissaient seules tomber leurs scintillantes lueurs dans le Hémiè aux paillettes d'or, dans le Duero aux sables d'argent, sur le feuillage mobile des jardins du

Généralife; et le grenadier aux fleurs de flamme, l'oranger aux pommes d'or, le citronnier aux enivrantes émanations, confiant à la brise vagabonde la suavité de leurs parfums, les jets d'eau retombant en pluie de poussière dans les bassins de marbre, mariaient seuls leurs murmures à la voix mystérieuse et enchanteresse du Kohi solitaire.

La dixième heure de la nuit avait sonné; les muphtis et les muezzins méditaient encore dans Grenade sur quelques maximes du Coran, mais eux seuls entretenaient la lampe aux longues veillées; depuis longtemps les minarets étaient déserts.

Et pourtant dans l'un d'eux, à travers les sveltes colonnettes qui soutenaient la nef, on pouvait encore apercevoir un homme et une femme. Le premier était debout, la tête levée, l'autre était agenouillée, son front frappait le parvis, et de son turban incliné, la gaze soyeuse de son voile retombait en plis pressés sur les dalles blanches et noires de la mosquée.

Et le premier, croisant les bras sur sa poitrine, disait à voix haute et l'orgueil au front :

« Bénî sois-tu, Allah ! Tu m'as favorisé. Le chêne, qui étend au loin ses rameaux verdoyants, dont les racines déchirent le sol, dont les dernières feuilles arrêtent les nuées au passage, qui prête son ombrage à la caravane errante, est tel que l'homme, car sa force étend sa puissance, il sillonne le sol plus profondément que la racine du chêne, son esprit s'élève plus haut que les derniers rameaux de l'arbre géant, et son appui met à l'ombre le vieillard blanchi, la femme impuissante et l'enfant au berceau ! Bénî sois-tu donc, Allah, qui m'as fait homme ! »

Et la Musulmane, frappant de sa main sa poitrine, avec une voix tremblante et humble prononça :

« Bénî sois-tu, Allah ! Ton regard a bien voulu descendre jusqu'à ta faible créature ! Le roseau qui se courbe et ploie sa tige sous

une pluie d'orage, les fleurs que dessèche et fane le simoon destructeur, est telle que la femme ; car la menace de l'homme fait tomber son front dans la poussière et le vent de sa colère effeuille rapidement sa vie. Mais bien souvent le roseau se redresse au rayon du soleil, la fleur r'ouvre son calice à la goutte de rosée ; et un bienveillant regard est son rayon de soleil, une douce parole, sa goutte de rosée ! Bénî sois-tu donc, Allah, qui m'as fait ainsi qu'il t'a plu ! »

Et le Musulman reprit :

« Bénî sois-tu ! La science est le domaine de l'homme, son esprit, ainsi que l'aigle, attire, fend les nues et va par-delà ce dôme de saphir où tu as posé ta gloire, le regard de son âme pénètre comme celui du lynx dans la nuit dont se voile la science et avec ses lumières il en dissipe les ombres. Sa voix célèbre ta louange en des chants mélodieux, sa main retrace ta beauté sur la toile inerte, sur le marbre glacé et leur souffle une étincelle de vie. Après toi c'est le roi, le créateur, le Dieu de la nature. Bénî sois-tu donc, Allah, qui m'as fait homme ! »

Et la Musulmane continua :

« Bénî sois-tu ! La femme ignore mais elle croit ; jamais sa bouche n'a chanté tes louanges en harmonieuse poésie, mais elle a prié de l'âme ; elle ne s'est pas élancée avec l'aigle royal dans les régions où courent les nuages, mais, comme l'alouette qui bâtit son nid dans la fougère avec le flocon de laine retenu par la brancie épineuse de l'églantier à la blanche brebis, elle a reçu tes bienfaits avec ignorance mais avec foi, et chaque soir, chaque matin, elle te répète, comme l'oiseau matinal, son hymne de reconnaissance et d'amour. Bénî sois-tu donc, Allah, qui m'as fait ainsi qu'il t'a plu ! »

Et le Musulman :

« Bénî sois-tu ! La puissance est à l'homme. Lui seul revêt la pourpre, sa main tient le sceptre, son front la couronne du diadème ; il discute avec les sages et la porte des hon-

neurs s'ouvre devant lui, il commande et il est obéi, il passe et les fronts se souillent de la poussière du sol, et les lèvres essuient la fange de ses pieds. Il domine la femme comme le palmier domine au désert l'humble kuratus qui reverdit à l'oasis. Béni sois-tu donc, Allah, qui m'as fait homme ! »

Et la Musulmane :

« Béni sois-tu ! La femme passe inaperçue dans le monde, l'oubli ensevelit sa vie, son front ne se dévoile qu'à son maître et seigneur ; lorsqu'elle a cessé de lui plaire il la vend au bazar, sans pitié, comme on vend une vieille cavale qui est devenue rétive. Mais ainsi que le pèlerin qui, revenant du Saint Tombeau, retrouve le palmier du désert qui lui prêta son ombrage et ses fruits renversé par l'ouragan qui hurle au désert ; lorsque la fortune, les honneurs ont cessé de sourire à l'homme, il se retourne vers la femme qu'il a persécutée et puise en son âme la consolation aux paroles de miel, comme le pèlerin puise dans la faculté de l'humble kuratus qu'il avait foulé aux pieds l'eau du ciel qu'il a conservé. Et tous deux te rendent grâce, ô Allah ! d'avoir placé sur leur route la plante qui désaltère et la femme qui console. Béni sois-tu donc, Allah, qui m'as fait ainsi qu'il t'a plu ! »

Et le Musulman :

« Béni sois-tu ! L'homme est libre quand l'hirondelle passagère voit la feuille jaunie se détacher des bruns rameaux, les fleurs devenir de plus en plus rares, l'émail du vallon se flétrir, elle prend son vol et va par delà les flots aners chercher un autre printemps. Quand les honneurs, les richesses ont cessé de prolonger leur faveur à l'homme, aucune chaîne ne le retient, il part, passe les mers et lui aussi va se créer, dans une autre patrie, une fortune, de nouvelles faveurs. Béni sois-tu donc, Allah, qui m'as fait homme ! »

Et la Musulmane :

« Béni sois-tu ! La femme est esclave, sa vie n'est qu'un rude passage, son sérail la prison qui l'a vu naître, qui la verra mou-

rir. Elle est comme l'oiseau dans sa cage, restreinte comme le passereau prisonnier qui sautille à la longueur du fil de soie qui le retient captif. Mais au moins pour lui n'est-il rien à craindre des dangers de la route ; pour la femme esclave n'est-il rien à redouter des vicissitudes humaines ; mais pour l'hirondelle voyageuse il y a toujours les rets de l'oiseleur, la flèche aiguë que lance le chasseur, toujours pour l'homme audacieux, les pièges de l'envie, les dards de la calomnie et la tempête qui soulève la vague écumante ; respecte la goutte d'eau tombée dans le creux d'un rocher. Béni sois-tu donc, Allah, qui m'as fait ainsi qu'il t'a plu ! »

Et le Musulman reprit :

« Béni sois-tu ! Le plaisir et le bonheur sont à l'homme ! Les parfums enivrants cèdent leurs vapeurs odorantes à l'eau qui bondit dans ses bassins de porphyre, la terre produit, et ses fruits les plus délicats, ses fleurs les plus élégantes viennent charger sa table ; les sorbets les plus savoureux remplissent ses coupes d'or ; le marbre, le jaspé, la soie, les perles embellissent sa demeure, et tout, jusqu'à la femme, fut créé pour son plaisir ; car tandis que les voix mélodieuses des belles filles d'Orient enchantent son oreille, la danse des houris Géorgiennes repose son œil fatigué. L'homme seul est heureux ; la force, la gloire, la puissance, la liberté sont à lui ; à lui seul, le bonheur et d'éternels privilèges. Béni sois-tu donc, Allah, qui m'as fait homme ! »

Et la Musulmane ajouta :

« Béni sois-tu donc ! La faiblesse, l'oubli, l'ignorance, l'esclavage sont à la femme. Son cœur est comme la terre que le sol humecte nuit et jour de rosée ; le malheur l'inonde de larmes ; mais comme la rosée fertilise et verdit le sol, les pleurs, toujours renaissants, font germer dans l'âme de la femme cette fleur souple à l'orage, la résignation. Et quand avec cette vertu elle a un enfant qui la baise au front et lui dit : « Ma mère. » Alors elle est plus heureuse

que l'homme au milieu des joies délirantes du luxe. La voix de son fils chéri lui est plus harmonieuse que les chants des syrènes orientales, le premier pas qu'il essaie sur la mousse lui est plus doux que les danses aériennes des vierges de Géorgie, et le cœur de son enfant, le seul trésor digne d'elle sur cette vallée de misère et de boue. Béni sois-tu donc, Allah! béni et sept fois béni toi qui m'as fait femme et mère!»

Et le Musulman, inclinant légèrement la tête, sortit et s'en alla sans que sa prière lui eut remué l'âme; mais la Musulmane, frappant trois fois le parvis de son front, se leva et partit à pas lents, le cœur soulagé, une douce larme à l'œil.

En ce moment l'ange du soir, le bel Israfil, traversait l'atmosphère embaumée de Grenade, et planait sur les flèches aiguës de ses minarets. Il entendit la prière des deux Musulmans, les recueillit sur son aile de rose, et, fendant rapidement les régions éthérées, arriva au pied de l'Éternel. Et une nuée passa devant le front du Très-Haut à l'orgueilleuse prière du Musulman, comme on voit souvent une vapeur grisâtre amenée par les vents devant l'étrincelant soleil; mais elle se dissipa à la tendre et humble action de grâces de la Musulmane. Puis le Seigneur parla et l'harmonie de sa

voix, surmontant les mille bruits de l'infini, transporta les anges dans un religieux silence, et les mondes épars dans l'espace s'arrêtèrent pour l'entendre.

« Heureux celui qui se résigne et bénit la main qui l'a frappé, heureux! trois fois heureux celui-là! qu'il me nomme Seigneur, Allah ou Jéhovah, il a une place à lui parmi mes élus! »

Il dit; et il se fit, au milieu des vierges du ciel, un radieux espace au-dessus duquel se suspendit une couronne inoccupée. Et soudain les cordes d'or des harpes éoliennes recommencèrent à frémir sous les doigts des archanges, et les brises du paradis, les lumineuses étoiles, les planètes d'or chantèrent d'une seule voix:

« Heureux, trois fois heureux celui qui se résigne et bénit la main qui l'a frappé! Hozannah, salut et gloire au roi des rois, dans les hauteurs des cieux!... »

Et sur la terre, la femme musulmane, penchée sur le berceau de son enfant, sentait brui en son âme comme un pressentiment du ciel, quelque chose de cette ravissante mélodie, et tout en s'endormant ses lèvres murmuraient encore:

« Béni sois-tu, Allah, qui m'as fait ainsi qu'il t'a plu! »

M^le MICHEL ***.

EXTRAIT

DU

POÈME DE LA NATURE.

DE M. A. BONVALOT.

Trop aveugles mortels, de vos bourgs, de vos villes,
Ah! quittez un moment les ténébreux asiles;
A la nature enfin donnez quelques regards.
Quoi! quitter ces palais, ces chefs-d'œuvre, ces arts,
Pour quoi! pour admirer des vers, de vils insectes!
Périssent à jamais ces peuplades abjectes!

— Des sciences, des arts; nobles présents des cieux,
Qui vous a révélé les germes précieux?
Les fleurs, les animaux, les insectes eux-mêmes;
Sans eux, pour nous encor, ils seraient des problèmes.
Vous vantez vos cités, vos superbes remparts,
Et dans les bois encor, que de peuples épars!

Nus, pauvres, languissants, ainsi que vos ancêtres,
 Ils n'ont pour tout abri que des rochers, des liêtres;
 De reptiles hideux font leurs seuls aliments;
 Sujets à mille maux, souffrant mille tourments,
 L'un contre l'autre armé, se déclarent la guerre,
 Errent dans les forêts et dépeuplent la terre.
 Tandis que, dès longtemps par amour et par choix
 Voyez que d'animaux se sont donné des lois!
 La fourmi, le castor, la diligente abeille,
 D'empires bien réglés vous offrent des merveilles,
 Que de fois avez-vous chassé vos potentats,
 Bouleversés les mœurs, colonnes des états!
 Et ces doux animaux, à leur instinct fidèles,
 Au sentier du devoir vous servent de modèles.
 Le nautique avant vous savait l'art des nochers,
 Le lépas fait le vide, et s'attache aux rochers.
 Armé du soc tranchant dont sa tête est pourvue,
 L'heureux rhinocéros connaissait la charrue;
 Il labourait la terre avant que vos guérets
 Se couvrirent de l'or que moissonne Cérés.
 Le cygne harmonieux et le canard sauvage
 Volent au fond du nord, au plus lointain rivage,
 Sans carte, sans boussole, y trouvent les roseaux
 Qui naguère ombrageaient leurs fragiles berceaux.
 Vous n'aviez pas tenté de sillonner les ondes;
 Et déjà mille oiseaux, sur leurs plaines profondes,
 A vos yeux confondus, dirigeaient sans dangers,
 Rois des airs et des eaux, leurs navires légers.
 Dirai-je le lent-zé qui pêche pour son maître?
 Le chien ou le faucon, plus étonnant peut-être!
 Chaque climat nourrit des oiseaux bienfaiteurs.

L'agami vigilant, modèle des pasteurs,
 Au matin dans les champs conduit les bergeries,
 Et le soir les ramène aux étables chéries.

Avant vous, les fourmis ont nourri des troupeaux;
 Sous des toits protecteurs assuré leur repos;
 Construit, édifié des villes souterraines;
 Et jamais de l'état n'ensanglantent les rênes.
 Tout vous sert de leçons. Que d'arbres, que de fleurs
 Ont instruit dans leur art vos aveugles chasseurs!

Le palmier, dont la tête au sein des airs rayonne,
 Aux temples de vos dieux a fourni leur colonne,
 Et leur colonne encor, du roi des végétaux
 Emprunte aux bords du Nil ses nobles chapiteaux;
 Les antres, les forêts, filles de la nature,
 M'offrent partout les plans de votre architecture.
 L'araigné lance un fil, et sur ce pont léger
 Porte ailleurs ses foyers, fuit au loin le danger;
 Et sur ce pont encor, la frêle cochenille
 Pour le napal voisin embarque sa famille.

Humains, convenez-en, voilà vos précepteurs;
 Et la gloire toujours est due aux inventeurs.
 Les arts dont votre esprit réclame l'apanage
 Sont de ces animaux l'industriel ouvrage.
 Ils vous ont tous instruits, et la plupart d'entre eux
 Vous ont, n'en doutez pas, laissés loin derrière eux.
 Dites à cet orgueil où vous êtes en proie,
 De produire la perle, ou de filer la soie,
 De bâtir des palais et des cellules d'or,
 Et d'y couler à flot un liquide trésor...
 Quel ordre merveilleux dans chaque république!
 Oh! comme à ses devoirs tout citoyen s'applique!
 Mais seuls, ou rassemblés, leurs ruses et leurs mœurs,
 Leurs amours, leurs travaux, leurs piquantes humeurs
 Chez eux, comme chez nous, révèlent la présence
 D'un rayon émané de la divine essence.

MÉTHODE DE M. LÉVI.

BOTANIQUE.

METHODE DE TOURNEFORT.

Tournefort a classé les végétaux en considérant leurs dimensions, la présence, l'absence et les caractères des fleurs.

Les considérations tirées des dimensions des végétaux les divisent en deux grandes sections : *herbes, arbres*.

Les sous-arbrisseaux sont compris parmi les herbes; les arbrisseaux sont compris parmi les arbres.

Les considérations tirées de la présence, de l'absence et des caractères des fleurs divisent tous les végétaux connus en 22 classes, dont 17 pour les herbes, et 5 pour les arbres.

HERBES.

FLEURS.

- | | |
|--|-----------------------|
| 1. Campaniformes : en forme de cloche. | 1. Campanule. |
| 2. Infundibuliformes : en forme d'entonnoir. | 2. Phlox. |
| 3. Personnées : imitant un museau d'animal. | 3. Muflier. |
| 4. Labiées : munies de lèvres. | 4. Saugue des prés. |
| 5. Cruciformes : à quatre pétales disposés en croix. | 5. Gérofée. |
| 6. Rosacées : à cinq pétales régulièrement disposés. | 6. Fraisier. |
| 7. Umbellifères : disposées en parasol. | 7. Ciguë. |
| 8. Cariophyllées : à cinq pétales égaux, réguliers, munis d'un onglet. | 8. OEillet simple. |
| 9. Liliacées : à calice corolliforme régulier. | 9. Lys blanc. |
| 10. Papilionacées : imitant des ailes de papillon. | 10. Fève de marais. |
| 11. Anomales : sans forme régulière. | 11. Aconit. |
| 12. Flosculeuses : composées de fleurons. | 12. Centaurée. |
| 13. Semi-flosculeuses : composées de demi-fleurons. | 13. Pissenlit. |
| 14. Radiées : à fleurons du disque disposés en rayons. | 14. Reine-marguerite. |

PLANTES.

- | | |
|--|------------------------|
| 15. A étamines : dépourvues de corolle. | 15. Avoine d'Orient. |
| 16. Sans fleur : offrant seulement des apparences de fructification adhérentes aux feuilles. | 16. Adianthe. |
| 17. Sans fleur ni fruit : sans apparence de fructification. | 17. Champignon annelé. |

ARBRES.

FLEURS.

- | | |
|---|--|
| 18. Apétales : dépourvues de pétales. | 18. Pistachier, fleur mâle, fleur femelle. |
| 19. Amentacées : disposées en chaton. | 19. Noyer, fleur mâle, fleur femelle. |
| 20. Monopétales : formées d'un seul pétale. | 20. Arbousier. |

21. Rosacées : à cinq pétales réguliers.
22. Papilionacées : imitant des ailes de papillon.

21. Eglantine pourpre.
22. Cityse.

SYSTEME SEXUEL DE LINNÉE.

Linnée a classé les végétaux en considérant la présence, l'absence, le nombre et la disposition des *organes sexuels*.

La présence et l'absence des organes sexuels divisent tous les végétaux connus en deux grandes sections : phanérogames, pourvus d'organes sexuels apparents, et cryptogames.

Le nombre et la disposition des étamines divisent tous les végétaux phanérogames en 23 classes ; tous les végétaux cryptogames sont compris dans la 24^{me} classe.

VÉGÉTAUX PHANÉROGAMES.

- | | |
|---|-----------------------------|
| 1. Monandrie : à une seule étamine. | 1. Pesse. |
| 2. Diandrie : à deux étamines. | 2. Véronique. |
| 3. Triandrie : à trois étamines. | 3. Valériane. |
| 4. Tétrandrie : à quatre étamines. | 4. Scabieuse. |
| 5. Pentandrie : à cinq étamines. | 5. Chèvre-feuille. |
| 6. Hexandrie : à six étamines. | 6. Epine-vinette. |
| 7. Heptandrie : à sept étamines. | 7. Marronnier d'inde. |
| 8. Octandrie : à huit étamines. | 8. Fuchsia. |
| 9. Ennéandrie : à neuf étamines. | 9. Butôme. |
| 10. Décandrie : à dix étamines. | 10. Rhododendron. |
| 11. Dodécandrie : à douze étamines. | 11. Halésia. |
| 12. Icosandrie : à vingt étamines. | 12. Opuntia. |
| 13. Polyandrie : à plus de vingt étamines, en nombre indéterminé. | 13. Nénuphar blanc. |
| 14. Didynamie : à deux étamines plus longues que les autres. | 14. Lamium (ortie rouge). |
| 15. Tétradynamie : à quatre étamines plus longues que les autres. | 15. Chou. |
| 16. Monadelphie : à étamines disposées en un seul faisceau. | 16. Baobab. |
| 17. Diadelphie : à étamines disposées en deux faisceaux. | 17. Pois des champs. |
| 18. Polyadelphie : à étamines en plus de deux faisceaux. | 18. Hypérie (millepertuis). |
| 19. Syngénésie : à fleurs composées, étamines réunies par les antères. | 19. Camomille. |
| 20. Gynandrie : à étamines insérées sur le pistil. | 20. Ophrys-mouche. |
| 21. Monoécie : à fleurs mâles et femelles sur la même plante. | 21. Noisetier. |
| 22. Diecie : à fleurs mâles et femelles sur des plantes séparées. | 22. Bryone. |
| 23. Polygamie : à fleurs mâles, femelles et hermaphrodites sur la plante. | 23. Gléditsia. |

VÉGÉTAUX CRYPTOGRAMES.

24. Cryptogamie : dépourvus d'organes sexuels apparents. 24. Capillaire.

METHODE NATURELLE DE JUSSIEU.

Jussieu a classé les végétaux en considérant, 1^o l'absence, la présence et le nombre des cotylédons ; 2^o la situation relative des organes sexuels entre eux ; 3^o l'absence ou la présence des pétales ; 4^o la situation relative des organes sexuels et de la corolle ; 5^o la différence du sexe des fleurs.

Les considérations tirées de l'absence, de la présence et du nombre des cotylédons divisent tous les végétaux connus en 3 grandes sections : 1^o *Plantes acotylédones*, dé-

pourvues de semences et par conséquent de cotylédons; 2° *Plantes monocotylédones*, dont les semences n'ont qu'un seul cotylédon; 3° *Plantes dicotylédones*, dont les semences ont deux cotylédons.

PLANTES ACOTYLÉDONES.

- | | |
|-----------------------------------|-------------|
| 1. <i>Acotylédonie</i> : | 4. Morille. |
| Plantes dépourvues de cotylédons. | |

PLANTES MONOCOTYLÉDONES.

- | | |
|--|--|
| 2. <i>Monohypogyne</i> : | 2. Froment et semence, fleur développée. |
| A étamines insérées sous le pistil. | |
| 5. <i>Monopérigynie</i> : | 5. Narcisse, jonquille. |
| A étamines disposées autour du pistil. | |
| 4. <i>Monoépigynie</i> : | 4. Ophrys aranéifère. |
| A étamines insérées sur le pistil. | |

PLANTES DICOTYLÉDONES.

- | | |
|--|-------------------------|
| 5. <i>Épistaminie</i> : | 5. Aristoloche. |
| A étamines insérées sur le pistil dépourvu de style. | |
| 6. <i>Péristaminie</i> : | 6. Daphné. |
| A étamines insérées sur le bord du calice, ou sur la corolle, autour du pistil. | |
| 7. <i>Hypostaminie</i> : | 7. Plantain moyen. |
| A étamines insérées au-dessous du pistil au fond du calice. | |
| 8. <i>Hypocorollées</i> : | 8. Liseron. |
| A corolle insérée sous le pistil, à étamines insérées sur la corolle. | |
| 9. <i>Pericorollées</i> : | 9. Bruyère. |
| A corolle insérée sur le calice; à étamines attachées au calice. | |
| 10. <i>Épicorollées-synanthérées</i> : | 10. Camomille. |
| A corolle insérée sur le pistil; à étamines adhérentes entre elles par les anthères. | |
| 11. <i>Épicorollées-corisanthérées</i> : | 11. Asperule. |
| A corolle insérée sur le pistil; à étamines libres. | |
| 12. <i>Épipétalées</i> : | 12. Tordyle. |
| A pétales disposés autour de l'ovaire; même disposition des étamines. | |
| 15. <i>Hypopétalées</i> : | 15. Renoncule flammète. |
| A pétales disposés sous le pistil. | |
| 14. <i>Peripétalées</i> : | 14. Gesse odorante. |
| A pétales insérés au bord du calice. | |
| 15. <i>Dielines</i> : | 15. Papyrier du Japon. |
| A fleurs mâles séparées des fleurs femelles, soit sur la même plante, soit sur des plantes séparées. | |

DÉVELOPPEMENTS.

Une méthode diffère d'un système en ce qu'elle considère pour la classification plusieurs appareils d'organes.

Un système est exclusivement basé sur un seul appareil d'organes.

On nomme méthode naturelle, celle qui tend à réunir dans les mêmes divisions des végétaux analogues entre eux par l'ensemble de leurs organes.

On nomme méthode artificielle, celle qui rassemble arbitrairement les végétaux, sans tenir compte de leur analogie.

Les 22 classes de *Tournefort* se divisent en sections basées sur les caractères des fruits.

Les 24 classes de *Linnée* se divisent en ordres basés sur le nombre des pistils.

Les 15 classes de *Jussieu* se divisent en familles basées sur des considérations prises dans divers appareils d'organes.

Les familles de *Jussieu* sont aussi désignées sous le nom de familles naturelles.

Les subdivisions des classes, ordres et familles se nomment *genres*.

Les végétaux appartenant au même genre sont nommés, sous ce rapport, *Congénères*.

Les subdivisions des genres se nomment espèces; les différences et les espèces du même genre sont souvent très considérables.

Les subdivisions des espèces se nomment variétés; les différences entre les variétés de la même espèce sont toujours fort légères.

Classer un végétal, c'est en déterminer la *classe*, la *famille* (ordre ou section), le *genre*, l'*espèce*, et, s'il y a lieu, la *variété*.

(Extrait des ouvrages de DECANDOLLE, TURPIN et de MIRBEL.)

NOUVELLE AMÉRICAINE.

HUITIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

La mort d'Oukama avait laissé dans l'âme des Indiens une impression funeste, et rendu plus que jamais Arthur l'objet de leur défiance. Ce dernier sentiment acquit bientôt une telle force dans ces cœurs haineux et farouches que plusieurs formèrent contre lui des projets sinistres. A vrai dire, ils n'avaient guère jamais cessé de voir un ennemi dans Arthur; il fallait toute l'inviolabilité de l'adoption pour protéger sa vie contre leur soupçonneuse malveillance. Malgré les efforts d'Arthur pour assimiler sa vie à la leur, tout en lui rappelait l'étranger, cet homme blanc dont le visage différait si fort de leurs visages, dont le corps était plus faible et moins aguerri que les leurs, dont les goûts et les habitudes étaient si loin de ressembler aux coutumes qu'ils avaient appris à chérir; cet homme qui savait parler un autre langage, qui ne révérait pas leurs dieux et ne dévorait pas les prisonniers; cet homme dont la pensée était voilée, qui savait des choses étranges,

traçait sur l'écorce des arbres des caractères inconnus, et s'entretenait avec un manitou mystérieux qu'il semblait adorer. Cet homme qui, après avoir exercé une maligne influence sur les deux femmes qui l'avaient reçu, venait de tuer soudain par un mot sa mère adoptive et retenait encore sous le charme sa sœur Meloa, cet homme-là devait mourir.

Arthur avait compris, dès les premiers temps de son séjour au milieu des Iroquois, qu'il y avait une éternelle barrière entre lui et ces hommes, trop vains pour l'écouter, trop défiants pour le croire, trop attachés à leurs coutumes traditionnelles pour la modifier en rien; ces hommes opposaient de toutes parts une résistance invincible aux efforts qu'il eût faits pour les tirer de leur état d'ignorance et de barbarie, aussi n'avait-il essayé que dans sa famille des innovations qu'il allait peut-être expier chèrement. Tous les soirs le feu du conseil était secrètement allumé,

tous les soirs les Sachéens se rassemblaient comme c'était la coutume lorsqu'on méditait une grave entreprise, et la question de vie et de mort était agitée pour Arthur. Chaque jour s'annonçait contre lui les griefs; et le serment de fraternité avait, par l'adresse des orateurs, cessé de paraître un obstacle à l'accomplissement de leur vengeance. C'était un ennemi, un serpent qu'il fallait écraser avant qu'il répandit davantage son venin mortel. Quelle vie était en sûreté tant que sa vie était épargnée? Un mot de lui, un geste donnait la mort! Les prodiges accompagnaient ses pas! Les malheurs avaient fondu avec lui sur la tranquille vallée! C'était l'esprit du mal. Enfin la haine l'emporta et la mort d'Arthur fut résolue.

Pourtant la sombre agitation des Indiens n'avait pas échappé à l'inquiète sollicitude de Méloa; son âme de femme lui faisait pressentir qu'un danger vague menaçait son frère. Mais comment le parer sans le connaître? On prenait les plus grands soins pour le lui cacher, à elle presque enveloppée dans la même disgrâce.

« Arthur, dit-elle un jour au proscrit, Arthur, je tremble; tu n'es plus en sûreté parmi nos frères! Ne vois-tu pas les regards sombres qu'ils te jettent et les paroles qu'ils murmurent à ton approche. Arthur, depuis le baptême d'Oukama et sa mort dont ils t'accusent, il n'est plus de repos pour ta sœur, car elle les a entendus proférer des menaces! O frère, s'ils allaient te faire mourir.

— Ne crains rien, Méloa, ils n'oseraient.

— Oh! veille à tes jours, ou plutôt laisse-moi y veiller moi-même. Arthur, si tu fuyais, je tremble pour toi!

— Fuir! eh! le puis-je? N'ai-je pas juré d'être fidèle.

— Mais s'ils manquent eux-mêmes à leur serment!

— Alors je serai dégagé du mien.

— Il sera trop tard.

— N'importe! Et si je fuyais, ma sœur,

tu serais leur victime; ils vengeraient sur toi ma lâche désertion. Et n'ai-je pas promis à Oukama de veiller sur ta destinée? Veux-tu fuir avec ton frère? dis, le veux-tu?

— Oh! te suivre dans ta patrie, quelle joie pour Méloa! Mais non, je serais coupable; vois-tu, frère, je ne puis abandonner la tombe de ma mère, ni la tribu de mes ancêtres. Aucune fille des Indiens ne l'a jamais fait; ce serait un crime.

— Ne me parle donc jamais de fuir, ce serait un crime aussi. D'ailleurs, qui m'accueillerait dans ces forêts sauvages? Iraïse-je donc chercher un refuge parmi les ennemis de nos frères? Non, ma sœur, non; tu es trop prompte à t'alarmer; ils n'oseraient, te dis-je. »

Et pourtant l'arrêt était porté; on ne délibérait plus sur les moyens d'exécution. L'occasion s'offrit bientôt d'elle-même. La guerre venait de se déclarer entre les Iroquois et une tribu voisine. Il fut résolu secrètement que les guerriers s'assembleraient en troupe pour aller surprendre l'ennemi. Et l'expédition fut fixée à quelques jours. Arthur devait se joindre aux combattants. Le reste du plan fut dit à voix basse, entre les conjurés. Au sortir de la vallée, quand la troupe s'avancerait en silence au milieu de la forêt, les Indiens se réuniraient subitement autour du guerrier blanc, et le tomahawk en aurait bientôt fait justice. Surpris et désarmé en un moment, il n'aurait pas le temps de songer à la résistance; il fallait enfin s'assurer si le blanc pouvait mourir comme les autres hommes; il fallait dépouiller son crâne et voir s'il était semblable à celui d'un Indien. Au retour, il devenait facile d'expliquer sa mort, car il aurait péri dans le combat. La trame ourdie de la sorte, c'en était fait d'Arthur; on avait même pris soin de ne pas emmener pour cette guerre les jeunes gens de la tribu qui s'étaient faits les amis du visage pâle, de peur qu'ils ne missent obstacle à cette œuvre de ven-

geance. Le secret fut gardé avec des précautions infinies, car il était à craindre que Méloa ne vint à le soupçonner. Méloa, complice et victime, aurait partagé son sort. Qu'était-ce qu'une femme en contre-poids dans la balance de la haine ?

La veille de ce jour fatal, on accomplit les cérémonies qui précèdent le départ des guerriers. On raconta les songes, on invoqua les manitous, on fit ses adieux aux proches, on prépara ses armes, puis le soir chacun se retira dans son wigwam pour y prendre quelques heures de repos.

« Que je voudrais, mon frère, te voir de retour ! disait Méloa. Condamne, si tu le veux, mes craintes ; mais je tremble et m'afflige sans motif raisonnable. Il y a un si profond mystère dans la conduite des Sachéens ; ils s'assemblent depuis quelques jours en secret, et les jeunes gens sont éloignés de leur présence. Un grand nombre demeureront parmi nous, et toi tu pars ! tu pars, et je n'ai plus de mère. Ah ! mon frère, que je vais prier ton Dieu pour qu'il te ramène bientôt !

— Rassure-toi, Méloa, ne crains rien ; mon âme est tranquille, à moi, car elle est pure de trahison. Je vais te confier aux matrones, et puis au retour, pour obéir au vœu d'Oukama, je choisirai parmi nos guerriers celui que tu voudras me désigner, et je lui dirai : Recevez ma sœur pour épouse, elle est bien digne de votre amour.

— Arthur, Arthur, je ne parle pas de te quitter ! Es-tu las de mes soins, ou t'ennuies-tu d'être mon frère et ma mère à la fois ? Laisse-moi quelque temps encore pleurer ma mère en liberté. »

Et ils se séparèrent.

A peine le sommeil était descendu sur les huttes, que la vallée, ordinairement si calme à cette heure morne de la nuit, retentit d'un bruit inconnu, et résonna sous des pas étrangers. Quelques fantômes se glissèrent par l'étroite ouverture, et pénétrèrent dans cette enceinte escarpée, tellement dérobée à la vue des hommes qu'il

fallait une observation locale toute particulière pour en reconnaître l'entrée, après qu'on en avait une fois franchi le seuil. Une longue file de guerriers avançait en silence, étendant toujours ses replis comme un reptile formidable qui, après un long sommeil, déroule ses anneaux pour enlacer sa proie.

Mais quels mouvements insensibles, quels pas légers, quels bruits mystérieux eussent échappé à l'oreille exercée d'un Indien ? même quand le sommeil suspend ses facultés, un instinct veille encore en lui qui le défend contre toute surprise. Soudain un guerrier sort précipitamment de sa hutte ; à la vue des étrangers il pousse un cri terrible qui réveille toute la tribu. « Les visages pâles, les hommes blancs, aux armes, trahison, vengeance ! Voilà les cris que mille voix répètent et qui, mêlés aux détonations des armes à feu, forment un tumulte effroyable. Arthur s'élançait hors de sa cabane ; que voit-il ? des frères, des Français ; Vincent, Robert aussi le premier de tous. « Arthur !! Robert !! est-ce un songe ?

— Je te l'avais dit. »

Mais un Indien s'avance brandissant le tomahawk au-dessus de leurs têtes. « Meurs de ma main, vipère, s'écrie-t-il ! Maintenant ou à l'aurore, qu'importe ? tu devais mourir. » Pourtant la massue lui échappe ; il tombe frappé d'une balle et roule dans la poussière. Ces derniers mots ont jeté une lueur terrible dans l'esprit d'Arthur ; le complot est révélé. Il hésitait à tourner ses armes contre ceux qu'il a longtemps regardé comme ses frères ; maintenant c'est sa vie qu'il défend contre leurs embûches ; il combat à côté de Robert.

La lutte devient affreuse ; les Indiens s'acharnent avec rage contre leurs ennemis ; plus d'une chevelure est enlevée, malgré l'avantage que donnent aux blancs leur nombre et leurs armes. Ils ne voulaient que faire prisonniers ces hommes pour délivrer Arthur, mais ils se voient contraints de les

exterminer tous; et frappent sans merci, tremblant de se tromper, car la lune seule éclairait ce drame sanglant.

Pourquoi s'arrêter sur un affreux tableau? Quand le jour parut, les Français étaient maîtres de la vallée; ils parcouraient avec effroi cet étroit champ de bataille où gisaient tant de morts! Ils eurent à déplorer quelques-uns des leurs et donnèrent à tous la sépulture. Puis ils songèrent à s'assurer des prisonniers: c'étaient les vieillards qui n'avaient pu combattre, et les femmes que la stupeur et l'anxiété avaient empêchées de fuir.

Après quelques jours d'une garde vigilante, les vainqueurs annoncèrent aux captifs la résolution qu'ils avaient formée de les emmener dans leur patrie. Alors le plus âgé des chefs prit la parole: « Guerriers blancs, dit-il, laissez-nous dans la vallée où reposent les os de nos pères et ceux de nos fils; c'est là que nous chanterons l'hymne de la mort. Si vous voulez nous conduire dans les wigwams des pâles visages, nous appellerons à nous la dernière heure, et elle viendra nous trouver au feu du conseil; alors vous n'aurez plus que des cendres. Partez, hommes blancs que les manitous protègent; emmenez Arthur; il est la cause première de nos désastres. Nous avions résolu de le faire mourir, et Athaïnsic nous en a punis. Qu'il vive donc et disparaisse de nos yeux. Malheur au jour où nous lui avons dit: Sois notre fils et fume avec nous le calumet de la fraternité! Malheur à nous, vieillards, de n'avoir pas ouï la nature qui fit les hommes rouges et blancs pour qu'ils fussent toujours ennemis! Laissez parmi nous nos filles avec leurs enfants, car ces enfants, aujourd'hui à la mamelle, seront de jeunes loveteaux altérés de votre sang. Quant à la sœur du guerrier blanc qu'elle s'éloigne avec vous; elle n'est plus notre fille; elle a trop entendu les paroles de l'étranger, elle a trop appris son langage; on dit même, l'insensée, qu'elle adore ses dieux. Oukama mou-

rante la remit aux mains d'Arthur, en lui disant: Sois sa mère; Méloa ne nous appartient plus; elle est à lui. Adieu! guerre éternelle entre nos fils et nos enfants. J'ai dit. » Et le chef se tut.

Bientôt les Français abandonnèrent la vallée, laissant à ces héros du désert la liberté qu'ils réclamaient à si juste titre. On voit que Robert avait tenu parole, malgré la défense d'Arthur.

A son retour en France, il avait peint les lieux, les ressources, raconté ses aventures et celles de son ami; ses récits et ceux de ses compagnons avaient contribué à l'établissement d'une colonie déjà projetée. Son premier soin en revenant au Canada avait été la délivrance d'Arthur, par le secours des nouveaux colons.

Celui-ci, en dépit des transports que lui causait sa délivrance, ne put refuser quelques larmes à ces guerriers, la fleur d'une tribu tout entière, à ces hommes qui l'avaient admis dans leurs foyers et qui maintenant gisaient sous la terre à cause de lui.

Nos deux héros, après avoir quelque temps habité la colonie que les Français avaient fondée sur ces parages, s'embarquèrent pour la France, laissant en Amérique le brave et fidèle Vincent. Ils emmenèrent avec eux Méloa, hannie par les Sachéens et triste jusqu'à la mort des paroles qu'ils avaient prononcées contre elle. Elle pleura bien tous les héros qui avaient péri dans la nuit fatale; mais ces hommes voulaient tuer Arthur, son bien-aimé frère, et cette pensée adoucit ses regrets.

A leur arrivée en France, Arthur lui proposa d'échanger ce titre de frère contre celui d'époux, accomplissant ainsi le vœu d'Oukama, lorsqu'elle lui avait dit: Ta main choisira l'époux de mon enfant. Méloa y consentit sans peine et ne parla plus guère des Indiens. Cependant combien de fois elle répandit en secret des larmes, en songeant aux malheurs de sa tribu et au tombeau délaissé de sa mère!...

FIN.

L'ESPRIT D'OBSERVATION

EST LE SECRET DU GÉNIE.

De tous les dons qui entrent dans l'apanage de notre espèce, il n'en est point dont l'homme soit plus jaloux que de ceux que l'or ni la richesse, les veilles ni les travaux ne peuvent procurer, et qu'il ne peut obtenir que d'une faveur spéciale de la nature. Aussi s'est-on creusé le cerveau pour imaginer le moyen de donner, d'inspirer ce qu'on ne donne, ce qu'on n'inspire guère : le génie.

Un je ne sais quel lord d'Angleterre puissamment noble, puissamment riche, convaincu que l'âme s'élève à la hauteur des événements, des circonstances au milieu desquels elle se trouve, lança, au sortir du berceau, son fils au milieu des capitales du monde, de là le promena sur les montagnes les plus élevées du globe, offrit partout à ses regards les plus grands spectacles qu'étaient l'univers, les mers, les batailles, les volcans, les tempêtes. Jamais il ne lui présenta que des tableaux, des scènes pareilles, dont la pompe, la magnificence devaient enflammer, exalter l'imagination. Cette éducation d'un nouveau genre eut tout le succès qu'elle méritait; le prodige ne fut qu'un sot.

Averti par cette leçon, un autre lord raisonna mieux. Celui-ci enviroña son fils d'esclaves, défendit sous les peines les plus graves de lui rien refuser, leur commanda d'être attentifs à ses ordres et de lui obéir promptement en tout, persuadé que les contrariétés perpétuelles qu'il rencontrerait dans le monde allumeraient son indignation, enflammeraient son courroux et déploieraient en lui toutes les puissances de l'âme, et, au lieu du prodige qu'il attendait, sa grandeur n'obtint encore qu'un sot; mais un sot plus dangereux que le premier; car à la sottise, à la stupidité, son élève unissait la cruauté, la barbarie.

Que conclure de là? que le génie ne se donne point? Non, mais que de pareils moyens sont nuls... En serait-il de plus efficaces? c'est ce dont je n'ose pas répondre mais ce que je vais chercher.

Les esprits habitués à réfléchir ont déjà saisi ma pensée quand j'ai dit que tout le secret du génie est dans l'esprit d'observation.

Précepteurs de la jeunesse vous qui, amis du genre humain, conservez le feu sacré et voulez embraser la génération nouvelle, que la patrie a confiée à vos soins, de l'amour des grandes choses, prenez-y garde; les traits sous lesquels vous peignez le génie sont moins propres à en développer le germe dans vos néophytes qu'à effrayer leur jeune et tendre imagination, et à porter dans leur âme naissante le découragement, le désespoir. Que faites-vous en effet? pour rehausser le génie, vous leur peignez la carrière où il s'élance comme un abîme dans lequel la foule des mortels n'ose descendre ni pénétrer. Le génie, leur dites-vous, est cet aigle qui ravit les Pindares au trône enflammé des dieux... C'est cet enthousiasme qui embrasse, élève le nourrisson des Muses au sommet du double mont.

Voilà ce que vous leur dites. Or, je vous le demande, est-ce bien là le moyen de les engager à tenter des efforts? n'est-ce pas plutôt le secret infailible de les décourager? Pour moi, je m'y prendrai d'autre sorte; je dirai à mes élèves: « Mes jeunes amis, l'esprit d'observation est le seul secret du génie! » et je leur montrerai comment en effet les plus grands génies sont parvenus à se couvrir d'une gloire impérissable par les plus belles découvertes en observant tout simplement ce qui passait autour d'eux et sous leurs yeux. Je les fais assister avec moi à l'inven-

tion de l'art de la musique. « Pythagore, leur dis-je, Pythagore se promenait un jour dans les rues de Croton, il entendit des forgerons qui travaillaient; le son de leurs marteaux rendait l'octave, la quarte, et la quinte. Il entra dans leur atelier, il fit peser leurs marteaux. De retour chez lui, il appliqua aux cordes tendues l'expérience qu'il avait faite et il forma la gamme. »

Un berger fait paître ses troupeaux près de Magnésie, sur les bords de la mer; la houlette qu'il porte est armée d'une pointe de fer; il sent qu'elle s'attache au rocher; le fait le frappe, et voilà l'aimant découvert.

Des enfants, en jouant avec des scories, s'amuse à regarder à travers deux morceaux de verre des objets prodigieusement grossis par ce moyen. Métiüs passe, saisit le fait, et les télescopes font descendre les cieux et nous prêtent les astres.

Un petit garçon assis auprès de la pompe était chargé de lever la soupape à chaque coup de piston, il se mangeait les sens de voir ses camarades s'amuser sans pouvoir jouer avec eux; bientôt il examine la pompe, réfléchit, et l'idée lui vient d'attacher avec une ficelle la soupape au piston et voilà l'une des plus étonnantes perfections de l'homme perfectionnée par un polisson qui ne songeait qu'à aller se divertir avec des garnements de son âge.

Les bulles de savon qui voltigent dans l'air révèlent les six couleurs primitives.

Une pomme qui tombe attire l'attention sur la gravité des corps et révèle les lois d'après lesquelles se meuvent les corps lumineux qui roulent au-dessus de nos têtes.

Un Génois jette les yeux sur une mappemonde; il remarque que l'Océan occupe trois fois autant de place que l'ancien continent, cette idée le fait rêver. Ne concevant pas que tant d'espace puisse être inutile, il va chercher le Nouveau-Monde.

Vingt autres, avant Franklin, étaient montés au clocher du village de Carlisle pour voir les ravages causés par le tonnerre, et ils n'avaient su rien qui fût digne de re-

marque. Franklin y monte à son tour et observe que le tonnerre n'a fait aucun mal depuis la sonnerie jusqu'à l'horloge qui se correspondent par des fils de fer, et il en conclut qu'il n'y aurait pas eu de mal du tout si, du haut du clocher jusqu'au bas, on avait établi une tige du même métal; et voilà les paratonnerres inventés et la foudre soumise.

Ce serait vous fatiguer de pousser plus loin cet exposé de l'origine des découvertes; ne croyez pas, toutefois, que ce que je dis que le secret du génie est l'esprit d'observation, s'applique seulement aux sciences; car, si du domaine des sciences nous passons dans le domaine de la littérature et de la poésie, nous verrons encore les plus beaux monuments qu'ait élevés l'esprit humain maître de germes presque imperceptibles.

LE PARADIS PERDU n'était d'abord que le sujet d'une tragédie, et ce ne fut que par réflexion que le poète anglais y vit la matière d'un poème épique. Une simple lettre, quelques remarques sur l'éducation sont le germe de l'ÉMILE, des thèmes pour un écolier produisent TÉLÉMAQUE, quelques vers sur la Ligue enfantent la HENRIADE, et du faible poème de RENAUD jaillit la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

Le langage plein d'hyperboles, d'images et de feu avec lequel on nous parle ordinairement de tant de génies, nous transporte d'admiration pour ces mortels qui se sont couverts de gloire, et nous accable de honte quand nous osous songer un moment à nous élever à leur hauteur, comme si c'était du premier coup de ciseau que les Phidias et les Polygnotes eussent fait jaillir d'un bloc de marbre la Vénus, l'Apollon. Quand vous me dites: « Newton décompose la lumière et pèse les sphères célestes », mon imagination effrayée se perd, et je demeure confondu; mais si je vois Newton s'amuser à regarder des enfants qui jouent avec des bulles de savon, ou remarquant un fruit qui tombe de l'arbre, et pour avoir con-

teur des deux importantes découvertes, je prends courage et je m'accoutume à réfléchir aussi.

Quand j'entends Lancastrès s'écrier : « L'Éternel a remis dans mes mains une trompette qui retentira dans tout l'univers », et que je vois à l'instant la prophétie s'accomplir, je suis accablé de l'idée de ma nullité, de mon néant ! Mais, que Bel remarquant six petits garçons assis en rond sur le sable, et un autre au milieu du cercle, leur traçant des lettres qu'ils imitent ; que je suive l'observateur, empruntant d'eux cette méthode d'enseignement mutuel pour la porter dans ses écoles, en parvenant au même résultat

que Lancastrès, cet exemple rassure, ranime. Je prends la résolution d'être plus attentif, de ne rien lancer désormais sans y réfléchir, et je demeure fortement convaincu que quiconque observera la même marche suivra les traces qui conduisent au génie.

Pères de famille, vous êtes les premiers précepteurs de vos enfants, inspirez-leur donc de bonne heure l'esprit d'observation.

Vous le voyez, tout le secret du génie, du talent, est là, dans l'attention.

BONVALOT.

LE SCORPION ET LA TORTUE.

FABLE.

Un scorpion, redoutable par son venin autant que par son mauvais naturel, entreprit un voyage. Arrivé sur le bord d'un large fleuve, il s'arrêta incertain, ne pouvant pas le traverser, et, d'un autre côté, n'ayant aucune envie de retourner sur ses pas. Une tortue, compatissant à l'embarras du scorpion, le prit sur son dos, entra dans le fleuve et nagea vers l'autre bord. Dans le trajet, la tortue entendit du bruit ; il lui sembla que le scorpion frappait sur son écaille. « D'où vient ce bruit ? » dit-elle à son compagnon. « Ce que tu entends, répon-

dit celui-ci, est le son de mon dard, que je m'efforce d'introduire dans ton écaille. Je sais fort bien que je ne réussirai pas, mais je ne puis désobéir à mon instinct. » La tortue, voyant la perversité du scorpion, dit : « Je n'ai rien de mieux à faire que de délivrer ce méchant de sa propre malice, et de mettre les bons à l'abri de ses atteintes. » En disant ces mots elle plonge, et un flot entraîne le scorpion dans l'abîme.

L. DUBEUX.

L'ÉMULATION.

ORPHÉE ET LE ROSSIGNOL,

Fable imitée du latin de Strada, célèbre jésuite du dix-septième siècle.

C'était aux premiers jours de la belle saison ;
Le dieu brillant des airs, las d'éclairer les mondes,
Précipita son char du vaste sein des ondes ;
La tranquille Phébé monta sur l'horizon,
Quand, pour charmer ses maux, l'inconsolable
Orphée

En vint entretenir les échos du Riphée ;
Pâle, les yeux en pleurs, le trouble dans l'esprit,
Sur les bords du Strymon, gémissant, il s'assit,
Et prenant dans ses mains sa lyre enchanteresse,
Il modula des airs dont la douce tristesse,
Pénétrant dans les cœurs, y transmet son tourment.

Il marie à sa voix les accords de sa lyre ;
Et sa lyre, et sa voix, que l'amour seul inspire,
Sont l'organe expressif, l'écho du sentiment.
Sensible comme lui, Duprez ainsi soupire,
Quand un coup d'œil fatal détruisant son bonheur,
Il exhale si bien les tons de la douleur,
Et de Gluck dans nos cœurs fait passer le délire !

Il appelle Euridice... et sa voix triste expire
En nommant Euridice. Il pousse avec lenteur
Les sons plaintifs et sourds d'une sombre harmonie ;
Mais en vain par ses chants mon âme est attendrie.
L'inflexible Pluton révoque sa faveur.

Orphée, ainsi ton art charme et peint ton malheur ;
Ainsi tout reconnaît sa force impérieuse.

Les habitants des bois et des eaux, et des airs,
Accourent, maîtrisés par tes puissants concerts...
Des rossignols jaloux la voix mélodieuse
Pourra t-elle enfanter d'aussi tendres accents ?
Ose, nouveau Linus, provoquer par tes chants
D'un nouvel Apollon la lyre harmonieuse !
Que l'art réponde à l'art ; mais que vois-je ? M'en-
tend !

Du haut d'un vert platane il répond à l'instant.
Le faible oiseau, rival du chantre de la Thrace,
Sent dans son jeune cœur naître une grande audace,
Roule dans son gosier de doux gazouillements ;
Il renfle par degré ses légers sifflements.
Il brûle de lutter ; Orphée avait à peine
Fait retentir les airs d'un prélude enchanteur,

Qu'on ouït des bosquets l'innocente sirène,
Philomèle aux rochers conter aussi sa peine,
Et dépeindre Thésée à sa fidèle sœur.
Orphée attendrissait, l'oiseau charme le cœur.
Tous les yeux attentifs sont pour le téméraire.
Orphée en souriant accepte le combat ;
Et pour l'aiguillonner sa main douce et légère
Au son qu'elle tirait donne un peu plus d'éclat.
Le héraut du printemps en saisit les nuances,
Et plus accentué n'est pas moins délicat.
Son art brille toujours même dans ses silences.
De son gosier sonnait la flexibilité
Développe avec grâce, avec légèreté,
Ces éclats adoucis, ces faciles cadences,
Ces trilles sémillants, ce port de voix flûté
Qui, fait pour l'Ausonie, est en France imité.
Surpris, presque jaloux, de ces grâces naïves,
Admirant tant d'orgueil, Orphée essaie alors
Des modulations plus tranchantes, plus vives.
Il voltige, il parcourt les plus brillants accords.
L'amour-propre est piqué, vain dépit ! vains efforts !
Son rival reproduit ces beautés fugitives.
Suave, sémillant, grave, aigu tour à tour
Sa musique devient pittoresque, expressive.
C'est la flûte de Pan, c'est la voix de l'amour,
De l'émulation tant la flamme est active !
Toujours plus étonné des élans de sa voix,
Essayant tous les tons que son art multiplie,
Orphée habilement les croise, les marie.
Sa lyre prend une âme et parle sous ses doigts.
Sa cadence à propos ralentie est pressée,
Rend les troubles du cœur, exprime la pensée ;
Il étonne, il émeut tous les hôtes des bois,
Par un jeu contrasté tantôt il fait entendre
Les airs harmonieux d'un luth sonore et tendre,
Tantôt les cris du cestre ou des bruyants clairons.
Il sait d'un mode à l'autre et monter et descendre ;
Et tel que fut Nourrit il peint avec ses sons.
L'Orphée ailé s'anime, il sait réduire, étendre,
Opposer, r'accorder, embellir tous les tons ;
Après avoir filé d'éclatantes roulades,

Un moment il se tait... Puis soudain sa voix part,
 Précipitant des sons les rapides cascades,
 Désespérant Orphée, et défiant son art.
 « Petit audacieux, quelle est donc ta folie?
 S'écrie en rougissant le vainqueur des enfers!
 Penses-tu, téméraire, avec ces faibles airs,
 L'emporter sur le fils du dieu de l'harmonie,
 Sur ce fils qui fléchit et Cerbère et Pluton,
 Alors que de son art déployant la magie,
 Il arracha sa proie à l'avare Achéron?
 Non, non, je te vaincrai, j'en jure sur cette lyre! »
 Il dit : l'enthousiasme échauffe son délire;
 Ses doigts volent; il double, il triple les accords;
 Quels sons il fait jaillir, qu'il est céleste alors!
 Je l'entends, il effraie, il ravit, je frissonne;
 Je distingue les cris des animaux divers;
 Il imite le bruit de l'essaim qui bourdonne,

L'oïsson gazouillant ramage dans ses airs;
 Il peint le tintement de l'airain qui résonne,
 Les mugissements sourds des frémissantes mers,
 L'écho retentissant du tonnerre qui gronde,
 Le sifflement des vents qui luttent dans les airs,
 Le souffle des zéphirs, le murmure de l'onde.
 Apollon, suis-jé admis à tes divins concerts?
 Oui, ton fils m'y transporte, et sa lyre éloquente
 Voit l'univers sensible aux beautés qu'elle enfante.
 Epuisé, haletant, l'ambitieux oiseau
 Voudrait tenter encor un triomphe nouveau;
 Il cherche à rappeler sa force évanouie;
 Mais, hélas! c'en est fait; sa voix grêle, affaiblie,
 Ne forme que des sons dont la débilité
 Trahit son impuissance et sa témérité.
 Il cède à son vainqueur, et, tombant sur sa lyre,
 De douleur et de honte à ses yeux il expire.

COURS DE LA SORBONNE.

COURS D'ÉLOQUENCE PAR M. GERUSEZ.

TROISIÈME LEÇON.

Dans cette leçon, le professeur examine d'abord la nature et l'origine des états-généraux.

Sous les rois de la première race, ces assemblées étaient la réunion des vainqueurs pour délibérer sur les moyens d'assurer et d'étendre leurs conquêtes. Plus tard, lorsque la fusion des vainqueurs et des vaincus fut faite, les assemblées du Champ-de-Mars perdirent une partie de leur importance, et sous Charlemagne nous ne voyons plus de guerriers indépendants maintenant leurs droits et stipulant des garanties, nous voyons des assemblées purement consultatives. Elles ne se réunissent plus en vertu d'un droit imprescriptible; celui qui les a convoquées peut les renvoyer à son gré lorsqu'il en a

tiré ce qu'il a voulu, lorsqu'il leur a demandé les conseils qui devaient l'éclairer. Sous le régime féodal, les assemblées du Champ-de-Mars devinrent inutiles parce qu'il n'y avait plus d'intérêts généraux à discuter. Ce n'est que sous la troisième dynastie, à l'époque de Philippe-le-Bel, qu'elles reparaisent et que les trois ordres s'y trouvent représentés.

Le professeur démontre ensuite que les états-généraux ne pouvaient jouir de la popularité telle que nous la concevons aujourd'hui, parce qu'ils étaient toujours pour le peuple le symptôme de quelque désastre à réparer et de quelque nouvel impôt. La convocation des États annonçait soit les dangers du pays, menacé d'une guerre, soit

la nécessité de dégager la parole royale imprudemment donnée, soit les besoins de la royauté en enfance ou menacée de tomber en quenouille.

Les États de 1484 offrent un caractère particulier. Appelé après le long règne de Louis XI, où tous avaient eu à souffrir, chaque ordre avait des réclamations à faire. La session fut ouverte par le chancelier qui prononça un discours très long et très savant dans lequel on remarque l'influence des écrivains de l'antiquité, et cet empressement d'une érudition nouvelle qui aime à se montrer. Dans les siècles précédents les citations étaient fréquentes, mais elles étaient presque toujours empruntées à l'Écriture, aux livres saints et à deux ou trois auteurs profanes tout au plus. Sénèque, Perse et Juvénal partageaient seuls, avec la

Bible et les Pères, les honneurs de la citation; mais ici on se trouve en pleine latinité, on voit que l'orateur a étudié Virgile et Cicéron.

Un député bourguignon, seigneur de la Roche, parla sur la question de la régence, et son discours est remarquable par sa logique et son énergie, et les idées nouvelles qui s'y font jour.

Toutes les réclamations sont présentées avec netteté, vigueur et convenance. Chacun des ordres demande la restitution et le maintien de ses privilèges et l'abolition des abus; mais c'est surtout sur la réforme de la justice qu'ils appuient avec le plus de force; ils demandent qu'il n'y ait plus de vénalité d'emplois; ils réclament pour les juges l'élection et l'inamovibilité, et la punition du magistrat prévaricateur.

QUATRIÈME LEÇON.

Le professeur cite quelques passages des discours les plus remarquables prononcés dans l'assemblée des états-généraux, où parurent, pour accuser la mémoire de Louis XI, en présence de son fils, les victimes de sa cruauté. Charles d'Armagnac, les enfants du duc de Nemours, le seigneur d'Alençon, le fils du comte de Saint-Paul, l'évêque de Laon, le duc de Lorraine, vinrent successivement demander justice ou vengeance.

Voici quelques passages du discours de Jean Cordier :

« ... Vous savez tous que naguère, du temps du roi Louis, l'état entier de l'Église a été déshonoré; ses élections ont été cassées, les indignes promus aux évêchés et aux bénéfices (plusieurs de ces indignes étaient présents), les biens des églises envahis, les plus saintes personnes délaissées sans aucune dignité, que dis-je? abandonnées à une condition vile et ignominieuse...

« N'avez-vous pas vu souvent des inno-

cents emprisonnés sans jugement, et même mis à mort, et leur héritage passé aux mains des accusateurs? Quelle a été sa prodigalité et l'excès infini de ses dépenses! personne ne l'ignore; car, vous le savez, il donnait tout sans choix et sans jugement, et ses rapines n'étaient pas moins insensées que ses largesses. Quant au peuple, je dirai avec vérité que, sous ce roi de terrible mémoire, le poids insupportable des impôts faillit le jeter bas et l'écraser... »

Tout ce discours est empreint d'une patriotique douleur et résume avec énergie les griefs généraux de la France.

Le professeur cite encore quelques passages des doléances présentées au nom de Charles d'Armagnac, qui avait passé plusieurs années dans un cachot de la Bastille où l'eau de la Seine pénétrait dans la mauvaise saison, de sorte que ce malheureux prince restait quelquefois pendant trois mois enfoncé dans la boue jusqu'aux ge-

noux. Ce discours, écrit à la manière cicéronienne, offre une imitation heureuse des formes de l'antiquité. L'orateur retrace les derniers moments du frère de Charles d'Armagnac, assassiné à Lectoure; puis il s'écrie :

« O crime abominable et inouï ! ô les plus sanguinaires et les plus impies des traîtres ! qui jamais au royaume de France a entendu parler d'une action pareille ? Rappelez et placez devant vos yeux le spectacle d'un forfait aussi horrible..... un homme innocent assassiné.... un sang royal et illustre répandu avec cruauté.... non par une condamnation publique, mais par la haine et de la main des hommes les plus méchants et les plus vils!....

« Mais le croirez-vous ? ces hommes pervers non-seulement respirent et vivent encore, mais ils jouissent de leurs richesses et de leurs honneurs, et lorsqu'ils devraient songer à se dérober au châtement par la fuite, ils osent siéger devant vous, et il semble, à leur rire criminel et à leurs gestes, qu'ils entendent le récit d'une fable inventée à plaisir. »

Puis s'adressant aux instruments des vengeances de Louis XI qui siégeaient dans l'assemblée :

« Vous ne me croyez pas, ceci vous semble un jeu et de vaines paroles ; mais vous porterez la peine de vos crimes jusqu'à la mort. »

Cette plaidoirie nous donne une idée de la culture des esprits à cette époque. On pressent déjà la renaissance ; la manière des historiens du temps rappelait celle des historiens de l'antiquité. Comines, en son histoire de Louis XI, Machiavel et ses discours avaient donné l'exemple. L'éloquence politique est marquée du même caractère, et les monuments qu'elle nous a laissés rappellent le style des anciens.

Le professeur indique en passant le discours de Philippe Pot, seigneur de la Ro-

che, remarquable par la simplicité du langage et l'élévation des idées ; celui du chanoine Jean de Rely au nom de l'assemblée, et celui du chancelier qui parlait au nom du roi. Le pédantisme et la subtilité des premières années du quinzième siècle se retrouvent sans altération dans les deux derniers ; cependant leurs harangues sont remarquables par la modération du langage et un profond sentiment de patriotisme. Le premier discours contient un éloge de la France basé sur le témoignage de l'histoire et qu'on lit avec intérêt, et on peut même dire avec orgueil.

Le professeur termine cette leçon sur les états-généraux de 1484 par quelques passages du discours de Philippe de Poitiers, gentilhomme champenois, en réponse à Hugart, avocat de Poitiers, qui attaque les privilèges de la noblesse et du clergé.

« Je voudrais savoir de celui qui vient de parler s'il pense que les ecclésiastiques et les nobles n'ont pas été de quelque secours au peuple dans cette assemblée, et s'il s'imagine que ses efforts et ceux des députés plébéiens ont été plus utiles à la cause populaire que les travaux de la noblesse et du clergé. Qui a donc tracé devant le roi le tableau détaillé des misères du peuple ? c'est le clergé. De quels députés le crédit et l'influence ont-ils le plus contribué à l'allègement des charges ? ne sont-ce pas les hommes distingués que les premiers ordres de l'Etat ont envoyé siéger dans cette enceinte ? »

L'orateur récrimine ensuite contre les avocats qui sont les derniers à ressentir les misères du peuple dont ils sucent la substance, tandis que le clergé et la noblesse partagent sa détresse ou sa prospérité et sont plus intéressés que les hommes du barreau à ménager la classe populaire.

Cette harangue émut vivement l'assemblée.

CINQUIÈME LEÇON.

Le professeur arrive enfin aux sermons du quinzième siècle. Il examine d'abord les accusations portées contre eux par quelques écrivains modernes, entre autres par Voltaire qui dit : « Les sermons de Menot et de Maillard étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français; de ce mélange monstrueux naquit le style macaronique: c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des Hurons et des Iroquois, s'est maintenue jusqu'à Louis XIII. »

L'auteur d'une histoire littéraire récemment publiée dit aussi : « Cette éloquence est bien médiocre et bien grossière; elle ne nous offre que les invectives burlesques de Menot, les platitudes de Raulin, les bouffonneries cyniques de Maillard. » Ces autorités paraissent graves; néanmoins le professeur démontre la fausseté des accusations. Les sermons du quinzième siècle improvisaient généralement, et il n'est pas probable qu'ils eussent parlé au peuple une langue que le peuple ne comprit pas. Le mélange des deux langues s'explique par l'usage où étaient les clercs de rédiger en latin tout ce qu'ils voulaient transmettre à la postérité. Ne pouvant pas toujours traduire les idiotismes, ils ne se faisaient pas scrupule de les transcrire ou de les déguiser en barbarismes. Ce mélange n'est donc pas le fait des orateurs, mais de leurs traducteurs.

Ce point éclairci, le professeur passe au second grief, c'est-à-dire au burlesque et à la bouffonnerie. Le reproche du mélange des deux langues une fois écarté, il ne reste plus que l'emploi de locutions vulgaires, de comparaisons familières et d'apologues plaisants. Si les sermons du quinzième siècle n'avaient fait que plaisanter, ils eussent été blâmables; mais si l'apologue leur a servi seulement de moyen pour fixer l'attention et ramener les cœurs à Dieu, on doit louer

ce moyen renouvelé des Grecs, il est vrai, mais toujours puissant. Le reproche de vulgarité de langage est singulier, car à cette époque on n'avait pas encore établi de hiérarchie entre les mots; ils allaient tous sur le pied de parfaite égalité. Il n'y avait parmi eux ni nobles ni roturiers. Le départ de deux langues ne s'est opéré que plus tard; préparé par Ronsard, il s'est accompli sous Malherbe.

Le cynisme des orateurs du quinzième siècle est aussi un anachronisme. A mesure que les peuples se sont civilisés, les langues se sont épurées, et ce qui blesse la pudeur de nos oreilles aujourd'hui faisait seulement sourire au dix-septième siècle et passait inaperçu au quinzième. L'orateur cite ensuite quelques passages de Menot :

« Si les hommes savaient ce qu'ils ont de temps à vivre, la meilleure part serait au plaisir, et peut-être donneraient-ils le reste aux louanges du Seigneur. Si quelqu'un pouvait se dire : « J'ai trente années devant moi, » il ferait beau voir ses vols et débauches; mais nous sommes comme l'oiseau sur la branche, qui meurt, en chantant, du trait qui le frappe à l'improviste. »

Comme cette comparaison est habilement jetée! quelle justesse et quelle touchante mélancolie! comme notre pensée se reporte involontairement vers cet oiseau du fabuliste,

Mortellement atteint d'une flèche empennée!

Les apologues et les narrations de Menot sont très remarquables. Voici une narration qui tire son principal intérêt de certains détails familiers qui rendent la scène présente aux yeux, et qui, ramenant la scène aux proportions humaines, excitent un pathétique à la portée d'un auditoire vulgaire.

Le récit du sermonaire est emprunté à la chronique d'Eusèbe; c'est un fait histo-

rique, une réalité; il en prévient ses auditeurs et les attache par là. Il décrit d'abord la vie dissolue de l'impie, ses danses, ses festins, ses orgies. Dieu se lasse, la maladie survient et cloue l'impie sur son lit de douleurs. Le confesseur arrive, on l'éconduit, poliment toutefois, en le faisant boire à la cuisine. Le curé revient à la charge, armé du saint Viatique : même accueil ; le curé retourne à son église comme il était venu. Cependant le moribond voit en songe sa condamnation écrite sur le livre de vie. Le désespoir s'empare de son cœur sans le ramener à résipiscence; pendant trois jours sa langue, hors de sa bouche, s'agite convulsivement et prononce des mots étranges¹; enfin, la femme de l'impie l'avertit qu'il est temps de faire son testament. Le notaire arrive; toute sa famille est assemblée autour du lit de mort. Le mourant dicte ainsi ses dernières volontés : « Comme il est juste que chacun soit rétribué selon ses mérites, attendu que je ne me suis jamais confessé, attendu que dans ce monde je n'ai jamais rien acquis que par tromperie et que j'ai toujours suivi la volonté du démon, je donne mon âme à tous les dia-

(1) Massillon s'est rencontré avec notre sermo-naire dans cette peinture : « Ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même. » (Sermon de la mort du juste et du pécheur.)

bles et je veux qu'on m'ensevelisse dans l'enfer. — Mais, dirent les assistants, la miséricorde de Dieu est grande. — Non, reprit-il, l'arrêt est porté, le temps de la miséricorde est passé; et vous (en s'adressant au prêtre), vous m'avez apporté trop tard le corps du Seigneur; vous connaissiez mes blasphèmes et vous ne m'avez pas corrigé; vous êtes cause de ma perte, soyez damné! — Mais vous n'avez point de pouvoir sur moi. » Ses filles étaient rangées autour de son lit : « Pour vous doter et pour vous parer, j'ai été obligé de m'enrichir par l'injustice; vous avez été les instruments de ma damnation; ne voulant ni vous abandonner, ni vous oublier dans mon testament, je vous donne vous et ma femme, et mes fils et les vôtres, à tous les diables de l'enfer. » Quand tout fut fini, ajoute l'orateur, une tempête descendit du ciel, et l'on ne trouva plus que la poussière empestée d'un cadavre.

Ce récit si complaisamment développé, si brusquement terminé, devait produire une grande impression de terreur. Les circonstances de cette impénitence finale longuement détaillées, et la soudaineté de la vengeance divine forment un contraste qui serait le triomphe de l'art, s'il n'est le produit d'une heureuse rencontre. Toutefois de pareilles trouvailles n'arrivent pas aux orateurs vulgaires.

M^{lle} M***.

ARITHMÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE. — ÉLÉMENTS DU CALCUL.

PREMIÈRE SECTION. — NOMBRES ENTIERS.

§ 1. Notions préliminaires.

1. Qu'appelle-t-on grandeur ou quantité?
2. Qu'appelle-t-on unité?
3. Qu'est-ce qu'un nombre entier?
4. Qu'est-ce qu'un nombre abstrait?
5. Qu'est-ce qu'un nombre concret?
6. Qu'est-ce que le calcul?
7. Qu'est-ce que l'arithmétique?
8. *En quoi l'arithmétique diffère-t-elle du calcul?*

§ 2. De la Numération.

1. Qu'est-ce que l'objet de la numération et comment se divise-t-elle?

NUMÉRATION PARLÉE. — 2. Comment forme-t-on les nombres?

3. Quels sont les neuf premiers nombres?

4. Comment se nomme le nombre qui suit neuf?

5. Comment compte-t-on par dizaines?

6. Quels sont les noms des neuf premiers nombres de dizaines?

7. *Ces nombres ont-ils toujours porté le même nom qu'aujourd'hui?*

8. Comment nomme-t-on les nombres compris entre les dizaines?

9. Jusqu'à quel nombre peut-on compter au moyen des dizaines et des unités?

10. Quel est le nom du nombre qui suit quatre-vingt-dix-neuf?

11. Comment compte-t-on par centaines?

12. Comment énonce-t-on les nombres compris entre les centaines?

13. Jusqu'à quel nombre peut-on compter au moyen des centaines, des dizaines et des unités?

14. Quel est le nombre qui suit neuf cent quatre-vingt-dix-neuf?

15. Comment compte-t-on par mille?

16. Jusqu'à quel nombre peut-on compter au moyen des mille, des centaines, des dizaines et des unités?

17. Quel est le nombre qui suit neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf?

18. Comment compte-t-on par millions?

19. Qu'est-ce qu'un billion et quand prend-il le nom de milliard?

20. Qu'est-ce qu'un trillion, un quadrillion, etc.?

21. *A quelle classe d'unités peut-on s'arrêter?*

22. *Combien dans ces limites y a-t-il d'ordres et de classes d'unités? Faites un tableau résumé de la numération parlée.*

23. *Quel est le principe fondamental, la base et le nom de cette numération?*

- NUMÉRATION ÉCRITE. — 24. Comment représente-t-on les unités du premier ordre?

25. Comment représente-t-on les unités de tous les ordres au moyen des mêmes caractères?

26. Combien les chiffres ont-ils de va-

leurs? Qu'entend-on par valeur absolue et par valeur relative d'un chiffre?

27. Par quoi remplace-t-on les ordres ou les classes d'unités qui manquent dans un nombre à écrire?

28. *Quels changements subit un nombre lorsqu'on ajoute à sa droite ou qu'on y supprime un ou plusieurs zéros?*

29. Quelle est la règle pour lire un nombre écrit en chiffres?

30. Quelle est la règle pour écrire en chiffres un nombre dicté en langage ordinaire?

31. *Combien l'arithmétique contient-elle d'opérations fondamentales?*

§ 3. Addition.

1. Qu'est-ce que l'addition?

2. Que faut-il savoir pour être en état d'additionner des nombres composés d'un seul chiffre?

3. Comment forme-t-on une table d'addition?

4. Quel est le signe de l'addition et celui de l'égalité?

5. Quelle est la règle à suivre pour l'addition des nombres composés de plusieurs chiffres?

6. Donnez un exemple en motivant chaque opération.

7. Pourquoi commence-t-on l'addition par la droite, et quel serait l'inconvénient de la commencer par la gauche?

8. Qu'appelle-t-on preuve d'une opération?

9. Comment se fait la preuve d'une addition?

§ 4. Soustraction.

1. Qu'est-ce que la soustraction?

2. Comment se fait la soustraction des nombres dont le plus grand n'excède pas 18?

3. Que fait-on sur la différence de deux nombres, lorsqu'on en ajoute un troisième à chacun?

4. Quel est le signe de la soustraction?

5. De combien de manières s'obtient la différence de deux nombres?

6. Comment fait-on une soustraction quelconque?

7. Donnez un exemple en motivant chaque opération.

8. *Pourquoi commence-t-on la soustraction par la droite?*

9. Comment se fait la preuve d'une soustraction?

10. *Comment fait-on la preuve de l'addition par la soustraction?*

11. Faut-il que les différents nombres de l'addition et de la soustraction désignent toujours des choses de même espèce?

12. De quelle espèce est l'unité du total et celle de la différence?

§ 5. Multiplication.

1. Qu'est-ce que la multiplication?

2. Qu'appelle-t-on multiplicande, multiplicateur, produit, facteurs?

3. Quels sont les signes de la multiplication?

4. La multiplication n'est-elle pas une espèce d'addition?

5. Que faut-il savoir par cœur pour faire une multiplication d'une manière plus abrégée que par l'addition? Formez la table de Pythagore et montrez-en l'usage. Une table simple de multiplication ne serait-elle pas préférable?

6. Le produit de deux facteurs reste-t-il le même quand on change l'ordre des facteurs?

7. De quelle nature sont les unités du produit?

8. La nature des unités du multiplicateur influe-t-elle sur la nature du produit?

9. Que doit-on obtenir au produit, si l'on multiplie, par un chiffre, des dizaines, des centaines, etc.?

10. Quelle est la règle de la multiplication d'un nombre quelconque par un seul chiffre?

11. Donnez un exemple en motivant chaque opération. Que fait-on dans la pratique pour abrégér le calcul?

12. Démontrez : 1° que multiplier un nombre par deux autres nombres, c'est le multiplier par le produit de ces nombres; 2° que multiplier un nombre par le produit de deux nombres, c'est le multiplier successivement par ces deux nombres.

13. Comment se fait la multiplication d'un nombre par l'unité suivie d'un ou de plusieurs zéros?

14. Peut-on abrégér la multiplication quand l'un des facteurs ou les deux facteurs sont terminés par des zéros?

15. Quelle est la règle de multiplication pour deux nombres quelconques? Est-il nécessaire de mettre des zéros à la droite des produits partiels des dizaines, des centaines, etc., du multiplicateur?

16. Que fait-on des zéros qui se trouvent entre deux chiffres du multiplicande ou du multiplicateur?

17. Doit-on toujours multiplier par le nombre que la question indique comme multiplicateur?

18. Pourquoi doit-on commencer chaque multiplication par la droite du multiplicande? En est-il de même pour le multiplicateur?

19. Comment se fait la preuve d'une multiplication?

20. Qu'appelle-t-on multiples d'un nombre? Comment appelle-t-on le produit d'un nombre par 2, 3, 4, 5, 6, etc.?

21. Démontrez que la somme de deux ou de plusieurs multiples d'un nombre est encore un multiple de ce nombre.

22. Qu'appelle-t-on nombre pair et nombre impair?

23. Comment doit être le produit : 1° si l'un des facteurs est pair; 2° si les deux facteurs sont impairs?

§ 5. Division.

1. Qu'est-ce que la division?

2. Qu'appelle-t-on dividende, diviseur, quotient, termes?

3. Quels sont les signes de la division?

4. La division n'est-elle pas une espèce de soustraction?

5. Comment trouverait-on le dividende si l'on donnait le diviseur et le quotient?

6. Comment trouve-t-on le quotient d'un nombre d'un ou de deux chiffres divisé par un nombre d'un seul chiffre, et combien de cas se présente-t-il?

7. De combien de manières peut-on considérer le quotient d'une division?

8. Dans quel cas le quotient est-il un nombre de fois, ou une partie du dividende?

9. Comment se nomme chaque partie d'une chose divisée en un certain nombre de parties égales?

10. Divisez un nombre de plusieurs chiffres par un nombre d'un seul chiffre, 4536 par 8.

11. Que fait-on dans la pratique pour abrégér le calcul?

12. Que fait-on si un dividende partiel ne contient pas une fois le diviseur?

13. Quelle est la règle de la division quand les deux termes ont plusieurs chiffres?

14. Comment essaie-t-on les chiffres du quotient avant de les écrire, et comment reconnaît-on qu'on a placé au quotient un chiffre trop fort ou trop faible?

15. Peut-on dire, avant de faire une division, combien de chiffres aura le quotient?

16. Donnez un exemple qui présente l'application de la règle générale et des deux observations qui suivent. Soit 472878 à diviser par 567. Que fait-on dans la pratique?

17. Dans quel cas le quotient est-il complet ou approximatif, et quand il est approximatif, que faut-il y ajouter pour le rendre complet?

18. N'y a-t-il pas un moyen très prompt

de diviser un nombre par l'unité suivie d'un ou de plusieurs zéros?

19. Ne peut-on pas abrégér la division quand le dividende et le diviseur sont terminés par des zéros?

20. Comment fait-on la preuve de la multiplication par la division?

21. Comment fait-on la preuve de la division par la multiplication?

22. *A quoi reconnaît-on qu'un nombre est divisible par 2, par 3, par 4, par 5, par 6, par 7, par 8, par 9?*

23. *Quelle est la propriété particulière au nombre 9?*

24. Comment se fait la preuve par 9 de la division? Cette preuve est-elle infaillible?

§ 7. *Extraction de la racine carrée.*

1. *Qu'est-ce qu'une puissance d'un nombre?*

2. *Qu'est-ce que le carré d'un nombre?*

3. *Qu'est-ce que la racine d'un nombre? Qu'est-ce que la racine carrée d'un nombre?*

4. *Quels sont les carrés des neuf premiers nombres?*

5. *Que contient le carré de tout nombre?*

6. *Comment extrait-on la racine carrée d'un nombre quelconque?*

7. *Comment se fait la preuve de cette opération?*

GÉOGRAPHIE.

Les possessions russes dans le Grand-Océan boréal ne sont guère connues en Europe que comme l'objet d'un décret fameux entre ses fastes. Mais depuis que les czars se sont attribué l'empire de la mer à cent lieues des côtes et des îles dépendant de ces possessions, leurs démêlés avec l'Angleterre, battue par ses propres armes, leurs intimités avec la fédération américaine, ont appelé l'attention publique sur deux colonies qui d'un côté touchent au Japon et de l'autre s'adossent aux États-Unis.

Ce ne fut que bien longtemps après la conquête du Kamschatka que les navigateurs russes découvrirent les îles Kouriles. C'est dans la seconde moitié du dix-huitième siècle seulement que les czars envoyèrent former des établissements dans les îles *Oloutorski*, *Oleoutski*, et autres, vues auparavant par Bering ou Tchirikow, comme sur le continent nord-occidental de

l'Amérique, dont les Russes se flattent d'avoir eu les premières connaissances. Une compagnie pour l'exploitation du commerce ne s'organisa qu'en 1764; et déjà ce commerce monte à des millions de roubles et emploie de nombreux bâtiments; déjà les négociants anglais qui en sont exclus en font la contrebande, et les Américains font de leur participation l'objet d'un traité particulier qu'ils travaillent à conclure avec l'empereur Nicolas.

Les îles Kouriles, qui touchent au Japon et dont quelques-unes même lui appartiennent encore, dépendent du gouvernement russe du Kamschatka; mais l'archipel des Aléutiennes, qui s'étend de l'est à l'ouest entre le Grand-Océan boréal et la mer de Bering, dépend de la Nouvelle-Archangel, chef-lieu de toutes les possessions insulaires ou de terre ferme, y compris l'établissement dans la Nouvelle-Californie, les petits

archipels de Georges et de Galles, les îles d'York, de Kodiak, etc., qui bordent le continent; et celle de Nouniwock qui est précisément sous le 60° degré de latitude septentrionale.

Depuis l'expédition du *Rurik* commandé par le capitaine Kotzbue, qui a donné son nom à une vaste baie traversée par le cercle polaire, la marine impériale a souvent exploré ces parages par ordre du gouvernement. Presque chaque année, il part de la Baltique quelques navires de guerre montés comme il convient pour prêter main forte aux gouverneurs et compagnies russes et pour faire les observations scientifiques les plus utiles. Mais le cabinet de Saint-Petersbourg ne laisse pas pénétrer le résultat de ces travaux, et en général on ne sait que ce qu'il croit n'intéresser ni la navigation ni le commerce. Les relations officielles, quand il en publie, sont rédigées dans ce sens.

La Nouvelle-Archangel a été bâtie dans l'île de Sitka, séparée du continent par un petit canal. C'est peu de chose, quoiqu'il y ait un bon mouillage, parce que le principal établissement commercial est dans l'île de Kodiak, plus considérable par elle-même, plus rapprochée des Aléutiennes, du golfe Cook et de deux péninsules importantes.

On calcule que la population totale des habitants indigènes est actuellement d'une soixantaine de mille âmes. Les Russes, Si-

bériens ou Kamschadales établis ne sont pas plus de deux mille cinq cents. Il y a quelques centaines de soldats et dix ou douze petits bâtiments armés. Ainsi c'est à peu de frais que la Russie exploite dans tout ce pays un très riche trafic de pelleteries, et assure sa domination.

La plupart des insulaires parlent maintenant la langue russe; les Kodiakes montrent plus d'aptitude à la civilisation que les Aléutiens dont les mœurs ont beaucoup de ressemblance avec celles des Esquimaux. Le froid les affecte peu et leurs bains ne cessent que lorsqu'il descend au-dessous de cinq degrés. Ils ont presque tous plusieurs femmes. Les côtes du continent paraissent être moins habitées et moins habitables que les îles, malgré les ouragans terribles qui les dévastent, ce qui provient sans doute des neiges accumulées dans les montagnes de ces côtes. Du reste, les pins abondent presque partout, ainsi que les racines; mais il y a peu de pâturages, ce qui ne permet pas d'élever de bétail. Les habitants trouvent une ressource dans l'immense quantité d'oiseaux de mer qui s'abat sur leurs bords. Les phoques, les loutres, les castors abondent; les renards sont devenus rares. Il y a des martres zibelines, quelques ours et quelques rennes. On assure que les baleines fréquentent beaucoup ces parages; mais en vertu de l'ukase dont nous avons parlé, il n'est pas permis aux baleiniers européens d'en approcher.

COUP D'ŒIL
 SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

COURS SUPÉRIEURS.

SUITE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

HISTOIRE.

Nota. Les numéros marquent les siècles ; — (?) signifie douteux.

Les mélanges de littérature et d'histoire de d'*Alembert*, ceux de *Trublet* et de *Gaillard*, ont donné naissance à une foule d'ouvrages du même genre, mais qui tous, étant de la même couleur, ne sont intéressants que par des anecdotes littéraires ou quelques pièces fugitives qu'on ne trouve que dans ces recueils. On en pourrait dire autant des *Ana*, qui cependant ont le mérite de présenter en substance tout ce qu'il y a de bon à conserver dans les volumineux ouvrages des auteurs dont ils portent le nom et de ces livres de maximes et de pensées froides copiées de celles de *La Rochefoucault*, dont les imitateurs se dispensent si commodément aujourd'hui de mettre de la liaison dans leurs idées pour donner l'abrégé de leur esprit. Les éloges que *Fontenelle* a donnés, les académiciens célèbres et ceux que l'on doit à *Mairan* et *Duclos*, forment un recueil où l'instruction la plus variée se trouve ressortir des plus intéressantes analyses. Les œuvres inscrites sous tant de noms que les fastes littéraires ont conservés ne sont qu'une immense addition à ces mélanges et peuvent prouver que le mérite réel n'est pas toujours un attribut de l'abondance.

On voit s'élever au-dessus de cette masse quelques écrivains d'un ordre supérieur, tels que : *Moncrif*, *Cazotte*, *Bernardin de St.-Pierre* et le comte de *Tressan* qui, comme eux, amant favorisé des sciences et des lettres, fit revivre pour nous, dans un style plein de grâce et d'esprit, les nobles aventures et les brillants exploits de l'ancienne chevalerie. Ce genre de romanesque, écrit par la féconde plume de l'abbé *Prévot*, qui l'avait mis à la mode, devint plus intéressant et plus agréable entre les mains de *Caylus*, de *Marrivaux*, de *Marmontel* et de *Florian* ; mais ce fut du brillant pinceau de *M^{me} Cottin* qu'il reçut le plus profond intérêt, et c'est à la vive imagination de *M^{me} de Staël* et au style élégant et pur de *M^{me} de Genlis* qu'il doit encore aujourd'hui ses charmes et ses succès. Ce n'est pas sous ce rapport seulement que les ouvrages de ces deux femmes célèbres font honneur à la littérature française et quelque opposition que la différence de leurs talents puisse former entre elles, la compensation qu'on pourrait établir n'intéressera guère la postérité quand celle-ci n'aura plus à s'occuper que des droits qui leur resteront à leur estime. Elle leur associera des productions d'une autre espèce et

non d'un moindre mérite, quand elle confirmera la justice qu'on rend aux œuvres poétiques de M^{me} *Dufresnoy*, la *Deshoulière* de notre siècle, et de M^{me} *de Vannoz*, dont les muses peuvent offrir les ouvrages comme des modèles où le naturel le plus aimable unit aux charmes du sentiment toutes les grâces de l'esprit. Déjà vous pouvez apercevoir la suite nombreuse de tous ces favoris de la renommée qui se pressent vers son temple, et dont les noms y sont inscrits d'avance en caractères que le temps n'effacera point; la divinité qui reçoit leurs hommages prépare la double couronne de la littérature et des sciences aux *Châteaubriand*, aux *Beausset*, aux *Suard*, aux *Boufflers*, aux *Séjour*, aux *Guillard*, ainsi qu'aux *Dacier*, aux *Gosselin*, aux *Boissonnade*, aux *Millin*, aux *Choiseul*, aux *Visconti*, aux *Michaud*, à ce nombre d'élus, en un mot, qui compose l'Institut de France, où se trouvent réunies les lumières les plus variées, les talents de tout genre et l'érudition la plus profonde, comme dans un faisceau qui présente l'esprit de tous les temps et la science de tous les âges. Il me serait aisé de former une liste plus nombreuse encore en rendant justice au mérite des productions de plusieurs auteurs modernes, si je ne croyais devoir confier à ceux qui travailleront aux fastes littéraires du xix^e siècle l'heureux emploi de leur payer le tribut d'éloges que l'on doit à leurs ouvrages. Il est juste de laisser se répandre sur le commencement de ce siècle les premiers rayons d'une gloire nationale, et qui concourt d'une manière si précise avec l'époque séculaire de la restauration de la France et de la félicité que lui promet le rétablissement des Bourbons sur le trône auguste de leurs pères.

La marche progressive des talents et du génie ne pouvait se terminer sous vos yeux d'une manière plus agréable que par le cortège des hommes célèbres dont les efforts constants et les études mieux dirigées ont maintenu dans les beaux-arts le degré d'il-

lustration qu'ils étaient menacés de perdre. Les traces du bon goût en peinture commençaient à s'effacer sous les pinceaux maniérés de *Boucher* et de *Venloo*, et peut-être l'école française eût-elle entièrement dégénéré si le génie sage et les belles compositions de *Vien*, de *Ménageot*, de *Vincent* et de quelques autres ne l'eussent ramenée aux règles nobles et judicieuses de la belle imitation de la nature. Le premier d'entre eux, par sa constance à les suivre et son zèle à les faire observer, mérita de la munificence royale les marques d'estime les plus flatteuses, et comme *Rubens* vit sa longue carrière se terminer dans les distinctions honorables qu'il ne dut qu'à ses talents, à ses vertus. Ceux qui furent ses élèves et ses amis se félicitent de trouver parmi leurs successeurs les noms déjà célèbres des *Girodet*, des *Guérin*, des *Vernet*, des *Gros* et des *Gérard*, etc.

La même restauration se fit remarquer dans la sculpture sous les ciseaux ingénieux et savants de *Pigal*, de *Houdon*, de *Julien*, de *Déjoux*, de *Moitte*, de *Chaud* et de *Lemot*, et dans l'architecture d'après les plans de *Soufflot*, de *Perronet* et de *Chalgrin*.

La musique avait en *Rameau* qui fut longtemps l'Orphée de la scène lyrique, et qui depuis, sous l'empire capricieux du goût, fut surpassé par les *Philidor*, les *Monsigny*, les *Gluck*, les *Gossec*, les *Méhul*, les *Dalayrac* et les *Grétry*. De modernes productions renouvellent sans cesse la jeunesse de cet art le plus fugitif et peut-être le plus aimable de tous et nous jouirons longtemps encore du plaisir qu'il prodigue dans les jeunes compositeurs qui le cultivent et qui ne craignent pas de s'éloigner de la route tracée par de si bons modèles.

Finissons le xviii^e siècle. Dans la longue énumération que les siècles précédents nous ont fournie, je vous ai fait remarquer plusieurs fois que, dans cette espèce d'optique littéraire, je n'avais pu faire passer sous vos yeux les objets les plus saillants de l'im-

mense tableau des connaissances de l'esprit humain.

Cette esquisse au simple trait n'en contient peut-être que la moindre partie, et vous aurez peine à croire que le nombre des auteurs ou des ouvrages que je vous ai cités est peut-être vingt-cinq ou trente mille fois au-dessous de celui dont les catalogues de la bibliothèque du roi se composent.

Le *Pétrarque* moderne qui aurait entrepris de retracer le caractère et la physiologie des plus illustres parmi les grands hommes eût sans doute employé les plus brillantes couleurs pour immortaliser dans leurs traits l'expression du génie; il eût signalé son repos et ses conquêtes et rapprochant sous un même point de vue les intervalles et des distances qu'un grand nombre de siècles a séparés, il eût offert à l'attention du spectateur une remarque intéressante pour la littérature française; c'est que la marche triomphale de l'esprit hu-

main commence par *Homère* et *Confucius*, et qu'elle termine par *Voltaire* et *Montesquieu*. L'instruction devant avoir pour but principal la connaissance des vérités utiles et l'amour des devoirs que prescrit la vertu, j'ai détourné vos regards autant qu'il a été possible de ces écrivains malheureusement célèbres dont les ouvrages n'ont propagé que des erreurs ou des principes également contraires à la religion, aux mœurs et à la sagesse des institutions sociales. Si j'ai bien exprimé ma pensée, j'ai dû rendre compte de la dissémination des lumières dans le monde civilisé depuis leur origine jusqu'à nos jours, comme on esquisserait le tableau du système céleste en marquant avec précision la marche régulière des astres qui le composent et laissant aux savants l'observation de ceux dont les aberrations semblent se soustraire à l'ordre général auquel fut soumis le plan de l'univers par l'éternelle toute-puissance.

LES FEMMES.

L'influence des femmes se porte sur tout ce qui tient pour nous à la gloire, de quel que genre qu'elle soit. Quoique nous ne nous en rendions pas compte dans chacun des instants où cette influence se fait sentir, pour peu que nous voulions réfléchir sur ce qui se passe en nous, il nous sera facile de reconnaître que le désir d'obtenir leurs suffrages se mêle toujours à nos desirs de succès. Quelque carrière que nous parcourions, c'est ce désir qui, à notre insu même, nous anime et nous soutient, et notre joie n'est parfaite qu'autant qu'elles applaudissent à nos succès. Soyons tous de bonne foi; savants, poètes, artistes, moralistes même, aux théâtres, aux lycées, à la tribune, il n'en est pas un de nous qui n'ait

le désir de mériter leur approbation et d'y trouver le premier dédommagement de ses veilles. C'est à nous de mériter la gloire; c'est à elles de nous en inspirer et d'en combler le désir.

Mais ces avantages de grâces, de goût, qu'elles nous apportent en dot, ne sont pas les seuls dont nous devons, pour elles et pour nous, remercier la nature. Elle ne s'est pas uniquement occupée de nos plaisirs, elle leur en a donné qui sont d'un plus grand prix encore et qui doivent assurer notre bonheur. Sous ces charmes dont elle les a revêtues, elle a caché des qualités solides, qui souvent nous manquent; elle a en même temps ajouté quelques degrés de plus, en perfection, à quelques-unes de

celles qu'elles partagent avec nous. Tels sont cette sensibilité aux plus légères peines des autres; cette douce bienfaisance, qui semble être en elles un instinct nécessaire; cette grâce dans la manière d'obliger, cette attention à cacher le bienfait afin que rien ne puisse en diminuer le plaisir pour celui qui le reçoit; enfin ce sentiment exquis des égards les plus scrupuleux, même dans les plus petites choses. Non, la nature ne nous a trompés en rien de ce que nous pouvons attendre du soin qu'elle a mis à les former. Aux charmes de ces images que nous nous faisons des êtres célestes, elle a uni en elles toutes les douces vertus dont nous pouvons avoir l'idée. Elle leur a prodigué tous les moyens de calmer, d'adoucir le sentiment de nos maux; elle leur a confié, et à elles seules, le soin de nous diriger dans le premier sentier de la vie, de nous en alléger le travail et la fatigue au milieu de notre course, et d'en rendre encore pour nous la sortie moins douloureuse. Les passions sont chez elles plus vives et plus opiniâtres que chez les hommes; par la même raison, elles poussent plus loin le degré des vertus. Toute femme qui se pique de délicatesse et de générosité est capable d'en soutenir le caractère dans des occasions où des hommes estimables échoueraient.

En examinant de près l'espèce humaine, on remarque cependant que la femme n'a pas été la mieux partagée dans la somme des biens et des maux dispensés par le Créateur. L'homme se proclame orgueilleusement le maître de la nature, il impose à tous sa loi, sa volonté, la femme lui est civilement inférieure, elle doit plier, elle doit obéir.

Les jouissances, même les plus pures, elle ne les obtient qu'aux dépens de ses forces, de sa vanité, quelquefois de sa vie. Si la femme, sortant des habitudes qui lui sont imposées par nos mœurs, cultive les sciences et les lettres; si son génie se montre supérieur à celui de la plupart des hommes parcourant

la même carrière, malheur à elle! au lieu de rivales, la voilà exposée à des ennemies; les femmes la haïssent, l'accusent; les hommes louent ses talents en déplorant l'usage qu'elle en fait; ils ne sont pas assez généreux pour l'absoudre de sa célébrité. Ainsi donc la nature, la société ont d'avance condamné la femme à une vie obscure, dont elle ne peut sortir sans danger pour sa réputation. Esclave par la pensée, elle ne l'est pas moins dans ses habitudes, dans ses besoins physiques. Les lieux publics, les spectacles, les promenades lui sont interdits si elle n'est accompagnée d'une personne d'un autre sexe; il n'est pas d'amusements pour une femme sans la présence des objets qui signalent sa dépendance.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur. Faites pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point faibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe.

Il faut donc que les jeunes personnes s'habituent de bonne heure à vaincre leur caractère, à dompter ce désir immodéré de commander qui les saisit dès l'âge où, conduites dans le monde par leur mère, elles écoutent les adulations qui leur sont prodiguées.

Fascinées par les dehors séduisants du

monde, elles se croient les reines de la société, et comme on les habitue à recevoir des éloges qui ne s'adressent qu'à leur extérieur, le plus souvent, rentrées dans leurs foyers domestiques, elles conservent, pour les personnes qui les entourent et qui dépendent d'elles, une morgue, un orgueil, une hauteur déplacés chez tous, ridicules surtout chez une jeune fille.

Qu'elles sachent donc que loin de leurs yeux clairvoyants on se dédommage de leurs caprices, de leur vanité; le petit manège qu'elles emploient souvent pour qu'on les regarde, pour qu'on les admire, est le sujet de singulières conversations. Il n'est pas un détail de leur toilette trop apprêtée, de leur maintien trop étudié, de leur position de tête trop *artistique*, de leur son de voix plus ou moins prolongé à dessein, de leur démarche travaillée, il n'est pas jusqu'à la moindre phrase de la conversation qui ne soit le sujet d'une critique presque toujours injuste. On ne saurait trop le répéter, le naturel dans le maintien, dans la démarche et dans les paroles est ce qui plaît le plus dans une jeune fille et même dans une femme en général.

Les Françaises sont aux autres femmes ce que les femmes sont à la société en général. Elles sont vives, enjouées, sémillantes, pétées de grâce et d'esprit, sensibles sans être ni fades ni pédantes, bienveillantes pour tout le monde, vertueuses autant par caractère que par principes, capables des plus grandes et des plus sublimes actions, quoique portées naturellement à une excessive gaité. Chez elles le plaisir s'unit à l'exercice de la vertu, le badinage au sérieux de la vie, le charme de l'esprit à

la raison, le ton, le port gracieux et imposant à ces attraits qui font leur apanage exclusif. Habitues à un ciel modéré comme leurs passions, elles sont plus gaies, plus gracieuses, plus libres d'influences étrangères à elles-mêmes que les femmes d'aucun pays. Les Espagnoles sont tendres, d'une vivacité commandée par leur sang, et cette influence est tellement extérieure qu'elle semble ne jamais venir des sentiments du cœur. On doit cependant excepter de cette règle générale les Andalouses, qui joignent à la grâce, à l'esprit, à l'âme d'une Française, à l'imagination élevée et fière des femmes de l'Espagne, cette pudeur rêveuse qui fait passer dans le regard des filles de la Grande-Bretagne tout ce qu'il y a de tendre et de pur dans le cœur des femmes. Les Allemandes sont franches et bonnes, plus instruites, plus pesantes que les Françaises, mais froides et systématiques. Les Italiennes sont vives, souvent plus délicates que les Espagnoles, et obéissent comme malgré elles à la maligne influence du climat. Les Anglaises sont mélancoliques et sentimentales. Leur beauté plaît moins qu'elle n'étonne; à une certaine distance on est frappé de son éclat; à mesure qu'on approche on est fâché de ne pas la trouver plus aimable et plus animée; mais quand, dans l'intérieur de sa famille, l'Anglaise dépouille sa longue réserve, ce n'est plus une femme, c'est une déesse. En résumé, les Espagnoles ont plus de fougue et d'abandon que les Italiennes; celles-ci sont plus sensibles réellement; les Allemandes plus raisonnables, les Hollandaises plus solides et plus naturelles.

CONSEILS A UNE JEUNE PERSONNE.

Tout en rendant justice à la grâce, au bon ton, à l'esprit cultivé de votre jeune amie, on critiquait amèrement, l'autre jour, sa manie de se mêler à toutes les conversations, son désir immodéré de parler de

tout et sur tout, même de *politique*, et l'on disait : Elle est insupportable ; mais quel dommage ! si elle voulait, elle serait charmante !

DEUX JEUNES OUVRIÈRES.

Un soir d'hiver, le feu pétillait dans le petit poêle d'une chambre, au cinquième étage d'une fort belle maison de la Chaussée-d'Antin. Cette chambre offrait l'aspect d'un intérieur d'ouvrières, mais d'un intérieur si propre, si soigné, qu'on était tenté d'y voir du luxe. Deux petits lits jumeaux en bois de noyer, avec des couvre-pieds et des rideaux éblouissants de blancheur ; une commode aussi en noyer, couverte de tasses, de jolis verres, d'une corbeille de fleurs ; une table ronde au milieu de la chambre, une autre destinée à l'ouvrage ; six chaises, et, appendus au papier bleu formant tapisserie, un petit bénitier en os, un rameau, une sainte famille, le départ et la mort du prince Poniatowski, le portrait de Napoléon et celui d'une vieille femme, voilà l'ameublement de cette gentille chambrette. Assises devant la table ronde causaient deux jeunes filles ; l'une portait un bonnet de mousseline garni d'un tulle uni, une collette plissée, une robe de mérinos raisin de Corinthe, un tablier d'alépine noire. Elle n'était ni blonde, ni brune, ni petite, ni grande, ni belle, ni laide ; mais l'extrême douceur de sa physionomie, la modestie de son maintien, lui donnaient un charme inexprimable. La seconde, grande, svelte, ayant des cheveux noirs, des yeux noirs, la peau blanche, devait passer pour belle.

Et sans doute elle le savait ; car il y avait dans sa mise d'ouvrière une coquetterie, une recherche qu'on aurait vainement cherchée chez sa propre et simple compagne. Un bonnet de tulle à nœuds roses, un col brodé, une robe de stoff gris, un tablier de foulard composaient sa toilette ; d'un air mélancolique elle considérait sa sœur comptant gaiment de l'argent.

« 58 francs 50 centimes, net de tous frais, fil, aiguilles, rubans déduits ; j'ai gagné ce mois-ci 58 francs 50 centimes, disait la jeune fille ; et toi, Sophie, 47 francs 25 centimes ; ce qui fait 105 francs 75 centimes. Voilà un bon mois ! Et celui de novembre pareil ! Sommes-nous riches ! Voyons maintenant nos dépenses. 10 francs de loyer, 20 francs de nourriture, blanchissage, bois, chandelle, menues dépenses, 15 francs dans notre tirelire, 25 francs à notre vieille tante, 10 francs, total : 80 francs ; reste 25 francs 75 centimes, dont 7 francs 25 centimes pour toi, et 18 francs 50 centimes pour moi, hein !... C'est joli cela, Sophie.

— Oui, reprit la grande belle fille, bien joli ! Je te conseille de t'applaudir : vingt-quatre jours d'ouvrage, chacun à quatorze heures par jour, pour avoir 100 francs ! c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim et porter une jupe. Du reste, nul plaisir, nulle petite douceur ; un

mois de calculs pour s'acheter une robe; obligée de regarder à deux fois avant de dépenser six sous, c'est charmant!...

— Allons, dit Louise en riant, te voilà encore dans tes idées noires; mais, ma pauvre Sophie, tu abrèges tes jours avec tes chimères.

— Oui, c'est vrai, je me mine de voir que nous nous tuons le corps et l'âme pour gagner 40 malheureux sous par jour, tandis qu'il y a des gens qui, chaque soir, rentrent chez eux avec une journée de 25, 30 francs, d'autres qui ont cette somme sans rien faire, etc.

— Et, répondit Louise, d'autres sont duchesses, princesses, reines, n'est-ce pas? et nous, couturières et raccommodeuses de dentelle.

— Tu as beau rire; est-ce juste? Ne valons-nous pas autant que toutes ces femmes si riches? Des plumes, des cachemires ne nous iraient-ils pas aussi bien qu'à elles? Ah! bien oui, des plumes!... Des bonnets, et encore pas comme on les voudrait.

— Tes raisons sont équitables; mais écoute une autre manière d'envisager la chose; elle n'est pas, je pense, moins sage. Nous voici toutes les deux, jeunes, bien portantes, sans charge aucune, ayant plus d'ouvrage que nous n'en pouvons faire, avec une chambre bien chaude, bien meublée; et à pareille heure, il est dans Paris des milliers de familles qui manquent de bois, de vêtements, de pain, qui cherchent vainement à gagner quelques sous, et beaucoup de ces infortunés ont autour d'eux des enfants pleurant de faim. Voilà d'affreuses positions!

— Juge comme la nôtre est belle, puisque tu ne trouves au-dessous que pareilles horreurs.

— Mais c'est pour faire les contrastes. Et toutes les femmes de ménage avec 10 francs par mois et qui vivent! toutes les ravaudeuses gagnant 12 sous et qui vivent; tous les ouvriers ayant femme, enfants, et 30 ou 40 sous par jour! ils vivent, ils ne

demandent rien à personne; et nous nous plaindriens? Allons donc; nous sommes les heureuses des ouvrières.

— Mais pourquoi être ouvrières?

— Pourquoi! pourquoi! parce que nous sommes ouvrières.

— Mais cela ne devrait pas être; tu as entendu dire à maman que sa grand'mère avait voiture.

— Ah! Sophie, quelle vieille histoire rappelles-tu là!

— Enfin c'est positif; et puis, être à peine regardée par ces femmes riches; être appelée grisette par leurs frères; entendre les domestiques vous parler familièrement; ah! tout cela m'irrite, et j'avoue...

— Allons, allons, calme-toi, reprit Louise, et couchons-nous. » Et la nuit faisant oublier à la jeune fille cette conversation, elle se leva le lendemain gaie et contente comme toujours. Il n'en était pas ainsi de Sophie. La jalousie qui la minait ne lui laissait pas de repos pendant le jour; la nuit, elle la retrouvait dans ses rêves, non qu'elle enviât ce que possédaient les autres, qu'elle fût capable de souhaiter le malheur de quelqu'un; seulement elle se désespérait de n'être pas de ces heureux du siècle, comme elle en voyait tant; elle souffrait d'être à peine regardée par eux, ou, si sa jolie figure attirait les regards, que ce fût quelquefois un sujet d'humiliations.

Quand, à force d'économie, Sophie se donnait une toilette neuve, un joli bonnet, un tablier de soie, elle préparait avec empressement ces divers objets que peu de ses compagnes pouvaient avoir; puis, au moment de les mettre, elle disait tristement : « A quoi bon? Je n'en serai ni plus ni moins qu'une ouvrière; la moindre femme comme il faut cliquera de l'œil en me regardant, et grimaçant, dira : Voilà une belle fille, ou même haussera les épaules en ricanant : Le peuple ne se refuse plus rien; voyez-moi la mise de cette ou-

rière. Et, ajoutait Sophie, je lirai en vingt endroits : On n'entre pas ici en bonnet. » Alors, dans son amertume, elle repoussait cette toilette tant désirée peu avant. Elle soupirait quand elle voyait les riches demoiselles de sa maison partir pour le bal; elle sentait qu'elle aussi aurait aimé la danse, la belle musique, les salons ornés, tandis qu'elle se voyait privée de ces amusements.

Depuis deux ans les deux sœurs étaient orphelines; il ne leur restait pour tout parent qu'une vieille tante qui croyait faire beaucoup pour des nièces en les menant aux Tuileries, aux Prés-Saint-Gervais ou au Jardin des Plantes. A grand'peine, une fois par an, se décidait-elle à les conduire voir un mélodrame; et les jeunes personnes, élevées par une mère pieuse, n'auraient pour rien au monde mis les pieds dans une guinguette. Et puis, comment y aller? La tante n'aimait guère la danse; la sévère Louise n'aurait pas voulu sortir seule avec un homme; d'ailleurs Sophie aurait trop souffert en se voyant entourée d'ouvriers la heurtant et buvant. Comme le font toutes les jeunes ouvrières sans famille et vraiment honnêtes; les orphelines vivaient donc très retirées. Mais ces privations, Louise ne les remarquait pas; elle n'avait qu'une ambition, celle de conserver sa réputation, de passer pour une bonne travailleuse, et d'être un jour recherchée par un de ces jeunes ouvriers laborieux qui ont l'estime de leurs maîtres et finissent presque toujours par s'établir. Voilà jusqu'où allaient les souhaits de la modeste fille. Fière comme l'est toujours la vertu, elle sentait fort bien une insulte, mais elle s'arrangeait pour l'éviter. Honnête avec tous, elle ne se familiarisait avec personne. Les domestiques de la maison la saluaient respectueusement; les belles dames se retournaient, la trouvant gentille; personne n'osait lui adresser une plaisanterie. Allait-elle chez les dames des premiers étages, on la recevait avec bienveillance; c'est que

Louise, malgré sa mise simple, parlait si bas, souriait si gracieusement qu'elle semblait à tous au-dessus de son état. Du reste, elle ne se désolait pas de toutes ces nuances inévitables que la société a établies entre deux personnes de rang différent; elle en riait même en rentrant chez elle, s'amusant des mines de celles qui croyaient lui imposer en prenant de grands airs.

La pauvre Sophie, au contraire, souffrait le martyre chaque fois qu'il lui fallait aller chez ses pratiques. Faisait-elle affaire avec les femmes de chambre, elle se montrait dédaigneuse, et celles-ci l'appelaient bégueule. Si on l'introduisait dans la chambre à coucher, son supplice augmentait; il lui fallait rester debout, tandis que la dame, quelquefois même la demoiselle, regardait son ouvrage nonchalamment couchée sur un divan, levant à peine les yeux sur l'ouvrière, lui laissant quelquefois attendre une demi-heure pour achever une lettre, une sonate, moins que cela, pour causer de choses insignifiantes. Car, mesdemoiselles, combien d'entre vous ont ce tort à se reprocher; combien affectent de la fierté, un ton de hauteur quand elles parlent à leurs inférieures, mettent même une affectation maligne à n'être contentes de rien, à dire de ces mots, sinon de mépris, du moins de vanité, à ces pauvres filles qui n'osent répondre, mais qui souffrent en secret! Car il est de nobles cœurs sous le costume d'ouvrière, et tout ce que vous entendez dire de la démoralisation du peuple n'est pas si rigoureusement vrai qu'il ne se trouve dans son sein de vertueuses et respectables filles dont vous pourriez prendre exemple et conseil.

Parmi toutes les pratiques de Sophie, nulle n'accroissait autant son ennui, nulle ne lui causait plus de mauvais rêves que mademoiselle Esilda de Beauménil, la fille de la propriétaire; cette jeune personne, belle, riche, adulée, avait le sot orgueil d'un enfant gâté, et quand sa mère ne la surveillait pas, elle se montrait insolente.

Sophie lui rapportait-elle ses cols brodés, ses écharpes, ses pèlerines de tulle; Esilda chantonnait en les examinant, puis payait Sophie sans lui ouvrir la bouche. D'autres fois, au contraire, elle la questionnait d'un air de protection. « Comment va l'ouvrage? Avez-vous de l'aisance dans votre petit ménage? Combien gagnez-vous par jour? Que mangez-vous à votre dîner? » Et Sophie, pourpre de colère, remontait chez elle, jetait là ses cartons, et jurait qu'elle ne travaillerait plus. Il fallait deux jours de morale pour la remettre en train. Voilà pourquoi, avec autant d'adresse que sa sœur, autant d'ouvrage, elle gagnait moins. Et quand celle-ci portait le surplus de ses dépenses à la caisse d'épargne, Sophie employait le sien en rubans, colliers, babioles qui ne servaient qu'à lui ôter cette modestie de maintien, sauvegarde de la réputation des jeunes filles, et à lui attirer des fadaises de la part des jeunes gens, genre d'insulte qui ne lui faisait pourtant pas moins horreur que les autres.

Chaque semaine, chaque mois ajoutait au chagrin de Sophie; elle en maigrissait; ses belles couleurs se fanaient; elle se creusait la tête pour trouver les moyens de faire fortune, ou du moins d'avoir une mise qui de temps en temps lui permettrait d'éclipser les autres. Travaillant d'un air ennuyé, elle entretenait sa sœur de ses projets. « Je vais me mettre femme de chambre, lui disait-elle.

— Bien choisi, répondait Louise, pour n'être pas humiliée.

— Au moins, je ne le serai que par ma maîtresse, et dans les rues, aux promenades, je serai élégamment parée; avec ma tournure on ne se doutera guère que je ne suis pas une grande dame.

— Surtout si tu donnes le bras à un domestique en livrée. »

Le lendemain : « Je vais me faire modiste.

— Vraiment, à quoi peuses-tu? Toi, si

fière, tu veux prendre tous les états où il faut être aux caprices des autres!

— Je ne serai ouvrière que quelque temps; puis je m'établirai.

— Avec quoi? as-tu de l'argent?

— J'emprunterai.

— Et si tu ne réussis pas?

— Je me remettrai ouvrière.

— Crois-moi, Sophie, garde ton état que tu connais; augmente tes pratiques, prends des ouvrières; tu seras plus raisonnable que de compromettre ton avenir, ta réputation et l'argent des autres. » Ces avis prudents ne pouvaient rien sur l'esprit malade de Sophie; elle inventait d'autres extravagances et fatiguait Louise sans la convaincre. Mais tout à coup elle cessa de parler de ses projets, elle demeura silencieuse et reprit son travail; seulement elle sortait de temps en temps, sans dire à Louise où elle allait, et restait à ses courses connues le double du temps nécessaire.

Une après-midi Louise, en rentrant de porter de l'ouvrage, la trouva sortie. Elle ne s'en inquiéta pas; mais quand l'heure du dîner arriva, elle fut surprise de ne pas la voir rentrer. Sept heures, huit heures, pas de Sophie. L'inquiétude gagna Louise; mille idées sinistres lui passaient par la tête. Chaque fois que le lourd marteau de la grande porte se faisait entendre, elle courait à l'escalier, prêtant l'oreille, et rentrait, le cœur serré; ce n'était pas sa sœur. Elle allait, venait dans sa chambre, ouvrait sa fenêtre, la refermait, s'asseyait, se relevait; enfin, n'y pouvant plus tenir, elle descendit chez la portière. « Madame Martin, lui dit-elle, savez-vous à quelle heure est sortie ma sœur?

— Oui, mademoiselle, sur le coup de trois heures.

— Elle ne vous a rien dit?

— Non, mademoiselle; est-ce qu'elle n'est pas rentrée?

— Mon Dieu, non!

— Tiens! *oussqu'*elle est donc?

— Je n'en sais rien; je suis d'une inquiétude mortelle.

— Est-ce qui serait arrivé malheur à *c'te* jeunesse?

— Oh! ne dites pas cela, madame Martin!

— Non; allons, faut pas avoir peur; elle est qui s'amuse à *qu'que* spectacle.

— Sans me l'avoir dit, non; et puis, avec qui au spectacle? Si elle est quelque part, ce ne peut être que chez ma tante, rue de Cléry. M. Martin, si vous étiez assez complaisant pour m'y conduire? J'ai peur si tard dans les rues.

— Bien volontiers, mademoiselle; mais, tenez, y pleut, y vente tout plein. Restez là, au coin du poêle; j'y cours tout seul, et je reviens de suite. » Le bonhomme partit. Alors une idée soudaine vint à Louise, et le froid lui monta au visage. « Madame Martin, Sophie avait-elle un carton d'ouvrage à la main?

— Non pas un carton, mais un paquet.

— Un paquet, grand Dieu!

— Oui, un assez gros paquet, comme celui qu'elle a emporté hier.

— Ah! s'écria Louise éperdue, ma sœur m'a quittée! » Dans ce moment le portier rentrait sans Sophie, et Louise tomba sans connaissance. On la secourut; elle ne revenait pas. On la porta dans sa chambre; là elle regarda autour d'elle, d'un air égaré, puis répétant toujours: « Ma sœur m'a quittée! oh! mon Dieu, mon Dieu! » Et se levant, elle chercha si la jeune fille n'aurait pas laissé une lettre. Le trouble seul de Louise l'avait empêchée d'en apercevoir une jetée par la fugitive sur son lit. La pauvre Louise la saisit; mais elle tremblait si fort qu'elle ne pouvait lire; à la fin cependant elle déchiffra ce qui suit: « Ma bonne sœur, pardonne-moi la peine que je vais te causer en t'abandonnant; crois que ce n'est pas sans regret et sans larmes que je me décide à te fuir. Mais, que veux-tu! j'ai quelque chose qui me pousse loin de mes habitudes ordinaires. L'inquiétude qui m'a toujours rongée s'est tellement accrue de-

puis six mois que je sens qu'elle finirait par me tuer. Tu es si raisonnable que tu ne comprends rien à mes idées; mais pas moins elles existent, et je ne puis plus supporter cette vie obscure et chétive de laquelle nous vivons. J'entre ce soir chez une marchande de modes; quand mon apprentissage sera fini, nous verrons. J'ai eu vingt fois la tentation de te parler de ma décision définitive, ma bonne Louise; mais je connais tes scrupules et tes préjugés; jamais tu n'aurais consenti à me voir changer d'état, de mise. Si je reste ouvrière et pauvre, tu n'entendras plus parler de moi; si je réussis, j'espère t'embrasser encore. Dans tous les cas, je t'aimerai toujours et je me rappellerai tes bons exemples. Adieu; prie pour la pauvre exilée dont les jours sont si agités. Ne me cherche pas; ce serait inutile. Adieu, adieu; ne m'oublie pas. »

Cette lettre fit verser des torrents de larmes à Louise; son désespoir approchait du délire. Elle appelait à grands cris sa sœur, se reprochait d'avoir été trop sévère pour elle, puis pleurait encore et tombait ensuite dans l'épuisement. Non-seulement elle perdait son unique amie; mais encore que deviendrait cette sœur chérie avec sa figure, sa coquetterie, son caractère léger, et que diraient les autres? Quand, après huit jours de pleurs, de maladie, Louise fut obligée de sortir pour son ouvrage, elle traversa la cour les yeux baissés, comme si le déshonneur de sa sœur se fût étendu jusqu'à elle; il lui semblait entendre bourdonner à son oreille: « Vous voyez cette petite ouvrière; sa sœur l'a quittée; elles n'étaient pas heureuses ensemble. » Louise n'abordait ses pratiques, pour la plupart les femmes de chambre et les cuisinières de la maison, que les joues rouges et le cœur serré; mais on la voyait si humiliée, si malheureuse, on l'aimait tant, que personne ne songeait à redoubler son chagrin, et si on lui parlait de cet affreux événement, ce n'était que pour la consoler. Mais son bonheur avait fui à tout jamais:

toujours seule, elle ne trouvait de douceur qu'en se rappelant les années passées avec cette sœur ingrate, ces bons rires, ces douces causeries, avant que Sophie eût révé grandeur et luxe. A présent, plus rien. Elle restait sombre le matin, sombre le soir, et ce petit ménage qu'elle aimait tant, il lui devenait insupportable.

Louise fit toutes les démarches possibles pour se mettre sur les traces de sa sœur; elle courut tous les magasins de mode des rues, des passages; elle allait le dimanche sur le boulevard des théâtres, à la porte des Tuileries, sur la route de Tivoli. La pauvre fille revenait non plus avancée, et une année se passa sans diminuer son chagrin et ses recherches. Mais un soir d'automne qu'elle était assise avec sa tante sur la terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries, elle entend de grands éclats de rire dans le jardin et tressaille, car elle croit reconnaître la voix de sa sœur. S'élançant vers la balustrade, elle voit effectivement cette sœur qu'elle a tant cherchée; elle donne le bras à un monsieur élégant; une autre femme marche derrière, également avec un cavalier. Sophie a une redingote de levantine oreille d'ours, un châle sept quarts et un chapeau de satin rose. A cette vue Louise recule; elle rougit de trouver sa sœur dans cette parure si fort au-dessus de son état. Depuis ce jour Louise cessa de s'enquérir de ce que devenait la malheureuse Sophie, et elle amassa dans son âme cette nouvelle amertume à côté de toutes les autres.

Deux ans se passèrent : Louise touchait à sa vingt-unième année; plusieurs bons ouvriers l'avaient demandée en mariage. Jusqu'alors le sort de sa sœur l'occupait trop pour qu'elle songeât à une noce; mais la jeune fille commençait à penser que de nouvelles affections pourraient éloigner de tristes souvenirs. Elle cherchait donc avec calme, sans passion; elle voulait choisir un honnête homme, car Louise se sentait la force de remplir religieusement les devoirs d'une vertueuse et sage épouse. Un jour

donc qu'elle pensait à ce projet d'établissement, elle reçut par la petite poste une lettre d'une écriture mal formée et inconvenue; pourtant cette lettre lui donna un battement de cœur inexprimable. Elle brisa vivement le cachet; elle contenait ces mots :

« J'ai été bien coupable envers toi, ma chère et bien-aimée Louise, si coupable que depuis huit jours j'hésite à t'écrire. Mais tu es si bonne, et moi si malheureuse, que tu ne me refuseras pas la consolation de t'embrasser encore une fois.

« Ta sœur SOPHIE.

« Petit hôtel du Languedoc, rue du Renard, n° 10. »

A peine Louise achevait-elle qu'elle mettait son bonnet, son châle et descendait rapidement pour courir rue du Renard. Arrivée en face l'hôtel du Languedoc, elle regarda si elle ne se trompait pas, croyant impossible que cette femme qu'elle a vue en robe de levantine, en chapeau rose, pût demeurer dans pareille maison. Elle n'ose monter; à la fin elle s'élança vers un petit escalier noir, et, après bien des recherches, trouve une femme qui lui indique le numéro de la chambre de mademoiselle Sophie. Un moment après les deux sœurs sanglotaient dans les bras l'une de l'autre; mais l'œil seul d'une amie pouvait deviner dans cette femme décharnée, pâle, couchée là sur un grabat, dévorée par la fièvre, la jeune fille si fraîche et si gaie deux ans avant. « Ma sœur, ma Sophie, dit Louise quand elle put parler, ma sœur, qui t'a réduite à cette misère? Est-ce bien toi que j'ai vue, il y a peu de mois, brillante de gaieté et d'atours? Je pleurais alors; à toi les larmes maintenant, ou plutôt à nous deux, car je t'aime toujours. » Et la bonne fille embrassait les mains livides et maigres de la jeune malade. La joie rendit quelque force à Sophie, alitée depuis un mois et rongée de fièvre et de chagrin; elle put répondre aux questions de sa sœur. « Que veux-tu savoir? lui dit-elle. Quand je te quittai, j'entrai à demeure chez une des

premières marchandes de modes de Paris ; mon assiduité, mon adresse me rendirent bientôt une bonne ouvrière. Je gagnai de forts appointements ; mais au lieu d'économiser, j'employai cet argent à satisfaire mes goûts de toilette. Ce fut un délire pour moi la première fois que je pris un chapeau et une robe élégante ; je sortis avec une de mes compagnes et deux de ses cousines. Dans la rue chacun se retournait ; on vantait ma beauté, ma tournure ; on me louait. Depuis ce jour je ne pensai plus qu'à me faire voir, et mon plus grand bonheur était d'aller chez les marchands, de faire déployer tout le magasin et d'être appelée madame. Quand je sus bien mon état, je songeai à m'établir ; rien ne me semblait plus facile. Trois ou quatre personnes me répétaient sans cesse que, dès que je voudrais de l'argent, j'en aurais, et moi, crédule, je le croyais. J'achetai des meubles ; je louai un appartement en signant des engagements, et me voilà chez moi. Mais quand je pris au mot ces prêteurs si empressés, l'illusion s'enfuit : les uns dirent n'avoir rien promis ; les autres m'assurèrent qu'ils n'avaient pas alors de fonds disponibles ; les troisièmes crurent juger à ma coquetterie, à ma légèreté, que mes principes sur l'honneur devaient être peu sévères, et ils essayèrent de me donner de mauvais conseils. Dieu merci ! ma bonne sœur, je me suis rappelé les vertus de notre mère et les tiennes ; j'ai fermé l'oreille aux séductions. Mais quel embarras, quelles angoisses ! Ce riche mobilier, je le devais, et pas d'argent, nulle ressource ! Quelques pratiques vinrent ; ce n'était pas assez pour m'aider à payer ce que je devais. Bientôt chaque créancier réclama sa part ; moi, pauvre fille, sans soutien, sans amis, sans connaissance des affaires, je ne répondais à leurs demandes d'argent que par des promesses d'abord, ensuite par des larmes. On saisit tout chez moi ; je passai deux mois en prison, et, quand une main inconnue m'en fit sortir, j'étais malade, sans

pain, sans asile, trop dénuée de tout pour oser me présenter nulle part. Je louai ce chétif cabinet, et depuis quinze jours j'y dévore seul mon désespoir, mon repentir et ma misère. Aujourd'hui je sens que les forces m'abandonnent ; peut-être vais-je mourir, et avant d'être conduite au dernier asile des malheureux, j'ai voulu te dire adieu, ma bonne Louise, et te demander pardon de tous les chagrins que je t'ai causés. » Et la pauvre Sophie, suspendue au cou de sa sœur, la couvrait de baisers et de larmes.

« Non, tu ne mourras pas, reprit Louise en sanglotant ; tu vivras pour réparer tes torts et être heureuse ; tu vas quitter ce misérable réduit, tu vas revenir avec moi ; ton lit est toujours là, il t'attend. Ah ! c'était un pressentiment qu'il devait encore te servir. » Et Louise aidait sa sœur à passer une mauvaise robe, seul objet que possédait la malheureuse. Louise paya les quinze jours de loyer du cabinet, puis deux francs que Sophie avait empruntés à une voisine pour s'acheter un peu de pain et quelques verres de tisane ; elle alla chercher un fiacre. La voisine et elle y placèrent Sophie ; celle-ci voulut absolument être conduite à l'hospice ; mais Louise, ne l'écoutant seulement pas, la ramena dans son ancienne demeure. Les pâles joues de la malade se colorèrent de honte quand il lui fallut passer devant les personnes de la maison, témoins de sa fuite et de son triste retour ; mais Louise imposait à tous, et la fugitive n'entendit pas un seul mot railleur ; peu après elle était couchée sur son petit lit et contemplant avec joie et remords tous ces objets que, dans sa folie, elle avait pu mépriser et abandonner. Bientôt Sophie fut hors d'état de voir et de penser ; elle n'avait envoyé chercher Louise qu'à la dernière extrémité ; la joie de la revoir suspendit un instant sa souffrance ; mais le soir la fièvre revint plus forte, puis le délire. Le lendemain elle était au plus mal. Pendant quinze jours Louise eut de cruelles angoisses, veilla au chevet de sa sœur ; bien des fois

le médecin crut le matin qu'il ne retrouverait pas le soir la mourante; bien des fois il adressa à Louise éplorée des paroles de consolation qui augmentaient la douleur de la pauvre fille, car elle y voyait la certitude de son malheur; enfin les bons soins, la jeunesse de Sophie, sa forte constitution la sauvèrent, et le docteur annonça qu'il en répondait. Le danger cessa; mais il restait à la malade une faiblesse si extraordinaire qu'on présumait combien serait longue la convalescence; alors seulement Louise commença à sentir sa fatigue; depuis trois semaines elle ne se couchait pas; sa figure amaigrie, ses yeux cernés attestaient de ses veilles; puis une autre espèce de crainte l'agitait. Pour subvenir aux frais de la maladie, Louise avait retiré de la caisse d'épargne 250 francs, le fruit de son travail depuis deux ans; avant ces deux ans, les jeunes filles ne mettaient rien de côté, elles acquittaient les dettes contractées lors de la mort de leur mère; elles seules soutenaient la pauvre veuve, qui dans le temps travailla bien des nuits pour élever ses deux enfants avec son minime gain. On ne va pas loin avec 250 fr. quand on a une malade, d'autant mieux que Louise, craintive comme le sont les pauvres gens, venait de donner un fort à-compte au médecin, croyant par là l'engager à mieux soigner sa sœur; il refusait d'accepter, mais elle l'y força, disant que cela l'arrangeait mieux. Maintenant elle ne possédait plus d'argent, et Sophie, en convalescence, exigeait plus de dépenses encore; il lui fallait des confitures, du vin. Louise, languissante, sans cesse occupée auprès de sa sœur, ne pouvait guère travailler; leur vieille tante, tombée en paralysie, n'avait pas trop de son modique revenu pour subsister, et Louise, fière, n'aurait su comment emprunter; elle porta, en tremblant, au Mont-de-Piété, sa chaîne et ses autres bijoux, et se remit à l'ouvrage; mais ses doigts se refusaient à avancer; il lui fallait des efforts pour tirer son aiguille. « Ne travaille donc

pas, lui dit Sophie, tu as bien assez de me soigner. » Louise ne répondit rien et continua. Sophie, tourmentée de la voir ainsi se fatiguer, recommença à l'engager de cesser, et comme elle revenait sans cesse à la charge, Louise lui dit: « Mais, ma bonne, il faut bien travailler, je n'ai plus d'argent. » Ces mots, les premiers de ce genre que prononçait la noble jeune fille, ouvrirent les yeux de la malade; jusqu'alors elle n'avait pas réfléchi que sa sœur pouvait être gênée; les malades sont imprévoyants jusqu'à l'égoïsme; souvent Sophie exigeait des choses dont elle pouvait se passer: à présent elle devinait tout; une triste idée lui vint. « Quelle heure est-il? » demanda-t-elle. Louise se leva et alla voir l'heure chez une voisine; Sophie ne se trompait pas, la pauvre ouvrière venait d'épuiser toutes ses ressources, sa montre était en gage! Le cœur de Sophie se serra; elle se mit à pleurer: « Je suis bien malheureuse, s'écria-t-elle; je t'ai abreuvée d'amertume, et maintenant je te mets dans la misère. Louise, je t'en conjure, laisse-moi aller à l'hospice; je ne veux plus t'être à charge. » Louise se fâcha. « Je vendrais, s'il le fallait, jusqu'à ma dernière chemise, s'écria-t-elle; mais tu resteras ici, près de moi; il ne faut qu'un peu de courage, le plus fort est fait. »

Le plus fort, oui, mais non le plus difficile; car, il ne restait rien à la jeune fille; le médecin ordonnait toujours du bon vin, du poulet, des biscuits, et Louise ne savait où prendre de l'argent. « Je n'ai besoin de rien, disait Sophie; le vin m'échauffe, la viande me dégoûte; ce qui me plaît, c'est une petite croûte de pain, des échaudés. » Elle affectait de les manger avec délice et refusait tout le reste. Louise la comprenait, son âme se brisait d'émotion et d'amertume; le découragement la prenait souvent; quand sa sœur dormait, elle pleurait, et cherchait autour d'elle ce qu'elle pourrait encore vendre. Elle n'osait rien sortir; car elle devait son terme; alors elle reprenait son ouvrage; mais à son tour la fièvre la mi-

nait, et à peine faisait-elle de suite quelques points.

Les femmes de chambre de la maison venaient la voir ; les pauvres gens sont compatissants entre eux ; elles s'aperçurent que plus Sophie guérissait, plus Louise devenait sombre et triste ; « Cette jeunesse est gênée, » se dirent-elles, elles lui apportèrent des petites douceurs ; du sucre, du sirop, du bouillon. Louise rougissait ; mais elle pensait à sa sœur et acceptait.

Il n'était question dans la maison que de sa belle conduite, on la saluait avec plus de respect, on vantait son courage, sa généreuse amitié pour une sœur ingrate, et on ajoutait que la pauvre fille semblait à présent embarrassée. « Je ferai quelque chose pour elle, dit la belle et fière Esilda de Beauménil ; sa sœur a travaillé pour moi, je lui veux du bien ; allez me la chercher, Adèle. » Et Adèle courut dire à Louise que mademoiselle la demandait ; Louise descendit aussitôt. La jeune demoiselle dessinait son oncle, qui, debout, s'appuyait sur la cheminée. Louise en entrant salua ; Esilda, sans se lever, lui rendit son salut de la tête, et ne la faisant pas asseoir, lui dit : « Comment va votre sœur ?

— Mademoiselle, mieux, mais encore bien faible.

— Elle ne peut pas travailler ?

— Ah Dieu !... mademoiselle, à peine si elle se lève.

— Et vous, comment va l'ouvrage ?

— L'ouvrage ne me manque pas, c'est la force et le temps.

— Mais si vous ne travaillez ni l'une, ni l'autre, vous devez être bien gênées ? » Louise se sentit trembler, car le bon vieillard, dont la figure respectable annonçait la bonté et inspirait tout d'abord l'estime la plus profonde, la regardait, et le ton d'Esilda semblait dédaigneux ; elle ne répondit pas. « Tenez, reprit l'orgueilleuse jeune fille, voici dix francs que je vous donne. » Elle les lui mit dans la main ; mais il ne faut pas humilier quand on

oblige. Louise, blessée du ton de la jeune personne, se recula.

« Mademoiselle, dit-elle d'une voix émue, je ne demande point l'aumône ; ne me voulez-vous pas autre chose ? » Laissant Esilda interdite, elle sortit de la chambre et remonta tristement chez elle. Elle voulait taire à Sophie ce qui venait d'arriver ; mais Sophie, lui voyant un surcroît de chagrin, l'interrogea ; elle la questionnait encore, quand on frappa doucement à la porte Louise alla ouvrir ; un domestique à la livrée des Beauménil se présenta. « Voici ce qu'on m'a dit de vous remettre, » dit-il, lui donnant une petite boîte et une lettre ; il redescendit. Louise étonnée ouvrit la boîte ; il en sortit dix pièces d'or ; un cri de surprise s'échappa aux deux sœurs. Mademoiselle veut s'excuser, pensa Louise ; décachant la lettre elle lut : « Mademoiselle, ma nièce vient de vous offenser, j'en ai rongé pour elle ; permettez-moi de réparer sa faute, en m'offrant pour être votre banquier. La petite somme que je vous envoie vous sera peut-être utile, et il me serait doux de penser que vous me la devez ; car il y a bien longtemps que j'admire vos vertus, belle Louise ; l'espoir de vous être agréable est le plus cher de mes désirs... » « Ah mon Dieu ! s'écria Sophie, c'est la Providence qui l'envoie. » Mais Louise pensive replaçait lentement l'or dans la boîte, elle semblait hésiter. A la fin, « Sophie, dit-elle, je ne puis accepter cet or.

— Et pourquoi ! Seigneur ? nous en avons tant besoin.

— Sophie, tu en avais besoin aussi quand tu allais t'établir.

— Oh ! mais ce n'est pas la même chose.

— Lis cette phrase : « Belle Louise, » et cette autre : « Il y a bien longtemps que je désire vous être agréable, » et puis, je me le rappelle, ce domestique qui vient de venir, c'est celui du comte. Ah Dieu ! comment ai-je reçu cette boîte, je ne veux pas la garder une minute. Et promptement comme l'éclair elle descendit. Au bas de l'escalier

elle rencontra le même valet-de-chambre. « Rendez ceci à votre maître, » dit-elle; se sentant plus légère, elle remonta. Sophie n'osait rien objecter, pourtant d'un ton languissant elle demanda : « Comment vas-tu faire ? »

— Je n'en sais rien, Dieu y pourvoira; mais ce n'est pas cet argent qui nous aurait porté bonheur. » Louise soupira, elle ne savait que devenir; l'apothicaire venait d'envoyer chercher pour la seconde fois un petit compte. Louise devait au boulanger qui réclamait, à l'épicier; se jetant à genoux, elle conjura le ciel d'avoir pitié d'elle.

Sur le même carré que Louise logeait un jeune ouvrier imprimeur, mais un ouvrier au-dessus de son état, instruit, laborieux. Depuis longtemps il remarquait Louise; peut-être l'aimait-il, au moins Louise le pensait dans des jours plus heureux. A peine osait-elle s'arrêter à cette idée, car le jeune homme pensait espérer un bien meilleur parti. Depuis le retour de Sophie, chaque matin et chaque soir, Gautier venait s'informer comment elle allait; il restait à la porte et ne disait que peu de mots. Aujourd'hui, il entra, il semblait agité « Mademoiselle Louise, dit-il, je veux vous prier de me rendre bien heureux, et je n'ose pas.

— Qu'est-ce, monsieur Gautier, répondit la jeune fille en rougissant ?

— Mademoiselle Louise, je sais ce que c'est que les maladies et la journée d'une ouvrière, et je pense... je crois que... que vous devez être à court d'argent; mais j'en ai un peu, si vous me regardiez assez comme votre ami pour l'accepter, oh! que je serais content! Je vous en prie, ne me refusez pas, rien que pour m'obliger; vous me le rendrez quand vous le pourrez. » Et l'honnête garçon tirait de sa poche une poignée d'écus qu'il jetait sur le tablier de Louise interdite; elle le regarda avec reconnaissance.

« Ah! Gautier! s'écria-t-elle, Dieu seul sait le service que vous me rendez. Oui, j'accepte; vous nous sauvez la vie à toutes

deux. » Et la jeune fille versait de douces larmes; cette dette qu'elle contractait ne lui pesait pas; elle éprouvait au contraire une sorte de joie à devoir quelque chose à Gautier. Ce premier bonheur arrivant à Louise devint une ligne de séparation entre les jours mauvais qui venaient de passer et les jours heureux qui devaient suivre. Gauthier était encore là quand madame de Beauménil ouvrit la porte de la chambre, et venant droit à Louise : « Mademoiselle, dit-elle, je viens ici chargée des excuses de ma fille pour la conduite légère qu'elle a tenue à votre égard; son jeune âge peut seul l'excuser; elle ne comprenait pas jusqu'à présent ce qu'on vous doit d'estime et d'égarde. Quant à mon frère, il s'est trompé en envoyant chez vous son domestique au lieu de ma femme de charge, puisque c'était en mon nom qu'il voulait vous offrir un léger service. C'est moi, maintenant, mademoiselle, qui vous prie d'accepter cette petite avance sur l'ouvrage que j'ai l'intention de vous donner à faire. Si vous oubliez les torts que mon enfant a pu avoir envers vous, je serai encore votre obligée; car vous êtes une noble et digne jeune fille. » Et la marquise baisa Louise au front avec un mélange de tendresse et d'émotions. « Ah! s'écria la pauvre petite, que de bonheurs en un jour! Voyez, madame, déjà j'avais trouvé un ami; maintenant l'abondance m'arrive de toutes parts. » Et un rayon de pure joie éclairait son doux visage, tandis que Sophie remerciait tout bas le ciel de la récompense que recevait sa sœur.

Depuis cette heure fortunée, aucune larme ne coula plus dans la petite chambre des ouvrières; avec les inquiétudes disparurent la fièvre, les faiblesses; le contentement ramena la santé et la force. Bientôt Sophie put descendre dans le jardin de madame de Beauménil, où Esilda l'aidait à marcher; la sévère leçon qu'avait reçue cette jeune personne venait de la corriger, et à force de simplicité et de prévenance,

elle tâchait de faire disparaître l'impression défavorable qu'elle craignait d'avoir laissée dans le cœur de Louise. Elle se trompait; la bonne fille oubliait vite les offenses, tandis que les bienfaits ne s'effaçaient guère de sa mémoire. Gautier, madame de Beauménil, comme elle les chérissait!... « Bon Gautier, lui disait-elle un soir où, profitant de la présence de madame de Beauménil, il était entré; bon Gauthier, comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous!

— Ce ne sera pas très difficile, répondit la marquise en prenant la main de la jeune fille qu'elle mit dans celle de l'imprimeur; Louise, Gautier vous aime, il est digne de vous; que son nom devienne le vôtre et que je vous serve de mère à tous deux.

— Ah! madame! s'écria Louise tremblante, que faites-vous! Gautier peut prétendre....

— Je ne prétends qu'au bonheur de porter le titre de votre époux, Louise, reprit le jeune homme; je ne sais pas faire de phrases, mais je saurai vous rendre heureuse; je vous en conjure, consentez à notre union. » Pour toute réponse, Louise tendit sa joue au jeune homme qui l'embrassa avec respect; ce furent les fiançailles. Madame de Beauménil se chargea des frais de la noce; Ésilda offrit à Louise son bouquet et sa couronne de mariée, et la veille du mariage la marquise dit à Louise: « Fai-

tes votre cadeau de noce à Sophie, ma chère petite; donnez-lui tout ce que contient cette chambre; votre mère adoptive a pourvu à votre établissement. » Prenant le bras de la fiancée, elle la conduisit à un étage au-dessous; lui montrant un petit logement composé de deux jolies pièces et d'une cuisine: « Voici qui est à vous, lui dit-elle. Louise se trouva au milieu d'un mobilier dont aurait été flattée une jeune personne apportant une dot. La bonne Louise croyait rêver. « C'est trop, disait-elle, beaucoup trop. » La joie l'étouffait, elle ne pouvait ni parler, ni pleurer. Le lendemain elle épousa Gautier. L'espoir qu'elle avait conçu de couler d'heureux jours ne fut pas déçu; bonne épouse, tendre mère, elle prouve à tous ceux qui la connaissent qu'il n'est pas besoin de riches parures, de rang élevé pour mériter l'estime et le respect.

Quant à Sophie, on pense, bien qu'elle était guérie pour toujours de ses folies; elle répara, à force de sagesse et de modestie, le tort fait à sa réputation; elle se remit à l'ouvrage, et, quelques années plus tard, quand on eut oublié ses anciennes fautes, elle épousa un ami de Gautier, et convint alors, en riant d'elle-même, qu'on peut trouver le bonheur dans toutes les classes.

M^{me} VICTORINE COLLIN.

INTÉRIEUR

DE

LA FAMILLE ROYALE,

PAR MADAME CAMPAN.

J'avais quinze ans lorsque je fus nommée lectrice de Mesdames. Je dirai d'abord ce qu'était la cour à cette époque.

Marie Leckzinska venait de mourir; la mort du Dauphin avait précédé la sienne de trois ans; les jésuites étaient détruits, et la piété ne se trouvait plus guère à la cour que dans l'intérieur de Mesdames; le duc de Choiseul régnait.

Le roi ne pensait qu'au plaisir de la chasse; on aurait pu croire que les courtisans se permettaient un épigramme, quand on leur entendait dire sérieusement, les jours où Louis XV ne chassait pas : « Le roi ne fait rien aujourd'hui. »

Les petits voyages étaient aussi une affaire très importante pour le roi. Le premier jour de l'an, il marquait sur son almanach les jours de départ pour Compiègne, pour Fontainebleau, pour Choisy, etc. Les plus grandes affaires, les événements les plus importants ne dérangent jamais cette distribution du temps.

L'étiquette existait encore à la cour avec toutes les formes qu'elle avait reçues sous Louis XIV; il n'y manquait que la dignité. Quant à la gaieté il n'en était plus question; le lieu de réunion où l'on vit se déployer l'esprit et la grâce des Français, il n'en fallait point chercher à Versailles. Le foyer de l'esprit et des lumières était à Paris.

Séparer Louis de Bourbon du roi de France était, comme on le sait, ce que le monarque trouvait de plus piquant dans sa royale existence. « Ils l'ont voulu ainsi; ils ont pensé que c'était pour le mieux. »

C'était sa façon de parler quand les opérations des ministres n'avaient pas de succès. Le roi aimait à traiter lui-même toutes les parties de ses dépenses privées. Il vendit un jour à un premier commis de la guerre une maison où il avait logé quelqu'un de sa cour; le contrat fut passé au nom de Louis de Bourbon; l'acquéreur porta lui-même au roi, dans son cabinet particulier, un sac contenant en or le prix de la maison.

Louis XV voyait très peu sa famille; il descendait tous les matins par un escalier dérobé dans l'appartement de madame Adélaïde; souvent il y apportait et prenait du café qu'il avait fait lui-même. Madame Adélaïde tirait un cordon de sonnette qui avertissait madame Victoire de la visite du roi; madame Victoire, en se levant pour aller chez sa sœur, sonnait madame Sophie, qui, à son tour, sonnait madame Louise.

Les appartements des princesses étaient très vastes. Madame Louise logeait dans l'appartement le plus reculé. Cette dernière fille du roi était contrefaite et fort petite; pour se rendre à la réunion quotidienne, la pauvre princesse traversait, en courant à toutes jambes, un grand nombre de chambres, et, malgré son empressement, elle n'avait souvent que le temps d'embrasser son père, qui partait de là pour la chasse.

Tous les soirs, à six heures, Mesdames interrompaient la lecture que je leur faisais pour se rendre, avec les princes, chez Louis XV; cette visite s'appelait le débotté du roi, et était accompagnée d'une sorte

d'étiquette. Les princesses passaient un énorme panier qui soutenait une jupe charmarrée d'or ou de broderie; elles attachaient autour de leur taille une longue queue, et cachaient le négligé du reste de leur habillement par un grand mantelet de taffetas noir qui les enveloppait jusque sous le menton. Les chevaliers d'honneur, les dames, les pages, les écuyers, les huissiers portant de gros flambeaux les accompagnaient chez le roi. En un instant tout le palais, habituellement solitaire, se trouvait en mouvement; le roi baisait chaque princesse au front, et la visite était si courte que la lecture, interrompue par cette visite, recommençait souvent au bout d'un quart d'heure. Mesdames, rentrant chez elles, dénouaient les cordons de leur jupe et de leur queue, reprenaient leur tapisserie, et moi mon livre...

Pendant l'été, le roi venait quelquefois chez les princesses avant l'heure de son débotter; un jour il me trouva seule dans le cabinet de madame Victoire et me demanda où était *Coche*; et comme j'ouvrais de grands yeux, il renouvela sa question, mais sans que je le compris davantage. Quand le roi fut sorti, je demandai à Madame de qui il avait voulu parler. Elle me dit que c'était d'elle, et m'expliqua d'un grand sang-froid qu'étant la plus grasse de ses filles, le roi lui avait donné le nom d'amitié de coche, qu'il appelait madame Adélaïde loque, madame Sophie Graille, madame Louise Chiffe. Le piquant des contrastes pouvait seul faire trouver au roi

quelque gaité dans l'emploi de mots semblables. Les gens de son intérieur avaient remarqué qu'il en savait un grand nombre, et on pensait qu'il les apprenait avec ses courtisanes; peut-être aussi s'était-il amusé à les chercher dans les dictionnaires. Si ces façons de parler triviales trahissaient ainsi les habitudes et les goûts du roi, ses manières ne s'en ressentaient nullement; sa démarche était aisée et noble, il portait sa tête avec beaucoup de dignité; son regard, sans être sévère, était imposant; il joignait à une attitude vraiment royale une grande politesse, et saluait avec grâce la moindre bourgeoise que la curiosité attirait sur son passage.

Il était fort adroit à faire certaines petites choses futiles sur lesquelles l'attention ne s'arrête que faute de mieux; par exemple, il faisait très bien sauter le haut de la coque d'un œuf d'un seul coup de revers de sa fourchette; aussi en mangeait-il toujours à son grand couvert, et les badauds qui venaient le dimanche y assister retournaient chez eux moins enchantés de la belle figure du roi que de l'adresse avec laquelle il ouvrait ses œufs.

Dans les sociétés de Versailles, on citait avec plaisir quelques réponses de Louis XV, qui prouvaient la finesse de son esprit et l'élévation de ses sentiments. Elles ont été placées dans des recueils d'anecdotes, et sont généralement connues.

(*Mémoires de madame CAMPAN.*)

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Sujet donné aux Cours supérieures.

SEPTIÈME SIÈCLE.

MARCHE DE LA CIVILISATION.

Tant que les Francs n'ont été que des peuples guerriers armés contre l'empire et marchant aux conquêtes, serrés dans leurs rangs, unis entre eux, ils vivaient comme frères; l'hospitalité, la plus humaine de toutes les vertus, avait un temple au sein même de leurs camps; l'amitié les rendait inséparables, la valeur invincibles.

Mais aujourd'hui, maîtres d'un puissant Etat, riches des dépouilles de Rome, riches de ses provinces et de son or, ils vont hériter aussi de ses vices; et la division, et les querelles intestines, et la cruauté, et l'ambition insatiable, et toutes les passions déchainées vont leur apprendre que la richesse ne fait pas le bonheur, et qu'alors même que le plus valeureux des peuples a cru donner son sang pour la gloire et la liberté, il n'a travaillé qu'à se forger des chaînes, à se créer des tyrans.

Deux femmes, qui le croirait? deux femmes vont gouverner à leur gré ces hommes qui avaient déshérité la femme, qui lui avaient refusé sa part de la terre de conquête, qui lui avaient dit: « Tu ne régneras point. »

O Francs! vous aviez méconnu la douce souveraineté de la femme; vous l'aviez méprisée, parce qu'elle ne portait pas comme vous la Francisque ou la hache; et, pour vous punir de la supériorité que vous vous arrogiez sur elle, le ciel arme, dans sa colère, deux furies à la tête de femme, deux monstres qui, le poignard à la main, parcoururent vos rangs et décimèrent vos guer-

riers. Frédégonde et Brunehaut soufflent partout la vengeance et le meurtre; et elles trouvent parmi vous des êtres assez lâches pour les flatter, des esclaves assez vils pour leur obéir!

Et que faisaient donc les rois pendant ces jours de terreur et d'inquiétude? Les rois, ils supportaient avec peine une couronne devenue trop lourde pour leur faiblesse, et tandis que l'arbre de la royauté se courbe et ne produit plus que des rameaux dégénérés, une puissance étrangère, semblable à ces plantes parasites dont le feuillage épais étouffe bientôt le tronc qui les protégeait, la puissance des maires du palais, née au pied du trône, s'y attache, l'entoure, l'étreint, l'enlace à l'aide de ses mille bras, parvient à le dominer et s'en empare entièrement. Alors tout change de face, tout cède à cette autorité neuve de sève et d'énergie, à cette autorité de l'intelligence, seule capable de raviver la monarchie et de satisfaire aux besoins de la nation.

Un bruit venu de l'Orient a frappé mon oreille. Quelle voix s'est fait entendre, qu'aperçois-je sur les confins de l'Arabie?

Un homme parle, et la multitude le suit avec enthousiasme. Comme saisi de vertige, les uns courent aux armes, les autres se prosternent en criant: « Allah! Allah! Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! »

Soudain le croissant s'élève dans les airs;

il plane sur l'Afrique; et l'Égypte frémit jusque dans les cendres de ses tombeaux, jusque dans les fondements de ses éternelles pyramides.

O comble de l'audace! ô triomphe de l'orgueil dans l'esprit de l'homme! Ce qu'un Dieu n'avait pu faire qu'en se revêtant d'un corps périssable, qu'en affrontant pour nous l'opprobre de la croix, un téméraire ose le tenter par la force du glaive; c'est le fer à la main qu'il impose sa doctrine; sa devise c'est : *croire ou mourir*

Nourri de la Bible et de l'Évangile, dont il fait, avec les superstitions et les allégories orientales, un mélange sacrilège, Mahomet, tout à la fois soldat, législateur, monarque et pontife, se flatte de régénérer le monde; il entreprend de rivaliser avec le Messie.

Plein de cette idée, le voilà qui publie sa croyance: monstrueux enfantement, présage funeste de ruine et de désolation, l'islamisme sort tout armé du cerveau du prophète, comme autrefois Pallas du cerveau de Jupiter.

La religion chrétienne, humble et timide dans le principe, mais fermement assurée de la divinité de son origine, confiante dans sa propre force, ne cherche à s'étendre que par la foi. L'islamisme sent trop que ce moyen ne peut lui suffire; pareil à ces parvenus qui étalent d'autant plus de faste que leur naissance est plus obscure, il emprunte l'éclat imposant des conquérants de la terre, il se fait précéder du cri de la victoire.

Tout ce que le génie a de grandeur, tout ce que l'éloquence a de subtilité, Mahomet le résume en lui; mais qu'est-ce que le génie, qu'est-ce que l'éloquence humaine lorsqu'il s'agit de sonder les cœurs, de régir les âmes, d'éclairer les consciences?

Vainement il s'entoure du prestige de la divinité: l'homme perce en lui sous l'enveloppe du dieu, comme en Jésus le Dieu perce de toutes parts sous l'enveloppe de l'homme.

Cependant les deux cultes sont en présence: la vérité contre l'erreur, la chair contre l'esprit, la vérité contre le ciel.

L'heure de l'attaque a sonné. Une même ardeur anime les combattants, un même but les rassemble; c'est au nom du Dieu de paix qu'ils entonnent l'hymne de la guerre, c'est en son nom qu'ils vont s'entr'égorger.... L'humanité tout entière, intéressée dans ce combat, en attend l'issue.... Les ennemis du Christ donnent le signal; ils s'avancent d'un pas ferme, leurs regards sont menaçants. Les chrétiens ne montrent pas moins d'intrépidité; déjà le son de leurs trompettes guerrières a retenti dans la plaine, ils marchent bannière déployée. On se mesure, on se heurte, la lutte s'engage; lutte terrible, lutte à jamais déplorable!... Le fanatisme eut ses martyrs, et la croix victorieuse ne triompha que par le sang.

M^{lle} F. PAVY.

ROSÉES,

PAR MADAME HERMANCE LESGUILLON.

Un volume de luxe, in-8°, avec gravure anglaise, frontispice et 48 vignettes; prix : 8 fr.

Chez Louis JANET, libraire, rue St.-Jacques, n° 5

LA MÈRE INSTITUTRICE n'est pas un journal qui rend compte des livres; son but est de former le cœur et l'esprit des jeunes personnes et de préparer en elles, par l'instruction, de bonnes mères et de bonnes épouses. Mais nous pensons être fidèles au but de notre publication en signalant l'apparition d'un volume charmant comme luxe typographique, comme luxe de gravures, et dans lequel l'auteur a consacré un talent poétique du premier ordre à exprimer les plus doux, les plus délicieux sentiments de la nature. Dans le livre de *Rosées*, une ingénieuse coquetterie a revêtu d'une riche parure les plus naïves sensations, les préceptes des devoirs les plus saints, charme et consolation de la vie. C'est un cadeau exquis à faire aux jeunes filles comme aux mères, et chacune d'elles apprendra en le lisant à mieux apprécier l'a-

mour pur qu'elles éprouvent, l'amour pur qu'elles inspirent. C'est par la poésie que les premiers législateurs donnèrent des lois aux hommes, c'est par la poésie aussi que toute bonne chose s'imprime dans l'esprit et se grave dans le cœur.

Ici tout s'accorde en fraîcheur et en délicatesse. Il y avait longtemps qu'un ouvrage aussi élégant ne s'était offert aux regards: nous louons fort cette recherche de l'éditeur et nous sommes sûrs qu'il en sera payé par un brillant succès.

Nous détacherons une fleur de cette jolie corbeille, et nos lectrices apprécieront comme nous l'aimable talent de la femme poète qui a trouvé dans son cœur de fille, d'épouse et de mère, les plus suaves inspirations.

L'ÉVÊQUE AU BAL.

C'était une mauvaise année,
 Pauvre, maudite et maudonnée!
 C'était du ciel un châtement!
 Car souvent des saisons Qui font son anathème
 Pour punir la voix qui blasphème,
 Pour punir la bouche qui ment!

Et l'hiver planait sur la terre,
 Terrible, rigoureux, entouré du mystère;
 Lui seul il commandait, et la nature en deuil,
 Effrayée à l'aspect de ses glaces mortelles,
 Retardait son départ et reployait ses ailes
 Pour dormir longuement dans le même cercueil.

Le soleil, voyageant dans une épaisse brume,
 Était obscur, voilé, comme un foyer qui fume
 Et projette au parquet son reflet de pâlour,
 Sans donner à nos pieds un souffle de chaleur.
 A travers les frimas cheminant sa tournée,
 Il brillait, obscurci comme un œil de mourant,
 Et son ombre maussade éveillait la journée
 Comme un enfant boudeur qui se lève en pleurant.

Oh! que c'était malheur! oui, pour le pauvre hère
 Qui, nu, s'endort couché dans son lit de misère,
 Attendant, pour ouvrir ses débiles regards,
 Que le soleil échappe à d'humides brouillards;
 Pour le vieillard perdu sans abri, sans demeure,
 Qui l'appelle et l'attend pour connaître son heure;
 Pour l'enfant ou l'oiseau renvoyés de leur nid,
 Qui va chercher tout seul son millet et son lit,
 Et qui, trop frêle encor pour vivre à la froidure,
 Sera pris par l'hiver qui veut une pâture;
 Pour l'homme que le sort condamne, sans espoir,
 A vivre de l'aumône, à manquer de pain noir;
 Pour tous ceux qui ne sont secourus de personne,
 Ceux qu'un hasard injuste appauvrit, abandonne,
 Ceux qui n'ont, pour chauffer leurs membres en-
 gourdis,
 Que la lampe de Dieu qui brûle au paradis.

C'était malheur! malheur! Qu'importe donc au
 riche;

Que sa voiture*entoure et que le luxe affiche,
 Qu'un ciel soit noir ou bleu? qu'importe la saison?
 Il a son lit de plume; il a dans sa maison
 La vie à chaque jour renouvelée et douce;
 Il a son mur de soie et son tapis de mousse;
 Il a, suivant le temps, ses projets, ses desirs,
 Et sur un long hiver règle ses longs plaisirs.
 Pour ses soirs nébuleux il se fait des merveilles;
 Il a des feux causeurs, il a de chaudes veilles,
 Et la neige, et le givre, et les mornes frimas
 Sur ses vitraux dorés ne s'amoncellent pas.

Qu'il donne donc, l'heureux! qu'il donne
 Sur ses nombreux plaisirs! qu'il ouvre son trésor,
 Et, sans attendre qu'on l'ordonne,
 Qu'au pauvre de la rue il tende sa main d'or!

Charité! charité! de Dieu c'est la morale:
 Le prodigue de cœur n'a jamais rien perdu;
 Le Seigneur fait là-haut pour chacun part égale;
 Ce que l'on sème ici dans le ciel est rendu!

Ainsi prêchait alors une voix pure et sainte,
 Un ministre du Christ qui vivait dans sa crainte,
 Qui suivait des vertus la plus sévère loi,
 Un Paul! un Fénelon! enfin un Debelloy!

Un soir, chez le préfet, c'était dépenses folles,
 C'était odeur de bal, éclat des girandoles!
 C'était palais de fée et parures et fleurs,
 Femmes et diamants à changeantes couleurs,
 C'était feu flamboyant, chassant de toute porte
 Le froid, comme le vent chasse une feuille morte.
 Équipages, chevaux environnaient l'hôtel,
 Et des riches pas un ne manquait à l'appel.
 Dans les brillants salons se grossissait la foule,
 Comme dans la vallée un large torrent roule;

Avec ses doigts de fer l'heure effaçait minuit,
Et, comme un mort de plus, abandonnait la nuit.

L'orchestre, bondissant à la voix de Génie,
Jetai à l'assemblée une ardente harmonie;
On dansait, et chacun ressemblait au bonheur.
Tout à coup des valets de leurs murmures couvrent
Le fracas des salons; soudain les portes s'ouvrent,
Puis une voix dit : « Monseigneur! »

Frapés d'étonnement, on regarde, on écoute;
Partout l'écho répète au doute :
« Monseigneur Debelloy! »

En effet, c'était lui, lui, cet homme d'église,
Lui, paré de sa mitre et de sa sainte mise,
Lui, le grand livre de la foi!

Il était calme et doux comme Jésus, son maître,
Aux noces de Cœna, lorsqu'il voulut paraître
Pour prendre sa part au festin,
Pour annoncer en lui la grâce messagère,
Le fils de Dieu, leur Dieu, l'envoyé de son Père,
Armé de son pardon divin!

Il était là, rappelant la souffrance,
Comme un prophète d'espérance,
Comme l'aumônier du malheur!
Sa présence criait à la foule opulente
Que l'année était dure et lente,
Et que l'enfant du pauvre a besoin de chaleur.

A ce nom révérend la fête fut émue,
Pieuse, agenouillée, à cette noble vue,
Ainsi qu'un matelot qui tremble de périr.
Chacun se demandait : « Serait-ce déjà l'ange
Descendu pour nous dire ici-bas que tout change
Et que le monde va mourir! »

Et tous ils avaient peur! « C'est que, dit l'Écriture,
Tenons à chaque jour notre âme nette et pure,
Prête à remonter au saint lieu!
Et n'allons pas courir follement dans la vie,

Comme oubliant qu'elle est suivie
De la mort qui met devant Dieu! »

Mais il les rassura de sa bonté de père,
Lui-même encouragea leur plaisir éphémère
Avec un rire dans ses yeux.
Regardant cet essaim de femmes jeunes, belles,
Aussitôt il choisit d'entre elles
Celle qui séduisait le mieux.

Et, tenant en ses mains la bourse demandeuse :
« Mes frères, leur dit-il, donnez à la quêteuse
Un peu de l'or de vos bijoux;
Donnez! des orphelins vous aurez les prières,
Et vous serez bénis des vieillards et des mères;
Sur la terre ils priront pour vous! »

Tous, tous, ils accouraient à sa grave demande,
Comme les convertis apportaient leur offrande
A la Jérusalem en pleurs!
Et maintes fois l'heureuse bourse,
Vidée et remplie en sa course,
S'en alla panser les douleurs.

Puis jusqu'au lendemain la fête ranimée
Fut pieuse et croyante, ainsi qu'une âme aimée
Renaît à sa première foi!
Et tous contents au cœur quittèrent la soirée
Qui de l'aumône était parée,
Et meilleur on revint chez soi.

Puis le pauvre, couché dans son lit de misère,
L'enfant mourant au froid, le vieillard et la mère,
Pour réchauffer leurs pieds pendant les mauvais
mois,

Purent mettre au foyer du charbon et du bois.
Les malades aussi calmèrent leur souffrance,
Et les désespérés crurent à l'espérance
Qui venait un instant les visiter, les voir,
Leur apporter du feu, des habits, du pain noir.
A cette heureuse vue, oubliant toute peine,
Ils cessèrent leurs cris, leurs plaintes et leur haine,
Car l'on n'est pas toujours patient, généreux!
Et l'on devient méchant quand on est malheureux.
Recevant du secours, aussitôt ils prièrent

Pour l'opulent, le riche, et tous ils s'écrièrent :
« Dieu! mon Dieu! fais-lui grâce et comble ses
désirs!

Donne-lui le bonheur! protège ses plaisirs!

Fais-le sain de son corps au plus tard de son âge.

Puisqu'il est ton ministre, ô Dieu! puisqu'il partage
Avec le malheureux, mets de l'or en sa main,
Et de ton ciel un jour ouvre-lui le chemin. »

M^{me} HERMANCE LESGUILLON.

SULÉMIE.

Les restes de Jaïr, prince et juge d'Israël, avaient été déposés dans la terre; ses fils revenaient, le cœur triste, le front baissé, à la demeure où ils ne devaient plus revoir leur père. Le plus jeune marchait le dernier, et ses larmes coulaient avec abondance. Comme il se disposait à entrer dans la tente où déjà étaient ses frères, l'ainé d'entre eux, resté à la porte, le repoussa durement.

« Il n'y a plus de place pour toi ici; nous sommes les héritiers légitimes de notre père, tu n'es que le fils d'une courtisane; va donc chercher près d'elle la part qu'inutilement tu espérerais de nous. »

Le jeune homme regardait son frère avec un étonnement douloureux.

« Que t'ai-je fait, Gad, pour me traiter ainsi? Sais-je où est ma mère vers qui tu m'envoies? et s'il est vrai qu'elle soit une femme de mauvaises mœurs, je pourrais bien prier pour elle, mais non vivre sous son toit. Je t'en conjure, laisse-moi habiter la tente de mon père jusqu'à ce que j'aie fait agréer mes services à quelqu'un! »

Gad n'attendit pas la fin de cette supplique pour fermer la porte, et l'orphelin resta sans pain et sans asile.

Il retourna au tombeau de Jaïr et s'assit auprès en pleurant. « Celui qui m'aimait est là, et personne maintenant ne protège Jephthé! »

Il demeura longtemps le visage appuyé sur le gazon, avec des sanglots dans le cœur.

L'air était froid, le brouillard enveloppait la contrée couverte des ombres de la nuit. On ne voyait au ciel ni lune ni étoiles. Les membres engourdis par l'âpreté d'un vent du Nord et ressentant les douleurs de la faim, Jephthé crut qu'il allait mourir; il se coucha sur la tombe de son père, disant: « Demain on me mettra avec lui. »

Plusieurs heures s'étaient écoulées lorsque Jephthé ouvrit les yeux aux accents rudes d'un homme qui tenait à la main une torche de résine allumée.

« Que fais-tu ici, jeune homme, et quelle couche as-tu choisie? Lève-toi... Tes jambes sont faibles, à ce qu'il paraît; tiens, prends quelques gouttes de ce vin, il te ranimera... Vois, cela te fait du bien; dis-moi à présent quel motif t'a conduit en ce lieu, au milieu de cette nuit sombre. »

Jephthé raconta ce qui lui était arrivé.

« Ainsi tes frères ont refusé de partager avec toi. Eh bien! suis-moi, je te ferai recevoir parmi mes compagnons; ils sont aussi des déshérités, mais nous obtenons par la force ce que nous ne pouvons posséder par le droit. L'opulent qui refuserait une obole à notre humble prière cède une partie de sa richesse à notre glaive levé sur lui. »

Le dénûment où se trouvait Jephthé, la faim qui le pressait l'obligèrent d'accepter les offres du brigand. Il fut associé à sa troupe; mais il ne prit jamais de part qu'aux expéditions dirigées contre des hommes

durs et intéressés. Plus tard, ayant acquis sur ses compagnons une influence due à sa bravoure et à son intelligence, ils le nommèrent leur chef et se soumirent à la discipline qu'il établit parmi eux.

La réputation de cette troupe se répandit dans le pays, et l'on apprit avec surprise qu'elle était commandée par Jephthé, ce pauvre orphelin jeté dans le crime par l'inhumanité de ses frères, et que son grand caractère en avait fait sortir, puisqu'on commençait à le considérer comme une des justices de la terre.

Alors ceux qui souffraient le plus de l'oppression des Ammonites dirent :

« Pourquoi n'aurions-nous pas recours à ce vaillant chef qui habite au pays de Tob ? Celui-là nous délivrerait du joug de nos ennemis. »

Et les anciens de Galaad décidèrent qu'ils iraient en députation vers Jephthé.

Lorsqu'il les vit devant lui et qu'il eut reconnu dans le nombre deux de ses frères, il demanda d'un air sévère quelle cause les amenait sur ses terres.

Un des vieillards répondit :

« La désolation est dans Israël ; Dieu a détourné sa face de dessus son peuple, il l'a vu se prosterner devant les idoles et a fait des Ammonites l'instrument de son courroux. Viens donc, ô Jephthé ! pour être notre prince ; terrasse nos oppresseurs, et nous te serons soumis, et les autels du Très-Haut se relèveront à ta voix. »

Jephthé promena un regard de fierté sur ces hommes suppliants, puis s'adressant à ses frères :

« N'est-ce donc pas vous qui me haïssez et qui m'avez impitoyablement chassé de la maison de mon père ? Vous venez à moi parce que la nécessité vous y contraint ; mais qui peut m'assurer que, si je réduis vos ennemis à vous demander grâce, si je vous rends vos forces, vous ne briserez pas ensuite l'instrument de votre délivrance dès qu'il aura cessé de vous être

utile ? Celui qui repoussa l'orphelin peut trahir le bienfaiteur. »

Ils répondirent :

« Nous prenons Dieu à témoin que tu n'auras plus à te plaindre de ceux qui ont mal agi envers toi, et nous te jurons pour Israël obéissance et fidélité tant que tu voudras nous gouverner. » D'après ces assurances, Jephthé promit de quitter le pays de Tob et de se rendre à Maspha, où il parlerait au peuple.

« Mon père, quels sont ces étrangers qui sont montés de la vallée et se sont longtemps entretenus avec toi sous le pin de la colline ? Tu ne m'as pas souri depuis leur départ ; t'auraient-ils appris des choses fâcheuses ?

— Non, mon enfant, répondit Jephthé en rendant à sa fille un des baisers dont elle couvrait son front ; ce sont les députés de mon pays natal qui viennent de me nommer leur prince.

— Et cela t'attriste ?

— Ce n'est pas de la tristesse, mais de la préoccupation ; il faut, ma fille, te préparer à ce départ.

— Oh ! mon père, qui prendra soin, en mon absence, de mon jeune agneau, de ma blanche colombe, et des fleurs que je cultivais sous ta fenêtre ?

— Fais don de tout cela à l'une de tes compagnes.

— Je jouirai, il est vrai, du plaisir que fera mon présent ; cependant j'éprouve de la peine à me séparer de ces charmants animaux qui me connaissent et m'aiment.

— Ma Sulémie, tu t'étonnais de la gravité de mon visage, et déjà le tien s'est rembruni.

— Tu ne perds, toi, mon bon père, ni agneau, ni colombes, ni fleurs. »

Jephthé sourit ; puis embrassant de nouveau Sulémie :

« Va, mon enfant, dire à ta nourrice de

te parer comme en un jour solennel, car je te présenterai ce soir à la famille de mon père. »

Un docile chameau reçut sur son dos la jeune Sulémie. Les boucles de ses cheveux noirs étaient retenues par un bandeau d'or; des pierres précieuses brillaient à ses oreilles, et un collier d'un rare travail ornait son cou; un voile transparent, bordé d'une frange d'or, couvrait à demi sa tête et formait des plis ondoiyants sur sa tunique de lin teinte en rose.

Pour la garantir de l'ardeur du jour, un dais de feuillage ombrageait sa tête, et l'honneurux père, entouré de braves troupes, suivait sa fille chérie.

Dans toutes les villes où ils passèrent, on admira la beauté modeste et pure de Sulémie; et si le père relevait tous les courages, la fille attirait tous les cœurs.

Quand Jephthé eut tenu conseil avec les anciens d'Israël, il envoya des ambassadeurs au roi d'Ammon pour l'engager à cesser ses ravages sur les terres des Juifs.

Le roi répondit que les Israélites, depuis leur sortie d'Égypte, vivaient de leurs usurpations, que le temps de la justice était arrivé, et qu'il les obligerait de rendre leurs conquêtes.

D'après cette réponse, Jephthé reconnut que la guerre devenait inévitable; il rassembla les tribus belliqueuses et les mena dans le pays des Ammonites. Quand il les vit rangés en bataille et prêts à l'attaque, il implora le secours du Seigneur, lui demanda le succès des armes d'Israël, et fit un vœu dont l'accomplissement devait suivre la victoire des Juifs.

Dix-huit fois seulement Sulémie avait vu coucher le soleil depuis que Jephthé était parti pour le pays d'Ammon. La jeune vierge, n'aimant que Dieu et son père, souffrait de l'absence de celui à qui elle communiquait toutes ses pensées et dont elle était toujours écoutée avec indulgence et tendresse.

En vain les princes des tribus, en la voyant belle, compatissante, se montraient empressés de prévenir ses désirs, elle recevait leurs soins d'un air doux et reconnaissant; mais dès qu'elle pouvait être seule avec sa nourrice, elle lui parlait uniquement de Jephthé et du moment si désiré de son retour.

« Ma bonne Oliabeth, lui dit-elle un jour, allons sur le bord de la mer ramasser quelques-uns de ces coquillages argentés qu'on croirait doublés de feuilles de roses; peut-être, en fixant mon attention par une occupation, je serai moins triste de l'absence de mon père.

— Partons, ma chère fille, » dit la nourrice toujours disposée à faire ce qui plaisait à Sulémie.

Elles se mirent en marche et traversèrent un champ couvert de luzerne et de fèves en fleurs, qu'agitaient, en s'y cachant, le lièvre craintif, la civette dont on tire une liqueur odorante; puis on voyait encore le faisau au plumage doré, le pluvier solitaire chercher sur des arbres éloignés une retraite plus tranquille.

« Pauvres petits, disait Sulémie en les regardant fuir, restez sous vos ombrages et dans vos lits de gazon; c'est une amie qui s'approche. »

Après avoir fait une provision de coquillages de diverses formes et de plusieurs nuances, que la mer apporte sur les sables du rivage, Sulémie retournait à sa demeure, songeant à composer avec ces coquillages un bouquet pour son père.

Afin d'éviter la chaleur devenue forte, elle prit, avec sa nourrice, un chemin différent où les arbres la garantissaient des brûlants rayons du soleil.

« Reposons-nous un instant, » dit la jeune fille.

Elle descendit dans un fossé tapissé de gazons et s'y coucha, en souriant à Oliabeth, qui dit en la regardant tendrement : « Tu peux dormir, ma fille, je veillerai sur toi. »

En disant ces mots, elle s'assit sur le bord du fossé.

Il y avait peu de temps qu'elles y étaient, lorsqu'elles entendirent des gémissements partis d'une espèce de hangar formé par les branches d'un chêne.

« Qu'est-ce que cela, demande Sulémie effrayée et se soulevant ?

— Je pense que ce sont les cris de douleur d'une biche qui met bas ses petits.

— Non, ma bonne, c'est une voix humaine.

— Peut-être une esclave châtiée par sa maîtresse. »

Il se fit un moment de silence, puis les plaintes, accompagnées de larmes, recommencèrent.

« On pleure, quelqu'un souffre; c'est de ce côté. Viens, Oliabeth. » Elles se dirigent vers le hangar, et trouvent, étendue sur de la paille, une femme qui, en les voyant s'avancer, cache son visage dans ses mains.

« Fuyez, dit-elle en sanglotant, je suis impure et souillée. » Sa tête était nue, ses vêtements déchirés.

« C'est une lèpreuse¹ » dit Oliabeth.

Et se tournant vers elle :

« Depuis quand es-tu ici ? lui demanda-t-elle.

— J'y suis venue après la fête des Tabernacles, voilà quarante jours.

— Tu t'es montrée aux prêtres, sans doute ?

— Ce sont eux qui m'ont fait quitter les habitations et m'ont désigné cet endroit pour y attendre la fin de mon mal. L'un d'eux m'a visitée hier; il m'a dit que je pourrais dans six jours me présenter au tabernacle. » Ici la femme se mit à pleurer.

« Pourquoi donc t'affliges-tu, lui demanda Sulémie, puisque ton exil va bientôt cesser ?

(1) La lèpre était une maladie commune chez les Orientaux. Les prêtres hébreux qui pratiquaient la médecine prescrivait les remèdes pour la guérison de cette maladie.

— Je ne sais, hélas ! quand il cessera, car je n'ai pas l'offrande que je dois présenter pour ma purification.

— Console-toi, malheureuse femme, je te la fournirai. » La pauvre femme essuya ses pleurs, elle remercia Sulémie qui lui promit de revenir bientôt.

Quatre jours après elle revint et trouva Jacobia debout; elle avait lavé ses vêtements et apporté dans sa mesure des herbes parfumées pour recevoir sa jeune bienfaitrice.

Sulémie lui parla avec la même bonté et promit de lui envoyer dans deux jours les présents qu'elle devait offrir pour le sacrifice de sa purification¹.

Le jour où Jacobia devait retourner dans sa tribu étant arrivé, elle quitta son abri des champs et parut aux yeux du peuple assemblé près du tabernacle. Elle s'avança vêtue d'une tunique neuve, menant un agneau sans tache; elle tenait d'une main deux tourterelles, de l'autre un vase qui contenait de l'huile d'ambre.

Le peuple la salua, et le prêtre lui dit d'approcher. Elle lui remit ses offrandes et s'agenouilla à l'entrée du tabernacle.

Ayant béni l'agneau, le prêtre l'immola sur l'autel; il bénit aussi les tourterelles, et plongeant l'une d'elles dans le sang mêlé d'hysope et d'hyacinthe, il en fit, par sept fois différentes, des aspersions sur Jacobia, puis il abandonna l'oiseau dans les airs. Ensuite il versa dans la main droite de Jacobia une partie de l'huile qu'elle avait apportée, lui en mit aux extrémités des oreilles et sur la tête, et après avoir fait les libations sur l'holocauste, il dit :

« Lève-toi, femme, tu es purifiée selon la loi. »

Au retour de cette cérémonie, Jacobia se rendit chez la princesse pour lui témoigner sa reconnaissance, qui dut s'accroître par les nouveaux dons qu'elle en reçut.

Sulémie était dans la douce disposition d'âme que procure l'exercice de la bienfai-

(1) Usage de la religion juive.

sance quand une de ses femmes vint lui apprendre qu'un messager de son père venait d'apporter la nouvelle de sa victoire sur les Ammonites et de son retour.

Cette annonce transporta de joie la tendre Sulémie.

« Dites aux filles des princes d'Israël de se réunir à moi; qu'on appelle les joueurs de harpes, de tambourins; allons tous devant de mon père. »

Les femmes de Sulémie se hâtèrent d'exécuter ses ordres, et bientôt une troupe de jeunes filles entoura l'aimable princesse. Elles tenaient des corbeilles de fleurs qu'elles devaient offrir à Jephthé. On se mit en marche aux sons d'une musique religieuse; les chemins se trouvèrent subitement couverts d'herbes parfumées. Après un court repos, le cortège allait continuer sa route, quand des airs belliqueux retentirent dans la plaine; on vit au loin s'élever un nuage de poussière; il s'ouvrit et laissa voir un grand nombre de cavaliers dont les boucliers et les casques étincelaient sous les rayons du soleil couchant. « C'est mon père! dit Sulémie d'un accent ému. Mes amis, laissez-moi aller la première; qu'il entende, avant les autres, la voix de sa fille bénir son retour. »

Soumis aux pieux désirs de la princesse, ceux qui l'accompagnaient restèrent à l'endroit où ils se trouvaient; seule elle s'avança auprès de Jephthé.

Quelques pas encore, et elle sera pressée sur le cœur de ce père chéri; déjà elle distingue ses traits, elle étend les bras vers lui. Il la reconnaît et jette un cri qui porte l'effroi dans l'âme même des intrépides guerriers qui l'entouraient.

Inmobile de saisissement, Sulémie s'est arrêtée les yeux fixés sur Jephthé; il détourne la tête et frappe son front. D'où vient donc qu'elle semble un objet d'horreur pour celui dont jusqu'alors elle fut tant aimée?

Elle baisse son voile pour cacher ses larmes et son regard implore un appui.

Jephthé descend de cheval; il va à Sulé-

mie, l'étreint avec amour et désespoir, puis l'entraîne vers les personnes de sa suite qui avançaient lentement.

La musique avait cessé, la surprise glaçait toutes les langues. Jephthé remet, sans rien dire, Sulémie entre les mains de sa nourrice, et remontant à cheval, il reprend le chemin de Galaad.

Arrivé dans sa demeure, il s'y enferme et défend que quelqu'un se présente sans son ordre.

Le paisible sommeil qui marquait les nuits de Sulémie, ce sommeil protégé par l'aile des anges, n'approcha pas cette fois des paupières de la jeune vierge.

Aux premiers rayons du jour, dès que les petits oiseaux l'eurent salué de leur chant sur sa fenêtre, elle s'achemina évasive vers la chambre de son père, pensant que l'ordre donné la veille ne concernait pas ce jour.

Le malheureux Jephthé avait passé ce temps dans la lutte convulsive de sa tendresse et de son vœu. L'image de sa fille, avec sa jeunesse, sa candeur, sa bonté, son amour, criait grâce dans son cœur, et, d'un autre côté, il voyait sur sa tête et celle des Israélites les foudres de la colère divine s'il violait son serment. Chaque heure lui apportait d'inexprimables angoisses.

Il s'était jeté sur sa couche, et son front brûlant de douleur tomba sur l'oreiller.

Un son léger comme la brise passant sur le feuillage lui fit lever la tête; il vit, agenouillée près de lui, la pauvre Sulémie; tel qu'un lys mouillé par l'orage, son visage pâle était baigné de pleurs.

« Ma fille, ma bien-aimée Sulémie! » dit Jephthé en l'embrassant avec d'ineffables transports.

Un doux sourire ranima les traits de l'angélique enfant; elle prodiguait les caresses à son père, et son cœur se fondait de joie en voyant Jephthé reprendre sa paternelle tendresse.

Mais la figure du prince s'assombrissait de nouveau; il tremblait en serrant sa fille

contre sa poitrine, et levant au ciel des yeux chargés de tourments et de pleurs, « Mon Dieu, dit-il, perdre un tel bien, ah ! c'est au-dessus de mes forces. Ma douce Sulémie, mon enfant bien-aimée, qui donc t'a conseillé de venir à ma rencontre, pourquoi ce fatal empressement ?

— O mon père ! ne maudis pas mon amour !

— Je ne le maudis pas, ma fille, je lui ai dû tant de jours heureux ; pourtant c'est lui, c'est son inspiration qui te coûte la vie. »

Jephté sentit les mains de Sulémie devenir froides dans les siennes.

« T'ai-je bien entendu, mon père ? tu dis que je vais mourir. Comment cela se pourrait-il ; je suis très jeune encore, et je me sens pleine d'espoir et de force quand ton visage n'est pas sévère ?

— Écoute ! »

En disant ce mot, un sifflement aigu sortit de la poitrine de l'infortuné père ; il reprit avec effort :

« Lorsque la multitude des guerriers ammonites se déroula sous mon regard et que je songeai au petit nombre de Juifs que j'avais à lui opposer, la crainte entra dans mon cœur ; je fis vœu d'offrir en holocauste au Seigneur, si je remportais la victoire, la première personne qui viendrait au-devant de moi. »

A cette terrible déclaration les yeux de Sulémie se fermèrent, sa tête se pencha sur son sein ; elle tomba sans connaissance aux pieds de son père.

Jephté appela une femme de Sulémie, et lui ayant montré sa fille évanouie, il sortit et s'enfonça dans la forêt pour s'abandonner sans contrainte à son désespoir. Il ne revint que lorsque la lune montait sur l'horizon ; Oliabeth l'attendait au seuil de la porte, et allant à lui :

« Seigneur, lui dit-elle, ma maîtresse se trouve mieux ; maintenant elle te prie de venir la bénir avant de te livrer au sommeil. »

Il suivit la nourrice qui le laissa avec sa fille.

Sulémie se leva en voyant entrer son père ; elle le prit par la main, le fit asseoir et s'assit près de lui ; on devinait, à l'altération de ses traits, qu'elle avait beaucoup pleuré, mais sa voix était ferme.

« J'ai augmenté ton affliction, mon père, en témoignant une grande faiblesse ; mais la réflexion et la prière m'ont donné du courage ; je suis prête à t'obéir, sans me plaindre de payer de ma vie le bonheur de ton peuple et la gloire de tes jours. Néanmoins j'ai besoin de m'accoutumer à l'idée de ce sacrifice, afin qu'au dernier moment mes larmes ne retiennent pas ton bras. Permets-moi donc d'aller sur la montagne prier avec mes amies pendant deux mois et verser toutes mes larmes. »

Touché de ce généreux courage, Jephté accorda ce que lui demandait Sulémie, satisfait de pouvoir retarder, sans être coupable, l'instant redouté qui lui ôterait le bonheur.

Le lendemain, la douce victime, suivie des filles des principaux d'entre les Juifs, se rendit sur la montagne.

Instruit de son triste sort, le peuple pleurait sur elle et l'accompagnait de ses vœux et de ses espérances.

En se trouvant sur les hauteurs qui la rapprochaient du ciel, Sulémie sentit son âme s'élever vers les régions inconnues où les astres sont semés comme une brillante poussière laissée par les pas de Dieu. Cette terre qu'elle allait quitter lui semblait alors étroite et stérile, à elle qui contemplait les soleils ! Cependant les choses changeaient d'aspect à ses yeux quand les images du passé s'offraient à sa mémoire et lui représentaient son père assis sous les amandiers en fleurs, souriant aux jeux de sa fille, posant sur son front le diadème formé des plumes pourprées de l'oiseau de paradis, ou lui passant autour du cou un collier composé avec les dents d'un jeune léopard. Elle se rappelait le temps où le but de ses

courses était toujours les bras de son père, dans lesquels elle se précipitait avec des cris de joie; puis encore le lit de fleurs qu'il lui arrangeait et qu'abritait un berceau de branches d'arbres. Ces frais tableaux de l'aurore de l'existence arrachaient Sulémie à ses sublimes pensées; alors la splendeur des cieux s'effaçait à son regard, elle n'entendait plus le concert des étoiles, et là seulement où était Jephthé étaient aussi les beautés infinies, l'éclatante lumière, les accents harmonieux et tous les ravissements de l'âme!

Cette alternative de soumission religieuse et de retours humains dura tout le temps passé sur la montagne, mais les déchirements de ce cœur généreux ne parurent point au dehors. La vue de ses compagnes, plus accablées qu'elle-même, imposait à Sulémie le soin de leur dérober ses douleurs secrètes. Elle les voyait détourner la tête pour pleurer plus librement, et ce que souffrait leur amitié se lisait dans leurs traits affligés.



Des vapeurs grises voilaient le ciel, le soleil s'était caché dans de sombres nuages, et l'air apportait des accents plaintifs semblables aux voix de la tombe.

Les deux mois accordés à Sulémie venaient d'expirer; la victime allait se rendre auprès de Jephthé. Appuyée sur Oliabeth et la plus chère de ses compagnes, entourée des autres, elle tâchait de contenir l'émotion que faisaient naître leurs chants funèbres.

« Pleurons, ô filles d'Israël! notre sœur ne sera plus parmi nous, elle va dans une autre patrie!

« Retirez-vous, aquilons, faites place aux vents parfumés des plaines; la fille du prince descend de la montagne. Voyez comme elle est pâle et triste aujourd'hui. Que sont devenus ces jours où, dans nos

jeux, elle fuyait légère comme le daim des forêts! Les paroles coulaient de ses lèvres comme des rayons de miel, et les vertus brillaient en elle ainsi qu'un collier de pierres précieuses attaché à son cou. Elle marchait dans les sentiers du ciel et nous la regardions de loin avec admiration.

« Pleurons, ô filles d'Israël! notre sœur ne sera plus parmi nous, elle va dans une autre patrie.

« Jephthé aime sa fille comme la biche aime son faon; elle est pour lui ce qu'est au chasseur la flèche d'or; pourquoi donc veut-il la couvrir d'un vêtement d'ombre? Quand elle sera tombée sous le glaive du sacrifice on demandera dans Israël: Où est la belle Sulémie? Les jeunes hommes diront: Rendez - nous l'épouse que nous avions choisie en notre cœur! — Et les filles des puissants: Rendez - nous notre amie! — Et ceux qui souffrent: Rendez-nous celle qui nous consolait!

« Pleurons, ô filles d'Israël! notre sœur ne sera plus parmi nous, elle va dans une autre patrie!

« Nous ôter notre compagne, c'est arracher de nos fronts la bandelette d'or, c'est rendre nos harpes muettes. Quand elle ne sera plus, la vigne cessera de fleurir, les oiseaux abandonneront les champs, l'agneau bêlera près de sa mère, toute la nature s'attristera de la mort de Sulémie.

« Pleurons, ô filles d'Israël! notre sœur ne sera plus parmi nous, elle va dans une autre patrie!

« Quelques heures écoulées, et il lui faudra dire adieu au soleil, à la mer, aux collines, aux plaines et aux vallées. Ses yeux s'obscurciront, le tremblement saisira ses membres, la nuit de la mort l'enveloppera. Et ceux qui l'aiment fermeront leur porte, ils voileront leurs fenêtres pour ne pas voir

la fille de l'harmonie s'en aller en pleurant dans la demeure de son éternité!

« Pleurons, ô filles d'Israël! notre sœur ne sera plus parmi nous, elle va dans une autre patrie! »

Eliphan parut sur la montagne, il venait chercher la princesse. Elle se leva, embrassa tendrement les compagnes de sa retraite et suivit le messenger de Jephthé. Oliabeth monta dans le char avec Sulémie, qui posa sa tête sur le sein où elle avait jadis trouvé la vie et le repos.

Il faisait nuit lorsqu'elles arrivèrent à la maison du prince. Sulémie se rendit dans sa chambre, suivie d'Oliabeth. Elles y passèrent deux heures en d'inexprimables angoisses. Après ce temps, Eliphan entra d'un air affligé, et dit à Sulémie que son père l'attendait au bosquet de la prière où il avait ordre de la conduire.

Sulémie fit un signe de tête d'obéissance et se tourna vers Oliabeth pour l'embrasser une dernière fois. Celle-ci, s'adressant à Eliphan, dit:

« Serviteur de Jephthé, permets-nous d'être seules encore un moment, afin que j'entende de la bouche de notre maîtresse le secret de la tendresse et de la mort. »

Eliphan se retira.

Alors, avec une vivacité douloureuse, Oliabeth conjure la princesse de céder à ses désirs.

« Au nom de l'amour que je t'ai porté toute ma vie, fais ce que je te demande, Sulémie! Ton père, épouvanté d'un tel sacrifice, veut, pour en diminuer l'horreur, te frapper dans l'ombre. Le couteau tomberait de sa main s'il voyait, en t'immolant, ton regard doux et tendre; c'est ce qui lui a fait choisir la nuit pour l'accomplissement de son vœu. Laisse-moi aller à ta place, et demain, au lieu de maudire la lumière, il verra sa fille sauvée, lui heureux, Dieu content. »

Sulémie ne répondit à ce généreux dévouement que par des larmes de recon-

naissance et de nouveaux embrassements.

Eliphan rentra.

« Me voilà, » lui dit-elle.

Un cri de douleur fut l'adieu d'Oliabeth; elle tomba par terre en déchirant ses vêtements et se couvrit la tête de son voile.

Seule dans le bosquet de la prière, Sulémie voulut s'agenouiller sur la marche de l'autel de pierre; elle n'en eut pas la force et s'assit à cette place.

La lune avait percé les nuages et paraissait au ciel comme le flambeau du sépulcre.

Un léger bruit se fit entendre. Sulémie leva les yeux avec effroi; ne voyant rien, elle appuya de nouveau son front sur l'autel.

« C'est le feuillage qui tremble, » pensa-t-elle.

Un soupir où semblait expirer la vie lui montra qu'elle se trompait; Jephthé était debout près d'elle.

Elle voulut dire: « Mon père! » mais sa langue se glaça, ses paupières se fermèrent, elle tomba au bas de l'autel.

L'aurore descendait sur les collines quand les serviteurs de Jephthé, ayant trouvé sa chambre déserte, allèrent en informer l'intendant Éliphan.

Il secoua la tête et marcha avec eux vers le bosquet de la prière. Jephthé y était encore, tenant embrassé le corps ensanglanté de sa fille. En voyant ses serviteurs, il se leva, passa devant eux emportant Sulémie, qu'il alla déposer sur le lit autrefois occupé par elle.

Il donna ordre de creuser un tombeau dans lequel il fit placer la victime avec tout ce qu'il possédait de précieux.

Après cette cérémonie, il retourna aux affaires de son gouvernement. Depuis ce jour il n'assista plus à la bénédiction nuptiale des filles de Galaad, et lorsqu'il s'en rencontrait une sur son chemin, il prenait une autre direction.

Au bout de six ans il mourut, et sa dernière parole fut Sulémic.

M^{me} LEBASSU D'HELFF.

NOTA. Cette nouvelle intéressante appartient à

un ouvrage charmant de madame Le Bassu, qui a pour titre : *Tableaux poétiques*. En attendant que nous donnions un article détaillé sur cette dame, qui a consacré à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse sa plume élégante et morale, nous recommandons aux mères et aux institutrices les *Tableaux poétiques*.

LA COMPLAISANCE.

Charles et Henri demeuraient dans la même ville et fréquentaient la même école; mais leurs caractères ne se ressemblaient point. Charles ne connaissait pas de plus grand bonheur que de pouvoir faire plaisir aux autres; Henri ne rendait service à personne alors même qu'on l'en priait instamment et qu'il pouvait le faire sans peine. Un jour que ces deux enfants étaient ensemble à l'école, Charles avait oublié sa plume; il pria son petit camarade, qui en avait trois, de lui en prêter une; mais Henri la lui refusa. « J'ai besoin de mes plumes, dit-il, c'est pour moi que je les apporte, et non pour d'autres. » Une autre fois, Charles étant occupé à arroser un parterre que ses parents lui avaient abandonné pour son usage, dit à Henri, qui était plus grand et plus fort que lui, qu'il l'obligerait beaucoup s'il voulait l'aider à arroser ses fleurs. Mais celui-ci lui répondit qu'il n'était pas son domestique, et qu'il ne concevait pas comment on pouvait lui faire une pareille demande.

Un jour Henri avait aussi oublié ses plumes; il regarda d'un air triste celles de Charles et n'osait lui en demander une; mais ce dernier s'en étant aperçu lui dit : « Ne te gêne pas, mon ami, j'ai plus de plumes qu'il ne m'en faut, et tu en manques;

choisis-en une parmi les miennes; » ce que Henri fit en rougissant. Quelques jours après, Henri se trouva de nouveau avec Charles. Pendant que celui-ci cueillait sur son parterre des fleurs pour un bouquet à sa mère : « Si j'avais aussi des fleurs à offrir à ma mère dont c'est aujourd'hui la fête! » dit-il; mais il comprit qu'il ne pouvait en demander à son camarade, n'ayant jamais eu de complaisance pour lui. Charles le prévint encore : « Mes fleurs sont à ton service, lui dit-il; viens en cueillir autant que tu en désires, non-seulement pour ta mère, mais encore pour toi, si tu les trouves belles; je suis heureux de pouvoir t'en offrir. » Henri accepta cette bonne offre, et de ce moment, touché de la bonté de Charles, il s'appliqua à imiter son exemple. Bientôt il devint son égal en complaisance et en toutes sortes de procédés honnêtes. Charles éprouva la plus vive satisfaction en pensant qu'il avait contribué à produire cet heureux changement, et Henri, de son côté, n'oublia jamais le service que lui avait rendu son jeune ami. Il se forma entre ces deux enfants un attachement aussi sincère que durable.

J.-J. HOFF.

LA JAMBE DE BOIS.

Je passai le mois de septembre de l'année dernière dans une jolie maison de campagne des environs de Paris. Entre les amis qu'avait réunis madame M***, une jeune femme attirait mon attention; je la nommerai Fanny. Quelque petits que fussent deux enfants qui l'appelaient maman, on avait peine à croire qu'elle pût être leur mère, tant il y avait de jeunesse sur ses traits, dans son rire naturel et dans sa voix argentine et pure.

A l'intérêt que m'inspirait cette belle et jeune femme se mêla un mouvement triste quand je vis à quel homme elle était unie. Il me sembla avoir quarante ans; sa figure, excessivement marquée de petite vérole, était grave et froide; elle ne manquait, il est vrai, ni d'esprit ni de distinction, mais on n'était frappé d'abord que de sa laideur. De plus, M. de T*** avait une jambe de bois. En considérant cette union disproportionnée, je pensai que Fanny ne possédait sans doute aucune fortune, et que la raison seule l'avait décidée à épouser cet homme.

Cependant le bonheur était écrit sur la joyeuse et douce figure de Fanny. Je me dis : « Elle n'est donc pas moins heureuse pour avoir fait ce que le monde appelle un sacrifice. »

J'étais touchée de la tendresse que Fanny semblait avoir pour son mari; elle accourait près de lui quand il entrait; elle lui racontait jusqu'à la moindre de ses actions; sans affectation elle prenait son bras avant qu'un autre lui offrit le sien, mesurant son pas au pas inégal et difficile de l'invalides.

« Elle l'aime véritablement, me dis-je; il faut qu'il y ait de nobles qualités cachées sous cette triste enveloppe. » Et je n'attendais que l'occasion de connaître quelques détails sur Fanny.

Un jour que je causais avec la maîtresse de la maison, je me pris à dire : « Madame de T*** était sans doute une jeune personne sans fortune, pour qu'on l'ait mariée si jeune et si belle à un homme plus âgé qu'elle, et que la nature a si peu favorisé ? » Madame M*** se mit à rire. « Elle n'a guère apporté en dot qu'un million, me répondit-elle.

— Alors ses parents l'ont forcée ?

— Trouvez-vous qu'elle ait l'air d'une victime ?

— En ce cas, M. de T*** possède un talisman inconnu, car il est impossible qu'avec un tel extérieur il ait pu plaire à une jeune fille.

— D'abord, me répondit madame M***, vous vous trompez sur leur âge; M. de T*** n'a que neuf ans de plus que sa femme, qui touche à sa vingt-deuxième année; mais leur histoire est touchante; si vous voulez venir faire un tour dans le parc, je vous la conterai. » Je pris le bras de mon amie, qui, en marchant lentement, commença ainsi :

« Fauny de Belmont, privée de sa mère en naissant, fut accoutumée dès son enfance à se croire souveraine maîtresse dans la maison de son père, où elle ordonnait, défendait, selon son caprice, sans que pas une âme osât contrarier l'enfant gâtée. Pour une seule chose M. le comte de Belmont montrait une volonté prononcée. A peine Fanny savait-elle ce que veut dire mariage que son père lui dit qu'il fallait qu'elle regardât comme devant être un jour son mari le fils d'un ancien ami du comte, lequel ami, à l'époque de l'émigration, lui avait rendu d'éminents services. Aussi, en reconnaissance, le père de Fanny jura-t-il, au lit de mort du marquis, que jamais il ne proposerait à sa fille d'autre époux que le jeune Léopold. Appa-

remment, par cela même qu'on lui intimait un ordre, la volontaire enfant se refusa à ce qu'on exigeait d'elle et grandit en ré-pétant : « Je n'épouserai jamais Léopold, je ne l'aime pas, il est trop laid. » Quant au jeune homme, il s'attacha à la fille de son père adoptif de toutes les forces de son âme; mais son affection pour elle fut intérieure et réservée, empreinte de cette mélancolique sévérité qui faisait le fond de son caractère; et Fanny, entourée de compagnes légères et étourdies, se riant du modeste et timide Léopold, surnommé par elles don Quichotte, Fanny, dont les heureuses qualités s'altéraient faute d'un guide habile, Fanny riait aussi de son fiancé et ne semblait apercevoir ni le noble caractère du jeune homme, ni l'estime que lui portaient ses chefs (Léopold suivait la carrière militaire). Fanny trouvait Léopold laid, et pour rien au monde elle ne voulait épouser un homme laid, dont on se moquerait, croyait-elle; car pour elle, la société c'étaient les jeunes folles qui l'entouraient. En véritable enfant gâtée, Fanny pleurait chaque fois que son père cherchait à la décider à une union de laquelle il attendait le bonheur de ses vieux jours. « Je déteste Léopold, répondait la mauvaise tête, il y a antipathie entre nous; certainement nous serions très malheureux ensemble, » et autres enfantillages semblables qu'elle ne pouvait appuyer d'aucune raison solide. Par concession cependant elle convenait que Léopold *avait un grand mérite*, qu'il était même bon enfant, complaisant; mais qu'est-ce que cela pour un mari? Si M. de Belmont cherchait à ramener sa fille par des causeries, elle s'enfuyait pour ne pas les entendre; s'il se fâchait, elle lui sautait au cou; mais la conclusion de tout essai était toujours : « Je ne veux pas épouser Léopold, » et souvent dans une saillie de bonne humeur la maligne enfant ajoutait, en éclatant de rire : « J'aimerais autant épouser La Pipe que son maître. » Or ce La Pipe était un vieux sergent qui

servait dans l'armée de Condé, sous les ordres du marquis de T...; il lui avait sauvé la vie à une affaire; rentrés tous les deux en France, ils ne s'étaient plus quittés. La Pipe vit naître Léopold, le berça longtemps dans ses bras, lui apprit à faire l'exercice, et, je vous en réponds, il ne lui semblait pas laid. Sans hésiter, La Pipe aurait donné et donnerait encore sa vie pour le fils de feu son colonel. Ces détails sont nécessaires pour ce qui va suivre.

« Quand Fanny eut seize ans, qu'une ombre de raison commença à luire pour elle, qu'elle vit la tristesse de son père depuis qu'il avait dû renoncer à tout espoir, elle se prit à réfléchir; peut-être commençait-elle à s'apercevoir que Léopold valait la peine qu'on le regrettât; peut-être aussi fut-elle ennuyée de ne plus avoir à contrarier; car, elle l'a avoué depuis, elle ne refusait que par esprit de contradiction. Bref est-il vrai qu'elle essaya vingt fois de se faire de nouveau prier par son père; puis quand elle vit que le comte ne cherchait plus à vaincre sa résistance, d'elle-même elle vint lui dire un jour qu'elle prenait son parti et se résignait à épouser Léopold. M. de Belmont, plein d'une joie inattendue, serra sa fille contre son cœur, la bénit, lui prédit des jours heureux, et feignit de ne pas apercevoir avec quelle mauvaise grâce Fanny accomplissait ce qu'elle venait de promettre, se montrant pour son fiancé fantasque, caustique, souvent ennuyée. Léopold, sensé et réfléchi, voyant combien peu il plaisait à la jeune fille, se sentait quelquefois tenté de se retirer, mais il aimait Fanny et ne pouvait se résoudre à renoncer à elle. « Il est vrai que je suis bien laid, se disait-il; comment vouloir lui plaire? mais je la rendrai si heureuse, j'irai tellement au-devant de ses moindres désirs qu'il faudra bien qu'elle finisse par m'aimer; elle est si bonne pour tout ce qui n'est pas moi!... » Et Léopold arrangeait son avenir selon ses vœux.

« Il était alors lieutenant; il avait été con-

venu avec M. de Belmont que, lors de son mariage, il donnerait sa démission, renonçant sans peine à un état qui, dans la profonde paix où l'on vivait, n'offrait aucune chance d'avancement; mais comme il n'y avait plus que trois mois jusqu'à ce que Fanny eût dix-sept ans (époque fixée pour les noces), la guerre contre Alger fut déclarée, et l'honneur commanda à chaque militaire de rester sous ses drapeaux. Léopold fut un des officiers d'état-major désignés pour partir; la distinction dont on l'honorait put à peine calmer son désespoir de quitter Fanny. Une crainte vague, des soupçons jaloux l'obsédaient; ses larmes coulèrent au dernier adieu. Soit caprice, soit calcul, la jeune fille demeura froide; Léopold partit l'âme navrée: il ne pouvait plus en douter, Fanny ne l'aimerait jamais. En homme délicat il devait la dégager d'un joug qu'elle ne se laissait imposer que par contrainte.

« Un mois après Alger appartenait aux Français, et une lettre d'un frère d'armes de Léopold annonçait qu'à la première affaire ce malheureux jeune homme avait perdu une jambe.

« La douleur entra dans la maison de M. de Belmont quand cette nouvelle y arriva, et pendant tout le temps que Léopold fut en danger, l'inquiétude de ses amis ne connut aucune trêve. Fanny joignit ses larmes à celles de son père, à celles de tout ce qui connaissait Léopold; on ne reprit un peu de calme qu'en apprenant de la main même du blessé qu'il était entièrement hors d'affaire, et qu'il reviendrait en France dès qu'il pourrait supporter le voyage. A ces mots Fanny pâlit; maintenant une juste répugnance se mêlait à ses anciens et capricieux refus; elle jeune fille si vive, si gaie, épouserait un homme à jambe de bois!... Une seule chose aurait dérobé à ses yeux l'infirmité de son fiancé, et Fanny feuilletait tous les journaux pour y chercher des détails relatifs à Léopold; elle espérait y voir une action d'éclat, un éloge donné à

son audace, une nomination élevée, récompense de sa valeur. « Alors, s'écriait la jeune fille, je pourrais dire: J'aime Léopold parce qu'il est brave; sa blessure est son titre à sa gloire; je suis fière de porter son nom. » Mais Léopold n'était nommé que comme beaucoup d'autres; dans les avancements obtenus il n'y avait rien pour lui. Alors le cœur de Fanny se serrait, car elle n'aurait aucune arme contre le ridicule que d'autres jeunes femmes jetteraient sur son époux, et son premier éloignement revenait; mais cette fois il s'y mêlait de l'incertitude, du regret, un certain mécontentement d'elle-même.

« Une lettre du jeune officier arriva; il écrivait de Toulon. Après quelques lignes sur sa santé, ses regrets de quitter le service au moment où l'on était fier d'être soldat, il ajoutait: « Ma position est maintenant tout autre; découragé, triste, sans espoir pour l'avenir, je ne puis songer à me marier; et puis il y aurait folie à offrir la main d'un invalide à la jeune Fanny. Si sa bonté la portait à vouloir être la compagne d'un pauvre infirme, ma délicatesse doit s'y refuser; je renonce donc à une union qui autrefois me promettait le bonheur, mais qui maintenant ne m'offrirait que des inquiétudes et des remords. »

« En lisant cette lettre à haute voix, M. de Belmont tremblait; il leva les yeux sur Fanny, elle était rouge et agitée: « Eh bien! ma fille? lui dit-il.

— Eh bien! mon père, répondit vivement la jeune fille, vous le voyez, Léopold se fait lui-même justice. » Le père n'ajouta rien, il baissa la tête avec amertume, car il espérait trouver en Fanny cette générosité, ce dévouement dont les femmes ont donné tant d'exemples. Elle demeura silencieuse; il posa la lettre et sortit, et Fanny resta triste et oppressée. Elle reprit cette lettre, la relut; son cœur se brisa en présence d'un si sombre désespoir; elle eût donné un doigt de sa main pour que Léopold revendiquât ses droits; mais tant de

résignation, tant de délicatesse.... « Oh ! s'écria-t-elle, si je devais vivre seulement pour moi, je l'épouserais, maintenant qu'il est malheureux ; jamais je n'ai été si près de l'aimer. »

« Tout est rompu, dit-elle tristement le soir à ses amies ; Léopold lui-même me rend ma parole.

— Pauvre petite ! s'écrièrent les amies ; laisse-nous t'embrasser, pour te féliciter d'être quitte de ce vilain homme qui t'a tant persécutée.

— Oh ! je ne puis dire cela, reprit Fanny ; il s'est toujours montré soumis et complaisant, tandis que j'ai été si méchante pour lui.

— Pas moins il te voulait de force, ce vilain Don Quichotte.

— Il a été le premier à faire entendre à mon père que je devais être libre.

— C'est qu'il savait bien que tu lui reviendrais toujours ; il n'avait garde de renoncer à la dot, qu'il convoitait.

— Il ne faut pas lui faire ce reproche, reprit Fanny mal à l'aise d'entendre calomnier Léopold sans oser le défendre ouvertement ; nul jeune homme ne s'est montré plus désintéressé ; d'ailleurs il est lui-même si riche....

— Mais dis-moi donc, ma chère, il n'est pas monté en grade, il n'a pas la croix d'honneur, monsieur Léopold ; c'est donc en fuyant qu'il a perdu sa jambe ? »

« Cette mordante remarque blessa Fanny ; elle sentit qu'elle devrait rejeter loin un semblable soupçon ; mais la force lui manqua, et elle laissa, quoiqu'en souffrant, ses compagnes parler à tort et à travers de la surprise générale qu'excitait l'obscurité de Léopold.

« Quinze jours après Léopold arriva, encore souffrant, pâle, amaigri ; Fanny se sentit émue en le voyant ; elle lui dit de douces paroles comme il n'en avait jamais entendu d'elle. Quand elle vit sa profonde tristesse elle se sentit triste aussi ; Léopold ne lui parla point de son amour, point de

leur mariage ; il ne semblait plus vouloir être pour elle qu'un vieil ami. Peu à peu sa force d'âme, l'empire qu'il avait sur lui-même lui donna le courage de montrer du calme ; même de temps à autre quelque peu de sourire courait sur ses lèvres. Fanny pensa que Léopold s'accoutumait à sa position, que même il ne regrettait que faiblement le passé. Elle accueillit vivement cette pensée, elle en avait besoin pour vivre en paix avec elle-même. Fanny commençait à être plus réfléchie ; elle refusa un brillant parti qui se présenta, puis un second. Cependant les prétendants étaient agréables et galants ; ils lui convenaient d'abord, mais quand arrivait le moment de se décider, elle disait non, et sans se l'avouer elle se prenait à leur préférer la figure austère et le silence rigide de Léopold ; puis elle éloignait cette idée. « Il ne pense plus à moi, se disait-elle ; ce qu'il aime, c'est à causer avec La Pipe ; il m'a bien vite oubliée ; » et il lui venait du dépit.

« Alors M. de Belmont parla à sa fille d'un nouveau mariage. Le nom du jeune homme, ses élégantes manières, son luxe et sa fortune séduisirent Fanny. Elle écouta la proposition ; bientôt elle y pensa avec joie ; elle était éblouie, montrant une joie d'enfant des avantages de son fiancé *futur*, ne songeant pas qu'elle devait enfoncer un poignard dans le cœur de l'infortuné Léopold ; et lui restait froid. Mais un jour que, plus oubliense du passé encore que de coutume, elle énumérait en riant les jouissances de son nouvel état, qu'elle parlait bal, fêtes, qu'elle cherchait du temps pour tout ce qu'elle aurait à faire, Léopold saisit sa main. « Ne garderez-vous pas quelques instants pour votre ancien ami, Fanny ? ne voudrez-vous plus me voir alors ? Vous le pourrez cependant, ajouta-t-il du ton d'une amère douleur ; l'invalidé Léopold ne portera pas ombrage au brillant vicomte Ernest. » Fanny éprouva un moment d'indéfinissable angoisse, sa tête se baissa comme celle d'une coupable, et le soir elle refusa

d'aller à un bal où devait se trouver Ernest. Le lendemain il arriva chez son père, lui débita toutes les phrases gracieuses qui la charmaient tant naguère; elles lui parurent fades et communes; la belle figure d'Ernest lui sembla sans expression, et quand il fut parti elle se trouva plus légère.

« Quelques jours passèrent sans qu'elle voulût fixer l'époque du contrat. Un matin, en entrant à l'office pour y donner ses ordres, Fanny trouva le vieux sergent La Pipe; elle lui tendit affectueusement la main. « La Pipe, lui dit-elle, je suis bien aise de vous rencontrer. Pourquoi venez-vous si rarement ?

— Dame, mamzelle, reprit le soldat, c'est que, sous votre respect, ça me fait mal de vous voir. » Fanny rougit, elle ne répondit rien. Le soldat continua : « C'est juste, pas vrai; vous deviez être l'épouse de M. Léopold, ça me réjouissait le cœur à cause de lui; maintenant que vous le plongez dans la peine, je vous estime et respecte toujours, mais en décroissant, à mesure que je l'idolâtre de plus en plus, comme de juste, puisque je suis le sujet du désagrément qui le mènera à la tombe.

— Vous? reprit Fanny troublée.

— Dame, bien sûr; sans cet a-tout qui était pour moi et qu'il a reçu, vous aviez dit oui; et la preuve qu'il en tenait pour vous, c'est que quand ce maudit boulet emporta sa jambe, en continuant sa route mon commandant, au lieu de dire merci, cria : « O Fanny! Fanny! je vous perds pour toujours. »

— Vous étiez donc avec lui quand il fut blessé? » demanda Fanny tremblante. La Pipe ouvrit de grands yeux, et regardant la jeune demoiselle avec un mélange de surprise et de douleur : « Si j'y étais, mamzelle! pour le chagrin de mes vieux jours je n'y étais que trop; autrement... Oui, j'ose m'en flatter, il n'y a que pour La Pipe et pour son colonel que mon commandant aurait fait ce qu'il a fait; et,

grommela le vieux soldat, pour son colonel il aurait aujourd'hui deux épaulettes et la croix; car c'est une belle action. »

« Fanny fut obligée de s'asseoir.

« Je n'ai jamais su les détails de cette affaire, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme.

— Je le crois bien, mon commandant m'a clos la bouche, à cause que ce n'était pas pour la gloire, mais par pure amitié, par dévouement; c'est, voyez-vous, mamzelle, que La Pipe aurait cent vies dans ce monde et dans l'autre qu'il les donnerait toutes pour monsieur Léopold.

— Mais au fait! au fait! s'écria Fanny.

— Ah! le fait! ça n'est pas long. On s'était battu tout le jour; les Bédouins reprenaient comme le dessus; il leur arrivait du renfort. Pour lors le colonel sonne la retraite, et quand on est rentré au camp il défend que personne ne sorte. Mais v'là qu'à cause que je n'ai pas la jeunesse pour moi, mes jambes sont raides, et j'étais resté sur la route par où s'accouraient les Bédouins; si bien que sans un fossé où je m'étais blotti je devenais un esclave de ces messieurs. Quand on fait l'appel, pas de La Pipe. M. Léopold, qui m'avait vu près de lui à la retraite, savait bien que je ne devais pas être mort; il se douta de la vérité, et pria, supplia qu'on le laissât sortir pour me chercher; mais comme par mon âge je ne compte plus et suis une manière de volontaire, on le refusa.

« Je peux pas vous dire comment y s'y prit; mais v'là qu'à la nuit close il parvient à s'esquiver, me cherche, au risque de rencontrer les Bédouins, m'appelle; je lui réponds, sans avancer par rapport d'une bête de blessure que j'avais. Il accourt, veut me faire marcher, je ne peux pas; pour lors il m'enlève dans ses bras jusque près du camp... C'est alors qu'arrive ce boulet perdu qui me respecte et enlève la jambe à ce cher enfant, qui pour tout éloge aurait été mis aux arrêts si sa pauvre jambe de moins ne l'eût envoyé à l'hôpital; il

avait manqué à la discipline, et la discipline n'y a que ça à l'armée. V'là que vous pleurez, mamzelle? Pas vrai que ça remue l'âme? un si brave jeune homme, et pour récompense rien, et quand il revient dans ses foyers, on lui souffle sa femme encore.»

« Ici La Pipe haussa les épaules; puis, honteux d'être sorti des bornes du respect qu'il devait à la jeune demoiselle: « Pardon, excuse, dit-il, je m'en vas, car je pourrais bien trop parler. » Fanny regagna son appartement, agitée et pâle d'émotion; elle y resta quelque temps seule; puis sonnait sa femme de chambre: « Qu'on mette les chevaux, dit-elle, et apprêtez-vous pour sortir avec moi. »

« Fanny passa toute la journée en emplettes; le soir elle fit défendre sa porte. Le lendemain un domestique porta une lettre de M. de Belmont à l'adresse d'Ernest. Quand Léopold arriva pour déjeuner avec le vieillard, il trouva Fanny entourée de mousselines, de rubans, de dentelles. « Que faites-vous donc? lui demanda-t-il avec hésitation?

— C'est mon trousseau, répondit-elle. » Léopold se troubla. « Quoi déjà! j'ignorais... je croyais qu'il n'y avait encore rien de décidé... Votre trousseau? le contrat est donc signé?

— Signé! reprit la jeune fille, mais il y a longtemps; l'avez-vous oublié, monsieur Léopold? ne devais-je pas me marier à dix-sept ans? et il y a cinq mois qu'ils sont bien comptés.

— Fanny! s'écria Léopold, vous êtes

bonne, et pour plaisanter ainsi vous ignorez que vous me déchirez l'âme; c'est que je vous ai aimée si petite, voyez-vous, que je ne puis faire autrement; c'est absurde à moi, je le sais, mais il faut pardonner à un vieil ami. » Il se détourna pour cacher une larme.

« C'est à ce titre que j'implore votre indulgence pour ma folle conduite et ma misérable vanité, répondit la jeune fille en prenant les mains de l'invalidé dans les siennes; j'ai été bien coupable, bien insensée; que mon âge soit mon excuse; montrez-vous généreux en permettant que je porte votre nom; vous verrez, Léopold, que le cœur n'est pas gâté et que...

— Quel langage! interrompit Léopold; à quoi dois-je attribuer un tel changement?

— Demandez à notre premier témoin, dit Fanny en courant prendre la main du sergent que par son ordre un domestique introduisait; il vous contera comment le boulet, *qui n'en marchait pas moins pour emporter votre jambe*, est venu me dire ce qui se passait à Alger. »

« Vous comprenez le reste, me dit madame M***, comme la cloche du déjeuner nous ramenait à la salle à manger. La légère, la frivole Fanny de Belmont est aujourd'hui la digne compagne de l'homme le plus estimable et le plus considéré que le monde puisse avouer. »

M^{me} VICTORINE COLLIN.

ARITHMÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE. — ÉLÉMENTS DU CALCUL.

DEUXIÈME SECTION. — DES FRACTIONS ORDINAIRES.

§ 1. Des fractions en général.

1. Qu'est-ce qu'une fraction en général?
2. Quelle est l'origine des fractions?
3. Comment s'écrivent les fractions?
4. Qu'indique le nombre inférieur? le nombre supérieur? quel nom commun leur donne-t-on?
5. Comment s'énonce une fraction?
6. Quelle est la valeur d'une fraction dont les deux termes sont égaux et qu'appelle-t-on nombre fractionnaire?
7. De combien de manières une fraction peut-elle être considérée?
8. Que devient une fraction quand on multiplie par un nombre entier : 1° son numérateur seul? 2° son dénominateur seul? 3° ses deux termes?
9. Que devient une fraction quand on divise par un nombre entier : 1° son numérateur seul? 2° son dénominateur seul? 3° ses deux termes?
10. Comment réduit-on un nombre entier en fraction?
11. Comment extrait-on les entiers qui sont contenus dans un nombre fractionnaire?

§ 2. Comparaison des fractions ou réduction des fractions au même dénominateur.

1. Comment compare-t-on les grandeurs de deux fractions?
2. Comment réduit-on deux fractions au même dénominateur? cette réduction change-t-elle leur valeur respective?

3. Comment réduit-on au même dénominateur un nombre quelconque de fractions?

4. Qu'est-ce que réduire les fractions au moindre dénominateur commun?

5. Comment trouve-t-on le moindre dénominateur commun?

6. Comment réduit-on des fractions au moindre dénominateur commun?

§ 3. Simplification des fractions, ou réduction des fractions à leur plus simple expression.

1. Quand une fraction est-elle réductible?

2. Quand une fraction est-elle irréductible?

3. Comment peut-on, en général, simplifier une fraction réductible?

4. Qu'est-ce qu'un nombre premier?

5. Qu'entend-on par nombres premiers entre eux?

6. Qu'est-ce qu'un commun diviseur? le plus grand commun diviseur?

7. Démontrez les quatre principes suivants sur lesquels repose la recherche du plus grand commun diviseur : 1° tout diviseur commun de deux nombres divise leur somme; 2° tout diviseur commun de deux nombres divise leur différence; 3° tout diviseur d'un nombre divise les multiples de ce nombre; 4° le plus grand commun diviseur de deux nombres est aussi le plus grand commun diviseur du plus petit nombre et du reste.

8. Quelle est la règle générale pour trouver le plus grand commun diviseur? appliquez cette règle aux nombres 2466 et 642.

9. Qu'arrive-t-il lorsque deux nombres sont premiers entre eux?

10. A quoi reconnaît-on que deux nombres n'ont pas de plus grand commun diviseur?

§ 4. *Addition des fractions et des nombres fractionnaires.*

1. Combien de cas présente l'addition des fractions?

2. Quelle est la règle quand les fractions ont le même dénominateur? quand elles ont des dénominateurs différents?

3. Que fait-on lorsque le résultat de l'addition donne un nombre fractionnaire?

4. Quelle est la règle de l'addition des nombres fractionnaires?

5. Comment se fait la preuve d'une addition de nombres fractionnaires?

§ 5. *Soustraction des fractions et des nombres fractionnaires.*

1. Combien de cas présente la soustraction des fractions?

2. Quelle est la règle quand les fractions ont le même dénominateur? quand elles ont des dénominateurs différents?

3. Combien de cas présente la soustraction des nombres fractionnaires? Donnez des exemples.

4. Comment retranche-t-on une fraction d'un nombre entier?

§ 6. *Multiplication des fractions et des nombres fractionnaires.*

1. Combien de cas présente la multiplication des fractions?

2. Qu'est-ce que multiplier une fraction par un nombre entier, et comment se fait cette multiplication?

3. Qu'est-ce que multiplier un nombre entier par une fraction, et comment se fait cette multiplication?

4. Dans quel cas le produit est-il plus grand ou plus petit que le multiplicande?

5. Qu'est-ce que multiplier une fraction par une autre fraction, et comment se fait cette multiplication?

6. Pourquoi le produit de deux fractions est-il moindre que chaque facteur?

7. Qu'appelle-t-on fractions de fractions, et comment les évalue-t-on?

8. Comment se fait la multiplication des nombres fractionnaires?

9. Quand on opère sur des fractions ou sur des nombres fractionnaires, quelle précaution faut-il prendre avant d'effectuer les calculs?

§ 7. *Division des fractions et des nombres fractionnaires.*

1. Combien de cas présente la division des fractions?

2. Quelle est la règle pour diviser une fraction par un nombre entier?

3. Quelle est la règle pour diviser un nombre entier par une fraction?

4. Quelle est la règle pour diviser une fraction par une autre fraction?

5. Dans quel cas le quotient est-il plus grand ou plus petit que le dividende?

6. Qu'est-ce qu'est le quotient, lorsqu'on divise l'unité par une fraction?

7. Comment se fait la division des nombres fractionnaires?

SAINT - DENIS.

Les vieux monuments ont pour moi un charme inexprimable ; des pierres qui me parlent des siècles passés me font oublier le temps qui s'enfuit et m'entraîne dans sa course rapide. C'est surtout dans ces vieilles églises gothiques que j'éprouve ces sensations douces et mélancoliques ; ces longues ailes à demi éclairées, ces vitraux qui répandent une lumière mystérieuse, ce silence, cette solitude, tout parle à l'âme de la grandeur de Dieu et la conduit à la méditation ; on se croit, pour ainsi dire, transporté dans ces antiques forêts où s'offrait le grand sacrifice aux premiers temps du christianisme, où la voûte du ciel servait de dôme et les arbres centenaires de colonnes. Ah ! nos pères comprenaient mieux que nous l'architecture sacrée ; c'est qu'ils avaient de la foi et que nous n'en avons point.

Ces pensées me furent inspirées par une visite à Saint-Denis. Il y a quelque chose de solennel dans la vue de ce monument d'expiation élevé par un monarque qui espérait effacer par là les souillures d'une vie impure. Dernier terme des grandeurs humaines, cette royale abbaye fut placée à la porte de Paris pour rappeler aux rois qu'ils n'étaient que poussière et que Dieu seul est grand ; et comme si ce n'était pas assez de cette dure leçon, l'homme est venu en donner une encore plus terrible.

La mort avait laissé un peu de poussière, et cette poussière avait été un roi : l'homme, profanant les mystères du tombeau, livra cette poussière au vent ; dans sa rage sacrilège il ne respecta ni la majesté du trône ni la majesté du sépulcre ; ni la vertu ni la gloire ne purent le fléchir, et de la même main il dispersa les restes du bon Henri et ceux du cruel Louis XI, les restes du chevaleresque et noble François et ceux du faible Charles-le-Simple. Duguesclin et Turenne, ces héros immortels qui tant de fois sauvèrent la patrie, partagèrent le sort des maîtres qu'ils servirent avec tant de fidélité. Le cœur se serre lorsque, passant dans ces longues galeries où se résume toute l'histoire de France, on vous dit en vous montrant un tombeau vide : « Là fut Henri IV, ici fut Louis XII. Trois caveaux qui se sont ouverts de nos jours pour recevoir des dépouilles royales, pénètrent l'âme de douleur au milieu de ces débris, car ils contiennent les victimes de cet esprit destructeur qui rendit les autres sépulcres vides, Louis XVI, le duc de Berri et le dernier des Condé. Ah ! qui pourrait sans larmes prononcer ces trois noms ? Ce n'est pas moi, et c'est du fond de l'âme que ma prière est montée pour eux jusqu'au trône de grâce et de miséricorde.

M^{lle} E. M.

ANALYSE
DES DEUX PIGEONS.

(LA FONTAINE.)

Après nous avoir dit en vers éloquents la destinée orageuse d'un chêne fier à la tête hardie, à l'esprit dominateur, La Fontaine touche une corde plus douce de sa lyre naïve et vient nous raconter dans son gracieux langage les pures amours de deux pigeons.

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

Ce seul vers nous les peint tels que nous les avons devinés, partageant le même nid et les mêmes plaisirs, et nous voyons d'ici leur soyeux plumage, lissé par des baisers, sans que jamais un coup de bec ne vienne en arracher des plumes. Mais les pigeons comme les hommes se lassent de tout, même du bonheur! L'inconstance est dans la nature; aussi à peine a-t-on prononcé le mot de joie que déjà elle n'existe plus!...

« L'un deux, s'ennuyant au logis,

« Fut assez fou pour entreprendre

« Un voyage en lointain pays.

Que ce mot fou est là bien placé! et que sans dévoiler la fin il la fait tristement prévoir!

Lorsque dans une affection un des cœurs, seul, change, celui qui reste fidèle emploie pour le retenir mille manières différentes, car tous les moyens sont bons pour réussir en amour comme en ambition. On commence par parler à l'âme de l'inconstant, à cette âme qu'on est habitué à trouver toujours ouverte.

« L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?

« Voulez-vous quitter votre frère ?

« L'absence est le plus grand des maux!...

« Non pas pour vous, cruel!...

Ce dernier mot est plein de sentiment. Il accuse pour être contredit, selon qu'on fait toujours quand on aime. Puis, voyant que les considérations de tendresse ont perdu de leur pouvoir, on s'adresse à l'égoïsme, cette corde fausse qui, hélas! vibre presque toujours chez l'homme comme chez l'oiseau!...

« . . . Au moins que les travaux,

« Les dangers, les soins du voyage,

« Changent un peu votre courage.

Le pauvre pigeon, qui voulait effrayer son ami s'effraie lui-même; les craintes qu'il cherchait à inspirer passent dans son esprit. L'amour rend si craintif!

« Encore si la saison s'avancait davantage!

Il l'engage à la patience; il ne veut pas lui dire de renoncer à ses projets; mais le prie seulement d'en remettre l'exécution. Quelle charmante délicatesse! joignant les tristes présages aux conseils, il lui dit :

« Attendez les zéphirs. Qui vous presse? Un corbeau

« Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.

Quand c'est l'amitié qui dicte nos discours, nous revenons toujours malgré nous à nous adresser à celle que nous cherchons à ranimer dans un cœur refroidi. Nous sentons bien que sa puissance est amoindrie, mais nous espérons la faire renaître. Nous

nous disons : « Elle n'existe plus, tout à l'heure, elle réparaitra. » Traitant notre bonheur comme un absent.

En effet le pigeon, après avoir parlé à la timidité de son frère a de nouveau recours à sa tendresse en lui peignant ce qu'il souffrira sans lui.

- « Je ne songerai plus que rencontre funeste,
- « Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je il pleut !
- « Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ?
- « Bon souper, bon gîte et le reste ? »

Dans les petites comme dans les grandes choses on retrouve l'indécision de cette nature toujours changeante, parfois sublime, souvent bien faible.

- « Le discours ébranle le cœur
- « De notre imprudent voyageur;
- « Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
- « L'emportèrent enfin.

C'est bien là ce qui se passe chez tous ces gens qui n'ont de constance que dans une voie mauvaise et qui sacrifient chaque jour un bon sentiment, une disposition heureuse à un vain désir de curiosité frivole. Et alors que font-ils ? Ils cherchent mille raisons captieuses pour sécher des larmes du cœur par de fausses consolations, pour étouffer des regrets fondés par des promesses futiles. Et qu'importe à celui qu'on abandonne les récits du retour ? Qui lui paiera ses souffrances ? Sera-ce la narration joyeuse d'un plaisir goûté sans lui, tandis qu'il pleurerait dans la solitude ?

- « Il dit : « Ne pleurez point ;
- « Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
- « Je reviendrai dans peu conter de point en point
- « Mes aventures à mon frère,
- « Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
- « N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint,
- « Vous sera d'un plaisir extrême ;
- « Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint.
- « Vous y aurez été vous-même.

Qu'il faut que le besoin de changement soit inhérent à tout ce qui existe puisqu'il étouffe les plus louables sentiments, enduret les natures les plus tendres, donne le pouvoir de braver le chagrin de la meilleure moitié de soi-même, et que,

- « A ces mots en pleurant ils se disent adieu,
- « Le voyageur s'éloigne.

Ici commence le récit des voyages de l'inconstant, récit qu'il serait difficile d'analyser puisqu'il ne contient qu'une suite de faits. Nous nous bornerons donc à rendre hommage à la grâce, à la naïveté qui y règnent, à l'heureux choix des expressions. Nous dirons combien le style en est coulant, rempli de mots qui font image, et nous arriverons au mot où,

- « La volatile malheureuse,
- « Demi-morte, demi-boiteuse,
- « Droit au logis s'en retourna.
- « Que bien, que mal elle arriva
- « Sans autre aventure fâcheuse. »

On a pu murmurer contre l'auteur de ses souffrances, maudire une curiosité qui a causé de si vives peines ; mais il n'est pas dans l'amitié de reculer à la vue de l'objet aimé, eût-il été notre bourreau ! Tous les ressentiments tombent en sa seule présence ; toutes larmes se séchent quand il sourit ; le cœur entier s'épanouit sous son regard. On ne se souvient plus qu'on a souffert, on se rappelle seulement qu'on aime ! Et s'il revient malheureux ?.. Oh ! qui exprimera l'immense séduction de sa douleur, l'irrésistible pouvoir de ses pleurs ? La Fontaine lui-même n'a pas osé les décrire ; mais qu'il les laisse bien prévoir par ces vers pleins de révélations et de sentiments.

- « Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
- « De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines ! »

M^{lle} MATHILDE C.

BIOGRAPHIE.

M. ALEXANDRE BONIFACE.

Nous nous proposons de donner la vie des professeurs français qui se sont le plus distingués par leur enseignement et par leurs ouvrages; cette galerie ne manquera ni d'intérêt ni d'utilité. M. *Boniface*, dont le nom est populaire dans l'instruction élémentaire, méritait sous tous les rapports de commencer cette intéressante revue.

ALEXANDRE—BONIFACE (Antoine), né à Paris le 22 décembre 1785, occupe un rang distingué parmi les instituteurs et les grammairiens de notre époque.

Elevé dans le commerce par ses parents, il ne paraissait nullement destiné à parcourir une autre carrière, surtout celle de l'enseignement, à laquelle il se livre avec succès depuis trente ans.

A l'âge de 14 ans, il ne savait guère que lire, écrire, calculer et dessiner, et il avait pour cette dernière faculté des dispositions si particulières qu'il fit en peu de temps de grands progrès dans la peinture.

Toutefois ses parents, voulant lui donner quelque instruction, le placèrent au collège de la Marche, et il ne tarda pas à s'y faire remarquer par son zèle et son intelligence, et en quelques années il termina si bien son cours d'études qu'il remporta tous les premiers prix de ses classes. Mais alors le commerce n'eut plus d'attrait pour lui, et, contre l'intention formelle de ses parents, il compléta ses études classiques et se prépara à se livrer à l'enseignement, pour lequel il avait une vocation tellement prononcée qu'il lui sacrifia ses plus chers intérêts.

Urbain Domergue, membre de l'Institut et l'un de nos premiers grammairiens qu'il avait su intéresser en sa faveur, l'adopta en quelque sorte et se plut à le former pour sa carrière future.

D'autres membres de l'Institut, *Bernardin de Saint-Pierre*, *Chénier*, *Morellet*, et *Suard*, s'empressèrent de prendre part à cette bonne action de *Domergue*, en ac-

cueillant le jeune *Boniface* et en l'aidant de leurs conseils et de leurs excellentes leçons.

Allié à la famille de *Napoléon*, il pouvait aspirer encore à de plus hautes protections; il n'en profita jamais, et ne voulut devoir son avancement qu'à ses premiers bienfaiteurs et au zèle qu'il apporta dans ses travaux.

A l'âge de vingt ans il enseignait déjà avec succès le français et l'anglais; à vingt-deux ans, secrétaire de l'Académie grammaticale fondée par *Domergue* en 1807, il entra dans la célèbre institution de *Dubois-Loyseau*, comme professeur de langue française, et il eut l'avantage de compter parmi ses collègues *Luce-de-Lancival*, *Maugras* et *Poisson*.

C'est alors que M. *Boniface* publia son premier ouvrage sur la grammaire; c'était un *cours élémentaire* à l'usage de ses élèves: cet ouvrage, entièrement épuisé, n'a pas été réimprimé.

Vers ce temps, *Domergue*, *Suard* et *Morellet* travaillaient assidûment au Dictionnaire de l'Académie, qui, d'après leur plan, devait être entièrement composé de phrases d'auteurs; M. *Boniface*, dont ils avaient mis le zèle à l'épreuve, avait déjà recueilli et classé plus de vingt mille exemples, dont la plupart ont fait partie du Dictionnaire. Mais à la mort de ces académiciens consciencieux, leurs collaborateurs et leurs successeurs, désespérant sans doute d'achever l'œuvre, jugèrent plus convenable d'abandonner cet admirable plan, et de recommencer entièrement le Dictionnaire, dont plus de la moitié était déjà imprimée.

C'est sans doute à cette occasion que Lebrun lança cette épigramme :

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très bien fait, reste toujours à faire.

Le travail de M. Boniface fut donc perdu, du moins pour le public, mais non pour lui ; car il l'avait éclairé et dirigé sur la seule bonne méthode d'enseignement, celle qui est fondée sur les *faits*, et qu'il n'a cessé de pratiquer jusqu'à présent.

Désirant s'y perfectionner et l'appliquer à plusieurs branches d'enseignement, il alla en 1814 étudier à Iverduin, auprès de *Pestalozzi*, l'excellente méthode d'éducation de cet illustre et vénérable instituteur, et pendant près de trois ans il y fut tour à tour élève et maître. En 1817, il revint à Paris, continua la publication de ses ouvrages, se livra à l'instruction de jeunes personnes dans l'institution de madame *Daubrée*, où il pouvait en toute liberté

faire l'application de sa méthode, et prépara pendant cinq ans les matériaux nécessaires à la direction d'un institut à l'instar de celui de *Pestalozzi*, mais avec les modifications exigées par les besoins des élèves.

Cet institut, fondé à Paris, le 1^{er} mai 1822, est encore dirigé par M. Boniface, et l'état en est toujours de plus en plus prospère.

Également voué à ses travaux littéraires et à la direction de son institut, M. Boniface a publié un grand nombre d'ouvrages classiques et a formé des élèves très distingués.

La ville de Cambrai, patrie de son père, l'a admis ainsi que son frère X. B. *Saintine*, au nombre de ses habitants notables, et plusieurs sociétés littéraires et scientifiques de la France se sont empressées de le compter parmi leurs membres. Cependant le seul titre dont il s'honore est celui d'instituteur.

D. L.

LISTE DES OUVRAGES DE M. A. BONIFACE.

1809.

ANNOTATIONS à la Grammaire anglaise de J. Turner, avec un tableau synoptique complet des prépositions, où l'on indique par l'étymologie le sens propre de chacune et la différence entre celles qui ont une espèce de synonymie. 1 vol. in-8.

1810.

SELECT LETTERS from Lady Montague's correspondence, for the use of young ladies boarding-schools, with notes to explain the most difficult passages. 1 vol. in-48.

1812.

COURS ANALYTIQUE ET PRATIQUE DE LANGUE ANGLAISE, ou exercices gradués servant d'introduction à la composition et à la littérature anglaise. (Cet ouvrage a été fait conjointement avec M. Poppleton.) 1 vol. in-8.

1813.

MANUEL DES AMATEURS DE LA LANGUE FRANÇAISE, contenant des solutions sur l'étymologie,

l'orthographe, la prononciation, la synonymie et la syntaxe.

Cet ouvrage a paru périodiquement pendant deux années (2 vol. in-8), et a été réimprimé en 1825 en un seul volume, mais avec des suppressions. La première édition est aujourd'hui fort rare.

1814.

ANNOTATIONS A LA GRAMMAIRE DE SIRET. (Une autre édition plus complète a été publiée en 1824 par Baudry.)

1821.

THE STUDENT'S GUIDE, OR LEARNER'S FIRST GUIDE, TO THE ENGLISH LANGUAGE; being a collection of chosen anecdotes and interesting facts, selected for the purpose of facilitating the study of the english language, and intended to serve as an introduction to the english classics. Cinquième édition. 1 vol. in-18.

1822.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ANGLAIS ET ANGLAIS-FRANÇAIS, rédigé d'après un nouveau plan, 2 forts vol. de plus de 2000 pages.

1822.

COURS DE DESSIN LINÉAIRE, appliqué à l'enseignement individuel, à l'enseignement simultané et à l'enseignement mutuel, d'après les principes de Pestalozzi; suivi d'un *Traité élémentaire de perspective linéaire*, par M. Choquet, professeur de mathématiques, troisième édit. 1 vol. in-4 oblong. (La troisième édition a paru en 1835.)

1823.

LECTURE GRADUÉE, ouvrage dans lequel les difficultés de la lecture sont simplifiées et présentées graduellement. (La troisième édition a paru en 1827.)

1824.

LA COURONNE LITTÉRAIRE, composée de morceaux principalement extraits des poètes et des prosateurs contemporains les plus distingués, ouvrage essentiellement moral et religieux, propre aux leçons de l'art de lire à haute voix, et dont chaque pièce peut servir de sujet et de corrigé dans les compositions de style. (Publié conjointement avec M. D. Lévi.)

1825.

THE BEAUTIES OF CLASSICAL ENGLISH POETRY. 4 vol. in-18.

1826.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE, ou connaissances préliminaires de cette science, comprenant les notions d'histoire naturelle, d'astronomie, et les définitions des principaux termes de géographie. 1 vol. in-12.

1826.

JOURNAL GRAMMATICAL, philosophique et littéraire, publié conjointement avec MM. Marle, Bescher, Lemare, et d'autres grammairiens.

Ce journal, qui a plus de dix années d'existence, est continué par M. Redler.

1826.

EXERCICES ORTHOGRAPHIQUES. — Première partie. Manuel du jeune orthographe, ou Vocabulaire des mots à difficultés orthographiques. (Troisième édit. 1 vol. in-12.) — Deuxième partie. Orthographe absolue, dite d'*usage*, enseignée par des règles fondées sur la raison et l'analogie, et comprenant la plupart des mots usuels de la langue française.

1827.

ÉPHÉMÉRIDES CLASSIQUES, présentant, jour par jour, les événements principaux de l'histoire universelle et l'analyse biographique des personnages remarquables. 4 vol. (conjointement avec M. Lévi.)

1827.

MÉMORIAL POÉTIQUE DE L'ENFANCE, ou choix de distiques, de quatrains, de courtes fables, et d'autres pièces en vers à la portée du premier âge. 1 vol. in-16. (Une seconde édition vient de paraître.)

1829.

GRAMMAIRE FRANÇAISE, MÉTHODIQUE ET RAISONNÉE, rédigée d'après un nouveau plan, et fondée sur un grand nombre de faits et sur l'autorité des grammairiens les plus connus. 1 fort vol. in-12. (La quatrième édition a paru en 1835.)

Cet ouvrage est adopté par le Conseil royal de l'Université.

1829.

GUIDE PRATIQUE DE L'ARITHMÉTICIEN, contenant près de 6000 opérations graduées sur toutes les parties de l'arithmétique; ouvrage composé d'après Bezout, Lacroix, Reynaud, Bourdon, etc., et destiné à servir de complément et d'application à tous les traités d'arithmétique, et principalement à faire acquérir la pratique du calcul. 2 vol. in-8.

1830.

TÉLÉMAQUE FRANÇAIS ET ANGLAIS, 1^{er} et 2^e livre, traduction nouvelle, où la prononciation anglaise est figurée avec autant d'exactitude qu'il est possible, et sans altération d'orthographe; précédée d'un traité succinct de prononciation et suivie du 3^e livre, traduit par Hawkesworth. 3 vol. in-12. (Une seconde édition a paru en 1835.)

1830.

ESQUISSE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE ANCIENNE, jusqu'à la chute de l'empire romain en Occident, suivie de quatre périodes géographiques correspondantes. 1 vol. in-18.

1831.

EXERCICES GRAMMATICAUX, ou cours pratique de langue française. 2 vol. in-12.

1833.

CORRIGÉ DES EXERCICES GRAMMATICAUX, ou

vrage qui, présentant une véritable grammaire pratique, peut aussi être utile comme livre de dictées et d'exercices, applicable à toutes les grammaires. 1 vol. in-12.

1833.

GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE DESCRIPTIVE, ou leçons graduées de géographie, à l'usage des écoles normales, des collèges et des maisons d'éducation. 2 vol. in-12. Ouvrage adopté par l'Université. (La quatrième édition de la première partie vient de paraître.)

1835.

THE CHILD'S PRACTICAL GRAMMAR, or First book for reading, translation, conversation and grammatical exercises; consisting of progressive sentences, familiar dialogues, entertaining stories, and easy pièces of poetry. 1 vol. in-18. (Une seconde édition vient de paraître.)

1836.

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE MÉTHODIQUE ET RAISONNÉE. 1 vol. in-12.

1836.

UNE LECTURE PAR JOUR, mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse, composée de 368 pièces extraites des prosateurs français, anciens et modernes, et destinées, par la variété de leur style et de leurs matières, à servir de modèles de composition, de textes pour la conversation et l'improvisation, et de sujets de lecture pour chaque jour de l'année, avec des notes biographiques, historiques, géographiques, littéraires et grammaticales. 4 vol. in-8.

M. Boniface prépare aujourd'hui une seconde édition, entièrement refaite, de son grand *Dictionnaire anglais*, dont le succès est très remarquable surtout en Angleterre et en Amérique; un *Cours élémentaire gradué, pratique et théorique, de langue latine*, dont il fait depuis longtemps dans son Institution l'application la plus heureuse; un *Traité de calcul mental*, et un *d'orthographe absolue, dite d'usage*; un *Cours gradué d'instruction élémentaire*, dédié aux mères; enfin un *Exposé de la méthode de Pestalozzi appliquée à toutes les branches d'instruction*.

LA DERNIÈRE FEUILLE

D'UNE ROSE D'AUTOMNE.

Oh Nina! ma sœur Nina! qu'elle était belle et combien je l'aimais; c'était moi qui l'avais bercée tout enfant de traînantes chansons, moi qui avais partagé ses jeux, écouté sa douce rêverie de jeune fille, et c'est encore moi qui plus tard lui ai aidé à mourir.

Oh! qu'elle était enjouée, folâtre et rieuse quand, à douze ans, elle balançait aux branches inclinées d'un saule, dansait sur la pelouse, poursuivait une demoiselle bariolée, ou chantait de sa voix douce et fraîche un joyeux rondeau! Qu'elle était touchante quand, une larme à l'œil, elle donnait son aumône au vieux mendiant,

écoutait la longue plainte du petit pauvre et priait le soir pour tous ceux qui pleurent!

Oh! c'était un ange, ma Nina! un ange que Dieu avait envoyé à notre mère pour essuyer ses larmes et lui donner un peu de bonheur en cette vie; mais quand l'affliction disparut, quand revint le sourire, les anges, les autres frères de Nina qui la pleuraient depuis seize ans prièrent sans doute le Seigneur afin qu'il leur rendit cette sœur voyageuse et Dieu le rappela de la terre d'exil. Alors ce fut à nous de prier, de pleurer. Oh! elle fut longue notre angoisse, elles furent ardentes nos prières, et pourtant elle ne revint plus, ma sœur Nina!

Oui, elle avait seize ans quand ses joues pâlirent et se creusèrent, quand la phthisie marqua son front d'une empreinte mortelle et ne lui laissa de vie qu'en les yeux et la voix. Oh! je m'en souviens bien de son dernier soir.

Notre mère avait été prier à l'église voisine pour sa fille bien-aimée, j'étais seul avec Nina. Assise sur le fauteuil qu'elle n'avait pas quitté depuis deux longs mois, le front penché sous les longs anneaux de sa chevelure blonde, elle rêvait, souriant les yeux grands ouverts à une pensée qui lui traversait l'esprit, tandis que moi je voyais impuissant se consumer sa jeune vie et mon cœur bondissait douloureusement toutes les fois que le râle retentissait plus sonore en ses poumons. Enfin elle releva la tête vers moi et me dit avec sa voix doucement voilée :

« Frère, ouvre la jalousie et mène mon fauteuil devant le balcon, je veux voir encore une fois le vallon, le ciel et les arbres, je veux entendre encore la cloche de l'église lointaine et redire avec toi l'*Angelus*.

— Pourquoi cette pensée si triste, ma Nina? Bien longtemps tu reverras le vallon, la cloche vibrera bien des fois à ton oreille; mais reste là ce soir, l'air est bien vif, voilà que septembre va finir. Ne te souvient-il plus qu'il y a un an après les vendanges on avait allumé du sarment dans l'âtre pour le repas et les danses du soir?

— Oni, mais cette année il ne fait pas froid; regarde-moi, je brûle. » Et elle me tendait sa main maigre et tremblante de fièvre. « Je t'en supplie, Edouard, continua-t-elle, je veux voir le rosier que tu m'as donné. Ce matin il y avait une belle rose; je ne veux pas la cueillir, pauvre rose, mais je veux respirer son doux parfum. Puis, du balcon, je verrai revenir ma mère, le vieux prêtre qui doit venir ce soir, et je serai heureuse. » Et son regard brillait à ces derniers mots, d'une exaltation religieuse, moi je frémissais de douleur, sous le poids d'un vague pressentiment, et pour-

tant je ne pus résister à sa prière. J'ouvris la fenêtre, je fis rouler son fauteuil devant la terrasse ombragée de grenadiers et d'orangers, puis ramenant sur son front transparent comme une porcelaine éclairée par une lueur le chaperon de sa mante noire, je restai debout à côté d'elle.

Quelque temps elle plongeait avec délices ses regards dans la vallée ombreuse, sur les cotéaux boisés; puis elle se prit à me redire lentement sa longue rêverie de bonheur, l'entrecoupant tour à tour de joyeuses espérances ou de pressentiments funestes. Souvent je l'interrompais, le cœur brisé, pour lui dire : « Assez, Nina, assez; tu te fatigues à parler longuement. » Mais elle me répondait, naïve comme toujours : « Non, Edouard, non, tout à l'heure la fauvette du vieux marronnier chantait; j'ai parlé et elle a gardé le silence; maintenant qu'elle reprenne ses joyeux accords et je me tairai à mon tour. »

Et en me montrant les vieux noyers, le lac bleu, la croix de la chapelle qui dépassait les bouleaux du vallon, elle disait :

« Edouard, irons-nous encore sur le lac dans la nacelle aux voiles blanches? abattons-nous tous deux les fruits du noyer pour les pauvres enfants du village? irons-nous cueillir les fraîches merises sur les vieilles roches brunes, porterons-nous encore à Notre-Dame-de-Bons-Souvenirs des guirlandes et des prières.

— Oui, Nina, oui, nous irons. Que le printemps revienne et tu guériras, et allant loin, bien loin, rêver ensemble, nous ferons des bouquets de roses sauvages, des guirlandes de bluets, nous en ornerons l'autel de la bonne Vierge, et elle te gardera à ta mère et à ton pauvre Edouard. »

Nina me prit la main, me regarda fixement, puis elle me dit : « Le crois-tu, frère?

— Oui, Nina, je le crois, je le désire de l'âme! » Elle laissa retomber ma main, me regarda encore, puis secoua la tête avec tristesse.

« Pauvre ami! dit-elle, pourquoi te flat-

ter ainsi! Reverrai-je le printemps? Oh! non, non! Vois-tu, le vallon me ressemble, il est tout flétri, tout pâle; il y a de l'agonie dans l'air; encore deux mois, et la neige et la mort viendront pour tous deux.»

Il y avait une expression si désespérante dans sa parole que je me mis à sangloter.

« Tais-toi, frère, tais-toi; je guérirai, bien sûr. Allons, ne pleure pas, cela me fait tant de mal de te voir souffrir! oh! cela me fait grand mal. Tiens, montre-moi le rosier; je veux admirer de près la belle rose de ce matin, moi j'aime tant les roses d'automne! On dirait que Dieu les a posées dans la guirlande foncée de cette végétation mourante comme pour nous rappeler le printemps et la vie. »

Et ses yeux se tournèrent lentement vers un rosier de Bengale; mais elle poussa un cri d'effroi, pâlit; puis sa tête retomba sur sa poitrine et sa main serra convulsivement la mienne. Effrayé, je regardais aussi. Oh! je la compris bien, pauvre sœur! c'est que la belle rose du matin s'était rapidement étiolée, c'est que les brises du soir emportaient une à une ses feuilles déjà peu nombreuses!

« Edouard! Edouard! ma mère! » murmura-t-elle; et ses larmes tombèrent avec ses sanglots.

« Viens, Nina, viens! Tu te fais mal, grand mal avec toutes ces sinistres pensées! » Et je voulus l'entraîner loin de là; mais elle me résista avec force.

« Non, laisse-moi, laisse-moi, frère! Je me flattais de douces espérances tout à l'heure, et voilà que cette rose me les a cruellement ôtées! Vois, elle s'est effeuillée la fleur, effeuillée comme ma jeune vie. Voilà que mes minutes sont comptées, elle me le dit et je le sais: aussi elle ne ment pas, la fleur. Ah! laisse-la-moi regarder et réfléchir sur la mort qui me vient! Lorsqu'une bougie va s'éteindre, ne faut-il point se rassurer contre les ténèbres qui sont proches? Laisse-moi, cette rose est l'horloge de mes dernières heures; il faut que je suive l'aiguille. Oh! ne tords pas ainsi tes mains,

frère, écoute-moi plutôt; que je verse en ton âme mes regrets et mes douleurs pendant qu'il en est temps encore. Laisse-moi te dire combien la vie m'était belle, comme vous me l'aviez rendue douce et légère à porter, ma mère et toi! Et la voilà qui s'en va insensiblement, la voilà qui me quitte comme les feuilles quittent le calice qui les a portées quelques heures! Bientôt une seule feuille restera tremblotante à cette tige nue, et c'est alors, alors que le même souffle de mort nous prendra sur son aile, la pauvre feuille et moi!!

— Nina! Nina! oh! de grâce! viens! Mais tu te fais mourir! As-tu donc oublié notre mère? »

Elle me regarda avec un désespoir expressif et me répondit par un sanglot. Je profitai de cette douleur pour la retirer plus loin et fermer la fenêtre; mais elle souleva le rideau de mousseline. A travers la vitre transparente, ses yeux restèrent fixés sur le rosier fatal et à chaque feuille qui tombait, une larme coulait silencieuse sur sa joue, et un frisson faisait trembler son corps. Moi, aussi, j'étais là, agenouillé près d'elle, soutenant son pâle visage sur mon épaule et regardant la rose effeuillée. Nos âmes confondues dans la même pensée navrante faisaient frémir nos corps d'un même mouvement électrique à chaque pétale détaché par la brise. Oh! c'était une angoisse sans nom!!

Enfin trois feuilles seules restèrent attachées à la corolle nue, je ne respirais plus. Deux tombèrent d'un seul coup!.. il n'en restait qu'une seule!

« Edouard! Edouard! adieu, c'est fini, adieu! s'écria Nina d'une voix brisée, mourante.

— Nina! Nina, tu vivras, oh! tu vivras. Mais c'est une folie, Nina! une fleur, rien qu'une fleur!! ma pauvre Nina! »

En ce moment la porte s'ouvrit; notre mère entra suivie du vieux prêtre à qui Nina voulait encore redire son innocente vie. La bonne mère courut à sa fille, la prenant

dans ses bras et lisant sur son visage avec son regard pénétrant, son regard de mère, quelles espérances, quelles craintes son absence avait fait naître. « Oh ! je suis mieux, bien mieux, ma mère, » dit la jeune fille avec un ineffable sourire. En effet, le râle ne sifflait plus dans ses poumons, ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient d'un éclat singulier, je fus frappé du changement de sa physionomie. Le prêtre à cheveux blancs me fit signe de sortir et Nina me montra le balcon en me disant : « La rose ! prends garde à la rose !! »

Oh ! ces mots-là me rendirent toutes mes craintes, et pourtant ce furent les derniers que j'entendis de sa voix aimée. Je m'élançai sur le balcon et poussé par un instinct machinal, murmurant pour prière : « Mon Dieu ! mon Dieu !.. » je m'agenouillai devant le rosier, couvrant de mes deux mains, réchauffant de mon haleine cette dernière et tremblotante feuille de rose, comme si j'avais pu ainsi sauver Nina et la feuille de la brise fatale qui les menaçait toutes deux. Et je répétais toujours : « Mon Dieu ! mon Dieu !! » tout en prêtant l'oreille à la voix doucement mélodieuse de Nina qui bourdonnait jusqu'à moi. Puis elle se tut, et j'entendis la voix plus forte et plus mâle du

vieillard. Et il venait comme un peu d'espérance en mon âme quand tout à coup un cri délirant arriva jusqu'à moi. « De l'air ! de l'air ! » criait ma mère éplorée. Je me dressai impétueux, hors de moi, je poussai la fenêtre du balcon, et je reçus Nina dans mes bras, froide, inanimée, sans couleur et sans vie. L'air lui rendit ses sens, elle ouvrit les yeux, me regarda ; puis ses lèvres se ranimèrent. Sans articuler aucun son, elle leva la main comme pour me montrer quelque chose qui flottait dans l'air. Son visage s'illumina d'un radieux sourire, puis son regard resta fixe, puis sa tête retomba et le dernier battement de son cœur expira sous ma main tremblante.

Oh ! Nina ! ma sœur Nina ! elle était morte ! A ce moment d'angoisse perdu dans un désespoir sans cris et sans larmes, je ne vis pas ma mère qui gisait à mes pieds, je n'entendis pas le vieux prêtre qui psalmodiait déjà un chant de mort ; mais je vis la feuille de rose qui, tournoyant légèrement dans l'air, alla se perdre dans le feuillage des saules du vallon. L'âme de Nina, comme une goutte de rosée, était tombée sur le dernier pétale d'une rose d'automne, et tous deux s'en étaient allés.

M^{lle} M.

VACANCES.

Notre premier numéro indiquera le travail que les jeunes personnes devront faire pendant les vacances qui vont s'ouvrir. Nous aurons soin de classer les devoirs suivant l'âge et la capacité.

TYRTÉE.

Ils furent puissants et redoutés ces Spartiates dont le nom n'éveille plus aujourd'hui que des souvenirs. Leur ville détruite a laissé si peu de traces que le voyageur a quelque peine à croire que ce sont là les faibles restes de l'altière Lacédémone qui donna des lois à la Grèce, qui vit Athènes humiliée, et dont trois cents guerriers suffirent à porter l'épouvante dans l'armée innombrable de Xercès. Mais avant d'obtenir cet empire, que de sang répandu ! que de pleurs versés ! que de mères et d'épouses plongées dans le deuil et dans les larmes ! Que sont donc tant de chants de victoire auxquels viennent se mêler tant de chants funèbres ? Et parmi ces peuples asservis ne méritez-vous pas d'être distingués, vous, nobles Messéniens, que votre courage et la résistance vigoureuse que vous apportâtes à la tyrannie a couverts de gloire ? Et vous, Aristomène, dont le bras fut si longtemps fatal à vos ennemis et qui survécûtes à la ruine de votre patrie pour apprendre ses malheurs aux peuples éloignés, ne méritez-vous pas un souvenir de la postérité ?

Après une lutte aussi longue qu'impuissante contre ses farouches adversaires, Messène vaincue courbait la tête sous le jong de Sparte ; car c'était en vain que les dieux avaient vu l'encens fumer sur leurs autels, que de nombreuses victimes avaient été immolées, et qu'Aristodème avait plongé dans le cœur de sa fille une main parricide. Mais trente-neuf ans d'une paix honteuse n'avaient fait qu'envenimer les haines, qu'exalter les courages. Ce repos forcé, c'était celui du lion qu'une blessure profonde a condamné à l'inaction, et qui, à peine guéri, fait entendre de nouveaux et terribles rugissements.

Aristomène était du sang des rois, on le choisit pour le libérateur des Messéniens. En apprenant cet effort sublime, les Spartiates en sont troublés, on consulte l'oracle, il faut un général athénien pour les conduire, et ils seront vainqueurs.

Athènes, jalouse déjà de sa rivale, envoie Tyrtée...

Si un pareil général se fût présenté devant les Athéniens les sarcasmes et les railleries n'eussent pas manqué de l'assaillir ; mais le peuple grave et silencieux que Lycurge avait formé le contempla longtemps sans proférer un seul mot.

Tyrtée paraissait dans la force de l'âge. Sa taille était au-dessous de l'ordinaire ; ses cheveux crépus et en désordre ainsi que sa barbe dérobaient une partie de son visage. Mais il eût été difficile de ne point remarquer ses yeux qui, en s'animant, ressemblaient à ceux de l'aigle ; on y voyait l'empreinte d'un génie sublime et audacieux.

Tyrtée n'avait pas ceint la longue et redoutable épée ; le bouclier pesant ne chargeait point son bras. Rien en lui ne révélait le guerrier qui devait vaincre un peuple armé par la haine, la vengeance, l'amour de la patrie et de la liberté. Au lieu de ces instruments de destruction, il tenait à la main une lyre.

Les Spartiates crurent que les Athéniens avaient voulu les insulter, et méditaient peut-être de sanglantes représailles, quand Tyrtée prit sa lyre et fixa leur irrésolution par ses mâles accords. Alors, tous les soldats devinrent des héros, et quand Aristomène se présenta au combat, la Messénie cessa d'exister.

M^{lle} ELVIRE D.

SALLES D'ASILE.

(SOCIÉTÉS MATERNELLES.)

Dans les professions où les ouvriers sont obligés de travailler hors de leur logis, lorsque les mères ont des enfants en bas âge, il faut qu'elles les laissent seuls à la maison durant le jour, et qu'ils y restent en quelque sorte abandonnés, ou bien qu'elles les confient, moyennant une rétribution coûteuse, à d'autres femmes qui se font gardes d'enfants. La plupart du temps, ces dernières femmes, dépourvue, de sentiments élevés et n'éprouvant nulle tendresse pour les petits êtres qui leur sont livrés, les gardent sans attention, sans soins, sans pitié.

Quelques personnes généreuses ont conçu la pensée de créer des établissements soutenus par les contributions volontaires des amis de l'humanité, pour recevoir les petits enfants des ouvriers, les tenir en des locaux bien chauffés et bien aérés, leur procurer des surveillantes douces, patientes, affectionnées, instruites, qui puissent leur donner des soins délicats, et veiller à ce que les premières impressions sur leur moral et sur leur intelligence réunissent à la fois les exemples de la raison, du bon ordre et de la vertu.

Tel est l'esprit, tel est le caractère des établissements formés depuis peu d'années dans les principaux quartiers de la capitale, sous le nom de *Salles d'asile*. Il y en a déjà huit, où l'on élève ainsi quinze cents enfants choisis parmi les familles les plus nécessiteuses dans les classes ouvrières.

Il ne suffit pas de soulager ainsi les familles indigentes à l'égard de leurs enfants en bas âge. C'est au moment où ces enfants viennent au monde, où la mère est incapable de travail, où tant de besoins nouveaux assaillent l'humble ménage, c'est alors qu'il est nécessaire de venir au secours de l'humanité souffrante. Tel est l'objet vraiment sublime des Sociétés maternelles établies dans les principales villes de France, sous la protection illustre d'une mère de huit enfants, d'une reine, que la vie privée réclamerait avec orgueil, et que toutes les mères auraient porté sur le trône si les plus touchantes vertus avaient eu besoin d'un suffrage.

CHARLES DUPIN.

COMMENT SAINT ÉLOI FUT GUÉRI DE LA VANITÉ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Annibal et Charlemagne, comme Bonaparte, ont franchi les Alpes et à peu près conquis l'Italie; mais derrière eux, effaçant les vestiges de leur passage, les défilés des montagnes se sont refermés, les pics du mont Genève et du petit Saint-Bernard se sont recouverts de neige, et les générations qui ont succédé à celles de leurs enfants, ne retrouvant aucune trace de la route qu'ils avaient suivie que dans la tradition des localités et dans la mémoire des populations, se sont prises à douter de ces miracles et ont presque nié les dieux qui les avaient opérés. Bonaparte n'a pas voulu qu'il en fût ainsi pour lui, et afin que sa religion guerrière n'eût point à souffrir des ravages de l'oubli et de l'atteinte du doute, il a lié l'Italie à la France comme une esclave à sa maîtresse; il a étendu une chaîne à travers les montagnes; il en a mis le premier anneau aux mains de Genève, sa nouvelle fille, et le dernier au pied de Milan, notre vieille conquête. Ce souvenir de notre descente en Italie, cette chaîne dorée par le commerce, cette voie tracée par le passage de nos armées et battue par la sandale d'un géant, c'est la route du Simplon.

Cette route, rivale de celles de Tiberius Nero, de Julius César et de Domitianus, à laquelle chaque jour trois mille ouvriers ont travaillé pendant trois ans, qui grimpe aux flancs des montagnes, franchit les précipices et creuse les rochers, commence à Glys, laisse Brigg à gauche, et s'élève par une pente visible à l'œil, mais presque insensible à la marche, jusqu'au col du Simplon, c'est-à-dire pendant six lieues. C'est aux faiseurs d'itinéraires, et non à nous, de dire combien de ponts l'on passe,

combien de galeries l'on traverse, combien d'aqueducs on franchit. Nous y renouons d'autant plus facilement, qu'aucune description ne peut donner idée du spectacle qu'on y rencontre à chaque pas, des oppositions et des harmonies que forment entre elles les vallées de Ganther et de la Saltine, et la chute des cascades se réfléchissant aux miroirs des glaciers. A mesure qu'on monte la végétation et la vie disparaissent. Ces sommets n'avaient point été faits pour le commun des hommes et des animaux; là, le génie seul pouvait atteindre; là, l'aigle pouvait vivre. Aussi, le village du Simplon, cette conquête artificielle de la vallée sur la montagne, s'étend-il misérablement, comme un serpent engourdi, sur un plateau nu et sauvage. Aucun arbre ne l'abrite, aucune fleur ne le décore, aucun troupeau ne l'anime; il faut tout tirer des bas lieux, et l'on ne voit l'existence renaître, la nature revivre, qu'en descendant ses deux versants. Quant à son sommet, c'est le domaine des glaces et des neiges, c'est le palais de l'hiver, c'est le royaume de la mort.

Presqu'en quittant le village du Simplon ou commence à descendre, et par un effet d'optique naturel cette descente paraît plus rapide que la montée; d'ailleurs, elle est beaucoup plus tourmentée par les accidents de la montagne: tantôt elle pivote sur des angles aigus, tantôt elle se roule par mille ondulations autour de la montagne, aussi loin que l'œil peut atteindre, et semble le serpent fabuleux qui encercle la terre. D'abord, on rencontre la galerie d'Algaby, la plus longue et la plus belle, que traversent deux cent quinze pieds de granit, pour s'ouvrir sur la vallée

de Gondo, chef-d'œuvre divin de décoration terrible, qu'aucun pinceau ne peut imiter, qu'aucune plume ne peut décrire, qu'aucun récit ne peut rendre; c'est un corridor de l'enfer étroit et gigantesque. A mille pieds au-dessous du chemin, le torrent; à deux mille pieds au-dessous de la tête, le ciel. La distance est si grande du voyageur à la Doveria qu'à peine l'entend-on mugir, quoiqu'on la voie furieusement écumer sur les roches qui forment le fond de la vallée. Tout à coup un pont léger, d'une architecture aérienne, se présente, jeté d'une montagne à une autre comme un arc-en-ciel de pierre. Il conduit au bout de quelques pas à la galerie de Gondo, longue de six cents pas, éclairée par deux ouvertures. En face de l'une d'elles on lit ces mots, écrits par une main habituée à graver des dates sur le granit :

OÈre Italico

MDCCCV.

Car l'homme qui les avait écrits croyait, comme Jésus-Christ et Mahomet, que, non pas de sa naissance, non pas de sa fuite, mais de sa victoire, daterait pour l'Italie une ère nouvelle.

Bientôt la vallée s'élargit, l'air se réchauffe, la poitrine respire; quelques traces de végétation reparaissent, des échappées, à travers les sinuosités de la montagne permettent à l'œil de reposer sur un plus riche horizon. Un village apparaît avec un doux nom; c'est Isalla, la sentinelle avancée et presque perdue de la molle Italie. Aussi derrière elle la vallée se referme. Les rochers, nus et gigantesques, brunissent, l'imprudente fille de la Lombardie a été prise au sortir d'un défilé qu'elle ne peut plus repasser. Sur la route par laquelle elle est venue, une galerie s'est formée; c'est l'avant-dernière : elle repose sur un pilier de granit colossal, dont la masse noire se détache à sa sommité sur l'azur du ciel, à son milieu sur le tapis

vert de la colline, à sa base sur la mousse blanche des cascades. Celle-là, on se hâte de la traverser; et, soit illusion, soit véritablement changement atmosphérique, à sa sortie, les tièdes bouffées du vent d'Italie viennent au-devant de vous. A droite et à gauche les montagnes s'écartent, des plateaux se forment, et sur ces plateaux, comme des cygnes qui se réchauffent au soleil, on commence à apercevoir des groupes de maisons blanches aux toits plats. C'est l'Italie, la vieille reine, la coquette éternelle, l'Armide séculaire qui envoie au-devant de vous ses paysannes et ses fleurs. Encore une rivière à franchir, encore une galerie à traverser, et vous voilà à Crévola, suspendu entre le ciel et la terre, sur un pont magique. Sous vos pieds vous avez la ville et son clocher; devant vous le Piémont; puis au loin, là-bas derrière l'horizon, Florence, Venise, Rome, Naples, ces villes merveilleuses dont les poètes ont raconté tant de féeries et dont aucun rempart ne vous sépare plus. Aussi la route, comme lassée de ses longs détours, heureuse de retrouver la plaine, s'élançait-elle d'un seul jet de deux lieues jusqu'à la route de Domo d'Ossola.

J'y tombai au milieu d'une procession italienne. Une corporation de maréchaux-ferrants fêtait saint Éloi. Dans mon ignorance, j'avais toujours cru ce bienheureux le patron des orfèvres et l'ami du roi Dagobert, auquel il donnait parfois sur sa toilette des conseils fort judicieux; mais j'ignorais complètement qu'il eût jamais été maréchal. Cependant la bannière, sur laquelle il était représenté brisant son enseigne, ne me laissait aucun doute à ce sujet; la seule chose qui me restât à éclaircir, c'était à quel moment de sa vie se rapportait l'action qui a inspiré l'artiste; car cette vie sanctifiée, je la connaissais à peu près, depuis son entrée chez le préfet de la monnaie de Limoges jusqu'à sa nomination au siège de Noyon, et je ne voyais rien dans tout cela qui pût s'appliquer au spectacle

que j'avais sous les yeux. En conséquence, je m'adressai au maître de poste, pensant que pour une tradition de fer à cheval c'était le meilleur historien qui se pût trouver.

Nous commençâmes par faire prix pour la voiture qui devait me conduire de Domo d'Ossola à Bevano; puis, ce prix fait au double de ce qu'il valait, tant j'étais pressé de posséder ma procession, j'obtins sur le père d'Occuli les témoignages biographiques suivants. Au reste, voici la tradition telle qu'elle fut transmise dans sa naïveté primordiale et dans sa simplicité primitive; il est inutile de dire que nous n'en garantissons pas l'authenticité.

Vers l'an 610, Eloi, qui était alors un jeune maître de vingt-six à vingt-huit ans, habitait la ville de Limoges, située à deux lieues seulement de Cadillac, son pays natal. Dès sa jeunesse il avait manifesté une grande aptitude pour les arts mécaniques, mais, comme il n'était pas riche, il lui avait fallu demeurer simple maréchal. Il est vrai qu'il avait fait faire à ce métier de tels progrès, qu'entre ses mains il était presque devenu un art. Les fers qu'il forgeait, et qu'il était parvenu à confectionner en trois chaudes, s'arrondissaient d'une coupe merveilleusement élégante, et brillaient comme de l'argent poli. Les clous avec lesquels il les fixait aux pieds des chevaux étaient taillés en diamants et eussent pu être enchâssés comme des chatons de bague dans une montre d'or. Cette habileté d'exécution, qui étonnait tout le monde, finit par exalter l'ouvrier lui-même; la vanité lui tourna la tête, et oubliant que Dieu nous élève et nous abaisse à sa volonté, il fit faire une enseigne sur laquelle il était représenté ferrant un cheval, avec cette exergue passablement insolente pour ses confrères et blessante pour l'humilité religieuse : *Eloi, maître sur maître, maître sur tous.*

L'inscription fit grande rumeur dès son apparition, et comme Éloi avait surtout

affaire à une clientèle de commerçants, de chevaliers et pèlerins qui se croisaient incessamment devant sa boutique, l'orgueilleuse enseigne alla bientôt éveiller la susceptibilité des autres maréchaux-ferrants, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe. De tous côtés s'éleva alors contre l'orgueilleux maître une clameur si grande qu'elle monta jusqu'au paradis. Le bon Dieu, ne sachant pas d'abord quelle cause l'occasionnait, s'en émut et regarda sur la terre; ses yeux, qui par hasard étaient tournés vers Limoges, tombèrent sur la fameuse enseigne, et tout lui fut expliqué.

De tous les péchés mortels, celui qui a toujours le plus fâché le bon Dieu est l'orgueil; ce fut l'orgueil qui souleva Satan et Nabuchodonosor contre le Seigneur, et le Seigneur foudroya l'un et ôta la raison à l'autre. Aussi Dieu cherchait-il déjà quelle punition il pourrait appliquer au nouvel Aman, lorsque Jésus-Christ, voyant son père préoccupé, lui demanda ce qu'il avait. Dieu lui répondit en lui montrant l'enseigne; Jésus-Christ la lut.

« Oui, oui, mon père, dit-il, c'est vrai, l'inscription est violente; mais Éloi est véritablement habile; seulement il a oublié que sa force lui vient d'en haut. Mais à part son orgueil, il est plein de bons principes.

— J'en conviens, dit le bon Dieu, il a d'excellentes qualités; mais son orgueil les dépasse toutes autant que le cèdre dépassel'hysope, et il les fera mourir sous son ombre. Avez-vous lu : *Éloi, maître sur maître, maître surtout* ?... C'est un défi non-seulement porté à l'habileté humaine, mais encore à la puissance céleste.

— Eh bien! mon père, que la puissance céleste lui réponde par la bonté, et non par la rigueur. Vous voulez la conversion et non la mort du coupable, n'est-ce pas? je me charge de le convertir.

— Hum! fit le bon Dieu en remuant la tête; tu entreprends mauvaise besogne.

— Y consentez-vous? continua Jésus-Christ.

— Tu n'y réussiras pas, dit le bon Dieu.

— Laissez-moi toujours essayer.

— Et combien me demandes-tu?

— Vingt-quatre heures.

— Accordé, » dit le bon Dieu.

Jésus ne perdit pas de temps; il dépouilla ses habits divins, revêtit le costume de compagnon de devoir, se laissa glisser sur un rayon du soleil, et descendit aux portes de Limoges.

Il entra aussitôt dans la ville, le bâton à la main, avec l'apparence d'un homme qui vient de faire une longue route, et s'en alla droit à la maison d'Eloi. Il le trouva forgeant; il était à la troisième chaude.

« Dieu soit avec vous, maître! dit Jésus en entrant dans la boutique.

— Amen! répondit Eloi sans le regarder.

— Maître, continua Jésus, je viens de faire mon tour de France, et partout j'ai entendu parler de ta science, de sorte que j'ai pensé qu'il n'y avait que toi qui pouvais me montrer quelque chose de nouveau.

— Ah! ah! fit Eloi en jetant un regard rapide sur lui et en continuant de battre son fer.

— Veux-tu de moi pour compagnon? reprit humblement Jésus, je viens t'offrir mes services.

— Et que sais-tu? dit Eloi lâchant négligemment le fer auquel il venait de donner le dernier coup de marteau et jetant sa pince.

— Mais, continua Jésus, je sais forger et ferrer aussi bien, je crois, que qui que ce soit au monde.

— Sans exception? dit dédaigneusement Eloi.

— Sans exception, » répondit tranquillement Jésus.

Eloi se mit à rire.

« Que dis-tu de ce fer? » reprit Eloi mon-

trant complaisamment à Jésus celui qu'il venait d'achever. Jésus le regarda.

« Je dis que ce n'est pas mal; mais je crois qu'on peut faire mieux. »

Eloi se mordit les lèvres.

« Et en combien de chaudes ferais-tu un fer comme celui-là?

— En une chaude, » dit Jésus.

Eloi se mit à rire; comme nous l'avons dit, il lui en fallait trois à lui et cinq ou six aux autres; il crut que le compagnon était fou.

« Et veux-tu me montrer comment tu t'y prends? dit-il d'un air goguenard.

— Volontiers, maître, » répondit Jésus en ramassant tranquillement la pince et en prenant au pied de l'enclume un lingot de fer brut, qu'il mit dans la forge; puis il fit signe à Occuli qui se mit à tirer la corde du soufflet. Le feu, étouffé d'abord sous le charbon, s'élança bientôt en petits jets bleus; des millions d'étincelles pétillèrent, la flamme rougissante embrasa l'aliment qui lui était offert; de temps en temps, l'habile compagnon arrosait le foyer qui, momentanément noirci, reprenait presque aussitôt une nouvelle force et une teinte plus vive: enfin la braise sembla une matière fondue. Au bout d'un instant, cette lave pâlit, tant toute la partie combustible du charbon était dévorée; alors Jésus tira du brasier son fer presque blanc, le posa sur l'enclume, et le tournant d'une main tandis qu'il le frappait et le façonnait de l'autre, en quelques coups de marteau illui donna une forme et un fini desquels celui d'Eloi était loin d'approcher; la chose avait été si vivement faite que le pauvre « maître sur maître » n'y avait vu que du feu.

« Voilà, » dit Jésus-Christ.

Eloi prit le fer, dans l'espoir d'y découvrir quelque paille; mais rien n'y manquait. Aussi, quoique la mauvaise intention y fût, il ne put trouver prise à en dire le moindre mal.

« Oui! oui! dit-il en le tournant et en le retournant; oui, pas mal. Allons, pour un simple ouvrier, pas mal. Mais, continua-t-

il, espérant prendre Jésus en défaut, ce n'est pas tout que de savoir confectionner un fer, il faut encore savoir l'appliquer au pied de l'animal. Tu m'as dit que tu savais ferrer, je crois ?

— Oui, maître, répondit tranquillement Jésus-Christ.

— Eh bien ! nous allons en juger, et pas plus tard que tout de suite ; voilà à la porte le cheval du préfet de la monnaie, et qui est déferré des quatre pieds...

— Alors la chose tombe à merveille, répondit Jésus.

— Mettez le cheval au travail !, cria Eloi à ses garçons.

— Oh ! ce n'est pas la peine, interrompit Jésus ; j'ai une manière à moi qui épargne beaucoup de peine et abrège beaucoup de temps.

— Et quelle est ta manière ? dit Eloi tout étonné.

— Vous allez voir, » répondit Jésus.

A ces mots il tira un couteau de sa poche, alla au cheval, leva une des jambes de derrière, lui coupa le pied gauche à la première jointure, mit le pied dans l'étau, cloua le fer avec la plus grande facilité, reporta le pied ferré, le rapprocha de la jambe, où il reprit aussitôt ; coupa le pied droit, répéta la même cérémonie avec le même succès, continua ainsi pour les deux autres, et cela sans que l'animal parût s'inquiéter le moins du monde de ce que la manière du nouveau compagnon avait d'étrange et d'inusité. Quant à Eloi, il regardait l'opération s'accomplir dans la stupéfaction la plus profonde.

« Voilà, maître, dit Jésus-Christ en recollant le quatrième pied.

— Je vois bien, dit saint Eloi, faisant tous ses efforts pour cacher son étonnement.

— Ne connaissez-vous point cette manière ? continua négligemment Jésus-Christ.

(1) Le travail est un appareil en charpente au milieu duquel on attache le cheval que l'on veut ferrer.

— Si fait ! si fait ! reprit vivement Eloi ; j'en ai entendu parler ; mais... j'ai toujours préféré l'autre.

— Vous avez tort, celle-ci est plus comode et plus expéditive. »

Eloi, comme on le pense bien, n'eut garde de renvoyer un si habile compagnon ; d'ailleurs il craignait, s'il ne traitait pas avec lui, qu'il ne s'établît dans les environs, et il ne se dissimulait pas que c'était un concurrent redoutable. Il fit donc ses conditions, qui furent acceptées, et Jésus fut installé dans la boutique comme premier garçon.

Le lendemain au matin, Eloi envoya Jésus-Christ faire une tournée dans les villages environnants ; il s'agissait de quelques commissions qui avaient besoin d'être remplies par un messenger intelligent. Jésus partit.

Il était à peine disparu au tournant de la grande rue qu'Eloi se prit à songer sérieusement à cette nouvelle manière de ferrer les chevaux, qui lui était inconnue. Il avait suivi l'opération avec le plus grand soin ; il avait remarqué à quelle jointure l'amputation avait été faite ; il ne manquait pas, comme nous l'avons dit, d'une grande confiance en lui-même ; il résolut de profiter de la première occasion qui s'offrirait de mettre à profit la leçon qu'il avait prise.

Elle ne tarda point à se présenter. Au bout d'une heure, un cavalier armé de toutes pièces s'arrêta à la porte d'Eloi ; son cheval s'était déferré d'un pied de derrière, à un quart de lieue de la ville, et attiré par la réputation du maître, il avait piqué droit chez lui ; il venait d'Espagne et retournait en Angleterre, où il avait, à propos de l'Ecosse, de grandes affaires à régler avec saint Dunstan. Il attacha son cheval à un des anneaux de fer de la boutique, entra dans un cabaret, et demanda un pot de bière en recommandant à Eloi de se hâter.

Eloi pensa que, puisque la pratique était pressée, c'était le moment de mettre à exécution la manière expéditive dont il avait

vu faire la veille un essai qui lui avait si bien réussi; il prit son couteau le mieux affilé, lui donna un dernier coup sur sa pierre à rasoir, leva la jambe du cheval, et prenant le joint avec une grande justesse, il lui coupa le pied au-dessus du sabot.

L'opération avait été si habilement faite que le pauvre animal, qui ne se doutait de rien, n'avait pas eu le temps de s'y opposer, et ne s'était aperçu de l'amputation que par la douleur même qu'elle lui avait causée; mais alors il poussa un hennissement si plaintif et si douloureux que son maître se retourna, et vit sa monture pouvant à peine se tenir debout sur les trois pieds qui lui restaient, et secouant sa quatrième jambe d'où s'échappaient des flots de sang. Il s'élança hors du cabaret, se précipita dans la boutique, et trouva Eloi qui ferrait tranquillement le quatrième pied dans son étau; il crut que le maître était devenu fou. Eloi le rassura, lui disant que c'était une nouvelle manière qu'il avait adoptée, lui montrant le fer parfaitement adhérent au sabot, et, sortant de sa boutique, se mit en devoir d'aller recoller le pied au moignon de la jambe, comme il avait vu faire la veille à son compagnon.

Mais il en advint cette fois tout autrement. Le pauvre animal, qui depuis dix minutes perdait son sang, était couché sans force et tout prêt à mourir. Eloi rapprocha le pied de la jambe; mais, entre ses mains, rien ne reprit; le pied était déjà mort, et le reste du corps ne valait guère mieux.

Une sueur froide couvrit le front du maître; il comprit qu'il était perdu, et ne voulant pas survivre à sa réputation, il tira de sa trousse le couteau qui avait si bien rempli son office, et il allait se l'enfoncer dans la poitrine lorsqu'il sentit qu'on lui arrêtait le bras. Il se retourna, c'était Jé-

sus-Christ; le divin messenger avait achevé ses commissions avec la même promptitude et la même habileté qu'il avait coutume de mettre à tout ce qu'il faisait, et il était de retour deux heures plus tôt que ne l'attendait Eloi.

« Que fais-tu, maître? » lui dit-il d'un ton sévère.

Eloi ne répondit pas, mais montra du doigt le cheval expirant.

« N'est-ce que cela? » dit le Christ; et il ramassa le pied et le rapprocha de la jambe, et le sang cessa de couler, et le pied reprit, et le cheval se releva et hennit de bien-être; de sorte que, moins la terre rougie, on eût juré qu'il n'était rien arrivé au pauvre animal, tout à l'heure si malade et maintenant si vif et si bien portant.

Eloi le regarda un instant, confus et stupéfait; puis allant prendre dans sa boutique un marteau, il vint et brisa son enseigne. Cela fait il alla à Jésus-Christ, et il lui dit humblement: « C'est toi qui es le maître, et c'est moi qui suis le compagnon.

— Heureux celui qui s'humilie! répondit le Christ d'une voix douce, car il sera élevé. »

A cette voix si pure et si harmonieuse, Eloi leva les yeux, et il vit que son compagnon avait le front ceint d'une auréole: il reconnut Jésus et il tomba à genoux.

« C'est bien! je te pardonne, dit le Christ, car je te crois guéri de ton orgueil: reste maître sur maître; mais souviens-toi que c'est moi seul qui suis maître sur tous. »

A ces mots, il monta en croupe derrière le cavalier et disparut avec lui.

Le cavalier était saint George.

ALEXANDRE DUMAS.

UN VIEILLARD.

Oh! comme il est calme et tranquille, le vieillard à la chevelure blanche, au front sillonné par les ans. La douceur et la bonté sont répandues sur ses traits vénérables, tout en lui respire le bonheur et la paix. Sa taille un peu inclinée maintenant a dû être noble et fière au printemps de sa vie, et dans ses yeux baissés qu'une joie pure anime se reflète jadis l'amour et le génie. Il appuie avec confiance sa main maigre et ridée sur un bâton qui ne le quitte plus, car il a besoin de soutien, lui dont le temps a épuisé les forces, que tant de lustres ont vu passer; et pourtant, malgré sa faiblesse, quand les enfants du village assemblés dans les champs poursuivent le papillon léger, on voit encore l'octogénaire les suivre au loin des yeux dans leurs courses rapides, les exciter d'une voix frêle et fêter le vainqueur. « Enfants, dit-il, courez, oh! courez; à votre âge je chassais aussi l'insecte aux ailes d'or; je foulais joyeux le gazon des prairies, je cueillais la noisette au bois. Ne perdez pas des jours qui si vite s'envolent. Profitez bien de votre temps; on est si heureux à votre âge. Vous ne pouvez danser toujours. »

Et le plaisir animait sa belle figure; il était heureux, le bon vieillard, de se rappeler ses douces émotions, ses joies pures d'enfant; le souvenir du plaisir qu'il ne pouvait plus goûter maintenant le consolait de ses regrets amers et ranimait son cœur. Souvent le soir, dans les grands jours de fête, appuyé sur un bras ami, il se dirige vers l'orme antique où la danse a rassemblé la jeunesse du hameau. Du plus loin qu'il entend la musique champêtre, il précipite sa marche en chantonnant; à sa figure animée par la joie, on le dirait impatient de figurer dans les joyeux quadrilles. Pourtant ce n'est plus la danse qui l'attire; une place sur l'un des bancs qui se voit le moins,

quelques phrases amicales des jeunes garçons et des sourires des jeunes filles, voilà ce qui l'attend là-bas. Mais c'est assez pour lui; le bonheur des autres fait tant de bien! « Enfants, dit-il, dansez, oh! dansez; à votre âge je m'amusais aussi le soir de nos beaux jours; j'aimais à me délasser de mes longues fatigues. Profitez bien de votre temps pour goûter les plaisirs; ne perdez pas des jours qui si vite s'envolent. Vous ne pourrez danser toujours! »

Et joyeux d'amuser le bon vieillard, chacun, profitant de ses sages conseils, se livrait au plaisir avec ardeur. Alors, voyant le bonheur répandu sur des figures charmantes, le vieux père oubliait sa béquille et ses quatre-vingts ans, et se revoyait à ses jeunes années.

Aussi, quand le rappel réunissait sous les bannières chères à la France les jeunes gens de son village, quand le pays armé réclamait leur secours, il soupirait en les voyant partir. « Amis, leur disait-il en retenant des larmes de regret prêtes à tomber de ses paupières, allez avec ardeur défendre notre roi; combattez avec courage l'ennemi ambitieux, repoussez l'esclavage; la gloire vous appelle à vos rangs, la victoire sourit à la valeur; amis, ne perdez pas de temps. Les années épuisent les forces, le mousquet devient lourd au bras appesanti; alors le cœur bat vainement pour la gloire. Vous ne pourrez vaincre toujours. »

Alors une larme brillait dans ses yeux, ses joues amaigries se coloraient soudain d'une vive rougeur. Mais bientôt le calme reparaisait sur son visage en pensant à la gloire qui l'avait entouré. Et le bon vieillard ne pensait plus à sa béquille en regardant sa croix d'honneur.

Bien plus souvent aussi, dans les longs soirs d'automne, quand la brise plus fraîche souffle dans le vallon, quand les arbres de

la forêt frissonnent, on le voyait, assis devant sa porte, entretenir un vieil ami. Quelles étaient douces et bonnes ces heures qui s'écoulaient en racontant des histoires effrayantes, ou bien des hauts faits d'armes et des souvenirs de voyageur; comme ses yeux brillaient quand il redisait ses campagnes, ses peines de guerre, ses victoires et ses combats! Sa mémoire étant intarissable ses récits ne devaient pas finir.

Mais si dans le cours de ses narrations amusantes le bon vieillard entendait sonner l'horloge du hameau, son regard se tour-

nait involontairement vers le champ du repos. Un nuage de tristesse paraissait un instant sur son front vénérable; mais bientôt dissipé il reprenait sa douce sérénité. « Ami, redisait-il à son vieux camarade en lui serrant la main, et souriant pour raffermir son cœur, profitons bien de notre temps pour rappeler notre vie et la conter à nos enfants. Ne perdons pas des jours qui si vite s'envolent; nous ne pourrions causer toujours. »

M^{lle} LOUISE.

MÉCANIQUE.

(PREMIER ARTICLE.)

La mécanique est fondée sur les lois du mouvement, qui ont elles-mêmes pour base la gravité ou pesanteur.

La perpétuité du mouvement des corps planétaires a longtemps induit les physiiciens à penser qu'il était possible de trouver en mécanique le mouvement perpétuel; mais la loi même de la gravité, qui n'est contrebalancée sur notre globe par aucune force, comme cela a lieu dans le système général du monde, rend un tel but impossible à atteindre; aussi, les nombreux essais qui ont été tentés l'ont toujours été vainement.

La plus récente des inventions de ce genre consiste dans les deux piles galvaniques, entre lesquelles se meut une pendule alternativement attirée et repoussée par le fluide à l'état positif et à l'état négatif. Mais les esprits justes savaient d'avance que les piles perdraient peu à peu, par l'émission du fluide, par l'oxidation, etc., leur vertu attractive et répulsive, et que la pendule s'arrêterait au bout d'un laps de

temps plus ou moins considérable; c'est ce qui est arrivé, et ce qui prouve que cette combinaison ne pouvait avoir qu'un mouvement momentané, comme tous les phénomènes secondaires de la nature.

Quant à découvrir le mouvement perpétuel par le moyen de la mécanique proprement dite, cette espérance est maintenant reléguée parmi les chimères, avec l'astrologie, la pierre philosophale, l'art de prolonger la vie, etc.; le raisonnement et l'expérience ont démontré que la gravitation vers le centre de la terre s'oppose à ce qu'un corps mis en mouvement continue indéfiniment de se mouvoir, attendu que sa gravité tend sans cesse à le ramener à un point fixe le plus près possible du centre commun, et qu'il finit forcément par s'y arrêter.

La mécanique n'a pour but réel que d'accroître l'effet des forces simples.

La force simple d'un poids d'une livre ne contrebalance qu'un poids égal et ne peut mouvoir qu'un poids moindre, tandis

que par l'emploi des moyens mécaniques la même force contrebalancera ou pourra mettre en mouvement un poids de deux, de vingt, de cent, de mille livres. Cette faculté n'a point de bornes en théorie. Le mot d'Archimède: « Donnez-moi un point d'appui et je remuerai le monde, » était donc une assertion fondée, théoriquement parlant.

Les masses les plus considérables qui aient été mues par la puissance mécanique sont les pierres qui forment les pyramides d'Égypte. Il est vrai qu'il n'est pas prouvé que ces masses énormes aient été transportées par des machines, plutôt que par la réunion des forces simples; mais la première de ces conjectures est, sans contredit, la plus raisonnable, la puissance mécanique n'ayant pas de bornes assignées, tandis que l'emploi des forces simples réunies est limité par les moyens d'exécution; par exemple, l'impossibilité de faire agir mille hommes sur une surface donnée qui ne peut les contenir. On peut donc conclure que les anciens ont été très avancés dans l'art de la mécanique, et que c'est par elle qu'ils ont exécuté les immenses travaux qui excitent encore notre admiration.

La mécanique se compose de six moyens, qu'on emploie soit isolément, soit d'une manière combinée.

Ces moyens sont: le *levier*, la *poulie*, la *roue* et son *axe*, le *plan incliné*, le *coin*, la *vis*.

Dans l'application des lois de la mécanique à une machine quelconque, il faut nécessairement:

1^o La *puissance*, ou force qui doit donner la première impulsion; elle consiste dans l'effort des hommes, des animaux, des poids, des ressorts, de l'eau, du vent, de la vapeur, etc.;

2^o La *résistance* à vaincre par la puis-

sance; elle consiste généralement dans un poids à mettre en mouvement;

3^o Le *point d'appui*, ou centre du mouvement de la machine;

4^o Les *vélocités relatives* de la puissance et de la résistance;

5^o Enfin la *force d'inertie*, le *frottement*, trainant ou roulant, et la *résistance de l'air*, qui diminuent la force des moyens.

Le *levier* est une barre non-flexible plus ou moins longue, communément destinée à soulever un poids, ou à le mouvoir de côté.

Il y a trois genres de leviers.

Dans ceux du premier genre le point d'appui se trouve entre la puissance et la résistance; il peut se trouver en dessus, comme dans la balance; il peut se trouver en dessous, comme dans la balance ordinaire.

Si les deux bras du levier, de chaque côté du point d'appui, sont égaux en longueur, la puissance devra être plus grande que la résistance pour la mettre en mouvement; à plus forte raison si le bras du côté de la puissance est plus court. Dans ces deux cas l'effet du levier deviendra nul.

Au contraire, plus le bras du côté de la puissance a de longueur, relativement au bras du côté de la résistance, plus le levier aura de force.

Parmi les leviers du premier genre, le plus puissant est celui qu'on désigne sous le nom de *pince*; sa force, employée seulement pour élever de grands poids à une petite hauteur, vient de ce que, par sa structure même, la résistance se trouve rapprochée le plus possible du point d'appui.

Dans ceux du second genre, la résistance est entre la puissance et le point d'appui, comme dans les rames d'un bateau.

Les longueurs relatives des bras de ce levier, de chaque côté de la résistance, donnent lieu aux mêmes assertions que celles qui viennent d'être faites pour les leviers du premier genre, de chaque côté du point d'appui.

Dans ceux du troisième genre, la puis-

sance est entre le point d'appui et la résistance.

Ce genre de levier, dont le jeu augmente la résistance au lieu de la diminuer, n'est point usité dans la construction des machines ; on ne s'en sert qu'isolément et lorsqu'on ne peut faire autrement.

Dans tous les leviers l'équilibre a lieu entre les deux bras, quelque inégaux qu'ils soient en longueur, quand la somme du bras le plus long, multipliée par la puissance, est égale à la somme du bras le plus court, multipliée par la résistance, c'est-à-dire que la puissance et la résistance doi-

vent être l'une et l'autre en raison inverse de leur distance respective du point d'appui.

Dans la rupture de l'équilibre entre les deux bras d'un levier, le calcul s'établit de la même manière, en ménageant une supériorité du côté qui doit l'emporter. Ce calcul s'établit aussi en multipliant les quantités de matière par leur vitesse ; il s'ensuit que la puissance du poids le plus léger sera supérieure à celle du poids le plus lourd, si sa vitesse relative est suffisante pour rendre son résultat supérieur, ce qui est facile à déterminer au moyen de la multiplication indiquée.

L'ENFANT DE MUNICH.

« Espérez contre espérance,
« et vous serez exaucés. »

(Sainte BIBLE.)

Si nous sommes en ce monde pour souffrir, comme, hélas ! notre vie en fait foi, Dieu permet pourtant que sur le chemin aride où se pressent les hommes on trouve à côté de bien des ronces quelques fleurs, comme à travers les nuages qui couvrent notre tête il laisse apercevoir un coin du ciel bleu.

Cette somme de bonheur presque nulle pour beaucoup, bien minime pour tous, se résume en général dans l'un des êtres en compagnie desquels s'accomplit notre pèlerinage. Pour l'un c'est une mère, un père, auxquels on rend la vie après l'avoir reçue d'eux ; pour l'autre c'est une sœur qui prend la moitié de tout ; un frère auquel on attache son existence comme le lierre au chêne ; une amie qui remplace ces liens lorsque Dieu les a refusés ou brisés et qui fait croire à la prédestination des âmes. Mais pour plusieurs c'est un enfant que le ciel envoie pour faire fleurir les destinées les plus flétries, réchauffer les cœurs les plus

refroidis, reporter à Dieu les cœurs les plus égarés ; car quels parents ont jamais douté sur le berceau de leur enfant ?

C'est sous cette forme gracieuse et pure que toute la félicité terrestre d'une noble famille de Munich s'était concentrée.

Pour M. et madame F., la petite Claudine, avec ses cheveux noirs tout bouclés, ses petits pieds roses, ses yeux bleus brillants, était vraiment l'ange du foyer, la divinité tutélaire, l'arc-en-ciel qui annonce un jour serein ; en un mot le bonheur sur la terre.

Aussi je ne vous conterai pas l'histoire de son enfance, car cette histoire, fraîche et joyeuse comme une matinée de mai avec ses doux parfums, presque toutes vous la lisez dans vos souvenirs, tandis que moi, pour celles qui la savent, je ne dirais jamais assez, pour celles qui l'ignorent, toujours trop !...

Interrogez donc cette mémoire du cœur que les années sont impuissantes à user, et quand vous aurez retrouvé toutes vos

franches joies d'enfant, tous les tendres soins de vos parents, leurs caresses, leur amour si ingénieux, si profond... quand vous aurez reconquis ces quelques années de naïfs plaisirs, cet âge d'or où tout est enchantement!... vous sourirez... puis vous frémirez... car je vais vous montrer ce ciel pur obscurci... et cette gerbe de fleurs moissonnée et jonchée sur la terre.

Claudine!... oh! qu'elle était changée!... que ses joues étaient devenues blanches, que ses yeux avaient pâli, que ses lèvres étaient décolorées et tristes, maintenant qu'elles ne laissaient plus échapper que des cris de douleur!... Qu'il était affreux de voir l'agile enfant étendue sans mouvement sur son petit berceau où elle ne retrouvait plus le sommeil de son âge, d'ordinaire si tranquille!... et que l'âme se déchirait à la vue de cette charmante créature repoussant de sa main délicate le vase de la vie avant de l'avoir approché de sa bouche naïve!...

Un ver rongeur s'était mis au calice de cette frêle plante dont il suçait la sève, et sa mère au désespoir et son père au cœur navré avaient beau l'arroser de leurs larmes, sa tige s'en allait toujours ployant, s'inclinait jusque dans les bras de la froide mort!...

Où, la mort la prit encore toute chaude des baisers de ses pauvres parents dont elle rompa tous les liens en ce monde, et qui, en la perdant, sentaient glisser de leurs mains défaillantes le dernier cordage du naufrage!...

Ils pleuraient tous les deux en se tenant enlacés dans les bras l'un de l'autre, comme des victimes qu'attend l'échafaud; ils pleuraient auprès du berceau où s'étaient englouties toutes leurs espérances, lorsqu'on vint arracher à leur culte silencieux l'ange expiré pour le porter dans une de ces saintes retraites où, selon un ancien usage, les morts sont exposés sur des lits parés de fleurs et reçoivent le dernier hommage de

tout ce qui les a aimés. Une prière, une goutte d'eau bénite.

On dit, et je le crois, que cette dernière séparation renouvelle, d'une horrible sorte, les déchirements de la première, et que l'âme la plus religieuse essaierait en vain dans un pareil moment de ne chercher qu'au ciel l'être qui n'habite déjà plus ce corps de marbre. On veut retenir encore ces dépouilles précieuses, et le seul désir que le désespoir n'ôte pas est celui d'aller recevoir au plus vite ces restes d'un objet tant aimé.

Les parents de Claudine sentirent ainsi, et le lendemain leur première pensée les porta à aller pleurer de nouveau sur leur trésor sacré, sur cet astre d'amour qui, en disparaissant à l'horizon les avait condamnés à d'éternelles ténèbres!

Vous figurez-vous le lugubre pèlerinage de ces deux époux aux regards timides, à la démarche chancelante, aux cœurs brisés, se dirigeant vers la tombe ouverte de leur fille, cette tombe où ils espéraient se coucher à ses côtés?...

Déjà ils aperçoivent la maison de deuil, ils hâtent leurs pas incertains; la porte cède sous leurs mains tremblantes; ils sont dans la salle des morts. De chaque côté s'étend une longue ligne de cadavres entourés de parents et d'amis; mais cette foule triste et priante ne les distrait pas de leur forte préoccupation. Ils marchent toujours comme poussés par un instinct surnaturel... plus loin, plus loin encore.

Sur un lit recouvert de mousseline, un enfant enveloppé d'un petit linceul blanc, ses cheveux noirs épars... joue avec les fleurs dont est jonchée sa couche funéraire, et s'en tresse une couronne au son de son rire joyeux... Claudine!...

Les vivants s'agitent, les morts eux-mêmes semblent tressaillir dans leurs froids vêtements.

Claudine!

C'était elle!... vivante!...

M^{lle} MATHILDE C.

UNE FILLE DE MINÉE

DEVANT BACCHUS.

Alcithoé, la plus jeune des filles de Minée, est appelée devant le tribunal de Bacchus, et docile, elle comparait devant le Dieu, négligemment étendu sur un large sofa ; son visage est empourpré et ses yeux paraissent fatigués quoique animés par la colère et la vengeance.

Rien ne m'est caché, s'écria-t-il enfin ; mes fêtes ont été négligées et profanées par toi et par tes sœurs. Alcithoé, non-seulement vous avez refusé de me rendre hommage dans ce jour solennel, mais encore vous avez continué à filer votre laine. Toute la terre devait s'agenouiller et remercier le grand Bacchus d'avoir planté et fait connaître la vigne, dont le fruit est si suave, la liqueur si délicieuse et le parfum si agréable. Le fils de Jupiter méritait non-seulement à cause de lui-même, mais encore à cause de son père, que ses fêtes fussent célébrées avec pompe et honneur, et que les Bacchantes comptassent trois prêtresses de plus. Répondez, quel sentiment vous a empêché toutes les trois de prendre part à mes joyeuses fêtes ? Répondez.

Bacchus, tes fêtes ne sont pas celles que doivent célébrer de jeunes filles, répondit Alcithoé ; il est déjà assez hideux de voir les hommes prendre la démarche des insensés ; les jeunes filles doivent être simples et donner tout leur cœur à Diane et

Minerve ; elles doivent être sages et modestes, voilà leur seule parure ; ôtez-la-leur, Bacchus, que reste-t-il ? rien, si ce n'est un corps qui ne répondra pas seul des actions de sa vie au tribunal de Minos.

Tes fêtes, permets-moi de te le dire, ont été négligées par les filles de Minée à cause de la juste répugnance qu'elles nous ont faites. Offrir des libations, répandre le vin sacré sur la victime sans tache, voilà les présents qu'on peut te faire ; mais s'enivrer à en perdre l'esprit ; se trainer sans retenue sur les places et dans les rues ; célébrer en un mot l'horreur des Bacchantes, non, non ; tu pourras te venger avec éclat si tu le veux, Bacchus ; quant à moi, je ne veux pas reconnaître dans ces épouvantables fêtes l'offrande que l'on doit à un fils de Jupiter !

La fille de Minée se tut. Bacchus plein de fureur, implore Jupiter, étend les mains vers lui en appelant sa malédiction sur la tête de la charmante jeune fille, et bientôt Alcithoé disparut, enlevée sans doute par le messager des dieux ; mais il resta à sa place une chauve-souris qui se frappait contre les murailles du palais ; elle cherchait une issue pour fuir au moins la présence de l'élève de Sylène.

M^{lle} O.

GÉOGRAPHIE.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES EMPLOYÉS EN GÉOGRAPHIE.

(Suite de la page 195.)

Peters.	En allemand et en anglais, villes dont le fondateur portait le nom de <i>Pierre</i>	} Petersbuch. Petersborough.
Perg.	Voyez <i>Berg</i> .	
Philippe.	Du nom du fondateur.	} Philippeville. Philippstown. Phillisbourg.
Piug.	Terminaison qui, en Suède, indique <i>ville à marché</i> .	
Polis.	En grec, <i>ville</i> , termine dans la géog. anc. une infinité de noms de villes; ce qui précède <i>polis</i> indique quelques particularités relatives au lieu.	} Héliopolis (1). Hiérapolis (2). Mégapolis (3). Métropolis (4). Néapolis (5). Nicopolis (6). Callipolis (7). }

(*) On trouvait encore chez les anciens *Cynopolis*, la ville du Chien, parce qu'*Anubis* y était adoré sous la forme d'un chien;

Lucopolis, la ville du Loup, parce qu'*Osiris* y était adoré sous la forme d'un loup;

Necropolis, la ville des morts; c'était une petite ville que quelques-uns regardaient comme un faubourg d'Alexandrie, où étaient les tombeaux des gens riches, et dans laquelle demeuraient ceux qui faisaient le métier d'embaumeurs;

Nilopolis, ville du Nil; à cause de sa situation et du nilomètre qu'on y avait placé;

Dionisiopolis, ville dédiée à Bacchus, appelé *Dionisios*, parce qu'il avait été élevé sur le mont Nysa;

Heracleopolis, ville d'Hercule ou consacrée à Hercule;

Diospolis, ville de Jupiter; c'était Thèbes;

Cyropolis ville de Cyrus.

Sebastopolis — d'Auguste.

Tigranopolis. — de Tigrane.

Pompeïopolis. — de Pompée.

Germanicopolis. — de Germanicus.

Tiberiopolis. — de Tibère.

Adrianopolis. — d'Adrien.

parce qu'ils étaient les fondateurs de ces villes ou qu'elles avaient été fondées en leur honneur.

(1) *Ville du soleil*, d'*Helios*, soleil, et de *polis*, ville. Les villes de ce nom étaient consacrées à *Apollon-Soleil*, qui y avait un culte particulier. On compte neuf villes de ce nom. (Voy. la *Géographie ancienne*, au mot *Héliopolis*.)

(2) Ville sacrée; de *hieros* sacrée, et *polis*, ville.

(3) *Grande ville*; de *megalè*, grande, et *polis*, ville. Il y avait trois villes de ce nom; celle de l'Arcadie était la plus considérable.

(4) *Ville principale*, *chef-lieu*, de *meter*, mère, et *polis*, ville. (Voyez la note 2 du Tableau XIII, et pour les privilèges dont jouissaient les *villes métropoles*, l'*Encyclopédie méthodique*, au mot MÉTROPOLES.)

(5) *Ville neuve* ou *ville nouvelle*, de *neos*, nouveau, et *polis*, ville. Il y avait treize villes, chez les anciens, qui portaient ce nom, dont *Neapolis*, aujourd'hui *Naples*, était la ville la plus célèbre.

(6) *Ville de la Victoire*, de *nikè*, victoire, et *polis*, ville. C'étaient des villes fondées pour perpétuer la mémoire de quelques victoires célèbres, telles que *Nicopolis* d'Épire, fondée par *Auguste*, en mémoire de la bataille d'*Actium*.

(7) *Belle ville*, de *kalos*, beau, et *polis*, ville. Les villes de ce nom le tenaient de leur heureuse position; celle de la Chersonèse de Thrace (aujourd'hui *Gallipoli*) était la plus célèbre. Il y avait environ douze villes, chez les anciens, qui portaient ce nom.

Pore.	} Ont la même signification que <i>patam</i> , ville.	Visapour.
Pour.		
Puy.		
	} Indique que les villes sont situées sur des <i>montagnes</i> ou <i>hauteurs</i> (1).	} Puy-en-Vélai. Puy-l'Évesque. Puy-Cerda.

R

Rana.	} Terminaisons hébraïques qui indiquent une <i>hauteur</i> .
Ramoth.	

S

Séleucie.	Nom qu'on donne aux villes fondées par les.	Séleucides (2).
Sea.	En anglais <i>mer</i>	} Battersea. Chelsea.
Stadt.	En allemand <i>ville</i> , comme <i>polis</i> en langue grecque.	
		} Philippstadt. Newstadt. Carlostadt.
Stein.	} Voyez Dorf.	
Stone.		Maidstone (5).

T

Trecht.	} Indique qu'il y avait auprès de la ville dont le nom se termine ainsi un <i>passage militaire</i> pour quelque fleuve, appelé par les anciens <i>Trajectum</i>	} Mastrecht. Utrecht (4).
Trajectum.		
Town.	En anglais, signifie <i>ville</i>	} Charlestown. Jamestown.

V

Valentia.	En latin, <i>puissance</i> , indique une <i>forteresse</i>	} Valence. Valencia. Valentin.
Vicus.	En latin.	
Vich.	En espagnol.	
Vico.	En italien.	} Vic-Fezensa. Vich-en-Catalogue. Vico di Sorrento.
	} bourg.	

W

Wald.	En allemand.	} bois, forêt.	} Underwald. Woodbridge.
Wood.	En anglais.		
Wite.	En allemand.	} indiquent la même chose que	} Molwitz. Ypwick.
Wick.	En anglais.		

(1) Parce que *puisch*, chez les habitants des Gaules méridionales, signifiait *montagne*, *lieu élevé*, *hauteur*.

(2) Il y avait douze villes de ce nom en Asie. (Voyez la *Géographie ancienne*, aux mots *Seleucia* et *Seleucus*.)

(5) Ces deux terminaisons indiquent encore que ces villes sont situées sur un roc ou près d'un roc.

(4) En effet, Mastrecht était le passage pour le Haut-Rhin et Utrecht pour le Bas-Rhin.

DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL, USUEL ET CLASSIQUE

D'ÉDUCATION,

D'INSTRUCTION ET D'ENSEIGNEMENT,

Par M. MORARD, Avocat. — Rue de Lille, n. 17.

Nous l'avons déjà dit à nos jeunes lectrices, nous sommes sobres d'indications d'ouvrages nouveaux, parce que si, d'un côté, leur prodigieuse multiplicité nous effraie, de l'autre la manière dont ils sont composés, la méthode, les pensées, le style, ne nous semblent pas toujours dignes d'une recommandation. Il peut y avoir telle page, telle phrase qui induisent en erreur les jeunes filles, nuisent à leurs études morales, religieuses et intellectuelles. Nous nous imposons donc une réserve que l'on appréciera; mais il est des ouvrages utiles, que nous ne saurions trop appuyer de notre approbation, parce qu'ils nous secondent dans nos travaux, dans nos leçons, et qu'ils seront consultés avec fruit par les mères, les institutrices et les élèves. De ce nombre nous mettrons en première ligne le *Dictionnaire d'Éducation* de M. Morard; c'est un résumé précis et consciencieux de tout ce qui est utile à l'homme. Dans ce travail précieux tout est précepte, tout est méthode, tout est rationnel. C'est une vaste poétique des principaux actes de l'intelligence, une encyclopédie complète de l'éducation, de l'instruction et de l'enseignement, un programme détaillé de toutes les connaissances que doit posséder l'homme bien élevé, l'homme solidement instruit, la mère qui veut se rappeler, la jeune fille qui veut s'instruire. Tout est compris dans ces mots, et l'exécution de l'ouvrage n'est pas au-dessous de la tâche immense que s'imposait l'auteur. Hommage donc à

M. Morard, qui a su employer ses veilles à une publication utile au développement des facultés humaines. Le succès le récompensera, nous l'espérons, de ses pénibles travaux, et, quant à nous, nous pouvons assurer que notre concours ne manquera pas à son œuvre.

Pour donner une idée de l'ouvrage, nous en détachons un article; nous regrettons que les bornes de notre feuille ne nous permettent pas de nous étendre davantage.

LAN.

LANGUES, de *lingua*, langue, principal organe de la parole. Termes et façons de parler de chaque peuple; science des langues, ou phylologie et linguistique. A cette science appartient aussi l'idiomographie, de *ιδίωμα* (*idiôma*), propriété d'une langue, et de *γραφῶν* (*graphô*), décrire. (*Voy. GRAMMAIRE.*)

Une langue est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple, le véritable trait caractéristique qui distingue une nation d'une autre, caractère qui ne disparaît presque jamais en entier.

M. Adrien Balbi, dans son *Atlas ethnographique que du globe*, ou classification des peuples anciens et modernes, d'après leurs langues (1 vol. in-fol.), désigne sous le nom de souche ou famille ethnographique un groupe de langues qui offrent entre elles une grande analogie, et sous celui de

dialectes, des manières différentes de prononcer une langue.

D'après ce savant géographe, toutes les langues connues peuvent se diviser en cinq classes, savoir :

LANGUES ASIATIQUES, subdivisées en familles des langues *sémitiques*, l'arabe, l'hébreu, etc.; langues de la religion *caucasienne*, le géorgien, l'arménien, etc.; **PERSANES**, le zeud, le parsi, le persan, etc.; *indiennes*, le sanskrit, l'hindoustani, etc.; langues de la région *transgangétique*, le tibétain, etc.; langue *chinoise*, langue *japonaise*, langue *tartare*, le turc, le tartare, etc.; langues de la région *sibérienne*, etc.

LANGUES EUROPÉENNES, subdivisées en six familles, la *lasque* ou *ibérienne*, la *celtique*, la *thraço-pélasgique* ou *greco-latine*, l'albanais, l'étrusque, le grec, le latin, le roman, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, etc.; la *germanique*, le haut allemand ancien, l'allemand, le néerlandais, le suédois, le danois, l'anglais, etc.; la *slave*, le sillyrien, le russe, le polonais, etc.; l'*ouraltienne*, le finois, le lapon, le hongrois, etc.

LANGUES AFRICAINES, subdivisées en cinq groupes: langues de la *région du Nil*, l'égyptien, le copte, etc.; langues de la famille *atlantique*; langues de la *Nigritie maritime*; langues de l'*Afrique australe*; langues de la *Nigritie intérieure*.

LANGUES OCÉANIENNES, subdivisées en famille des langues malaises, le java, le taïtien, le sandwich, le madécasse, etc.; langues des *peuples océaniens* et d'autres peuples.

LANGUES AMÉRICAINES, subdivisées en onze groupes: langues de la *région australe de l'Amérique méridionale*; langues de la *région péruvienne*; langues de la *région guarani-brésilienne*; langues de la *région orénoco-amazone*; langues de la *région de Guatemala ou Guatimala*; langues du *plateau du Mexique*; langues du *plateau central de l'Amérique du Nord*; langues de la

région missouri-colombienne; langues de la *région alléghanique et des lacs*; langues de la *côte occidentale de l'Amérique du Nord*; langues de la *région boréale de l'Amérique du Nord*.

On compte aujourd'hui sur le globe plus de trois mille langues, rentrant pour la plupart dans l'une des grandes divisions que nous venons d'indiquer.

Parmi ce nombre prodigieux d'idiomes, quinze sont parlés ou compris par un plus grand nombre d'individus, ou bien étendent leur empire sur un plus grand nombre de pays. Parmi ces idiomes, six appartiennent à l'Asie, savoir: le chinois, l'arabe, le turc, le persan, l'hébreu et le sanskrit; huit à l'Europe, savoir: l'allemand, l'anglais, le français, l'espagnol, le portugais, le russe, le grec et le latin. L'Océanie n'offre que le malais.

L'enseignement aujourd'hui divise les langues en anciennes ou mortes, modernes ou vivantes. On nomme langues mortes celles qui ont été parlées par des peuples qui n'ont plus d'existence politique. Les langues vivantes sont celles qui sont parlées par des nations encore existantes.

AUX LANGUES MORTES appartiennent l'hébreu, le grec, le latin et le celtique;

AUX LANGUES EUROPÉENNES modernes, grecque moderne, française, allemande, anglaise, italienne, espagnole, russe, polonaise, suédoise, danoise, hollandaise, finnoise;

AUX LANGUES ORIENTALES, hébraïque, chaldéenne, syriaque, copte, arabe, persane, turque, tartare, arménienne, sanskrite, chinoise.

On appelle langue mère celle qui a donné naissance à plusieurs autres langues, soit mortes, soit vivantes. On reconnaît aujourd'hui cinq langues mères: l'*hébraïque* ou chaldéenne, qui a donné naissance à la plupart des langues orientales; la *grecque*, d'où est sorti le latin qui lui-même a servi à former le français, l'espagnol et l'italien; la *germaine* ou allemande, mère

de toutes les langues du Nord, comme l'anglais, le hollandais, le flamand, le danois, le suédois; la *slave*, la même vraisemblablement que celle des anciens Scythes, et reproduite aujourd'hui sous la forme du russe, du polonais, de l'esclavon, du bohémien et de la plupart des dialectes parlés sur les bords orientaux de l'Adriatique; la *finoise*, dont les dialectes sont répandus depuis les bords de l'Ingrie, de la Livonie et de la Carélie, jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Sibérie septentrionale.

La langue que l'on croit la plus ancienne est l'hébreu; la plus belle est la langue grecque. La première est expressive, forte d'images, sublime de figures; la deuxième est complète, sonore, variée dans ses tours, régulière en sa marche, abondante en mots composés qui lui donnent une énergie harmonieuse et précise. Sa prosodie exprime très bien les mouvements lents et impétueux de l'âme tranquille ou agitée. Cette langue est d'ailleurs la source et la clef des sciences et des arts.

La langue latine a aussi de la richesse et de la douceur. Jusque vers le milieu du cinquième siècle on n'en parla pas d'autre dans la plus grande partie de l'Europe.

La langue française, malgré ses imperfections, entre autres son défaut de hardiesse, d'images, de cadences heureuses, de mouvement, a de grandes beautés, de la clarté, de l'exactitude, de l'élégance; elle a produit des chefs-d'œuvre en tous genres. Un homme d'esprit a répondu convenablement au reproche de pauvreté qu'on lui a quelquefois adressé. « C'est, a-t-il dit, une mendiante qui fait l'aumône à tout le monde. »

La force, l'énergie, la hardiesse sont particulières à la langue anglaise, qui, d'un autre côté, manque de charme et d'harmonie.

L'italien se distingue par la douceur et la mollesse de ses sons.

La langue russe est sonore, flexible, harmonieuse, propre à la littérature et surtout

à la poésie lyrique. Elle a fait, depuis quelques années, de grands progrès, et mérite de prendre place parini les plus belles langues de l'Europe.

L'espagnole n'est pas aussi riche en beautés que l'italien; mais elle a de la pompe et de la majesté, ce qui faisait dire à Charles-Quint qu'elle ne devait être consacrée qu'à la Divinité.

UTILITÉ DE L'ÉTUDE DES LANGUES. De tous les peuples civilisés, le français est celui qui se livre le moins à l'étude des langues étrangères, dont la connaissance est cependant on ne peut plus utile dans une infinité de positions, de circonstances; par exemple, en voyage, dans une correspondance avec l'étranger, pour la connaissance approfondie des littératures, des cultes, des législations, des mœurs, de l'histoire, des découvertes industrielles et scientifiques de l'étranger. La nation anglaise et presque toutes les nations du Nord sont loin d'imiter notre insouciance pour l'étude des langues. La plupart des jeunes Russes en apprennent cinq à six. Dès leur enfance ils sont entourés de bonnes anglaises, allemandes, françaises et italiennes; cet apprentissage commence avec les premiers pas de l'enfant; on ne perd pas une minute. Rien de plus simple que ce cours; il ne coûte d'efforts ni aux élèves ni aux professeurs; ceux-ci parlent, les autres écoutent. Il n'est pas rare de voir un enfant de trois à quatre ans plus instruit en philologie que la plupart des membres de nos compagnies savantes.

Les langues principales de l'Europe sont: la française, l'anglaise, l'allemande, l'italienne, l'espagnole et la russe; les quatre premières méritent surtout d'être étudiées.

L'universalité de la langue française, l'emploi qu'on en fait chez toutes les nations, prouvent assez l'utilité de son étude. Nos mœurs, notre politique, l'état de nos sciences et de nos arts, en feront toujours une nécessité pour les étrangers; elle ne peut être ignorée d'aucun homme civilisé.

La langue anglaise a produit d'immenses richesses littéraires en philosophie, physique, mathématiques, littérature, poésie, géographie, agriculture, industrie, commerce, voyages, etc., dont on ne peut jouir sans avoir étudié convenablement cette langue.

La connaissance de l'allemand est utile pour pouvoir lire avec facilité et avec fruit une foule d'ouvrages profonds sur le droit public, la médecine, l'histoire, la métallurgie, la métaphysique, et en général sur toutes les sciences exactes. On sait d'ailleurs plus aujourd'hui que jamais combien la littérature allemande renferme de beautés, qui, sans l'étude de cette langue, sont pour nous comme si elles n'étaient pas, ou perdent presque tous leurs charmes en passant par les mains de traducteurs inhabiles.

La connaissance de l'italien ouvre un champ sans limites à la littérature et aux arts. Quelle moisson de plaisirs elle nous offre, sous le rapport de l'histoire, de la jurisprudence, des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la morale et surtout de l'archéologie, de la numismatique, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la musique! Comment, sans cette étude, pouvoir inter-

roger les traditions sur les débris des monuments antiques dont l'Italie est couverte; sur les grands événements dont elle a été le théâtre depuis un demi-siècle?

Les principales langues orientales sont : le chaldéen, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le turc, le persan et l'arménien. Leur étude a ordinairement un but spécial, soit religieux, soit civil.

NODIER (CHARLES), polygraphe fécond, l'un des littérateurs les plus distingués de notre époque, bibliothécaire de l' Arsenal, membre de l'Académie, né à Besançon le 29 avril 1783. *Notions élémentaires de linguistique*, ou histoire abrégée de la parole et de l'écriture pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire. Paris, Renduel, 1834, in-8^o, 8 fr.— 12^e volume de ses *OEuvres complètes*.

JARRY DE MANCY, *Mappemonde des langues*, ou tableau général des langues anciennes et modernes, formant le n^o 1^{er} des 25 tableaux de l'atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes, des sciences et des beaux-arts. 1 vol., 5 fr.

HISTORIENS.

595. GRÉGOIRE DE TOURS,

Evêque.

Histoire profane et ecclésiastique des Gaules, jusqu'à son temps. — Ecrits simples, crédules et sans méthode.

FRÉDÉGAIRE,

Père de Childebrand, frère de Charles Martel.

Chroniques renfermant trois règnes — Style barbare. — Documents précieux.

660. MARCULFE,

Moine.

Recueil des formules des actes les plus ordinaires et les plus importants, en deux livres, l'un des chartes royales, l'autre des actes particuliers.

840. ÉGINHARD,

Secrétaire et gendre de Charlemagne; moine après la mort de ce prince.

Vie détaillée de Charlemagne. Annales de 1211 à 829. — Ecrivain le plus poli de son temps.

853. NITHARD,

Abbé de Saint-Riquier et attaché à Charles-le Chauve.

Guerres civiles des enfants de Louis-le-Débonnaire.

892. ABBON,

Moine de Saint-Germain-des-Prés.

Relations en vers latins du siège de Paris par les Normands, chroniques de son temps.

915. RÉGINON,

Abbé de Prumes.

Documents précieux sur l'Allemagne.

1028. FULBERT,

Evêque de Chartres et chancelier de France.

Epîtres pleines de documents précieux et d'un bon style.

1212. VILLE-HARDOUIN,

Chevalier et littérateur.

Histoire de la prise de Constantinople par les Français, en 1212. — Récit naïf et candide.

1318. JOINVILLE,

D'une illustre maison de Champagne, l'un des principaux seigneurs de saint Louis.

Vie détaillée de saint Louis.

1302. GUILLAUME DE NANGY,

Bénédictin de Saint-Denis.

Vies de saint Louis et de Philippe III. — Chroniques estimées jusqu'en 1301, avec deux continuateurs jusqu'en 1368.

1402. FROISSARD,

Poète et historien.

Chronique de 1326 à 1400. — Détails minutieux sur la plupart des grands événements de l'Europe.

1455. ENGUERRAND DE MONSTRELET,

Gouverneur de Cambrai.

Chroniques de 1400 à 1452. Continuateur de Froissard; il a été continué jusqu'en 1465. On y trouve la prise de Paris par les Anglais, et les querelles des Bourguignons et des Armagnacs.

1473. JEAN JUVÉNAL DES URSINS,

Archevêque de Reims, sacra Louis XI; son frère, chancelier de France.

Histoire de Charles VI, de 1380 à 1422.—Très partial pour les Armagnacs et contre les Bourguignons.

1509. PHILIPPE DE COMINES;

D'une famille illustre de France; d'abord à la cour de Charles-le-Téméraire, puis sénéchal et chambellan de Louis XI; ambassadeur à Venise sous Charles VIII.

Mémoires de 1467 à 1478. — Très estimés, comparés aux meilleurs modèles de l'antiquité.

1501. GAGUIN,

Négociateur et historien.

Histoire de France depuis Pharamond jusqu'en 1499. — Tombée dans l'oubli.

1529. PAUL-ÉMILE DE VÉRONNES,

Appelé de Rome à Paris sous Charles VIII.

Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VIII (1519), en latin. — Célèbre, a jeté beaucoup de clarté sur les origines de la France.

1443 — 1459. Les DUBELLAY,

Capitaine et négociateur sous François 1^{er}.

Mémoires de leur temps.

1570. JEAN DUTILLET,

Greffier au parlement.

1^o Sommaires de la guerre des Albigeois; 2^o Recueil des rois de France.

1570. JEAN DUTILLET,

Evêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux.

Chroniques des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en 1547.

1570. DE CHAVANNES,

Maréchal de France, amiral des mers du Levant.

Mémoires.

1571. VILLEGAGNON,

Chevalier de Malte. — Etablissement en Amérique, détruit depuis par les Portugais.

Histoire de la défense de Malte contre les Turcs.

1572. Amiral de COLIGNY,

Protestant, assassiné à la Saint-Barthélemy.

Lettres.

1577. MONTLUC,

Maréchal de France, lieutenant général de Guienne, célèbre par ses rigueurs contre les protestants.

Mémoires; Henri IV les nomme Bible des soldats.

1583. BELLEFORÊT.

1° Histoire des neuf rois Charles de France; 2° Histoire de France jusqu'en 1574, continuée jusqu'en 1590.

1590. PARADIN.

1° Histoire de notre temps jusqu'en 1550; 2° Annales de Bourgogne jusqu'en 1565.

1592. CASTELNAU,

Guerrier, gentilhomme et négociateur, souvent employé par Charles IX et Henri III, fort protégé par les Guises.

Mémoires de 1559 à 1570, pour l'éducation de son fils.

1608. VOISIN DE LA POPELINIÈRE,

Poitevin, protestant, envoyé du prince de Condé aux états de Blois.

1° Histoire des troubles de 1571; 2° Histoire de France, 1581.

1610. CAYET,

Elève de Ramus, ministre calviniste, déposé dans un synode et redevenu catholique.

1° Chronologie novenaire de 1589 à 1598; 2° Chronologie septenaire de 1598 à 1604. — Documents précieux.

1610. DU HAILLEN.

Histoire de France jusqu'en 1460.

1611. PIERRE DE L'ESTOILE.

Journal de Henri III et de Henri IV. — Renommé par son impartialité.

1614. BRANTOME (PIERRE DE BOURDEILLES DE),

Né en Périgord, gentilhomme de Charles IX et de Henri III; chambellan du duc d'Alençon.

1° Mémoires jusqu'en 1606; 2° hommes et femmes illustres de France, etc. — Très curieux.

1615. PASQUIER,

Conseiller au parlement de Paris, avocat général, défend l'Université contre les Jésuites.

Recherches de la France.

1615. DE THOU,

Né à Paris, président au parlement, père de l'ami de Cinq-Mars, négociateur, bibliothécaire du roi après Amyot.

Histoire de son temps, en latin, de 1545 à 1607.

1621. MATHIEU,

Historiographe sous Louis XIII.

1° Histoire depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIII; 2° Vie de saint Louis.

1631. D'AUBIGNÉ,

Longtemps favori de Henri IV, qu'il s'aliéna; aïeul de madame de Maintenon.

Histoire universelle de 1550 à 1605.

1634. DAVILA.

Histoire des guerres civiles de France, de Henri à la paix de Vervins, en 1598, en Italie et à Venise.

1640. ANDRÉ DUCHESNE.

Bibliothèque des historiens français depuis leur origine, depuis la monarchie jusqu'à Philippe, continuée par son fils jusqu'à Philippe IV.

1641. SULLY,

Né à Rosny, ami de Henri IV et son ministre; maréchal de France, grand-maitre d'artillerie.

Mémoires sur les règnes de Charles IX, Henri III et Henri II.

1646. BASSOMPIERRE,

Seigneur de Lorraine, ami d'Henri IV, maréchal de France; douze ans à la Bastille sous Richelieu.

1° Mémoires; 2° Ambassades en Suisse et en Espagne.

1550 — 1656. Les SAINTE-MARTHE,

Freres jumeaux, nés à Loudun; mêmes travaux, même tombeau, tous deux historiographes de France.

Histoire généalogique de la maison de France.

1661. DUPLEIX,

Historiographe de France.

1° Mémoires des Gaules; 2° Histoire de France. — Très favorable à Richelieu.

1670. PRÉFIX,

Archevêque de Paris, précepteur de Louis XIV.

Histoire de Henri IV.

1675. LE LABOUREUR,

Né à Montmorency, gentilhomme de Louis XIV.

1° Histoire de France; 2° Traité de l'origine des armoiries.

1679. Le CARDINAL DE RETZ,

Abbé de Goudy, coadjuteur de Paris.

Mémoires, les meilleurs qui existent, sur la Fronde.

1680. LA ROCHEFOUCAULD.

Mémoires. — Documents précieux sur le règne d'Anne d'Autriche.

1683. MÉZERAU,

Secrétaire perpétuel de l'Académie.

1° Histoire de France; 2° Abrégé chronologique de l'histoire de France. — Meilleur que le précédent, traité de l'origine des Français.

1684. CORDEMOY,

Lecteur du dauphin.

Histoire générale de France, traitant les deux premières races.

1685. VICTORIO SIRIS,
Abbé italien.

1^o Mercure ou Histoire du temps; 2^o Mémoires. — Précieux parmi grand nombre de pièces originales.

1688. DUCANGE,
D'Amiens.

Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français.

1689. MADAME DE MOTTEVILLE,
Favorite d'Anne d'Autriche.

Mémoires.

1693. MADEMOISELLE DE MONTPENSIER,

Fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, souvent mêlée dans les troubles de la Fronde; mariée, malgré Louis XIV, au duc de Lauzun, dite enfin la Grande-Mademoiselle.

Mémoires de 1627 à 1688.

1694. LE PÈRE ANSELME.

Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne.
— Recherches curieuses et abondantes.

1696. VARILLAS,
Né à Guéret, historiographe de Gaston d'Orléans.

Histoire de France depuis la naissance de Louis XI. — Henri III.

1696. SAINT-SIMON,
Mort après la régence.

Mémoires intéressants sur Louis XIV et sur la régence.

1721. LE PÈRE LELONG.

Bibliothèque historique de la France.

1722. LE COMTE DE BOULAINVILLERS.

Mémoires.

1728. LE PÈRE DANIEL.

Histoire de France.

1733. LEGENDRE.

Histoire de France.

1741. LE PÈRE MONFAUCON.

Monuments de la monarchie française.

1742. DUBOS,
De Beauvais, diplomate et historien.

Histoire antique de l'établissement de la monarchie française.

1755. LENGLET-DUFRESNOY,
De Beauvais; six fois à la Bastille.

Méthode pour étudier l'histoire.

1778. VOLTAIRE.

Siècles de Louis XIV et de Louis XV.

1785. L'ABBÉ MILLOT,
Précepteur du duc d'Enghien.

Eléments de l'histoire de France.

1785. L'ABBÉ MABLY.

Observations sur l'histoire de France, manière d'écrire l'histoire.

ANQUETIL.

Histoire de France.

MONTGAILLARD.

Histoire de France.

LACRETELLE.

Histoire de France.

BERTRAND DE LA MOLLEVILLE.

Histoire de France.

RABAUT SAINT-ÉTIENNE.

Histoire de la constitution de France.

THOURET.

Résumé des révolutions de France.

THOULONGEON.

Histoire de la révolution.

MIGNET.

Histoire de la révolution.

THIERS.

Histoire de la révolution.

GUIZOT.

Histoire de la civilisation européenne. — Mémoires sur la révolution d'Angleterre; leçons d'histoire au collège de France.

VILLEMAIN.

Cromwell.

Travail des Vacances.

Travail et Vacances! ces deux mots semblent incompatibles et déjà quelques-unes de nos jeunes lectrices se disent que les voyages aux eaux, à la campagne, d'agréables causeries, de longues promenades, de longs sommeils, doivent seuls remplir tous les moments qui s'écouleront depuis le 1^{er} septembre jusqu'au 1^{er} octobre y compris. Vraiment nous ne sommes pas ennemis du *Dolce far niente*, après onze mois de sérieuses occupations; le fabuliste Phèdre

a dit quelque part : *cito rumpes arcum si*
 1 2 3 4
 5 6 7

tentum semper habueris; ce qui signifie littéralement : bien vite (1) tu rompras (2) un arc (3) si (4) tendu (5) toujours (6) tu le tiens (7), et nous sommes de son avis. Nous engageons donc nos jeunes amies à mettre le temps des vacances à profit; à rafraîchir leurs pensées et leurs corps, afin de nous

revenir bien disposées à reprendre leurs occupations classiques.

Mais trop dormir allourdit la tête, trop courir fatigue, trop parler use les cordes vocales; l'excès en tout est nuisible. Ni trop ni trop peu, c'est la devise de nos études; ni trop ni trop peu, ce sera celle de nos plaisirs. Nous avons calculé qu'on peut donner au moins deux heures par jour au développement de son intelligence, soit en faisant quelques lectures instructives, soit en jetant sur le papier les *impressions* de ses petits voyages, de ses promenades, soit enfin en revoyant quelques-unes des facultés sur lesquelles on n'est pas encore bien affermie.

C'est dans ce but que nous avons tracé pour chaque cours un petit programme de travail; nous laissons à la sagesse des mères de famille le soin de le modifier.

Cours Préparatoires.

Lecture et analyse verbale de quelque petit livre amusant, une copie textuelle dans le journal, tableau des homonymes *étude des notes universelles*. — Revue de l'histoire et de la géographie. — Quelques additions. — Livret de dépenses journalières. — Journal de sa conduite, de son travail et de ses plaisirs.

Cours Élémentaires.

Lecture et analyse verbale de quelque livre amusant. — Copie textuelle dans les exercices grammaticaux, tableaux des homonymes. — Additions, soustractions, multiplications et divisions dans les exercices d'arithmétique. — Imitation de quelques articles de la *Mère Institutrice*. — Etude des notes universelles. — Revue des tableaux trimestriels. — Revue de l'histoire et de la géographie. — Journal des vacances.

Cours Secondaires.

Lecture des ouvrages commencés. — Une dictée par jour dans les applications des exercices grammaticaux. — Etudes dans les exercices de calculs. — Portraits, tableaux, improvisations, traductions, imitations littéraires, études de littérature française. — Hygiène. — Habitations et aliments (voir le ques-

tionnaire de la *Mère Institutrice*, page 220).—Revue des cahiers d'histoire et de géographie.—Tableau synoptique de la France (Leçons comparées de géographie ancienne et moderne), depuis la page 101 jusqu'à la page 136.— Journal des vacances.

Cours Supérieurs.

Réflexions sur les lectures faites pendant les vacances. — Journal des vacances.

PASSE-TEMPS DES VACANCES.

ENIGMES ET CHARADES.

1

Où trouve-t-on des pays sans habitants, des villes sans maisons et des rivières sans eau?

2

Sans eau je bois de l'eau,
Triste effet du destin!
Mais aussi beaucoup d'eau
Me fait boire du vin.

3

Mon éclat éblouit le plus noble des sens;
Il faut me presser pour me faire;
Si celui qui me fait me presse trop longtemps,
Je redeviens ma propre mère.

4

Qui est-ce qui a moins que rien?

5

Le paysan le voit tous les jours; le roi ne le voit que rarement, et Dieu ne le voit jamais:

6

Combien de clous faut-il à un cheval exactement ferré?

7

Pour tirer de moi du service
Il faut m'appliquer au supplice.
On me brûle la tête, et ce tourment nouveau
Me fait aussitôt fondre en larmes;

On m'oblige à porter les armes
Au gré de mon propre bourreau.

8

L'honnête homme toujours doit être mon premier;
Nos guerriers bien souvent attaquent mon dernier;
En Allemagne on trouve mon entier.

9

Je suis le nom d'un poète fameux
Qui, sur la scène, émeut, ravit, enchante,
Ou bien, cher lecteur, si tu veux
Je suis l'organe précieux
Qui sert à nourrir une plante.

10

Je suis cité gardant ma tête,
En la perdant je deviens bête.

11

Une graine au premier,
Douze mois au dernier.
Dans mon tout on peut voir des notes de musique.
Cherche, jeune lectrice, il faut que l'on s'applique;
Une ville, un oiseau, composent mon entier.

12

Auprès de mon second se trouve mon premier;
Montesquieu vit le jour auprès de mon entier;
Il faut pour me trouver du tact, de la malice,
Et qu'en géographie on ne soit pas novice.

ROSE¹,

ou

LA RECONNAISSANCE.

La reconnaissance est un noble et digne salaire pour les âmes généreuses, et le seul trésor du pauvre.

SHAKSPEARE.

INTRODUCTION.

Le mot *reconnaissance* présente l'expression d'un sentiment qui ne doit jamais se manifester qu'avec le ton vrai qu'il inspire à l'égard de celui de qui on tient un bienfait. En cherchant toutes les occasions de manifester sa reconnaissance, on devrait montrer au bienfaiteur le désir de lui en donner des preuves certaines. Il ne faut point confondre ce sentiment noble et pur avec une adulation servile.

Les branches d'un arbre rendent à la racine la sève qui les nourrit; les fleuves rendent à la mer les eaux qu'ils en empruntent. L'homme reconnaissant rappelle à son esprit les services qu'il a reçus, il chérit la main qui lui fait du bien, et, s'il ne peut le rendre, il en conserve précieusement le souvenir.

Le mot *gratitude* vient ajouter à celui de *reconnaissance*, car on emploie souvent celui-ci comme une expression *générale*, quand il n'y a point de distinction à faire. Le mot *gratitude* sert à caractériser le sentiment délicat d'une âme pénétrée et reconnaissante.

La *reconnaissance* est due au bienfait, la *gratitude* l'est à la bienfaisance. Service pour service, c'est la *reconnaissance*; sen-

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé: *Le Psyché des Jeunes Personnes*, 2 vol. in-12. Prix: 6 fr. — Eymery, éditeur de la Bibliot. univ. d'Educ., quai Voltaire, 15; — et chez M. Lévi.

timent pour sentiment, c'est la *gratitude*. La gratitude est pour le don *gratuit désintéressé*. La reconnaissance, dans ce cas, doit être profonde, délicate; elle doit partir de l'âme et durer toujours. La pratique des devoirs d'un cœur reconnaissant est douce à remplir. Elle n'est point pénible comme celle des autres vertus, elle est au contraire suivie de tant de plaisir qu'une âme noble s'y abandonnerait toujours avec joie quand même elle ne lui serait pas imposée par les bienfaits reçus; elle est la mémoire du cœur.

J.-J. Rousseau dit que la reconnaissance est un devoir qu'il faut rendre et non pas un droit qu'on puisse exiger, et Shakspeare: que la reconnaissance est un noble et digne salaire pour les âmes généreuses, et le seul trésor du pauvre.

L'ÉTRANGER.

Un étranger était arrivé à Paris depuis peu; il y venait pour la première fois. Sa fortune, sa naissance, son éducation lui ouvraient toutes les portes, et il en profitait pour nourrir son cœur et son esprit de ces émotions fortes et douces que le spectacle si varié de Paris offre aux sens non encore blasés, à l'homme qui sent son cœur palpiter noblement. Son voyage avait un double but; on le reconnaîtra par la suite de ce récit.

L'étranger vit successivement nos ma-

numents des arts, nos théâtres, les manufactures, les ateliers de l'industrie, et se fit présenter à la cour et dans les salons des plus riches particuliers; il visita ensuite des maisons d'une moindre apparence, et jusqu'aux habitations des artisans, où il contempla, auprès de la somptueuse grandeur, la misère du pauvre citadin.

Les palais du *Louvre* et des *Tuileries*, ceux du *Luxembourg* et du *Palais-Royal*, la *Chambre des Députés*, l'*Hôtel des Invalides*, l'*École Militaire*, le superbe *Panthéon*, le *Val-de-Grâce*, la *Bourse*, la *Madeleine* et l'*Arc-de-Triomphe de l'Étoile*, furent tour à tour l'objet spécial de ses observations. Il passa plusieurs semaines à examiner notre Musée des antiques, celui d'Égypte et notre collection si variée et si précieuse de statues et de tableaux.

Le cabinet d'Histoire naturelle et le Jardin des Plantes fixèrent longtemps son attention. Il terminait presque chacune de ses soirées en assistant à un spectacle chaque fois différent, après avoir dîné ou chez *Véry*, *Véfour*, *Grignon*, ou les *Frères-Provençaux*.

Il voulait voir nos opéras et mademoiselle *Taglioni*; savoir comment on jouait la tragédie et la comédie depuis la perte de *Talma*, *Molé* et *Fleury*. Il admira mademoiselle *Mars*: c'était tout ce qui restait au Théâtre-Français. Les *Raucourt*, *Contat*, *Devienne*, *Saint-Prix*, *Baptiste*, *Grandmesnil*, *Monvel*, *Dugazon*, *Dazincourt* n'existaient plus.

Il compara les mimes *terribles et gracieuses* de M. Henry au théâtre Nautique avec les fureurs parlées du théâtre de la Porte Saint-Martin. Il rit des bouffonneries d'*Odry*, de *Bouffé*, de *Vernet* et d'*Arnal*; mais n'approuva point les ouvrages de mauvais goût et de mauvaises mœurs dont ils représentent chaque soir les héros. Le jeu de Frédéric Lemaitre et les pièces où on l'applaudit lui firent horreur et pitié. Il remarqua partout un spectacle pour les yeux, rien pour la raison et le cœur. Notre étran-

ger mélancolique aimait les plaisirs de l'âme, qui seuls avaient des charmes pour lui; ces rires factices, à tant la grimace, ne purent donc l'intéresser.

Un jour il s'achemina vers les boulevards du nord et les parcourut en admirant la vaste étendue de Paris et ses barrières monumentales.

Il suivit l'enceinte extérieure, et arriva près de cet enclos funéraire qui renferme une autre ville, mais qui n'offre plus à la pensée que des grandeurs en poussière, des souvenirs, et à la vue des monuments le plus souvent élevés par l'orgueil plutôt que par la piété.

LE PÈRE LACHAISE.

On apprit à l'étranger qu'il était au *Cimetière du Père Lachaise*. Un gardien complaisant s'offrit à lui et l'informa d'abord: Que le père de *Lachaise* était jésuite et confesseur de Louis XIV, ce que tout le monde sait; que le terrain qui sert actuellement de cimetière s'appelait dans l'origine *le Champ - l'Évêque*; qu'un riche épicier, frappé de la beauté du site, l'acheta au XIV^e siècle, y fit construire une maison de campagne, dont l'étendue n'avait que six arpents; mais que cet épicier, qu'on nommait *Regnault*, ayant dépensé, dans cette circonstance, plus qu'il ne le pouvait, sa maison fut appelée *la Folie-Regnault*; qu'obligé de la vendre, les jésuites en firent l'acquisition. — Les historiens font observer que c'est de cet endroit que Louis XIV, encore enfant, vit le combat qui se donna dans le faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, entre le grand Condé, chef des frondeurs, et le maréchal de Turenne, qui commandait l'armée royale. Ce lieu depuis fut nommé *Mont-Louis*. Le père de *Lachaise*, devenu confesseur du roi en 1675, reçut de son royal pénitent cette propriété, qu'il acquit, où il allait se délasser dévotement de ses travaux apostoliques. — On en augmenta les dépendances; la maison

fut rebâtie; on créa un magnifique jardin; on fit arriver des eaux jaillissantes; on établit une orangerie, et on y planta de beaux arbres. Ce séjour de paix devint un lieu de délices, où sa révérence, de son oratoire, découvrait tout Paris presque à ses pieds, avec le roi très chrétien dont il était le directeur.

« Ce fut seulement en 1804, observa le gardien, que la ville fit de ce superbe domaine, qui était en quelque sorte abandonné, le principal cimetière de la capitale. — Sa situation se trouve au nord-est de Paris, à peu de distance de la barrière des Amandiers. Sa superficie est actuellement d'environ soixante arpents, et on l'augmente tous les jours.

« Jamais lieu plus pittoresque, comme vous pouvez le voir, ne s'offrit aux yeux. Tantôt c'est une plaine ou un plateau supérieur, un amphithéâtre magnifique, des accidents de terrain, des tertres ou des vallées, sur l'ensemble desquels l'œil se repose mélancoliquement. Partout une végétation constante; des platanes, des tilleuls, des cyprès, des saules pleureurs, des arbustes odorants et des fleurs de toutes les saisons. — Ce champ de repos, qui devrait offrir à la méditation le silence et le deuil des tombeaux, ne présente à l'œil étonné que l'agréable variété d'un jardin anglais, semé de quelques petites chapelles et de nombreux monuments. »

Ce qui, en effet, doit frapper davantage aujourd'hui les yeux du spectateur attentif, c'est cette quantité de mausolées, de tombes, de pierres tumulaires, de colonnes, de statues, d'ornements en marbre, en pierre ou en bronze, répandus et comme étouffés de toutes parts dans ce cimetière, au milieu des *bosquets*, des *quinconces* et des *allées*, dont la vue, à chaque pas, vient distraire celui que la piété y amène pour répandre des larmes ou des fleurs sur les objets de son attachement.

L'étranger s'avance, conduit par son guide, vers les tombeaux somptueux et re-

marquables élevés à nos plus illustres guerriers. Il désire contempler ces souvenirs des hommes héroïques qui furent dans cent combats épargnés par un plomb ou un fer homicide, et que la Parque cruelle a moissonnés; il veut leur rendre un dernier hommage. Il s'approche; *Foy* s'offre à ses regards, aussi terrible à la tribune qu'il le fut dans les batailles. Sa statue est debout, au milieu d'un temple, de plusieurs colonnes: tel un orateur romain, dans le sénat ou à la tribune aux harangues, faisait trembler ses adversaires par la puissance de son éloquence.

Tour à tour il approche des mausolées des *maréchaux Augereau, Massena*, qui fut surnommé l'enfant chéri de la victoire, *Ney, Mortier, Jourdan, Suchet, Lefebvre, Kellerman, Pérignon, Serrurier*, etc.; des *amiraux Bruix, Décès*. Il salue les tombeaux de l'auteur du *Misanthrope* et de *Tartufe*, l'inimitable *Molière*, du candide et naïf *La Fontaine*, le fabuliste de tous les âges: ces deux habiles peintres de mœurs sont restés inimitables et sans modèles: le temps a brisé sa faux sur eux. Il s'approcha de *Volney*, auteur des *Ruines*, de *Bernardin de Saint-Pierre*, qui nous fait verser de si douces larmes sur les malheurs de *Paul et Virginie*; du célèbre antiquaire *Visconti*; de *Monge*, créateur de la géométrie descriptive et l'un des fondateurs de l'école Polytechnique; enfin de *Lalande*, l'un de nos astronomes les plus distingués, et de *Parmentier*, à qui nous devons la culture de la pomme de terre en France, cette mère nourrice de tant de familles, que Français (de Nantes) a qualifiée de *reine* des plantes utiles.

Plus loin, il s'inclina devant le chaire des jardins, *Delille*; devant *Fontanes, Millevoye, Chénier, Verneuil* et *Dufrenoy*, dont les élégies pures et touchantes faisaient deviner l'âme sensible et bonne; il donna un souvenir à *Laujon*, le doyen des chansonniers modernes, à son émule, son élève, *Désaugiers*, trop tôt enlevé à ses amis et à

nos plaisirs, et à cette sensible madame *Cottin*, l'auteur de *Mathilde*.

Enfin il attacha un moment ses regards sur les tombes de *Grétry*, *Méhul*, *Nicolo*, *Monsigny*, et sur ce monument simple qui rappelle *Hérolde*, si jeune encore, dont il avait la veille entendu la musique si délicieuse du *Pré-aux-Clercs*.

Maintenant l'étranger veut être seul. Il congédie son guide, qui s'éloigne.

Quel est ce nouveau spectacle qui vient s'offrir à sa vue?... Un petit enclos de six pieds de long, sur trois de large, entouré d'un grillage en bois, peint en noir. Deux saules pleureurs, l'un à la tête, l'autre aux pieds d'une tombe des plus modestes, qu'ils abritent de leurs rameaux verdoyants, qui descendent en festons jusque sur la terre. Sous cet ombrage, un siège léger; plusieurs touffes de fleurs qu'une main amie semble entretenir avec soin; car l'odeur suave qui s'en échappe se répand au loin...

NARRATION.

Premier Rejos.

Le voyageur s'avance; il penche sa tête sous cette voûte de verdure; il peut contempler à son aise l'humble croix de bois qui est fixée sur le petit tertre qu'un rang d'immortelles garnit et dont cette croix est le centre; en face est le fauteuil agreste fabriqué de quelques branches d'un bois flexible... un sable fin et uni forme tout autour une allée propre et régulière.... Le voyageur, ému et pensif, attache ses yeux sur ces objets d'un culte simple et touchant. Un bruit léger qu'il entend près de lui le tire de sa rêverie. Il s'éloigne; mais il semble que quelque chose plus fort que sa volonté l'arrête; il va se placer à quelques pas derrière des cyprès qui le dérobent à la vue des passants; pour obéir à sa pensée, ses yeux se reportent sur la tombe qu'il vient d'abandonner. Il y voit arriver une jeune fille en deuil, la tête couverte d'un

voile et d'un chapeau de paille de même couleur. Quelques mèches de ses cheveux d'un blond argenté s'en échappent; ses yeux d'un bleu céleste, qu'à peine on aperçoit, expriment une tendre mélancolie... Elle tire d'un petit sac de soie, une clef, ouvre la barrière, entre, se met à genoux et prie, ses mains et ses regards élevés vers le ciel, qu'elle semble implorer... Demeurée longtemps dans cette attitude, l'étranger l'entendit sangloter... Il écoute... « Ma mère!... ma bienfaitrice!... prononce la jeune fille, si, du haut des cieux où vous êtes placée, vous voyez la pauvre orpheline... ah! bénissez-la... » L'inconnue resta longtemps à la même place; elle semblait être dans le ravissement et ne bougeait plus. Enfin, elle se leva, s'assit sur le siège qui était auprès de la tombe, et, tirant les cordons de son petit sac, elle en sortit un livre sur lequel ses yeux se fixèrent, et peu à peu se remplirent de larmes... Elle se leva encore, arrangea ses fleurs, les arrosa avec un pot d'eau que sa piété lui avait suggéré d'apporter... puis, s'asseyant de nouveau, reprit sa lecture. L'étranger aurait désiré lui parler... Comment l'interrompre pendant ses méditations si touchantes?... Cependant il se hasarde d'avancer quelques pas. Cette jeune fille l'intéressait si vivement!... Il approche; le bruit qu'il fait oblige l'inconnue à détourner la tête.

L'ÉTRANGER, *timidement.*

Mademoiselle, je crains d'interrompre le pieux devoir que vous remplissez.

LA JEUNE FILLE, *surprise.*

Monsieur!...

L'ÉTRANGER.

Pardon! j'ai eu tort, je me retire.

LA JEUNE FILLE, *se levant pour s'en aller.*
Je m'en allais...

L'ÉTRANGER.

Vous pleurez une mère?...

LA JEUNE FILLE.

Oh! monsieur! oui! une bonne mère!

L'ÉTRANGER, *suivant la jeune fille qui va s'éloigner.*

S'il n'y avait pas d'indiscrétion, je vous demanderais qui vous êtes?...

LA JEUNE FILLE, *timidement.*

Vous paraissez étranger. N'auriez-vous d'autre but qu'une indiscrète curiosité?

L'ÉTRANGER.

Voyez mon extérieur, mon âge; ils vous diront que votre piété est l'unique motif de mes questions...

LA JEUNE FILLE.

Hélas! je suis seule au monde! tout ce qui m'attachait à la vie est ici!... (*Elle pleure...*)

L'ÉTRANGER.

Si je pouvais adoucir vos maux? L'humanité seule me fait agir, et je suis riche...

LA JEUNE FILLE.

Hélas! quand celle que je pleure vivait, je n'avais besoin de rien...

L'ÉTRANGER.

Eh bien! mon enfant, faites-moi part de vos peines; peut-être les adoucirai-je... Vous verrez que je mérite votre confiance...

LA JEUNE FILLE, *s'arrêtant à quelques pas de la tombe qu'elle vient de quitter.*

Monsieur, c'est en présence de celle à qui je devais tout, qui ne cessa de me protéger pendant sa vie, qui me protège encore, maintenant qu'elle est dans le ciel avec les anges, que vous m'offrez aide et assistance. (*d'un ton mélancolique.*) Votre air respectable m'invite à me confier à vous... d'ailleurs (*montrant le ciel.*) ma bienfaitrice est là... et Dieu nous voit...

L'ÉTRANGER, *attendri.*

Asseyons-nous sur ce banc. Vous ap-

prendrez bientôt que je suis digne du bien que je veux vous faire.

LA JEUNE FILLE, *naïvement.*

C'est la première fois que je vous vois...

L'ÉTRANGER.

Il est vrai; mais je me ferai connaître.

LA JEUNE FILLE.

Le son de votre voix me persuade... Je suis malheureuse! puis (*regardant autour d'elle.*) ma mère n'est pas éloignée...

L'ÉTRANGER.

Dieu qui lit dans les cœurs sait tout ce que vous m'inspirez!...

LA JEUNE FILLE, *baissant les yeux.*

J'ai peu de chose à vous apprendre... vos traits respectables m'encouragent... écoutez donc.

HISTOIRE D'UNE ORPHELINE.

LA JEUNE FILLE.

Je ne connus jamais mes parents. On était en 1815, Paris se trouvait occupé par les étrangers; toute la ville était remplie de leurs soldats, qui semblaient en être les maîtres. La bonne madame Dutremblay, qui m'a élevée, et dont les restes vénérés reposent ici, m'a dit que des canons avaient été braqués sur les quais, les places publiques et sur le Pont-Royal, en face le château qu'habitaient alors le roi et sa famille¹...

A ce moment du récit de l'orpheline, la pluie commence à tomber. L'étranger n'y prend pas garde d'abord, et d'un signe de tête amical il prie l'inconnue de continuer. L'eau tombant assez fort et l'abri de quelques arbres ne pouvant les garantir, la pieuse fille ouvre son parapluie, regarde le ciel, et dit au monsieur: « Letemps menace de nous inonder. Avant qu'il pleuve davantage, excusez-moi, je vais me retirer... »

L'ÉTRANGER.

J'ai ma voiture à la porte... je vous reconduirai...

(1) Historique.

LA JEUNE FILLE, *s'efforçant de sourire.*

J'ai beaucoup de confiance en vous; mais cela ue se peut....

L'ÉTRANGER.

Au moins donnez-moi votre adresse.

LA JEUNE FILLE, *le regardant d'un air triste.*

Mon adresse? la voilà... (*Elle montre la tombe qui lui est chère.*)

L'ÉTRANGER, *touché.*

Quand pourrai-je vous y voir?

LA JEUNE FILLE.

Tous les jours, depuis trois heures de l'après-midi. » A ces mots, s'éloignant rapidement, elle se perd dans les bosquets, à travers les arbres, et disparaît. L'étranger, qu'elle intéressait à un si vif degré, n'a pourtant pas la force de la suivre; son image reste là, il lui semble la voir encore... Il prend lentement le chemin qui le conduit hors du cimetière, il arrive à sa voiture et rentre à son hôtel.

RÉCIT.

Deuxième repos.

L'étranger n'avait pas dormi. Il se leva fatigué, la tête lourde.... Il reçut quelques visites avec distraction.... Il jeta plusieurs fois les yeux sur sa pendule avec une sorte d'impatience. Il a commandé ses chevaux pour deux heures. Il vent devancer le rendez-vous. Le souvenir de l'orpheline revient sans cesse à son esprit... Il est impatient d'entendre le reste de son histoire; une pluie importune ne viendra pas sans doute aujourd'hui, se dit-il, en interrompre le récit. Je connaîtrai ses malheurs; je lui ferai du bien, et mon cœur sera satisfait....

L'étranger arrive au *Père-Lachaise*. Il veut seul, cette fois, en parcourir les allées silencieuses et sombres. Il a remarqué l'endroit où il a vu la jeune fille; il la retrouvera.

Il s'avance du côté de la chapelle; en

passant, il ne peut se refuser au plaisir de contempler le tableau ravissant qui se déploie devant lui. Le dôme *des Invalides*, les tours de *Saint-Sulpice*, les coupôles de *Sainte-Genève*, du *Val-de-Grâce*, la *barrière du Trône* avec ses deux colonnes, et les tours carrées de la *forteresse de Vincennes*, viennent tour à tour occuper ses regards. Il fait le plus beau temps du monde. Cet asile de la paix offre de fréquents ombrages et des lieux de repos. L'étranger monte dans une allée, descend d'une autre, et, conduit par des sentiers sinieux, il arrive au lieu où dort Camille Jordan. Il avait perdu son chemin; il se rappelle alors l'endroit où il était la veille; il s'avance avec précaution.... Il découvre le monument simple qu'il cherche; les rayons du soleil qui se jouent à travers les arbres lui font apercevoir de loin la jeune fille, qui est en prière, agenouillée sur la terre qui couvre celle qui lui est si chère. Il s'avance avec précaution. La pieuse fille s'est assise; devant elle est un petit livre ouvert, relié en cuir de Russie. On remarque deux tresses de cheveux que les yeux de l'orpheline contemplant avec émotion et qu'elle porte fréquemment à ses lèvres avec le livre qu'elle baise aussi.... Le léger bruit de l'étranger distrait l'inconnue, qui serre dans son sein ces objets de son affection; seulement elle conserve sur ses genoux le volume dans lequel elle lisait.

L'ÉTRANGER.

Vous êtes exacte....

LA JEUNE FILLE.

Comment ne pas l'être? mon bonheur n'est qu'ici.

L'ÉTRANGER.

Cet attachement fait honneur à vos sentiments....

LA JEUNE FILLE.

Ah! monsieur, si vous aviez connu celle que je regrette!

L'ÉTRANGER.

Eh bien! contentez ma curiosité.... Je ne

sais... mais vous m'intéressez beaucoup...
(fixant les yeux sur le livre qu'elle tient dans les mains.) N'y aurait-il pas d'indiscrétion à vous demander à voir ce volume; sa reliure est étrangère?

LA JEUNE FILLE, *le présentant.*

Ce livre m'est bien précieux!...

L'ÉTRANGER, *le considérant avec émotion.*

Les œuvres de Gessner, en allemand et en français!... *(Il l'ouvre et lit sur la première page :)*

Frédéric à Julie! Je connais ces caractères!... Ils me rappellent... Dieu! de qui tenez-vous cet ouvrage?

LA JEUNE FILLE, *surprise.*

La personne qui repose là m'a dit qu'il devait appartenir à ma mère...

L'ÉTRANGER, *vivement.*

Votre mère!... Quoi! celle qui vous donna le jour?...

LA JEUNE FILLE.

Hélas! celle qui me donna le jour... je ne la connus jamais!

L'ÉTRANGER.

Mais ce livre?...

LA JEUNE FILLE, *tremblante.*

Ce livre était à elle....

L'ÉTRANGER, *avec anxiété.*

Qui le lui a donné?...

LA JEUNE FILLE.

Calmez-vous, respectable étranger, vous allez tout savoir. J'ai commencé hier à vous faire connaître les tristes événements de ma vie... L'intérêt que vous me témoignez m'enhardit... *(Ils allerent s'asseoir un peu plus loin, sur le banc qu'ils occupaient la veille. La jeune fille continuant.)* Je vous ai déjà dit que madame Dutremblay m'avait élevée. Je vais vous informer maintenant de ce qu'elle-même m'a appris de ma naissance. Madame Dutremblay était une respectable veuve qui louait des chambres

garnies dans la rue de La Harpe. Pendant l'occupation de Paris par les étrangers, un jeune officier allemand vint loger chez elle, il y resta longtemps; la bonne hôtesse s'était accoutumée à le voir... Son régiment allait partir. M. Frédéric entre un jour comme un fou dans la chambre: « Madame! sauvez-moi de mon désespoir, lui dit-il; il faut que je manque à mon devoir!... ou que je meure! Et cependant je quitte tout ce que j'ai de plus cher au monde!... » Ma digne bienfaitrice m'a répété tant de fois ces mots cruels que je n'ai pu les effacer de ma mémoire!... Des officiers prussiens arrivèrent alors et enlevèrent pour ainsi dire leur camarade avec ses bagages... Six semaines après, des inconnus vinrent remettre à madame Dutremblay un enfant avec un écrit, quelques menus objets et une bourse... On la pria, au nom de Dieu et de M. Frédéric, qui en serait reconnaissant, de se charger de cette innocente créature, qu'on disait avoir reçu le baptême et s'appeler Rose; c'était moi. J'avais un mois tout au plus quand on me déposa chez madame Dutremblay, alors absente, entre les mains d'une vieille domestique, et après le départ de l'officier allemand, dont ma bienfaitrice n'a plus entendu parler, ni de ma mère, dont je ne connus jamais le sort....

Pendant ce court récit l'étranger considérait Rose... des larmes coulaient de ses yeux... il avait pris involontairement une des mains de l'orpheline, et il la serrait dans les siennes....

L'ÉTRANGER, *essayant de se calmer.*

Continuez, intéressante enfant.

LA JEUNE FILLE.

A son retour, madame Dutremblay, âgée alors de plus de cinquante ans, qui n'avait ni mari ni enfant, et qui faisait passablement ses petites affaires, vit l'enfant qu'on avait déposé chez elle... gronda beaucoup sa vieille domestique de n'avoir pas demandé aux commissionnaires qui m'avaient

apportée des renseignements sur ceux qui les envoyaient. La chose était faite. Il n'y avait pas à balancer entre se charger de moi ou me déposer aux enfants trouvés... Le nom de Frédéric, écrit sur le livre que vous voyez, donna quelques soupçons à ma bonne mère; mais elle ignorait à quel corps appartenait son pensionnaire et jusqu'à son nom de famille.

Madame Dutremblay alla faire sa déposition au commissaire de police sur l'événement qui lui arrivait, et déclara qu'elle se chargeait de l'enfant. Le magistrat dressa procès-verbal, et je restai avec celle qui m'adoptait. Je ne connus tous ces détails qu'après avoir atteint l'âge de raison; car, jusque-là, je crus madame Dutremblay ma véritable mère.

Je fus placée à Nanterre chez une nourrice; où les plus grands soins me furent prodigués. Cette bonne nourrice, comme si le ciel ne voulait pas qu'il me restât un protecteur sur la terre, m'a été enlevée en même temps que madame Dutremblay.

L'ÉTRANGER.

Et comment se passèrent vos premières années?

ROSE.

Ma bienfaitrice me venait voir tous les dimanches à Nanterre, où elle me laissa jusqu'à cinq ans; puis elle me retira, au grand déplaisir de l'excellente Justine, ma nourrice, qui m'aimait autant que sa fille.

Madame Dutremblay me mit comme externe dans une petite pension qui était près de son domicile. La bonne vieille Madeleine, sa domestique, m'y conduisait et venait me chercher. J'ai appris en peu de temps tous mes devoirs de religion, et à lire et à écrire, et mille petits ouvrages à l'aiguille, si nécessaires pour tenir un ménage et gagner sa vie au besoin. Enfin, je fis ma première communion.

J'avais douze ans à cette époque et ne sortais plus de chez ma mère, qui n'avait pu réussir à rien apprendre sur ma nais-

sance. Ce n'est pas pour moi, me disait cette digne femme, que je désire connaître tes parents, c'est pour toi-même. Je n'ai pas de fortune; je suis vieille... bientôt nous devons nous séparer. Que deviendras-tu, seule au monde?... Et elle m'embrassait, en mouillant mon visage de pleurs... Enfin mon travail commençait à lui être utile. Je ne songeais point à l'avenir; je ne voyais que le bonheur présent de la dédommager de tous ses soins pour moi. Ma reconnaissance pour ses bienfaits était un sentiment qui s'augmentait chaque jour dans mon cœur. Je ne pouvais voir ma mère adoptive, presque septuagénaire, s'occuper encore de la location de ses chambres et de ceux qui les occupaient, et le plus souvent ne payaient point, sans éprouver le vif désir de redoubler d'assiduité, pour lui offrir par mon travail de quoi nous suffire. Notre pauvre domestique était morte. J'avais quinze ans. Ma vénérable bienfaitrice ne pouvait presque plus s'occuper du ménage. La femme que nous en avions chargée pour remplacer Madeleine n'était ni forte ni habile, et souvent se trouvait obligée de m'accompagner chez les marchands pour lesquels je travaillais. Je faisais de très beaux ouvrages de broderie pour les lingères, et je trouvais dans cette occupation, attendu la sévère économie que nous apportions dans nos dépenses, de quoi pourvoir à toutes. Je décidai donc madame Dutremblay à céder ses chambres et leur mobilier, et de l'argent que nous reçûmes de notre vente nous payâmes toutes les dettes que nous avions. J'étais bien jeune encore; mais rien ne forme comme les bons exemples, et madame Dutremblay recueillait les fruits de ceux qu'elle m'avait donnés.

Nous primes un logement plus modeste. Ma bonne mère était devenue infirme; ses jambes enflées et l'affaiblissement subit de plusieurs de ses organes ne lui permettaient point de quitter sa chambre. Pendant près de deux ans elle ne sortit plus. Assidue près d'elle, je m'occupais nuit et jour pour

adoucir son sort et pourvoir à ses besoins et aux miens. Mes forces redoublaient quand je songeais que c'était pour celle à qui je devais tout que je travaillais. La reconnaissance avait allumé en moi un foyer que les sentiments divers de mon être alimentaient sans cesse. Je ne pouvais me rappeler les tendres soins de ma mère adoptive pendant les jours incertains de mon enfance, ses sages et bienveillants conseils lorsque j'arrivai à l'adolescence, sans répandre des larmes d'attendrissement sur les joues et les mains vénérables qu'elle me tendait. Une intimité parfaite avait toujours régné entre nous; elle ne m'appelait que sa fille, comme si elle eût voulu m'identifier avec ce nom sacré qui faisait palpiter si délicieusement mon cœur. Je ne lui donnais non plus d'autre qualification que celle de *mère*, et elle m'en servait dans toute l'acception de ce mot religieux.

Aux bonnes fêtes, dans ses derniers jours, comme madame Dutremblay ne pouvait pas sortir pour aller à l'église accomplir ses devoirs de chrétienne, et que sa vue affaiblie ne lui permettait pas de lire, après être revenue de bonne heure de la paroisse, où j'allais entendre la première messe avec notre femme de ménage, je lui aidais à se lever, à faire sa toilette; puis je l'asseyais dans son grand fauteuil; après quoi, je lui donnais de l'eau bénite, qu'elle avait toujours soin de me demander pour faire le signe de la croix, avant que de commencer sa prière; assise ensuite près d'elle, pendant un quart d'heure, je lui lisais l'Évangile du jour.... nous déjeuner après.

Pardon, monsieur, reprit la jeune fille, si j'entre avec vous dans de si minutieux détails; mais ils rappellent à mon âme émue des souvenirs si chers !...

L'ÉTRANGER.

Continuez; je ne suis point insensible.

ROSE, *essuyant une larme.*

Hélas ! ces heureux jours furent de courte durée.... Madame Dutremblay s'affaiblissait

de plus en plus et perdait ses forces.... Enfin elle languit plusieurs mois.... Je sentis vivement le coup qui allait me frapper; mais Dieu me donna du courage...

Le moment fatal arriva. Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvai!.... Je ne voulais pas me séparer de celle qui m'avait protégée pendant tant d'années; mon désespoir, dit-on, faisait pitié à voir. Je m'informai de l'endroit où ma mère serait enterrée. Nous avions changé de quartier; nous demeurions derrière les petits théâtres du boulevard. Je voulais ne pas la quitter; je voulais tous les jours venir la voir et pleurer sur sa tombe. On me dit que je pourrais accomplir ce pieux devoir en achetant un terrain où on placerait ses restes. Je demandai les personnes qu'il fallait que je vise pour réaliser ce vœu de mon cœur. Je courus à l'Hôtel-de-Ville, après avoir réuni toutes mes petites ressources; six couverts que nous avions, quelques petits bijoux, je vendis tout pour acquérir le lieu où ma bonne mère devait désormais reposer.

Peu de temps avant sa mort, elle m'avait mis en possession de quelques objets qui pouvaient, disait-elle, servir à faire découvrir ma naissance.

Je fis arranger de mon mieux la dernière demeure de celle qui m'avait élevée. Ma reconnaissance ne devait cesser qu'avec ma vie. Depuis deux ans que j'ai perdu ma mère, depuis deux ans je lui consacre chaque jour mes soirées.

L'ÉTRANGER.

Excellente fille! que je m'applaudis de pouvoir faire cesser vos maux, de pouvoir récompenser tant de vertus !...

ROSE.

Que dites-vous?...

L'ÉTRANGER.

Frédéric... celui que madame Dutremblay supposait avoir donné l'ouvrage de Gessner à votre mère....

ROSE, *toute tremblante.*

Eh bien ?

L'ÉTRANGER.

Était mon proche parent... Ce lieu saint n'est pas convenable aux réciproques explications que nous avons à nous donner...

ROSE, *hésitant.*

Oh ! monsieur ! vous ne voudriez pas tromper la pauvre Rose ?... et ma mère !

L'ÉTRANGER, *très ému.*

Nous reviendrons ensemble la voir..... Dites-moi, avez-vous encore des objets qui pourraient aider à une reconnaissance de vos parents ?

ROSE.

J'ai chez moi quelques lettres. Je demeure à deux pas d'ici, rue de la Roquette ; je voulais être près de ce qui m'est si cher !...

L'ÉTRANGER.

Digne fille ! menez-moi chez vous. J'ai besoin de voir ces lettres, tout ce qui peut enfin dévoiler le mystère de votre naissance..... Il y va de votre bonheur et du mien.

ROSE, *solemnellement.*

Allons, monsieur ! car il me semble entendre ma mère m'ordonner de vous suivre !....

Et la jeune fille ayant avec confiance présenté sa main à l'étranger, celui-ci l'emmena. Il aperçut en sortant son cocher et lui fit signe de le suivre de loin.

Le monsieur arriva bientôt au domicile de Rose ; elle occupait une modeste chambre et un petit cabinet simplement meublés. Rose présente une chaise à l'étranger, qui s'y asseoit tout agité. Il avait peine à contenir son émotion, sa joie ; il ne doutait plus, par un de ces coups de la Providence que toutes les prévoyances humaines ne saurait deviner, qu'il n'eût rempli le but de son voyage.

L'ÉTRANGER.

Voyons les lettres que vous m'avez an-

noncées.... Faites-moi voir aussi les mèches de cheveux que j'ai aperçues au cimetière.....

ROSE, *étonnée.*

Que dites-vous ? le seul bien qui me reste !... (Elle les tire de son sein ; puis après, allant à une commode de noyer, d'où elle sort aussi quelques lettres et autres petits objets qui s'y trouvaient, Rose présente le tout à l'étranger, en lui disant :) Si ces renseignements sont suffisants pour faire connaître ma naissance, ce sera Dieu qui vous aura envoyé vers moi...

L'ÉTRANGER, *après avoir parcouru les lettres.*

Plus de doute ! mon fils, Frédéric de Warner, fut votre père !.... Ma fille ! embrassez votre aïeul ! tous vos maux sont finis !...

ROSE.

Mon Dieu ! Dites-vous vrai ?... (se jetant dans les bras de M. Warner). Oh ! mon cœur vous avait pressenti !

M. WARNER.

Ce livre a appartenu à mon fils. Ces lettres sont celles qu'il écrivait à votre mère, qui n'existe plus. Ces cheveux sont les siens et ceux sans doute de celle qui vous donna le jour, et qui ne forment qu'une mèche entrelacée ; voilà les chiffres de vos parents. Cette autre mèche de cheveux ?...

ROSE.

Vient de ma mère adoptive....

Rose et le bon Warner, aux sensations qu'éprouvait leur cœur à la vue l'un de l'autre, s'étaient devinés. Le vieillard ne cessait de regarder la jeune fille. « Ce sont bien là, disait-il, le front, les yeux de son père ; ce teint un peu pâle, cet air pensif, ce sourire mélancolique. » Assis l'un près de l'autre, ils causaient avec confiance. L'aïeul de la jeune personne lui apprit la mort de son fils, enlevé sitôt de son amour. Il avait promis à Frédéric de chercher son enfant,

s'il existait encore; le ciel venait d'accomplir son vœu.

Peu de temps après, M. Warner reconnut solennellement sa petite-fille, qu'il conduisit à Dresde, sa résidence ordinaire. Mademoiselle Warner ne pouvait se séparer des restes précieux de sa bienfaitrice.

Elle ne s'en arracha que pour remplir ses nouveaux devoirs. Avant de partir elle commanda pour elle qui soigna son enfance un superbe tombeau en marbre blanc; mais celui que la reconnaissance avait élevé dans son cœur était le plus durable.

DE SAINTES.

COURS SECONDAIRES ET SUPÉRIEURS.

AUDITION.

En quoi consiste l'audition, et sous quel point de vue faut-il la considérer?

L'audition consiste dans la perception des vibrations sonores. Pour concevoir de quelle manière elle peut s'opérer, on doit d'abord examiner la nature du son, comment il se produit et se propage; connaître l'organisation de l'oreille destinée à le recevoir; examiner enfin les effets du son sur cet organe, et comment, par son entremise, il peut parvenir jusqu'au cerveau.

Donnez-nous quelques généralités sur le son?

Le son est l'effet des vibrations des corps. Tous sont susceptibles de ces mouvements oscillatoires qui, devenant perceptibles dès qu'ils s'effectuent 32 fois par seconde, se propagent au loin moins promptement que la lumière; l'air en est le véhicule; les couches atmosphériques qui entourent le corps en vibration se déploient en ondes circulaires qui diminuent d'intensité à mesure qu'elles s'éloignent, et se réfléchissent quand elles rencontrent un obstacle, en imprimant à ce corps qu'elles ne peuvent dépasser un mouvement vibratile qui augmente le son primitif. Le son réfléchi à une distance assez considérable pour être perçu une seconde fois d'une manière distincte, constitue l'écho.

Le bruit est un son confus ou le mélange de sons divers qui produisent une perception indistincte. Enfin analysé par l'oreille et divisé en sept tons, le son sert à former l'échelle musicale connue sous le nom de *gamme*, avec laquelle on peut figurer les innombrables modifications dont il est susceptible.

Quelle idée peut-on se faire de l'organe de l'ouïe et du mécanisme de l'audition?

L'oreille, où réside le nerf acoustique, organe essentiel de l'audition, a été divisée en trois parties principales: une externe, une moyenne, une interne.

L'oreille externe, composée du pavillon et du conduit auditif, a été comparée à un cornet acoustique, destiné à rassembler les rayons sonores et à les réfléchir dans la cavité intérieure. Un fibro-cartilage, recouvert d'une couche cutanée, constitue l'auricule, contournée en divers sens, de manière à présenter des saillies et des enfoncements bien propres, selon Boerhave, à la collection des sons qui vont se réunir dans le conduit auditif, comme dans un foyer commun. Cet appendice n'est pas néanmoins d'une grande importance; enlevée dans certains cas, l'audition, d'abord un peu dure, reprend bientôt sa délicatesse première.

Les rayons sonores, rassemblés en un faisceau au-devant de la conque, s'introduisent dans le canal de communication, qui est la partie extérieure de l'oreille à sa partie moyenne.

Oreille moyenne. Parvenus au fond du conduit auditif après un trajet de 9 à 12 lignes, ils frappent la *membrane mineure* et transparente, tendue au-devant de la *caisse du tympan*; les frémissements se communiquent à la chaîne des osselets qui traversent cette cavité. L'air qui les environne, renouvelé sans cesse par la *trompe d'Eustache*, entre en vibration; le son va retentir dans les cellules mastoïdiennes, et la membrane de la fenêtre ovale, convenablement tendue ou relâchée par l'étrier, dont le muscle se contracte plus ou moins, oscille à son tour et va transmettre ses mouvements à l'oreille interne. Il est probable que la membrane de la fenêtre ronde, pareillement ébranlée, vient aussi contribuer à la perception des sons.

Oreille interne ou labyrinthe. Les vibrations des deux membranes que nous venons de nommer se communiquent à la *lymphe de cotugno*. Ce liquide, dans lequel flotte la substance pulpeuse du nerf acoustique, remplit les cavités osseuses et sonores du labyrinthe; répandu dans le *vestibule*, suivant les contours du *limaçon* et des canaux demi-circulaires, il porte aux filaments des nerfs auditifs la moindre oscillation, qui, fidèlement recueillie, va avertir le cerveau du son produit.

Quel degré d'utilité l'expérience assigne aux différentes parties de l'organe de l'audition?

L'oreille externe, nous l'avons déjà observé, n'est point essentielle à la perception des sons; on peut enlever le pavillon sans qu'il en résulte des dérangements notables; pourtant est-il vrai de dire que l'application d'un cornet acoustique facilite l'audition chez les individus qui ont l'oreille dure.

L'entière obstruction du conduit auditif, soit par du cérumen ou un corps quelconque, produit la surdité complète.

Une perforation légère de la membrane du tympan ne semble pas entraîner d'inconvénient; cependant l'oreille qui en est totalement privée paraît moins apte à recueillir les sons faibles et lointains.

L'interruption ou la destruction de la chaîne des osselets ne cause point la surdité, mais les sons ne sont plus aussi distincts; il est même probable qu'on cesserait de les entendre, si l'étrier et les membranes des fenêtres ovales et rondes étant détruites, la lymphe de cotugno venait à s'écouler.

La trompe d'Eustache sert à renouveler l'air de la caisse; un vide serait le résultat de son oblitération. Alors les vibrations, seulement transmises par les osselets, ne devaient produire qu'une sensation obscure. Certains auteurs ont prétendu que le conduit guttural servait encore de rayons sonores; mais cette opinion, fondée sur ce que, quand on écoute attentivement, on tient la bouche entr'ouverte, peut être combattue en disant que cette position a pour but d'agrandir la capacité des conduits auditifs par l'abaissement des condyles de la mâchoire, comme chacun peut en faire l'expérience par l'introduction du petit doigt dans l'oreille au moment où l'on exécute le mouvement.

La liqueur qui remplit l'oreille interne semble avoir une autre importance. Sans elle, les nerfs auditifs, dépourvus de leur mollesse, se trouveraient incapables de percevoir et transmettre les sons; ils ne seraient plus frappés par les mouvements ondulatoires qui doivent l'agiter sans cesse. C'est à son absence que des écrivains célèbres rapportent la surdité sénile, lorsque la vie étant presque éteinte, toutes les sécrétions paraissent s'épuiser.

Enfin la paralysie de la portion molle de la septième paire anéantit sans retour la sensation de l'ouïe.

ESSAI

SUR LA POÉSIE SACRÉE.

La poésie remonte au berceau du monde; avec Adam elle s'abrita sous les ombrages de l'Éden; l'homme-roi, ce noble complément de la création, à qui Dieu daigna communiquer les premiers éléments du langage, s'en servit pour exprimer la reconnaissance qui remplissait son cœur. Cette reconnaissance déberda par une ode, et ce fut une magnifique inspiration que cet hommage solennel rendu par Adam au Dieu de l'univers.

Même après la faute du premier homme et son expulsion du Paradis terrestre, il retrouva les idées et les images qui avaient animé ses chants de gratitude et de respect; sur les ailes de la poésie, il s'éleva vers un monde meilleur; il ressaisit par l'imagination les délices et le bonheur qu'il avait perdus.

De ces inspirations antédiluviennes, aucuns débris ne sont parvenus jusqu'à nous; mais par le caractère de la Genèse, par l'exemple des faits qui se sont reproduits à toutes les époques, sous toutes les latitudes, chez toutes les sociétés naissantes, il est facile de caractériser la poésie primitive.

D'abord elle dut se mêler au chant, sans qu'il y eût encore ni rythme, ni mesure, ni cadence: les règles n'existaient pas; au

défaut suffisait le goût naturel à chaque homme, et le souffle poétique qui l'inspirait, en exaltant ses forces, leur donnait quelque chose de surhumain.

On est donc forcé de se livrer à des conjectures; mais en raison même de la longueur de la vie, de la sincérité des croyances, des souvenirs récents de l'Éden, de tout ce qu'il y avait d'énergie dans le matin du monde, il faut admettre de grandes et sublimes compositions, malheureusement perdues; car les hiéroglyphes et les signes de l'alphabet n'étaient pas encore inventés pour fixer les sons qui s'évaporaient dans les airs.

Dans l'arche de salut qui portait l'espoir du monde, lorsque la colombe messagère revint avec le vert rameau d'olivier, et que Dieu eut jeté dans les nuées un arc aux changeantes couleurs, radieux symbole de son alliance avec la terre, à cet aspect Noé entonna un hymne de délivrance.

Cette empreinte toute divine, la poésie la conserva malgré les erreurs des hommes; mais elle dut nécessairement s'altérer au milieu de leur dépravation toujours croissante. Heureusement que l'Éternel se choisit un peuple; à ce peuple d'élite appartiennent les plus beaux monuments de l'inspiration lyrique.

POÉSIE BIBLIQUE.

La Bible, le Livre par excellence, le premier et le plus précieux des livres, et par sa date et par les merveilles qui y sont renfermées, la Bible porte le cachet de l'Esprit-Saint qui l'a dictée.

Impossible de méconnaître cette divine inspiration; elle éclate, elle se manifeste à chaque verset de cette œuvre sublime si

bien appelée le Livre des livres. On a comparé Homère à un grand fleuve auquel viennent s'abreuver à l'envi poètes, peintres, sculpteurs, hommes d'état, guerriers. Si l'Iliade et l'Odyssée ressemblent à un fleuve dont les flots coulent à pleins bords, que dira-t-on de la Bible? Quel océan que ces pages où se reflètent et le ciel et la terre, et

Dieu et l'humanité; Dieu avec ces mystères, la terre avec ses harmonies? Que dira-t-on de ce livre qui a une leçon pour tous les âges et pour les mille circonstances de la vie, qui embrasse les destinées de l'univers, en partant du chaos pour arriver à l'éternité, et que prophètes, législateurs, rois, apôtres, ont écrit tour à tour pendant un espace de seize siècles?

Voilà bien l'immense Océan où sont venues s'abreuver toutes les intelligences! Voilà bien l'arsenal où tous les peuples, tous les cultes, tous les poètes, tous les philosophes, tous les artistes, ont pris des armes, armes d'une trempe divine, dont rien ne peut altérer l'éclat et la pureté!

Et nous ne parlons ici que de la supériorité poétique, que des trésors d'inspiration qui ruissellent à chaque verset, que de l'élevation des images, de la hardiesse des expressions. A tant de mérites il faut encore joindre la profondeur des vues morales, politiques, historiques, l'intérêt du drame, la fidélité des descriptions, le relief des mœurs, le modelé des physionomies, le luxe éblouissant des couleurs, la vérité des observations scientifiques, confirmée par des découvertes modernes. Devant cette réunion on ne peut qu'admirer et fléchir le genou; nous le répétons: impossible de méconnaître l'inspiration divine, le souffle de l'Esprit-Saint.

Comme tout ce qu'on est convenu d'appeler poésie pâlit au contact de la Bible! Et les richesses des dialectes de la Grèce et de l'Ionie, harmonisés ensemble par le génie créateur d'Homère, et les formes pures de l'hexamètre virgilien, si bien trempé au feu des muses, que tout cela est terne auprès du verset des livres sacrés, se déroulent librement, sans les savantes combinaisons de la prosodie et les gracieux enlacements des spondées et des dactyles!

Ce verset avec son allure vagabonde, ses formes heurtées, la conjonction *et* souvent répétée, ce verset ne s'amuse pas à caresser l'oreille; il entre dans le cœur, il façonne à son gré le langage des hommes, il le grandit

à des proportions surnaturelles. Cet effet, nous le ressentons à travers des traductions imparfaites, des traductions qui ne sont que la copie de la copie. Heureux aussi celui qui peut lire la Bible dans la langue hébraïque! pour celui-là la poésie prend un corps.

Ouvrez la Genèse; quel tableau que celui de la création du monde!

« Au commencement, Dieu créa le ciel
« et la terre.

« Mais la terre était stérile et vide, les
« ténèbres voilaient la face de l'abîme, et
« l'esprit de Dieu voguait sur les eaux.

« Et Dieu dit: que la lumière soit! et la
« lumière fut. »

A ce langage si mâle, si austère, on entre dans un monde nouveau, dans le monde des miracles et des réalités. Que deviennent les fables d'Hésiode et d'Ovide? Le chant de la *Theogonie* ne peut égaler l'imposante grandeur du tableau de Moïse. Il est vrai que Moïse, indépendamment de l'inspiration divine, éclipse les plus hautes figures de l'antiquité.

Israël était opprimé en Égypte; car peuples et rois avaient également oublié les immenses services rendus par Joseph à la terre des Pharaons. Sous le règne de Rhamsès-Méiamoun les souffrances des enfants de Jacob devinrent intolérables; contre eux s'élevaient des préjugés nationaux, confondant les Hébreux dans la haine qui frappait les Hycos, les anciens conquérants de l'Égypte.

Rhamsès-Méiamoun ne se contenta point d'employer les Israélites aux gigantesques constructions dans lesquelles se plaisait sa vanité, il voulut atteindre ses victimes jusque dans leur avenir, et anéantir un peuple dont le rapide développement lui faisait ombrage; il ordonna d'étouffer, au moment de leur naissance, tous les enfants mâles des Hébreux en n'épargnant que les filles. Cet ordre ne fut pas exécuté; alors il prescrivit à ses sujets de jeter dans le

Nil les fils d'une race proscrite. C'est dans ces circonstances que Jocabed, la compagne d'Amram, de la tribu de Lévi, accoucha secrètement d'un fils.

Pendant trois mois ses parents le déroberent à tous les regards, mais le moindre vagissement pouvait les trahir. L'esprit de Dieu inspira Jocabed; elle a déposé l'enfant endormi dans une nacelle de jonc enduite de bitume; elle le porte au bord du Nil, et le laisse sous la garde de sa fille Marie; la sœur veille au salut du frère. La fille du roi, la princesse Thermutis, vint pour accomplir de pieuses ablutions; elle aperçoit la nacelle, la beauté de l'enfant, touche son cœur; elle l'adopte, et la mère devient la nourrice de son fils, qui reçoit le nom de Moïse (sauvé des eaux).

Moïse grandit dans le palais des rois; la protection de Thermutis le défend contre tous les périls qui menacent son enfance; il participe aux lumières d'une civilisation avancée, il s'abreuve aux sources de la science, étudie les secrets ressorts qui font mouvoir la société égyptienne. Mais tout en admirant les merveilles de l'agriculture et de l'industrie de ce peuple qui a conquis un royaume sur la mer et sur le Nil, tout en appréciant la haute sagesse de ses institutions, le jeune Israélite sent le néant de l'homme réduit à ses seules forces, privé du souffle inspirateur de Dieu.

Pour manifester les sentiments qui l'animent, il n'attend qu'une occasion; le spectacle de la détresse d'un de ses frères, accablé de coups par un guerrier égyptien, le remplit d'indignation; il s'élance entre la victime et le bourreau; celui-ci tire son glaive; Moïse saisit sur le sol une branche de nopal, le frappe et le tue.

Le lendemain Moïse sort de l'Égypte, et se réfugie en Arabie, dans le pays de Madian, non loin du mont Sinaï.

Auprès du puits du palmier, le voyageur défendit les filles de Jéthiro, du prêtre-roi de Madian, dont il devint ensuite le gendre par son mariage avec Séphora.

Pendant une longue série d'années, il vécut tranquille au désert, et il semblait y être fixé pour toujours, lorsqu'en conduisant le troupeau de son beau-père sur le mont Horeb, il aperçut un buisson embrasé qui projetait une grande clarté; mais la flamme brillait sans que le buisson lui servit d'aliment et se consumât. Moïse s'avança pour pénétrer la cause de ce phénomène.

Une voix se fit entendre, la voix du Seigneur qui parlait du buisson, et dit: « Moïse! Moïse! — Me voici, répondit-il. — N'approchez pas ainsi. Otez vos sandales, vous foulez une terre consacrée. Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. »

Moïse cacha son visage dans ses mains, n'osant pas contempler la splendeur de Dieu.

« J'ai vu le deuil de mon peuple qui gémit en Égypte, j'ai entendu le cri de détresse que lui arrache la cruauté des intendants des monuments, et connaissant sa douleur, je suis descendu pour le tirer de cette terre hostile et le conduire sur une terre amie et spacieuse, terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel, au pays des Chananéens, des Hétéens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est monté jusqu'à moi, et j'ai vu leur affliction sous le joug oppresseur des Égyptiens. Mais venez; je vous enverrai auprès de Pharaon, afin que vous tiriez de l'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël. »

Moïse répondit à Dieu: « Qui suis-je, moi, pour aller auprès de Pharaon, et pour conduire les enfants d'Israël hors de l'Égypte? »

— Je serai avec vous; et vous aurez un signe de votre mission. Lorsque vous aurez conduit mon peuple hors de l'Égypte, vous offrirez à Dieu un sacrifice sur cette montagne.

— J'irai donc vers les enfants d'Israël, et je leur dirai: « Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. » S'ils me demandaient quel est son nom, que leur répondrai-je? »

Dieu dit à Moïse : « *Je suis celui qui suis.* Vous répondrez aux enfants d'Israël : *Celui qui est m'envoie auprès de vous.* »

Dieu dit encore à Moïse : « Vous parlerez ainsi aux enfants d'Israël : « Le Seigneur, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, m'a envoyé vers vous. Le nom de JÉHOVAH est celui que j'ai de toute éternité; c'est aussi le nom qui perpétuera mon souvenir dans la suite des siècles. »

« Allez, assemblez les anciens d'Israël, et dites-leur : Le Seigneur, le Dieu de vos pères m'est apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, me disant : Je suis venu visiter votre infortune, et j'ai vu tous les maux qui vous ont accablés en Egypte.

« J'ai marqué le terme du deuil, l'heure de la délivrance. Vous irez résider sur la terre de Chanaan, sur cette terre qu'arrosent des ruisseaux de lait et de miel.

« Ils écouteront vos paroles; avec les anciens d'Israël, vous vous présenterez au roi d'Egypte, et lui direz : Le Seigneur notre Dieu nous appelle; nous devons nous avancer à trois journées de marche dans le désert pour offrir un sacrifice à l'Éternel.

« Mais le roi d'Egypte ne permettra point ce départ sans l'intervention d'une main puissante.

« J'étendrai donc ma main, et je frapperai l'Égypte de toutes sortes de prodiges, accomplis en présence des habitants qui vous permettront alors de partir.

« Mon peuple trouvera grâce devant les Égyptiens, et il ne sortira point les mains vides :

« Car les femmes d'Israël demanderont à leurs voisines, à leurs hôtes, des vases d'argent et d'or, de riches vêtements; de ces vêtements elles couvriront leurs fils et leurs filles, et l'Égypte sera dépeuplée. »

Moïse dit alors : « On ne me croira point, on n'écouterà pas mes paroles; mais on me dira : Dieu ne t'est pas apparu. »

Dieu lui demanda : « Que tenez-vous à la main ?

— Une verge.

— Jetez-la sur le sol. » Il obéit, elle se changea en serpent. A cet aspect il s'éloigna vivement comme pour fuir.

Mais le Seigneur : « Étendez la main, et saisissez la queue de ce serpent. » Il le fit; la verge reprit sa première forme.

« Maintenant ils croiront que le Seigneur vous est apparu. Mettez la main dans votre sein. » Lorsqu'il la retira, elle était couverte d'une lèpre blanche comme la neige. « Mettez de nouveau la main dans votre sein. » Cette fois il la sortit nette et pure.

« S'ils ne croient point au premier signe de votre mission, dit le Seigneur, ils croiront au second. Si cela ne suffit pas, s'ils n'écourent pas votre voix, prenez de l'eau du fleuve, répandez-la sur le sable, elle se changera en sang. »

Mais Moïse : « Seigneur, je ne suis pas éloquent, et depuis que vous m'avez parlé ma langue est encore plus lente et plus rebelle.

— Qui a fait la bouche de l'homme, et le muet et le sourd, et le voyant et l'aveugle, n'est-ce pas moi ?

« Allez donc. Je serai dans votre bouche et je vous inspirerai vos paroles. »

Moïse s'écria : « Je vous en conjure, Seigneur, envoyez un homme digne de cette mission. »

Irrité contre tant de refus, le Seigneur dit : « Votre frère Aaron, de la tribu de Lévi, est éloquent; il viendra au-devant de vous à votre arrivée en Égypte, et votre aspect fera tressaillir son cœur de joie.

« Parlez-lui donc, et mettez mes paroles dans sa bouche. Je vous inspirerai tous deux; je dirigerai toutes vos actions.

« Il parlera pour vous au peuple; il sera votre organe; vous serez, vous, son guide dans toutes les choses qui concernent Dieu.

« Prenez en même temps cette verge qui vous servira à opérer des prodiges. »

Désormais le rayon de feu est descendu sur le front de Moïse; il retourne en Égypte, délivre ses frères, les guide vers la terre

promise, fait jaillir l'eau des flancs du rocher, pose les bases d'une législation qui brave les efforts du temps, et après avoir écrit la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, s'endort dans le sein de Dieu.

Certes, voilà le véritable poète; car la poésie ne réside pas seulement dans l'arrangement des mots, elle est surtout dans les pensées, dans le but, dans l'utilité. Il ne faut pas qu'on puisse lui demander comme aux sonates : Poésie, que me veux-tu ?

Jamais on n'adressera une semblable question aux sublimes ouvrages de Moïse; il suffirait de les méditer sans cesse pour devenir meilleur. En saisir quelques lambeaux, se colorer d'un reflet, c'est atteindre dans les arts à la gloire de Michel-Ange, dans les lettres à la poésie de Milton, à l'éloquence de Bossuet.

Maintenant est-il facile de définir cette étonnante supériorité? Non, il n'y a que des citations qui puissent en donner une idée. Mais la traduction ressemble à un voile rarement diaphane. Le moyen de rendre dans nos langues modernes l'impétueuse énergie de la langue hébraïque, brûlante des feux du désert, agrandie par la parole des prophètes, toute palpitante de l'inspiration divine !

Ce qu'il y a surtout d'étonnant dans la Bible, c'est cette adorable simplicité, cette naïveté de mœurs et de descriptions qui vous transportent comme par enchantement sous la tente nomade des patriarches, au pied des pyramides de l'Égypte, en face de l'arche d'alliance, aux bords du Jourdain, sur les terrasses des maisons de Jérusalem ou au milieu des splendides monuments de Babylone, alors que, puni de ses erreurs, Israël captif suspendait ses harpes aux saules de l'Euphrate.

Aujourd'hui même, le voyageur en traversant le désert, à l'aspect d'un camp arabe, retrouve les tableaux de la Bible; et cette fidélité si profonde ne se borne pas seulement aux usages, aux traditions, aux as-

pects des sites, à la coupe des monuments; l'homme moral, avec ses instincts, ses passions, ses désirs, ses rêves, ses projets, est aussi fidèlement reproduit. Point de sentiments forcés, rien qui dénote l'exagération; dans le bien comme dans le mal chaque caractère est pris sur le fait. La meilleure étude psychologique que l'on puisse faire se trouve dans la Bible.

Précisément cette réunion constitue l'absence de la poésie; et comme au fond de tous les tableaux domine la figure de Dieu, les moindres détails s'ennoblissent. Grâce à cette imposante figure, les mœurs bibliques font bien pâlir les mœurs homériques. Ces dernières pourtant ne manquent ni de dignité ni d'intérêt. Achille, préparant de ses mains le repas de l'hospitalité, appartient à une époque primitive d'héroïsme et de poésie; on aime à voir de pareils travaux occuper les mains qui dévorent les hommes; on sent que le sceptre du roi n'était la veille encore qu'un bâton pastoral; mais Abraham est bien plus grand lorsque, dans la vallée de Mambré, il invite trois voyageurs, trois anges du ciel, à entrer dans sa tente.

A mesure que la civilisation hébraïque se développe, la poésie de la Bible subit de nombreuses modifications. Bien différent des autres peuples chez lesquels l'esprit de critique et de doute de l'âge mûr détruit les inspirations chalenreuses de l'adolescence et de la jeunesse, bien différent de la plupart des peuples dont on a dit que la poésie était assise à leur berceau, la philosophie à leur tombeau, la même puissance de génie se manifeste à toutes les pages de la Bible.

Pourtant, il faut le dire, quelque chose de plus entraînant, de plus poétique, se révèle dans le *Pentateuque*, dans *Job*, dans *Isaïe*, dans les *Psaumes* de David, le *Cantique* de Salomon, les *Lamentations* de Jérémie, et dans les chants des autres prophètes qui, sans soulever les mêmes flots de tristesse que Jérémie, ont si profondément

creusé les mystères de la nature humaine.

L'espérance, la foi dans l'avenir, reposant sur les promesses de Dieu, sur les souvenirs de la vocation d'Abraham, la perspective du Messie, voilà ce qui caractérise les livres saints des Hébreux, ce qui leur donne un cachet spécial ; au premier aspect, la poésie arabe semble offrir de nombreuses analogies. Il s'agit aussi d'une nation qui remonte à Abraham, d'une nation qui professe le culte des ancêtres, qui se complait dans la noblesse de ses généalogies, qui, au moyen d'une langue riche, sonore, pompeuse, décrit toutes les merveilles du désert, et la vie pastorale, et le camp nomade, et les rivalités de tribus, et le courage des scheiks, et la course rapide des chevaux dévorant l'espace.

Mais les traditions d'un Dieu créateur, et les préceptes de la religion naturelle se sont effacés sous la tente de l'Arabe, et sa poésie n'a qu'une grandeur stérile et mo-

notone. Là point de retentissement ; on sent qu'à ce luxe de métaphores, qu'à cet éclat de couleurs, qu'à cette harmonie de sons, manque ce qui fait la profondeur des livres saints des Hébreux, la foi dans l'avenir, le nom de Jéhovah, et cette mystérieuse terreur qui se mêle dans la Bible à tous les enchantements de l'espérance.

Mais le moment est venu, les prophéties vont s'accomplir ; le Messie, annoncé par tant de voix inspirées, est né dans une étable ; il a revêtu les infirmités de l'homme sans cesser d'être Dieu ; il vient souffrir avec nous ; il vient nous sauver par le grand sacrifice du Golgotha.

Ici commence une ère nouvelle ; l'inspiration poétique reçoit une sublime modification ; plus de terreur, plus de lamentations ; c'est un chant de bonheur à peine interrompu par le grand cri que pousse la divine victime, cri qui annonce le salut du genre humain.

POÉSIE ÉVANGÉLIQUE.

Une sombre terreur, un caractère d'exclusion, planent sur la Bible ; on y rencontre bien les touchants préceptes de l'hospitalité ; il y a plus d'un verset qui prescrit cette religion du matin du monde, alors que l'homme était cher à l'homme, en lui disant : « Accueille l'étranger comme un frère, car tu as été toi-même étranger en Egypte. » Mais le peuple hébreu ne pouvait qu'altérer la pureté des ses croyances au contact des mœurs des autres nations ; l'idolâtrie était pour lui une lèpre contre laquelle Moïse lui avait donné tant de sages prescriptions. Le Dieu de l'ancienne loi est le Dieu jaloux ; son peuple redoute sa colère qui dévore comme la foudre, qui détruit comme la tempête. L'espérance n'est jamais placée que dans de lointaines perspectives. Cette espérance, dont le Messie est le symbole, tempère seule les terribles chants des prophètes, ces menaces qu'au

nom du Dieu vivant ils adressent aux coupables hébreux.

Avec l'Évangile (*bonne nouvelle*) tout change ; voici l'ère de réconciliation ; le Fils de Dieu vient effacer les traces du péché originel ; il rachètera au prix de son sang la faute de nos premiers parents.

Le but seul de la mission du Christ annonce une autre poésie ; d'ailleurs sur le type primitif des Hébreux a passé l'influence grecque qui se fera sentir dans l'ordre des idées comme dans le choix des expressions. Indépendamment du cachet humanitaire du livre de la nouvelle loi, de ce cercle d'amour et d'émancipation dans lequel il embrasse le juif, le gentil, l'idolâtre, le faible comme le fort, le savant comme l'ignorant ; indépendamment de cet immense horizon, auquel la croix sert de phare et de centre, on retrouve l'empreinte hellénique, si profondément

gravée sur le sol de l'Asie depuis le rapide passage de cet Alexandre, devant lequel la terre se taisait, et dont l'empire déchiré en lambeaux eut le sort de la poussière, jouet des vents du ciel.

A dater de la fondation des royaumes des lieutenants du héros macédonien, lorsque sa tête en tombant baisa la monarchie universelle qu'il se plaisait à rêver, à dater de cette époque, les Hébreux eurent de fréquentes relations, tantôt amicales, tantôt hostiles avec les Grecs établis en Asie. Or, le génie grec, avec sa flexibilité, dut un peu modifier la raideur de ce peuple qui avait si longtemps vécu dans son égoïsme, dans son isolement. En Egypte, à Babylone, à Suse, à Ecbatane, le type national des Hébreux s'était moins altéré que dans leurs rapports presque toujours belliqueux avec les Antiochus et les Seleucus.

La civilisation orientale leur inspirait sans doute plus de méfiance que la civilisation des Hellènes avec ses nombreuses séductions; peut-être encore, cette espèce de fusion entraînait-elle dans les décrets de Dieu, qui voulait que son peuple d'élite perdît une partie de ses répulsions; car le moment approchait où la vocation d'Abraham allait, par l'intervention du Christ, s'étendre à tout le genre humain. Pour victime du sacrifice qui allait sceller la nouvelle alliance, Dieu donna son propre fils.

Là se trouve l'explication des nuances spéciales des livres sacrés des Hébreux, et de l'Évangile des Chrétiens. En effet, ce n'était pas inutilement que l'aigle romaine avait embrassé dans son essor le monde connu, et achevé par la force l'œuvre de la conquête grecque, absorbée elle-même dans le gigantesque travail de centralisation du Capitole. Il fallait unité de gouvernement, de pouvoir, de lois, pour préparer l'unité religieuse.

Après ces considérations générales, il est inutile de faire ressortir la différence d'inspiration qui a dicté la Bible et l'Évangile; c'est toujours la même révélation,

mais cette révélation s'adapte merveilleusement à deux époques, séparées entre elles par un abîme, sur lequel la parole des prophètes est jetée comme un reflet de l'arc-en-ciel, annonçant la fin de l'orage; car cette parole terrible dans le présent pour les peuples et les rois, qu'elle rappelle au sentiment du devoir, a toujours des chants d'espérance pour l'avenir.

Dans l'Évangile, et nous parlons ici des quatre évangélistes, saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, le ton est moins élevé que dans la Bible; il y a plus d'abandon, plus de simplicité et en même temps plus d'onction. Les formes du dialogue reviennent souvent ainsi que les paraboles; l'admirable mission du Christ y revit tout entière. C'est bien le Verbe fait homme, c'est bien cette constante douceur qui a des paroles bienveillantes pour le repentir, mais d'austères enseignements pour les pharisiens, pour les docteurs de la loi, pour tous ceux qui s'enorgueillissent du néant de la science humaine.

Rien de plus saisissant que les paraboles, tableaux remplis de mouvement et de vie qui prêtent un nouvel éclat à la sagesse, et éclipsent les allégories si vantées des Hellènes.

Au reste, la poésie lyrique n'est pas entièrement bannie du livre de la nouvelle loi; plusieurs passages des *Évangiles*, des *Actes des apôtres* et des *Épîtres* étincellent de verve et de majesté; enfin l'*Apocalypse*, que saint Jean écrivit dans l'île de Pathmos, est un merveilleux tableau de la lutte engagée par le christianisme avec la religion des Juifs et le polythéisme. L'*Apocalypse* embrasse les temps et l'éternité, de sorte que les couleurs impétueuses des prophètes s'y rencontrent avec les révélations du code d'amour que le Christ a donné à la terre.

« Je fus ravi en esprit un jour de dimanche, et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante comme le son d'une trompette.

« Qui disait : Écrivez dans ce livre ce que vous voyez, et envoyez-le aux sept églises qui sont en Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée.

« Aussitôt, je me tournai pour voir de qui était la voix qui me parlait, et je vis sept chandeliers d'or.

« Et, au milieu de ces chandeliers d'or, je vis quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme; il était vêtu d'une longue robe, et ceint d'une ceinture d'or au-dessous des mamelles.

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme une flamme de feu.

« Ses pieds étaient semblables à de l'airain fin quand il est dans une fournaise ardente, et sa voix égalait le bruit des grandes eaux. »

Certes, c'est là une forte et belle poésie, qui ne se bornait pas à des paroles, car elle se reproduisait dans les actes des premiers chrétiens, dans le dévouement des martyrs qui se composaient de vieillards, d'hommes mûrs, de femmes, de jeunes vierges, d'adolescents, d'enfants tous intrépides devant les tortures, tous heureux de manifester leur foi par le sacrifice de leur existence.

Fut-il jamais spectacle plus sublime que ce concours de tant de volontés, que cette abnégation de tout ce qui flatte le cœur? La poésie et le drame avaient alors des milliers d'interprètes qui, sans efforts, sans la moindre prétention, s'élevaient à l'héroïsme; et dans le cadre de feu ou sous les tenailles qui broyaient leurs chairs palpitantes les martyrs trouvaient des sourires et des paroles de consolation.

Cependant le monde romain croulait sous son poids; ce colosse, miné de toutes parts, ne se soutenait plus qu'à l'aide de la superstition des souvenirs; l'Église grandissait à chaque épreuve, et les Barbares se préparaient à venir demander compte aux Romains de tout le sang innocent répandu

dans leurs jeux. Ce fut comme un épouvantable cataclysme que ces flots de peuples, poussés en avant par une voix mystérieuse qui ne leur laissait ni trêve ni relâche. Ils allaient, ils couraient dévorant l'espace dans leurs course vagabonde, et par une espèce d'instinct ils ne fléchissaient le genou que devant l'humble étendard des chrétiens qui devait bientôt conquérir ces farouches vainqueurs et les soumettre à la civilisation.

Au milieu de ces luttes sanglantes, au milieu des convulsions du vieux monde qui s'éteignait et des douleurs d'enfantement d'un monde nouveau qui allait surgir, une immense tristesse saisissait le cœur de tous les hommes qui entretenaient encore quelque souci de l'avenir, qui ne vivaient pas de l'existence incomplète de la brute ou de la plante. Réfugiés dans la solitude ou se créant une solitude au sein du tumulte des villes, ces âmes d'élite se repliaient sur elles-mêmes; elles analysaient leurs passions, leurs sentiments, leurs idées, et trouvaient une poésie inconnue à l'antiquité païenne qui divinisait les formes extérieures, qui se livrait à la perpétuelle glorification des sens.

Les soupirs de Job faisaient vibrer la lyre chrétienne; mais à leur amertume se mêle une profonde confiance dans la miséricorde divine; et puis une femme se plaçait, ange de paix et de concorde, entre la terre et le ciel. Comment ne pas inventer des accords plus pénétrants, de plus suaves mélodies?

Très peu de faits et d'images, rien de cette sérénité majestueuse du vieil Homère; mais des larmes, des sanglots, des élans pleins d'ardeur vers Dieu, vers le repos et les enchantements d'un meilleur monde, et un long dégoût des choses de la terre. En même temps, une application de plus en plus sentie des beautés de la nature, des merveilles de la création. Tout le cortège des mesquines divinités de la fable s'évanouissait devant la splendeur du vrai Dieu,

comme les brouillards se fondent aux rayons du soleil; l'Océan, débarrassé du trident de Neptune, des conques des Tritons et du char d'Amphitrite, reprenait sa sauvage majesté, ses imposants aspects. Plus de naïades pour rapetisser l'urne intarissable des fleuves, alimentés par l'éternelle Providence de celui auquel l'univers ne coûte qu'une seule parole. Les monts, les plaines, les vallées voyaient reculer leurs horizons, et la science pouvait enfin formuler les magnifiques perspectives qui lui étaient ouvertes. Le naturaliste ne redoutait plus une accusation d'impiété; Dieu aimait, vivifiait la matière, mais la matière n'était plus Dieu.

Nous venons de définir la poésie évangélique, telle que l'entrevirent quelques Pères de l'Église qui répudiaient le culte des muses antiques et celui d'Apollon, sourd dans sa grotte de Delphes; car une force irrésistible, un plus grand Dieu avait subjugué leur âme.

Dans les vers de saint Grégoire de Nazianze, de Synésius, évêque de Ptolémaïs, de Paulin, évêque de Nole, il est facile de démêler le germe de l'école nouvelle, de cette famille de poètes qui remonte à la Bible pour aboutir à notre Alphonse de Lamartine.

POÉSIE MODERNE ET CONTEMPORAINE.

L'influence du christianisme, toute-puissante dans la vie et dans les arts a rencontré beaucoup d'obstacles dans la littérature, obstacles qui résultaient de l'autorité des rhéteurs, de l'habitude du calque, de cette servile imitation qui portait les poètes à se modeler sur les grands écrivains de la Grèce et de Rome, sans réfléchir que tout avait changé, religion, lois, mœurs, langage, idées.

Pendant longtemps il y eut comme deux mondes bien distincts; la société ne croyait point aux idoles écroulées du paganisme, et le poète les invoquait comme si l'autel d'Apollon était encore debout. On s'affranchissait des traditions de l'art antique. A l'ombre des cloîtres, l'architecture combinait le triangle curviligne de l'ogive, élançait de hardis piliers, multipliait les colonnettes, travaillait la pierre comme une dentelle brodée par une main délicate de jeune fille, et donnait aux sanctuaires du vrai Dieu vivant ce demi-jour mystérieux qui convient merveilleusement au recueillement de la méditation, à l'ardeur de la prière.

Et pourtant le moyen-âge abondait en images gracieuses, vives, dramatiques. Pour être grand poète, il suffisait de reproduire

le mouvement social qui s'accomplissait pendant cette époque de ferveur et de foi. Les troubadours ne le pouvaient point; leur talent succombait à la tâche, il n'était pas en harmonie avec les événements. Poètes incomplets, comment auraient-ils reproduit l'imposant tableau des croisades?

La poésie se concentra donc dans l'art chrétien et sous la tente du chevalier; Erwin de Steinbach, en construisant la cathédrale de Strasbourg, était inspiré comme Godefroy de Bouillon marchant à la délivrance de Jérusalem, désarmant par ses prières au saint tombeau le courroux de Dieu contre les crimes des croisés et refusant de ceindre la couronne royale sur cette terre où le Christ avait porté une couronne d'épines.

Ces idées que nous formulons n'ont obtenu qu'après de longs combats droit de cité dans la république des lettres. L'admirable poème de Torquato Tasso n'avait pas suffi pour démontrer combien la religion chrétienne est féconde en inspirations; il a fallu toute l'autorité de la parole de M. de Châteaubriand; à lui la gloire de cette immense résolution qui a déjà porté de si beaux fruits.

Le premier il a osé attaquer les superstitions du passé et le vieux respect classique pour les dieux d'Hésiode et d'Homère. D'une main ferme il a déroulé les trésors des livres sacrés, et montra en Italie la *Jérusalem délivrée*, en Angleterre le *Paradis perdu*, en France *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, en Allemagne, la *Messiede*, et enfin, parmi nous, l'exemple de Voltaire lui-même devant au christianisme ses plus beaux vers.

A son retour il mit dans la balance *Atala*, *Réné*, les *Martyrs*, dont le succès populaire

fournissait chaque jour de nouvelles preuves de la supériorité de notre sainte religion comme source d'inspirations poétiques.

Malgré tant de preuves éclatantes, on hésitait encore : M. de Lamartine parut et compléta la victoire, dans laquelle il fut puissamment secondé par MM. Victor Hugo, de Ligny, Charles Nodier, H. de Latouche, Guiraud, Soumet, Edmond Gérard, etc. en un mot par tous les véritables poètes de notre époque. La poésie chrétienne a donc triomphé.

ALPHONSE RASTOUL.

VISION.

Qu'est-ce que la vision ? Quel corps produit l'impression sensitive, et quel organe est destiné à l'éprouver ?

La vision est le sens qui nous fait apprécier les couleurs des corps et une partie des autres propriétés physiques qui les distinguent. Sujet à de nombreuses erreurs, le sens de la vue, de même que les autres, a besoin d'être rectifié par l'éducation, le jugement et l'expérience. Il faut, comme le disait l'aveugle de Chelmeden, apprendre à voir. La vision s'opère sous l'influence de la lumière, perçue par un organe spécial, l'œil.

La *lumière*, considérée par le plus grand nombre des physiciens comme un fluide matériel qui, émanant du soleil, des étoiles fixes, traverse l'espace avec une incroyable rapidité, se meut en ligne droite, se réfracte en traversant des milieux transparents, et se réfléchit sur les corps opaques.

La *dioptrique* nous apprend que la direction d'un rayon lumineux n'est point changée toutes les fois que ce rayon tombe perpendiculairement à la surface d'un milieu ; le rayon se dévie au contraire et est réfracté, lorsqu'il pénètre le milieu plus ou moins dense, suivant une ligne oblique. Cette densité et la combustibilité des corps

modifient beaucoup la force de réfringence. Newton avait deviné que le diamant était combustible par cela seul qu'il réfractait fortement la lumière. La forme des corps réfringents influe encore sur la disposition des rayons réfractés les uns par rapport aux autres ; ainsi, les verres concaves dispersent les faisceaux lumineux, tandis qu'ils sont réunis par les verres convexes.

D'après les lois de la *catoptrique*, ou de la réflexion de la lumière, l'on sait que lorsqu'un rayon lumineux va frapper un corps opaque, il en est entièrement ou incomplètement réfléchi ou absorbé.

La presque entière réflexion et absorption nous donne la sensation du blanc et du noir. La réflexion d'une des couleurs primitives, et l'absorption des six autres, nous font croire que le corps aperçu est rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, violet. La réflexion de plusieurs de ces couleurs constitue les diverses nuances que nous connaissons.

L'œil, comparé à un véritable instrument d'optique, est le siège de la sensation qui nous occupe. Cet organe est spécialement formé d'un globe, où l'on distingue trois feuillets : 1^o la *sclérotique*, opaque, percée d'un trou dans sa partie antérieure ;

2^o la *choroïde*, feuillet recouvert d'un enduit noirâtre, tapissant la face interne du premier; 3^o la *rétine*, molle, pulpeuse, mince et transparente, s'épanouissant dans l'intérieur de la choroïde. Procédant ensuite d'avant en arrière, on remarque: 1^o la *cornée transparente*, composée par la superposition de six lames séparées par un fluide; son diamètre est de 7 lig. à 7 lig. et demie; elle occupe la grande ouverture de la sclérotique; 2^o *humeur aqueuse*, incolore, contenue dans une membrane très mince; 3^o *crystallin*, espèce de lentille translucide, de 2 lignes d'épaisseur et de 4 de diamètre, composée d'une couche superficielle comme gélatineuse, et d'un noyau compacte à lames concentriques, superposées; 4^o *corps vitré*, sphérique, déprimé et concave en avant, composé par l'*humeur vitrée* épanchée dans les cellules de la membrane *hyaloïde*. L'on doit encore citer l'*iris*, cloison nerveuse et vasculaire percée par la pupille, ouverture qui s'agrandit et se rétrécit pour livrer passage à une plus ou moins grande quantité de rayons lumineux. L'*iris*, destiné à remplir un usage analogue au diaphragme d'une lunette, se trouve placé entre le cristallin et la cornée transparente. Outre la rétine, organe immédiat de la vision, formée par l'expansion médullaire du nerf optique, qui transmet au cerveau l'impression de la lumière, et les différentes parties que nous venons d'énumérer, l'œil, caché dans l'orbite, se trouve entouré d'organes propres à le protéger, à le mettre à l'abri du contact trop prolongé des rayons lumineux, à modifier leur intensité et à le maintenir dans les conditions nécessaires à l'exercice de ses fonctions. Les parties accessoires que Haller nommait *intamina oculi* sont les sourcils, les paupières et les voies lacrymales. Les sourcils, éminences dirigées en arc, garnis de poils épais de dedans en dehors, mus par un muscle particulier, s'opposent au passage de la lumière, en absorbant une partie de ses rayons. Les paupières, voiles mobiles, que les cartilages torses retiennent

tendus au-devant du globe de l'œil, s'élèvent et s'abaissent alternativement pour intercepter le fluide lumineux et éteindre les larmes; leur bord libre est ombragé par les cils, qui s'opposent à l'entrée de la poussière. On y aperçoit encore les glandes de Meibomius, qui épanchent un fluide huileux. Leur surface interne est tapissée par la conjonctive, membrane muqueuse qui se réfléchit sur le globe de l'œil jusqu'à la cornée, sécrétant une humeur albumineuse. Le liquide mucoso-séreux qui constitue les larmes est fabriqué par la glande lacrymale, logée dans un petit enfoncement de l'orbite. Après avoir lubrifié le globe de l'œil, ce fluide s'accumule dans le sac lacrymal, traverse les conduits lacrymaux et s'écoule dans les fosses nasales.

Donnez-nous une idée du mécanisme et des phénomènes de la vision.

Un rayon lumineux tombe sur un corps et en est réfléchi en formant un cône dont le sommet correspond au point du corps que l'on regarde, tandis que la base va en divergeant affecter l'œil et ses dépendances. Les rayons trop écartés sont absorbés ou se perdent; ceux qui frappent la cornée servent seuls à la vision. La cornée, en vertu de son brillant, en réfléchit quelques-uns, recueille les autres et les rassemble en un faisceau qui traverse l'humeur aqueuse pour rencontrer la membrane iris. Une partie des rayons lumineux se réfléchissent sur elle, et manifestent sa couleur variable en repassant au travers de la cornée. Les autres franchissent la pupille d'autant plus dilatée que la lumière est moins vive, traversent l'humeur aqueuse de la chambre postérieure, et tombent bientôt sur le cristallin. Ce corps, en raison de sa forme lenticulaire et de sa densité, les réfracte de manière à les rapprocher de la perpendiculaire, puis les dirige sur un point unique de la rétine, après leur avoir fait traverser le corps vitré qui, moins dense que cette lentille, leur conserve le même degré de réfraction. D'après M. Magendie, les rayons

qui passent près de la circonférence du cristallin éprouvent une réfraction autre que celle de ceux qui traversent le centre. Selon cet expérimentateur, le mécanisme de la vision doit être influencé d'une manière toute particulière par les mouvements de dilatation et de contraction de la pupille. Arrivée sur la rétine, la lumière, pour ainsi dire tamisée par la pulpe demi-transparente de cet organe, se combine avec lui, selon quelques auteurs, et se trouve absorbée par la *choroïde* placée à sa partie postérieure.

Les rayons lumineux, après avoir été ainsi réfractés par les parties transparentes de l'œil, viennent figurer dans son intérieur un cône dont la base correspond à la cornée et le sommet à un point de la rétine. La position de ce point diffère suivant que l'objet considéré affecte, à l'égard de l'œil, telle ou telle autre position, de manière que les rayons lumineux, qui partent du centre de l'objet éclairé, viennent occuper le centre de la rétine, tandis que les supérieurs viennent s'y peindre inférieurement, en s'entrecroisant avec les inférieurs devenus supérieurs. Suivant cette opinion, chaque image devrait se trouver renversée dans notre œil; mais comment expliquer qu'ainsi disposé l'objet nous paraisse droit? L'évêque Georges Berkeley résout cette question en disant que, comme nous rapportons nos sensations à nous-mêmes, nous n'avons pas besoin du toucher pour rectifier cette erreur. En effet, malgré que l'image se trouve réellement renversée au fond de notre œil, les termes de haut et de bas n'étant que des termes relatifs qui n'ont de valeur que par le terme auquel nous les comparons, il est naturel de rétablir la relation réelle des deux extrémités en rapportant en haut, vers le ciel qui se peint dans la partie inférieure de notre œil, tout ce qui correspond à la voûte céleste, et en rapportant à la terre, qui se peint à la partie supérieure de l'œil, tout ce qui correspond au sol.

La rétine, qui en dernier lieu reçoit l'impression de la lumière, est chargée de la transmettre au cerveau par le moyen du nerf optique, dont elle n'est qu'un épanouissement. Cet usage lui a été néanmoins contesté par M. Lhot, qui lui refuse la propriété de recevoir l'impression des rayons lumineux pour en gratifier le corps vitré.

La vision ne peut s'effectuer que tout autant que l'objet suffisamment éclairé réfléchit des rayons dont le passage à travers les différents milieux de l'œil n'est point interrompu. Il faut en outre que ces rayons du cône lumineux viennent se réunir précisément sur la rétine, et que cette rétine jouisse d'un degré convenable de sensibilité. Lorsqu'elle est trop sensible à l'action de la lumière, on ne peut supporter qu'un demi-jour; on a vu même cette affection dégénérer en nyctalopie. Son peu de sensibilité cause l'héméralopie.

La *myopie* et la *presbytie* sont deux autres défauts de la vue, produits par la configuration vicieuse de la cornée et du cristallin. Dans le premier cas, ces parties trop convexes ont une force réfringente trop considérable, et les rayons des cônes se réunissent et se croisent avant de tomber sur la rétine, d'où il résulte que le point visuel, ou la distance à laquelle un objet s'aperçoit distinctement, est très rapproché pour les myopes. Les presbytes, au contraire, voient de fort loin, attendu que, par le peu de convexité de la cornée et du cristallin, les rayons d'un objet médiocrement éloigné n'ont plus le degré de convergence nécessaire et ne se trouvent pas encore réunis lorsqu'ils tombent sur la rétine. La portée de la vue pour les meilleurs yeux est, dit-on, de 3436 fois le diamètre de l'objet éclairé par le soleil.

Enfin on désigne par *strabisme* le défaut de parallélisme des axes visuels, qui fait que les globes optiques, différemment dirigés sur le même corps, aperçoivent une double image.

PIERRE GAUDOY.

Un crime horrible, commis à Paris vers les fêtes de Pâques de l'année 1364, avait jeté la consternation et l'effroi non-seulement parmi le peuple, mais encore parmi la bourgeoisie, la magistrature et l'université. Le coupable n'était point un de ces hommes vils et obscurs que le glaive ou la corde du bourreau peuvent retrancher de la société sans qu'il y paraisse ; c'était un personnage docte, éloquent, plein de science et de charité, et qui avait joui jusque-là d'une réputation sans tache.

Mathieu Barthas (c'est le nom du criminel) était physicien (médecin) du roi et du dauphin, et jouissait dans son art d'une renommée prodigieuse ; il soignait les pauvres gratuitement et de préférence aux riches, employait les grosses sommes que ses illustres malades lui remettaient en œuvres de charité, et faisait chaque jour, au milieu des divers hôpitaux de Paris, de savantes leçons aux jeunes clercs qui se destinaient à l'étude de la chirurgie, de la médecine et de la botanique, sciences alors comprises sous le nom général de *physique*. Qu'on juge donc de l'épouvante de la population parisienne quand ces mots sinistres : *Messire Barthas a assassiné un homme !* se firent entendre de la porte Mouffetard aux tours de Bussy, de la porte d'Enfer aux remparts du Châtelet.

Or, voici de quelle manière on racontait les circonstances de cet incompréhensible meurtre :

Le soir du vendredi-saint, le docteur Barthas, fidèle à ses habitudes hygiéniques et religieuses, était sorti de sa maison, sise rue de la Fontaine-Brunehault (aujourd'hui rue des Rats), près le mont Saint-Hilaire, pour aller entendre ténèbres à Sainte-Genève, et de là faire sa promenade accoutumée sur les boulevards attenants à la poterne de Saint-Victor. Un grand nombre de témoins le vi-

rent à l'église ; d'autres le saluèrent pendant sa promenade. En regagnant la ville, Barthas paraissait agité, hors de lui ; une de ces idées flamboyantes qui brûlent et dévorent le cerveau des hommes d'un génie supérieur semblait traverser son esprit et animer en l'agitant tout son être. Il s'arrêta enfin sur le parvis de l'église de Saint-Jean-de-Latran. Là, suivant un usage immémorial, se tenaient une foule de pèlerins venus des quatre coins de la France et souvent de l'Europe, et qui attendaient debout, le bourdon à la main et appuyés contre les piliers du porche, que des âmes charitables les vissent inviter à partager leur gîte et leur table. Ces pèlerins étaient un composé de gens de toute sorte de conditions et d'états ; mais dans ce nombre il s'en trouvait parfois qui, pour satisfaire à un vœu ou par simple esprit de pénitence, abandonnaient pour quelque temps de hautes positions sociales et venaient là faire acte d'abnégation et d'humilité. Barthas rôda quelques instants au milieu de ces groupes hâves, inquiets et amaigris par la fatigue autant que par une abstinence forcée ; enfin, avisant un homme d'une trentaine d'années, d'une assez belle physionomie et d'une stature élevée, il s'avança vers lui : — Mon frère, lui dit-il, vous plairait-il d'accepter l'hospitalité pour trois jours sous mon toit ? Le vent fraîchit, la lune va se lever et il ne fait pas bon, pour se bien porter, passer sans souper la nuit à la belle étoile. Le pèlerin accepta l'invitation du docteur en faisant un signe de croix avec gratitude, et, prenant son bourdon qu'il avait attaché à l'un des apôtres de pierre qui ornaient le portail de Saint-Jean-de-Latran, il se mit en devoir de suivre l'hôte que lui envoyait la Providence.

Il était nuit close quand ils arrivèrent à la porte du logis de messire Barthas. A

cette époque, le couvre-feu sonnait dès le coucher du soleil, et les bourgeois se retiraient dans l'intérieur de leurs maisons. Le docteur et le pèlerin ne rencontrèrent donc personne dans toute la longueur de la rue de la Fontaine-Bruneault, et la porte de l'huis se referma pour toujours sur le malheureux pèlerin, sans qu'aucun œil humain eût vu l'hôtellerie où un affreux trépas l'attendait.

C'était du moins la croyance du docteur ; mais la Providence avait choisi, dans les trésors de sa sagesse et de sa sollicitude, un vengeur du crime qui allait se commettre. Un pauvre parcheminier, qui habitait une maison en face de la maison du médecin, guettait silencieusement à sa lucarne le retour d'un jeune apprenti qu'il avait envoyé par la ville chercher quelques deniers à lui dus et destinés à acheter leur commun souper. Cet artisan vit entrer le pèlerin dans le logis de Barthas, et, toujours attendant son messenger, il resta à sa fenêtre jusqu'à près de dix heures du soir.

A cette heure, il entendit des cris plaintifs, des gémissements, des soupirs lamentables, puis des paroles brèves, fiévreuses, suppliantes; bientôt tout se tut, et le silence le plus absolu régna comme d'habitude dans la maison du docteur. Le parcheminier respirait à peine; il n'osait bouger de sa lucarne; ses cheveux étaient hérissés, une sueur froide coulait de son front; car il pressentait que quelque affreux mystère s'était consommé dans la tourne scientifique de messire Barthas. L'apprenti, tout pan-tois, arriva alors, méditant une fable pour s'excuser de son long retard; mais quand il vit son maître pâle, tremblant, se soutenant à peine, et ne trouvant pas à son aspect une parole de reproche et de colère, il ouvrit de grands yeux : « Maître, lui dit-il, voilà une livre parisis et onze deniers que le chefecier de la Sainte-Chapelle m'a remis pour nos fournitures du mois dernier. Vous plaît-il que j'aille chez le boulanger chercher un beau pain de seigle et d'orge, car si je ne

me trompe, vous n'avez soupé non plus que moi ?

— Il s'agit bien de souper, Saturnin, répondit le parcheminier d'une voix tremblante; il se passe, mon enfant, d'étranges choses dans la maison du docteur ! On l'a assassiné sans aucun doute, et un pèlerin qu'il a amené chez lui à nuit close aura, j'en suis certain, fait le coup. Il faut quérir main-forte, Saturnin, et que tu ailles, sans perdre de temps, à l'hôtel de la prévôté pour avertir le magistrat et les archers de la ville. » Il fut présenté au grand-prévôt, et lui expliqua en peu de mots le sujet de sa venue. Messire Jehan de Plainpré était alors prévôt de Paris; il monta aussitôt à cheval, fit assembler douze archers à pied, six à cheval, et, à la tête de ce cortège, se mit en marche vers la rue de la Fontaine-Bruneault.

En un moment ils arrivèrent au commencement de la rue, et là le pauvre parcheminier descendit les rejoindre, pour donner au prévôt les éclaircissements et les avis que lui paraissait exiger la conjoncture.

On frappa à la porte du docteur; personne ne répondit de l'intérieur. « Je vous l'avais bien dit, Messire, fit l'artisan; cet honnête bourgeois a été à coup sûr assassiné. » On frappa de rechef, mais à coups redoublés; il n'y eut pas encore de réponse. Enfin les archers se mettaient en mesure d'enfoncer la porte, quand une voix, qu'à la surprise grande du parcheminier et des voisins, accourus au bruit, on reconnut pour celle du physicien, demanda : « Qui va là ? — Ouvrez de par le roi et justice ! » s'écria le prévôt d'une voix sonore.

Barthas ouvrit. Le prévôt, les archers et le menu populaire entrèrent tous à la fois dans la cour.

« Il y avait tout à l'heure ici deux êtres vivants, dit le prévôt en retrouvant sa moustache et en parcourant des yeux la maison, la cour et le petit jardin que six torches de résine éclairaient de toutes parts;

je n'en vois qu'un; dites où est l'autre, messire Barthas?

— Je ne sais, messire prévôt, ce que vous voulez dire, reprit le docteur en cherchant à maîtriser sa terreur et son émotion. Je demeure seul en ce logis, et depuis quinze ans que je l'habite on n'y a jamais vu d'autres personnes, sinon les pauvres malades que je pansé chaque matin, et les valets du roi et des seigneurs qui viennent me quérir souventes fois.

— Cependant ce soir même, reprit le prévôt, vous avez amené ici un pauvre pèlerin de Saint-Jean-de-Latran. Eh! tenez, maître Barthas, voici son bourdon contre ce puits... Où est la main qui tenait ce bourdon? où sont les jambes qui le faisaient cheminer? où est la tête qui le dirigeait? dites! »

Les yeux de lynx du prévôt avaient en effet aperçu dans un coin de la cour le bâton voyageur du malheureux pèlerin.

La force morale qui jusque-là avait soutenu le docteur Barthas, l'abandonna alors tout-à-fait. Il leva les yeux vers le ciel avec douleur. « *Fiat voluntas tua!* » s'écria-t-il d'un ton résigné; puis se plaçant au milieu des archers: « Me voilà prêt, » dit-il au prévôt.

Alors les perquisitions commencèrent, perquisitions vaines pendant quelque temps, mais qui finirent par faire découvrir, au fond d'une cave, le corps de l'infortuné pèlerin. Une large entaille avait été pratiquée sur le devant de la région du cœur et s'étendait jusqu'aux poumons. A la contraction des traits du visage, à l'état des muscles et des artères, aux liens demi-rompus dont tous les membres étaient garrottés, on pouvait juger qu'après l'avoir plongé d'abord dans un sommeil léthargique le physicien l'avait soumis tout vivant à ses expérimentations sur vilèges. On plaça le cadavre sur un chariot, et, après avoir lié le docteur entre deux chevaux, on le conduisit sous bonne garde à la Conciergerie, où il fut descendu dans un cachot.

La procédure ne tarda pas à commencer. Nous avons dit que Barthas était médecin du roi, du dauphin et de tout ce que la cour et la ville comptaient de notabilités puissantes; il jouissait en outre d'une immense popularité par les bonnes œuvres qu'il ne cessait de répandre. Les sollicitations, les prières, les recommandations ne manquèrent donc pas pour que l'on épargnât du moins sa tête; mais le crime avait été commis avec des circonstances si atroces, l'impunité aurait été si dangereuse dans ces temps difficiles et orageux, que la cour du parlement, sans égard pour les paroles de miséricorde qui lui arrivaient de toutes parts, ne crut pas devoir entraver la marche de sa justice ordinaire. D'ailleurs le pèlerin était un homme de naissance et appartenait à la maison de Montauban, qui s'était portée partie civile au procès.

Tout ce que purent les juges, ce fut de donner au criminel un des plus célèbres avocats de Paris pour défenseur. Pierre Gaudoy, jeune légiste plein de science, de talent et de probité, fut choisi, et il s'empressa de descendre sous les sombres voûtes de la Conciergerie pour former avec son client les bases d'une défense qui devait intéresser tout à la fois les sciences, la religion et l'humanité.

Pierre Gaudoy était lui-même un homme supérieur; l'avocat et le prévenu s'entendirent tout d'abord, et l'alliance qui s'établit entre eux fut telle que souvent des journées entières s'écoulaient sans que l'avocat pensât à quitter la funèbre demeure du physicien.

Ses confrères le raillaient de son assiduité. « Ne vous gaussez pas sur une si grave et si importante matière, répondait Gaudoy; Barthas est un homme que je voudrais au prix de ma vie conserver aux sciences. Non, ce n'est point un criminel; c'est un fanatique de vertu, de science et d'humanité. C'est un homme de génie, et le génie seul est coupable en lui. »

Le grand jour des débats arriva enfin.

Barthas parut devant ses juges avec la sérénité d'un sage et la résignation d'un philosophe. Il entendit sans s'émouvoir les témoignages portés contre lui et les charges terribles qui pesaient sur sa tête. Il écouta avec le même sang-froid le discours du procureur général qui opinait à la mort, à une mort infamante et cruelle. Seulement, quand on prononçait les mots de meurtrier et d'assassin, il levait les yeux vers le ciel et disait d'une voix grave : « Dieu sait si j'ai répandu le sang d'un humain pour le cruel plaisir de donner la mort ! »

Pierre Gaudoy était plus ému et plus consterné que son client. Il prit cependant la parole, et, dans un plaidoyer plein de verve, de chaleur et d'érudition, il chercha à prouver que l'amour de la science avait seul produit chez Barthas la terrible action qui l'amenait devant le tribunal des hommes.

Dans une péroraison touchante il invoqua tour à tour la pitié et la religion des juges; il montra les indigents, les pauvres, les affligés, soutenus, soignés, nourris par les soins du savant physicien, et élevant les mains vers le ciel et vers le parlement pour demander le salut d'un ami, d'un bienfaiteur et d'un père.

Malgré l'effet que produisit cette plaidoirie éloquente pour l'époque et qu'il est curieux de relire dans les annales judiciaires du temps, Mathieu Barthas fut condamné à l'unanimité des voix à être rompu vif et écartelé, comme atteint et convaincu de sacrilège, de meurtre et de traîtreuse hospitalité. Le docteur entendit son arrêt sans pâlir; mais l'avocat s'évanouit, et on fut obligé de l'emporter hors de la grand'-chambre.

L'arrêt devait être exécuté le lendemain, car alors il n'y avait pas comme aujourd'hui de degrés d'appel.

Pierre Gaudoy fit demander au procureur général du parlement la permission de passer les quelques heures qui restaient

à Barthas, après ses devoirs religieux remplis, auprès de son client. Cette permission lui fut accordée sans conteste, tant les magistrats avaient pour le jeune avocat de déférence et d'amitié.

Pierre Gaudoy se rendit à la Conciergerie vers trois heures de l'après-midi; il en ressortit vers les sept heures du soir, enveloppé dans sa robe d'avocat et la tête encapuchonnée dans sa chausse; car le vent était frais et les chambres de la Conciergerie humides.

Le lendemain, quand le prévôt de Paris, accompagné de ses archers et des massiers du parlement, quand les délégués de la Tournelle, les Carmes, confesseurs, le bourreau et ses quatre valets survinrent, grand fut leur étonnement de trouver, au lieu du physicien Barthas, l'avocat Pierre Gaudoy, qui attendait tranquillement dans le cachot que l'heure du supplice vint à sonner.

« Oui-dà ! messire Gaudoy, dit le prévôt de Paris, vous jouez là un bien joli jeu ! Ne savez-vous donc pas que le compère que voilà, et il désignait du doigt le bourreau, ne connaît que la proie promise et s'inquiète peu d'instrumenter un avocat ou un physicien ? »

— Je sais ce qui m'attend, sire prévôt, répondit Gaudoy, et je suis prêt à subir le sort qui était réservé au grand homme que je n'ai pu sauver devant la justice et que j'ai sauvé devant ses geôliers. Emmenez-moi, car je suis à vous.

— Eh ! là, là ! pas tant de vivacité, dit le prévôt; vous aurez bien le temps de faire connaissance avec les allumettes de fer de la Grève. Mais, en conscience, qui a pu vous déterminer à faire une pareille action ? Mathieu Barthas était-il donc votre père, votre cousin, votre allié ou votre ami ?

— Rien de tout cela, répondit l'avocat; je ne le connaissais même que de nom avant d'être chargé de sa défense. Mais c'est un homme de génie, un homme de

science, qui a rendu et peut rendre encore de grands services à l'humanité. J'ai tout calculé sérieusement; j'ai compté avec ma conscience, et j'ai vu qu'il valait mieux qu'il vécût que moi : prenez-moi donc, car je suis résolu de mourir.

— Mais, dit le prévôt, ceci est une véritable parabole apocalyptique; si Barthas, comme je l'ai entendu dire, est un si grand homme et si homme de bien, je crois fort que vous ne lui cédez en rien, messire avocat.

— Je suis prêt, dit encore Gaudoy en se levant, marchons!

— Marchons! marchons! fit avec brusquerie le prévôt. Par la dent de saint Christophe! je n'ai jamais vu d'homme si pressé de se faire pendre. Donnez-moi du moins le temps, s'il vous plaît, d'aller instruire

notre sire le roi de tout ceci. Il sera toujours temps d'aller en Grève. »

Et le prévôt, montant à cheval, courut à l'hôtel Saint-Pol, où résidait le roi Charles V; il fit le récit de ce qui se passait, et le monarque, qui se connaissait en nobles cœurs, ordonna sur-le-champ la mise en liberté de l'avocat.

Plus tard Pierre Gaudoy siégea au parlement de Paris en qualité de conseiller, et fut regardé comme un des magistrats les plus intègres, les plus éloquents et les plus humains de cette illustre compagnie.

Quant au physicien Mathieu Barthas, il s'était enfui d'abord en Hongrie; de là il passa à Constantinople, et finit par s'y retirer au milieu des cénobites du mont Liban, pour y faire pénitence du crime où le fanatisme de la science l'avait poussé.

RÉPONSE

AUX ÉNIGMES ET CHARADES DE LA PAGE 348.

1. Sur les cartes géographiques.
2. Le Meunier.
3. La Pelote de neige.
4. Celui qui a des dettes.
5. Son semblable.
6. Aucun.

7. Cire-d'Espagne.
 8. Francfort.
 9. Racine.
 10. Tours.
 11. Milan.
 12. Bordeaux.
-

MOEURS DES ARABES.

En Europe, les villes forment la force et la puissance des Etats, les campagnes n'en sont qu'un accessoire dans leur dépendance. C'est tout le contraire en Afrique. Les villes dans l'ancienne régence sont rares, et à l'exception d'Alger, l'ancienne place d'armes des Turcs, le dépôt de leurs rapines sur mer et sur terre et le siège de leur gouvernement, elles sont en général petites, chétives, remplies de mauvaises petites maisons entassées sans ordre, entourées d'un mur en pisé, sans fossés. Les Musulmans qui les habitent, connus sous le nom de Maures, sont la plupart marchands ou artisans; plusieurs possèdent des jardins arrosés, sous la protection des murs de la ville, qu'ils font cultiver par leurs esclaves; rarement la culture s'étend plus loin. On y trouve aussi quelques familles juives. Dans quelques-unes des principales villes, on voit en outre des Coulouglis; cette race croisée, issue des Turcs et des femmes maures, formait une milice à la solde des beys ou gouverneurs des provinces. Maintenant les Coulouglis, en butte aux attaques des tribus arabes et à la haine des Maures, sans appui et sans point de réunion, traînent une existence précaire.

Quant aux Maures, ils se mettent bien à l'abri des ravages habituels des nomades des campagnes derrière les murs de la ville; mais lorsque ceux-ci se présentent en force, citadins timides et peu aguerris, ils sont incapables de se préserver de leurs attaques et du pillage. Réduits à implorer la protection du bey ou d'autres chefs nomades, ils végètent dans la crainte et le mépris, courbés sous le sabre du plus fort. Le bey de la province fait construire une citadelle et y laisse une garnison pour dominer toute la ville qui en vaut la peine. Les Maures comptent à peine dans la population du

pays, dont ils ne forment qu'une très faible partie.

La véritable population du pays, celle qui à la force, le courage et le nombre en partage, erre dans les campagnes, divisée en tribus nomades, connues sous le nom d'Arabes dans les plaines, de Kabâiles dans les montagnes de l'Atlas. Le nom est différent; les mœurs se ressemblent beaucoup, à l'exception que les Kabâiles sont moins errants que les Arabes. Ils habitent, en général, ou sous des tentes, ou dans de misérables baraques du moment, en sorte qu'à peu d'exceptions près on ne trouve ni villages ni maisons dans les campagnes; on n'y trouve que des campements nomades, nommés *douars*. Je dis à quelques exceptions près, car il existe, non loin de certaines villes, quelques maisons éparses ou groupées dans des lieux dont l'extrême fertilité invite les habitants à se fixer au sol, nonobstant les ravages fréquents des nomades. C'est une civilisation naissante qui essaie de lutter contre la barbarie; mais dans cette lutte c'est la barbarie qui finit par l'emporter.

La tribu forme un ou plusieurs douars, suivant qu'elle est plus ou moins nombreuse. Elle s'établit dans un endroit fertile, auprès des sources, sur le bord des ruisseaux; elle y forme son campement habituel; on gratte la terre, on ensemence du froment ou de l'orge; ensuite on va plus loin à la recherche de nouveaux pâturages pour les troupeaux de chameaux, de chevaux, de bœufs, de moutons, de chèvres, qui forment la richesse des familles. Plus tard on revient pour faire la moisson, grain et paille, dans des silots dont l'entrée qu'on enfouit est soigneusement dérobée aux yeux des étrangers.

Les tribus se battent pour les pâturages,

pour se refouler chacune dans son arrondissement, pour s'enlever des troupeaux, pour se brûler des moissons, par esprit de vengeance. Outre ces combats partiels de tribu à tribu, plusieurs tribus se rassemblent pour les grandes expéditions sous la conduite d'un chef habile qui sait leur inspirer de la confiance. L'ambition de ce bey les tient en haleine par des guerres continues; la paix amènerait la chute de son influence, les tribus se disperseraient. Sa vie est une lutte, un combat continuel. Ses traités de paix ne sont que des trêves momentanées pour respirer un instant ou pour se retourner avec toutes ses forces contre un nouvel ennemi. Du reste, les expéditions sont courtes; il faut bientôt se disperser de nouveau pour vivre.

La propriété du sol est, à peu d'exceptions près, inconnue; chaque famille choisit et cultive son champ; la récolte enlevée, il redevient le plus souvent commun; par conséquent l'agriculture est fort insignifiante.

Les femmes et les esclaves font tous les travaux domestiques, et comme la simplicité de leurs besoins les rend peu nombreux, on n'entretient que peu d'esclaves; le grand nombre serait à charge, on aurait trop de bouches à nourrir.

Les hommes montent à cheval, pillent et font la guerre; c'est leur seule occupation.

La guerre est pour ces barbares l'état normal.

Le but de la victoire, c'est le pillage; jamais la gloire ou la conquête stable. Rarement font-ils des prisonniers; le grand nombre d'esclaves les gênerait. Le malheureux qui tombe dans leurs mains, ils lui coupent la tête lorsqu'ils n'espèrent pas en tirer une rançon ou trouver à le vendre comme esclave. La vie dure de ces brigands et l'habitude de la guerre ferment leur âme féroce à toute pitié; ils répandent du sang comme de l'eau, avec indifférence.

Le premier soin d'un jeune Arabe, dès qu'il commence à sentir ses forces, est de se

procurer d'abord un fusil, ensuite un cheval. Si sa famille est trop pauvre pour lui en fournir, il fait tout pour s'en procurer: pillage, surprise, assassinat, tout lui est bon pour parvenir à son but. Si la fortune ne le sert pas, il va jusqu'à louer ses services, dans les villes, à des Maures et même à des Juifs, malgré ses mépris, pour gagner de quoi acheter ces objets de son ambition. Le possède-t-il enfin; le voilà un homme, un guerrier à ses yeux et aux yeux de sa tribu. Il trouve une femme. Désormais le pillage lui fournira de quoi la nourrir.

Ces nomades se battent montés sur des chevaux rapides, souples, adroits, sobres, infatigables. Les fantassins ne sont qu'une exception composée des malheureux, fort méprisés dans la tribu, qui n'ont pas su se procurer un cheval. Rarement des combats en rase campagne; presque toujours des surprises; jamais le moindre ordre; tout est fini en un coup de main; le vaincu échappe au sabre du vainqueur de toute la vitesse de son cheval.

Ont-ils affaire à des troupes régulières; ils s'ouvrent devant elles, se dispersent presque sans combat, gagnent les flancs et les derrières des colonnes, les harcèlent, pillent les convois et les bagages, surprennent et égorgent les isolés, les traînants, les postes détachés. Fait-on rétrograder des troupes contre eux; ils échappent aussitôt, grâce à la vitesse et à l'agilité de leurs chevaux. Ce sont plutôt des surprises de vols que de véritables combats.

Leur manière de combattre exige de l'espace; aussi répugnent-ils à se renfermer dans les villes pour les défendre. L'exemple contraire de Constantinople est une exception, l'effet d'une résolution instantanée. Les Kabailles paraissaient vouloir l'abandonner, bien entendu après l'avoir pillée, snivant leur coutume. Déjà le bey lui-même en avait retiré ses femmes et ses trésors; mais voyant arriver, au lieu d'une armée, une poignée de soldats en désordre, déjà vaincus par la faim, le froid, la gelée, les

maladies, la certitude du succès lui fit changer d'idée. En général, ils évitent les sièges comme les batailles. Nous n'avons rien à gagner avec ces barbares, pas même de la gloire.

J'oubliais de dire qu'ils ont le secret de faire la guerre sans argent, secret que nous ne leur avons point dérobé en Afrique; point de solde, nulles distributions de vivres. Les guerriers des tribus arrivent au rendez-vous avec armes, sans bagages, cha-

cun portant quelques petits pains et un peu d'orge.

Ces mœurs des Arabes actuels étaient celles des anciens Numides. Elles n'ont pas changé depuis des siècles, parce qu'elles tiennent à la nature du sol africain, parsemé de déserts arides. Nous avons donc peu d'espoir de les voir changer de nos jours.

Le vicomte ROGNIAT.

LE DAHLIA.

Du Mexique élégante fleur,
Dont l'art a doublé les pétales
Et les tiges pyramidales,
En multipliant ta couleur;
Dans nos climats fière d'éclorre,
Tu montres un disque enchanteur,
Quand le zéphir consolateur
De son souffle réparateur
Ouvre la rose et la colore.
Si tu n'as point sa douce odeur
Jointe à l'attrait qui te décore,
Au moins tu gardes ta fraîcheur,
Ainsi qu'une eau vive et limpide,
Au rivage heureux de Tibur,
En sa fuite ou lente ou rapide,
Conserve un cristal toujours pur;
Et de tes corolles à peine
Une périt qu'une autre encor,
Du vent qui désole la plaine
Bravant l'impétueuse haleine,
Epanouit dans son essor,
Un front ou de neige ou d'ébène
Et ses reflets d'azur et d'or.
D'un feu volage digne emblème,
La rose vit trop peu de jours;
Mais toi, gardienne de toi-même,
En l'âpre saison, fleur que j'aime,

On te verrait briller toujours,
Comme à la saison des amours,
Si du froid la rigueur extrême
De ton éclatant diadème
N'outrageait les rians contours.
Loin, pourtant, que ta vie expire
Sous les traits d'Eole irrité,
Dont la cruelle iniquité
De Flore anéantit l'empire,
Tubercule en terre abrité,
Dès le retour des vents propices,
Nouveau Phénix, sous leurs auspices,
Tu renaîs, jeune de beauté.
Ainsi, de l'amitié fidèle,
Dans la fortune et les revers,
Tu nous présentes le modèle,
Depuis que sur nos arbres verts
Glisse la première hirondelle,
Jusqu'au moment qu'à tire d'aile
Son vol la dérobe aux hivers.
Salut donc, fleur sans imposture;
Que ton trésor, vainqueur du temps,
Soit pour les amis inconstants
Une leçon de la nature.

ALBERT MONTÉMONT.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME. (1835)

Première et deuxième Livr. — OCTOBRE et NOVEMBRE.

Modèle de vertu évangélique. <i>Aznis</i> . Pag. 5	Ouvrages de M. D. Lévi	33
Fleurs artificielles en laine. <i>M^{lle} Élisabeth Celnart</i> . 7	Le quiproquo (<i>Mémoires de M. le comte de Ségur</i>). 34	34
Nouvelle américaine (première partie). 13	Coup d'œil sur la littérature française et sur la marche de l'esprit humain en Europe. 41	41
A une petite fille âgée de six mois. <i>Victor Boreau</i> . 18	Les mères de nos fils. <i>Eugène Duval</i> . 43	43
Valentine de Milan. <i>M^{me} Victorine Collin</i> . 19	Nouvelle américaine (deuxième partie). 45	45
Le réveil du juste et du méchant. <i>M^{lle} J. de R.</i> 22	Esquisses chronologiques de l'histoire de la peinture. 50	50
Coup d'œil sur l'histoire de la littérature. 24	Entrevue de Rodolphe de Hapsbourg et d'Ottocar III. <i>M^{lle} Coralie B.</i> 55	55
Siège de Paris par les Normands. (<i>Gaule poétique de Marchangy</i> .) 26	Coup d'œil sur l'histoire de la littérature. 57	57
Mincia. <i>M^{lle} Eveline Mac-Cathy</i> . 30	L'étoile qui file. 61	61
Le Bluet. <i>Quitard</i> . 31	Le présage. <i>M^{lle} Mathilde C.</i> 62	62
Nouveaux quadrilles de M. Alexandre Fichel. 32		

Troisième Livraison. — DÉCEMBRE.

Madame Guizot. <i>Mme Dupin</i> . 65	Le boulanger et le menuisier poètes. 82	82
École préparatoire de médecine. 69	Il n'y a pas de sorciers. 85	85
Histoire des Français par M. Sismonde de Sismondi. 70	Recommandation. 85	85
Le gymnase des enfants. <i>Saint-Étienne</i> . 75	Orthographe usuelle. 86	86
Marie, la fille d'auberge. <i>Adolphe de Leuven</i> . 75	L'abeille musicale. 87	87
Noël. 76	Nouvelle américaine (troisième partie). 88	88
Comme quoi Napoléon n'a jamais existé. 77	Agenda des pensions et des familles. <i>Du Rouvray</i> . 92	92
Tableau des principales applications du système de comparaison. <i>Deshouillères</i> . 80	Le début d'un jeune joueur. <i>Hamilton</i> . 94	94
	Cours de langue allemande. 96	96

Quatrième Livraison. — JANVIER.

Nouvelle américaine (quatrième partie). 97	Le dernier des grands vassaux. <i>Mme Victorine Collin</i> . 109	109
Histoire naturelle. 102	Histoire de l'habillement. 113	113

Origine de la navigation à vapeur. <i>Nicholson-Brown.</i>	117	Élégie sur la mort d'une jeune fille. <i>Albert Montémont.</i>	127
Les vertus sont sœurs. <i>Mme Victorine Collin.</i>	120	Principaux souverains d'Europe.	128

Cinquième Livraison. — FÉVRIER.

Aux mères de familles. <i>D. Lévi Alvarès.</i>	129	Nouvelle américaine (cinquième partie).	
Notre père! <i>Aimé-Martin.</i>	130	L'éveil des cloches du vieux Paris (<i>Extrait de la Mosaïque de M. Boniface.</i>)	144
Discours prononcé sur la tombe du vénérable abbé Gautier. <i>L. Jussieu.</i>	132	La fosse de la poule. <i>A. Schrieber.</i>	146
Jussieu (<i>Extrait de la Mosaïque de A. Boniface.</i>)	133	Éloquence au XVII ^e siècle. <i>Gérusé.</i>	149
Les animaux menacés de la rage. <i>Mlle Virginie Delafollie.</i>	134	Thomas Bucket. <i>Mlle Sabine G.</i>	154
Tableau raisonné des terminaisons qui indiquent la connexion que les noms de lieu ont avec l'histoire et la position de ces lieux.	135	Mer. <i>Buffon.</i>	155
Population du royaume (<i>Moniteur</i>)	138	Souhaits pour un nouveau né. <i>Carnot.</i>	156
Souvenir. <i>Aspasie B. Challan.</i>	139	Considérations historiques. <i>Mlle Michel.</i>	157
		Épître à M. le baron de Prony. <i>Mme L. de C.</i>	159
		La cabale.	160

Sixième Livraison. — MARS.

Le duel.	161	Nouvelle américaine (sixième partie).	177
Géographie.	165	Histoire naturelle.	181
Comparaisons morales. <i>Mlle Fanny. P.</i>	168	Littérature. <i>Alexandre Dumas.</i>	183
Première leçon d'un cours philosophique. <i>D. L.</i>	170	Improvisation. <i>Mlle Marie de C.</i>	189
Littérature. <i>Mlle F. Pavy.</i>	172	L'orpheline. <i>Mlle Adèle Samson.</i>	190
Le songe de Galilée. <i>Engcl.</i>	173	L'aurore boréale. <i>J. J. Ampère.</i>	191
		Grammaire. <i>Boniface.</i>	192

Septième Livraison. — AVRIL.

Trois confidences.	193	Histoire naturelle.	211
Géographie.	195	Réflexion sur les oiseaux de passage de <i>Mme Anaïs Ségalas. Mlle F. Pavy.</i>	214
Nouvelle américaine (septième partie).	198	Cinquième conférence de M. Dravignan à Notre-Dame. <i>Mlle M.</i>	217
Comparaisons morales. <i>Mlle Fanny. P.</i>	200	Mythologie.	220
Coup d'œil sur l'histoire de la littérature.	205	Notions élémentaires d'hygiène.	221
Le petit faiseur de tours. <i>Mme de Bawr.</i>	204		

Huitième Livraison. — MAI.

Versailles. <i>Jules Janin.</i>	215	Visite à Notre-Dame-de-Lorette. <i>Mlle E. M.</i>	229
De la grâce dans les manières. <i>Mme Le Bassu d'Help.</i>	226	Une heure de Far-Niente. <i>Mlle A. Gombault.</i>	230
Le menuisier poète. <i>Mlle F. Pavy.</i>	228		

Coup d'œil sur l'histoire de la littérature.	255	Les deux prières. <i>Mlle Michel.</i>	245
Les enchères. <i>Mary Lafond.</i>	257	Extrait du poème de la nature de M. Bonvalot.	248
Pilpay.	259	Botanique.	250
Le nabab et le soleil. <i>M. Bonvalot.</i>	240	Nouvelle américaine (huitième et dernière partie). <i>Mlle A. Gombault.</i>	253
Une école sans maître. <i>Boulet.</i>	240		
Cours de la Sorbonne. <i>Mlle M***</i>	243		

Neuvième Livraison. — JUIN.

L'esprit d'observation est le secret du génie. <i>M. Bouvalot.</i>	257	Coup d'œil sur l'histoire de la littérature.	271
Le scorpion et la tortue. <i>Dubens.</i>	259	Les femmes.	273
Orphée et le rossignol.	260	Conseils à une jeune personne.	276
Cours de la Sorbonne. <i>Mlle M***</i>	261	Deux jeunes ouvrières. <i>Mme Victorine Collin.</i>	276
Arithmétique.	266	Intérieur de la famille royale.	
Géographie.	269	<i>Mme Campan.</i>	287

Dixième Livraison. — JUILLET.

Marche de la civilisation au septième siècle. <i>Mlle F. Paoy.</i>	289	Arithmétique.	309
Rosées.	291	Saint-Denis.	311
L'évêque au bal. <i>Mme Hernance Lesguilhon.</i>	292	Analyse des deux pigeons.	312
Sulémie. <i>Mme le Bussy d'Helph.</i>	294	Biographie de M. Alexandre Boniface.	314
La complaisance. <i>J. J. Hepp.</i>	302	Liste des ouvrages de M. Boniface.	317
La jambe de bois.	305	La dernière feuille d'une rose d'autonne. <i>Mlle M.</i>	317

Onzième Livraison. — AOUT.

Tyrtée. <i>Mlle Élvire.</i>	321	Géographie.	335
Salles d'Asile. <i>Charles Dupin.</i>	322	Dictionnaire général, usuel et classique d'éducation.	337
Comment saint-Éloi fut guéri de la vanité. <i>Alexandre Dumas.</i>	323	Historiens.	340
Un vieillard. <i>Mlle Louise.</i>	329	Travail des vacances.	347
Mécanique.	330	Passé-temps des vacances.	348
L'enfant de Munich. <i>Mlle Malthide C.</i>	332	Rosé ou la Reconnaissance.	349
Une fille de Miée devant Bacchus. <i>Mlle O.</i>	334		

Douzième Livraison. — SEPTEMBRE.

Audition.	359	Vision.	370
Essai sur la poésie sacrée.	361	Pierre Gaudoy.	373
Poésie biblique.	<i>Id.</i>	Réponses aux énigmes.	377
Poésie évangélique.	366	Mœurs des Arabes.	378
Poésie moderne et contemporaine.	369	Dahlia.	380

Années du Journal

QUI SE TROUVENT RUE DE LILLE, N^o 17.

1 ^{re} Année 1831. — L'Utile et l'Agréable, in-8°	2 fr. 50 c.
2 ^e Année 1832. — L'Utile et l'Agréable, in-8°	2 50
3 ^e Année 1833. — L'Utile et l'Agréable, in-8°	2 50
4 ^e Année 1834. — La Mère-Institutrice ou l'Utile et l'Agréable, in-4°.	10 »
5 ^e Année 1835. — La Mère-Institutrice, in-4°	10 »
6 ^e Année 1836. — La Mère-Institutrice, in-4°	10 »
7 ^e Année 1837. — La Mère-Institutrice, in-4°	10 »

LA MORT D'UN JUSTE.

Pour fêter un élu les cieux se sont ouverts,
Et les anges là-haut commencent leurs concerts :
Un grand saint, un grand juste abandonne la terre :
Calme et majestueux sous la main de la mort,
Avec ce front si pur qu'aucun trouble n'altère,
Après son long voyage il a touché le port.

Et partout c'est un deuil immense !
Et chacun se regarde, et chacun fait silence :
Le peuple désolé le pleure à deux genoux ;
Le prêtre se demande : Où sera ma lumière ?
L'orphelin crie au ciel : Qui me rendra mon père ?
Et le pauvre : Qui donc aura du pain pour nous ?

Et le jeune homme aussi, dont l'ame faible penche
Comme un lierre proscrit dont on brisa la branche ;
Il a perdu le cœur où pleurerait son émoi :
Il tremble de penser que, dans son plus jeune âge,
Il manque une sublime page
A son beau livre de la foi !

L'église n'aura plus sa brillante auréole :
Elle n'entendra plus cette voix qui console,
Cette voix qui savait plaindre, toucher, punir :
Cette morale à lui, qui vers la confiance
Ramenait le pécheur, lui rendait sa croyance,
Et qui convertissait à force de bénir !

Oh! disait-il souvent à cette jeune foule :
Regardez, mes enfans, le ruisseau qui s'écoule,
Au milieu de ses prés, au milieu de ses fleurs,
N'est-il pas plus heureux que ce torrent qui gronde,
Qui, parmi les écueils des rochers et de l'onde,
Va se perdre, gonflé de débris et de pleurs ?

Soyez bons, mes enfans ; cela fait bien à l'ame :
C'est un charme profond, un céleste dictame ;
Que gagne le mauvais à suivre ses penchans ?
Pour lui sont les remords qui dévorent la vie,
La fatigue du mal de haine poursuivie ;
Les malheureux sont les méchans !

La route vers le ciel est fleurie et facile :
Dieu conduit par la main son élève docile :
Le front que Dieu soutient n'est jamais abattu :

Aux bons le calme, même au sein de la souffrance ;
Aux bons le sommeil pur doré par l'espérance :
Car le bonheur, c'est la vertu !

Il répétait : Aimez ! et Dieu vous fera croire :
Tout ce qu'il enseignait de la divine histoire,
C'est l'amour du Sauveur mort d'amour sur la croix :
Quand il disait Jésus, doux enfant, et Marie,
Avec sa faible voix doucement attendrie,
Les yeux mêlaient leurs pleurs aux larmes de sa voix.

Oh! oui! ce qu'il prêchait il l'a tenu, cet homme :
Toute sa vie il fut humble et modeste, comme
Le fils du pauvre en son berceau :
Et dans son ame blanche et sa noble pensée,
Comme au lac pur du ciel, nulle ombre n'est passée,
Qui ternit l'azur de son eau !

Dieu, quand il va juger son ministre fidèle,
Peut ouvrir en sa main la balance immortelle
Par qui tant d'ici-bas se verront condamner ;
Il peut de son soleil appelant la lumière,
A l'éternel flambeau mirer sa vie entière ;
Il ne trouvera rien qu'il ait à pardonner.

A lui donc, saints du ciel, votre large héritage !
A lui, qui de son or fit toujours le partage ;
Lui, qui dans le secret commit toujours le bien ;
Lui, qui de secourir fit sa plus chère étude,
Et ne connaissant pas le mot, *ingratitude* !
A donné pour son cœur et ne demanda rien !

Immortel bienfaiteur, il va prendre sa place
Au livre de splendeur dont la page retrace
Le beau qui fut au monde, et légua à l'avenir
Les noms canonisés, afin qu'en sa prière,
Soir et matin, l'enfant redise avec sa mère
Ces noms, près du Seigneur, qui nous font bien venir.

Adieu! mes fils, adieu, disait-il ; voici l'heure :
Et tous lui répétaient avec David qui pleure :
Le juste va sans crainte au Seigneur, son appui ;
Mais il leur répondait avec le psaume auguste.
Oh! c'est trop beau pour moi! c'est Dieu qui sait
le juste :

Mais la rédemption est grande auprès de lui !

Cependant sur ton front, royale métropole,
Fénélon, et François, et le héros de Paule,
Trinité de vertus, symbole glorieux,
Du saint lieu descendus sur un rayon de flammé,

Dans leurs bras entr'ouverts recueillirent son ame,
Et, fiers de leur trésor, remontèrent aux cieux.

M^{ME} HERMANCE LESGUILLON.

FRAGMENS

D'UNE DESCRIPTION DE LA VILLE DE CALCUTTA.

(Traduit de l'Hindoustani.)

Calcutta, aujourd'hui la plus vaste et la plus peuplée des villes de l'Inde, est agréablement située sur le bord de la *Ba-guirati* (Ougly). Ses édifices variés, d'un genre d'architecture jusqu'alors inconnu aux Indes, surpassent en beauté ceux de la Chine et d'Ispahan... Les gouverneurs anglais du Bengale se sont fait un plaisir de contribuer à l'embellissement de cette ville, et ont consacré à cet objet des sommes énormes. Wellesley (frère de lord Wellington), s'en est surtout occupé avec succès. On lui doit entre autres le palais du gouvernement, monument remarquable qui n'a pas son pareil sur la terre...

Malheureusement l'air de Calcutta est humide et salin... Les couleurs des étoffes s'y altèrent promptement, le rouge surtout s'efface tout à fait; les sorbets, les sirops, les électuaires s'y corrompent et les robs les plus secs s'y gâtent souvent. L'humidité est telle que le sol des maisons est toujours mouillé, et même les murs jusqu'à deux ou trois coudées de hauteur; aussi les habitations qui n'ont qu'un étage sont-elles fort incommodes, car on n'en peut guère habiter le rez-de-chaussée.... On boit l'eau des étangs qu'alimente la pluie; on ne saurait se servir de l'eau des puits qui est saumâtre, ni de l'eau courante qui, près de la mer, est toujours lourde, surtout pendant la marée, lorsque l'eau amère de l'Océan refoule l'eau douce des sources...

Parmi les édifices qui embellissent la métropole actuelle de l'Inde, on distingue, dans le quartier des Arméniens, leur magnifique église, située entre le grand bazar et le *chini-bazar*, plus belle sans contredit que toutes celles des Anglais et des Portugais. Ce monument vaste et majestueux, un des plus remarquables de Calcutta, fut bâti par le prévôt des marchands arméniens, en 1724 de Jésus-Christ; l'horloge surtout est un chef-d'œuvre d'art et de travail...

A une petite distance de la ville, du côté du midi, se trouve le fort William, bâti sous le gouvernement de lord Clive, après la fameuse bataille du Plassey...

A l'ouest de ce fort majestueux, et au-delà de la rivière, est situé sur le bord de l'eau le jardin de botanique dont l'étendue est telle qu'on n'a pu l'entourer d'un mur de clôture... Au carrefour de quatre allées, on a érigé un monument à la mémoire du colonel Kyd, qui donna aux directeurs ce vaste emplacement. Il est de forme octogone, et surmonté d'un dôme soutenu par huit colonnes. Quatre portes conduisent dans l'intérieur. Là s'élève une belle colonne, en marbre brillant comme du cristal, sur laquelle est placée la figure du colonel que soutient une statue allégorique. Voilà donc ce Kyd, jadis le pilier du gouvernement, dont le corps aujourd'hui ne se distingue pas de la poussière. De même, un jour, cette co-

bonne sera renversée, ce dôme s'écroulera, ce majestueux édifice, en un mot, s'effacera de dessus la terre. Oh ! cessons de bâtir des monumens inutiles ; songeons plutôt à nous élever par nos vertus une demeure pour l'éternité. Celle-là subsis-

tera toujours, tandis que les édifices matériels que l'on construit en ce monde ne doivent avoir que quelques instans de durée. N'oublions pas pour ceux-ci, le seul qu'il soit important d'édifier.

GARCIN DE JUSSY.

NE TROMPEZ PAS DANS LE SECRET DE LA MAISON.

(Traduit du chinois.)

Un homme de Mouan-tchéou, père de Yang-pou, qui eut la charge de Thaïssé (premier ministre), vivait à Hoai-yang, où il exerçait la profession de marchand. Il faisait tous ses efforts pour pratiquer la vertu. Un jour un marchand de la province du Chen-si, ayant une affaire pressante qui l'obligeait de s'en retourner chez lui, lui donna en dépôt mille onces d'argent. Trois années s'étant écoulées sans qu'il revint, il prit les mille onces d'ar-

gent, les emporta chez lui et les enfouit au fond d'un vase à mettre des fleurs. Il envoya quelqu'un dans le Chen-si pour savoir ce qu'était devenu le maître de cette somme. Le marchand de sel était mort, et n'avait laissé qu'un fils qui n'avait aucune connaissance de cette affaire. Il le fit venir et lui remit les mille onces d'argent.

STANISLAS JULIEN,
Membre de l'Institut.

DE LA MUSIQUE CHEZ LES ANCIENS,

ET PLUS SPÉCIALEMENT

CHEZ LES GRECS,

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉDUCATION PUBLIQUE ET AVEC LA CIVILISATION.

La musique, étrangère aux spectacles des hommes, appartenait exclusivement au culte et à l'éducation de la jeunesse; le temple était son domaine. Notre âge ne s'occupe plus, ne se souvient plus de cette musique appliquée à l'éducation : à peine franchit-elle aujourd'hui l'enceinte des théâtres. Si donc vous voulez ramener cet art à sa véritable destination, suivez la marche des anciens.

(PLUTARQUE, *περὶ μουσικῆς*.)

On ne conteste guère aux peuples de l'antiquité le haut degré de perfection où ils ont porté l'architecture, la sculpture, la poésie, et, en général, tous les arts d'imitation. Mais il s'en faut bien qu'ils nous aient légué, dans chacun de ces arts, des monumens égaux de leur grandeur. Leur *poésie* serait assez noblement représentée, sans doute, par les ouvrages qui nous restent d'Homère, de Sophocle, de Pindare, quand même ils seraient les seuls débris échappés au double naufrage des temps et des révolutions; les ruines de l'Égypte, de la Grèce et de Rome suffiraient pour attester la supériorité de leur architecture et pour inspirer à notre siècle une modeste opinion de lui-même; leur *sculpture*, si peu qu'il en reste, a peuplé de statues, enrichi de bas-reliefs et d'antiques en tous genres, les palais de nos rois et les musées de l'Europe moderne.

Mais leur *peinture*, dont les productions, plus fragiles, n'ont pas eu le même privilège de leur survivre; leur *danse* et leur *musique*, dont les prodiges sont des-

endus tout entiers avec eux dans le tombeau, n'arrivent pas, munies des mêmes titres de leur gloire, devant une postérité incrédule et jalouse.

Notre imagination, en effet, relève sans peine les ruines de *Thèbes* et reconstruit les temples d'*Aroneris*: la science humaine, au temps où nous vivons, se joue avec les débris des siècles comme l'enfant avec les pièces du *jeu de patience*: mais qui pourrait, du sein de ces pierres, exhummer les mélodies qu'elles ont entendues? A quels échos redemander la voix d'un peuple qui n'est plus?

Il nous reste pourtant quelques spécimens curieux du système de *notation* musicale en usage chez les Grecs; mais l'ensemble de ces pièces ne constitue que des faits particuliers de leur *mélodie*, sans pouvoir servir de base à un système général de leur *Mélopée* (1). Il y aurait, en

(1) La *mélopée*, chez les grecs, est l'art de composer un chant (*μουσική, ποίησις*); la *mélodie* (*μελωδία, ἀδύη*) est l'exécution de ce chant.

conséquence, présomption ou folie à prétendre offrir de la *musique ancienne* un traité *technique*; et l'on ne peut, à défaut de documens, entreprendre la composition d'une théorie complète, ou même abrégée, de la *musique grecque* (1).

Frappé de cette pénurie et de cette impossibilité de traiter théoriquement la matière, comment se fait-il que quelque musicien *penseur* n'ait pas été conduit, par cela même, à l'envisager sous le rapport moral et philosophique. Depuis les sages écrivains de l'antiquité, la *musique* n'a jamais été considérée dans son application sociale et humanitaire; et la fausse direction imprimée, en ce point, aux écrits ultérieurs, est une des plus fortes preuves que j'alléguerai de la *décadence* de l'art, dans l'un des articles qui suivront.

C'est à dater du démembrement de l'empire d'Alexandre que la *musique* cesse, peu à peu, de figurer dans l'ordre *civil* et dans l'ordre *politique*, comme un des objets du culte national consacré dans les institutions, à l'égal des autres principes civilisateurs, la poésie et la religion. C'est évidemment à la même date aussi qu'il faut rapporter sa *décadence*. Les arts grandissent ou se dégradent selon l'application qu'on en fait et selon l'ordre d'idées qui s'y rattache. Voilà un principe indépendant de la théorie; et, quelle qu'ait pu être cette dernière, quelque imparfaite qu'on la suppose en elle-même, si l'on veut voir la *musique* grande dans son principe comme dans son but, c'est aux beaux siècles de la Grèce qu'il faut remonter.

Pour moi, après avoir parcouru les auteurs du moyen-âge et ceux de l'âge mo-

(1) Burette, et après lui le savant M. Perne, dans son beau travail sur la notation, dont je viens de parler, ont fait de louables efforts pour nous initier à la théorie des Grecs; mais un voile impénétrable couvrira toujours les ressorts secrets de leur art, ainsi que les effets merveilleux qu'il produisait et que l'histoire atteste.

derne sur la *musique ancienne*, dont les uns se sont bornés à faire étalage d'une érudition sans objet, les autres se sont épuisés en discussions et en hypothèses superflues; étourdi de leurs mille voix discordantes, je me suis réfugié au sein de l'antiquité; j'ai puisé à la source de ses annales une lumière plus pure, un aliment plus solide; enfin, en exhumant la *musique grecque* des monumens où elle est ensevelie, j'ai cherché, si je puis le dire, dans son tombeau même les attributs à l'aide desquels je pourrais marquer les caractères de son existence morale et de son individualité.

Avant d'aborder la question qui constitue plus spécialement l'objet de cette notice, je crois nécessaire de jeter un coup-d'œil sur l'origine de l'art et sur les différens peuples qui, antérieurement aux Grecs, l'ont cultivé avec plus ou moins de succès.

La *musique* est aussi vieille que le monde: car elle existe dans la nature. Son origine a suivi immédiatement celle du genre humain: car l'homme en porte les élémens en lui-même. Il est imitateur; il réunit, dans son organisation flexible, tous les moyens d'*imitation*. La nature, son modèle, posait devant lui avec ses bruits, son rythme et toutes ses harmonies. Chaque sensation lui dictait une voix; chaque émotion un accent: L'homme a donc *chanté* avant de *parler*, comme il a *senti* avant de *réfléchir*.

A ne prendre l'existence de la *musique* que dans les traditions, elle était cultivée chez les plus anciens peuples de l'Asie occidentale long-temps avant la fondation des principaux peuples de la Grèce. La plus ancienne preuve que nous ayons de son existence est tirée de ce passage de la Genèse où Laban (*Age du Monde*, 2265, av. J.-C. 1739) reproche à Jacob [de l'avoir quitté sans le prévenir: « Pour- » quoi, lui dit-il, m'avoir quitté secrète- » ment? Si tu m'avais prévenu, j'aurais

» pu te faire accompagner par des tambourins, des harpes et des chants joyeux. »

C'est environ deux siècles après seulement que Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, vint fonder le royaume de Thèbes en Béotie, et, avec l'écriture, apporta aux Grecs la musique. La Phénicie l'avait empruntée à l'Égypte où elle fleurissait antérieurement. Entre autres témoignages, je me bornerai à citer celui de *Démétrius de Phalères*, comme plus explicite et plus curieux par son analogie avec les sept notes de notre gamme : « L'Égypte, dit-il, a sept notes dont les prêtres se servent pour composer les hymnes en l'honneur des Dieux. »

Il n'entre pas dans mon plan de m'occuper en particulier de la musique égyptienne, sur laquelle, d'ailleurs, à défaut d'autorités, on ne pourrait raisonner que par induction ; ni de celle des Hébreux, dont parlent avec admiration *Eusèbe*, et après lui, *Gerbertus* (1), *Mersennus* et beaucoup d'autres, qui ont écrit sur la musique ancienne. Je dirai seulement que, chez ces peuples, la musique avait un caractère éminemment religieux ; qu'ils avaient compris, mieux qu'aucune des nations modernes, l'influence du chant sur les mœurs, et l'avaient long-temps avant les Grecs appliqué à l'éducation de la jeunesse (2). Or, il est juste de croire à la perfection d'un art dont l'objet fut si grand.

Les Hébreux notamment ont dû pousser très loin la musique sacrée, à moins qu'on ne suppose que la poésie et la musique, deux arts inséparables dans les mœurs et dans le génie de cette nation, placés dans les mêmes conditions de progrès, soumis aux mêmes influences et aux mêmes inspirations, n'aient pas dû vivre

de la même vie, avoir une grandeur et une décadence communes.

Or, si ces deux arts ont dû grandir et déchoir ensemble, comment supposer simultanément la force, l'élévation dans l'un ; la faiblesse, l'infériorité dans l'autre. David poète est trop sublime pour avoir été musicien médiocre. Il faut donc, dans toute la rigueur du raisonnement, rattacher à la poésie de ses psaumes l'idée d'une mélodie et d'une harmonie puissantes ; il faut ajouter foi, sur le témoignage des historiens, au prodigieux effet de ces chœurs adressés à l'Être suprême par tout un peuple à genoux (1), lorsqu'au jour de la solennité pascale, la plus imposante de ses fêtes, au palpitant souvenir des malheurs, de la délivrance de ses pères, il entonnait, comme d'une seule voix, l'admirable cantique *in exitu Israel de Ægypto*. Jamais poésie, en effet, ne fut plus digne de formuler la pensée d'un grand peuple, d'exalter son ame et d'emprunter sa voix.

Les Chinois ne furent pas non plus étrangers à l'art musical. Stafford (2), celui des historiens de la musique qui a le mieux résumé les grands ouvrages de Burney et de Hawkins, atteste le goût des Orientaux pour cet art. Alvarez-Semedo (3), dans son traité sur la musique et les instrumens de la Chine, démontre, en s'appuyant des plus graves autorités, que le sage Confucius avait pris un soin tout particulier de la faire fleurir et de la populariser dans sa patrie, comme Lycurgue

(1) Stafford (*History of music*). Chez les Juifs, lorsqu'un jeune garçon commence à apprendre le *Gemanah*, la première question que le rabbin adresse aux parens est celle-ci : « Ce garçon a-t-il de la voix ? » Et le plus grand éloge qu'il puisse faire de son élève est de dire : « Il lit avec l'accent juste. — *Ibid.*, chez les Juifs, le chant accompagnait toujours les prières.

(2) *Ibid.* Musique des Chinois.

(3) Alvarez Semedo (*Musique vocale et instrumentale en Chine.*)

(1) Gerbertus (*de Musicâ sacrâ*) ; Mersennus (*de Musicâ Hebræorum.*)

(2) Stafford (*History of music.*)

l'avait fait à Lacédémone, et dans les mêmes vues morales.

Mais, sans porter plus avant mes regards sur celles des nations anciennes qui ont cultivé l'art musical, je termine ici ces

prologomènes. Dans un chapitre suivant, j'esquisserai rapidement la *théorie* des Grecs, et je passerai à l'examen analytique de l'art, considéré dans ses rapports avec l'éducation publique et la civilisation.

GRIZEL COCHRANE.

FRAGMENT HISTORIQUE PAR JOHN MACKAY WILSON.

Lorsque les sujets du dernier roi Jacques prirent les armes contre lui, le plus redoutable de ceux qui levèrent l'étendard de la révolte, fut sir John Cochrane, ami du comte Dundonald, qui vit aujourd'hui. La fatalité qui, durant des siècles, poursuivit la maison des Campbell, et entraîna dans leur ruine tous ceux qui s'attachèrent à leur destinée, n'épargna pas sir John Cochrane. Cerné par les troupes royales, sa résistance fut longue, terrible et désespérée; mais enfin, accablé par le nombre, il fut fait prisonnier, jugé et condamné à mourir sur l'échafaud. Il n'avait plus que peu de jours à vivre, et son géôlier attendait l'ordre écrit de le conduire au lieu de l'exécution. Sa famille et ses amis l'avaient visité dans sa prison, et avaient reçu son dernier et éternel adieu. Mais une personne de sa famille n'était pas venue avec les autres pour recevoir sa bénédiction. — Et cette personne était l'orgueil de ses yeux, l'espoir de sa maison, la joie de son cœur : c'était Grizel, sa fille chérie.

Le crépuscule répandait ses ombres sur les barreaux de sa prison; et la tête appuyée contre la froide muraille, le malheureux captif s'abandonnait à la douleur de n'avoir pu donner un dernier baiser à son enfant de prédilection, lorsque la porte de fer tourna lentement sur ses

gonds rouillés; et le géôlier entra suivi d'une belle et jeune fille; sa taille était haute et sa démarche altière, ses yeux noirs étaient brillans et sans larmes; mais leur éclat même trahissait un chagrin..., un chagrin trop profond pour permettre les pleurs. — Les tresses de ses cheveux noirs se séparaient sur son front pur et lisse comme un marbre poli. Le prisonnier leva la tête au moment où elle entra.

« Ma fille! ma Grizel! s'écria-t-il : et elle tomba dans ses bras.

» Mon père! mon bien-aimé père! » et elle essuya une larme qui avait accompagné ces mots.

« Votre entrevue sera courte, très courte, dit le géôlier en les quittant.

» Que le ciel te protège et te console! mon enfant! ajouta sir John en la pressant contre son cœur, et en imprimant un long baiser sur son front. J'avais craint de mourir sans donner ma bénédiction à ma fille chérie, et cette crainte m'était plus cruelle que la mort... Mais tu es venue, mon amour... tu es venue! c'est toi! et la dernière bénédiction de ton malheureux père....

» Non, non, arrêtez, s'écria-t-elle... ce n'est pas votre dernière bénédiction! ce ne peut pas être... mon père ne mourra pas!....

Orphelins, allait-il dire, mais le mot expira sur ses lèvres.

« Trois jours, répéta-t-elle, en levant la tête précipitamment, et en pressant vivement la main de son père. Trois jours !.. Il y a donc de l'espérance, mon père vivra. Mon grand-père n'est-il pas l'ami du confesseur du roi ? Il demandera la vie de son fils... et mon père ne mourra pas !

» Non, non, ma Grizel : ne te fais pas illusion... il n'y a pas d'espoir... déjà ma condamnation est signée par le roi ; le message de mort est déjà en chemin pour apporter ici l'ordre de mon supplice.

Qu'importe, mon père ne mourra pas !.. Il ne mourra pas ! répéta la jeune fille avec force, en se tordant les mains. Que le ciel me soit en aide. Et se tournant vers son père, elle dit avec calme... « Nous allons nous quitter... mais pour nous revoir bientôt. — Et que veux-tu dire, mon enfant, demanda sir John en regardant sa fille avec inquiétude ?

» Ne me le demandez pas, mon père, répliqua-t-elle... ne me le demandez pas maintenant ; priez pour moi... et bénissez-moi, mais non pour la dernière fois. »

Il la pressa de nouveau sur son cœur, en pleurant. Un moment après, le geôlier entra, et le père et la fille s'arrachèrent des bras l'un de l'autre.

Le lendemain du jour qui suivit cette entrevue, un voyageur traversait le pont-levis de Berwick, et après avoir parcouru la rue de Marygate, il s'assit pour se reposer sur un banc, à la porte d'une hôtellerie, mais il n'osa point y entrer ; elle était au dessus de sa condition, car peu d'années auparavant, elle avait servi de quartier-général à Olivier Cromwell, et dernièrement encore de résidence à Jacques VI, roi d'Ecosse. Le voyageur portait une jaquette de laine, serrée autour de son corps par une ceinture de cuir et au dessus un manteau court, d'une

éttoffe commune. C'était évidemment un jeune homme ; mais son chapeau rabattu sur ses yeux cachait presque entièrement ses traits. D'une main il portait un petit paquet, de l'autre un bâton de pèlerin. Après avoir demandé un verre de vin et s'être reposé quelques minutes, il se leva et partit. La nuit approchait et amenait avec elle une tempête. De gros nuages venaient de la mer ; le vent s'engouffrait en mugissant dans les rues ; une pluie froide tombait avec force, et la rivière de la Tweed roulait des flots agités.

« Que le ciel te protège, si tu voyages par une telle nuit ! » dit la sentinelle qui veillait à la porte d'Angleterre, au moment où le voyageur franchissait le pont-levis.

En quelques minutes, il était sur le vaste, triste et redoutable marais de Tweed-Mouth, immense désert de genêts et de bruyères, semé çà et là d'épais buissons ; il gravit lentement la colline, malgré la tempête, dont la fureur augmentait à chaque instant. La pluie tombait par torrens, et le vent mugissait comme toute une bande de loups affamés : l'étranger poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il fût arrivé à deux ou trois milles de Berwick : là comme s'il eût été impossible de braver plus long-temps la tempête, il chercha un abri sous des buissons d'épines qui bordaient le chemin. Cependant la nuit devenait plus sombre, l'ouragan plus terrible, et le voyageur était depuis une heure blotti sous cet impuissant refuge, lorsque le bruit des pas d'un cheval au galop se fit entendre sur le grand chemin. L'homme qui le montait inclinait sa tête contre le vent. Tout-à-coup le cheval est saisi par la bride, le cavalier lève la tête, et l'étranger lui mettant un pistolet sur la poitrine, lui crie :

« Descends, ou tu es mort ! »

Le cavalier transi de froid et glacé de frayeur fait un mouvement pour prendre ses armes, mais au même moment, la main

du voleur quittant la bride du cheval, saisit le cavalier à la poitrine et le renverse par terre. Il tombe lourdement sur le visage, et reste quelques instans sans connaissance; le voleur s'empare de la valise de cuir qui contenait les dépêches pour le nord de l'Angleterre, et la plaçant sur son épaule, disparaît bientôt à travers les bruyères.

Le lendemain, dès le point du jour, on vit les habitans de Berwick accourir sur le lieu où le vol avait été commis : on visita tous les environs; mais on ne put découvrir aucune trace du voleur.

Sir John Cochrane vivait encore : les dépêches qui contenaient son arrêt de mort avaient été volées, et avant qu'un nouvel ordre pour son exécution pût être expédié, l'intercession de son père, le comte de Dundonald, auprès du confesseur du roi, pouvait faire révoquer la sentence. Grizel ne quittait plus sa prison, et lui disait toujours des paroles consolantes. Près de quatorze jours s'étaient écoulés depuis le vol des dépêches, et l'espérance commençait à rentrer dans le cœur du prisonnier, lorsqu'on apprit que toutes les démarches avaient échoué, et que le roi avait de nouveau signé l'arrêt de mort. Un jour encore, et l'ordre fatal devait arriver à la prison.

Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! murmura le captif.

Ainsi soit-il ! répondit Grizel, avec véhémence; mais mon père ne mourra pas !

Le cavalier, porteur des dépêches et de la condamnation de sir John Cochrane, venait d'entrer dans le marais de Tweed-Mouth; il pressait de l'éperon les flancs de son cheval, regardant attentivement devant, derrière et autour de lui, et tenant à la main un pistolet armé. La lune répandait une clarté vaporeuse sur les bruyères et donnait à chaque buisson une forme fantastique. Il venait de tour-

ner l'angle d'un taillis, quand soudain son cheval se câbra au bruit d'un coup de pistolet, dont le feu brilla devant ses yeux; au même instant le pistolet du cavalier fit feu, le cheval se câbra de nouveau avec tant de violence, qu'il jeta son maître sur la bruyère. Déjà le voleur lui avait mis le pied sur la poitrine, et, lui approchant un poignard du cœur, lui criait :

« Donne moi tes armes ou meurs ! »

Le porteur des dépêches obéit.

« Maintenant relève-toi et va-t-en. Je garde ton cheval et la valise. » L'homme se leva et prit, en tremblant, le chemin de Berwick; le voleur monta sur le cheval et la lança à travers la plaine.

Déjà tout était prêt pour l'exécution de sir John Cochrane, et les officiers de justice n'attendaient plus pour le conduire à l'échafaud, que l'arrivée du courrier porteur de l'arrêt, lorsqu'on apprit que les dépêches avaient été enlevées de nouveau. C'était encore pour la vie du prisonnier une prolongation de quatorze jours. Il tomba dans les bras de sa fille, et lui dit en pleurant : « La main de Dieu se révèle ici. »

« Ne vous ai-je pas dit, répliqua la jeune fille, que mon père ne mourrait pas ? »

Le quatorzième jour n'était pas encore arrivé, lorsque les portes de la prison s'ouvrirent, et le comte de Dundonald se précipita pour embrasser son fils. Il avait renouvelé ses instances auprès du confesseur, et le roi s'était enfin laissé fléchir. Il avait pardonné.

Déjà le captif était rentré dans ses foyers : il était entouré de sa famille; mais Grizel, qui pendant la captivité de son père, l'avait à peine quitté, Grizel était encore absente. Ils rendaient grâce à la mystérieuse Providence qui, deux fois, avait arrêté les dépêches, lorsqu'un étranger demanda à le voir; sir John le fit entrer, et le voleur parut. Il avait le costume que nous avons décrit, le manteau

grossier, et la jaquette de laine ; mais la manière dont il le portait indiquait un homme au dessus de sa condition. En entrant il porta la main à son chapeau, mais il ne se découvrit point.

« Quand vous aurez parcouru ces papiers, dit-il, jetez-les au feu. »

Sir John les regarda, tressaillit, et devint pâle ; c'étaient les deux arrêts de mort.

« Mon sauveur ! s'écria-t-il : comment vous récompenser, vous à qui je dois la vie ? Mon père, mes enfans... remerciez-le pour moi. »

Le vieux comte saisit la main de l'étranger..... les enfans embrassèrent ses

genoux.... lui, il mit la main sur ses yeux et fondit en larmes.

« Votre nom ! votre nom ! au nom du ciel, qui êtes-vous ? »

L'étranger ôta son chapeau, et les longues tresses de Grizel Cochrane tombèrent sur le manteau de bure.

« Grand Dieu ! s'écria l'heureux père... c'est ma fille, ma Grizel qui est mon sauveur ; que la vie me paraît douce. »

N'ajoutons rien de plus pour ne pas affaiblir cette scène touchante. Disons seulement que cette Grizel Cochrane est la grand' mère de sir John Stero, et l'épouse de M. Coutts, le célèbre banquier.

LE PETIT PECHEUR.

Là s'élevait un temple orné à l'extérieur de tourelles antiques, qui dominaient une forêt, dont le soleil semblait respecter l'imposante obscurité, en n'y laissant jamais pénétrer ses rayons.

Ici l'on voyait des prairies, des vallons que l'aurore venait dorer de ses feux.

Et de ce côté, entre quelques cahutes de pêcheurs, l'oreille était agréablement frappée par le bruit d'une petite rivière, qui coulait aussi calme que la nature l'est d'ordinaire au commencement du jour. Les oiseaux chantaient leurs joies dans le feuillage voisin, et invitaient les habitans de la vallée à profiter, au plus vite, d'un jour que leur accordait encore leur Créateur.

Tout enfin dans ces lieux portait à la méditation, effet généralement inséparable du spectacle de la nature. lorsqu'elle se présente à l'œil de l'observateur, libre et dégagée de tout essai d'embellissement de la main des hommes ; car la vue d'un palais, supposons-le admirablement bien bâti et décoré, avec toute la richesse que l'on peut imaginer ; eh bien ! la vue de

cet édifice, qui pourtant n'a pu tirer ses ornemens que de la nature même, puisqu'elle est, pour ainsi dire, à l'homme, le seul magasin dans lequel Dieu lui ait permis de puiser, éblouira un moment les yeux, flattera la passion des grandeurs et des choses somptueuses ; mais sera-t-elle jamais capable de parler au cœur, et en un mot, le remplira-t-elle de pensées nobles et pieuses ? Non, jamais, parce que le ciel sans doute a voulu se conserver cette prérogative : que ses ouvrages tels qu'ils sont sortis de ses mains servissent à instruire sa créature, et à la rendre meilleure.

Je l'éprouvai réellement cette sublime intention du Seigneur ; car plus je contemplais les ouvrages de cette belle nature, qui m'environnaient, plus mon âme s'ouvrait à des réflexions morales.

J'étais alors sur la petite jetée de la rivière que la pluie, les sables amoncelés par les vents, et peut-être la crue de l'eau pendant l'hiver avaient formée naturellement, et j'avais aperçu un enfant de

huit à dix ans qui, ayant pris adroitement possession de l'instrument de pêche de son père, se divertissait à prendre quelques poissons. Si, moins occupé de son jeu, il eût jeté les regards sur moi, quelle figure triste et sombre il aurait aperçue tout à coup ; je l'aurais effrayé, lui qui avait le visage si gai, si épanoui ; mais aussi je pensais sérieusement :

Cette eau claire maintenant, mais bientôt bourbeuse, lorsque des orages viennent l'agiter ou que des ordures, des herbes séjournent à sa surface, et contrarient plus ou moins son cours, cette eau donc, qui coulait rapidement en réalité, quoiqu'elle parût lente dans sa marche, me représentait la vie où nous nageons tous aussi bien que les poissons dans la rivière, et qui chaque jour nous entraîne vers l'hameçon cruel du pêcheur, c'est à dire à la mort qui, semblable à cet enfant, paraît se jouer à son gré de notre existence, et nous porte tous dans son sein, pour nous livrer sans pitié au filet fatal où enfant, vieillard, grand, petit, heureux, malheureux, riche et pauvre, tous sont précipités, de même que les différentes sortes de pois-

sons que pouvait attraper le petit pêcheur, étaient avidement accueillis par lui.

Fallait-il donc déplorer son sort, demeurer toujours rêveur, et par le désespoir de se voir à chaque heure en danger de rencontrer sa fin, en hâter d'avance le moment. Oh ! non ; la nature offrait à mon esprit contemplatif des scènes plus consolantes ; je n'eus qu'à me retourner vers les champs au dessus desquels les cieux se déroulaient, comme une belle nappe d'azur qui devait toute sa splendeur à un brillant flambeau, dont la vue me fit baisser les yeux. C'était pour me faire comprendre qu'il faut quitter cette mer de la vie terrestre, avant de pouvoir contempler et jouir de celle qui coule véritablement et sans jamais se tarir, dans des régions que n'éclaire pas le soleil (il ne serait pas assez magnifique de feux et de splendeurs pour elles), mais dont il annonce les premières lumières ; et ne plus tant craindre alors ce passage d'une nuit orageuse et passagère, à un jour éternel et resplendissant de clarté.

Eudoxie GIRARD.

VALLÉE EMPOISONNÉE.

En nous approchant de cette vallée, nommée Grivo-Dupas, nous éprouvâmes de fortes nausées, une sorte d'étourdissement, et nous sentîmes une odeur suffocante. Mais, à mesure que nous atteignons ses limites, ces symptômes se dissipèrent, et nous pûmes examiner à notre aise le spectacle qui se déroula devant nos yeux. La vallée peut avoir environ un mille de circonférence ; elle est d'une forme ovale ; sa profondeur est de 30 à 35 pieds ; le fond en est tout à fait plat, sec, dépourvu de végétation et jonché d'ossements humains et de squelettes de tigres, de sangliers, de cerfs et d'oi-

seaux, épars au milieu de gros blocs de pierre. On ne remarque aucune vapeur quelconque ni aucune ouverture sur le sol, qui paraît aussi solide et aussi dur que la pierre. Les côteaux escarpés qui environnent cette vallée de désolation, sont couverts, depuis le sommet jusque près de leur pied, d'arbres et d'arbrisseaux d'une belle végétation. Avec l'assistance de nos cannes de bambou, nous descendîmes sur les flancs de ces côteaux jusqu'à environ dix-huit pieds du fond de la vallée. Quand nous fûmes arrivés en cet endroit, nous chassâmes un chien jusqu'au bas du côteau : en moins de quinze

secondes il tomba sans mouvement, mais respira encore dix-huit minutes. Un autre chien, chassé de la même manière, tomba au bout de dix minutes. Un poulet ne vécut qu'une minute et demie et périt même avant d'avoir atteint le fond. Devant nous se trouvait un squelette humain que j'aurais bien voulu enlever; mais, c'eût été insigne folie que de l'essayer. Les os, dans cette vallée, acquièrent la blancheur et l'apparence de l'ivoire. On pense généralement

que ces squelettes humains sont ceux de malfaiteurs ou de rebelles qui, poursuivis sur les chemins, sont venus se réfugier et chercher un abri dans ce lieu, ignorant les effets pernicieux de l'air qu'on y respire. Les montagnes qui avoisinent la vallée sont volcaniques; mais dans la vallée elle-même, il n'y a pas la moindre odeur sulfureuse, ni aucune apparence d'éruption volcanique à aucune période.

***, *Voyage de Java à Londres.*

SOCIÉTÉ FÉODALE.

Examinons cette société en elle-même, et voyons quel rôle elle a dû jouer dans l'histoire de la civilisation. Prenons d'abord la féodalité dans son élément le plus simple, dans son élément primitif, fondamental; considérons un seul possesseur de fief dans son domaine; voyons ce que fera, ce que doit faire, de tous ceux qui la composent, la petite société qui se forme autour de lui.

Il s'établit dans un lieu isolé, élevé, qu'il prend soin de rendre sûr, fort; il y construit ce qu'il appellera son château.

Avec qui s'y établit-il? avec sa femme, ses enfans; peut-être quelques hommes libres, qui ne sont pas devenus propriétaires, se sont attachés à sa personne, et continuent à vivre avec lui, à sa table. C'est là ce qui habite dans l'intérieur du château. Tout autour, au pied, se groupe une petite population de colons, de serfs, qui cultivent les domaines du possesseur du fief. Au milieu de cette population inférieure, la religion vient planter une église, elle y amène un prêtre. D'ordinaire, dans les premiers temps du régime féodal, ce prêtre est à la fois le chapelain du château et le curé du village; un jour les deux caractères se sépareront: le village

aura son curé qui y habitera à côté de son église. Voilà la société féodale, élémentaire, la molécule féodale, pour ainsi dire. C'est cet élément que nous avons d'abord à examiner; nous lui ferons la double question qu'il faut adresser à tous les faits: qu'en a-t-il dû résulter pour le développement: 1^o de l'homme même, 2^o de la société?

Nous avons bien le droit d'adresser à la petite société que je viens de décrire, cette double question, et d'ajouter foi à ses réponses; car elle est le type, l'image fidèle de la société féodale dans son ensemble.

Le seigneur, le peuple de ses domaines, et le prêtre, telle est, en grand comme en petit, la féodalité, quand on en a séparé la royauté et les villes, élémens distincts et étrangers.

Le premier fait qui me frappe en considérant cette petite société, c'est la prodigieuse importance que doit prendre le possesseur du fief, à ses propres yeux et aux yeux de ceux qui l'entourent. Le sentiment de la personnalité, de la liberté individuelle, était le sentiment dominant dans la vie barbare.

Il s'agit ici de tout autre chose; ce

n'est plus seulement la liberté de l'homme, du guerrier; c'est l'importance du propriétaire, du chef de famille, du maître. De cette situation doit naître une impression de supériorité immense; supériorité toute particulière, et bien différente de ce qui se rencontre dans le cours des autres civilisations. J'en vais donner la preuve. Je prends dans le monde ancien une grande situation aristocratique, un patricien romain par exemple: comme le seigneur féodal, le patricien romain était chef de famille, maître, supérieur. Il était de plus magistrat religieux, pontife dans l'intérieur de sa famille. Or, l'importance du magistrat religieux lui vient du dehors; ce n'est pas une importance purement personnelle, individuelle: il la reçoit d'en haut; il est le délégué de la divinité, l'interprète des croyances religieuses qui s'y rattachent. Le patricien romain était en outre membre d'une corporation qui vivait réunie dans un même lieu, membre du sénat; encore une importance qui lui venait du dehors, de sa corporation, une importance reçue, empruntée. La grandeur des aristocrates anciens, associée à un caractère religieux et politique, appartenait à la situation, à la corporation en général, plutôt qu'à l'individu. Celle du possesseur du fief est purement individuelle; il ne tient rien de personne; tous ses droits, tout son pouvoir, lui viennent de lui seul. Il n'est point magistrat religieux; il ne fait point partie d'un sénat; c'est dans sa personne, dans son individu, que toute son importance réside; tout ce qu'il est, il l'est par lui-même, en son propre nom. Quelle influence ne doit pas exercer une telle situation sur celui qui l'occupe! Quelle fierté individuelle! quel prodigieux orgueil! tranchons le mot, quelle insolence doivent naître dans son ame! Au dessus de lui, point de supérieur dont il soit le représentant et l'interprète; auprès de lui, point d'égaux; nulle loi puissante et com-

mune qui pèse sur lui; nul empire extérieur qui ait action sur sa volonté; il ne connaît de frein que les limites de sa force et la présence du danger. Tel est, sur le caractère de l'homme, le résultat moral de la situation.

Je passe à une seconde conséquence, grave aussi, et trop peu remarquée, le tour particulier de l'esprit de famille féodal.

Jetons un coup d'œil sur les divers systèmes de famille; prenons d'abord la famille patriarcale, dont la Bible et les monumens orientaux offrent le modèle. Elle est très nombreuse; c'est la tribu: le chef, le patriarche y vit en commun avec ses enfans, ses proches, les diverses générations qui se sont réunies autour de lui, toute sa parenté, ses serviteurs; et non seulement il vit avec eux tous, mais il a les mêmes intérêts, les mêmes occupations; il mène la même vie. N'est-ce pas là la situation d'Abraham, des patriarches, des chefs de tribus arabes qui reproduisent encore l'image de la vie patriarcale?

Un autre système de famille se présente; le clan, petite société dont il faut chercher le type en Ecosse, en Irlande, et par laquelle probablement une grande portion du monde européen a passé. Ceci n'est plus la famille patriarcale. Il y a une grande diversité de situation entre le chef et le reste de la population; il ne mène point la même vie; la plupart cultivent et servent; lui, il est oisif et guerrier. Mais leur origine est commune; ils portent le même nom; des rapports de parenté, d'anciennes traditions, les mêmes souvenirs, des affections pareilles établissent entre tous les membres du clan, un lien moral, une sorte d'égalité.

Voilà les deux principaux types de la société de famille que présente l'histoire. Est-ce là, je vous le demande, la famille féodale? Évidemment non. Il semble, au premier moment, qu'elle ait quelque rap-

port avec le clan ; mais la différence est bien plus grande. La population qui entoure le possesseur du fief lui est parfaitement étrangère ; elle ne porte pas son nom ; il n'y a , entre elle et lui , point de parenté , point de lien historique ni moral. Ce n'est pas non plus la famille patriarcale. Le possesseur de fief ne mène pas la même vie , ne se livre point aux mêmes travaux que ceux qui l'entourent ; il est oisif et guerrier , tandis que les autres sont laboureurs. La famille féodale n'est pas nombreuse ; ce n'est point la tribu ; elle se réduit à la famille proprement dite , à la femme , aux enfans ; elle vit séparée du reste de la population , dans l'intérieur du château. Les colons , les serfs , n'en font point partie ; l'origine est différente , l'inégalité de condition prodigieuse. Cinq ou six individus , dans une situation à la fois supérieure et étrangère , voilà la famille féodale. Elle doit évidemment revêtir un caractère particulier. Elle est étroite , concentrée , sans cesse appelée à se défendre , à se méfier , à s'isoler du moins , même de ses serviteurs. La vie intérieure , les mœurs domestiques y prendront , à coup sûr , une grande prépondérance. Je sais que la brutalité des passions , l'habitude du chef de passer son temps à la guerre ou à la chasse , apporteront au développement des mœurs domestiques un assez grand obstacle. Mais cet obstacle sera vaincu ; il faudra que le chef revienne habituellement chez lui ; il y retrouvera toujours sa femme , ses enfans , et eux presque seuls ; seuls , ils seront sa société permanente ; seuls , ils partageront toujours ses intérêts , sa destinée. Il est impossible que l'existence domestique n'acquière pas un grand empire. Les preuves abondent. N'est-ce pas dans le sein de la famille féodale que l'importance des femmes s'est enfin développée ? Dans toutes les sociétés anciennes , je ne parle pas de celles où l'esprit de famille n'existait pas , mais dans celles-là même où il était puis-

sant , dans la vie patriarcale , par exemple , les femmes ne tenaient pas à beaucoup près la place qu'elles ont acquise en Europe , sous le régime féodal. C'est au développement , à la prépondérance nécessaire des mœurs domestiques dans la féodalité , qu'elles ont dû surtout ce changement , ce progrès de leur situation. On en a voulu chercher la cause dans les mœurs particulières des anciens Germains , dans le respect national qu'au milieu des forêts , ils portaient , a-t-on dit , aux femmes. Sur une phrase de Tacite , le patriotisme germanique a élevé je ne sais quelle supériorité , quelle pureté primitive et ineffable des mœurs Germanes dans les rapports des deux sexes. Pures chimères ! Des phrases pareilles à celles de Tacite , des sentimens , des usages analoges à ceux des anciens germains , se rencontrent dans les récits d'une foule d'observateurs des peuples sauvages ou barbares. Il n'y a rien là de primitif , rien de propre à une certaine race. C'est dans les effets d'une situation sociale fortement déterminée , c'est dans les progrès , dans la prépondérance des mœurs domestiques que l'importance des femmes en Europe a pris sa source ; et la prépondérance des mœurs domestiques est devenu , de très bonne heure , un caractère essentiel du régime féodal.

Un second fait , nouvelle preuve de l'empire de l'existence domestique , caractérise également la famille féodale : c'est l'esprit d'hérédité , de perpétuité qui y domine évidemment. L'esprit d'hérédité est inhérent à l'esprit de famille ; mais il n'a pris nulle part un aussi grand développement que dans la féodalité. Cela tient à la nature de la propriété à laquelle la famille était incorporée. Le fief n'était pas une propriété comme une autre : il avait constamment besoin d'un possesseur qui le défendit , qui le servit , qui s'acquittât des obligations inhérentes au domaine , et le maintint ainsi à son rang dans l'associa-

tion générale des maîtres du pays. De là, une sorte d'identification entre le possesseur actuel du fief et le fief lui-même, et toute la série de ses possesseurs futurs.

Cette circonstance a beaucoup contribué à resserrer les liens de famille, déjà si puissans par la nature de la famille féodale.
M. Guizot.

HERMANN ET DOROTHÉE.

MALHEUR ET PITIÉ.

Non, je n'ai jamais vu les rues et le marché si déserts. On dirait que la ville est abandonnée! Elle est comme morte. Il ne reste pas, je crois, cinquante de tous ses habitans. Que ne fait pas la curiosité! Chacun court et se précipite pour voir le passage de ces tristes et malheureux fugitifs. D'ici à la chaussée où ils passent, il y a toujours bien une petite lieue, et l'on y court à midi, au travers de la brûlante poussière. Je ne bougerai pas de ma place pour voir l'infortune de ce bon peuple, qui abandonne, hélas! avec ce qu'il a pu sauver, l'autre rive si belle du Rhin, pour venir vers nous, et qui traverse le recoin heureux et les sinuosités de notre fertile vallée. Tu as très bien fait, ma femme, d'avoir envoyé notre fils pour distribuer à ces pauvres gens du vieux linge, et de quoi boire et manger; car donner est le devoir du riche. — Que notre fils mène bien! comme il dompte nos chevaux fougueux! La petite voiture, celle que nous avons fait faire nouvellement, a une fort jolie apparence; quatre personnes y seraient commodément assises, sans compter le cocher sur son siège. — Cette fois Hermann y était seul; il fallait voir comme elle roulait légèrement en tournant le coin de la rue. Ainsi, sous la porte de sa maison, près du marché, parlait avec bonhomie à sa femme, l'hôte du Lion-d'Or.

Mon ami, lui répond l'intelligente et sage ménagère, je n'aime pas à donner le vieux linge: il peut souvent être utile, et dans le besoin on n'en trouverait pas pour de l'argent; mais aujourd'hui j'ai donné de bien bon cœur plusieurs de nos meilleures chemises et une partie de nos hardes; car on me parlait d'enfans et de vieillards dans le plus complet dénûment. Me le pardonneras-tu? J'ai mis aussi ton armoire à contribution. Particulièrement ta robe de chambre du plus fin coton, cette indienne à fleurs, doublée d'une fine flanelle, je l'ai donnée; elle était vieille, usée et tout-à-fait hors de mode.

L'excellent hôte sourit. Je regrette cependant un peu, dit-il, cette vieille robe de chambre, véritable indienne du plus fin coton; on ne trouvera plus rien de pareil. Soit! je ne la portais plus. D'ailleurs on ne veut plus, on ne doit plus maintenant se présenter qu'en surtout et en bottes; les pantoufles et le bonnet sont bannis.

Regarde, interrompit la femme; de ce côté reviennent déjà quelques-uns de ceux qui sont allés voir les fugitifs: probablement tout est passé. Comme leurs souliers sont blancs de poussière! Comme leurs visages sont enflammés! Chacun, le mouchoir à la main, en essuie la sueur. Je ne voudrais certainement pas, par la chaleur qu'il fait, courir si loin pour voir un

si triste spectacle; je me contenterai bien du récit.

Qu'il est rare, dit le bon père d'un ton expressif, qu'un si beau temps arrive pour une si belle moisson! Nous rentrerons le blé, comme nous avons déjà rentré le foin, sans avoir une goutte de pluie. Le ciel est serein; pas le plus léger nuage, et le souffle du vent de l'est répand une agréable fraîcheur. Voilà un temps durable. Le blé est au plus haut point de sa maturité, et demain nous commençons à mettre la faucille dans la riche moisson!

Pendant qu'il parlait, s'augmentait à chaque instant la foule des hommes et des femmes qui traversaient le marché, pour retourner à leurs demeures. A l'autre coin du marché, le riche voisin, le premier marchand du lieu, mené avec ses filles dans une voiture ouverte, faite à Landau, arrivait rapidement devant sa maison qu'il avait nouvellement réparée. Les rues devinrent vivantes; car la petite ville était bien peuplée, et l'on s'y adonnait à divers genres de fabrication et de commerce.

Le couple fidèle était assis sous la porte cochère, et, en voyant passer la foule, s'amusait à faire différentes observations. Regardez, dit enfin l'estimable hôtesse; voici le pasteur qui vient à nous. Le pharmacien, notre voisin, l'accompagne, il faut qu'ils nous racontent tout ce qu'ils ont vu, tout ce dont le spectacle est peu fait pour inspirer la joie.

Ils s'approchent tous deux amicalement, saluent les époux; et s'asseyant près d'eux sous la porte cochère, sur les bancs de bois, ils secouent la poussière de leurs souliers, et s'éventent avec leurs mouchoirs. Après les compliments réciproques, le pharmacien, prenant le premier la parole, dit presque avec humeur: voilà bien les hommes! ils sont tous de même: qu'il arrive un malheur à leur prochain, ils se plaisent à l'aller considérer, la bouche béante. Chacun accourt pour voir les flammes désastreuses d'un

incendie s'élever dans les airs, pour voir le pauvre criminel qui marche tristement au supplice. Maintenant encore chacun se promène hors de la ville pour contempler le malheur de ces bonnes gens chassés de leurs foyers: et aucun d'eux ne songe qu'une infortune pareille peut l'atteindre bientôt peut-être, ou du moins un jour. Cette légèreté selon moi est impardonnable; toutefois elle est dans le caractère de l'homme.

Le sage et vénérable pasteur prend la parole; il était l'ornement de la ville: jeune encore, il approchait de l'âge mur. Il connaissait la vie humaine; il connaissait les besoins de ses auditeurs; pénétré du mérite sublime des livres sacrés qui nous dévoilent la condition de l'homme et le fond de son cœur, il avait lu aussi les meilleurs écrivains profanes. Je n'aime point, dit-il, à blâmer les penchans innocens que la nature, cette bonne mère, a donnés à l'homme; car souvent un penchant heureux, dont la puissance irrésistible l'entraîne, produit ce que l'intelligence et la raison ne sauraient toujours opérer. Si la curiosité n'invitait pas l'homme par de puissans attraits, dites-moi, eût-il jamais connu l'étonnante beauté des rapports qui dans la nature unissent tous les êtres? D'abord la nouveauté l'attire; il recherche ensuite l'utile avec une ardeur infatigable; enfin il aspire à ce qui est bon, et c'est là ce qui l'élève et lui donne son véritable mérite.

Jeune, il a une joyeuse compagne, la légèreté, qui lui cache le péril, et dont la main bienfaisante efface à l'instant les traces de la souffrance et du malheur, dès qu'ils sont passés. Heureux l'homme chez lequel on voit la raison calme sortir de cette aimable gaîté, et se développer dans un âge plus mur, et dont l'activité se déploie avec succès dans le bonheur comme dans l'infortune! Les torts produisent le bien, et corrigent les injustices du sort.

L'impatiente hôtesse dit aussitôt avec

amabilité : racontez-nous ce que vous venez de voir, car c'est là ce que je désire apprendre.

Après tout ce dont j'ai été le témoin, répartit le pharmacien d'un ton expressif, il sera bien difficile que je me livre de si tôt à la joie.

Et qui pourrait raconter une infortune qui se présente sous tant d'aspects divers? Déjà, avant d'être descendus dans la prairie, nous apercevions de loin un nuage de poussière, et la foule des fugitifs qui se portait de côteaues en côteaues à perte de vue; on ne pouvait presque pas distinguer les objets; mais après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, hélas! malgré la presse et la confusion des piétons et des chariots, nous n'avons vu que trop encore de ces malheureux à leur passage. L'aspect de chacun d'eux nous a fait connaître à la fois, combien la fuite a de peines et d'amertumes, et quels doux sentimens on éprouve d'avoir pu à la hâte sauver sa vie. Les effets nombreux que renferme seule une maison bien montée, et auxquels un bon maître de maison assigne une place convenable pour les trouver toujours au besoin, parce qu'il n'y a rien qui ne puisse être utile; il était triste de voir tous ces objets, qu'on avait sauvés à la hâte, chargés pêle-mêle sur des voitures et des charrettes de toute espèce : sur l'armoire étaient le crible et la couverture de laine, les bois de lits dans la huche, les draps sur le miroir. Et comme nous le vîmes, il y a vingt ans, dans le terrible incendie, le danger trouble si fort la raison, qu'on sauve les meubles les plus vils, et qu'on laisse les plus précieux. De même ici, surchargeant les bœufs et les chevaux, on voiturait, avec une prévoyance peu réfléchie, des effets de nulle valeur, tels que de vieilles planches, de vieux tonneaux, la volière et la cage aux oies; de même les femmes et les enfans s'efforçaient à se traîner avec des paquets, à porter des paniers et des hottes

remplis de choses inutiles : tant l'homme abandonne à regret la moindre de ses possessions ! Ainsi la foule, se pressant en désordre, s'avancait dans le chemin poudreux. L'un, mené par des animaux faibles, voulait aller lentement, l'autre voulait courir. Là, s'élevaient confusément les clameurs des femmes et des enfans froissés, les mugissemens des animaux, les aboiemens des chiens, et les voix lamentables des vieillards, des malades, assis sur des lits et cahotés au haut d'un chariot lourd et surchargé. Mais la roue poussée hors de l'ornière dévie, et s'approche errant du bord de la chaussée; le chariot verse, tombe dans le fossé, et par la violence de la secousse, les hommes, jettant des cris effroyables, sont lancés au loin dans les champs. Cependant ils sont encore heureux dans leur chute; les caisses tombent plus tard et à une moindre distance du chariot. Les témoins de ce désastre s'attendaient à voir ces malheureux écrasés sous le poids des coffres et des armoires. La chariot reste là brisé et les hommes dénués de secours; car les autres passent devant eux avec rapidité, ne s'occupant que de leur propre sort, et entraînés par le torrent de la foule. Nous courons vers le fossé; et ces malades et ces vieillards qui, dans leurs domiciles et sur leurs lits, auraient à peine la force de supporter leurs longues souffrances, nous les trouvons étendus à terre, couverts de contusions, poussant des gémissemens et des plaintes, brûlés par le soleil, étouffés par les flots de la poussière.

Plein d'humanité, et vivement ému; puisse donc mon fils Hermann, dit l'hôte, les rencontrer, les ramener et les vêtir! Je ne voudrais pas moi-même être témoin de leur sort. Je souffre à l'aspect de l'infortune. Touchés au premier récit de si grandes peines, nous leur avons envoyé promptement une partie de notre superflu, afin qu'au moins plusieurs de ces fugitifs malheureux reprissent des for-

ces, et nous soulageassent nous-mêmes en paraissant plus calmes. Mais cessons de nous livrer à ces tristes pensées; la cruauté et le souci, plus odieux pour moi que le mal même, se glissent aisément dans le cœur de l'homme. Entrez dans ce salon reculé qui est plus frais; le soleil n'y pénètre pas, et l'épaisseur des murs en défend l'entrée à

la chaleur de l'air. Ensuite la petite mère nous apportera un flacon de quatre-vingt-trois pour dissiper nos idées noires. Ici nous ne boirions pas avec plaisir; les mouches bourdonneraient autour de nos verres. Ils se rendent dans le salon, et jouissent de sa fraîcheur.

GOETHE.

SCÈNE DU MOYEN-AGE,

ou

LE SEIGNEUR ET LE SERF.

C'était un rocher menaçant et bizarre que la haute masse de granit au dessus de laquelle s'élevait le castel du seigneur de Favrau, et de quelque côté qu'on le contemplât, il offrait la même majesté de contour, la même variété de formes. Les grosses tours crénelées du manoir seigneurial, les épaisses murailles aux balcons, aux galeries élégantes suspendues au dessus du précipice, présentaient un aspect imposant. Sombres, farouches, comme l'aigle des Alpes qui déploie ses larges ailes au dessus des cimes de glace et domine la région des nuages, les tours féodales, s'élançant dans les airs, semblaient menacer la contrée environnante et opprimer l'humble vallon, au fond duquel quelques fumées bleuâtres indiquaient de chétives habitations.

Un sentier tortueux, sillonnant l'escarpement aride et creusé dans le roc, conduisait seul à la redoutable demeure du vieux seigneur. A peu près à la moitié du sentier, une petite chapelle surmontée d'un panache de verdure, coupait gracieusement l'aridité de la montagne. C'était un monument élégant, orné de sculpture de dentelles gothiques d'un travail exquis, et dont les fenêtres à ogives

étaient décorées de brillans vitraux. Une grille de fer richement ciselée en fermait l'entrée, et l'on voyait, à l'intérieur, une vieille madone de bois de cèdre, vêtue d'étoffes d'or et surchargée de couronnes, de chapelets, de colliers précieux, dons des seigneurs du château ou des pèlerins, qui y accouraient en foule à diverses époques de l'année. Les murailles étaient tapissées d'ex-voto, de plaques, de cœurs en argent, de bras, de jambes en bois peint, de béquilles et de tableaux grossièrement ébauchés; on y voyait jusqu'à des poignards rouges encore de meurtrés! Touchantes marques de repentir et de conversion!

Lorsque le soleil eut disparu derrière la montagne, on vit apparaître sur le sentier un homme vêtu de noir et suivi de quatre gens d'armes. Il descendait rapidement vers la vallée, et lorsqu'il fut devant la chapelle sainte, il s'agenouilla, enleva de sa tête sa cape brune surmontée d'une longue plume de pourpre, et fit une courte prière.

Et les habitans de leur petite vallée tremblèrent; car c'était le seigneur du château, et il ne sortait jamais de sa sombre retraite, que pour exercer quelque

cruelle vengeance, quelque'exécrable tyrannie, semblable au féroce vautour qui ne quitte les régions élevées, que pour chercher des victimes parmi les timides oiseaux des bois.

Et le village fut alarmé, et chacun se regardait en silence, et ces regards étaient plein d'effroi !

Les gens de corvée, occupés à divers travaux, redoublèrent d'ardeur ; ceux que la maladie avait rendus incapables de travail, saisissaient de leurs bras languissans les pénibles instrumens ; les femmes et les enfans se renfermaient dans leurs maisons de chaume, dans l'attente d'un événement funeste.

Le vieux Richard seul, dans sa chétive cabane, n'éprouvait aucune frayeur. Il jouissait, parmi les serfs, d'une vénération et d'un pouvoir supérieur, et le seigneur lui-même lui portait une considération mêlée de crainte, quoiqu'il se fût toujours opposé aux actes de tyrannie et de vengeance dont le comte effrayait tous les environs, et qu'il lui eût toujours refusé son assistance en de pareilles occasions. Tant il est vrai que la vertu a un ascendant qui subjugue même le crime. Assis sur le seuil de sa chaumière, le vieillard méditait sur les cruautés et les injustices du comte de Favrau, et sa belle ame se révoltait à la vue de cet abus du pouvoir ! Dans le cœur de ce serf obscur brillait déjà une étincelle de liberté, présage heureux de futurs changemens.

« Richard ! » s'écria tout à coup une voix impérieuse, et c'était le comte lui-même. Et le serf s'inclina profondément, et puis il releva sa tête vénérable avec la dignité, l'aisance de l'homme vertueux.

« Richard, » répéta le seigneur : « Je veux te rendre heureux pour tes derniers jours ! On dit que c'est un plaisir de faire le bien ; je veux essayer de cette joie-là et te rendre libre ! Entends-tu, Richard, libre?... et je te donnerai ta chaumière, et ce beau champ de blé là-bas ! Mais il

faut pour cela que tu me rendes un grand service et me délivre d'un homme qui me déplaît ! » Et alors le seigneur se mit à lui raconter un long projet de vengeance et de crime, de trahison et de meurtre, et il lui tendit un poignard avec un air mystérieux. Richard se détourna avec effroi et comme pétrifié d'horreur, il se tut. « Hé quoi ? » reprit le comte, avec colère : « Hé quoi, tu me résistes, tu me fuis, et tu me refuses le don de liberté que je t'offre pour prix de tes services ? »

Et Richard, animé d'un vertueux courroux, s'écria : « La liberté ! reprends ce don de ta clémence, si c'est par une suite de crimes infâmes qu'il faut te l'acheter ! Il ne te manquait donc plus que cela, tyran, pour couronner ta hideuse vie ! Tu n'étais donc pas content de tes crimes ; il fallait encore, pour rassasier tes desirs, que je souille mes cheveux blancs du sang d'un malheureux ! et que je ternisse ma vie pure par une lâcheté ! Apprends, misérable seigneur, apprends que si jamais ma main novice devait saisir le fer d'un assassin, c'est vers toi qu'elle dirigerait ses coups, c'est dans ton cœur qu'elle l'y plongerait tout entier !... » « Holà, qu'on le conduise au supplice, il a blasphémé contre son seigneur ! qu'il soit pendu au plus haut pin de la vallée, pour servir de leçon à cette horde de rebelles qui méprise mon pouvoir, et que son corps soit la proie des oiseaux sauvages ! » cria le tyran, et l'ordre fut aussitôt exécuté et le vieillard allait périr.

Alors s'approchant du comte de Favrau, et levant les yeux au ciel comme inspiré de Dieu : « Il viendra un jour, dit-il, un jour où tous les Français seront égaux, où il n'y aura ni serf, ni tyran ; où les grands comme les petits seront jugés par une même loi, où il n'y aura d'autre prérogative que celle de la vertu et du mérite, où la religion et les lois seront les seuls freins d'un peuple entier ! Un jour on entendra retentir puissam-

ment par toute la terre ce mot de peuple, que tu méprises!... Alors ces grosses tours féodales, ces sombres retraites seront abandonnées; l'hirondelle y portera son nid, et le hibou y promènera ses pas nocturnes. Alors là France heureuse maudira les tyrans qui l'avaient opprimée. Ton nom, Favrau, sera abhorré par dessus tout, si du moins il passe aux races futures; pour moi je vais mourir, je te pardonne ton injustice, car le pardon est la loi du chrétien, et mon ame va s'envoler vers la liberté éternelle, vers ce séjour céleste où il n'y a ni serf, ni seigneur, ni pourpre, ni haillons!... »

Peu de momens après, Richard expirait et le cruel tyran se retirait dans son noir castel.

Mais les habitans de la vallée avaient vu l'horrible supplice; le corps du malheureux vieillard suspendu à des branches élevées animait tous les cœurs de rage.

« Aux armes, aux armes! s'écria une voix à travers le tumulte, les sanglots et les pleurs! des haches, des flambeaux! » Et aussitôt, tout se mêle, se pousse et

s'arme! Les hommes, les vieillards, les enfans même se meuvent, saisissent les instrumens de destruction, s'élancent en désordre, se précipitent avec fureur vers le castel! En un moment le sentier périlleux est escaladé à la lueur rougeâtre des torches. Les tours féodales sont assaillies de toutes parts! La flamme brille, s'abaisse, s'étend, s'agrandit et embrase bientôt l'orgueilleux édifice! Le beffroi avec ses lugubres sons ajoute à l'horreur de cette scène de destruction. Le présomptueux tyran cherche en vain à échapper au désastre; une femme le tue d'un coup de pique, et son ame impie s'envole en blasphémant!...

Le château de Favrau n'offre plus maintenant qu'un monceau pittoresque de ruines, où le lierre et la légère clématite forment des arceaux élégans et de gracieuses colonnes. L'hirondelle y porte son nid, le hibou se promène la nuit sur les créneaux ruinés; on dit même qu'à chaque anniversaire de ce funeste événement... un grand fantôme blanc parcourt les noires arcades et pousse de longs gémissemens!..

M^{lle} JULIE DE R.

LES SOUVENIRS.

Ah! qu'ils sont précieux les souvenirs; précieux pour l'enfance, pour l'âge mûr et pour la vieillesse. L'homme est né pour souffrir et mourir, et à peine a-t-il ouvert les yeux à la lumière, qu'il fait entendre des cris plaintifs. Mais bientôt l'aurore paraît brillante et pure, elle semble annoncer un beau jour. L'enfant sourit au bonheur qui vient un moment se poser sur sa tête; semblable au papillon léger qui effleure les boutons de rose, hésite, balance pour choisir le plus suave, de même est le bonheur; il passe comme l'éclair, et alors, il ne reste plus à l'homme que le souvenir.

Mais il n'est pas inconstant comme son frère, il reste et s'établit dans le cœur de l'homme, il vient comme les premiers rayons du soleil après l'orage relever les têtes languissantes que le malheur a courbées vers la terre.

L'homme s'attache aux souvenirs; il met sa consolation à retracer à son esprit et à son cœur les êtres et les objets qu'il aimait. Pour l'enfance ce sont ses premiers plaisirs, ses premières fleurs cueillies dans la plaine; pour l'âge mûr, c'est son premier bonheur; mais des nuages viennent obscurcir ses joies, c'est le commencement des douloureux souvenirs; pour

la vieillesse , c'est une carrière tout entière , tantôt honorable et belle , trop souvent , hélas ! triste et amère.

Mais il est encore une autre mémoire qui offre bien des attraits pour ceux qui s'y livrent avec ardeur , je veux dire celle des temps , des siècles passés , dont la peinture et les pages immortelles de l'histoire sont les tableaux vivans. L'homme les a étroitement liées ensemble par ce besoin , cette nécessité de souvenirs qui agit si puissamment sur ses facultés morales et ses manières sociales.

Venez à l'hôtel de Cluny , contemplez ces monumens antiques , les premiers chefs-d'œuvre de la France. Ici , c'est un fauteuil de chêne couvert de ciselure et de bas-reliefs , où nos rois se délassaient des fatigues de la chasse et des tournois ; leurs armures sont là , comme témoignages de leur vaillance et de leur ardeur au combat ; voici le jeu d'échecs donné à saint Louis par le Vieux de la montagne : ingénieuse idée d'avoir fait ainsi allusion aux échecs que ce roi fit essayer aux nombreux ennemis de la France. Là c'est un lit couvert d'une riche étoffe dont le brillant des couleurs n'est pas d'hier ; un héros y est couché ; sa pose est celle de l'accablement ; sans doute on l'avait choisie la nuit qui suivit ces douloureuses paroles : « Madame , tout est perdu , fors l'honneur. » Les armes qu'il avait à cette fatale journée de sa vie sont là comme monumens des événemens passés. Autour de lui je vois rassemblée une foule d'ob-

jets d'arts ; c'est l'époque de la renaissance ; les citer serait entreprendre un volume , tant ces curiosités sont répandues avec profusion , tant elles se disputent l'intérêt du visiteur.

Passons dans la salle où nos aïeux prenaient leurs repas ; le couvert est mis ; l'on n'attend plus que les convives : une assiette de faïence couverte de paysages en bas-relief , une cuillère , une fourchette à deux dents , un couteau dont le manche est formé des plus délicates sculptures , sont à la place de chacun. On voit un grand vase au milieu de la table : c'est pour lancer un jet d'eau ou de vin. Une coupe de cristal est à côté : elle doit servir à chacun des convives à son tour.

Entrons dans la chapelle antique..... Voûte hardie et élancée ! quelle juste idée ne donnez-vous pas et de la grandeur du Dieu que nous servons , et de ses impénétrables mystères ! Vitraux de mille couleurs diverses ! quelle sombre clarté ne jetez-vous pas ! Pieux aïeux , vous avez mieux compris que nous la maison de prière. Prêtre saint , à genoux au pied de l'autel et revêtu de vos habits sacerdotaux , l'on vous a placé là où vous trouviez vos plus chères délices sur la terre.

Ah ! venez à l'hôtel de Cluny , et se présenteront , à vos yeux étonnés , des merveilles créées par le ciseau et le pinceau ; précieux restes des siècles passés , elles en sont les souvenirs.

Mlle PAULINE D.

SYNONYMES.

CANDEUR, NAIVETÉ, INGÉNUITÉ.

La candeur est le sentiment de la pureté de son ame, qui empêche de penser qu'on ait rien à dissimuler. L'ingénuité peut être une suite de la sottise, quand elle n'est pas l'effet de l'expérience; mais la naïveté n'est tout au plus que l'ignorance des choses de convention, faciles à apprendre et bonnes à dédaigner. La candeur est la première marque d'une belle ame. La naïveté et la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, et alors elles en sont l'ornement le plus précieux et le plus aimable. La candeur naît d'un grand amour de la vérité; elle suppose ordinairement l'ignorance du mal, et se peint dans les actions, les paroles et le silence même.

CONSCIENCE.

C'est un acte de l'entendement qui indique ce qui est bon ou mauvais dans les actions morales, et qui prononce sur les choses qu'on a faites ou omises, d'où il naît en nous-mêmes une douce tranquillité ou une inquiétude importune, la joie et la sérénité, ou ces remords cruels si bien figurés par le vautour de la fable qui déchirait sans cesse le cœur de Prométhée. Elle peut être décisive, douteuse, droite, mauvaise, probable, erronée, irrésolue, scrupuleuse, etc.

Elle est décisive ou douteuse, selon le degré de persuasion dans lequel on est au sujet de la qualité de l'action à faire. Elle est droite, quand elle est fondée sur des raisons qu'approuve la nature des choses morales. Elle est mauvaise, lorsqu'on agit sans répugnance contre les mouvemens d'une conscience décisive. Elle est probable, lorsqu'elle n'est fondée que sur des raisons vraisemblables, et devient ainsi ou droite ou erronée. Elle est ir-

résolue, lorsqu'on ne sait quel parti prendre à cause des raisons qui se présentent de part et d'autre. Elle est scrupuleuse, quand elle est produite par des difficultés très légères ou frivoles.

CONSOLATION.

Discours par lequel on se propose de modérer la douleur ou la peine des autres.

Elle doit être relative aux circonstances et aux rapports des personnes intéressées.

Le consolateur est ou supérieur, ou inférieur, ou égal, par rapport à la qualité, l'honneur, la richesse, la sagesse de l'âge.

L'attention doit donc être différente. En effet, quant à l'autorité, un père et un fils ne s'y prendront pas de même. Quant à la richesse, à la sagesse, il faudra également avoir une attention particulière : il n'y a que quant à l'âge que l'attention est la même.

Un supérieur peut interposer son autorité et même réprimander. Un homme sage peut discuter, alléguer des sentences. Un inférieur doit montrer du respect, de l'affection, et avouer que ce qu'il avance, il le tient de personnes sages et savantes.

Pour les égaux, il les faut rappeler à l'amitié réciproque.

DOULEUR, CHAGRIN, TRISTESSE, AFFLICTION, DÉSOLATION.

Ces mots désignent, en général, la situation d'une ame qui souffre.

Douleur se dit également des sensations désagréables du corps et des peines de l'esprit ou du cœur. Les quatre autres ne se disent que de ces dernières.

Tristesse diffère du chagrin, en ce que le chagrin peut être intérieur et que la tristesse se laisse voir ou dans le caractère

ou dans la disposition habituelle, sans aucun sujet, et le chagrin a toujours un sujet particulier.

L'idée d'affliction ajoute à celle de tristesse, celle de douleur à celle d'affliction, et celle de désolation à celle de douleur.

CHRONIQUES DE RUSSIE.

RURIK LE FONDATEUR.

Il y a bien long temps, dix siècles environ, trois princes gouvernaient ensemble un petit état au nord de la Suède : l'un d'eux se nommait Rurick ; c'était un bon prince et un brave guerrier, si bien que les peuples du nord de la Russie, qu'on appelait les *Slaves*, entendant parler de ses belles qualités, eurent envie d'être gouvernés par lui.

Ils lui envoyèrent donc des députés chargés de riches présens, et bientôt on le vit venir avec une troupe de seigneurs qui l'accompagnaient. Ils s'arrêtèrent à la belle et grande ville de *Nowgorod*, qui est située dans le nord de la Russie, et Rurick la choisit pour la demeure des princes. Ainsi c'est *Nowgorod* qui a été la première capitale de l'empire russe.

Après avoir gouverné sagement son nouveau petit état pendant plusieurs années, Rurick, se sentant près de mourir, choisit parmi les seigneurs un général nommé *Oleg* qu'il aimait beaucoup, lui remit son fils entre les mains, le chargea de l'élever, de l'instruire de lui apprendre à gouverner son peuple, et le nomma lui-même RÉGENT, c'est à dire gouverneur, en attendant que son fils fût en âge d'être roi ; puis il mourut, et les *Slaves* reconnaissans, pour ne pas oublier leur bon prince, voulurent s'appeler comme lui, et prirent le nom de *Russes*. Souvenez-vous donc bien, mes enfans, que c'est Rurick qui est le fondateur de l'empire russe.

LE SERPENT.

OLEG RÉGENT.

(879.)

Ecoutez maintenant une histoire sur *Oleg*. Tandis que le fils de Rurick grandissait, ce prince, tout en s'occupant de ce jeune homme, remporta nombre de batailles et se rendit célèbre par son courage ; mais après avoir échappé à tous les dangers de la guerre, il mourut d'une manière bien extraordinaire.

Les Russes, dans ce temps-là, étaient idolâtres, c'est-à-dire qu'ils adoraient des dieux qu'ils s'étaient faits eux-mêmes : ils avaient aussi des prêtres qui prétendaient connaître l'avenir, et le peuple, dans son ignorance, était assez simple pour croire ce qu'ils disaient. Un jour donc ces prêtres, qu'on nommait *devins*, prédirent à

Oleg que ce serait son cheval favori qui le ferait mourir ; il avait en effet un beau cheval, qu'il aimait singulièrement ; mais comme ce prince avait trop de bon sens pour croire que ces devins pussent dire vrai, il voulut leur prouver qu'ils se trompaient : il fit enfermer ce beau cheval dans une écurie magnifique, commanda qu'on en eût le plus grand soin, et se condamna à ne plus le voir.

Au bout de quelques années, on vint lui annoncer que le pauvre cheval était mort. Oleg en fut d'abord bien fâché ; mais ensuite se rappelant ce que les devins avaient prédit, il se rendit à l'écurie, et s'écria, en posant le pied sur la tête de la pauvre bête : *Voilà donc cet animal redoutable qui devait me faire périr !*

Aussitôt il sortit de cette tête un serpent qui y était caché, et qui fit au prince une morsure dont il mourut.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfans, qu'il n'est pas vrai que les devins aient fait cette prédiction. Ce fut après la mort d'Oleg qu'ils imaginèrent de profiter de ce triste événement pour faire croire au peuple qu'ils l'avaient prédit, et qu'Oleg était mort en punition de ce qu'il ne croyait pas à leur science de l'avenir.

Au reste, quand les Russes apprirent qu'ils avaient perdu leur bon prince, ils le pleurèrent comme un père, tant ils avaient été heureux sous son règne, et les soldats le pleurèrent aussi, car ils regrettaient en lui un chef habile et plein de valeur.

LE BAPTÊME.

SAINTE OLGA.

(945)

Vous vous souvenez bien, mes enfans, que Rurick, en mourant, avait laissé un fils : ce fils se nommait Igor ; il n'avait que trois ans quand il perdit son père, le pauvre enfant !... mais Oleg, le régent, l'éleva avec autant de soin que l'aurait pu faire un bon père. Ce petit garçon devint un homme, et il était déjà marié quand Oleg mourut : c'est surtout de la femme d'Igor que je veux vous entretenir.

Il y avait dans un village, auprès de la ville de Kief, une jeune fille d'une beauté remarquable. Igor, qui allait souvent chasser de ce côté, la rencontra plusieurs fois. Charmé de sa jolie figure et surtout de son esprit, il la demanda en mariage à ses parens, qui n'étaient que des paysans. Ces pauvres gens n'o-

saient pas croire d'abord à leur bonheur ; mais quand ils virent que le jeune prince parlait sérieusement, ils y consentirent de grand cœur, et pensèrent devenir fous de joie. Ainsi la petite villageoise, qui se nommait Olga, quitta ses moutons pour monter sur le trône de Russie.

Quelque temps après son mariage, Igor eut l'imprudence de demander à un peuple voisin, qui se nommait les *Dreuliens*, plus d'argent qu'ils n'avaient promis de lui en payer par an. Ces Dreuliens se révoltèrent, surprirent Igor dans une embuscade, et l'attachèrent à de jeunes arbres, qu'ils rapprochèrent, et qui, en se redressant, déchirèrent en pièces le malheureux prince.

Quand la jeune reine vint à apprendre ce malheur, elle faillit mourir de cha-

grin ; puis quand elle fut un peu remise de sa douleur, elle jura de se bien venger de ces méchans Dreuliens : elle promit de leur accorder la paix ; ceux-ci, trop confians , lui envoyèrent vingt ambassadeurs ; mais la reine avait fait creuser une grande fosse où, à leur arrivée , on les jeta tous vivans , et pendant cette horrible exécution, elle écrivit aux Dreuliens qu'elle avait résolu d'accepter la main de leur prince, comme ils l'en avaient suppliée , et qu'elle désirait qu'on lui préparât , pour célébrer ce mariage , une fête digne de son rang , puis elle partit avec une nombreuse suite de seigneurs et de soldats.

Les Dreuliens , qui ne se doutaient de rien , avaient préparé un repas magnifique auquel assistèrent tous les principaux de leur nation. Olga , en réjouissance de son mariage , les excita à manger et à boire jusqu'à ce qu'ils tombassent dans une ivresse profonde ; et quand ils furent dans cet état , les Russes , qui avaient eu soin de ne pas s'enivrer , se précipitèrent sur eux à un signal de la reine , les massacrèrent tous sans qu'ils pussent résister , et revinrent en toute hâte avec la perfide Olga.

Eh bien ! mes enfans , cette femme qui tant qu'elle fut païenne , commit presque autant de crimes que la reine de France

Frédégonde , devint une tout autre personne après avoir embrassé la religion chrétienne , et mérita même , après sa mort , d'être mise au nombre des saints.

Dans ce temps-là, il y avait à Kief une foule de prêtres qui enseignaient la véritable religion ; déjà quelques Russes s'étaient convertis. Olga , touchée sans doute par la grace de Dieu , embrassa aussi la religion chrétienne. Elle se rendit à Constantinople où elle fut reçue par l'empereur Constantin VII. Là elle se prépara au baptême qui se fit avec les plus grandes cérémonies, eut pour parrain le patriarche lui-même , et reçut le nom d'*Helène*. Ce n'étaient que fêtes et réjouissances à Constantinople ; l'empereur lui donna dans son palais un repas magnifique servi dans de la vaisselle d'or, ensuite elle revint dans ses états , et ne songea plus , à son tour , qu'à convertir ses sujets à la religion du vrai Dieu.

Olga vécut encore quelques années dans la plus grande piété , soulageant les malheureux par des aumônes ; mais elle eut la douleur de mourir sans pouvoir convertir son fils *Sviatoslaf*. Tout le peuple alla verser des larmes sur le tombeau de cette reine si pieuse , et depuis on l'invoque en Russie sous le nom de *sainte Hélène*.

LE SOLDAT INTRÉPIDE.

SVIATOSLAF Ier.

(966.)

Sviatoslaf , le fils d'Olga , était un prince d'un grand courage , qui ne cherchait que l'occasion d'acquérir de la gloire : c'est afin de satisfaire cette passion pour les armes qu'il déclara la guerre à Zimiscès, empereur des Grecs , qui n'avait pas tenu ses promesses envers la Russie ; et comme

les états de Sviatoslaf étaient encore bien petits à cette époque , ce prince ne put rassembler qu'une armée peu nombreuse , mais toute composée des plus braves guerriers , avec lesquels il partit pour aller à la rencontre de Zimiscès.

Tandis que les Russes faisaient des pro-

diges de valeur contre les Grecs, Sviatoslaf ignorait qu'un autre ennemi était aux portes de la ville de Kief qui était devenue, sous Olga, la capitale de la Russie. Une nation voisine qu'on appelait les *Petchenègues*, apprenant que le prince russe était parti bien loin pour combattre les Grecs, envoya de suite une puissante armée, afin de s'emparer de Kief, la capitale. Cette ville eût certainement été prise, et par conséquent l'empire de Russie eût été perdu, sans le courage d'un jeune soldat.

A quelque distance de la ville se trouvait campée une petite troupe de Russes; mais l'armée entière des *Petchenègues* les séparait de Kief, de sorte qu'ils ne pouvaient secourir leurs compatriotes et empêcher que la ville ne fût assiégée. Déjà les habitans mouraient de faim, car les vivres étaient épuisés et l'ennemi veillait avec soin à ce qu'il n'entrât pas un seul morceau de pain dans la ville, quand un jeune homme se présente et offre de risquer sa vie pour sauver toute cette population affamée.

Il sort de la ville par une porte secrète, tenant une bride à la main, court au camp des ennemis, et demande à tout le monde si on n'a pas vu son cheval. Les *Petchenègues* le prennent pour un de leurs camarades et le laissent passer, tout en se

moquant de son prétendu malheur : il traverse ainsi leur camp, arrive à celui des Russes et leur apprend que la ville est sur le point de se rendre, parce qu'elle n'a plus de pain. Aussitôt le général russe demande une entrevue au général des *Petchenègues*, lui fait croire que son armée n'est qu'une avant-garde, et que la grande armée des Russes doit arriver d'un moment à l'autre; le chef des ennemis commence à s'effrayer, consent à faire un traité de paix, et Kief est délivrée des *Petchenègues*.

Jugez un peu de la joie de ce bon jeune homme, qui, par sa hardiesse, venait de sauver la vie à tant de monde. Quand il rentra dans la ville avec l'armée russe, les habitans, pleins de reconnaissance, le portèrent en triomphe jusqu'à la cathédrale, où ils allèrent remercier Dieu de leur avoir donné un libérateur.

Cependant Sviatoslaf continua la guerre avec les Grecs, souvent vaincu, plus souvent vainqueur, et quoique cette guerre eût bien diminué ses troupes, il s'obstina à la continuer; mais il finit par être victime de son imprudence, car il perdit, dans un dernier combat, la bataille et la vie : un prince grec lui trancha la tête et se servit de son crâne comme d'un vase à boire.

LES FRATRICIDES:

YAROPOLK.

(972.)

Sviatoslaf avait eu trois fils, Yaropolk, Oleg et Vladimir; avant de mourir, il partagea son royaume entre ses trois enfans, de sorte qu'il y avait trois princes qui régnaient ensemble. Mais vous allez voir, mes enfans, combien l'envie est un

vilain défaut, et combien elle peut entraîner loin, puisqu'elle fait quelquefois commettre les crimes les plus affreux; car ce pauvre père, qui ne soupçonnait pas la méchanceté de ses fils, avait partagé son royaume en trois parties, ne pensant

guère qu'ils se battraient entre eux après sa mort pour posséder l'empire tout entier.

Yaropolk fut le premier à déclarer la guerre à son frère Oleg, sous prétexte qu'il avait tué le fils d'un de ses amis ; ce dernier rassemble une armée et cherche à se défendre ; mais, comme il était le plus faible, il fut vaincu, et, en traversant un petit pont de bois jeté sur un fossé large et profond, le pont manqua sous ses pieds, et le malheureux prince tomba dans l'eau et se noya, lui et tous les gens de sa suite. Quand Yaropolk, qui le poursuivait, arriva sur le bord du fossé, il aperçut le cadavre de son frère, et tout ambitieux qu'il était, il ne put retenir ses larmes en pensant que c'était lui qui avait causé sa mort.

Au bout de quelques jours, son désir de régner seul étant encore plus grand que le repentir de son crime, il avait déjà oublié la mort d'Oleg quand le démon de la jalousie s'empara aussi de son frère Vladimir qui, furieux de voir Yaropolk posséder maintenant plus de terres que lui-même, lui déclara la guerre à son tour.

Yaropolk était renfermé dans Kief. Un traître, nommé Bloud, lui persuada d'ouvrir les portes à Vladimir, afin d'éviter la guerre ; Yaropolk le crut, laissa entrer son frère, et courut se jeter dans ses bras : c'est là que l'attendait la vengeance de Dieu : Vladimir fit semblant de se réconcilier ; ils se rendirent ensemble au palais, et là deux assassins plongèrent leurs poignards dans le cœur du malheureux Yaropolk.

Cela vous fait horreur, mes enfans ; vous ne concevez pas qu'un frère aille jusqu'à tuer son frère ; jugez par là ce que c'est que la jalousie, puisqu'elle rend les hommes si méchans. Je sais bien qu'aucun de vous ne se rendra jamais coupable d'un crime aussi abominable ; mais remarquez que c'est la jalousie qui cause toutes ces petites querelles entre les enfans : tâchez donc de l'éviter ; et lorsque vous verrez entre les mains de vos frères et sœurs ou de vos camarades quelque chose qui vous plaira, pensez de suite aux trois fils de Sviatoslaf ; je suis sûr que cela seul vous ôtera toute envie de vous en emparer.

LES IDOLES RENVERSÉES.

VLADIMIR-LE-GRAND.

(980.)

Vladimir, par la mort de ses deux frères se trouvait donc seul maître du trône. Vous vous attendez certainement à voir le règne de ce prince tout rempli de crimes ; aussi serez-vous bien surpris de ce que je vais vous raconter.

Vladimir était idolâtre comme son père, qu'Olga n'avait pu convertir ; il était tellement attaché à sa fausse religion, qu'il allait jusqu'à inventer de nouveaux dieux

pour les faire adorer au peuple. Ce fut lui cependant que le Seigneur choisit pour convertir toute la nation des Russes.

Un jour qu'un prêtre grec, lui parlait de notre sainte religion, du jugement dernier, des joies du paradis, des souffrances de l'enfer, Vladimir, frappé des paroles du prêtre, reconnut combien il était fou d'adorer des idoles qu'il avait créées lui-même ; il jura de se faire chré-

rien , et d'engager tous les Russes à embrasser aussi le christianisme.

Mais pour obtenir le baptême , il eût fallu l'aller demander au patriarche de Constantinople , et Vladimir était trop fier pour vouloir s'abaisser à une prière ; il résolut d'exiger le baptême les armes à la main.

Il part donc à la tête des troupes , arrive sous les murs de Kherson , ville située sur les bords de la mer Noire , et qui appartenait à l'empereur grec ; il en fait le siège , s'en empare , et envoie dire à cet empereur , Constantin (le Macédonien) , qu'il vient lui demander en mariage la princesse Anne , sa sœur ; qu'à cette condition seule il acceptera le baptême. Constantin , effrayé de la surprise de Kherson , consent à tout ce qu'il demande.

Vladimir avait alors un mal d'yeux tellement violent , qu'il ne pouvait plus les ouvrir ; mais on dit qu'au moment où l'archevêque lui versa de l'eau sur la tête pour le baptiser , le mal disparut , et le prince recouvra entièrement la vue ; ce miracle convertit tous les *boyards* , c'est-à-dire tous les seigneurs de sa suite (car c'est ainsi qu'on les nomme en Russie) , et persuada bien plus encore à Vladimir qu'il venait d'embrasser la bonne et véritable religion ; de sorte qu'au lieu de garder Kherson , il fit vœu d'élever près de là une belle église en mémoire de cet événement , puis il revint dans ses états , emportant avec lui des reliques de plusieurs saints.

C'est alors que ce grand prince , qui dernièrement élevait lui-même des idoles , voulut être le premier à les renverser ; il fit attacher et traîner à la queue d'un cheval celle que le peuple aimait le plus ; puis on la précipita dans le fleuve de la ville.

Aussitôt après sa conversion , Vladimir devint tellement doux et bienfaisant , que les Russes ne reconnaissaient plus en lui le meurtrier d'Yaropolk ; il se montrait maintenant le père des pauvres ; il leur faisait porter par la ville les meilleurs plats de sa table , allait visiter les malades , et ne pouvait même plus se décider à condamner à mort les criminels qui l'avaient bien mérité. L'exemple de toutes ses vertus , joint aux instructions des prêtres , convertit une foule de peuple , et Vladimir eut le bonheur de voir souvent plusieurs milliers de Russes recevoir à la fois le baptême dans les eaux du Dniéper.

Vladimir avait eu douze fils ; l'un d'eux qui se nommait Yaroslaf , eut la barbarie de se révolter contre ce bon père. Vladimir , forcé de marcher contre lui , en conçut un si violent chagrin qu'il en tomba malade en route , et comme le roi de France Louis - le - Débonnaire dont vous connaissez bien l'histoire , il mourut des suites de ce chagrin. Le pauvre prince était bien à plaindre d'avoir un si mauvais fils ! Mais peut-être que Dieu voulait par là lui faire expier en ce monde les crimes de sa vie passée.

Quand les Russes apprirent sa mort , ils poussèrent des cris de douleur : les pauvres , le peuple , les boyards , tous le pleurèrent comme le père de la patrie , et l'Église russe le mit au nombre des saints.

Cette histoire doit vous prouver , mes enfans , qu'il faut bien que la religion chrétienne soit la meilleure , puisqu'elle a le pouvoir de changer les cœurs les plus endurcis au crime ; vous devez donc vous estimer bien heureux de n'être nés pas au milieu des idolâtres ; n'oubliez pas d'en remercier Dieu dans vos prières.



DÉDICACE DU TEMPLE.

(11^e SIÈCLE.)

C'était la nuit aux rives du Jourdain : les étoiles scintillaient au firmament, la lune blanchissait à l'horizon, le fleuve coulait sans bruit et la grande ville tout entière reposait en paix, car le Seigneur avait placé sous son aile Sion et les enfans de Sion. C'était la nuit, et cependant l'on apercevait les colonnes du temple qui s'élevaient jusqu'aux cieux, et l'or dont elles étaient revêtues brillait au sein de l'obscurité comme la vérité au milieu des erreurs, et l'élevation gigantesque de ce temple magnifique dominait tout ce qui l'environnait autant que la sagesse de Salomon, chéri du ciel, surpassait celle de tous les rois des peuples. Or cette nuit était la première après les sept années employés sans relâche à la construction de cet édifice. Il était enfin accompli ce projet sublime que Dieu avait inspiré au cœur de David, et que la main de son fils avait exécuté. C'était la nuit du sabbat et le lendemain devaient commencer les cérémonies de la Dédicace.

A ce moment où tous reposaient dans la ville sainte, il y avait une seule femme qui, elle, ne dormait pas; c'était la jeune épouse du grand roi.

Peu de semaines s'étaient écoulées depuis son arrivée d'Égypte, sa patrie, où jusqu'alors elle n'avait adoré que de faux dieux, et depuis que les sublinités de la loi de Moïse lui avaient été révélées, son esprit dans des recherches continuelles, et son cœur dévoré du désir de se consacrer au Dieu de l'univers ne lui laissaient aucun instant de repos. Enfin ne pouvant détacher ses regards de cette imposante façade du temple qu'elle apercevait de sa couche, elle résolut de se lever sans bruit, et d'aller sans plus tarder présenter ses

adorations au Dieu qui l'avait créée. Elle part donc, et, plus légère que la biche poursuivie, elle atteint bientôt les parois du saint lieu. Là, comme elle gravissait les degrés du temple, les rayons de la lune se reflétaient doucement sur elle et faisaient ressortir la beauté de sa taille et de son visage; car la jeune étrangère était bien belle, oui, belle autant qu'une fille de Juda.

Mais lorsqu'elle eut franchi les marches du sanctuaire, lorsqu'à la lueur vacillante des lampes, elle eut aperçu toutes ces magnificences qui portaient une empreinte mystérieuse de divinité, ses genoux fléchirent, et elle resta prosternée bien long-temps sans faire aucun mouvement, car l'esprit du Seigneur se révélait à son ame. Enfin elle sortit de son extase; ses grands yeux bleus se levèrent au ciel, ses mains se joignirent avec force, et ses paroles s'échappèrent de sa bouche avec un accent inspiré : « Béné soit le Dieu d'Israël, dont le seul nom peut opérer tant de merveilles, qu'il soit béni, qu'il soit béni ! O maître souverain de l'univers, je vous reconnais pour le seul vrai Dieu éternel, dès ce moment je veux être à vous et pour jamais, la vérité se découvre à mes regards, et je vous adore, suprême et immortelle beauté, avec un bonheur qui me semble un avant-goût de la félicité des morts. Voici donc le premier des temples élevés sur la terre, où les hommes pourront adorer leur Créateur en esprit et en vérité. Tous les autres temples des nations sont magnifiques aussi, mais profanés par la présence des idoles, leur aspect ne dit rien à notre ame; au lieu que devant ce sanctuaire du saint des saints, chacun ne foulera ce sol

révéré qu'en tremblant de se trouver si près de celui qui sonde les cœurs et les reins. Oui, grand Dieu ! Bienheureux sont ceux qui habitent dans votre maison pour vous y adorer continuellement ; pour moi je viendrai bien souvent au milieu des écueils de cette vie , chercher mon refuge au pied de votre saint tabernacle. Mais, Seigneur, ne vous offensez-vous point dece qu'une ancienne adoratrice des faux dieux est venue la première célébrer vos louanges dans le temple que vous vous êtes choisi. L'eut-être ai-je ainsi violé la loi de Moïse dont je ne connais point encore toutes les observances ; mais j'ai confiance en votre miséricorde. O Dieu qui voyez le fond des cœurs, vous savez qu'une inspiration que je ne peux définir, m'a pour ainsi dire forcée de venir me présenter à vous, et qu'une main invisible semblait me conduire. Gloire à vous donc, Seigneur, dans toute la suite des siècles ; gloire à vous seul et confusion sur moi. Mais écoutez la prière que je vous fais aujourd'hui, la première qui se soit élevée vers vous du fond de votre sanctuaire. Continuez à répandre toutes vos bénédictions sur le peuple que vous vous êtes choisi, et sur ce prince que vous avez désigné pour le conduire dans la vie ; continuez à répandre sur lui l'esprit de sagesse, qui vient de vous seul, et préservez à jamais mon jeune époux de cet esprit de vertige que vous répandez sur les monarques lorsque vous voulez leur perte, comme vous avez fait à Saül qui vous avait offensé. Mais n'est-ce un pressentiment qui m'anime ; quel est dans l'avenir ce prince châtié de Dieu dans ses enfans ; Hélas ! se pourrait-il, Salomon aurait-il péché ? Grand Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme sur la terre ? Qu'il est beau, cet enfant roi, revêtu de lin et se tenant au côté droit de l'autel ; qu'il est beau ce dernier fils de David ! quelle sagesse éclate dans ses discours, et paraît dans toutes ses actions ! mais ensuite que vois-je ? quel

est ce sang qui souille les parvis du temple, quel est ce pontife égorgé ? Seigneur, vous l'avez permis, le jeune monarque a oublié le sacrifice que vous aviez fait pour sauver en lui le sang de votre bien-aimé David.

» C'en est fait, les années s'écoulent, et voici que l'heure est arrivée où les enfans d'Israël seront punis de tous leurs crimes. Voici la désolation dans le saint lieu ; voici que les tribus en pleurs sont obligées d'abandonner leurs autels mutilés, et d'aller à la suite d'un conquérant superbe soupiner les douleurs de Sion sur des rives étrangères. Cependant la clémence du Seigneur est éternelle, et ces justes qui brillent comme des étoiles bienfaisantes pendant la captivité désarment la colère du Tout-Puissant.

» Interromps tes chants de douleur, dépose tes crêpes de deuil, ô Sion, voici que tes enfans reviennent au milieu de toi, et que la gloire du second temple effacera celle du premier. Réjouis-toi, maison de Juda ; car le Dieu d'Abraham, de Jacob et de David n'a point oublié ses promesses, et bien des fois des hommes inspirés de lui viendront te les renouveler. Cependant la mesure des crimes des hommes est enfin comblée, la patience du Créateur est lassée, son bras va s'appesantir à jamais sur Jérusalem et sur toutes les nations. Peuples de la terre, tremblez ! Mais quelle est cette étoile qui paraît de l'Orient à l'Occident ? quelle est cette humble vierge de Juda, cette fille chérie de David et d'Abraham, qui s'éclaire si jeune sur les degrés du sanctuaire pour s'y consacrer toute à Dieu ? Cette simple enfant deviendra la mère du Rédempteur d'Israël. Et plus tard les voûtes du temple ne devront-elles point tressaillir quand elles verront s'élever vers elles ces colombes, qui sont le prix du rachat de celui qui doit racheter le monde. Oui, la gloire du second temple surpassera autant celle du premier, que la lu-

mière du soleil surpasse celle des autres étoiles, car il verra plusieurs fois dans ses murs le Verbe éternel descendu parmi les enfans des hommes ; mais sa folie et sa punition surpasseront sa gloire ; car il verra, sans le reconnaître, le Messie promis à Abraham et à sa race. Le Roi des rois paraîtra au milieu de son peuple, et il en sera méprisé. Malheur à toi, Jérusalem ! malheur à toi ; tu porteras la peine de l'orgueilleux aveuglement de tes enfans, et il ne te restera pas pierre sur pierre de ton ancienne splendeur..... La croix s'élèvera en dehors de ton enceinte, pour être aperçue de toutes les nations qui viendront en foule l'adorer ; mais c'en est fait, tout est consommé : le voile du temple s'est déchiré en deux, et bientôt ce monument qui faisait ton orgueil, ô Sion ! verra le fer et le feu dévorer ses murailles. Ce marbre de Paros, ces creux cèdres du Liban, cet or d'Ophir, cet ivoire des Indes, ne sont plus qu'un monceau de cendre et de décombres ; et ces débris informes resteront éternellement pour apprendre aux générations suivantes quels furent la gloire, l'aveuglement et la désolation de Jérusalem, et quelle est la puissance infinie du Seigneur Dieu d'Israël !..... »

Elle dit, et retomba dans sa rêverie dont elle ne fut tirée que par l'apparition de quelques clartés nouvelles qui blanchissaient l'Orient, et qui commençaient à tomber sous les voûtes du temple. La reine put alors admirer plus en détail toutes les magnificences de cet édifice. Elle aperçut la mer d'airain, l'autel des parfums, celui des holocaustes, le chandelier d'or, les pains de proposition et enfin, dans le sanctuaire le plus reculé, le tabernacle avec toutes ses antiques beautés, et dans lequel allait enfin être déposée l'arche d'alliance. Mais bientôt le silence qui régnait autour de la néophyte fut troublé par des clameurs lointaines qui peu à peu de-

vinrent plus rapprochées ; et elle, prévoyant que c'était l'arrivée du peuple, se retira dans un enfoncement écarté. Le cortège entra aussitôt ; les anciens d'Israël marchaient en avant, revêtus de la majesté de leur âge ; ils étaient suivis des princes des tribus, après lesquels venaient les lévites conduits par le grand-prêtre, et portant au milieu d'eux l'arche d'alliance, cet abrégé de la religion des juifs. Le roi marchait immédiatement après, et quoiqu'il fût pieds nus comme tous ses sujets, il était impossible de le méconnaître à la richesse qui brillait dans ses vêtemens et surtout à la majesté qui résidait sur son front altier. C'était Salomon dans toute sa gloire, et cependant sa parure n'égalait pas celle des simples lis qui croissent dans les champs. Après lui venaient les chefs des familles, puis tout le peuple qui, recueilli, répondait en chœur aux cantiques et aux psaumes que chantaient les prêtres. Ils entrèrent, et les voûtes sonores retentirent de ce verset : « Chantez au Seigneur un nouveau cantique, peuples » de toute la terre ; chantez, car sa miséricorde est éternelle. »

Ce fut au milieu de ces chants d'allégresse et de triomphe que le grand-prêtre suivi des plus anciens lévites, s'avança lentement pour déposer l'arche du témoignage dans le tabernacle.

Ils n'avaient point encore quitté ce sanctuaire du Saint des saints, que voici qu'une épaisse nuée descendue du ciel vint envelopper tout l'intérieur du temple et prouver ainsi, par un signe sensible au monarque et au peuple, que le Tout-Puissant agréait leur offrande. Les voix cessèrent avec la clarté, tous restèrent prosternés sous la main du Seigneur, des torrens de lumière et de bonheur vinrent inonder les cœurs bien préparés, et l'âme de l'étrangère ne fut pas la dernière à s'élever avec amour jusqu'à son Créateur.

Au milieu de cette multitude immense

de peuple, on n'entendait pas le moindre bruissement, et dans cette si vaste enceinte on ne distinguait que la nuée.

Rien ne fut plus grand dans l'histoire des peuples que ce silence et cette obscurité.
M^{lle} GABRIELLE DE L.

INTELLIGENCES CÉLESTES.

(ESPRITS ÉLÉMENTAIRES.)

La haute Kabbale fait consister un de ses plus sublimes mystères dans les dix attributs de Dieu : couronne, sagesse, intelligence, clémence, justice, ornement, triomphe, louange, base, règne. Renschlin nous a conservé les noms des soixante-douze anges que reconnaît la Kabbale, et les prières mystérieuses qu'elle a adoptées. St l'on s'en rapporte à Agrippa, il existe trois sortes d'intelligences avec lesquelles le Kabbaliste peut se mettre en rapport plus ou moins directement; les premières reçoivent immédiatement la lumière du ciel, les secondes conduisent les sphères célestes, et c'est aux troisièmes qu'est remis le sort des humains. L'honneur a le pouvoir de gagner les bons esprits et de lier les méchants.

On voit combien la doctrine kabbalistique du moyen-âge, qui se fonde sur le commerce des humains avec les esprits élémentaires, est moins élevée; elle est même complètement rejetée par les véritables adeptes. Ces esprits, dans tous les cas, n'appartiennent qu'au troisième ordre des intelligences révérees par la haute Kabbale. C'est plutôt le résultat d'une doctrine poétique adoptée dans le moyen-âge, d'après les fables antiques, qu'une émanation de la haute Kabbale des peuples orientaux, dont il faut probablement chercher l'origine chez les Hindous.

Quoi qu'il en soit, ces esprits élémentaires de la Kabbale moderne sont, comme on sait, au nombre de quatre : les Sylphes

président à l'air, les Salamandres au feu, les Ondins à l'eau, les Gnômes à la terre. Ils vivent durant plusieurs siècles, mais leur ame est mortelle, et en cela ils sont inférieurs aux hommes. Comme l'espèce humaine, ces intelligences invisibles sont divisées en deux sexes. Les Sylphes ou les Sylphides qui trouvent moyen de s'allier avec un homme ou avec une femme, peuvent conquérir l'immortalité de l'ame. Les chroniques du moyen-âge sont pleines de ces unions mystérieuses, interrompues presque toujours par l'inconstance des hommes; la sorcellerie moderne en a fait les démons incubes et succubes.

Pic de la Mirandole, qui combat avec véhémence les principes de l'astrologie judiciaire, adopte la plupart des rêveries de la Kabbale.

QUESTIONS.

1. — En quoi consiste la haute Kabbale?
2. — Combien existe-t-il d'intelligences avec lesquelles le Kabbaliste peut se mettre en rapport?
3. — Qu'était-ce que la Kabbale du moyen-âge?
4. — Au nombre de combien sont les esprits de la Kabbale moderne?
5. — En quoi ces esprits sont-ils inférieurs aux hommes?
6. — Peuvent-ils acquérir l'immortalité de l'ame?
7. — Que pense Pic de la Mirandole de la Kabbale?

LA JEUNE MARIE.

I.

Flottant dans un océan de feu , le soleil disparaissait sous l'horizon et projetait des teintes enflammées sur les flots impétueux du Rhône ; le silence enveloppait la ville de Lyon ; les bras fatigués de combattre avaient laissé tomber les armes ; il fallait le repos de la nuit pour renouveler l'ardeur des assiégés et des assiégeans.

On était en 1834.

Renfermés dans une maison du faubourg de Vaise , des malheureux , au nombre de cinquante , comptaient avec angoisse les heures qui se succédaient ; depuis deux jours ils manquaient de nourriture ; toute communication au dehors était interdite , et celui qui eût osé braver la défense du général en chef eût payé de sa vie l'infraction à cette loi de circonstance.

La prière du soir commença ; un vieillard courbé par l'âge fut l'interprète de cette foule éplorée ; il termina l'action sainte par les litanies du Sauveur , sa voix s'anima d'espérance en disant :

« Jésus notre refuge.

» Jésus père des pauvres. »

Puis quand il prononça : « Par votre agonie et votre abandonnement » et que l'assemblée répondit : « Délivrez-nous , » Jésus ! » des sanglots se joignirent à la prière ; eux aussi se trouvaient abandonnés , agonisans , et ils ne voyaient pas arriver le secours qu'implorait leur faiblesse : un signe du vieillard suspendit leurs lamentations.

On se rapprocha de lui.

— Voilà , dit-il , quarante-huit heures que nous sommes privés d'alimens , déjà plusieurs d'entre nous sont sans forces ,

d'autres sont agités par la fièvre de la souffrance ; tous nous ne songeons qu'avec terreur aux momens qui vont suivre ; des vieillards , des femmes , des enfans ne sauraient plus long-temps supporter une si rude épreuve. Nos fils , nos époux se disputent les armes à la main une funeste victoire ; ils oublient que la mort , sous d'autres formes , nous menace ainsi qu'eux : ce n'est donc que du courage de l'un de nous qu'il faut attendre notre salut. Ma vie est bien près de sa fin , et je la trouverais dignement couronnée en donnant ce qui m'en reste pour vous sauver ; mais ma faiblesse trahirait mes desirs , je tenterais inutilement le moyen que je vous propose et qui consiste à enfreindre l'ordre qui nous enchaîne ici pour aller faire connaître au général l'extrémité où nous sommes réduits. Il faut donc que l'un d'entre vous se dévoue au salut des autres.

Tous s'entre-regardèrent , pas une bouche ne rompit le silence.

— Personne ne s'offre , reprit le vieillard , eh bien ! le sort décidera.

Un mouvement de terreur se manifesta dans l'assemblée.

— Pourquoi frémir , dit encore le vieillard ? les atteintes du feu sont-elles plus terribles que les déchiremens de la faim ? Elles sont du moins incertaines.

Un long gémissement fut la réponse de ces malheureux ; cependant , après quelques minutes d'hésitation , ils se rendirent à la proposition du vieillard que sa faiblesse fit exempter ainsi qu'une femme qui allaitait son fils. Les enfans au-dessous de quinze ans partagèrent cette faveur.

Tout fut bientôt disposé : un silence solennel régnait dans l'assemblée et la crainte de la mort ne laissait point de

place au saint enthousiasme du dévotement.

Assise dans un angle de la salle, une jeune fille attachait son regard pensif sur la bible, dont elle venait de lire quelques pages et qu'elle tenait encore. Une grace ineffable de jeunesse et d'innocence était répandue sur toute sa personne et faisait contraster la gracieuse sérénité de cette enfant avec l'agitation fébrile, les mouvemens heurtés de ceux qui passaient devant elle ; sans doute une grande pensée entra dans son cœur, car je ne sais quoi d'auguste descendit sur ce charmant visage ; elle se leva, et marchant vers le vieillard :

— Je ne suis point inscrite, lui dit-elle.

Sa mère, c'était celle de l'enfant à la mamelle, s'avança rapidement, et repoussant la jeune fille d'un geste plein de tendresse et d'effroi :

— Que faites-vous, Marie, lui dit-elle ? Les enfans ne sont point appelés.

— Maman, j'ai eu quinze ans ce matin ; c'est aujourd'hui le treize.

La pauvre mère pâlit.

— Sainte Vierge ! dit une femme qui avait vu naître Marie, quel malheur que ce cher ange ait justement quinze ans ; le treize du mois est un vendredi encore !

Madame Frénon demeura interdite à cette révélation de son enfant ; elle regarde d'un air suppliant les sombres physionomies qui l'entourent, et où elle sollicite vainement un regard sympathique. Déjà l'on avait envié son état de nourrice qui la dispensait de courir une chance dangereuse, et l'égoïsme du malheur acceptait la compensation offerte par la jeune fille.

— Ecrivez le nom de Marie, prononcent plusieurs voix.

— Non, s'écrie la mère palpitante de terreur : si elle doit mourir, ce sera dans mes bras et non assassinée.

— Maman, dit Marie d'un ton timide, comme honteuse d'une vertu qui alarmait sa mère, ne crains pas, Dieu gardera mon chemin ; il a donné des forces à David pour combattre le géant philistin : il envoya la rosée du ciel sur les flammes qui devaient dévorer Daniel : il me protégera de même, et j'aurai la joie d'avoir fait cesser les souffrances que nous endurons tous. Si toi-même tu mourais, qui donc nourrirait mon petit frère ?

La désolée mère attira Marie sur son cœur, l'étreignit avec son autre enfant et dit : « Ne nous séparons pas. »

Pourtant un divin enthousiasme rayonnait au front de la jeune fille, un de ces sentimens sublimes qui font les héros et les saints, se révélait à son ame.

— Ah ! je t'en supplie, permets-moi d'obéir à l'inspiration du ciel, reprend-elle en baissant les pleurs qui coulaient sur les joues pâles de madame Frénon.

— Ce n'est que justice, dit une femme au teint livide, à l'œil éteint : ils seraient tous trois préservés du danger auquel va s'exposer l'un de nous, cela ne peut pas être.

Une approbation générale suivit ces paroles.

La plus douloureuse anxiété était peinte dans les traits de madame Frénon.

— Croyez bien, lui dit une amie, qu'on aurait pitié de la jeunesse de ce cher ange. Les soldats n'oseraient diriger leurs coups sur elle ; d'ailleurs son nom ne peut-il pas avec tant d'autres rester dans le vase ?

Madame Frénon jetait un tendre regard sur le touchant visage de Marie, elle crut à la voix de l'amitié, et ses bras cessèrent de retenir sa fille.

— Merci, bonne mère, dit la pieuse enfant.

Et son nom fut jeté parmi les autres. L'immobilité de la stupeur enchaînait l'assemblée, chacun frémissait d'entendre

prononcer son nom ; le vieillard plougea dans le vase sa main tremblante , y prit un billet , le déroula , et dit d'une voix émue : « Marie ! »

Un cri émané des profondeurs de l'ame frappa l'air ; celle qui l'avait jeté tomba sans force sur une chaise ; Marie se mit à genoux devant elle en disant :

— Bénissez-moi, ma mère, et vous tous aussi pour que vos bénédictions me protègent.

Les assistans attendris étendirent leurs mains sur la tête de Marie , en exprimant mille vœux pour elle.

Retrouvant des forces dans son désespoir même , madame Frénon se penche sur sa fille , la couvre de ses bras et dit :

— Tu n'iras pas au devant de la mort, tu resteras auprès de moi , entends-tu Marie ?

La jeune fille ne répondit pas ; mais elle pria Dieu dans son cœur de consoler sa mère. Celle-ci promenait un regard défiant et courroucé sur ceux qu'elle considérait, il n'y avait qu'un moment, comme des amies dont elle partageait l'infortune et les sentimens ; puis elle emmena Marie dans la chambre où elle avait coutume de passer la nuit avec ses enfans , et la fit coucher auprès d'elle.

Marie s'endormit sur l'épaule de sa mère ; son sommeil fut calme : on l'eut dite abritée sous les ailes d'un ange ; le souffle régulier , l'indicible paix de ce jeune visage , apaisèrent les pénibles émotions de madame Frénon ; elle sentit à son tour ses yeux se fermer.

Néanmoins une inquiétude instinctive restait dans son cœur , des songes effrayans troublèrent son repos ; elle voyait Marie entraînée par de hideuses ombres et couverte du linceul des morts ; d'autres fois , la jeune fille venait , blanche et froide , reposer son front sur les genoux de sa mère , et , quand madame Frénon voulait la saisir et l'embrasser , le doux

fantôme montait dans les airs et les remplissait de chants de désolation.

Les membres inondés d'une sueur froide , se débattant sous le poids qui écrasait sa poitrine , madame Frénon s'éveillait , elle étendait les mains pour chercher Marie , et , la trouvant paisible à son côté , elle retombait dans ce sommeil d'hallucination qui la fatiguait et auquel elle ne pouvait résister. Deux heures se passèrent ainsi ; toutes les chimères de la nuit , toutes les visions fantastiques des rêves assaillirent son cerveau déjà excité par le besoin d'alimens. À la fin , elle tomba dans un lourd et profond sommeil qui n'était pas le repos , mais qui avait cessé d'être un état d'angoisses.

Elle en fut soudainement tirée par un bruit qui la fit frissonner : c'était une décharge de coups de fusil ; elle ouvre les yeux , fait un geste d'effroi , Marie n'était plus là !.....

Ma fille ! ma fille ! crie-t-elle d'une voix désespérée en courant dans la grande salle dont les fenêtres donnent sur la rue ; elle se précipite à l'une d'elles , et voit Marie marchant d'un pas rapide sans répondre aux soldats qui lui défendent de poursuivre sa route , sans être criblée par les coups de fusil qui menacent sa vie.

Ma fille ! ma fille ! répète la mère éperdue ! elle veut aller la joindre , la ramener ou mourir avec elle ; mais elle trouve sur son passage son amie attirée par ses cris ; celle-ci lui présente l'enfant qu'elle vient de prendre dans le lit , et dont les gémissemens demandent le sein maternel.

— Veux-tu donc abandonner celui-ci , dit l'amie en mettant l'enfant dans les bras de madame Frénon ?

— Ah ! mon Dieu , s'écrie l'infortunée , et elle pressait convulsivement son fils contre son cœur.

Une nouvelle décharge se fait entendre ; madame Frénon vole à la fenêtre ,

Marie est à l'extrémité du faubourg ; les feux se croisent et forment sur sa tête un arc enflammé ; tout-à-coup elle s'arrête , chancelle , et tombe sur le pavé.

La malheureuse mère a tout vu : une pâleur livide s'étend sur ses traits , elle aussi tombe étendue sur la dalle.

II.

En reprenant connaissance , madame Frénon se vit entourée de ses tristes compagnons : leurs pleurs , leur silence , lui rendirent la terrible pensée sous laquelle elle avait succombé. Un torrent de pleurs coula de ses yeux.

— Marie reviendra, vous la verrez encore , disaient quelques voix.

— Ah ! laissez-moi , répondait-elle en sanglotant , c'est vous qui l'avez envoyée à la mort !

Et prenant son enfant des bras de celle qui l'avait garanti de la chute de sa mère , madame Frénon courut s'enfermer dans la chambre où elle avait passé la nuit ; là elle s'abandonna à tous les transports d'un profond désespoir.

Quatre heures s'écoulèrent dans l'inexprimable angoisse des souffrances maternelles. Parfois les larmes de la pauvre mère s'arrêtaient subitement , un éclair d'espérance illuminait son ame.

— Peut-être , se disait-elle , ma fille n'a été que blessée !

Ensuite une autre pensée lui représentait sa douce et chère enfant mutilée et sans vie ; alors elle jetait de longs cris , attachait un regard incertain et troublé sur son fils endormi , et s'écriait :

— Pourquoi faut-il que je me conserve pour lui !

Sa tête était tombée brûlante et brisée sur la misérable couche ; elle pressait de ses lèvres décolorées la place que Marie

avait occupée la nuit , et des sanglots déchirans disaient l'immense désolation de son cœur.

Mais quels éclats de voix parviennent à son oreille ?... On monte , on se précipite , on frappe violemment à la porte : elle lève la tête , son regard terne se dirige vers la porte ; cependant elle ne fait aucun mouvement pour aller l'ouvrir.

Voici Marie ! lui crie-t-on du dehors. Alors elle bondit , s'élance , ouvre , et sublime d'anxiété , les yeux brillans d'espoir , elle considère avidement les personnes qui s'offrent à sa vue , Marie n'est point parmi elles.

— Les barbares , elles m'ont trompée !

Ces mots sont prononcés d'une voix creuse , haletante.

— Elle vient , la voici ! lui répond-on.

En effet , Marie paraît , elle court dans les bras de sa mère , et dit d'un accent de supplication et d'amour :

— Pardon ! pardon !

Madame Frénon couvre de baisers la tête de sa fille ; le bonheur lui a ôté la parole , mais ses traits radieux révèlent l'ivresse de son cœur. Après un long moment de ravissement , elle dit :

— Tu n'es donc pas blessée , pourtant je t'ai vue tomber ?

— C'était l'effet de la frayeur ; les soldats m'ont relevée , et , à ma prière , ils m'ont conduite auprès du général qui m'a promis de nous envoyer du pain.

L'heureuse mère tombe à genoux et prononce avec une ardente effusion :

— Mon Dieu ! je te remercie de m'avoir rendu ma fille.

— Merci , merci , répètent toutes les voix , et tout le monde agenouillé unit ses vœux reconnaissans à ceux de la mère et de la fille.

Peu d'instans après arriva le secours | jour où la soumission de Lyon fit cesser
 dû au courageux dévouement de Marie ; | les horreurs dont cette ville avait été le
 il permit à ces malheureux d'attendre le | théâtre. Madame LUGASSU D'HEL.

ANECDOTES

QUI SERVENT DE TEXTE DANS LES COURS D'ANGLAIS

DE M. NICHOLSON-BROWN, rue de Provence, 26.

ANGLAIS.

The Irishman and the Baker.

An Irishman one day entered a baker's shop in London and asked a loaf. The baker laid one on the counter and the Irishman asked the price of it. — Six pence answered the baker, "it is not the wright," cried the Irishman, in pausing it in his hand. "No matter," replied the other, "it will be easier to carry." The emeralder then put his hand in his pocket and took out, "five pence, stop, stop," exclaimed the baker, it is not enough. — "No matter," answered the Irishman, "it will be easier to count."

No roses without thorns.

It is well known that Milton was blind and infortuned in marriage — of his third wife it is said — "she oppressed his children in his life time, and cheated them at his death," but she was very beautiful. A gentleman speaking to Milton of her beauty, said it was a great pity he had never seen her; for she was like a rose. Oh! I am convinced of that, said the poet; for I often feel the thorns.

The baerdlefs ambassador.

Philip II, king of Spain, sent the young constable of Castille to Rome, to felicitate

FRANÇAIS.

L'Irlandais et le Boulanger.

Un Irlandais entra un jour dans la boutique d'un boulanger de Londres, et demanda un pain; on lui en posa un sur le comptoir; l'Irlandais lui en demanda le prix. — « Six sous, répondit le marchand. — Mais il n'a pas le poids, s'écria l'Irlandais, en le pesant dans sa main. — Qu'importe, dit le boulanger, il sera plus léger à porter. » L'insulaire tira alors de sa poche cinq sous, qu'il posa sur le comptoir. « Attendez, attendez, s'écria le marchand, ce n'est pas assez. — Qu'importe, dit l'autre, ce sera plus facile à compter. »

Il n'y a pas de roses sans épines.

Tout le monde sait que Milton était aveugle, et qu'il eut à souffrir des chagrins domestiques. On dit que sa troisième femme tourmenta ses enfans de son vivant et les trompa à sa mort; mais elle était très belle. Un gentleman, parlant à Milton de sa beauté, dit que c'était un grand malheur pour lui de ne l'avoir jamais vue, parce qu'elle était semblable à une rose. Hélas! j'en suis bien convaincu, dit le poète, car j'en sens très souvent les épines.

L'ambassadeur sans barbe.

Philippe II, roi d'Espagne, envoya le jeune connétable de Castille à Rome, pour

Sextus V on his exaltation. This pope, displeas'd that so young an ambassador had been deputed to him, said : your master must surely be in great want of men, since he sends me an ambassador without a beard. — If my sovereign had thought, replied the proud Spaniard, that merit consisted in a beard, he would have sent you a he-goat, and not a gentleman as I am.

Sensible children.

A little boy having been much praised for his quickness of reply, a gentleman present observed, that when children were witty in their youth, they were generally stupid when they advanced in years. "What a very sensible boy, sir, must you have been, returned the child."

Milton.

Milton was asked by a friend, whether he would teach his daughters to speak the french langue. Oh! to no, returned Milton, one tongue is always sufficient for a woman.

féliciter Sixte-Quint sur son avènement. Le pape, mécontent de ce qu'on lui avait député un ambassadeur si jeune, lui dit : assurément votre maître manque d'hommes, puisqu'il m'envoie un ambassadeur sans barbe. Si mon souverain avait pensé, reprit l'orgueilleux Espagnol, que le mérite consistât dans la barbe, il vous aurait envoyé un bouc et non un gentilhomme comme moi.

Les enfans intelligens.

Un jeune garçon ayant été loué pour ses réparties vives, un monsieur qui était présent, observa que lorsque les enfans étaient si spirituels étant jeunes, ils devenaient stupides en grandissant. — Oh, monsieur, s'écria l'enfant, que vous deviez être intelligent étant jeune.

Milton.

Un ami de Milton lui demanda un jour s'il ferait apprendre la langue française à ses filles. — Oh non, reprit Milton, une langue est toujours suffisante pour une femme.

DES ORACLES.

Après avoir interrogé les songes, tiré des présages des météores, du mouvement des animaux dont ils étaient environnés, et l'on pourrait ajouter, d'une foule d'objets qui nous paraissent complètement insignifiants, les hommes ont eu des oracles attitrés : on a entendu des voix mystérieuses sortir du sanctuaire ou de la statue de la divinité, et parlant en son nom; d'autres fois le dieu s'est servi directement de l'organe d'un homme ou d'une femme pour transmettre ses ordres ou révéler l'avenir. Il est à remarquer qu'il n'y a pas eu toujours fraude chez ceux qui se sont mêlés ainsi de prophétiser sous l'inspiration du dieu. Très souvent, d'ailleurs, on a employé des agens physiques pour provoquer, chez ceux qui rendent des oracles, un désordre dans les organes, une exaltation religieuse dont ils ont été dupes eux-mêmes, et dont les femmes sont plus susceptibles encore que les hommes. Les sauvages de l'Amérique se procurent une sorte d'ivresse prophétique avec la fumée du tabac; les peuples de l'Océanie emploient la cava; les Kamtchadales usent d'une espèce de champignon qui produit les effets les plus énergiques et les plus prompts. Nous savons que les Sibylles s'essayaient sur des sièges qui les soumettaient à l'action immédiate de certaines vapeurs énivrantes. Ce qu'il y a de certain, d'un autre côté, c'est que chez presque tous les peuples dans l'enfance, la fraude a aidé à une exaltation produite par des moyens divers. Lorsque les Espagnols arrivèrent à Saint-Domingue, ils découvrirent un tuyau d'argile caché dans l'herbe, et au moyen duquel les prêtres faisaient rendre des oracles aux statues de leurs Zamès.

Le fameux Kircher a admis un moyen semblable pour expliquer les oracles de

l'antiquité; seulement il le complique de toutes les ressources de la mécanique, pour l'appliquer à un peuple avancé dans la civilisation.

L'évêque d'Alexandrie, Théophile, lorsqu'il fit détruire les temples des faux dieux, acquit la certitude que les oracles sortaient de statues creusées intérieurement, et aboutissant par divers canaux à des souterrains. Du reste l'oracle, dans l'antiquité, se révélait ordinairement à l'homme de quatre manières différentes : par la voix sortant d'une statue ou du sanctuaire, par la bouche du prêtre ou celle de la Pythie, par des songes mystérieux, et enfin par écrit.

Les oracles les plus anciens ou les plus célèbres étaient ceux de Dodone, de Jupiter-Ammon, de Delphes, de Trophœnius, et d'Apollon-Clarien. Hérodote, en donnant une origine commune aux oracles de Dodone et de Jupiter-Ammon, ne fait peut-être que nous mettre sur la voie d'une antique révélation religieuse, commune à ces deux oracles. Il paraît que la voix prophétique ne se faisait entendre au milieu des chênes de Dodone, qu'après une violente percussion de vases d'airain suspendus aux arbres. On a fait peu de détails sur les oracles qui étaient rendus dans les temples souterrains des Égyptiens; cependant on sait que celui de Sérapis transmettait ses réponses en songes. Quelques savans pensent que les Israélites n'étaient point privés d'oracles, et qu'à une certaine époque de l'année, une voix mystérieuse sortait du propitiatoire.

De tous les oracles de l'antiquité, le plus célèbre est celui de Delphes; le lieu où le temple s'éleva, fut découvert par des chèvres qui, à ce qu'il paraît, furent étourdis par les vapeurs qui s'en exhalèrent.

L'oracle était rendu par une femme, connue sous le nom de la Pythie ; elle prononçait ses oracles en vers, au nom d'Apollon : elle était assise sur un trépied fixé au sanctuaire, et disposé de manière à ce qu'elle pût recevoir intérieurement les vapeurs qui s'exhalaient de la terre.

Il paraît que l'exaltation religieuse qui s'emparait des Pythies, en certaines occasions, n'était pas sans danger, et qu'on en a vu mourir à la suite des convulsions au milieu desquelles elles rendaient leurs oracles. Leurs vers, bien qu'inspirés par la divinité, étaient quelquefois fort mauvais, ce qui servait de prétexte aux railleries de certains philosophes épicuriens, se plaignant avec raison de ce que le dieu qui avait si bien inspiré Homère, refusait ses faveurs à la prêtresse interprète de ses volontés. On sait combien étaient ambiguës les réponses de la Pythie, et combien il est probable que la plupart de ses oracles ont été arrangés après coup.

Pour consulter l'oracle de Trophonius, qui était presque aussi célèbre que celui de Delphes, il fallait s'armer d'un certain courage. Pausanias nous a conservé les pratiques qu'on exigeait de celui qui osait aller interroger la divinité. Après avoir adoré une statue qu'on ne voyait que dans cette occasion, on descendait dans une caverne qui avait la forme d'un four, muni d'un morceau de pâte pétrie avec du miel ; on se glissait dans une fosse ; on se sentait alors entraîné au fond, et l'oracle vous était révélé par la vue ou par l'ouïe ;

on sortait comme on était entré ; mais il fallait s'asseoir sur le trône de Mnémosyne et dire tout ce qu'on avait vu. Il serait trop long de décrire tous les genres d'oracles en usage chez les anciens ; nous nous contenterons de dire qu'on s'aperçut bientôt qu'ils étaient fréquemment gagnés ; c'est ce que voulait faire entendre Démosthènes quand il disait que la Pythie philippisait.

QUESTIONS.

1. — De quelles manières les oracles étaient-ils transmis aux hommes ?
2. — De quel moyen se servait-on pour provoquer un désordre dans les organes de ceux qui rendaient des oracles ?
3. — Par quels stratagèmes les prêtres de l'antiquité faisaient-ils rendre des oracles ?
4. — Par combien de manières les oracles de l'antiquité se révélaient-ils aux hommes ?
5. — Quels étaient les oracles les plus anciens et les plus célèbres ?
6. — Quels étaient les oracles des Égyptiens et des Israélites ?
7. — Par quoi l'oracle de Delphes était-il remarquable ?
8. — Comment consultait-on l'oracle de Trophonius ?
9. — Les oracles ne furent-ils jamais gagnés ?

DES SIBYLLES.

L'origine de l'existence des sibylles est environnée de ténèbres ; Platon et Aristote parlent bien de ces êtres merveilleusement privilégiés ; ils ne disent rien du temps où elles commencèrent à exercer leur influence. Quoiqu'il en soit, on peut supposer qu'elles furent, grâce à la tradition, les dépositaires d'une antique sagesse qui, à la longue, s'obscurcit et s'altéra dans son expression ; c'est ainsi qu'on a vu dans le Pérou, comme le dit Della Valle, des hommes-archives, récitant les traditions du pays à qui les voulait entendre.

Selon Varron, les sibylles étaient au nombre de dix ; quelques auteurs en ajoutent deux de plus ; mais Pierre Petit, dans une dissertation curieuse, prétend qu'il n'en a existé qu'une seule qu'on a ainsi multipliée, parce qu'elle aurait longtemps voyagé et prodigieusement écrit.

Enfin Thomas Hyde a été plus loin, en affirmant qu'il n'en a pas existé du tout. Il est infiniment probable que la première version est la plus exacte.

La sibylle de Cumes jouissait d'une haute célébrité. S'il en faut croire Virgile, elle écrivait ses prophéties poétiques sur des feuilles qu'emportait le vent, et que M. Niebuhr suppose avec raison avoir été des feuilles de palmier, telles que les emploient encore pour écrire les Orientaux. C'est cette fameuse sibylle que d'autres nomment Amalthée, Démophile ou Hérophile, qui vendit à Tarquin les livres sibyllins qu'on consultait dans les grandes calamités, et dont il était défendu, sous peine de mort, de délivrer une seule copie.

M. Niebuhr se demande si ces oracles renfermaient des prédictions d'événemens futurs, ou bien de simples préceptes pour gagner ou apaiser les dieux. Les *dumvirs*

étaient commis à leur garde. On a fait courir un grand nombre de prophéties apocryphes, qu'on attribuait aux sibylles. Les derniers livres sibyllins furent brûlés en 399 par les ordres de Flavius Stílico, beau-père d'Honorius. Quoique les anciens eussent été détruits sous Sylla, c'est probablement une grande perte pour les sciences historiques, si, comme on le doit présumer, ces livres renfermaient des poèmes cosmogoniques et historiques, relatifs à l'origine des Etrusques auxquels M. Niebuhr accorde certains livres du destin, *libri fatales*, qu'il ne faut pas confondre avec les livres sibyllins, et dont la conservation eût été, à coup sûr, une source d'instruction.

Du reste il est bon de rappeler, avec ce savant historien, que les oracles étaient éminemment d'origine grecque, et qu'aucun peuple de l'Italie n'avait d'oracle vivant.

Avant de passer à une autre matière, nous dirons que les Scandinaves honoraient des sibylles connues sous le nom de Voluspâ, et dont les chants prophétiques nous ont été conservés ; on en retrouve des traces jusque dans les poèmes germaniques. Les druidesses gauloises pouvaient être considérées comme des espèces de sibylles, prophétisant par l'inspection des eaux ; souvent elles devenaient oracles vivans, obéissant à des inspirations intérieures : leur principal collège était dans l'île de Sein. La Vila des Sorbes, qu'on redoute encore dans les pays Slaves, n'a peut-être pas été autre chose qu'une sibylle. De nos jours on retrouve des sibylles chez des peuples qui échappent à l'état de barbarie.

QUESTIONS.

1. — Quels sont les deux philosophes qui parlent des sibylles ?

2. — Quelles sont les différentes versions de l'existence des sibylles ?

3. — Que dit Virgile de la sibylle de Cumès ?

4. — Quelle influence les sibylles exerçaient-elles à Rome ?

5. Quand et par qui les derniers livres sibyllins furent-ils brûlés ?

6. — Qu'était la Voluspâ des Scandinaves ?

7. — Les Gaulois avaient-ils leurs sibylles ?

8. — Où retrouve-t-on aujourd'hui des sibylles ?

DES AUGURES, ARUSPICES ET AUSPICES.

Il nous reste à parler des augures et des aruspices, considérés comme formant un corps important dans l'état, et relativement à leurs fonctions ; car nous avons déjà examiné le but principal de leur science, en parlant des présages. Les augures et les aruspices formaient à Rome un corps sacerdotal des décisions duquel dépendaient les plus grands événemens politiques. Tout le monde sait le cas que les gens instruits faisaient de la science des augures par le fameux mot de Caton l'Ancien, qui ne comprenait pas, disait-il, comment un augure pouvait regarder un autre augure sans rire. Tite-Live ne les traitait pas avec plus de considération, et l'on sait ce qu'en pensait Cicéron, qui était néanmoins du collège des augures, et qui mettait cette dignité au dessus de toutes celles dont il était revêtu.

Les augures, dans l'origine, n'étaient qu'au nombre de trois : ce nombre, par la suite, s'accrut beaucoup. Un bâton recourbé leur avait été donné par Romulus, comme signe de leur dignité. Les préceptes de la science augurale avaient été réunis en corps d'ouvrage. Il y avait deux espèces d'augures : l'augure proprement dit et l'auspice.

L'auspice était l'inspection du vol des oiseaux ; l'augure, les prophéties qu'on tirait de leur chant. L'inspection du moment des victimes, l'examen de leurs en-

traîlles, appartenait plus spécialement à l'auspice qui tenait à une classe distincte.

L'auspice des Gaulois, s'il faut en croire quelques historiens, était effroyable ; on interrogeait les entrailles d'un homme égorgé sur l'autel.

Le même genre de divination était employé chez les Mexicains. Il paraît que les augures examinaient non seulement le vol et le chant de divers oiseaux, tels que les aigles, les vautours, les corbeaux, les cygnes, mais encore qu'il tiraient des présages de plusieurs insectes. L'art augural se rattachait à l'astrologie et était soumis à l'influence des corps célestes.

La divination la plus célèbre et la plus ridicule des augures était sans contredit celle qui s'opérait en examinant la manière dont se nourrissaient les pœulets sacrés. Ces précieux animaux étaient au nombre de deux seulement, et devaient manger avec la plus grande avidité pour qu'on pût tirer d'heureux présages de leur appétit.

L'histoire, du reste, est remplie et des décisions bizarres des augures, et des merveilles opérées par leur science. On sait, à n'en pas douter, qu'ils savaient escamoter à propos le cœur ou les poumons des victimes, et qu'ils avaient l'art d'imprimer adroitement sur le foie encore chaud des caractères prophétiques qu'ils avaient tracés d'avance sur la paume de

leur main. Un général habile savait tirer le plus grand parti de la science augurale, et elle exerçait une telle influence sur la masse des armées ou même sur les chefs, qu'à la bataille de Platée, où les Lacédémoniens commençaient à être accablés par les Perses, Pausanias ne voulut pas donner le signal de la défense jusqu'à ce qu'il eût rencontré une victime qui lui offrit des présages favorables. Naguère encore, les guerriers de l'Amérique méridionale n'auraient pas osé livrer une bataille décisive sans avoir consulté les songes d'hommes accrédités.

QUESTIONS.

1. — Que formaient à Rome les augures ?
2. — Que pensaient Caton et Tite-Live des augures ?

3. — Quel était le signe de la dignité des augures ?

4. — Combien y avait-il d'augures ? Quelle était la différence entre ces sortes d'augures ?

5. — Quel était l'auspicisme des Gaulois et des Mexicains ?

6. — A quoi se rattachait l'art augural ?

7. — Quelle était la divination la plus célèbre ?

8. — Quelle ruse employaient les augures dans l'inspection des victimes ?

9. — Quelle influence les augures exerçaient-ils sur les soldats ?

10. — Cette influence se faisait-elle sentir en Amérique ?

SECONDE VUE, VOYANS.

Ce qu'on entend en Europe par seconde vue, n'est pas inconnu aux peuples du Nouveau-Monde ; au rapport d'Urbain de Mattha, les Moxes du Paraguay nomment leurs thaumaturges les voyans, les hommes aux yeux clairs. Les Écossais désignent sous le nom d'hommes à la seconde vue des espèces de prophètes, pris souvent dans la classe des paysans, auxquels on attribue généralement le pouvoir de lire dans l'avenir. Il y a en ce moment à l'île de France un individu auquel on

peut appliquer physiquement la dénomination de voyant par excellence ; il prédit l'arrivée des navires par l'inspection des nuages où leur forme se reflète.

QUESTIONS.

1. — Qu'est-ce que les thaumaturges ?
2. — Que désignent les Écossais sous le nom d'hommes à seconde vue ?
3. — Qu'existe-t-il en ce moment à l'île de France ?

DANIEL

DEVANT NABUCHODONOSOR.

C'était en Assyrie, sous le règne du roi Nabuchodonosor : la ville de Babylone était dans le silence d'une belle nuit, les portes étaient fermées, les gardes veillaient aux pieds des tours, les Babyloniens reposaient, et les Juifs captifs gémissaient de leur esclavage en regrettant Jérusalem. On entendait le seul bruit des vagues du Tigre qui baignait les remparts de la ville, la lune se levait au loin sur l'horizon, et répandait sur toute la nature sa clarté pâle, mais douce et majestueuse. Babylone était donc paisible ; Nabuchodonosor, retiré au fond de son palais, cherchait en vain le repos ; le sommeil lui refusait ses douceurs. Cependant, peu à peu ses paupières s'appesantirent, se fermèrent, et bientôt après, le roi de Babylone, était livré au sommeil. Il reposait, ce prince, dont l'orgueil et l'ambition ternissaient le règne ; il était vainqueur, mais ses conquêtes avaient décelé sa barbarie et sa cruauté ; les Babyloniens, autrefois admirateurs de ses exploits, avaient gémi de sa fierté, et les Juifs captifs avaient encore contribué à exciter les ennemis du roi ; Babylone était triste, d'une grande tristesse, et Nabuchodonosor, plus orgueilleux que jamais, était sourd à ces avertissemens. Mais ce règne injuste devait cesser un jour, un jour aussi cet orgueil devait être abaissé, et ce moment était venu.

Le jour ne paraissait pas encore sur les remparts, le palais était silencieux, lorsqu'un songe effrayant vient troubler le repos du roi d'Assyrie. Il se trouve dans une immense forêt ; parmi les arbres dont elle est composée il en remarque un dont le bois est admirable ; sa tête superbe s'étend

sur tout le désert ; les animaux se placent sous son ombrage, les oiseaux se posent sur ses branches majestueuses, mais tout à coup une voix terrible s'écrie : abattez cet arbre, que sa racine seule ne soit pas détruite, qu'elle soit abandonnée ; la rosée du ciel tombera chaque jour sur ses branches desséchées et il ne produira point de fruits ; la terre lui refusera ses dons bienfaisans ; il sera relégué dans l'antré des forêts et cela, pendant sept années. La voix menaçante se tait : Nabuchodonosor, inquiet, effrayé, écoute encore, mais peu à peu le songe s'évanouit et se dissipe entièrement ; le roi s'éveille, ressentant une frayeur secrète, un pressentiment ; il cherche l'explication de cette vision, mais Dieu ne permet pas qu'il la trouve.

Le jour était venu et déjà les Babyloniens se pressaient sur la place publique ; plusieurs d'entre eux, poussés par la curiosité, se tenaient aux portes du palais afin d'attendre la sortie du roi, qui chaque jour se promenait dans la ville pour admirer les embellissemens dont il l'avait ornée. Cependant le temps s'écoulait et le roi n'avait pas paru ; depuis quelques instans les portes du palais s'ouvraient et les officiers qui sortaient, avaient l'air sérieux. Bientôt la nouvelle du songe de Nabuchodonosor se répand dans la ville, tout le monde en parle, chacun la raconte à sa manière et l'interprète à son idée ; les sages du royaume sont mandés et arrivent en pompe, mais ressortent bientôt d'un air confus ; car Dieu n'avait pas permis qu'ils pussent éclairer, instruire le roi sur cette vision.

A cette même époque, un jeune captif, nommé Daniel, descendant de la tribu de

Juda, vivait à Babylone; il adorait le Seigneur son Dieu, consolait les Juifs dans leur esclavage, et leur promettait la fin prochaine de leurs maux. Dieu, par sa voix, avait souvent averti Nabuchodonosor qu'il se perdait, mais le roi d'Assyrie était resté insensible. A cet instant il se rappelle le jeune Juif et le fait demander; aussitôt le peuple, impatient de connaître la fin de cet événement, se porte en foule au palais; les portes s'ouvrent, il traverse les cours et ne s'arrête qu'au dernier degré du trône environné de courtisans. Parmi eux on distingue Nabuchodonosor, dont l'air troublé témoigne l'inquiétude; il tient en main le sceptre d'or, la couronne royale est sur sa tête, ses cheveux noirs retombent sur ses épaules et contrastent avec son manteau d'hermine, qu'attache une agrafe de diamant. Le silence règne dans toute l'assemblée jusqu'à l'arrivée de Daniel; car alors on parle, on murmure; mais Daniel prend la parole et l'assemblée écoute attentivement.

« Grand roi, le Seigneur mon Dieu, Dieu d'Isaac et de Jacob, le Dieu qui protège toujours les Juifs, vous annonça plusieurs fois que l'orgueil vous perdrait et que votre règne cesserait un jour, peu

éloigné : jusqu'ici vous avez méprisé mes avis qui étaient ceux du Seigneur, vous êtes resté sourd à sa voix puissante, et maintenant il est irrité contre vous, sa colère s'appesantira sur vous seul, et votre punition sera terrible, car Dieu est offensé. Le jour fatal arrivera bientôt; dans un an, à pareille époque, vous serez contraint de vous retirer dans l'autre des forêts; abandonné du monde entier, vous passerez sept années dans ces déserts; le voyageur égaré fuira à votre aspect, la colombe timide prendra son vol à votre approche, et le roi d'Assyrie, pour s'être cru supérieur à tous les mortels, sera abaissé au rang des plus vils animaux. Tel est l'arrêt du Seigneur, Dieu d'Israël; le temps vous prouvera, grand roi, la vérité de cette prédiction. »

Nabuchodonosor était resté immobile en écoutant Daniel; il est consterné, humilié, et le fait bientôt reconduire par ses officiers. Daniel se retire, le peuple le suit, traverse lentement les cours; les portes crient sur leurs gonds, tandis que le roi d'Assyrie se retire au fond de son palais pour méditer les paroles du prophète.

ADELLA L. R.

CONVERSATION,

DISCOURS MUTUEL ENTRE DEUX OU PLUSIEURS PERSONNES

SUR QUELQUE SUJET QUE CE PUISSE ÊTRE.

Chez tous les peuples, la conversation est un besoin né du perfectionnement de l'état social. La conversation, comme talent, n'existe qu'en France; dans les autres pays, elle ne sert qu'à la politesse, à la discussion ou à l'amitié. Les Allemands ne causent pas, ils argumentent. La conversation des Italiens est une pantomime mêlée d'exclamations. Chez les Anglais,

ce qu'on nomme conversation est un silence syncopé par des monosyllabes, et interrompu de quart d'heure en quart d'heure par le bruit de l'eau qui s'échappe de l'urne à thé. Chez les Français, la conversation est un art, qui a ses règles, ses préceptes, sa méthode, auquel l'imagination et l'ame sont sans doute nécessaires, mais qui a pourtant aussi, quand

ou le veut, des secrets pour suppléer à l'absence de l'une et de l'autre; c'est une sorte de plaisir national qui l'emporte sur tous les autres, le plus grand attrait et le principal lien de la société. En France, toutes les formes et tous les arrangemens tendent en général à favoriser la conversation. On ne cherche pas à s'y éclipser mutuellement, à faire avec ostentation l'étalage de ses moyens, et le premier venu n'a pas la prétention de s'en emparer. Les talens qui prêtent leurs charmes à la réunion sociale, sont estimés plus que le rang qui peut lui donner de la dignité, plus que la magnificence qui l'enrichit de ses ornemens.

A l'exception de quelques complimens, de quelques réparties, on peut rapporter tout ce qui se dit dans la conversation à ces deux chefs, conter et raisonner.

On raisonne sur les affaires, sur les sciences, sur les moyens de venir à bout de quelque chose. On conte des nouvelles; on fait le récit d'une aventure arrivée à soi-même ou à un autre; on cite un trait d'histoire, etc. Ces deux manières de converser se mêlent ou se succèdent.

L'amour du paradoxe, le ton sec et décisif, le besoin continuel de soi, l'ironie ou la moquerie continuelle, l'équivoque et le calembourg, sont les fléaux de la conversation; le ton solennel employé pour prononcer sur des riens, l'égoïsme toujours occupé de ramener à soi la pensée générale, la pétulance et le pédantisme, sont aussi des ennemis de la conversation, mais dont il est plus facile de se délivrer: le ridicule en a bientôt fait justice.

Pour que la conversation soit agréable, il faut parler avec beaucoup de simplicité, ne parler de rien avec chaleur, mais pren-

dre toujours le parti de la justice et de la raison, y rappeler les autres par un air de douceur et de condescendance.

Pour intéresser dans la conversation, il faut parler peu, et paraître hasarder ce que l'on dit; la modestie manque rarement de s'insinuer dans l'esprit de ceux qui écoutent, et prévient en faveur de celui qui parle. Il faut ne se formaliser de rien, et ne pas contredire ce qui vous déplaît; rarement dire tout ce que l'on sait, et persuader aux autres qu'ils vous l'apprennent, ou au moins qu'ils le savent comme vous.

Le secret de plaire dans la conversation est de ne pas trop expliquer les choses: les dire à demi, et les laisser un peu deviner, c'est une marque de la bonne opinion qu'on a des autres, et rien ne flatte tant leur amour propre. En général, il ne faut pas se faire une affaire de fournir la conversation, c'est le métier des parasites: les grands parleurs n'imposent qu'aux petits esprits, et on ne leur confie point des affaires de quelque importance.

QUESTIONS.

Qu'est-ce que la conversation?

Quelle différence y a-t-il entre la conversation des Anglais, des Français et des Allemands?

Quels sont les deux chefs de la conversation?

Quelle différence y a-t-il entre raconter et raisonner?

Comment la conversation devient-elle ennuyeuse ou agréable?

Comment l'intéresse-t-on? Et comment plaît-on?

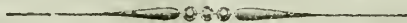


TABLEAU DES RÉGIONS PHYSIQUES.

CONTRÉES Y COMPRISES.

I.

RÉGION OURALIENNE CENTRALE.

L'Est de la Russie d'Europe comprenant les monts Oural, avec leurs branches, entre 51° et 61° de latitude, les bassins de la Kama, de la Viatka, de l'Oufa, de la Biélaïa; la partie montueuse du bassin du fleuve Oural (partie occidentale), jusqu'au commencement des steppes caspiennes; enfin la rive orientale du Volga, depuis l'Ounja jusque vers Saratof.

II.

RÉGION OURALIENNE MARITIME.

Le nord-est de la Russie d'Europe à l'E. de l'Onéga (fleuve), de la Scheksna et du Volga, comprenant les bassins de la Dwina, de la Soukhonia, de la Vitchegda, du Mezen, de Petchora, de l'Ousa, ainsi que les revers occidentaux des monts Oural depuis le 61° degré de latitude.

III.

RÉGION DE LA LAPONIE.

Les montagnes ou plateaux de la Laponie, avec la Westrobothnie, jusqu'au fleuve Uméa, le Nordland de Norvège, les Laponies Norvégienne et Russe, jusqu'à la plus courte ligne entre le golfe Bothnique et la mer Blanche.

IV.

RÉGION DE LA RUSSIE CENTRALE.

Parties élevées du bassin de la Duna, du Dniéper et du Don; tout le bassin de l'Oca et de ses rivières tributaires; tout

le bassin occidental du Volga, avec ceux du Mologa et de la Soura jusqu'à Saratof.

Limites à l'Ouest, la Bérésina et le Dniéper; au sud, l'escarpement des terres depuis les chutes du Dniéper jusqu'à Zaritzia.

V.

RÉGIONS DES GRANDS LACS.

La Finlande, les gouvernemens de Saint-Petersbourg, d'Olonetz, de Novgorod, de Pocow, de Livonie et d'Estonie.

Limites au sud-est, le plateau de Valdai et autres collines; au nord-est la rivière Onéga.

VI.

RÉGIONS DE LA SCANDINAVIE.

La péninsule Scandinave, au sud d'une ligne tirée de Donnaoe, 66° latitude nord à Uméa, 64° latitude nord le long du fleuve Uméa.

Subdivisions: 1. Haut-Pays ou Norvège; 2. Suède au nord des lacs Wener; 3. Gothie ou Suède au sud des lacs.

VII.

RÉGIONS DES PLAINES SCYTHIQUES.

La plaine qui s'étend entre les pieds des monts Oural et le Caucase, arrosée par le bas Oural, le bas Volga, la Kouma, le Manicla, et qui, ensuite, forme la partie basse des bassins du Don, du Donetz, du Dniéper jusqu'au Dniester.

Subdivisions: 1. Plaine caspienne; 2. Plaine pontique; 3. Tauride, appendice très distinct, formant une région exceptionnelle.

VIII.

RÉGION DES PLAINES SARMATIQUES

La Prusse propre et la Lithuanie , jusqu'au partage des eaux entre la Vistule et le Niémen , d'un côté ; le Dniéper et le Dniester de l'autre côté , et encore au-delà de cette ligne , les marais de Polésie et les plaines de Volhinie , de Podolie , de Kiev , jusqu'à l'escarpement qui coupe le lit du Dniéper à ses cataractes.

IX.

RÉGION DES PLAINES CIMBRO-GERMANIQUES.

Le bassin du Rhin depuis Coblentz , la basse Belgique , la Hollande , toute l'Allemagne septentrionale au nord des montagnes du Harz ; les contrées entre l'Elbe et l'Oder , le Jutland avec les îles Danoises de la Baltique.

X.

RÉGION DES ÎLES BRITANNIQUES.

Subdivisions : 1. Plaine d'Angleterre ; 2. Montagnes Cambriques , (suite occidentale de la chaîne de Wetsex) ; 3. Région centrale des collines de Derby à Edimbourg ; 4. Montagnes Calédoniennes ; 5. Irlande. On doit encore y comprendre les îles Færoër , à 62 degrés latitude.

XI.

RÉGION HERCYNIO-CARPATHIENNE.

Les monts et plateaux de Westerwald , vis-à-vis Coblentz , ceux de la Hesse , du Harz , de la Thuringe , de la Franconie , la Saxe électorale , les Sudètes , la Haute-Silésie , la Moravie , les Carpathes avec une partie de la Galicie , de la Haute-Hongrie et de la Transylvanie.

Subdivisions : 1. Région Hercynienne propre , les pays montueux de la Franconie , du Harz , etc ; 2. Région des monts Sudètes , la Bohême , la Moravie ; région des monts Carpathes : la Haute-

Hongrie ; 3. Région des monts Daciens ou la Transylvanie.

XII.

RÉGION DES VALLÉES DANUBIENNES

L'Autriche inférieure , presque toute la Hongrie , la Bosnie et la Servie en partie , la Bulgarie , la Valachie , la Moldavie , la Bessarabie.

Subdivisions : 1. Plaines du Danube moyen ; 2. Plaines du Bas-Danube ; 3. Collines du penchant méridional des Carpates ; 4. Collines du penchant septentrional de l'Hœmus , etc ; 5. Collines du penchant oriental des monts Daciens.

XIII.

RÉGION DES ALPES.

1. L'Alpine propre ; les Alpes avec les plus hautes vallées , telles que la Savoie , le Valais , l'Uri , les Grisons , le Tyrol , etc. , etc.

2. La Subalpine germanique ou du nord ; Berne , Zurich , Haute-Souabe , Bavière , Haute-Autriche , Styrie.

3. La Subalpine italienne ou du sud-est. Toute la vallée du Pô , de l'Adige , de la Piave , etc.

4. La Subalpine française ou du sud-ouest ; tous les bassins de Saône , Rhône , Durance , Gard , Hérault , etc. (France Rhodanique).

XIV.

RÉGION DE LA FRANCE OCÉANIQUE.

Les bassins de la Seine , de la Loire et de la Garonne , avec toutes leurs rivières secondaires et intermédiaires.

Subdivisions : 1. Cévennique ; 2. Garumnique ; 3. Ligurienne centrale ; 4. Armoricaïne ; 5. Séquanique ; 6. Jura Voséigique.

XV.

RÉGION DU MONT HÆMUS ET DE L'ARCHIPEL.

Les Alpes Dinariques , le Balkan , les

Alpes Helléniques , avec toutes les presqu'îles et les îles de la Grèce , y compris la Crète.

Subdivisions : 1. La Hœmique , jusqu'à l'Axius (le Vardar) ; 2. L'Albanique y compris la Dalmatie ; 3. la Pyndo-Héliconienne ; 4. Le Péloponnèse ; 5. Les Cyclades ; 6. La Crète.

XVI.

RÉGION DES MONTS APENNINS.

La Ligurie , la Toscane , l'Etat de l'Eglise , Naples , la Sicile avec Malte , la

Sardaigne et la Corse ; 1. La Péninsule (Apennin) ; 2. La Sicile (l'Etna) ; 3. la Sardaigne et la Corse (anti-Apennin).

XVII.

RÉGION DE LA PÉNINSULE HISPANIQUE.

L'Espagne et le Portugal ; 1. Région de l'Ebre (Iberia) ; 2. Régions des montagnes Asturiennes , etc. , (Cantabria) ; 3. Région du Duero (Duriana) ; 4. Région du plateau central (Celtiberia) ; 5. Région du Bas-Tage (Lusitania) ; 6. Région du Guadalquivir (Bœtica).

TABLEAU

DES DIFFÉRENTES CONFIGURATIONS DU GLOBE RELATIVEMENT AUX EAUX.

La *configuration du globe* , relativement aux EAUX , se distingue en *eaux* PERMANENTES , distinguées en MERS qui , d'après leur *étendue ou situation* , prennent le nom d'*Océan* (on donne ce nom aux grandes mers qui entourent le globe) , de *mers intérieures* (celles qui entrent dans les terres) , d'*Archipels* , (les mers qui sont remplies d'îles) , de *Golfes* (enfoncement de mer dans les terres ; il y en a de très considérables , comme nous le verrons dans la description du globe) ; de *Détroits* (portion de mer entre deux terres , qui sert de communication à deux mers. Voyez le tableau XIV , relatif à la nomenclature de la géographie ancienne. Les modernes ont donné le nom de *Pas-de-Calais* , au détroit qui sépare la France de l'Angleterre , et de *Phare-de-Messine* , à celui qui sépare la Sicile de l'Italie) ; de là l'on aborde à des *Baies* (golfe de peu d'étendue : l'*Anse* est un enfoncement encore moins considérable : la *Cri-*

que , encore moins que l'*Anse* , et la *Rade* , plus petit que la *Crique*) , à des *Anses* , *Rades* , *Hâvres* ou *Ports* (on distingue le *port* du *hâvre* , en ce que le premier est l'ouvrage de l'homme , et le second est le plus souvent offert par la nature) , qui sont indiqués par des enfoncemens en proportion de leur dimension ; à des *mouillages* , *ancrages* , etc. Sur les cartes marines on place une petite ancre près des ports , pour indiquer qu'il y a sûreté pour mouiller. Il y faut éviter les *rochers* , les *réécifs* (nom qu'on donne en Amérique aux *Vigies*) , les *bancs* distingués en *cailles* (bancs de sable à fleur d'eau , couverts de beaucoup d'herbages) , en *baries* (bancs formés par le sable des rivières à leur embouchure) , en *vigies* (bancs de rocailles ou sommet de rochers isolés au milieu de la mer , qu'on n'évite qu'avec une grande connaissance des pays) ; en *bancs proprement dits* , que l'on indique par de

petites croix , et les bancs considérables par un amas de petits points. Il faut éviter encore les *bas-fonds* , les *courans* , les *gouffres* ou *tournans* (courans opposés , très dangereux : le plus fameux est celui de Maëstrom , près des côtes de Norwège ; il a 20 lieues de circuit , et pendant 6 heures , il attire à lui les plus gros vaisseaux et les plus gros poissons , et les rejette de même). Les *eaux* PERMANENTES sont aussi distinguées en LACS , ou *salés* recevant ou ne recevant pas des rivières (tel que le lac de Genève , qui ne reçoit pas de rivières) , ou *d'eau douce* , ayant ou n'ayant pas un *écoulement sensible* (comme la mer Caspienne , qui reçoit le Wolga et d'autres rivières , et qui n'a pas d'écoulement sensible) ; ou *artificiels* , connus sous le nom d'*étangs* ; les lacs sont marqués sur la carte par des hachures en dedans des lignes , qui en marquent les bords. Les eaux se divisent encore en COURANTES NATURELLEMENT , distinguées en *fleuves* ou *rivières* (on appelle *confluent* , et par corruption *conflans* , l'endroit où une rivière se jette dans une

autre. Il est des contrées en France où , d'après l'ancien langage , on l'appelle *Condé* ou *Cognac*. En Allemagne , l'endroit où la Moselle va se joindre au Rhin se nomme *Coblentz*) ; en *ruisseaux* ; dans les fleuves , rivières et ruisseaux l'on trouve des *gués* : Les rivières se marquent par des traits , qui , en se développant , en indiquent les sinuosités ; les *sources* , par un amas de petits points réunis et ombrés de hachures ; les *gués* , par des points rangés en ligne droite dans le travers de la rivière ; les *ponts* , par deux lignes parallèles , aussi en travers de la rivière. Voyez pour de plus amples renseignemens à cet égard , l'atlas des commençans , par Chanlaire. (Paris an XI.) Les eaux COURANTES NATURELLEMENT se distinguent encore en *torrens* , en *cataractes* (quand la cataracte est considérable , on lui donne le nom de *saut* ; tel que le *saut de Niagara* , dans l'Amérique septentrionale) , en *sources* , *fontaines* ; minérales ou d'eau douce en *embouchures*. Les eaux COURANTES D'UNE MANIÈRE ARTIFICIELLE sont connues sous le nom de *canaux*.

LA FAMILLE DE MAZARIN.

I.

Le 11 septembre 1647, la cour, brillante et nombreuse, se trouvait réunie dans le vaste salon de Fontainebleau; et tous, avec l'attitude du respect et de la soumission, cherchaient à lire dans les yeux d'Anne d'Autriche s'il y avait motif de louer ou de blâmer; car la régente, bonne et familière en son particulier, plutôt l'amie de ses femmes que leur maîtresse, n'aurait point supporté en public la moindre atteinte à la majesté royale, et savait imprimer aux courtisans un respect d'étiquette qui rendait ses cercles les plus imposans du monde; à ce point que Louis XIV, élevé au faite de la puissance, craint à l'égal d'un dieu, accoutumé à l'obéissance de l'Europe entière, essaya vainement de rétablir dans tout leur éclat ces séances royales; le peu d'esprit, le jargon désagréable, la mélancolie de sa femme, Marie-Thérèse, ne purent faire revivre ce grand ton d'autrefois; et plus tard, Madame la duchesse de Bourgogne, charmante et douce princesse, mais vive et timide, ne sut pas tenir une cour comme y avait excellé la noble et grave Anne d'Autriche.

Or donc, le 11 septembre 1647, la régente devisait avec quelques duchesses assises à distance sur des tabourets, tandis que les comtesses, marquises et autres femmes tirées (nulle autre n'était admise à ces grandes réunions), debout, en arrière, se penchaient à se tordre le cou pour entendre un mot de la conversation.

Le cardinal Mazarin, dans l'embrasure d'une fenêtre, s'entretenait d'affaires publiques et avec un haut orgueil voyait Gaston, oncle du roi, le prince de Condé son cousin, le reste des princes du sang et la foule des plus grands seigneurs approuver ses moindres opinions, dissimu-

lant sous l'apparence du respect la haine et la jalousie que leur inspirait la puissance sans bornes du rusé cardinal.

Tout-à-coup un bruit inaccoutumé, une sorte de rumeur se fit entendre du côté de la porte; les rangs s'ouvrirent, et une femme d'une haute naissance, madame de Nangis, les traversa, tenant par la main deux petites filles de neuf à treize ans; et derrière elles, d'un air mi-fier, mi-honteux, venait à la remorque un jeune homme sortant à peine de l'adolescence.

Les nouveaux arrivans allèrent droit à la régente; madame de Nangis s'inclina profondément devant elle, et fit signe à ses petites compagnes qui s'agenouillèrent et baisèrent le bas de la robe d'Anne d'Autriche; ce que l'aînée fit avec grâce et modestie, tandis qu'on pouvait s'apercevoir au plissement de front de la plus jeune qu'elle souffrait de cet abaissement.

Tandis que ces choses se passaient, les paroles suivantes circulaient: « Ce sont les nièces et le neveu du cardinal. » Et en circulant elles arrivèrent au groupe causant avec Mazarin; alors chacun suspendit la phrase commencée et recula comme pour faciliter au ministre d'aller joindre sa famille; mais lui cligna de l'œil pour voir ce qui advenait près de la reine, sourit avec dédain, et continua la conversation commencée; mais il se vit obligé de supprimer sa péroraison, à moins de se résoudre à parler pour lui seul, car évidemment, la plupart de ceux qui l'entouraient avant, s'éclipsaient un à un; les autres, malgré tous leurs efforts pour écouter le ministre, étaient de cœur et d'esprit à la présentation de sa famille.

Les jeunes Mancini, ainsi se nommaient le neveu et les nièces du cardinal, étaient vêtus à l'italienne; l'aînée des jeunes filles, Victoire de Mancini, avait les yeux, les

cheveux, les sourcils d'un noir de jais, le regard d'une douceur extrême, la peau brune, mais fine; il y avait de la bonté et de la noblesse dans tous ses traits.

La seconde, Olympe de Mancini, avait comme sa sœur des yeux et des cheveux noirs; mais les cheveux étaient rares, les yeux petits, ils ne s'apercevaient que comme deux escarboucles dans un long, étroit et maigre visage. Olympe ne possédait alors pour tout agrément que deux fossettes qui lui donnaient de la finesse et de l'originalité.

Quant au garçon, il se dessinait auprès de ses sœurs, grand, élancé, avec une tournure pleine de grace et de charme. La reine, en apercevant les deux petites filles, leur sourit, les releva quand elles s'agenouillèrent, les embrassa, puis les considérant avec attention, s'écria : « Oh! qu'elles sont mignonnes et jolies; puis elle les embrassa de nouveau, les caressa amicalement sur les joues, puis passa ses belles mains dans leur chevelure, et leur dit mille gracieusetés, ainsi qu'elle aurait pu faire à des princesses royales arrivées en France pour épouser un Dauphin.

Alors ce fut un cri général d'admiration parmi tous ceux du salon; les favorites de la reine profitaient de l'instant que leur maîtresse causait avec une des Mancini pour s'arracher la seconde, et les autres femmes se trouvaient presque mal d'admiration, et attendaient avec des trépignemens d'impatience que les enfans leur fussent livrés pour les accabler de baisers et de gentilleses. Il fallut presque faire venir les huissiers de la chambre pour leur ouvrir un passage quand la reine les envoya présenter leurs respects à leur oncle.

Il les laissa venir près de lui sans se déranger d'un pas, leur passa légèrement la main sur la joue en signe d'amitié, puis après deux ou trois mots insignifiants qu'il leur adressa, se retira avec une apparente insouciance, recevant en haussant les

épaules les félicitations de tous les courtisans qui, sans être dupes de cette feinte indifférence, encensaient le moteur de toutes les grâces jusque dans ces enfans dont il ne paraissait pas se soucier.

« Finissez, Messieurs, disait le ministre » en se retirant; c'est trop de bruit pour » de petites filles; vous les gênez en leur » faisant croire qu'elles sont quelque » chose. »

Et après avoir salué la reine il s'en alla, ne pouvant plus sans doute dissimuler sa joie, en voyant que ses nièces allaient encore étayer sa puissance, et que les princes du sang même tenaient à honneur de les vanter.

Quand il fut parti, le brouhaha recommença de plus belle; au point que le duc d'Orléans dit à madame de Naugis : « Madame, si vous n'avez pas mission de » faire étouffer ces enfans, emmenez-les; » autrement dans une heure elles seront » en lambeaux. »

A ces mots, les premiers qui eussent été dits avec raillerie, le marquis de Villeroy se pencha vers le prince. « Monseigneur, lui dit-il, il serait heureux pour » nos lignées, à nous autres, marquis et » ducs, que ces petites filles fussent écrasées; car les plus riches et les plus nobles partis vont faire des bassesses pour » les épouser. »

II.

A peu d'années de là, les mêmes hommes qui venaient d'aduler aussi basement le cardinal, virent moyen de renverser ce colosse, et presque tous se déclarèrent frondeurs, ne craignant pas de trahir le roi et la régente par haine pour un rival puissant. Il conjura quelque temps l'orage, mais la force le contraignit à céder, et il quitta la France, trouvant à peine un asile sur une terre étrangère. Ses nièces partageant sa mauvaise fortune l'accompagnaient; et lui, dans des lettres

aux rares amis qui lui restaient en France, se plaignait des entraves que deux jeunes personnes mettaient aux marches et contre-marches d'un fugitif. Il ne désespérait pas encore tout à fait, le rusé Italien; mais pourtant il était humble dans ses supplices, modéré dans ses prétentions; il demandait quelque peu de ses biens pour subvenir aux frais de son exil, un sauf-conduit qui assurât sa vie et celle de sa famille; dans ces lettres il regretta la France qu'il avait toujours aimée, disait-il, à l'égal d'une patrie, et trouvait heureux son neveu, naguère toute son espérance, qui venait de mourir pour le roi à la meurtrière journée de Saint-Denis.

Enfin la persévérance de la régente, sa fermeté, la prudence et l'habileté de Turenne parvinrent à soumettre les frondeurs; de guerre las ils acceptèrent la paix et le retour du cardinal; lui revint aussi calme qu'il était parti; il parut ne plus se souvenir qu'il avait eu des ennemis, faisant à tous bon visage et accueil flatteur; mais il sentit que sa force était désormais assurée, et tint la dragée plus haute à ceux qui demandaient la main de ses nièces. Il se serait contenté avant de dues; il lui fallait maintenant des princes du sang.

Victoire de Mancini fut mariée au duc de Marcœur; la jeune femme ne jouit pas long temps des respects que lui attirèrent son rang et sa vertu; elle mourut en 1657.

Olympe, devenue moins laide en grandissant, coquette et intrigante, parut quelques instans attacher le jeune roi; peut-être en conçut-elle l'idée d'un glorieux mariage, car elle vit sans envie l'élévation de sa sœur, et l'arrivée de cinq de ses cousines: Anne-Marie, Laure, Marie, Hortense, Marianne Martinozzi, que le cardinal avait fait venir d'Italie avec leur mère; cependant les mois se passaient, et Louis XIV en demeurait avec Olympe aux termes d'une attention marquée, mais sans autre des-

sein que celui de s'amuser des propos piquans de l'Italienne. Aussi quand le prince de Conti, frère du grand Condé, le plus acharné ligueur, parut désirer faire alliance avec Mazarin en épousant une de ses nièces, Olympe désira que le choix du prince tombât sur elle; ce fut avec un dépit marqué qu'elle se vit préférer Anne-Marie, plus jeune qu'elle, mais belle, spirituelle, et dont les graces et les vertus charmaient le prince revenu de ses égaremens et montrant dès lors une piété qui ne s'est pas démentie depuis. Olympe ne sut pas cacher la haine qu'elle conçut dès lors contre sa sœur; pourtant son tour arriva: elle fut mariée peu après au comte de Soissons de la maison de Savoie, et devint mère du fameux prince Eugène.

La comtesse de Soissons fut la plus méchante des nièces de Mazarin; jalouse de tout mérite, fausse, dissimulée, intrigante, tous les moyens lui furent bons pour perdre ses ennemis et brouiller ceux qu'elle appelait ses amis. Pendant quelques années le roi, s'abusant sur son caractère, la combla de faveurs et de marques d'affection; sa maison devint le rendez-vous de la cour, le roi ne dédaignait pas d'y venir; mais cette femme odieuse osa essayer de brouiller le roi et sa douce et vertueuse épouse; une lettre surprise dévoila ses basses menées et mit fin à sa faveur; obligée de quitter la France, elle chercha en Espagne d'autres victimes de ses intrigues et de sa jalousie. La nièce de Louis XIV, Marie-Anne d'Orléans, mariée à Charles II, mourut en peu de jours, atteinte de poison, et les soupçons tombèrent sur la comtesse de Soissons. Enfin détestée de tous, méprisée pour sa vie privée, ruinée par le jeu, chassée de cour en cour, elle finit en Hollande une vie de crimes et de désordres.

Le prince souverain de Modène épousa Laure Martinozzi qui regretta la France, et ne put jamais se con-

soler d'être retournée dans sa patrie, d'autant mieux que son époux, ne lui donna pas un seul jour de bonheur.

Il restait trois nièces au cardinal dont la faveur allait croissant, et dont l'ambition ne restait pas oisive. Il en était presque au regret d'avoir accepté des princes pour neveux ; il crut que la couronne fermée (les couronnes fermées sont celles que portent les monarques seuls) ornerait la tête des jeunes Martinozzi, et, tant de gloire ne l'éblouissait pas ! Mazarin ne doutait de rien.

Madame de Mancini, femme douce et pieuse, s'ennuyant des honneurs, n'eut pas plus tôt installé ses filles à la cour qu'elle s'en retourna dans sa patrie ; sa sœur, madame Martinozzi partageait ses goûts et l'aurait volontiers suivie ; son frère en ordonna autrement, mais en peu de jours elle fut enlevée à sa famille. Quelques heures avant de mourir, elle appela à elle le cardinal qui montrait à ce moment solennel plus de douleur qu'on ne devait en attendre de lui. La malade recouvrant un reste de force, saisit ses mains : « Mon frère, lui dit-elle, les paroles d'un mourant doivent être sacrées, écoutez-moi ; depuis long-temps je cache un secret dont le poids m'accable ; un jour, près d'expirer, comme je le suis, mon époux eut une révélation de l'avenir ; ses enfans assemblés autour de lui demandaient une dernière bénédiction, il la leur donna ; mais quand vint le tour de Marie, ses mains se roidirent, sa langue se glaça, il ne put articuler les paroles solennelles ; puis repoussant l'enfant : « Prenez-ÿ-garde, balbutia-t-il, elle sera cause de plus d'un malheur. Ayant dit, il expira. »

« Et moi, ajouta la pauvre femme, et moi, ces paroles sont tombées à plomb sur mon cœur ; et si j'ose maintenant vous faire une prière, c'est d'éloigner Marie du tumulte du monde ; je le vois, les prédictions de son père se sont réalisées ; Marie est emportée, hardie, intrigante ; elle se

perdra, je vous conjure de lui permettre d'entrer en religion.....

III.

Madame Martinozzi n'existait plus ; Marie n'était point entrée en religion et le roi avait vingt ans. Soit à dessein, soit par circonstance, il n'allait à nulle fête, n'assistait à aucun cercle sans rencontrer sous ses pas Hortense et Marie Martinozzi.

Hortense était parfaitement belle ; mais le roi qui sortait de l'enfance avait horreur de tout ce qui lui rappelait cet âge de tutelle et de dépendance, au point qu'il ne donnait aucune attention aux grâces de la jeune fille, tandis que Marie fixait tous ses regards ; et certes, il y avait loin de sa peau brune et jaune au teint éblouissant de sa sœur ; ses yeux brillans avaient quelque chose de hardi, elle était maigre, longue, les bras décharnés ; sa bouche grande ne passait qu'à l'aide de dents magnifiques ; cependant elle possédait tant d'esprit, tant d'adresse, elle mettait tant de feu à ses moindres discours, qu'il n'est point étonnant qu'elle eût trompé un prince sans expérience.

On peut juger de la joie de la jeune ambitieuse quand elle s'aperçut de l'inclination naissante du roi ; dès qu'il entra, il la cherchait des yeux, la choisissait pour danser et ne la quittait plus.

Mazarin feignit d'ignorer ce qui se passait ; mais sans doute il en concevait les plus folles espérances, car il écarta tout ceux qui briguaient la main de sa nièce, et même bientôt chacun s'écarta de soi-même.

Alors seulement la régente devint inquiète ; sa fierté d'Espagnole se souleva à l'idée que son fils pourrait épouser une Mazarin ; elle oubliait qu'elle-même avait pu donner une pareille ambition à son ministre, et s'indignait de le trouver accessible à l'espoir de faire sa nièce reine

de France. Tous ses vœux avaient été que Louis XIV épousât sa nièce à elle, l'infante d'Espagne; la paix pouvait maintenant faire espérer cette union, et le roi y semblait mettre obstacle. La fière Anne d'Autriche en parla au cardinal; il joua la surprise et pourtant ne repoussa que faiblement les craintes de la régente. Alors perdant toute contrainte, pâle d'émotion, elle saisit le bras de l'Italien : « M. de Mazarin, lui dit-elle, je vous ai fait ce que vous êtes, j'ai pensé perdre la monarchie pour vous conserver ce que je vous ai fait; mais je vous déclare aujourd'hui, que si mon fils aîné épouse votre nièce, je me mettrai avec mon autre fils contre lui et contre vous. »

A ces mots foudroyans, Mazarin sentit l'orage qu'il avait amoncelé sur sa tête, et changeant ses batteries, il ne pensa plus qu'à réparer ses fautes en éloignant Marie; il fut le premier à conjurer Louis XIV d'y consentir. Le jeune roi refusa d'abord; puis les pleurs de sa mère le touchèrent, l'honneur de son rang parlait haut dans son ame, et après bien des combats, des refus, des promesses, il consentit à ce qu'on emmenât Marie loin de lui.

Quoi, lui disait la jeune imprudente en sanglotant, quoi, vous êtes roi, et je pars? Le roi pleurait, mais il avait encore de l'empire sur ses passions et Marie fut reléguée à Bordeaux. On peut juger quels furent pendant quelque temps le désespoir, les larmes, les regrets de la pauvre exilée; combien elle dut souffrir quand elle apprit que le roi passait dans la ville qu'elle habitait pour aller chercher sa fiancée, l'infante Marie-Thérèse! Elle put encore espérer quelques instans le ramener, car il demanda à la voir; mais le temps de la faiblesse avait fui, et Marie s'aperçut que tout était fini pour elle. Peu après elle obtint de revenir à Paris; là, moitié dépit, moitié obéissance, elle consentit à donner sa main au connétable de Calonne

qui l'emmena aussitôt en Italie. L'esprit inquiet et remuant de la jeune femme ne put s'accoutumer à cette vie intérieure d'Italie; son manque de principes lui rendit son joug odieux; triste, mécontente, dévorée d'ennui et de regrets, elle se prit à haïr le toit conjugal, et l'imprudente et coupable Marie quitta son époux, erra quelque temps par l'Europe avec une sœur non moins coupable qu'elle, et alla mourir ignorée dans un couvent d'Espagne. La sixième nièce du cardinal, la petite Marianne, richement dotée à la mort de son oncle, épousa le duc de Bouillon; sa vie ne fut ni moins agitée, ni plus heureuse que celle de ses sœurs: capricieuse, hautaine, emportée et pleine d'orgueil, elle ne sut pas se faire un ami et mourut fort âgée, sans laisser de regrets.

Disons, maintenant, un mot de la belle Hortense, la favorite du cardinal, qui hérita de ses immenses richesses et de son nom. Il crut un moment l'unir au roi d'Angleterre, mais se rappelant ce qu'il avait risqué en voulant essayer naguère une union de ce genre, il renonça à celle-ci dès qu'il rencontra la moindre opposition, et Hortense fut mariée à Armand Charles de La Porte, duc de la Melleraye, à la condition que le duc changerait son nom contre celui de Mazarin.

IV.

Pendant quelque temps tout parut être au mieux entre les deux époux. Hortense, jeune, belle, pleine de vivacité et d'esprit, annonçait une grande légèreté, mais aussi une certaine douceur de caractère qui semblait devoir rendre facile de captiver son cœur. Mais loin de se rendre maître d'un esprit à former, le duc de Mazarin le heurta dès l'abord par une sévérité exagérée, des bizarreries ridicules; il voulut persuader à sa femme qu'elle détestait le monde, et l'arrachant à des

plaisirs auxquels l'avait accoutumée la position de son oncle, il la séquestra dans une campagne : c'est de cette époque que doit compter leur désunion. Pour donner une idée du caractère de la jeune femme, nous rapporterons quelques fragmens de ses mémoires.

« J'avais quinze ans, dit-elle, quand mon oncle bâcla cette belle affaire ; » pour cadeau de noccs M. de la Melleraye » m'envoya quantité de nippes, et plus » de dix mille pi-toles ; j'en fis bonne part » à mes sœurs pour les consoler de mon » opulence qu'elles ne pouvaient voir sans » envie, quelque mine qu'elles fissent. » Un jour entre autres, n'ayant pas de » meilleur passe-temps, nous jetâmes plus » de 300 louis par la fenêtre pour faire » battre dans les cours un peuple de valets.

« Peu après mourut le cardinal, me » laissant la plus riche héritière et la plus » malheureuse femme de la chrétienté. Je » fis tous mes efforts pour pleurer mon » oncle ; mais à vrai dire les larmes ne » vinrent guère, car nul parent n'était » plus dur, plus tyran qu'il se montrait » pour nous ; jamais un oncle n'avait tant » fait pour sa famille, et jamais oncle ne » fut moins aimé. Pour toute oraison funèbre ma sœur et mon frère s'écrièrent : » — Dieu merci il est mort. —

« Puis, par un pressentiment, ma » sœur, la connétable de Calonne, me regardant, me dit en italien : « Crépue, » crépue, tu seras encore plus malheureuse » que moi. »

« En effet, prétendant que l'air de Paris est funeste à une jeune femme, le » duc me promena incessamment d'Alsace en Bretagne, à Nevers, à Sedan ; si » je témoignais de l'inclination pour une » de mes femmes, il me l'ôtait ; si je demandais mon carosse, il défendait en » riant qu'on y mit les chevaux, et plaisantait sur cette défense jusqu'à ce que

» l'heure d'aller où je voulais fût passée ; » il me forçait ainsi à rester.

« Jusqu'à l'innocence de mes divertissemens lui donnait de l'humeur ; il » me les reprochait comme des crimes : » c'était de jouer à Collin-Maillard avec » mes gens, de me coucher trop tard, » de ne pas prier Dieu assez long-temps, » et autres choses semblables »

Jusque là tous les torts étaient attribués au mari, et chacun plaignait Hortense d'être liée à un homme aussi bizarre ; il ne tenait qu'à elle d'être dédommagée de la perte du bonheur intérieur par l'estime générale ; mais elle écouta de mauvais conseils, méconnut ses devoirs, et ces mêmes gens qui la plaigraient d'abord, furent ensuite les premiers à la blâmer et à médire d'elle.

Entraînée par sa sœur, elle refusa une année de suivre son mari en Alsace, quitta furtivement sa maison, se réfugia chez sa sœur, puis de là, à l'abbaye de Chelles dont une tante de son mari était abbesse.

Ce fut sa première faute, et dès lors Hortense roula d'imprudences en imprudences ; son mari voulut la forcer à revenir près de lui, elle s'y refusa net. Il fallut un arrêt du parlement pour l'y contraindre ; mais la paix n'habita plus le toit conjugal. Elle plaida une seconde fois en séparation, puis, sans attendre ce que décideraient les juges, elle s'enfuit en Italie chercher un asile chez sa sœur la connétable de Calonne.

Le reste de la vie de la duchesse de Mazarin n'est qu'un tissu de fautes, d'aventures ; perdue de réputation, ruinée par son mari, par sa fuite, par le jeu, elle se fixa enfin en Angleterre, y vécut à l'aide d'une modique pension, et chercha à se consoler de ses torts et de ses malheurs en ouvrant sa maison aux réfugiés français, aux savans

anglais, qu'elle charmaient par son esprit. Elles s'étourdit sans doute au milieu d'eux; mais il ne pûrent lui ôter le remords que

laisse toujours après soi une conduite imprudente et coupable.

M^{lle} VICTORINE COLLIN.

LETTRE A UN JEUNE POÈTE.

Vous me demandez des conseils, ce sont plutôt, je crois, des éloges que vous voulez. Vous vous adressez à moi comme au plus sage et au plus compétent de vos amis; mais un instinct secret ne vous dit-il pas aussi que, malgré cette sagesse dont vous me gratifiez sans raison, je suis, entre tous, le plus disposé à encourager votre noble folie? Vous n'avez rien épargné pour me convaincre et pour m'arracher, à force d'éloquence, ce suffrage tant désiré.

Sous quelle inspiration maudite m'avez-vous écrit? quel rayon vous a soudainement illuminé? quelle main chérie a pressé la vôtre? quels parfums inconnus avez-vous respirés, pour que votre cœur épanche dans le mien d'aussi brûlantes confidences? Votre jeunesse s'éveille et chante comme un oiseau à son premier printemps; c'est un luth éolien où chaque brise trouve son accord dans le silence des nuits sereines, c'est un buisson en fleurs d'où s'échappe déjà le joyeux gazouillement des illusions naissantes. Et ce tumulte voluptueux de vos sens et de votre âme, ces énergiques sollicitations de vos désirs dans la toute-puissance de leur virginité, ces élans douloureux vers la science de la vie, tout cela vous avez essayé de le rendre dans la langue divine des vers, et vous me faites votre juge. Vous voulez que je prononce si vous êtes poète ou si vous ne l'êtes pas; vous attendez mon arrêt pour embrasser ou pour fuir à jamais ce que, dans votre profonde

inexpérience, vous appelez une carrière. Ma vieille amitié pour vous prend l'alarme, et je vous en veux de venir troubler ma retraite en m'imposant un si grave souci. Quelle que soit ma décision, vous en souffrirez amèrement. Si je vous dis que vous n'êtes point poète, vous serez blessé à l'endroit le plus tendre de vous-même. Ces murmures intérieurs qui demandent impérieusement un écho au dehors, ces tressaillemens divins, ces rêveries soudaines et inspirées, en vous avertissant de votre génie, démentiront mon arrêt. Vous ne m'écoutez pas, vous penserez que j'ai bien pu me tromper, et vous resterez l'esclave d'un penchant si plein d'attraits dès le début. Et supposons que, grâce à mes conseils, vous dirigiez les ressources de votre intelligence et de votre imagination vers un avenir positif, n'aurez-vous pas d'éternels regrets d'avoir dit adieu à la gloire, votre illusion chérie? Votre âme mystique et contemplative pourra-t-elle s'absorber, sans douleur, dans les détails matériels d'un métier, et ne me reprocherez-vous pas un jour d'avoir été trop sévère et de vous avoir méconnu? Mais si j'encourage vos travaux, si, pour me servir de la formule antique, je vous affirme que le miel de l'Hymète repose sur vos lèvres, et que vous êtes le bien-aimé des muses, à quoi vous servira mon suffrage? A vous précipiter aveuglément dans une route où vous rencontrerez plus de chances mauvaises qu'un autre, parce que vous êtes pauvre, et qui devien-

dra pour vous un abîme dont vous ne sortirez pas. Je vous entends d'ici vous écrier dans votre enthousiaste : *Et moi aussi je suis poète !* Vous voilà donc élevé au dessus de la foule par cette appellation magique , et pour la justifier que n'allez-vous pas faire ? Déjà vous partez pour Paris , ayant drame , roman , poésies en portefeuille ou dans la tête. Déjà vous voyez votre nom rayonner pompeusement dans les annonces d'un journal ou derrière les vitres des cabinets de lecture. Déjà une salle entière de spectateurs transportés s'émeut et s'ébranle à vos paroles souveraines ; votre triomphe est proclamé par d'unanimes applaudissemens. Cette gloire , rebelle à tant d'autres , et dont les couronnes sont d'épines pour ceux qu'elle favorise , vous l'avez conquise sans effort , vous en jouissez sans amertume. Vous êtes l'élu de la destinée , rien ne vous manque ici-bas.

Telles sont , n'est-ce pas ? et dès à présent , vos envies les plus profondes , vos espérances les plus caressées ? Oh ! Dieu me garde de les entretenir ! N'ont-elles pas assez d'aliment fatal en elles-mêmes , sans que j'y ajoute encore le poison de la louange. Non , je ne vous dirai pas : Vous êtes poète , vos vers sont assez beaux pour que vous en puissiez vivre ; vous êtes artiste par le cœur et par la pensée , tentez de le devenir par le talent. Non , je ne vous le dirai pas. Si ma voix amie vous trouve docile , je priverai peut-être votre patrie d'un grand homme de plus , mais ma conscience aura un remords de moins. Combien de jeunes hommes , comme vous , pleins de sève et d'ambition , et ne sachant comment dépenser leurs forces , ont été victimes des trompeuses fumées de leurs desirs ! Combien , séduits par la déplorable facilité d'écrire quelques lignes , se sont jetés imprudemment dans une carrière qui ne leur convenait pas , soit parce qu'ils n'avaient pas en eux le germe du talent , soit parce que

leur position de fortune ne leur permettait pas d'attendre qu'il fût développé par des études faites à loisir.

Et croyez-vous que ce soit une petite affaire que de se créer son talent , que de choisir sa spécialité ? Il faut plus d'un jour pour découvrir les tendances réelles de son esprit ; il faut plus d'un essai pour savoir par quel côté on doit le moins désespérer de soi-même.

Voulez-vous écrire l'histoire ? commencez par l'étudier. Ce n'est pas dans vos souvenirs de collège que vous puiserez votre science et la nouveauté de vos aperçus. Le roman vous tente-t-il comme plus facile et plus populaire ? Connaissez les hommes et vivez de leurs passions. Ce n'est pas dans votre village , où les cœurs sont droits , où les mœurs sont pures , où les types sont peu variés , que vous apprendrez à donner de l'intérêt à vos situations , de la vérité à vos caractères. La renommée bruyante , mais de courte durée , des succès de théâtre vous séduit-elle davantage ? Mais songez alors que vous n'entendez rien au maniement de la scène , à la manière dont se *charpentent* un drame , une comédie. L'habitude est encore plus nécessaire dans ce cas que dans tout autre ; il vous en coûterait cher pour l'acquérir. Peut-être enviez-vous la puissance du critique , et la besogne la plus courte et la moins épineuse est-elle à vos yeux un feuilleton ? Mais vous seriez en peine , j'imagine , de vous prononcer sur le mérite intrinsèque d'un livre quelconque. Vous n'avez encore rien lu , rien comparé , ou du moins , si vous l'avez fait , vous n'en avez tiré aucun fruit ; ce n'est pas dans la solitude que vous avez pu former votre goût et mûrir votre jugement. Le sentiment de l'art n'a pas encore eu l'occasion de se développer chez vous.

Ainsi , vous le voyez , les premières bases de vos travaux , les élémens les plus indispensables , vous ne les avez pas , et ,

les auriez-vous, qu'il vous manquerait encore une qualité suprême, sans laquelle les autres ne sont rien : le style. Où prendrez-vous votre style ? N'est-ce rien que le style ? Cela vous semble peut-être chose de peu d'importance et de facile conquête. O illusion entre les illusions ! Mettez-vous à l'œuvre pendant quelques heures, et si vous n'êtes pas de ces vaniteux qui s'extasient devant les moindres mots sortis de leur plume, assurément vous serez mécontent de ce que vous aurez fait. Votre expression, vous la trouverez si faible et si bornée auprès de l'infini de votre pensée que la difficulté de faire mieux vous apparaîtra dans son effrayante étendue. Lorsqu'une émotion inaccoutumée, prenant sa source dans la colère, dans l'amour ou dans toute autre passion, vient s'emparer de votre cœur, votre sang circule en vos veines plus rapide et plus brûlant ; votre cerveau s'échauffe et semble ravagé par un torrent d'idées tumultueuses qui cherchent partout une issue. Pour la leur donner, pour les faire éclore aussi grandes, aussi belles, aussi énergiques, aussi passionnées qu'elles ont été rêvées, vous pensez peut-être qu'il ne s'agit que de le tenter. Cet état fébrile et qui n'est que passager, c'est ce que vous appelez l'heure de l'inspiration. Eh bien ! ne la perdez pas puisqu'elle est venue. A l'œuvre, grand inspiré ! mais pourquoi votre main ne court-elle pas sur le papier ? Est-ce que les mots se feraient attendre et ne viendraient pas se ranger docilement sous votre plume ? votre verve à peine allumée se serait-elle éteinte déjà ? Vous aviez de magnifiques choses à dire, que ne les dites-vous ? Ces paroles si chaudes, qu'elles devaient brûler votre lèvres en passant, que sont-elles devenues ?

En vain vous vous frappez le front, la fin de la phrase commencée n'en arrive pas plus vite. — Ah ! vous jetez votre plume, vous y renoncez, artiste sans

courage et sans patience, vous désespérez. Alors vous sentez donc que le style n'est pas l'esclave du premier venu. Ce n'est pas en feuilletant des traités de rhétorique, qui eux-mêmes ne sont pas toujours des modèles de style, que vous vous initierez à l'art d'écrire. Travaillez lentement ; méditez sur la valeur, sur la place, sur l'harmonie de chaque mot. Soyez sévère pour le peu que vous ferez ; n'abandonnez jamais une phrase avant qu'elle ne satisfasse complètement votre oreille et votre intelligence. La prose doit être une musique comme les vers. Votre pensée, quelque sérieuse et quelque profonde qu'elle soit, doit revêtir une forme simple, élégante et la plus populaire possible en même temps. Soyez moins original, mais soyez compris du plus grand nombre, cela vaut mieux. N'écrivez pas pour un public choisi, mais écrivez pour tout le monde. Votre voix en aura plus d'échos, et vos enseignements en seront plus salutaires. N'affectez pas une forme plutôt qu'une autre, mais sachez vous servir de toutes dans l'occasion. Si vos productions se distinguent par un cachet particulier, que ce soit à la nature de vos pensées plutôt qu'à la manière dont elles seront rendues qu'on le reconnaisse.

N'allez pas croire, mon jeune ami, que je regarde ces obstacles comme insurmontables pour vous. Vous avez une organisation qui n'est pas ordinaire, je le sais. Vous auriez la conscience de votre noble entreprise. Le travail vous aiguillonnerait au lieu de vous rebuter, sans nul doute, si vous n'aviez d'autre souci que le travail. Mais vous êtes pauvre, je ne saurais trop vous le répéter. Et, pendant ce long noviciat, qui vous nourrirait ? Où trouveriez-vous le pain de chaque jour, et avec lui la tranquillité de l'esprit, le calme nécessaire aux graves méditations ? Vous avez trop de fierté, trop de délicatesse pour rester plus long-temps à la charge de votre famille que vous aimez tant, et

qui déjà a épuisé le meilleur de sa faible fortune pour vous faire apprendre le peu que vous savez. Vous n'avez donc rien à attendre de ce côté. — Et si vous persistez, allez-vous à l'aventure, confiant dans votre étoile, tenter dans une position précaire un avenir chanceux et incertain ? La misère vous paraît-elle donc chose si douce et si attrayante que vous puissiez vous y exposer de gaieté de cœur ? Voulez-vous augmenter le nombre de ces talens avortés que le besoin a flétris dans leur fleur, de ces lamentables victimes qui, venues à Paris pour y chercher la gloire, n'y ont rencontré que la faim ? Quand vous en serez réduit à cette douloureuse extrémité, vous jetterez-vous dans les bras du suicide ? Faudra-t-il que votre vieille mère reçoive une si triste récompense de ses sacrifices, et que sa destinée soit de vous pleurer jusqu'à son dernier jour, vous qui étiez son espoir et sa joie ? — Non, non, cela ne sera pas ainsi. Ecoutez encore, je vais porter le dernier coup à votre ambition.

Franchissons un grand intervalle, et admettons que par la puissance de votre volonté et à force de privations de toutes sortes, vous avez enfin pénétré dans le sanctuaire de l'art, que vous êtes devenu un de ses initiés les plus chéris et les plus fervens. Eh bien ! vous n'aurez pas encore passé par les épreuves les plus tristes et les plus décourageantes. — Vous avez fait un livre ; vous y avez mis tout ce qu'il y avait en vous de science de pensée et de science de style ; l'exécution satisfait au besoin le critique le plus exigeant. C'est une œuvre d'un haut mérite, capable d'apporter beaucoup d'éclat à un début, et de commencer dignement votre réputation. Mais les moyens de la mettre au jour, cette œuvre, fruit de tant de veilles et sur laquelle reposent tant d'espérances, qui vous les donnera ? Quel est l'éditeur qui voudra se charger de la dangereuse responsabilité de publier une production

signée d'un nom inconnu, et qu'aucun succès, quelque petit qu'il soit, ne recommande à ses yeux de marchand ? Qui lui a dit que votre livre est bon ? Peut-il vous croire sur parole, et s'engager si légèrement à des frais peut-être inutiles ? Non, il ne le fera pas, soyez-en sûr. Il vous faut donc préalablement populariser votre nom en écrivant dans les journaux quotidiens ou dans les revues littéraires. Et pour être admis dans ces inabornables colonnes, le talent ne suffit pas ; il est encore nécessaire d'être connu. Souvent aussi la place est prise et bien occupée par une spécialité semblable à la vôtre. Vous vous tournez d'un autre côté ; peut-être là où vous serez accueilli, ne serez-vous point payé. Ce serait déjà beaucoup que d'être accueilli, si le besoin n'était derrière vous, et si vous pouviez attendre une occasion meilleure. Certes, c'est un grand supplice que d'être obligé de restreindre sa pensée dans un espace limité, dans un cadre voulu, de la jeter çà et là à qui voudra la ramasser, mais c'en est un plus douloureux encore que de le subir sans profit, sans résultat.

Abordez le théâtre avec une pièce qui, je le veux bien, réunira toutes les conditions désirables de succès ; vous ne serez pas plus heureux. Un directeur acceptera votre manuscrit, promettra de le lire, le lira peut-être, le gardera quinze jours, un mois, davantage même, puis vous le renverra en vous priant d'y faire des changements. Vous suivez à la lettre les indications qu'on vous donne ; les changemens sont faits, vous les soumettez, et après quelques semaines d'attente vous recevez pour réponse que votre pièce ne peut pas se jouer pour mille et une raisons dont on n'est jamais avare. Vous pouvez quelquefois perdre la moitié d'une année, une année entière en espoirs presque toujours déçus. Je ne parle pas des inconvéniens d'une collaboration qu'il est rare qu'on ne vous impose pas, et qu'il est sage d'accep-

ter puisque c'est l'unique planche de salut qui reste. Il est encore d'autres tracasseries, d'autres contrariétés dont il me répugne de vous faire le détail. Qu'il vous suffise de savoir que sans appui, sans fortune pour lutter contre les retards imprévus, vous ne pouvez pas réussir au théâtre; même en y présentant une œuvre consciencieuse et habilement élaborée.

Vous ne vous ferez pas davantage illusion sur votre recueil de Poésies. Vous ne le regarderez ni comme une ressource ni comme un titre de gloire, et vous aurez raison. Les vers ne sont pas en crédit de notre temps; peu de poètes ont le privilège de se faire lire. Les écoles poétiques ont disparu; il n'y a plus de maîtres avoués ni de disciples enthousiastes. Chacun suit son chemin sans bannière et sans cri de ralliement; et à côté de l'Art véritable, immuable, éternel on se crée un autre art moins sévère et moins exigeant. La sainte mission du poète ne fut jamais moins comprise ni moins accomplie que de nos jours. Aussi l'indifférence publique fait-elle justice de ces monotones élégies dont pas un chant ne pénètre au cœur, puisque pas un n'en est venu; de ces poèmes symboliques, ridicules charades où viennent s'accumuler, à propos de l'avenir, les utopies les plus grotesques, les rêves les plus impossibles. De là inévitablement plaintes et malédictions contre le siècle ingrat. Ouvrez vingt recueils, ils se ressemblent tous, et vous entendrez un concert charmant de vingt muses dédaignées et finieuses, qui vous apprendront que la poésie est morte à jamais, parce que leurs vers ne sont pas lus: que l'égoïsme empoisonne les plus pures sympathies, que les belles-ames ici-bas restent incomprises, parce que leurs vers ne se vendent pas.

Oh! pauvres enfans égarés, la Poésie, sachez-le bien, est l'essence immortelle; elle est aussi nécessaire au monde que la justice et la liberté.

Si vous avez vingt ans, si la vie vous promet de magnifiques jouissances, si l'amour vous enivre de ses premières voluptés, gardez-vous bien de prendre pour du génie la fougue de votre jeunesse, et pour une impérieuse vocation le besoin d'épanchement qui vous dévore. Le seul désir de la renommée n'est pas la source des grandes inspirations, et la vanité ne dicta jamais que des œuvres mesquines et sans durée. Mais attendez un peu: une ride précoce sillonnera bientôt votre front, les jouissances promises vont vous échapper, votre cœur saignera de blessures méconnues, et alors la science de la vie vous étant acquise, si la muse vient vous visiter, vous serez l'historien de l'âme, le glorieux écho de la douleur humaine. Malgré vous, la parole sortira de votre bouche, vos larmes en seront l'aliment divin, et vous n'aurez à demander à l'étude qu'une forme harmonieuse et simple pour vos pensées.

Si vous vivez dans un siècle plein de graves événemens, si les luttes sociales tentent votre intelligence et votre courage, s'il vous convient d'apporter à la cause de votre choix votre part de dévouement et d'utilité, vous serez le chantre des gloires de la patrie, l'interprète de ses besoins, le soutien de ses droits; vous serez le poète du peuple. C'est être dans le vrai, selon moi, que d'envisager la poésie sous ce point de vue sérieux. C'est la voie la plus sûre pour arriver à la gloire et à la popularité. Mais, encore une fois, mon ami, rempliriez-vous parfaitement des conditions si sévères, qu'il vous serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un éditeur qui se chargât seulement de faire imprimer votre livre.

Ce ne sont pas des paradoxes que je développe à plaisir, ce sont des argumens positifs dont vous comprendrez toute la gravité, et devant lesquels il est nécessaire que vous reculiez quoi qu'il vous en coûte. Le sacrifice de votre chimère étant accom-

pli, vous ne saurez de quel côté diriger vos espérances; mais je viendrai à votre secours, et je vous apprendrai comment dans

l'obscurité on peut encore trouver des illusions et du bonheur.

MICHEL PALLAS.

A UNE ENFANT QUI RÊVE.

Déjà rêveuse, enfant! et tu n'a pas souffert!
Le livre de ta vie est à peine entr'ouvert;
 Ses pages sont blanches encore.
Ne va pas en rêvant deviner l'avenir;
Ta rêverie alors pourrait bien se terminer;
 La science attriste et dévore.

Quand la fête t'attend, si ton œil au matin
Voit qu'un nuage noir rend le jour incertain,
 Ne dis-tu pas : c'est de la brume,
Il fera beau le soir.—Et tu pars et tu cours....
Voilà ta vie enfant, et tu mêles toujours
 Une espérance à l'amertume.

Va, sois ainsi long-temps.. Espérer, c'est avoir !
Qu'aimer ta mère et Dieu te semble tout savoir.
 Reste enfant par l'insouciance;
Lorsqu'une jeune fleur s'ouvre sur ton chemin,
Ne dis pas : Cette fleur ne sera plus demain !
 Qu'importe la mort à l'enfance.

La vie est un coteau, l'enfance a le versant
Plein d'oiseaux et de fleurs, beau d'un soleil naissant,
 Arrosé d'une onde enchantée;
Elle y monte parmi les fleurs et les concerts,
Sans penser aux rochers, aux vents froids, aux déserts
 Qui sont par delà sa montée.

Et toi, monte joyeuse et les cheveux au vent,
Sans détourner la tête ou regarder devant;
 Parmi les fleurs sois la plus belle.
Ne reste pas assise et solitaire ainsi;
On dirait à te voir, un pauvre oiseau transi
 Qui met sa tête sous son aile.

Il faut à la jeunesse et l'espace et les jeux !
Ton âge, de la vie, est le seul âge heureux;
 Ne va pas l'assombrir toi-même.
Les fleurs ont leur parfum, les oiseaux leurs chansons
Et l'enfance a ses pieds pour fouler les gazons,
 Et pour courir après qui l'aime.

Mlle MÉLANSIE W. *Waldor*

PRIÈRE DU SOIR.

Le Seigneur, dit-on, récompense
L'enfant qui le prie à genoux.
La prière est dans l'innocence;
Mon Dieu qui protégez l'enfance,
Que ma prière monte à vous.

Donnez à tout homme sur terre
Les biens du corps et de l'esprit,
Oubliez le mal qu'on peut faire,
Soyez à tous ce qu'une mère
Est pour l'enfant qu'elle chérit.

Que je ne fasse, ni ne pense
Rien de ce que ta loi défend;
Qu'être bonne soit ma science,

Par la douceur et l'innocence,
Que je sois toujours un enfant.

Garde mes parens et moi-même,
Mon père et ma mère en ta foi;
Que l'un me guide et l'autre m'aime.
Donne-leur, ô bonté suprême,
Tous les biens qu'ils veulent pour moi.

Qu'un ange me berce et me touche;
Qu'au réveil frais et caressant,
Votre saint nom soit dans ma bouche,
Et ma mère près de ma couche,
Qui vous bénisse en m'embrassant.

JUSTIN MAURIZ.

NOËL.

LE CHŒUR.

Les temps s'accompliront : l'abomination
Comblait la mesure du crime,
Et les iniquités de chaque nation
Débordaient du puits de l'abîme.

Et, par ses soupiraux, le gouffre révolté,
Soulevant à grand bruit le sceau de l'anathème,
Lançait contre le ciel les pierres du blasphème,
Et l'infecte vapeur de l'impudicité.

Et la fumée au ciel montait, montait sans cesse,
Et des voix s'entendaient, criant : Encor plus haut,
Monte, et, s'il est un Dieu, qu'il voie et qu'il confesse
Qu'il n'est point le Très-Haut.

— Assez ! — dit une voix dont tressaillit le monde !
Et, comme le reflux des eaux de l'Océan,
La fumée aussitôt fut refoulée, immonde,
Dans le gouffre béant.

UN ENFANT.

Quelle est cette étoile nouvelle
Qui tremble aux bords de l'horizon,
Et qui perce la nuit amassée autour d'elle
Comme un flambeau l'ombre d'une prison ?

Vient-elle voir notre demeure ?
Est-elle un astre passager ?
Est-ce l'étoile du berger
Qui s'est levée avant son heur ?

LE CHŒUR.

Cet astre n'est point passager ;
Il ne vient que dans sa demeure ;
Et s'il se lève, c'est à l'heure,
À l'heure qu'attend le berger.

NOËL.

LE PREMIER PATRE.

Voyant notre grande misère,
Suite funeste du péché,
Le fils de Dieu, le cœur touché,
A parlé pour nous à son père.

LE DEUXIÈME PATRE.

Il a dit au Père éternel :
Si vous le permettez, mon père,

Je descendrai du haut du ciel,
Et j'irai racheter la terre.

LE PREMIER PATRE.

Et l'Éternel a répondu :
Comment pardonnerai-je au crime ?
Les pécheurs ont ouvert l'abîme,
Et leur malice a tout perdu.

LE CHŒUR.

Tyr et Sidon, comme deux reines,
Aux bords des mers venaient s'asseoir,
Appelant les passans, le soir,
De leurs douces voix de sirènes.

Babylone buvait les pleurs
Que pleuraient l'enfant et les veuves,
Et dormait aux chants de douleurs
Qu'exhalait Sion sur ses fleuves.

Mais Rome fait hurler plus haut les nations ;
C'est peu de leurs sanglots et du chant des sirènes :
Du lit de son orgie elle passe aux arènes,
Et fait boire le sang des vaincus aux lions.

LE DEUXIÈME PATRE.

Eh bien ! prenant un corps d'argile,
Je verserai mon sang pour eux :
Songez que l'homme est bien fragile,
Le démon bien astucieux.

LE PREMIER PATRE.

J'ai pitié d'eux, et je vous aime :
Sur la terre descendez donc ;
Homme et Dieu, sauvez-les vous-même,
Et leur méritez mon pardon.
Une vierge de Galilée,
Du nom de Marie appelée,
En ses deux flancs vous portera,
Et dans une étable naîtra
Le roi de la sphère étoilée.

LE DEUXIÈME PATRE.

Et quel nom aura-t-il, Seigneur,
Votre enfant, l'enfant de Marie ?

LE PREMIER PATRE.

Le plus grand parmi ceux qu'on prie :
Jésus, qui veut dire Sauveur !

Il naîtra sur un lit de chaume,
Et celle qui l'aura porté,
Ce roi du céleste royaume,
Gardera sa virginité;

Car à travers sa chaste mère
Passera l'enfant radieux,
Comme à travers l'azur des cieus
Passe un doux rayon de lumière.

LE DEUXIÈME PATRE.

C'est à Béthléem, à minuit,
Que dans une crèche il naquit.

LE PREMIER PATRE.

Et celui que servent les anges,
Qui tient le monde sur son doigt,
Était là, tout transi de froid,
Comme un pauvre enfant dans ses langes!

LE DEUXIÈME PATRE.

Alors tous les anges ravis
Chanèrent au milieu des brises
Le *Gloria in excelsis*,
Que l'on chante dans les églises!

LE PREMIER PATRE.

Et comme les pauvres bergers,
Trois rois, guidés par une étoile,
Vinrent des pays étrangers
Reconnaître Dieu sous son voile.

LE DEUXIÈME PATRE.

Puis ils lui firent trois présens,
Trois présens que l'église admire :
L'un offrit l'or, l'autre l'encens,
Et le troisième offrit la myrrhe.

LE PREMIER PATRE.

L'or désignait sa royauté,
La myrrhe son humanité,
Et l'encens sa divinité.

LE DEUXIÈME PATRE.

Et vous, si vous voulez, chrétiens, pour sa naissance
Au Messie adorable offrir trois beaux présens,
Livrez l'or de l'amour à sa toute-puissance;
Des saintes oraisons présentez-lui l'encens,
Et, comme lui mortifiant vos sens,
La myrrhe de la pénitence.

LE CHOEUR.

Cet astre n'est point passager;
Il ne vient que dans sa demeure,
Et ne se lève qu'à son heure,
Pour le mage et pour le berger;

Pour le berger et pour le mage,
Pour le juif et pour le gentil,
Pour ceux qu'on tient en esclavage,
Pour tous enfin. — Ainsi soit-il!

SIMÉON PECONTAL.

Ce morceau de poésie est extrait d'un poème intitulé *Wolberg*, qui vient d'être publié par le libraire Charles Gosselin. Nous n'avons pas cru pouvoir mieux recommander ce poème aux mères de famille qu'en leur citant ce délicieux Noël qui nous semble un écho de l'hymne céleste dont les anges firent retentir les airs dans la nuit mémorable où naquit l'enfant Dieu. *Wolberg* est un jeune homme perversi par les faux systèmes des philosophes. Rassasié de plaisirs et dégoûté de tout, il a tout vu, tout connu, excepté la sagesse et l'humble foi chrétienne; il veut se tuer pour se faire un repos éternel; mais la vue de la nature et le Dieu de l'évangile que lui fait connaître un vieux prêtre, l'amènent à la foi et le rattachent à la vie; il répare ses injustices, se fait humble et petit au pied de ce Dieu né dans un berceau d'enfant et trouve le repos et le bonheur à travailler au bonheur de ses frères. — La charité, flambeau céleste, éclaire et illumine celui qui donne comme celui qui reçoit. Cette simple donnée, cette courte fable, si souvent réalisée par les hommes de nos jours, a servi du cadre où le poète a renfermé toutes les harmonies de la poésie et de la foi. Il n'est qu'une âme noble et élevée qui puisse ainsi réaliser et revêtir de formes tout à la fois célestes et humaines, une pensée consolante et douce, une rêverie de poète et de chrétien; le cœur lui doit toutes ses sympathies, le monde tous ses encouragemens. Et cependant ce poème fera peu de bruit

